

C.P. Stacey

Traduit de l'anglais par Catherine Ego

QUÉBEC, 1759

Le siège et la bataille



Édition révisée et enrichie par
Donald E. Graves

pul

QUÉBEC, 1759
LE SIÈGE ET LA BATAILLE



Vue générale de Québec, prise de Pointe-Lévy, par Richard Short, 1759. L'illustration représente la capitale de la Nouvelle-France établie sur son promontoire rocheux dominant le Saint-Laurent. On distingue les trois batteries des berges de la basse-ville (les fortifications basses percées d'embrasures pour l'artillerie). Malgré leur emplacement, ces batteries n'ont pas réussi à empêcher la flotte britannique de remonter le fleuve jusqu'en amont de la ville. (Archives nationales du Canada, C-355)

C. P. STACEY

Québec, 1759

LE SIÈGE ET LA BATAILLE

Édition révisée et enrichie par

DONALD E. GRAVES

Avant-propos du

MAJOR MICHAEL BOIRE

COLLÈGE MILITAIRE ROYAL DU CANADA

Traduit de l'anglais par

CATHERINE ÉGO

*Cette célèbre campagne semble devoir
tout autant à la chance qu'à la volonté.*

Journal de Lord Selkirk, 1804

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL

Québec

Les Presses de l'Université Laval reçoivent chaque année du Conseil des Arts du Canada et de la Société d'aide au développement des entreprises culturelles du Québec une aide financière pour l'ensemble de leur programme de publication. Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise de son Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIE) pour nos activités d'édition.

La traduction de cet ouvrage a été réalisée grâce au soutien financier du Conseil des Arts du Canada



Conseil des Arts
du Canada

Canada Council
for the Arts

Copyright © 1959 C.P. Stacey

Copyright © Succession C.P. Stacey 2002

Ajouts de la présente édition et bibliographie © Donald E. Graves 2002

Tous droits réservés. Aucune partie de cet ouvrage ne peut être traduite, transférée ou reproduite sous quelque forme que ce soit, par photocopie, de façon mécanique ou électronique sans la permission de l'éditeur.

Quebec, 1759: The Siege and the Battle a été publié la première fois en 1959 par Macmillan Company of Canada Limited, Toronto. La présente édition inclut le texte intégral de l'édition originale et est publiée avec la permission de Master and Fellows of Massey College, University of Toronto.

Cette édition revue et augmentée du matériel fourni par Donald E. Graves a été publiée une première fois en 2002 et sous un nouveau format en 2006 par Robin Brass Studio inc.
www.rbstudiobooks.com

Copyright de la traduction française © Les Presses de l'Université Laval, 2009.

Tous droits réservés. Imprimé au Canada

Dépôt légal 3^e trimestre 2009

ISBN 978-2-7637-8561-5

Les Presses de l'Université Laval
Pavillon Pollack, bureau 3103
2305, rue de l'Université
Université Laval, Québec
Canada, G1V 0A6
www.pulaval.com

Table des matières

<i>Avant-propos</i> par Michael Boire	vii
<i>Introduction du chargé de publication</i> : Charles P. Stacey et le siège de Québec de 1759	xi
<i>Introduction de l'auteur</i> : Deux cents ans d'histoire	xxiii
1 Protagonistes	3
2 Forteresse	31
3 Mai, juin : premiers contacts	49
4 Juillet : Montmorency	75
5 Août : escarmouches, cruautés, dévastations	101
6 Changement de cap pour les Britanniques	119
7 Le 13 septembre : les approches	149
8 Le 13 septembre : la bataille	173
9 La chute du Canada	199
<i>Postface</i> : Les généraux de la bataille de Québec de 1759	213
<i>Annexes (voir détaillée en page suivante)</i>	227
Notes	295
Bibliographie	310
Index	327

ANNEXES

A Correspondance de Wolfe avec les brigadiers, août 1759	229	Montmorency, 31 juillet 1759	94-95
B Dépêche de Wolfe à Pitt, 2 septembre 1759	232	Escarmouches, cruautés, dévastations: le terrible été 1759	104-105
C Charles P. Stacey: <i>L'anse au Foulon, 1759: Montcalm et Vaudreuil</i>	238	Août 1759: tensions dans le camp britannique et réorientation des opérations	114-115
D Charles P. Stacey: <i>Québec 1759: quelques documents nouveaux</i>	247	Août et septembre: en amont de la ville	124-125
E Ordre de bataille et effectifs de l'armée britannique à Québec en 1759	257	L'armée du roi George (2)	130-131
F La Marine royale à Québec en 1759	260	L'anse au Foulon	136-137
G «Rendre justice aux amiraux»: la Marine royale et le siège de Québec de 1759	269	Le débarquement, les plaines	158-159
H Ordre de bataille et effectifs des forces terrestres et navales françaises à Québec en 1759	284	Les défenseurs de la Nouvelle-France (2)	164-165
I Héritage militaire de la campagne de Québec de 1759	288	Les défenseurs de la Nouvelle-France (3)	178-179
J Les chansons du siège de Québec	289	La bataille du 13 septembre 1759 (1)	186-187
		La bataille du 13 septembre 1759 (2): imagerie romantique	192-194
		La chute de Québec	202-203
		<i>Les chemins de la gloire ne mènent qu'à la tombe</i>	216-217

CARTES

PLANCHES ICONOGRAPHIQUES		La guerre de Sept Ans en Amérique du Nord	15
Le commandement britannique en 1759	6-7	Le théâtre des opérations du Saint-Laurent	20
Le commandement français en 1759	12-13	La région de Québec	33
La capitale de la Nouvelle-France (1)	36-37	Les opérations sur le fleuve	59
La capitale de la Nouvelle-France (2)	44-45	La bataille de Montmorency	80
La Marine royale à Québec en 1759	54-55	Les plans d'attaque de Wolfe, mai à septembre 1759	152
L'armée du roi George (1)	64-65	L'anse au Foulon – 13 septembre 1759	154
Les défenseurs de la Nouvelle-France (1)	68-69	La bataille des plaines, 13 septembre 1759	177
La ville est détruite (1): artilleurs, armes et positions	82-83		
La ville est détruite (2): les effets	88-89		

Avant-propos

Québec, 1759: le siège et la bataille, de C. P. Stacey, est un classique de l'histoire militaire canadienne, un ouvrage considéré à juste titre comme la référence incontournable sur le sujet. Je suis extrêmement reconnaissant à Donald E. Graves, le chargé de publication de cette édition la plus récente, de m'avoir offert l'occasion d'en rédiger l'avant-propos. Ce livre mérite de figurer en bonne place dans la bibliothèque de tout civil ou militaire qui s'intéresse à la guerre de Sept Ans, que ce soit à titre professionnel ou en amateur, et qui souhaite bien comprendre les opérations complexes déployées par les armées et les marines françaises et britanniques sur le théâtre nord-américain des hostilités. Depuis sa première publication, il y a une cinquantaine d'années, *Québec, 1759* exerce une influence notable sur tous les textes spécialisés consacrés à cette bataille déterminante.

On ne s'étonnera donc pas que cet ouvrage soit régulièrement republié. Stacey s'est attaché un lectorat large et divers. Les historiens amateurs et le grand public, qui préfèrent généralement l'histoire populaire aux analyses universitaires pointues, apprécient particulièrement ses talents de conteur. Son écriture captivante et précise nous fait toucher du doigt la bravoure des acteurs et la fureur d'une sanglante bataille appartenant pourtant à un passé déjà lointain. En une soixantaine de milliers de mots, Stacey réussit le tour de force de raconter l'intégralité de la campagne qui a fait rage en 1759 dans l'estuaire du Saint-Laurent, depuis son contexte stratégique initial jusqu'à sa conclusion tactique des plaines d'Abraham. Un véritable tour de force de concision!

Aux lecteurs plus spécialistes, l'auteur offre par ailleurs une analyse détaillée, convaincante et nuancée, du commandement exercé par Wolfe et par Montcalm. Historien en chef de l'armée canadienne pendant la Deuxième Guerre mondiale et par la suite, Stacey s'est vu confier la mission d'établir les archives militaires officielles. Il a pu développer ainsi une indéniable perspicacité pour le décryptage des personnalités et des décisions des chefs militaires. Aussi les portraits qu'il trace de Wolfe et de Montcalm témoignent-ils d'une excellente compréhension de leurs capacités respectives, de leurs expériences et de leurs limites, mais également des contraintes politiques, stratégiques et militaires auxquelles ils faisaient face dans leurs fonctions de commandants

nationaux. *Québec, 1759* présente à cet égard certains points communs avec l'histoire officielle, en ceci notamment qu'il privilégie une approche analytique « descendante » : la bataille de Québec nous est dépeinte à travers le prisme de Wolfe et de Montcalm, les principaux décideurs de ces opérations. On sait que les divergences entre les deux hommes dans la conception même de la guerre ont conduit à une campagne militaire particulièrement fertile en rebondissements.

Le principal constat qu'il convient de formuler quant à cet ouvrage est celui de la qualité des recherches menées par l'auteur : vastes, approfondies, rigoureuses. Stacey aurait pu se contenter de se replonger dans l'imposante historiographie cumulée jusque-là sur Wolfe, Montcalm et la bataille de Québec, et dont l'essentiel datait d'avant la Première Guerre mondiale. Il a préféré reprendre les recherches à la base, retourner aux sources primaires afin de poser un regard neuf sur les documents historiques. Il a par conséquent « pris ses quartiers » aux Archives nationales, aujourd'hui rebaptisées Bibliothèque et Archives Canada, à Ottawa, pour y étudier la somme colossale d'information que cette institution possédait sur Québec en 1759, et qu'elle avait acquise au fil de presque un siècle de patiente collecte. Stacey a été ainsi le dernier historien en date, professionnels et amateurs confondus, à proposer de la bataille de Québec une interprétation juste et pondérée fondée sur ces inestimables ressources.

L'ampleur de cette collection canadienne défie presque l'imagination. Concernant la bataille de Québec, elle était à l'époque, et reste à ce jour, la collection de sources primaires la plus importante du monde en français et en anglais. Elle regroupe un nombre considérable de documents officiels, journaux personnels, lettres, manuscrits, journaux maritimes et récits de témoins oculaires – à telle enseigne que plusieurs chercheurs des plus sérieux la considèrent comme une mine « exhaustive »... Un historien professionnel prolifique et compétent, Stacey, puisait au bassin le plus important de sources de l'époque : on ne s'étonnera pas que de cette rencontre soit né un ouvrage d'exception. On relèvera par contre avec étonnement, voire déception, que, sur l'ensemble des travaux récemment publiés quant aux rôles joués respectivement par Wolfe et Montcalm à Québec ou quant à la guerre de Sept Ans en Amérique du Nord, aucun n'a pris la peine d'exploiter pleinement cette extraordinaire collection nationale que le Canada offre aux chercheurs préoccupés de ces questions. Pour franchement parler, la crédibilité historique des ouvrages qui s'intéressent à ces événements sans se fonder sur une analyse exhaustive de cette collection semble pour le moins douteuse.

Bien que *Québec, 1759* soit le fruit de vastes recherches entièrement nouvelles, la version de Stacey aurait peut-être été plus admirable encore s'il s'était attardé, plus qu'il ne le fait ici, à deux aspects cruciaux de cette histoire. Tout d'abord, le rôle central de la Marine royale dans cette opération d'envergure ; ensuite, le sort du simple soldat, français ou anglais, qui a combattu de toutes ses forces et affronté le danger sans jamais

se plaindre, en ce lointain été de Québec. Il reste beaucoup à dire sur les exploits réalisés par la Marine royale dans ces événements : cette force constituait le déploiement stratégique britannique le plus important de la quatrième saison de campagne de la guerre de Sept Ans. L'offensive britannique contre Québec à l'été et l'automne 1759 consistait en une opération amphibie audacieuse, complexe et risquée. Presque un quart des vaisseaux de la marine britannique ainsi qu'un nombre considérable de bateaux de transport ont été mis à contribution pour amener l'armée de Wolfe depuis les îles britanniques et l'Amérique du Nord, puis lui faire remonter des centaines de milles d'eaux non cartographiées sur l'indomptable Saint-Laurent. Au moment de tenter l'assaut final – le débarquement de Foulon, de nuit, en dépit des marées et des courants périlleux, et contre un ennemi dont les positions, très fortes, dominaient l'endroit visé –, la Marine royale s'est acquittée de sa mission avec éclat : les régiments de Wolfe ont débarqué en bon ordre au moment le plus judicieux. Posant un regard plus favorable sur les difficultés rencontrées par cette puissante flotte de haute mer contrainte de manœuvrer sur une voie d'eau intérieure étranglée, Stacey aurait peut-être accordé plus d'espace à la Marine royale afin de lui rendre pleinement justice. Partenaire de premier rang de l'expédition, la marine méritait sans aucun doute un examen plus approfondi : la moindre incompétence de sa part aurait assurément mené au désastre de l'opération dans son ensemble. Sans cette entreprise navale remarquable, nulle troupe terrestre britannique n'aurait pu être approvisionnée, ni livrer bataille lors du siège. Ainsi que l'ont affirmé sans ambages certains historiens : « Sans la marine, Wolfe était perdu ! » Aujourd'hui encore, à l'ère des communications de pointe, des outils de navigation de haute précision et de la propulsion par turbines, l'acheminement de forces terrestres aussi nombreuses, et par des voies maritimes aussi longues, représenterait un fabuleux exploit militaire.

Par ailleurs, une analyse plus poussée des conditions de vie et de combat des soldats aurait certainement ajouté ampleur et texture au travail de Stacey. Highlanders de Wolfe ou membres des forces métropolitaines régulières de Montcalm, les hommes du rang ont été, fatalement, les premiers à payer de leur sang la mise en œuvre des décisions de leurs commandants sur le champ de bataille. Plus au fait de leur quotidien, on aurait mieux compris encore le poignant déploiement de la campagne de Québec ainsi que la complexité de la guerre telle qu'elle se pratiquait au XVIII^e siècle en Amérique du Nord. Les souvenirs de soldats étant peu nombreux, une telle analyse « ascendante » aurait évidemment dû se fonder sur une extrapolation des archives historiques – mais une extrapolation éclairée d'une imagination érudite. Elle aurait néanmoins magnifiquement complété un ouvrage déjà riche et passionnant. Considérant le passé d'historien officiel de Stacey, on peut envisager toutefois qu'une telle approche ne correspondait pas à ses intérêts personnels.

Le travail de publication effectué par Donald E. Graves pour cette édition la plus récente du *Québec, 1759* de Stacey enrichit considérablement un classique maintenant bien connu ; il nous offre aussi un excellent « guide du champ de bataille ». Les annexes décrivant l'ordre de bataille de la Marine royale, le développement historique de la doctrine britannique concernant les opérations amphibies ainsi que les opérations navales de Québec rendent à ce partenaire de premier rang la justice qui lui est due et situent avec exactitude sa contribution inestimable à la réussite de l'expédition. Les ordres de bataille des armées française et britannique aident à mieux comprendre la disparité considérable des forces et des armes entre les deux camps. Les chansons de soldats et les illustrations de manuels d'entraînement militaire faisant à l'époque office de tactique achèvent de tracer un portrait social nous permettant d'appréhender avec plus de justesse le visage humain des guerres coloniales. Enfin, les cartes, les croquis et les photographies récentes du terrain constituent une ressource inappréciable pour quiconque prévoit visiter le champ de bataille de Québec, dont une partie, fort heureusement, a été conservée pour les générations futures.

Bonne lecture!

MAJOR MICHAEL BOIRE

Département d'histoire

Collège militaire royal du Canada

Janvier 2007

Charles P. Stacey et le siège de Québec de 1759

Le siège de Québec de 1759 compte parmi les épisodes les plus célèbres de l'histoire de l'Amérique du Nord. Il n'est par conséquent pas étonnant que des dizaines d'ouvrages aient été consacrés à l'opération proprement dite ainsi qu'à ses deux infortunés commandants, Wolfe et Montcalm. Hélas, la plupart des auteurs qui se sont intéressés au sujet se sont laissé emporter par le caractère éminemment dramatique de l'événement, au point, parfois, d'en perdre leur objectivité. C'est peut-être compréhensible : ainsi que l'a noté l'historien E. R. Adair, le parfum romanesque (mais fictif) qui s'exhale du contexte dans lequel le siège et la bataille des plaines d'Abraham, véritable point d'orgue de cette opération, se sont déroulés exerce une fascination considérable sur les esprits.

Tous les oripeaux de l'École littéraire gothique sont ici convoqués : l'escalade de falaises infranchissables au plus noir de la nuit ; ces poèmes austères que l'on déclame en secret ; la sévère capitale-forteresse de la Nouvelle-France se dressant dans les feux de l'aube naissante ; l'exagération des effectifs de l'armée française ; l'offensive imposante des highlanders, sabre au clair ; enfin, les blessures, quand ce n'est pas la mort, souffertes par presque tous les chefs des deux camps¹.

C. P. Stacey, l'auteur de cet ouvrage, compte parmi les historiens du siège qui ont refusé de se laisser gagner par un tel sentiment, préférant porter un regard plus lucide sur ce célèbre événement.

Né à Toronto en 1906, Charles Perry Stacey était fils de médecin. Dès son enfance, il manifeste un intérêt marqué pour la chose militaire. Il sert dans les Cadets de son école secondaire et dans la Milice canadienne (Réserve de l'Armée). Également passionné d'histoire, il intègre l'Université de Toronto en 1923 afin de se consacrer à son étude et se révèle très vite doté de talents exceptionnels pour l'investigation. Il obtient son diplôme en 1927 avec mention Très bien. Ayant manqué de peu une

bourse d'études Rhodes, il obtient une bourse universitaire Parkin qui lui permet d'étudier deux ans à Oxford. Dans ce vénérable établissement d'enseignement, Stacey suit avec enthousiasme les conférences de C. T. Atkinson, un historien militaire britannique de premier plan, et celles du major général Ernest Swinton, l'un des inventeurs du tank. Il entreprend des études de troisième cycle en histoire à l'Université Princeton, aux États-Unis, en 1929, et obtient son doctorat en 1933. Sa thèse consacrée à la politique stratégique britannique au Canada au milieu du XIX^e siècle témoigne de sa prédilection pour les questions militaires. Dans le contexte de la grande dépression économique qui frappe alors de plein fouet, Stacey a de la chance: il est d'abord nommé conférencier à Princeton, puis promu maître assistant en 1939².

Stacey avait conservé son mandat d'officier dans la Milice canadienne. La même année, quand la guerre éclate en Europe, il propose ses services au gouvernement. On lui répond poliment qu'il sera appelé « en cas de nécessité ». C'est avec une pointe d'agacement qu'il reprend l'enseignement. L'un de ses articles, portant sur la défense canadienne, attire toutefois l'attention du major général H. D. G. Crerar, le chef de l'état-major général à Ottawa. En août 1940, Crerar offre à Stacey une commission de major dans l'armée ainsi qu'une nomination d'officier historien au quartier général canadien de Londres. En sollicitant ce jeune universitaire des plus prometteurs, Crerar espère empêcher la réédition d'un échec, celui du projet gouvernemental de rédaction d'une histoire officielle de l'armée canadienne pendant la Première Guerre mondiale. Amorcée en 1921, cette entreprise n'a produit depuis deux décennies que le premier des huit volumes prévus à l'origine; et sa concrétisation s'est arrêtée là. Ainsi que Crerar l'indique alors à Stacey, il ne veut pas qu'un tel fiasco se reproduise pour la Deuxième Guerre mondiale³.

Crerar a fait le bon choix. Stacey réunit une équipe de jeunes universitaires portant l'uniforme, notamment D. F. Goodspeed, J. M. Hitsman, G. W. G. Nicholson et G. F. G. Stanley. Inlassablement, ils recueillent les documents écrits et visuels concernant l'effort de guerre de l'armée; ils garderont ainsi la main haute sur l'écriture de l'histoire militaire canadienne pendant plusieurs dizaines d'années. Stacey passe presque toute la guerre à Londres, où il coordonne les travaux d'une organisation qui gagne graduellement en ampleur et en efficacité. De son propre aveu, ce n'est qu'en 1945 qu'il se rapprochera suffisamment du front pour entendre le feu des armes légères: il rend alors visite à Crerar, qui a été nommé entretemps commandant de la première armée canadienne. Ses attributions, toutefois, lui permettent régulièrement d'être en contact avec les gradés supérieurs de l'armée canadienne et des forces alliées; il prend également connaissance des consultations stratégiques tenues au plus haut niveau. En tant qu'historien, Stacey tire pleinement parti de ces accès privilégiés. Il

devient ainsi un observateur attentif et particulièrement bien informé du commandement militaire et politique.

À la fin de la guerre, alors que Princeton lui offre de reprendre son ancien poste, Stacey décide de rester dans l'armée canadienne pour superviser la rédaction et la publication de son histoire de la guerre. Ainsi que Crerar l'avait espéré, le désastre du projet relatif à la Première Guerre mondiale est évité : grâce au travail de titan déployé par l'équipe d'historiens, un volume préliminaire paraît en 1948 ; dès 1959, les trois volumes de la série principale ont été publiés. L'équipe a réussi de surcroît à rectifier des erreurs passées en rédigeant une histoire brève, mais exhaustive, du Corps expéditionnaire canadien pendant la Première Guerre mondiale. Une bonne partie de ce travail s'est effectuée dans un contexte de tentatives répétées d'ingérences de la part du gouvernement libéral, dont certains membres considéraient que l'histoire officielle devait être « lissée ». Pour que son équipe puisse produire en définitive un compte rendu exact – c'est-à-dire sans complaisance – des engagements, décisions et actions du pays, Stacey a dû livrer en terrain bureaucratique de nombreuses batailles aussi interminables qu'épiques⁴.

C'est à la fin des années 1950, alors qu'il s'achemine vers l'achèvement de sa carrière d'historien officiel, que Stacey commence à travailler sur le manuscrit qui deviendra *Québec, 1759 : le siège et la bataille*. Ce projet est né d'une proposition de John Gray, le président de Macmillan Canada, qui connaissait l'intérêt de Stacey pour l'histoire des fortifications de Québec ; il avait en effet publié un bref article sur le sujet⁵. Gray demande à Stacey de proposer une nouvelle version d'un ouvrage ancien sur l'histoire de la ville afin de marquer le bicentenaire de la bataille des plaines d'Abraham. L'auteur préfère se lancer dans la rédaction d'un livre assez court sur la campagne de 1759. Gray accepte son offre. Stacey se met au travail sans tarder⁶.

Il se heurte vite à un obstacle de taille. « D'innombrables documents ayant déjà été écrits sur le sujet, déclara-t-il plus tard, je pensais qu'il me suffirait de lire les travaux de mes prédécesseurs et, à partir de là, de produire un essai accessible, une analyse de faits bien connus. » Mais, ayant examiné de près les livres publiés antérieurement sur la célèbre campagne, il en conclut qu'une bonne partie d'entre eux est...

[...] pour le dire franchement, un tissu d'inepties. Face à leur sujet, les historiens [n'ont] pas adopté l'esprit du chercheur consultant les archives pour découvrir ce qui s'est réellement passé ; ils [se sont] au contraire attelés à leur tâche l'esprit fermé, perclus de préjugés. En particulier, les auteurs britanniques [tiennent] généralement pour acquis que James Wolfe était un véritable génie militaire, et leurs textes [sont] fortement teintés de cette conviction.

Stacey juge indispensable de repartir de zéro, de retourner aux sources primaires de la campagne de 1759 et de reconstruire les événements sur ces bases⁷.

Stacey a la chance de vivre alors à Ottawa : les Archives nationales du Canada sises dans cette ville possèdent la plus vaste collection du monde sur le siège de Québec. Dès leur fondation ou presque, les Archives canadiennes ont acquis la bibliothèque de la Société littéraire et historique de Québec, laquelle avait commencé de collecter de la documentation sur ces événements dès le début du XIX^e siècle. Les Archives ont ensuite consolidé ces fonds au moyen d'un programme énergique de copie de documents relatifs à la bataille conservés dans des collections européennes, notamment la plupart des documents officiels des archives britanniques et françaises. Cet intérêt que les Archives portaient à la campagne de Québec s'est considérablement accru en 1904, à la nomination d'Arthur Doughty au poste d'archiviste du Dominion : il se passionnait pour les événements de 1759 et avait publié une histoire en plusieurs volumes intitulée *The Siege of Quebec*, qui reste la source d'information la plus précieuse pour les chercheurs ne pouvant se rendre à Ottawa⁸. C'est aussi Doughty qui a obtenu la collection Northcliffe de l'Angleterre en 1924 : elle contient les papiers personnels de Wolfe, Monckton, Murray et Townshend, ainsi que de nombreux autres acteurs britanniques de premier plan. Les Archives acquièrent ultérieurement la collection du père Henri-Raymond Casgrain, un fonds tout aussi indispensable pour ce qui concerne le camp français. Au total, les Archives nationales possèdent des documents d'une telle étendue et d'une telle richesse, relativement au siège de 1759, que toute recherche sérieuse impose de se rendre à Ottawa pour les consulter.

Stacey était en fait doublement chanceux : non seulement vivait-il dans cette ville, mais il avait du temps devant lui. Sa femme, épousée en 1939, a été absente pendant presque toute la durée de ses recherches pour prendre soin de ses parents âgés vivant à Toronto. L'auteur consacre par conséquent ses soirs de semaine aux Archives ; dans les années 1950, elles étaient ouvertes vingt-quatre heures par jour... Il lit avec attention *toutes* les sources primaires avant d'écrire une seule ligne. Ce faisant, il applique à la lettre ce principe qu'il a lui-même énoncé : d'abord, établir les faits (en tenant constamment pour acquis que « les documents d'époque, jusqu'à preuve du contraire, veulent toujours dire exactement ce qu'ils disent ») ; ensuite, mais une fois seulement ce travail préparatoire achevé, se demander *pourquoi* les événements se sont produits. En prenant la plume, Stacey s'efforce inlassablement de « [s']élever au-dessus des préjugés et [de] proposer une interprétation indépendante et neuve » du siège, une interprétation reposant sur un réexamen minutieux des documents d'époque en provenance des deux camps, mais aussi sur les « probabilités militaires ». Stacey possédait évidemment toutes les compétences professionnelles nécessaires pour s'acquitter de cette mission : presque deux décennies durant, il avait participé à la rédaction d'un

ouvrage notable d'histoire militaire portant notamment sur les décisions des commandements en présence.

Ayant vécu la guerre, Stacey ne pouvait pas ne pas en tenir compte dans son propos. Pour une personne possédant son expérience très particulière, l'étude du siège...

[...] constituait une occupation fascinante. J'éprouvais l'irrépressible sentiment d'avoir déjà fréquenté ces lieux. [...] Les conflits de personnalités, les divergences dans les ambitions, les antagonismes entre les services et corps d'armée, les discordes entre forces « coloniales » et forces originaires de la mère patrie – tous ces éléments déjà présents en 1759 ont ressurgi en 1939-1945. En deux siècles, l'animal humain placé en situation de guerre n'avait presque pas changé⁹.

Le présent texte comporte ainsi de nombreuses réflexions d'intérêt, Stacey mettant en parallèle les problèmes des dirigeants militaires des années 1750 et ceux de leurs homologues des années 1940 ; il fait également allusion à des événements plus contemporains. Ainsi, la destruction de Québec par les bombardements de Wolfe se compare ici à la politique de « bombardements sur zone » de la Royal Air Force (RAF) mise en œuvre contre les villes allemandes en 1943-1945 ; et les opérations britanniques de Québec, aux grandes attaques amphibies de la Deuxième Guerre mondiale.

Québec, 1759: le siège et la bataille est prêt pour publication à l'été 1959, juste à temps pour le bicentenaire de la célèbre opération. L'ouvrage est concis (le corps du texte proprement dit compte environ 60 000 mots), mais érudit, impartial envers les nations en présence, implacable dans l'éradication de l'ivraie mythologique qui n'a que trop fleuri autour des événements dont il est question ici. Dans tout son livre, Stacey maintient une approche mesurée et factuelle (à l'exception, négligeable, de quelques allusions littéraires). Ce faisant, il s'en tient à son principe professionnel de base : énoncer les faits, sans les souligner au crayon gras.

Au passage, il ramène les principaux acteurs de la campagne, souvent dépeints en termes excessifs, à une stature réaliste, mais très humaine ; c'est particulièrement le cas de James Wolfe¹⁰. Stacey analyse la genèse, puis l'élaboration des plans conçus par Wolfe pour prendre la ville et propose un compte rendu mesuré des relations difficiles entre le commandant britannique et ses officiers haut gradés. Stacey pose un regard critique sur Wolfe. Mais on notera ici qu'il écrit d'un point de vue non strictement britannique, mais canadien, c'est-à-dire en tant que citoyen d'un pays héritier d'un double patrimoine, britannique et français. Plus que ne l'ont fait les historiens qui l'ont précédé, il s'intéresse à Montcalm et au camp français. Ici encore, il ne ménage pas ses critiques envers le chef du commandement, mais son appréciation reste

pondérée. Si, trop accoutumé à l'adulation romantique généralement réservée à Wolfe et Montcalm, le lecteur juge Stacey trop austère, il pourra consulter avec profit l'œuvre de cet autre historien qui, ayant analysé la bataille des plaines d'Abraham, en concluait que la stupidité avait sans conteste constitué l'un des déterminants les plus souvent négligés dans toute cette histoire¹¹... Dans cet ouvrage, Stacey s'intéresse tout particulièrement au commandement. On ne s'en étonnera pas : pour lui, l'histoire militaire était celle des décisions de haut rang. À cet égard, *Québec, 1759* témoigne de la virtuosité d'un historien d'expérience au sommet de son art. Le sous-titre aurait pu en être : *Le métier de général*.

Le récit que propose Stacey du siège de 1759 est le plus érudit qui ait été publié à ce jour. Il n'est cependant pas exempt de défauts. L'auteur déplore longuement, en commentaires incidents, les lacunes de certaines approches historiques antérieures ; ces remarques auraient sans doute pu être judicieusement reléguées en notes. Il fait l'éloge du soutien naval déployé durant l'opération mais reprend à son compte les reproches formulés par Wolfe à l'encontre de la Marine royale – sans toutefois les replacer dans leur juste contexte. Ainsi que l'a souligné l'un des critiques du livre, Wolfe était, de fait, irrité contre ses marins ; mais, à l'été 1759, Wolfe était en réalité « irrité contre tous¹² ». Les confortables hypothèses que Stacey retient envers les Canadiens français et les autochtones ont à nos oreilles modernes quelque relent de suffisance. Elles ne font que témoigner de son époque et de son lieu ; à cet égard, du reste, Stacey assisterait de son vivant à des changements radicaux. Dans l'ensemble de l'ouvrage, l'auteur insiste sur les aspects opérationnels de la campagne ; son analyse des volets tactiques de la guerre en 1759 est juste, mais manque de profondeur. Enfin, tout en affirmant que l'armée « efficace, puissante et bien rodée » de Wolfe constitue la véritable héroïne du siège, Stacey nous en dit étonnamment peu sur les simples soldats des deux camps ; cette omission a fort heureusement été corrigée par des commentateurs ultérieurs¹³.

La plupart de ces failles sont peut-être imputables au manque d'espace : le mandat de Charles Stacey consistait à produire un compte rendu bref, mais éclairant et précis, de la bataille. En ce sens, sa réussite est complète.

Ainsi qu'on aurait pu s'y attendre, le bicentenaire célébré en 1959 a donné lieu à la publication de trois autres ouvrages marquants sur le sujet. Le Britannique Christopher Hibbert a proposé une biographie de Wolfe – en fait, une étude psychologique d'une personnalité névrotique – dont l'objectif n'était pas tant de faire œuvre d'érudition que de divertir. Pour cette raison sans doute, l'auteur n'a pas jugé bon de mener des recherches à Ottawa, ni même, à vrai dire, de se rendre au Canada¹⁴. En fait de sources primaires, Hibbert s'en remet à la compilation de Doughty, un peu datée, néanmoins utile – ainsi que l'ont d'ailleurs fait le journaliste Brian Connell et l'historien de la marine

Christopher Lloyd, également publiés cette année-là¹⁵. Comme Stacey le soulignait, du fait de l'abondance des livres publiés au même moment sur le même sujet, aucun de ces auteurs n'a pu tirer grand avantage financier de son travail. Mais surtout, notait-il, le jury des Prix du Gouverneur général (les prix littéraires les plus prestigieux du Canada) a considéré qu'aucun ouvrage documentaire présentant des qualités suffisantes pour prétendre aux prix n'avait été publié cette année-là au Canada¹⁶... *Québec, 1759* s'est néanmoins attiré les éloges de la *Canadian Historical Review*: cette publication y voyait un travail d'érudition témoignant des compétences d'un historien chevronné, lequel ajoutait à une documentation méticuleuse un style d'écriture n'ayant rien à envier à celui des journalistes et des vulgarisateurs¹⁷.

L'année de la publication de *Québec, 1759*, Charles Stacey quitte l'armée pour accepter un poste d'enseignement à l'Université de Toronto. Il continue cependant de s'intéresser au siège, écrivant notamment en 1966 un article (reproduit en annexe D) sur des éléments historiques nouvellement découverts; certains d'entre eux ont été intégrés à la version de l'ouvrage réimprimée peu après. *Québec, 1759* a déjà une longue vie derrière lui. Il a été republié sous couverture souple en Grande-Bretagne en 1973; plusieurs réimpressions ont suivi. Une édition canadienne sous couverture souple a ensuite été proposée au public en 1984¹⁸. Mais depuis il avait cessé d'être disponible et ses exemplaires se faisaient de plus en plus rares.

Charles Stacey a pris sa retraite de l'Université de Toronto en 1975. Il a toutefois continué de publier des textes sur différents sujets d'intérêt historique¹⁹. À son décès, en 1989, il était largement considéré comme l'un des historiens les plus accomplis du Canada en matière de diplomatie et d'affaires militaires.

Depuis la première publication de *Québec, 1759*, au moins quatre ouvrages portant sur le siège ont été publiés – trois par des auteurs canadiens et un par un auteur des États-Unis²⁰. À l'exception d'un seul, aucun de ces livres ne puise directement aux sources primaires; à cette même exception près, aucun ne représente une percée notable des connaissances par rapport à la « précision » et à « l'érudition » de Charles Stacey – pour reprendre les termes, d'ailleurs fort élogieux, de l'auteur de l'un de ces livres. En fait, les quatre se fondent en grande partie, le plus confortablement du monde, sur les travaux de Stacey lui-même²¹.

James Wolfe continue de fasciner les auteurs britanniques: ceux-ci ont produit ces quarante dernières années pas moins de six biographies du général, toutes contenant une analyse plus ou moins poussée du siège²². Sur l'ensemble de ces publications, celles que l'on pourra consulter avec le plus de profit sont sans doute les suivantes: l'ouvrage de Robin Reilly, daté de 1960, qui apporte une information nouvelle sur les premières années de Wolfe, ses débuts professionnels et son état de santé en 1759; et celui de

Duncan Grinnell-Milne, daté de 1963, l'un des rares comptes rendus du siège qui s'intéressent de près aux caractéristiques nautiques du bassin de Québec et à leurs incidences sur les opérations. Contrairement à Hibbert, les deux auteurs se sont rendus à Québec; mais tous deux s'appuient aussi sur la compilation documentaire, déjà datée, de Doughty, dont ils font leur principale source primaire. On ne peut pas en dire autant de la biographie la plus récente de Wolfe: son auteur ne semble pas avoir mené de recherches aux Archives nationales du Canada (ni même avoir consulté les textes de Doughty), ce qui ne l'empêche pas de critiquer Stacey: il lui reproche en particulier d'avoir produit une « monographie brouillonne » qui considérerait le moindre accès de toux de Wolfe, ses plus petits embarras respiratoires et chacune de ses visites aux lieux d'aisances comme relevant d'un plan pour prendre la ville²³. Il semble que, pour les auteurs britanniques, les choses n'ont guère changé depuis 1959: Stacey notait à l'époque que Wolfe, cet « intrépide héros », avait nombre d'adeptes romantiques...

Charles P. Stacey possédait trop de professionnalisme pour succomber aux dangereux chants des sirènes du romantisme. Historien et soldat, il connaissait personnellement nombre de généraux et mesurait l'ampleur des pressions que subissent les haut gradés du commandement, l'étendue de leurs difficultés, la profondeur abyssale de leur solitude. *Québec, 1759: le siège et la bataille* reste à ce jour le meilleur récit de cette opération militaire célèbre. Cette nouvelle édition remaniée de la maison Robin Brass Studio constitue un motif de « moult réjouissances » (comme dirait le pasteur Woodforde) pour quiconque s'intéresse à l'histoire militaire du XVIII^e siècle en général, et à l'histoire militaire canadienne en particulier.

Cette édition 2002 de *Québec, 1759* contient l'intégralité du texte, des annexes, des notes relatives aux sources et des cartes de la publication de 1966. La seule différence notable qui sépare la présente édition de celle de 1966 consiste en ce que les notes ont été remaniées en vue d'éliminer les nombreuses références archivistiques obsolètes ainsi que l'éclectisme de l'usage qu'elles faisaient des citations de textes publiés; ces notes sont maintenant plus conformes à la pratique moderne. Stacey n'a pas fourni de bibliographie complète pour son ouvrage, seulement une liste de sources importantes, enrichie de commentaires critiques. Cette liste a été augmentée des nouvelles abréviations utilisées dans les notes révisées; les commentaires originaux de Stacey sur la qualité de ces sources ont toutefois été conservés. En certains points du texte, dans les notes en bas de page ou en fin d'ouvrage, le chargé de publication propose de l'information additionnelle visant à éclaircir certains éléments analysés par l'auteur ou à diriger le lecteur vers des documents proposés dans les nouvelles annexes.

Pour toutes ces «ingérences», on a utilisé les caractères italiques afin d'établir une distinction claire entre les propos du chargé de publication et ceux de l'auteur.

Cette nouvelle édition de *Québec, 1759* contient de nombreuses données complémentaires. Elle comporte plus de 125 illustrations, plusieurs d'entre elles représentant les lieux du siège de 1759 tels qu'on peut les voir aujourd'hui. Une nouvelle carte du théâtre des opérations a également été intégrée à l'ouvrage dans l'optique de faciliter la compréhension des aspects géostratégiques de la campagne; une autre carte, également nouvelle, illustre la genèse des plans d'attaque envisagés par Wolfe, tels qu'ils sont décrits par Stacey dans son texte. Des annexes ont été ajoutées à l'ouvrage. On y trouvera en particulier deux articles de Stacey portant sur différentes dimensions du siège: le premier pulvérise le mythe selon lequel une unité régulière française aurait été postée à l'anse au Foulon la veille de l'attaque du 13 septembre; le deuxième fait le point sur des documents relatifs à Québec ayant été portés à la connaissance des historiens entre 1959 et 1966. D'autres nouvelles annexes enrichissent l'ouvrage: les ordres de bataille détaillés des forces en présence; un bilan des opérations de la Marine royale à Québec; une présentation de chansons traditionnelles se rapportant aux événements. Enfin, l'édition 2002 propose une bibliographie augmentée contenant non seulement la liste complète des sources publiées et des archives utilisées par Stacey pour son livre de 1959, mais aussi une liste des sources rendues disponibles depuis cette date et portant sur la campagne de Québec, les forces en présence et leurs commandants respectifs, les fortifications de la ville, la vie militaire et navale au milieu du XVIII^e siècle, les guerres terrestres et maritimes de l'époque et différents sujets touchant les autochtones.

En tant que chargé de publication, j'espère que ce travail ne nuit pas à cet ouvrage désormais classique. Il n'avait d'autre objectif que de placer un bon vin d'âge dans l'écrin d'une bouteille peut-être plus attrayante...

Sur une note plus personnelle, j'ai décidé de publier ce livre après avoir animé une visite du champ de bataille de la campagne de Québec pour les officiers du 3^e Bataillon du Royal Canadian Regiment, au début de l'année 2000. Les soldats constituent pour les historiens le meilleur auditoire qui soit: nullement impressionnés par les titres universitaires et les publications, ils posent des questions ardues qui interpellent la pertinence même du travail historique. À mon grand désarroi, j'ai dû constater mon incapacité à répondre de manière satisfaisante à certaines des interrogations qui m'ont été soumises concernant les événements de 1759. Les recherches que j'ai menées ultérieurement pour préciser mes connaissances (et m'épargner un tel embarras à l'avenir) ont en définitive mené au présent ouvrage.

J'ai bénéficié chemin faisant du soutien de nombreuses personnes d'une grande amabilité dont je ne saurais passer la contribution sous silence. René Chartrand, mon ami de longue date, m'a une fois encore fait bénéficier de son inépuisable savoir sur les institutions militaires de la Nouvelle-France et m'a donné accès à certaines acquisitions de sa vaste collection de documents imprimés. Brian Dunnigan, de la bibliothèque Clements, autre ami et collègue cher à mon cœur, a porté à mon attention les excellentes illustrations de Dominic Serres sur le siège de La Havane de 1762, dont certaines sont reproduites dans le présent ouvrage. Jim et Joyce Gooding, de Museum Restoration Service, m'ont été d'une aide précieuse pour les illustrations, de même que Robert Henderson et Peter Twist, de Military Service.Com. Messieurs Twist et Henderson sont des experts de la bataille des plaines d'Abraham : ils ont fait office de conseillers techniques pour la vaste reconstitution réalisée par Radio-Canada pour sa toute récente histoire filmée du Canada ; des photographies de ce travail sont reproduites ici. En ce qui concerne les questions maritimes, William Glover, capitaine de corvette, MRC (ret.), Robert Malcomson et Michael Whitby, tous historiens chevronnés de la marine, m'ont aidé à mieux comprendre les aspects techniques. Une fois de plus, je tiens à exprimer toute ma reconnaissance à Peter Rindlisbacher pour son splendide travail d'illustration de la couverture de cet ouvrage (plusieurs de mes autres publications s'enorgueillissent également d'avoir pu bénéficier de son talent), ainsi qu'à Christopher Johnson pour ses compétences de cartographe ; ce livre est le cinquième sur lequel nous travaillons tous trois et l'équipe s'améliore à chacune de ces collaborations... James Elliott, d'Hamilton, a fourni l'information biographique concernant Charles Stacey ; Robin Brass a mis ses qualités remarquables de concepteur à contribution. Enfin, je m'en voudrais de ne pas souligner la contribution de Lynne Kyria, qui a assuré des services de transport indispensables pour les photographies en Angleterre.

Je remercie également les équipes de Radio-Canada à Toronto, de l'*Ottawa Citizen*, de la bibliothèque Morissette de l'Université d'Ottawa, de la Bibliothèque publique d'Ottawa, du Musée McCord de Montréal, et de Bibliothèque et Archives Canada à Ottawa pour l'aide qu'elles m'ont procurée, dépassant de loin les strictes attributions de leurs mandats respectifs.

Pour sa contribution à l'élaboration du présent ouvrage, je remercie également l'équipe du Master and Fellows of Massey College, de l'Université de Toronto, exécuteurs littéraires de la succession C. P. Stacey.

Comme toujours, mon épouse Dianne a travaillé à mes côtés dans ce projet. À ses nombreuses autres qualités inestimables, notamment ses compétences pour l'organisation, la révision, les questions linguistiques, le décryptage des cartes et la cuisine, s'ajoutent ses talents de photographe. Triste coïncidence : la plupart des photographies de Québec et de sa région qui ornent ces pages ont été prises le 11 septembre 2001 – un jour qui, comme le 13 septembre 1759, a changé le cours de l'histoire.

DONALD E. GRAVES

Jour de la Sainte-Barbe, 2001, Wolf Grove, Haut-Canada

Note concernant l'édition 2007

Cette nouvelle édition remaniée de *Québec, 1759* me procure l'occasion inappréciable d'actualiser la bibliographie concernant le siège et ses acteurs. Cette mise à jour comprenant les titres publiés de 2002 à 2006 figure en addenda à la bibliographie antérieure.

En ce qui concerne les sources primaires, le journal manuscrit du lieutenant Gordon Skelly, MR, constitue le document le plus important qui ait été porté à notre connaissance depuis 2002. Skelly a servi sur le *HMS Devonshire* pendant le siège; il comptait peut-être parmi les officiers de la Marine chargés de mener les bateaux participant à l'assaut le soir du 13 septembre 1759. Mis aux enchères à la fin de 2003, son journal a été acquis par un enchérisseur privé, en dépit de la somme substantielle proposée par les Archives nationales du Canada; on ignore à l'heure actuelle où il se trouve. Un court extrait décrivant le débarquement à l'anse au Foulon et la bataille des plaines d'Abraham figure dans mon article intitulé «The Anse au Foulon 1759: Some New Theories and Some New Evidence», publié dans *The Northern Mariner / Le Marin du Nord* en octobre 2004. Il est à espérer que cette ressource historique de premier plan deviendra accessible au grand public dans un futur pas trop lointain.

DEG



La toile de Benjamin West représentant la mort de Wolfe constitue l'un des documents iconographiques les plus célèbres se rapportant au siège de Québec. Elle a inspiré des dizaines d'imitateurs et alimenté la floraison romantique autour de l'opération de 1759. Véritable chef-d'œuvre artistique, la peinture de West n'en est pas moins inexacte du point de vue historique; les détails sont toutefois un peu plus justes que la vue d'ensemble. Gravure d'Augustin Le Grand d'après la toile originale.

(Archives nationales du Canada, C-12248)

Deux cents ans d'histoire

«**M**oult réjouissances, cette nuit, en l'honneur de la prise de Québec^{NdlT}», écrit le pasteur Woodforde dans son journal à la date du 18 octobre 1759. En fait, cet érudit du New College d'Oxford n'est pas encore tout à fait pasteur. Quoi qu'il en soit, en cette soirée d'il y a deux cents ans, des feux de joie embrasent le ciel de toute l'Angleterre.

L'allégresse est d'autant plus grande qu'à peine deux jours plus tôt¹ la population a pris connaissance de la dépêche pessimiste envoyée par le général Wolfe à son gouvernement le 2 septembre*. Cette missive semblait n'avoir d'autre but que de préparer l'Angleterre à l'échec de la campagne contre Québec. Dans ce contexte maussade, l'annonce de la victoire ne peut évidemment que retentir avec force dans tout le pays! Le récit des événements a d'ailleurs tout du drame poignant: une forteresse d'allure imprenable, les eaux noires du fleuve, l'assaut, en plein cœur de la nuit, des austères falaises, l'affrontement, bref et sans merci, sur les plaines, la mort des deux commandants ennemis au moment décisif de la victoire ou de la défaite... Horace Walpole, que les nouvelles antérieures avaient, lui aussi, plongé dans l'abattement, se laisse maintenant emporter par sa plume: «Quelle scène! En pleine nuit, une armée se hisse hors du précipice en s'agrippant aux souches qui saillent de la paroi rocheuse pour assiéger la ville, attaquer l'ennemi fortement retranché et deux fois plus nombreux qu'elle!» On ne peut guère s'étonner que l'épisode ait continué d'enflammer les imaginations pendant les deux siècles qui ont suivi... L'année 1959 marque en effet le bicentenaire de l'un des événements les plus célèbres de l'histoire moderne.

NdlT: Pour les citations provenant de sources françaises: texte original, sauf indication contraire. Nous avons toutefois modernisé l'orthographe pour faciliter la compréhension. Pour les citations provenant de sources anglaises: notre traduction, sauf indication contraire.

* *La dépêche du général Wolfe datée du 2 septembre 1759 est reproduite en annexe B.*

La chute de Québec constitue un jalon capital dans l'implantation du pouvoir impérial britannique. Tous les écoliers de la Grande-Bretagne en connaissent les péripéties. Cet épisode a d'ailleurs joué un rôle presque aussi déterminant dans l'histoire des États-Unis : la France étant désormais boutée hors d'Amérique du Nord, les colonies britanniques n'avaient plus besoin de la protection de leur mère patrie et pouvaient rêver d'indépendance... Mais, surtout, les événements de 1759 constituent le point tournant le plus décisif de l'histoire du Canada. Comment s'étonner qu'ils aient fait couler tant d'encre depuis 200 ans, et qu'ils aient suscité une telle abondance de légendes et de récits populaires complètement étrangers à la vérité historique ?

Peut-être devrait-on plutôt s'étonner de ce qu'une telle moisson d'écrits laisse en suspens tant d'interrogations. Francis Parkman, Bostonien d'illustre mémoire, fait paraître son *Montcalm and Wolfe* en 1884. Cet ouvrage reste à ce jour une splendeur que l'on peut lire avec grand profit. Mais les historiens ont découvert d'autres documents depuis lors, et les Canadiens français rebutés par son anti-catholicisme intransigeant ou par sa foi inébranlable envers les bienfaits de la conquête britannique pour le Canada ne sont certainement pas les seuls à ne pas adhérer à ses thèses. Au total, nombreux sont les observateurs qui divergent d'avec Francis Parkman, au moins sur certains points. William Wood et Sir Arthur Doughty, deux érudits canadiens ayant beaucoup travaillé sur le sujet au début du présent siècle, semblent avoir considéré qu'ils avaient atteint à une description et une interprétation définitives des événements qui nous intéressent ici ; il appert maintenant qu'ils se trompaient. William Wood s'est d'ailleurs ravisé dans les dernières années de sa vie, dépeignant le général Wolfe sous des traits beaucoup moins flatteurs que ceux qu'il lui prêtait sans hésitation aucune quelque vingt ans plus tôt². L'évolution de son point de vue aurait apparemment été influencée par l'opinion de dirigeants militaires éminents qui, presque tous, constatait Wood, entretenaient de sérieuses réserves quant aux qualités de commandement du général Wolfe. Plus récemment encore, deux professeurs distingués de McGill traçaient des portraits diamétralement opposés de James Wolfe : l'un le considère comme un héros doublé d'un génie militaire ; l'autre le tient pour un homme aux talents très ordinaires ne devant sa réussite qu'à la chance³. Les deux commandants du camp perdant, Montcalm et Vaudreuil, ont suscité des divergences d'opinions tout aussi marquées quant à leurs personnalités comme à leurs compétences.

Des historiens de quatre pays ont pris part au débat. La France, vaincue dans cette guerre, est naturellement celle qui s'est le moins intéressée au sujet. Les Français ont néanmoins apporté des contributions d'importance à la réflexion ; en particulier, Richard Waddington a signé avec *La Guerre de Sept Ans* un ouvrage d'une érudition considérable. La Grande-Bretagne et les États-Unis ont produit leur lot d'analyses. Ces dernières années, toutefois, à quelques exceptions notables près, en particulier les

travaux remarquables du professeur Lawrence Gipson, ce sont surtout les historiens canadiens, « français » et « anglais », qui se sont démarqués dans ce champ d'investigation. Depuis toujours, inévitablement, ces deux branches de la population canadienne envisagent les événements de 1759 sous des jours fort différents. Au XIX^e siècle, le Canada d'expression anglaise en faisait avec bonhomie et légèreté le véritable épisode fondateur de l'histoire canadienne.

Au temps jadis, Wolfe, intrépide héros,
Quitta les côtes de Grande-Bretagne
Et planta son drapeau
En terres du Canada.

Les Canadiens français, à l'inverse, considéraient les événements de 1759-1760 comme une crise profonde pour leur culture nationale, en venant presque à conclure, dans certains cas, que cette heure funeste avait sonné le glas de l'histoire canadienne. Ces points de vue subsistent encore mais, fort heureusement, ont perdu dernièrement beaucoup de leur crédit, dans un camp comme dans l'autre.

Les controverses actuelles portent essentiellement sur les personnalités. Bien que nul surhomme n'y ait pris part, les événements de 1759 ont considérablement magnifié leurs principaux acteurs. Nimbés du jour blafard d'une crise mondiale et grandis par la légende, ils sont devenus beaucoup plus grands que nature. Inévitablement, cette idéalisation a suscité des réactions adverses. Désireux de ramener ces personnages à leur stature réelle, certains auteurs les ont dépeints plus petits qu'ils ne l'étaient en réalité. Wolfe, le héros intrépide, a suscité la ferveur de nombreux inconditionnels romantiques ; plus rares, mais très résolus, ses détracteurs se sont attachés à tempérer leur enthousiasme. Montcalm a provoqué une adulation similaire, notamment chez certains auteurs d'expression anglaise. (À l'inverse, Wolfe ne semble pas avoir soulevé d'ardente admiration chez les Canadiens français ; il est vrai qu'il ne leur en a guère donné de motif.) Certains Canadiens français ont exprimé des réserves par rapport à Montcalm ; quelques-uns lui sont même franchement hostiles. Le marquis de Vaudreuil cristallise des divergences d'opinions plus extrêmes encore. Canadien lui-même, il s'est imposé comme l'un des points de mire du nationalisme canadien-français. Ainsi que nous le verrons, les auteurs d'expression anglaise ne lui ont généralement réservé que leur mépris, souvent excessif. À partir de François-Xavier Garneau, cependant, les historiens canadiens-français ont souvent eu tendance – ici encore, à quelques exceptions près – à errer dans l'autre extrême. C'est ainsi que cet homme aux vues étroites et aux capacités modestes a pu s'attirer leurs louanges par la seule grâce de sa naissance et de ses sympathies canadiennes.

On mesure mal, à l'extérieur du Canada français, l'importance du refroidissement qui s'est opéré au XVIII^e siècle dans les relations entre les Français de la France et ceux du Canada. Des tensions ont émergé entre soldats britanniques et canadiens en des temps plus récents; il n'est sans doute pas étonnant que des sentiments similaires, parfois plus forts encore, aient vu le jour entre les soldats français réguliers et les hommes et officiers coloniaux à l'époque de Montcalm et Vaudreuil. Ces faits sont du reste bien connus de quiconque a étudié un peu sérieusement les archives de ces années-là. Bougainville en fait état de la manière la plus crue: « Quel pays, mon cher frère, et qu'il faut de patience pour supporter les dégoûts qu'on s'attache à nous donner. Il semble que nous soyons d'une nation différente, ennemie même⁴. » Ces antagonismes anciens trouvent leur écho moderne dans les divergences de l'interprétation qui est faite des événements historiques par les historiens français et par leurs homologues canadiens-français. Aujourd'hui encore, les amateurs d'invectives érudites peuvent abondamment s'amuser des propos que tenait René de Kerallain en 1896 dans *La Jeunesse de Bougainville*, à propos des travaux de cette grande figure de l'école pro-Vaudreuil qu'était l'abbé H.-R. Casgrain – un chercheur auquel, il convient de le préciser, les historiens qui s'intéressent à cette époque doivent énormément.

Au moment de la conquête britannique, la Nouvelle-France, en tant que collectivité, avait un siècle et demi d'âge. Les Canadiens de 1759 étaient plus loin dans le temps de la fondation de Québec que nous ne le sommes aujourd'hui de la bataille de Waterloo. Ils étaient peu nombreux: effectué en 1754, le dernier recensement du régime français fait état d'une population de 55 000 personnes. Du point de vue économique, cette collectivité était faible et sa survie, précaire: en temps de guerre, elle ne pouvait subsister sans importations alimentaires annuelles massives en provenance de la France. Néanmoins, les Canadiens français formaient une population fière et consciente de son identité, dotée d'un sentiment national puissant. Mais la discordance entre ce sentiment et les opinions et les préjugés des troupes régulières en provenance de France métropolitaine constitua une entrave sérieuse à l'effort de guerre français en Amérique du Nord.

Du côté opposé, rares étaient les manifestations d'une discordance parallèle entre Britanniques et coloniaux, car les Américains britanniques étaient peu nombreux à Québec. Néanmoins, les antipathies personnelles s'y avéraient presque aussi puissantes et agissantes qu'entre les Français. Ainsi, un pénible antagonisme s'est creusé entre Wolfe et au moins deux de ses trois généraux de brigade les plus compétents. Les archives montrent en outre que la coopération entre l'armée de terre et la marine était plutôt moins aisée que la plupart des ouvrages historiques ne le laissent à penser. En fait, la campagne de Québec illustre à merveille combien il est difficile aux hommes d'établir entre eux des collaborations harmonieuses en situation de guerre, même s'ils

sont d'une même nation. On constate dans cette époque des affrontements entre personnalités, des conflits entre ambitions et des différends entre unités et corps d'armée, identiques à ceux que l'on observe à l'heure actuelle. Les armes de guerre ont changé du tout au tout depuis l'époque de Wolfe et Montcalm ; mais les hommes qui les portent, comme le reste de l'humanité, sont restés étonnamment les mêmes.

Il arrive, on l'a vu, que de nouveaux documents émergent du néant où ils étaient tombés, pour être portés à la connaissance des historiens. Le journal personnel de Wolfe constitue la dernière en date de ces « découvertes » impressionnantes. Seule une partie est parvenue jusqu'à nous, en trois versions différentes ; l'une est formée d'une transcription réalisée par l'un des aides de camp du général, le capitaine Thomas Bell. Ce journal nous est connu depuis 1910, date à laquelle une grande partie de la version de Bell a été publiée par Beckles Willson⁵. C'était il y a près d'un demi-siècle. Curieusement, des ouvrages continuent de paraître sans en tenir aucun compte. D'autres documents parfaitement accessibles sont encore moins utilisés. Les lettres de Wolfe à Monckton ont été incorporées aux Archives d'Ottawa dès 1924, quand Sir Leicester Harmsworth a offert l'incalculable collection Northcliffe au Dominion ; aucun historien ne semble toutefois s'en être servi. Je les ai, pour ma part, trouvées d'un apport précieux pour l'éclairage qu'elles jettent sur les plans élaborés par Wolfe. Je considère par ailleurs que les archives de George Townshend, qui font également partie de la collection Northcliffe, sont plus éclairantes qu'on ne le croit généralement. La biographie de Ligonier que le colonel Whitworth a récemment publiée fait largement état de lettres importantes écrites par Wolfe à Amherst à l'hiver 1758-1759 et au printemps suivant ; cela m'a permis de publier des passages de ces missives, qui n'avaient jamais été imprimées jusque-là. J'ai découvert avec étonnement que deux paragraphes de la célèbre dépêche de Wolfe à Pitt ayant été supprimés de la publication de 1759 avaient échappé à l'attention de presque tous les historiens et continuent de manquer à l'appel dans la plupart des versions publiées de la missive en question*.

Sur l'ensemble de l'imposant corpus publié sur la campagne de Québec, une partie considérable porte hélas les stigmates, plus ou moins marqués selon le cas, d'une analyse déficiente des sources, de préjugés personnels ou nationaux, ou encore d'une méconnaissance des affaires militaires. Certains auteurs pourtant distingués se sont ainsi rendus coupables de méprises surprenantes. Feu Sir Julian Corbett, par exemple, examinant le document *Proposals for the expedition to Quebec* (Propositions d'expédition sur Québec) envoyé par Pitt à Amherst, y a lu les noms de trois officiers pressentis pour être nommés brigadiers : Monckton, Murray et Burton ; mais il les a

* Stacey a décrit et analysé en 1966 de nouveaux documents déterminants portant sur le siège, et qui avaient été découverts depuis 1959. Voir l'annexe D.

pris, apparemment, pour des signatures apposées au document! Première conséquence de cette erreur: l'auteur affirme que, dans «cet étonnant papier», trois colonels recommandent à Pitt que Wolfe soit désigné pour commander l'expédition; seconde conséquence: il passe à côté d'un fait très intéressant, à savoir que Burton avait d'abord été pressenti comme troisième brigadier, mais qu'il a ensuite été remplacé à ce poste par Townshend⁶. Là où tant de mes éminents prédécesseurs ont failli, il serait sans doute bien imprudent de ma part de prétendre offrir une version définitive des événements. J'ai cependant déployé autant d'efforts qu'il m'a été possible pour m'élever au-dessus des préjugés et proposer une interprétation indépendante et neuve, fondée sur un réexamen minutieux des documents du temps en provenance des deux camps et sur les «probabilités militaires».

J'ai acquis dans le contexte d'une guerre beaucoup plus récente, pour le meilleur ou pour le pire, une vaste expérience de l'interprétation des données historiques relatives aux opérations militaires. J'ai constaté à maintes reprises que la mémoire des officiers peut leur jouer des tours après un certain temps – surtout quand leurs propres intérêts ou préjugés sont en jeu. Et plus le temps passe, plus la probabilité d'erreur sérieuse augmente...

Le vieil homme oublié; mais aurait-il tout oublié
Qu'il se rappellera sous un jour avantageux
Ses hauts faits de ce jour...

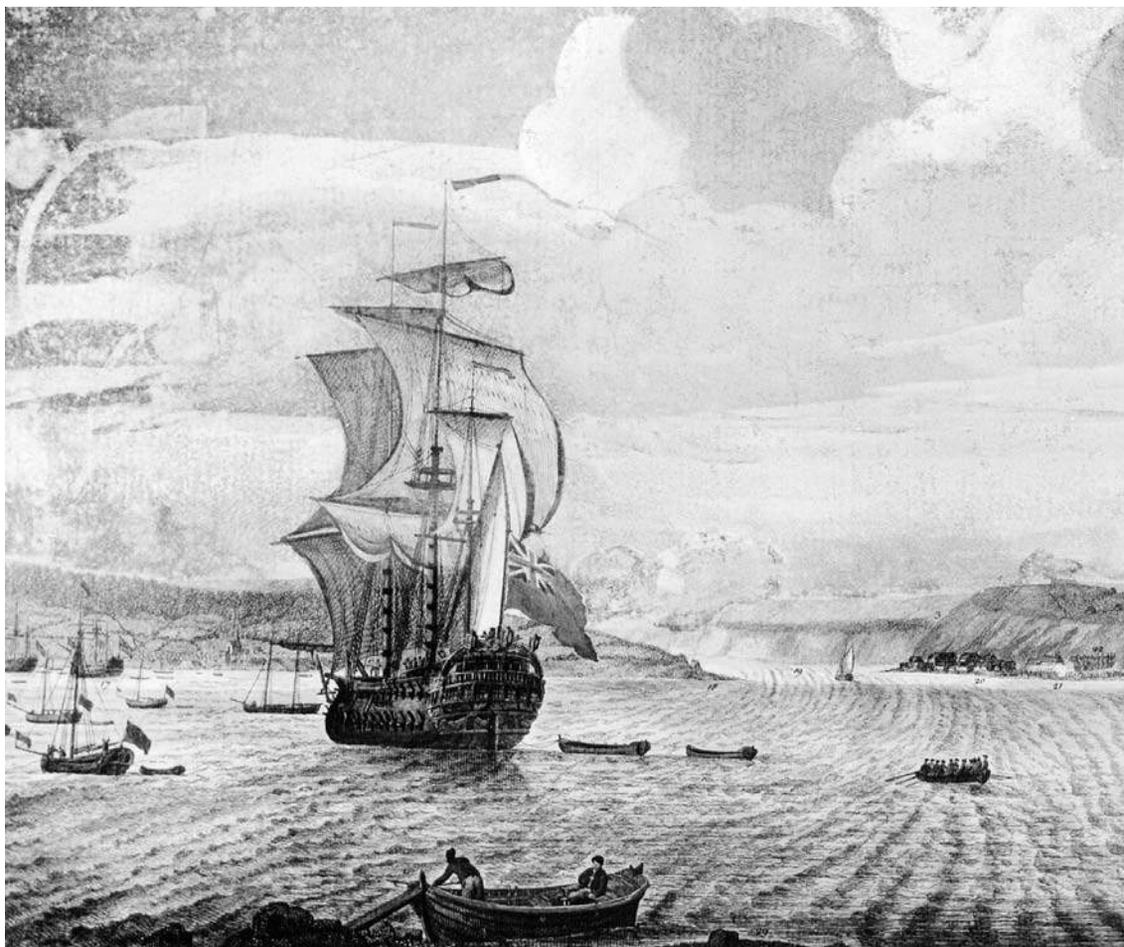
C'est ce «jour avantageux» qui pose problème; de surcroît, on oublie même bien avant d'être vieux. Nombreux sont ceux qui, pourtant parfaitement sincères et honnêtes, ont fait d'événements militaires auxquels ils avaient participé un récit fort différent des faits consignés d'une manière crédible dans les documents de l'époque. Cela s'est incontestablement produit en 1759 comme en 1939-1945 – je ne l'ai jamais oublié. Je me suis également astreint, dans ce travail, à un principe de base que les auteurs précédents ne semblent pas toujours avoir respecté: tenir systématiquement pour acquis que les documents d'époque, jusqu'à preuve du contraire, veulent toujours dire exactement ce qu'ils disent.

Cet ouvrage a été écrit à temps perdu par un auteur se consacrant par ailleurs à cette tâche plus vaste : produire l'histoire officielle de l'armée canadienne pendant la Deuxième Guerre mondiale. Il n'aurait pas vu le jour s'il ne s'était trouvé que je vivais alors à distance raisonnable de l'incomparable collection de sources primaires que possèdent les Archives publiques du Canada relativement à la guerre de Sept Ans en Amérique. Ma gratitude envers monsieur W. Kaye Lamb, archiviste du Dominion, est double : je lui suis reconnaissant non seulement de la manière dont les extraordinaires ressources des Archives ont été mises à ma disposition, mais aussi de l'intérêt qu'il a personnellement pris à ce projet ainsi que de ses excellents conseils. L'équipe des Archives m'a été d'une aide inestimable ; en particulier, je dois beaucoup à monsieur W. G. Ormsby, de la division des manuscrits, qui s'est montré d'une patience sans limites et d'une aide compétente dans la résolution de plusieurs problèmes complexes ; madame Juliette Bourque, libraire, s'est montrée tout aussi généreuse dans son appui à mes travaux. Je dois également beaucoup à monsieur C. H. Stewart et à son équipe de la bibliothèque du ministère de la Défense nationale, à Ottawa. Les admirables cartes du major C. C. J. Bond constituent le fruit d'une recherche minutieuse en cartographie contemporaine et parlent d'elles-mêmes. Pour l'aide qu'ils m'ont procurée sur certains points particuliers de recherche, je me dois de remercier l'Observatoire fédéral d'Ottawa, monsieur Charles-Marie Boissonnault, de Québec, monsieur C. M. Lapointe, bibliothécaire du *Montreal Star*, et tout particulièrement monsieur John Spurr, bibliothécaire du Collège militaire royal du Canada. Enfin, je remercie de fond du cœur mon excellent ami et compagnon des temps de guerre, l'adjudant 2^e classe M. R. Lemay, qui a dactylographié l'ouvrage avec le talent et l'exactitude qui le caractérisent, et qui sont tout à son honneur.

Page laissée blanche intentionnellement

QUÉBEC, 1759 :
LE SIÈGE ET LA BATAILLE

Québec depuis le bassin de l'île d'Orléans. Croquis réalisé pendant la campagne par Hervey Smyth. Bien qu'un grand vaisseau de guerre occupe le premier plan, cette illustration montre clairement la faible distance qui sépare Pointe-Lévy de la ville. Elle permet de bien comprendre pourquoi il s'avérait indispensable de défendre la rive sud du Saint-Laurent en ce point pour assurer la sécurité de la capitale de la Nouvelle-France. (Archives nationales du Canada, C-787)



Protagonistes

Général de brigade de l'armée de Sa Majesté britannique en Amérique du Nord ainsi que major général et commandant d'une force terrestre « devant être employée dans une expédition contre Québec par la voie du fleuve Saint-Laurent », le colonel James Wolfe arpente le gaillard d'arrière du *HMS Neptune*, au large de Louis-

bourg. Sous son œil attentif est ainsi acheminé l'armement colossal qui porte ses propres espoirs et ceux de la Grande-Bretagne tout entière. Nous sommes le 4 juin 1759.

Le général a trente-deux ans, un âge moins juvénile à son époque qu'il ne semble l'être de nos jours. Quand il commandait l'une des brigades de l'expédition d'Amherst contre Louisbourg, en 1758, sa conduite lui a valu d'être remarqué par monsieur Pitt; celui-ci, comme un autre commandant militaire britannique le fera presque deux siècles plus tard, s'impose le permanent devoir de repérer les jeunes officiers les plus prometteurs et de les promouvoir, le cas échéant, de préférence à leurs aînés. C'est ainsi que l'homme de trente-deux ans a pris la tête de l'entreprise la plus importante et la plus délicate de la campagne de 1759.



William Pitt est au pouvoir depuis juin 1757 quand il forme son gouvernement de coalition avec le duc de Newcastle. Il érige graduellement un « système » stratégique dont la conquête de l'empire français d'Amérique constitue l'un des principaux objectifs : toutes les autres opérations lui sont subordonnées. En Europe, les Britanniques se contentent de manœuvres de confinement visant à détourner l'attention des Français tandis que la campagne principale les dépouille du Canada. Mais le plan élaboré par Pitt pour l'offensive américaine de 1758 ne porte pas tous les fruits qu'il en attendait. Des trois attaques mises en œuvre, seulement deux atteignent leurs buts (*voir carte, page 15*). Le major général Jeffrey Amherst prend Louisbourg, sur l'île du Cap-Breton, mais la Marine ne juge pas envisageable de pousser plus loin pour prendre Québec, ainsi que Pitt l'espérait. Le général de brigade John Forbes, commandant des colonies du Sud, monte à l'assaut du fort Duquesne, dans la vallée de l'Ohio, et le conquiert en bonne et due forme. Comme en prime, le lieutenant-colonel John Bradstreet prend le fort Frontenac (Kingston) et détruit les vaisseaux qui assuraient la présence française sur le lac Ontario. Dirigée sur Montréal par la route du lac Champlain et placée sous le commandement brouillon du général James Abercromby, l'opération principale se solde par un désastre le 8 juillet, devant le fort Carillon (Ticonderoga). Attaquant frontalement les retranchements des réguliers français du marquis de Montcalm, l'armée d'Abercromby, pourtant beaucoup plus nombreuse qu'eux, se fait tailler en pièces.

Pour l'année 1759, Pitt se fixe pour objectif de « terminer le travail ». Il entend cette fois frapper au cœur même de la Nouvelle-France, par la terre et par les eaux. Fait commandant en chef en Amérique, Amherst reçoit l'ordre d'avancer sur Montréal ou Québec par la voie Champlain, ou par le Saint-Laurent depuis le lac Ontario. Pitt décrète également l'attaque du fort Niagara, dressé en ce point où sa rivière éponyme se jette dans le lac Ontario : cette mission revient au général de brigade John Prideaux. Quant à Wolfe, il reçoit le mandat titanesque et glorieux d'attaquer la capitale de la Nouvelle-France directement par la mer, c'est-à-dire par le Saint-Laurent¹.

Le grand secrétaire d'État prend un risque en ordonnant cette affectation : c'est en effet la première fois qu'un poste de commandement supérieur et indépendant est confié à James Wolfe. Qui est ce jeune homme ? Fils d'un lieutenant général sans grand éclat et plutôt impécunieux qui s'éteindra au printemps 1759, alors que James prépare sa célèbre expédition, Wolfe reçoit sa première commission à l'âge de quatorze ans. En 1743, âgé de seize ans, il participe à sa première bataille, à Dettingen. Il est major au moment des combats qui l'opposeront à Bonnie Prince Charlie à Falkirk et Culloden en 1745-1746. Il se fait blesser à Laffeldt en 1747 et devient lieutenant colonel en 1750. En 1757, il est nommé colonel du 67^e régiment d'infanterie, de formation toute récente.

Les auteurs s'accordent généralement à considérer Wolfe comme un excellent commandant de régiment, sachant veiller au bien-être de ses hommes et leur donner les moyens d'être efficaces dans leurs missions. Il étudiait avec passion les rouages de sa profession, un intérêt peu commun pour un homme de cet âge. En plus de poser un regard lucide et précis sur les problèmes de son métier, il excellait dans l'art d'exprimer ses pensées par l'écrit. En 1757, il commande son bataillon du 20^e dans l'expédition avortée contre Rochefort. Cette opération donne le coup d'envoi d'une série d'attaques sporadiques contre les côtes françaises – une stratégie qui s'avérera en définitive la moins efficace du programme établi par Pitt pour « contenir » la France en Europe pendant qu'il la dépouillait de ses colonies américaines. La lettre que Wolfe écrit peu après au capitaine William Rickson², son ami et confident, est devenue très célèbre par la suite, et à juste titre : la plupart de ses observations acérées sur la nature des opérations amphibies restent d'une pertinence que deux guerres mondiales plus récentes n'ont pas démentie.

Je constate qu'un amiral doit s'efforcer d'entrer dans le port ennemi dès lors qu'il apparaît en sa vue ; qu'il doit faire jeter l'ancre aux frégates et vaisseaux de transport aussi près qu'il le peut de la terre ; qu'il doit reconnaître les lieux et les observer le plus rapidement possible, et amener les troupes à terre sans nul retard ; que les consignes doivent être données antérieurement pour ce qui concerne le débarquement des troupes, et que des dispositions adéquates doivent être prises pour les bateaux de toutes sortes, relativement à la désignation des chefs et autres responsables les mieux placés pour diriger les différentes divisions. L'expérience m'enseigne par ailleurs que, dans toutes les entreprises dont l'issue dépend de la vigueur des interventions et de la bonne organisation des expéditions, les généraux doivent établir leurs plans d'opérations de manière à ce qu'aucun moment ne soit perdu en consultations et débats oiseux alors qu'il faudrait tirer l'épée du fourreau ; que c'est l'avancée habile qui mène à la réussite, surtout dans une entreprise de cette nature ; que rien ne doit être tenu pour obstacle tant que la réalité ne l'a pas prouvé tel ; que la chance et la bonne ou mauvaise fortune ont leur part dans la guerre, ce genre d'entreprise étant de nature hasardeuse à certains égards, et consistant en difficultés parmi lesquelles il faut choisir ; que la grandeur de l'objectif doit être prise en considération, par opposition aux empêchements qui jalonnent le chemin ; que l'honneur d'un pays est de peser d'un certain poids et que, dans certaines circonstances et certains temps, la perte de 1 000 hommes constitue pour la nation un avantage plutôt que l'inverse, sachant que les vaillantes tentatives accroissent sa réputation et le rendent respectable, tandis que les apparences contraires ruinent le crédit dont le pays peut s'enorgueillir, défont les troupes, et génèrent un embarras ainsi qu'un mécontentement infinis à l'intérieur des frontières.

Le commandement britannique en 1759

Le roi George II du Royaume-Uni (1727-1760). Si le souverain britannique s'intéressait aux affaires militaires et diplomatiques, c'était en réalité son premier ministre, William Pitt, qui assurait le véritable pouvoir en Grande-Bretagne pendant la guerre de Sept Ans. (Collection du chargé de publication)



William Pitt, premier ministre de la Grande-Bretagne (1708-1778). C'est Pitt qui a conçu la stratégie britannique consistant à concentrer les forces sur le théâtre nord-américain des hostilités, et non sur le front européen. Considérant la suprématie de la Marine royale, cette sage politique a en définitive coûté à la France la perte de la plupart de ses colonies américaines. (Archives nationales du Canada, C-69299)



James Wolfe, major général (1727-1759). Ce portrait signé Joseph Highbourn, le plus séduisant que nous possédions de Wolfe, le montre major, à l'âge de 21 ans. L'opération menée contre Québec constituait la première mission indépendante d'importance pour Wolfe. Soldat professionnel possédant une réputation d'habile tacticien, il serait entravé tout l'été de 1759 par une santé précaire ainsi que des rapports tendus avec ses généraux subordonnés. (Archives nationales du Canada, C-3916)



Jeffrey Amherst, lieutenant général (1717-1797). Officier compétent, mais circonspect, Amherst commandait l'expédition de Louisbourg en 1758. Le succès qu'il y a remporté lui a valu d'être nommé commandant en chef de l'Amérique du Nord. Tandis que Wolfe assiégeait Québec en 1759, Amherst progressait vers le nord, quoique lentement, depuis le lac Champlain en direction de Montréal. Il accepta l'année suivante la reddition de la Nouvelle-France. (Archives nationales du Canada, C-69300)

Robert Monckton, brigadier général (1726-1782).

Commandant en second de Wolfe, Monckton était un soldat professionnel qui servait en Amérique du Nord depuis 1752, essentiellement en



Nouvelle-Écosse, dont il a été le lieutenant-gouverneur de 1755 à 1758. Monckton a remporté l'une des premières victoires britanniques en prenant le fort Beauséjour en 1755. (Archives nationales du Canada, C-19118)

Charles Saunders, vice-amiral (1713-1775).

Officier de marine chevronné fort de 32 années de service, cet homme compétent mais taciturne représentait l'élément le plus expérimenté de l'expédition contre Québec. Wolfe n'aurait



pas pu prendre la ville sans son intervention et celle de sa flotte. Mais contrairement à Wolfe, qui est entré dans la légende, Saunders a presque complètement sombré dans l'oubli. (Archives nationales du Canada, C-69298)



James Murray, brigadier général (1721-1794). Possédant de nombreuses années de service, ce professionnel de la chose militaire a servi à Louisbourg en 1758. Après la reddition de Québec, il a commandé la garnison britannique à l'hiver 1759-1760 et a été

défait par Lévis au printemps suivant, à Sainte-Foy. Murray a été gouverneur de Québec de 1761 à 1766, mais les sympathies qu'il éprouvait pour la population francophone lui ont valu d'être rappelé. (Archives nationales du Canada, C-2834)



Phillip Durell, contre-amiral (1707-1766).

Ce portrait le représente en capitaine, en 1746. Commandant en second de Saunders pendant le siège, Durell était un ancien combattant de la campagne de Louisbourg de 1758. Son incapacité à intercepter une

flotte de ravitaillement française en partance pour Québec au printemps 1759 lui a attiré les foudres des historiens. (Archives nationales du Canada, C-117939)

George Townshend, brigadier général (1724-1807).

Cet officier aristocrate et prospère possédait moins d'années de service actif que Wolfe. C'est le gouvernement, et non Wolfe lui-même, qui l'a choisi pour commander une brigade dans l'expédition de Québec; les relations entre les



deux hommes n'ont jamais été cordiales. Townshend a pris le commandement après la mort de Wolfe; d'aucuns l'ont accusé d'avoir voulu s'accaparer la gloire du général défunt. (Archives nationales du Canada, C-8674)

Charles Holmes, contre-amiral (1711-1761).

Ancien combattant de plusieurs opérations amphibies, y compris la campagne de Louisbourg de 1758, Holmes était le commandant en troisième de Saunders durant la campagne de Québec. C'est à lui qu'incomba la tâche d'organiser le débarquement à l'anse au Foulon. (Collection du chargé de publication)



Rares sont les officiers, et probablement plus rares encore les généraux, qui seraient capables de produire un paragraphe d'observations militaires aussi piquant que celui-ci. (La mention désinvolte de la « perte de 1 000 hommes » choque sans doute l'oreille moderne, et le professeur Adair a peut-être raison d'y pressentir cette déplaisante inflexibilité que nous constaterons dans la manière dont Wolfe mènera les opérations sur le Saint-Laurent. À sa décharge, on rappellera ici que l'impatient colonel venait de participer à une entreprise mal dirigée s'étant soldée par un échec.) On trouvera en annexe du présent ouvrage un autre texte de Wolfe : cette dépêche envoyée à Pitt avant l'opération de Québec fut grandement admirée, à l'époque, pour la lucidité et l'élégance dont elle témoigne*. On ne peut s'empêcher de penser, à sa lecture, que le pays de Wolfe a peut-être perdu avec lui l'un de ses plus brillants historiens militaires.

Enfin, deux observations concernant Wolfe méritent d'être rappelées ici ; elles sont du reste déjà bien connues. Ainsi que ses lettres le prouvent amplement, c'était un homme ambitieux, assoiffé de gloire ; et il était de santé précaire. Ainsi écrit-il à Rickson le 1^{er} décembre 1758 : « Je suis en déplorable état. La gravelle et les rhumatismes me tiennent, mais je préférerais de loin mourir plutôt que de refuser quelque charge qui me soit proposée. » En faisant voile vers Québec, peut-être a-t-il pensé qu'il ne vivrait plus très longtemps ; si tel est le cas, les maux qu'il a soufferts durant le siège auront certainement renforcé sa conviction.

L'expédition de Louisbourg a donné sa chance à Wolfe. Il a su la saisir avec sa vaillance et son inépuisable énergie coutumières. On ne doit par conséquent pas s'étonner qu'il ait obtenu un commandement supérieur dans la campagne suivante. Quand il entreprend l'expédition du Saint-Laurent, cet officier d'excellente renommée (d'ailleurs parfaitement justifiée) possède pour son âge une vaste expérience des opérations. Mais il lui reste à prouver qu'il peut planifier et coordonner toute une campagne de manière autonome.

Nous possédons ses impressions sur son premier entretien, peu après son retour en Angleterre depuis Louisbourg, avec le commandant en chef, Lord Ligonier, à propos de l'expédition de Québec. Le 29 décembre 1758, dans une lettre dont aucun de ses biographes ne semble avoir pris connaissance, il écrit en effet au général Amherst : « Nous nous sommes entretenus de la navigation sur le fleuve Saint-Laurent et du projet de faire le siège de Québec. J'ai découvert que le plan qui était arrêté consistait à mener deux attaques distinctes : l'une, sur le flanc du lac George ; l'autre, en remontant le fleuve. De sorte que notre première conversation s'est avérée très fructueuse ; j'ai exprimé le souhait de remonter le fleuve, mais aussi celui d'être exempté d'avoir à assurer le commandement général d'une entreprise si ambitieuse. » Cette requête n'était-elle qu'une expression

* Voir l'annexe B.

courante de modestie, ou Wolfe doutait-il réellement de sa capacité à prendre la tête de l'expédition? C'est impossible à dire. Quoi qu'il en soit, il confie peu après au même Amherst: « Monsieur Pitt [...] a mentionné mon nom au roi pour le commandement sur le fleuve. » (C'est très probablement Ligonier qui a présenté la candidature de Wolfe.) « En un mot, poursuit Wolfe, ils ont placé cette tâche considérable sur mes épaules, et je ne vois rien d'encourageant pour cette entreprise, hors le désir le plus brûlant et le plus sincère de faire honneur à cette immense confiance, à votre satisfaction, en tant que vous êtes mon général, à celle de Sa Majesté et celle de la population. Je ne ménagerai aucune peine et serai heureux si le sacrifice de ma santé et de ma constitution, ou même de ma vie, pouvait d'une quelconque manière contribuer à mener cette guerre sanglante à une conclusion rapide et honorable³. »

Wolfe se voit confier une armée splendide. Certes, elle n'est pas nombreuse – en fait, moins que ce qu'on lui avait promis. L'effectif des régiments qu'il retrouve en Nouvelle-Écosse est incomplet. Au total, les forces de terre qui seront envoyées contre Québec ne regrouperont que quelque 8 500 hommes au lieu des 12 000 envisagés par Pitt. Mais ce sont des hommes de qualité: dix bataillons de ligne des forces britanniques régulières, auxquels s'ajoute un petit bataillon provisoire constitué à partir des compagnies de grenadiers de trois bataillons laissés en garnison à Louisbourg, et pour cette raison généralement désigné sous le nom de « Grenadiers de Louisbourg »; trois compagnies du Régiment royal d'artillerie équipées d'une puissante batterie; et six compagnies de Rangers américains, dont quatre viennent d'être constituées. L'armée ne compte aucun Indien ou presque dans ses rangs (quelques-uns servent néanmoins dans les compagnies de Rangers) et aucun milicien (du moins jusqu'en juillet, quand 300 Pionniers la rejoignent devant Québec). (Les Rangers n'étaient pas des troupes miliciennes fournies par les gouvernements coloniaux, mais des unités de long service levées par la Couronne. Constamment dédaigneux envers toutes choses américaines, Wolfe qualifiait les Rangers de « pires soldats de l'univers » avant même d'avoir pu véritablement les jauger⁴. Ils n'étaient sans doute pas les meilleurs soldats du monde, et ils se sont rendus coupables d'un certain nombre d'atrocités durant la campagne; mais ils n'étaient sans doute pas les pires non plus.) Cette armée se compose donc de soldats professionnels qualifiés, et ses bataillons d'infanterie servaient tous en Amérique avant le début de la campagne; aucun n'ignorait complètement le terrain américain*.

L'état-major de cette armée, de surcroît, possède un niveau d'expertise hors du commun. Les trois brigadiers de Wolfe, Robert Monckton (officier supérieur et commandant en second), James Murray et George Townshend, étaient des soldats très compétents. Wolfe, apparemment, avait demandé à ce que les deux premiers lui soient

* Voir en Annexe E l'ordre de bataille et l'effectif de l'armée de Wolfe.

adjoints. Ils étaient un peu plus âgés que lui (pour Monckton, la différence n'était que de quelques mois; pour Murray, de six ans). Quand Corbett affirme qu'à l'exception de Wolfe et Townshend tous les officiers généraux étaient âgés de moins de trente ans, et quand il en conclut que c'était ainsi « une campagne de petits garçons », ce ne sont là que sottises. Les trois hommes étaient par ailleurs fils de pairs, ce qui peut avoir induit une certaine rigidité dans leurs relations avec le commandant en chef, issu de la classe moyenne supérieure. Les deux officiers d'état-major supérieurs, Isaac Barré, adjudant-général adjoint, et Guy Carleton, quartier-maître général adjoint, étaient des hommes capables promis à un brillant avenir. Bon nombre des commandants des bataillons possédaient les mêmes qualités; citons pour exemple le lieutenant-colonel William Howe, désigné par Wolfe pour commander le bataillon d'infanterie légère qu'il a constitué à partir des compagnies légères de l'armée. Le général écrivait de Louisbourg l'année précédente: « Si Sa Majesté avait jugé bon de laisser Carleton venir avec nous en qualité d'ingénieur, de même que Delaune, et deux ou trois autres de l'infanterie légère, cela aurait de beaucoup accéléré les choses. » Carleton l'accompagne à présent, de même que le capitaine William Delaune, du 67^e régiment d'infanterie, celui de Wolfe. Howe et Delaune vont être appelés à diriger l'assaut désespéré sur les falaises le fameux 13 septembre. Le général Fuller n'exagère sans doute pas beaucoup quand il affirme que Wolfe était secondé par « le corps d'officiers anglais probablement le plus qualifié qui ait jamais été dépêché sur le terrain⁵ ».

Certains admirateurs de Wolfe affirment qu'au printemps 1759, à Halifax et Louisbourg, il avait réussi à constituer une véritable armée à partir d'un amalgame hétéroclite d'unités. En fait, il n'a rejoint Halifax que le 30 avril, et Louisbourg le 15 mai. Et l'embarquement a commencé au début de juin. Il faut plus de temps que cela pour former une armée! À Halifax, Wolfe a su donner des ordres précis et compé- tentes; sa forte personnalité a probablement impressionné ses hommes et ses officiers avant que ses troupes ne fassent voile. Mais ses régiments possédaient déjà leurs extraordinaires qualités avant qu'il n'en prenne le commandement. Ils les avaient acquises par des années de formation et d'expérience. Plus que quiconque, c'est cette armée efficace, puissante et bien rodée qui doit être considérée comme la véritable héroïne de la campagne de Québec.

L'armée, certes, mais aussi la flotte. Car tout dépendait d'elle. Tout d'abord, le contrôle qu'exerçaient les Britanniques sur le nord de l'Atlantique constituait le socle même de toutes leurs guerres américaines; de plus, l'armée n'aurait pas pu atteindre sa destination sans la marine. Mais surtout, ainsi que nous le verrons, les vaisseaux, leurs équipages et leurs commandants ont joué un rôle de premier plan dans la campagne de Québec, dans sa dimension tant tactique que stratégique. Comme ses exploits le prouvent amplement, la flotte fournie par Pitt s'est imposée comme un

instrument magnifique et parfaitement à la hauteur des circonstances. La réputation du vice-amiral Charles Saunders, qui la commandait, s'est trouvée quelque peu éclipsée par celle du militaire. Le vice-amiral était du reste un homme modeste : « Nul n'a moins dit que lui, ni plus mérité », estimait Horace Walpole. C'était néanmoins un officier de marine extrêmement compétent, doublé d'un collègue inestimable. Et que l'on soit d'accord ou non avec la piètre opinion dans laquelle Wolfe tenait le contre-amiral Philip Durell⁶, le second de Saunders, il ne fait aucun doute que cette flotte pouvait s'enorgueillir de compter dans ses rangs des officiers d'une compétence tout à fait remarquable – des hommes comme Edward Hughes, qui commandait le *Somerset*, John Jervis (le futur Lord St. Vincent), qui commandait le petit *Porcupine*, ou encore James Cook, capitaine du *Pembroke*.

Ne serait-ce que par sa taille, cette flotte ne pouvait manquer d'en imposer : 49 bateaux à voile de la Marine royale, dont 22 possédant au moins 50 canons chacun. Le plus grand d'entre eux, le *Neptune*, navire amiral de Saunders, en possédait 90. Le *Princess Amelia* et le *Royal William*, deux autres trois-ponts, faisaient également partie de l'expédition. La flotte était plus grande que celle de Sir Edward Hawke, qui devait remporter la bataille de la baie de Quiberon un peu plus tard en cette année 1759 ; elle possédait toutefois moins d'armement. Le commandement a de toute évidence jugé que les bateaux plus petits convenaient mieux à la remontée du Saint-Laurent. L'un des deux vaisseaux à 50 canons, le *Centurion*, avait été le navire amiral de Lord Anson dans son voyage autour du monde de 1740-1744 ; Saunders y avait servi dans ce célèbre périple. Ce vaisseau ainsi que l'autre navire de 50 canons, le *Sutherland*, seraient appelés à jouer un rôle très particulier dans la campagne. De surcroît, pas moins de 119 bâtiments de transport, d'acheminement du matériel et d'avitaillement, firent voile avec la flotte depuis Louisbourg en juin. Et ce n'est pas tout. Le nombre total des bâtiments navals et marchands employés dans la campagne du Saint-Laurent de 1759 a peut-être approché 200 voiles... Cette gigantesque flotte emportant avec elle, selon certaines estimations, quelque 13 500 marins et soldats ainsi qu'un stock considérable d'armes, de munitions et de provisions, représentait pour l'armée de Wolfe une force de frappe colossale*⁷.

Hivernant à Halifax, l'amiral Durell reçoit de Pitt l'ordre de pousser dans le Saint-Laurent au printemps, aussi tôt que possible, pour y intercepter tout bâtiment qui chercherait à rejoindre Québec depuis la France. Mais quand Wolfe et Saunders arrivent à Halifax, la glace les ayant empêchés de jeter l'ancre à Louisbourg, ils ont la

* On trouvera à l'annexe F le détail des vaisseaux de guerre et des navires marchands placés sous le commandement de Saunders en 1759.

Le commandement français en 1759

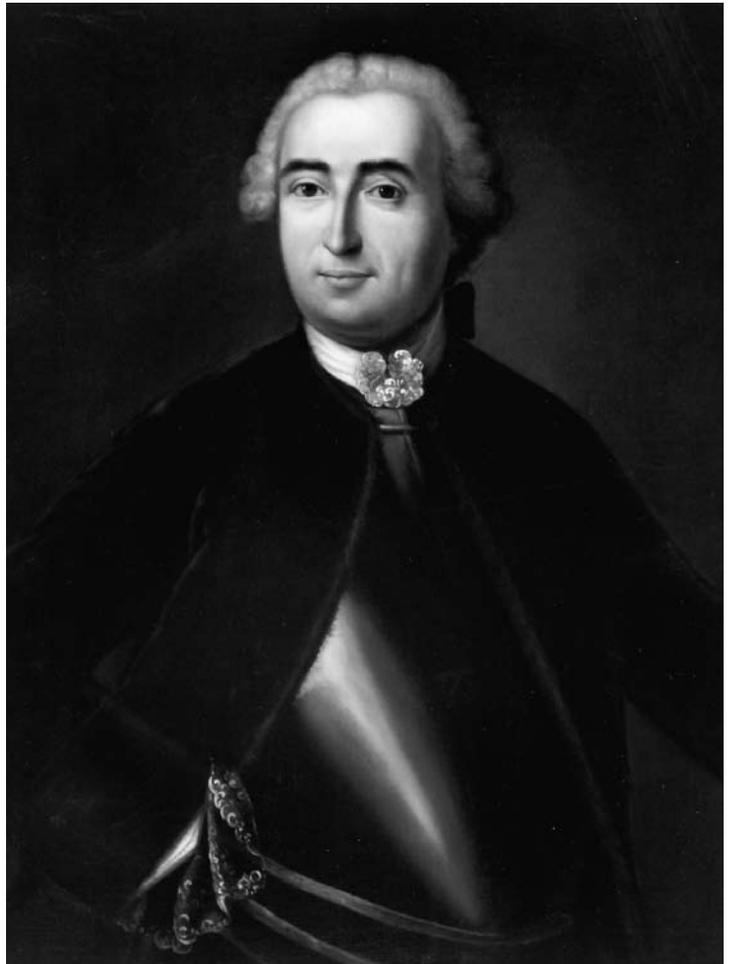


Louis XV (1710-1774). Bien qu'il fût le souverain de la France, ce n'était que trop souvent sa maîtresse, madame de Pompadour, qui prenait les décisions les plus importantes en matière d'affaires de l'État et dans les questions militaires. Accaparée par la guerre qui faisait rage en Europe, la France considérait l'Amérique du Nord comme un théâtre accessoire des hostilités. (Impression d'après un portrait signé Quentin de la Tour, 1746, collection du chargé de publication)

Louis-Joseph, marquis de Montcalm (1712-1759). Soldat de profession possédant une expérience considérable des campagnes européennes, Montcalm a pris le commandement des forces de la Nouvelle-France en 1756. Bien qu'il ait remporté certaines victoires remarquables, il entretenait en 1759 de sérieux doutes quant à l'issue de la guerre en Amérique du Nord. Ses relations acrimonieuses avec Vaudreuil, le gouverneur, lui ont par ailleurs occasionné des problèmes dont il n'avait nullement besoin. (Copie datant du XIX^e siècle d'un portrait original à l'huile, Archives nationales du Canada, C-027665)



Pierre de Rigaud, marquis de Vaudreuil de Cavagnial (1698-1778). Premier gouverneur de la Nouvelle-France à être né au Canada, Vaudreuil avait bon espoir que la colonie survive à l'offensive massive des Britanniques de 1759. Son homologue de la sphère militaire, Montcalm, ne partageait pas ce point de vue optimiste. Les relations tendues entre les deux hommes ainsi que la structure complexe du commandement en place à Québec ont nui à l'efficacité des mesures mises en œuvre pour défendre la ville. (Archives nationales du Canada, C-3708)





Dessin réputé représenter François Bigot (1703-1778). Bigot était l'intendant de la Nouvelle-France, c'est-à-dire le haut responsable de son administration. À ce titre, il était chargé d'approvisionner les forces de la défense durant le siège. Il s'est montré efficace dans cette tâche, mais s'est aussi beaucoup enrichi au moyen de tractations financières en sous-main. Il a d'ailleurs dû « rendre » quelque 1,5 million de livres à la Couronne française après la perte de la Nouvelle-France. (Archives nationales du Canada, C-3715)



Louis-Antoine, comte de Bougainville (1729-1811). Aide de camp de Montcalm, qui lui confiait des tâches d'importance malgré sa relative inexpérience de la chose militaire, Bougainville a rapidement pris du galon pendant la campagne de Québec. Il commandait la force mobile chargée de protéger le Saint-Laurent en amont de Québec le 13 septembre, mais n'est pas arrivé à temps pour prendre part à la bataille des plaines d'Abraham. Il s'est acquis plus tard une renommée considérable à titre d'explorateur du Pacifique. (Archives nationales du Canada, C-41528)

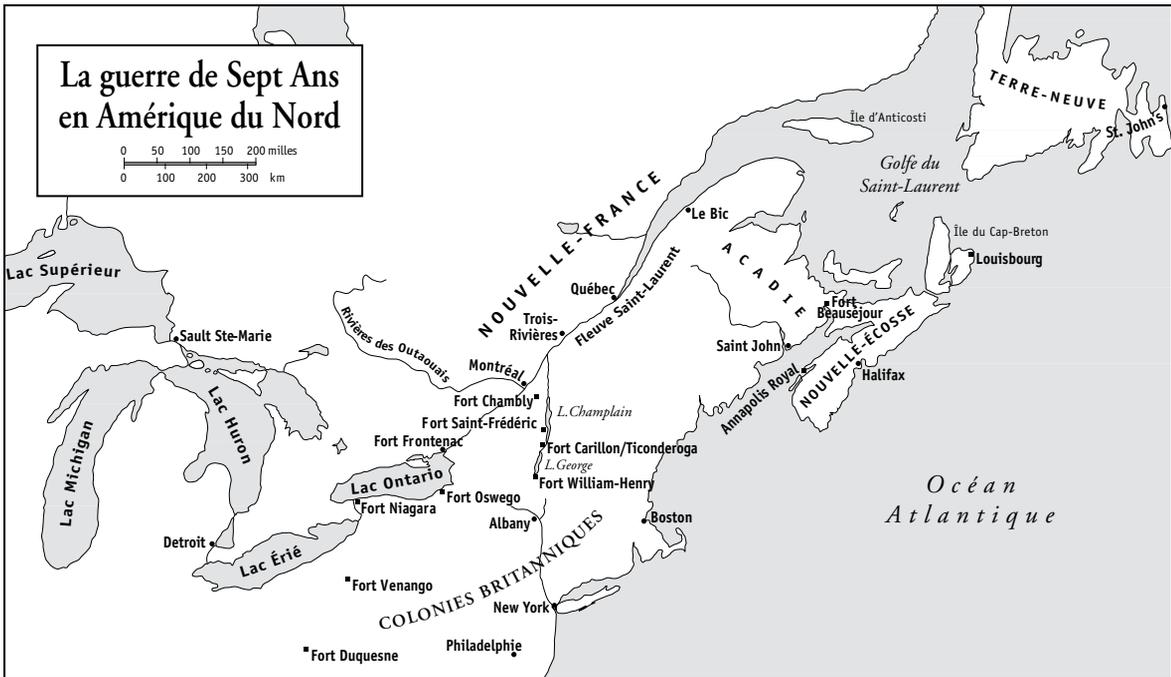


François-Gaston, chevalier de Lévis (1719-1787). Commandant en second de Montcalm en 1759, ce soldat particulièrement compétent a toujours su se tenir à l'écart des conflits de personnalités entre son supérieur et Vaudreuil. Hélas pour Montcalm, mais fort heureusement pour Wolfe, il n'était pas présent à Québec au moment de la bataille des plaines d'Abraham. Lévis a remporté la dernière victoire française de la guerre en Amérique du Nord au printemps 1760, à Sainte-Foy, contre le brigadier général James Murray. (Collection du chargé de publication)

surprise d'y trouver Durell. L'équipage du bateau qu'il a envoyé en reconnaissance a relevé d'importants cumuls de glace à l'est; des navires marchands ont fait le même constat; et quand, enfin, il s'est trouvé prêt à hisser les voiles, le 28 avril, une avarie l'a encore retardé. Wolfe lui procure maintenant des troupes pour l'accompagner: Carleton et quelque 600 hommes de divers régiments. Les vents contraires retiennent encore Durell à Halifax jusqu'au 5 mai, date à laquelle il part enfin avec dix navires et trois bâtiments de transport. Après s'être heurté aux glaces qui lui causent beaucoup de difficultés, il atteint finalement Le Bic le 21 mai. Deux jours plus tôt, le capitaine d'un sloop capturé lui a révélé que 17 bâtiments français sont passés au large, remontant vers Québec, le 9 du mois. Presque tous les «secours» partis de France, un peu plus de 20 voiles, ont remonté le fleuve sans encombre; Durell ne réussit qu'à intercepter quelques traînards qui ferment le cortège⁸. On ne peut s'empêcher de penser que, puisque les Français ont réussi à vaincre les glaces, Durell aurait dû être capable d'en faire autant. Il aurait alors probablement épargné à Wolfe un siège et une bataille; le général aurait peut-être survécu aux hostilités et serait mort dans son lit, loin de la fureur des combats...

Titulaire de la grand-croix de l'ordre militaire et royal de Saint-Louis, gouverneur et lieutenant général au nom du roi Louis XV pour toute la Nouvelle-France ainsi que les terres et contrées de Louisiane, Pierre de Rigaud, marquis de Vaudreuil, attend les Britanniques en la ville de Québec. Elle est bien plus qu'un poste officiel pour lui: sa ville natale. Il y a vu le jour soixante ans plus tôt. (De nombreux ouvrages d'une grande tenue affirment qu'il est né à Montréal en 1704; mais il est bien né à Québec, en 1698⁹.) Son père était alors commandant des troupes au Canada. Il est devenu gouverneur général de la Nouvelle-France en 1703 et a conservé cette charge pendant vingt-deux ans. Il est mort en poste, regretté de la colonie, y laissant le souvenir d'un homme apprécié. Son fils amorce sa carrière dans les troupes de la Marine. (Cette force militaire régulière stationnée en permanence dans la colonie devait son nom au fait que, à l'instar des possessions coloniales françaises en général, elle était administrée par le ministère de la Marine.) Pierre de Rigaud, marquis de Vaudreuil, recevra plus tard le titre honorifique de capitaine de vaisseau. Ensemble, ces deux faits sont à l'origine d'une rumeur persistante selon laquelle il aurait été officier naval. En réalité, il n'a jamais servi en mer. Nommé enseigne à l'âge tendre de six ans, il devient lieutenant à treize, capitaine à dix-sept, major à vingt-sept. Invité à évaluer ses capacités de commandement des forces coloniales, son père assura qu'il n'avait pas de qualités mauvaises...

En 1742, Vaudreuil est nommé gouverneur de la Louisiane, où il sert durant les onze années qui suivent. Il semble avoir bien réussi dans ces attributions: il a notam-



CARTE PAR ROBIN BRASS STUDIO

ment renforcé les défenses de la colonie, géré avec habileté la menace indienne et laissé le pays plus prospère et plus ordonné qu'il ne l'avait trouvé en y arrivant. Sous ces latitudes, on le surnomme encore, comme à l'époque, « le grand marquis ». Mais sa véritable ambition est de suivre les pas de son père, de gouverner son pays natal. Il vit quelque temps en France, puis concrétise enfin son rêve : au début de 1755, le roi Louis XV le nomme gouverneur général de la Nouvelle-France. Il arrive à Québec l'été même. Déjà, les frontières s'embrasent des premières escarmouches annonçant une guerre qui anéantira l'empire français d'Amérique.

Vaudreuil n'est pas jeune quand, enfin, ses espoirs se réalisent. Pour son siècle, c'était même déjà un vieil homme : il a cinquante-six ans quand il est nommé gouverneur général, soixante au moment du tournant critique de 1759. Ce penchant pour l'obstination que l'on constate chez les hommes vieillissants a sans aucun doute été exacerbé chez lui par onze années d'exercice d'une autorité sans partage sur une petite colonie lointaine. Vaudreuil a donné sa force de l'âge à la Louisiane ; ses pouvoirs, quels qu'ils aient pu être par le passé, ne consistent plus guère, au moment des événements qui nous intéressent ici, qu'à se tenir dans l'œil du cyclone d'une crise qui ébranle le monde.

Quand il revient dans son pays natal, le Canada est criblé de problèmes internes ne le cédant en rien ou presque à la menace d'une conquête étrangère. La corruption atteint de tels sommets qu'on pourrait presque la considérer comme ayant été érigée

en système de gouvernement. François Bigot est intendant de la Nouvelle-France depuis 1748, et partage à ce titre l'autorité civile avec le gouverneur. Il est responsable des finances et du commerce; son autorité s'étend même jusqu'à la sphère militaire, puisqu'il est de sa responsabilité de veiller aux approvisionnements des troupes. Il possède en fait des attributions comparables à celles d'un intendant général actuel. Bigot était incontestablement un bon administrateur, peut-être l'homme le plus compétent de la Nouvelle-France à cette époque. Mais c'était aussi, hélas, une crapule. Il usait de son poste et de ses compétences pour s'enrichir indûment et s'entourait d'hommes de la même trempe. Son biographe, le professeur Frégault, ne peut dire de lui rien de plus élogieux que ceci: c'était « un homme de son temps¹⁰ ». Peut-être. Cela n'empêche pas qu'il y avait d'honnêtes gens en France et au Canada au XVIII^e siècle... Après la perte de la Nouvelle-France, Bigot a d'ailleurs dû rendre compte de ses actes devant les tribunaux français. En 1763, il a été condamné à l'exil, à la confiscation de ses biens, à une amende de 1 000 livres et à une restitution représentant un million et demi de livres. (On a calculé qu'une livre de cette époque constituait l'équivalent approximatif d'un dollar actuel du Canada ou des États-Unis.)

À la fin de la carrière canadienne de Bigot, un des membres de son cercle se livre à la corruption aux dépens de son pays sur une échelle plus grande encore. En 1756, Joseph Cadet obtient par Bigot un contrat exclusif de neuf ans pour l'approvisionnement des « vivres et rafraîchissements nécessaires pour le service du roi » dans les villes et les garnisons du Canada. Il devient munitionnaire général, ainsi qu'un insigne monopoliste¹¹. La nature et l'ampleur de ses opérations se mesurent au fait qu'en 1763 des juges de Paris le condamnent à verser six millions de livres. Encore ceux-là n'étaient-ils que les criminels de plus grande envergure. Montcalm rapporte que les officiers militaires se sont construits des fortunes considérables, en particulier dans les postes les plus distants. Il cite le cas du capitaine François Le Mercier qui, dit-il, est arrivé au Canada vingt ans plus tôt comme simple soldat de renfort pour les troupes de la Marine. Il a gravi les échelons jusqu'à commander l'artillerie dans le pays. Quand les transports d'artillerie ou autres opérations de même sorte doivent être mis en œuvre, Le Mercier en obtient le contrat sous d'autres noms. Il possédera bientôt six ou sept cent mille livres, conclut Montcalm, « peut-être un million, si ceci dure¹². » Montcalm exagère peut-être. Le fait est, toutefois, que la corruption était largement répandue; que, par conséquent, les frais que la colonie occasionnait à la mère patrie augmentaient constamment; et que cette situation alimentait le défaitisme et le dégoût à la cour de Versailles. Pourquoi continuer de déverser les ressources de la France dans ce gouffre sans fond appelé le Canada?

Dans ces matières, l'attitude de Vaudreuil se révèle pour le moins équivoque. Il ne semble pas avoir pris part aux malversations. Il est tout à fait possible que ce vieil

aristocrate s'élevait sincèrement au-dessus de telles pratiques. S'il a connu les geôles de la Bastille en 1762, aucune preuve n'a jamais été retenue contre lui. Il est toutefois incontestable qu'il a protégé les prévaricateurs. Ses dépêches font continuellement l'éloge de Bigot et de Cadet. Soupçonnant fortement ces personnages, Versailles considérait ces communications comme relevant d'un enthousiasme excessif. Quand, dans une dépêche du 28 mai 1759, Vaudreuil se laisse emporter jusqu'à souligner le zèle et la bonne volonté de Cadet, décrivant la manière dont il a épuisé sa fortune pour maintenir ses engagements envers le roi, un membre de la cour (probablement Berryer, ministre de la Marine) note en marge d'un ton glacial qu'il ne prise point toutes ces jérémiades touchant le munitionnaire¹³. Vaudreuil ne pouvait pas faire fi de la situation. Biographe de Vaudreuil et de Bigot (mais il n'a malheureusement pas poursuivi son enquête détaillée sur le gouverneur au-delà de la période louisianaise), monsieur Frégault relève des preuves montrant qu'il la déplorait en privé. Pour cet auteur, Vaudreuil n'a pas dénoncé Bigot parce qu'en Louisiane les querelles qui l'avaient opposé à deux commissaires-ordonnateurs (l'équivalent, dans cette colonie, des intendants à Québec) avaient porté préjudice à sa carrière. Vaudreuil ne voulait surtout pas commettre cette erreur de nouveau. L'interprétation est peut-être juste ; mais, si tel est le cas, elle n'est pas à l'honneur de Vaudreuil.

Par ailleurs, ses capacités de commandement ne semblent pas avoir produit forte impression sur ses contemporains. L'auteur du *Journal tenu à l'armée que commandait feu M. de Montcalm, Lieutenant général*, observateur particulièrement bien informé, en propose un portrait intéressant – et d'autant plus convaincant que cet anonyme est clairement hostile à Montcalm, le rival de Vaudreuil. Il se montre néanmoins d'une extrême circonspection envers celui-ci : « Du bon sens, point de lumières, trop de facilité, une confiance dans les événements, qui rend les précautions souvent tardives, de la noblesse et de la générosité dans les sentiments, beaucoup d'affabilité, voilà les principaux traits qui m'ont paru caractériser M. le Marquis de Vaudreuil. »

Toute la carrière de ce premier gouverneur général du Canada né au pays s'est déployée dans l'Amérique française. Ses opinions et ses préjugés étaient donc canadiens ; or, ainsi que le montrent ses rapports sur les opérations de la guerre, ils se révélèrent particulièrement tenaces. Les troupes de la Marine (forces régulières coloniales), la milice canadienne et les Indiens occupent le devant de la scène ; les forces régulières provenant de France sont cantonnées à l'arrière-plan – ce qui ne rend pas justice au rôle qu'elles ont véritablement joué sur les champs de bataille. Vaudreuil estimait incontestablement que sa propre expérience militaire ainsi que sa connaissance des réalités nord-américaines lui permettaient de s'exprimer en ces matières. Mais il ne possédait en fait qu'une expérience militaire très restreinte. Il n'a jamais servi dans une troupe importante, encore moins commandé un tel détachement (les

troupes de la Marine ne possédaient pas d'organisation permanente au-delà de la compagnie). Il semble par ailleurs n'avoir jamais été soumis au feu des combats : Vaudreuil a participé à une expédition contre les Indiens renards en 1728, mais cette expédition n'a donné lieu à aucun affrontement armé. (Trente ans plus tard, elle fournira toutefois à Montcalm les munitions nécessaires pour exercer son malencontreux talent pour le sarcasme¹⁴.)

Le portrait que Vaudreuil trace de lui-même dans ses lettres et dépêches ne suscite guère l'admiration : on y chercherait en vain quelque trace d'une grandeur d'âme. Sa dépêche datée d'octobre 1759, le mois suivant la bataille des Plaines, et dans laquelle il reporte sur Montcalm toute la responsabilité du désastre, traque le soldat mort jusque dans sa tombe et ne cause, même deux siècles plus tard, que le malaise et l'embarras. La suffisance et la vanité constituaient certes des travers courants de l'époque, mais Vaudreuil donne dans ses écrits l'impression d'en être touché plus que la moyenne. « Ma fermeté est généralement applaudie, écrit-il à la cour en mai 1759. [Elle] a pénétré dans tous les cœurs, et un chacun dit hautement : le Canada, notre pays natal nous ensevelira sous ses ruines plutôt que de nous rendre aux Anglais. C'est un parti que j'ai décidément pris et que je tiendrai inviolablement. » Dans le plan des opérations qu'il avait établi le mois précédent, il déclarait des deux soldats professionnels les plus chevronnés du Canada : « M. le marquis de Montcalm et le chevalier de Lévis seront alors à Québec ; comme j'aurai toujours grand plaisir de leur faire part de tous les mouvements que j'ordonnerai, je serai à même de faire usage des réflexions que les circonstances et les lieux leur suggéreront¹⁵. »

Vaudreuil était sans doute un homme plein de défauts. Néanmoins, ses torts ont certainement été exagérés par des détracteurs toujours prêts à croire les pires vilénies sur son compte. D'entre eux, le colonel William Wood comptait certainement parmi les plus virulents ; il s'est du reste souvent montré excessif dans l'interprétation de l'histoire sous les traits de héros, d'un côté, et de scélérats, de l'autre. Ainsi que nous le verrons, les conséquences de l'immixtion de Vaudreuil dans l'action de Montcalm ont été quelque peu amplifiées. Le commentaire de Parkman concernant le gouverneur général reste valide : « [Il] servait le roi et la colonie avec compétence à certains égards, toujours animé d'un inlassable zèle ; et il aimait sa terre natale d'une dévotion jalouse qui rachète en grande partie ses misérables défauts. »

Les méthodes guerrières employées en Amérique du Nord sont en pleine mutation quand Vaudreuil devient gouverneur général : le système dans lequel il a été formé s'enfonce peu à peu dans l'obsolescence. La Grande-Bretagne et la France ont soudainement décidé d'envoyer des régiments réguliers européens se battre en Amérique. Les deux bataillons dépêchés avec Braddock en 1755 représentent ainsi la première incursion de l'armée britannique dans la guerre américaine. La même année, le convoi qui

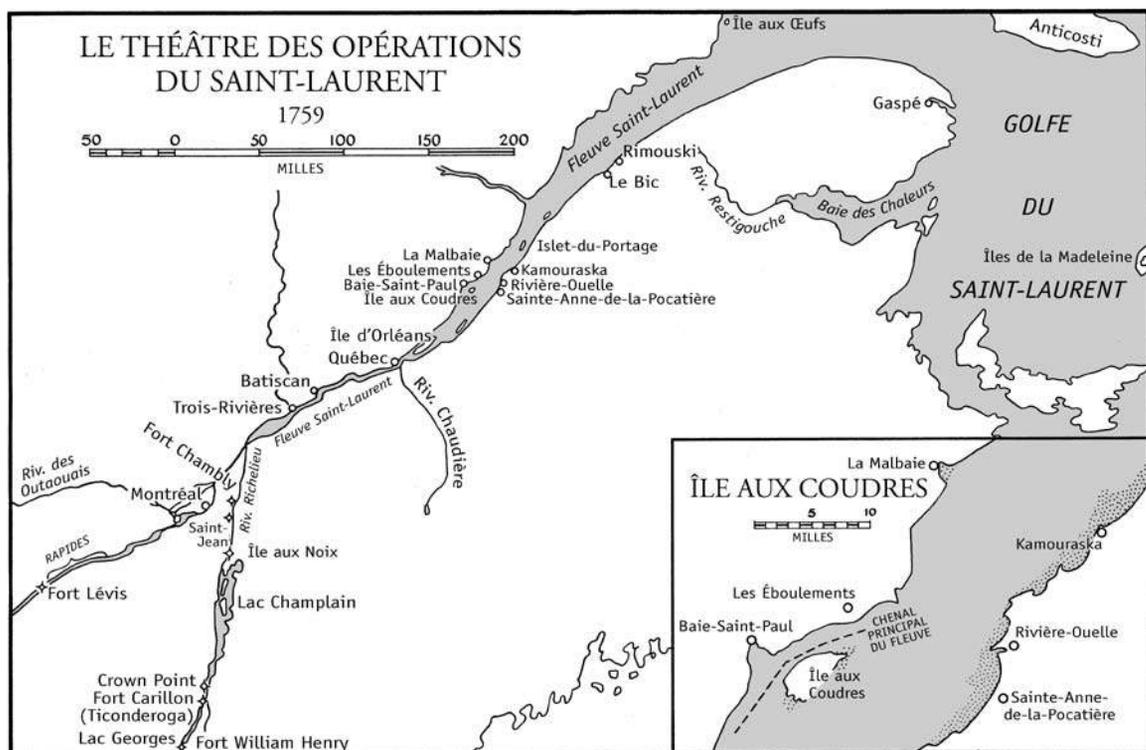
conduit Vaudreuil à son poste achemine au Canada les premiers bataillons français qui serviront dans le pays depuis que le régiment Carignan-Salières a été détaché pour combattre les Iroquois, dans les années 1660. Une révolution militaire s'amorce. Montcalm la décrit, non sans exactitude, quatre ans plus tard¹⁶.

La constitution de la guerre dans cette colonie a changé totalement. Jadis les Canadiens croyaient la faire, c'étaient des courses ressemblant à des parties de chasse, aujourd'hui entreprises suivies, jadis les Sauvages en faisaient le fond, aujourd'hui l'accessoire. Il faut donc d'autres vues, d'autres maximes. Je le dis mais les anciens préjugés subsistent.

Les « anciens préjugés » étaient particulièrement bien ancrés dans l'esprit du gouverneur général, qui continuait à penser la guerre à la lumière de son expérience de jeunesse. Il ne pouvait pas faire sans les troupes régulières de France, les « troupes de terre », ainsi qu'on les appelait. Il estimait par contre pouvoir fort bien se passer de leurs généraux pour les commander. Quand le baron Dieskau, le premier commandant de ces troupes, eut l'infortune d'être capturé dans sa première opération, Vaudreuil déclara à la cour qu'il n'était pas nécessaire qu'on lui succède. Un remplaçant fut néanmoins dépêché : c'était le marquis de Montcalm¹⁷.

Louis-Joseph, marquis de Montcalm-Gozon, seigneur de Saint-Veran, naît en 1712 dans le château de Candiac, fief ancestral de sa famille, dans cette région qui forme aujourd'hui le département du Gard, dans le sud de la France. Il a par conséquent quarante-sept ans en 1759, soit quinze de plus que Wolfe, qui l'appelait « le vieux renard », et treize de moins que Vaudreuil. Commissionné dans l'armée française à l'âge de douze ans, il commence le service actif à quinze ans. Il découvre la guerre en 1733, contre les Autrichiens ; l'année suivante, il prend part au siège de Philipsbourg. Il est blessé en 1742 dans la défense de Prague. En tant que commandant de régiment, il combat quatre ans plus tard dans la bataille désastreuse de Plaisance (Piacenza). Son régiment est exterminé après qu'il l'eut rallié par deux fois ; lui-même, blessé de cinq coups de sabre, tombe entre les mains autrichiennes. Mis en liberté conditionnelle puis échangé, il est promu brigadier, continue de servir, est blessé de nouveau avant que la guerre de la Succession d'Autriche ne s'achève, en 1748. Sans avoir jamais tenu de poste de haut commandement, il est estimé en tant qu'officier efficace et courageux. En janvier 1756, il est nommé commandant des troupes de terre en Amérique du Nord avec le rang de maréchal de camp¹⁸.

Le système militaire canadien de l'époque est extrêmement compliqué, et de surcroît entravé par la prolifération des sphères d'autorité. La marine mise à part, on



distingue alors trois corps : les troupes régulières venues de France, les troupes de la Marine (les forces régulières coloniales), traditionnels défenseurs professionnels du pays, auxquels s'ajoute la milice, les forces citoyennes. Tout citoyen est d'office milicien. Chaque paroisse possède sa propre compagnie, dont peuvent être prélevés les hommes les plus valeureux ou les plus disponibles pour servir dans des opérations lointaines. De plus, en cas d'urgence extrême telle que celle de 1759, « tous étaient en armes pour défendre leur pays », ainsi que le général Murray le soulignera ultérieurement. Mais la formation de la milice reste forcément rudimentaire. Les troupes de la Marine s'avèrent autrement redoutables : quarante compagnies dotées chacune d'un effectif officiel de 65 hommes. Elles sont fortement identifiées au pays, d'autant plus que la plupart de leurs officiers sont nés au Canada. Elles se révèlent toutefois moins efficaces que les bataillons arrivés de France, ne serait-ce qu'en raison des lacunes de l'organisation au sommet. Elles ont prouvé leur valeur à maintes reprises dans les affrontements frontaliers des deux générations précédentes ; mais elles s'adaptent moins bien à la guerre « à l'européenne » qui caractérise l'ère qui s'ouvre alors. En ce qui concerne les troupes de terre, on en compte huit bataillons au Canada en 1759. Les derniers arrivés sont les deuxième et troisième du régiment de Berry, en 1757. Le Canada doit ensuite se contenter de conscriptions, à l'exception des renforts envoyés à Louisbourg juste avant l'assaut donné par Amherst en 1758. Selon les critères en

vigueur alors en sol européen, ces bataillons constituent des troupes d'élite: très disciplinés, parfaitement exercés, capables d'avancer sous le feu et d'affronter leurs adversaires à découvert¹⁹.

Il faut compter, en plus de ces trois corps, avec les « Sauvages » – les Indiens. Mais alors qu'ils ont apporté par le passé un secours considérable aux Français, ils sont déjà, à l'époque, beaucoup moins présents dans les hostilités. À mesure que les affrontements battent la fleur de lys en brèche, ils sont de plus en plus nombreux à faire défection; et quand ils restent, ils se montrent de plus en plus réfractaires. Ils joueront néanmoins un rôle déterminant dans la campagne de Québec.

La « chaîne de commandement » sort de l'ordinaire. Le gouverneur civil assure aussi le commandement en chef des troupes, et pas seulement sur le papier. Montcalm ne commande pas toutes les forces de la colonie: il dirige seulement les troupes de terre et reste soumis à l'autorité supérieure de Vaudreuil. Les instructions que Montcalm reçoit du roi en 1756 sont remarquablement fermes et explicites à cet égard²⁰. Paragraphe après paragraphe, elles lui rappellent qu'il est placé sous les ordres du gouverneur général et qu'il doit lui en déférer en toutes choses. Versailles veut ainsi éviter, par tous les moyens, le fléau que constituerait la fragmentation du commandement. Mais sa stratégie n'atteint pas les objectifs visés. Il aurait fallu, pour qu'elle fonctionne, que le gouverneur fût un soldat aguerri et respecté. Un général régulier tel que Montcalm aurait été plus judicieusement placé, du point de vue militaire, aux ordres d'un civil qu'à ceux d'un homme possédant des qualifications aussi restreintes que celles de Vaudreuil. Celui-ci était par ailleurs directement chargé des troupes de la Marine et de la milice; il était également responsable des relations avec les Indiens, un domaine dans lequel il passait, non sans raison, pour être d'une exceptionnelle compétence.

Le système s'effondre plus tôt encore qu'on aurait pu le prévoir: lacunes personnelles et incompatibilité pleine et entière des deux grands protagonistes du drame en sont la cause. L'architecture instaurée par les Français s'effrite, alors même qu'ils engrangent des victoires. En 1756, la prise de Chouaguen (Oswego pour les Britanniques) marque leur plus grand triomphe. La plupart des historiens attribuent l'opération à Vaudreuil. De fait, quand la bataille est gagnée, Montcalm tient dans son journal des propos très élogieux quant au rôle que les Canadiens placés sous la commande de Rigaud de Vaudreuil, le frère du gouverneur, y ont joué. Leur manœuvre du 13 août a été menée, précise-il, « d'une façon brillante et décisive. » (Montcalm cessera vite d'avoir de bons mots pour celui qu'il surnommerait bientôt « Frère Rigaud ».) Néanmoins, les lettres écrites par Montcalm et par Vaudreuil après ce coup d'éclat témoignent d'une jalousie grandissante entre les troupes françaises et leurs homologues canadiennes. Dès 1757, les rapports entre le gouverneur et le général se sont considérablement dégradés. Cet été-là, Montcalm prend le fort William Henry,

à la pointe du lac George (mais il n'arrive pas à empêcher les Indiens de massacrer les prisonniers britanniques). En septembre, Vaudreuil écrit à la cour pour recommander la promotion du chevalier de Lévis, le second de Montcalm. Fidèle à son habitude, il déclare que Lévis a toujours tenu les postes les plus avancés, avec monsieur de Rigaud de Vaudreuil, à la tête des Canadiens et des Indiens; si Lévis avait été commandant en chef, ajoute-t-il, il est certain que le succès obtenu au fort William Henry aurait été suivi d'autres victoires. Mais, précise-t-il, « subordonné à M. le marquis de Montcalm, il n'a pu suivre son zèle²¹ ».

Conscient de la supériorité des forces britanniques et des conséquences probables d'une débâcle, Montcalm a opté pour une stratégie prudente essentiellement défensive, réservant l'action offensive à des objectifs limités. Vaudreuil, comme tout stratège amateur, exigeait au contraire de la témérité. À l'été 1758 survient une conflagration notable. Le 23 juin, alors que Montcalm quitte Montréal pour le front du lac Champlain, il reçoit des instructions de Vaudreuil qui font bouillir son sang de Méridional. Il prend particulièrement peu un paragraphe qui l'exhorte d'abord, dans l'éventualité où l'adversaire tenterait de faire le siège de Carillon, « à se déterminer d'aller à la rencontre des ennemis pour les combattre dans leur marche ou sur le lac ou de les attendre dans un camp retranché ou autre position qu'il [le marquis de Montcalm] croira être la plus avantageuse ». Ce même paragraphe se conclut en recommandant au marquis, au cas où il ne pourrait pas compter sur l'appui d'un nombre suffisant d'Indiens, de ne pas « se compromettre à avoir une affaire générale et décisive. » Le général inflige au gouverneur une réponse cinglante. Le souvenir de la grande victoire défensive de Montcalm sur les Britanniques à Ticonderoga, seulement deux semaines plus tôt, n'adoucit pas la situation – bien au contraire²². Alors que la crise la plus importante de la Nouvelle-France approche, le gouverneur et le général sont à couteaux tirés.

Le journal de Montcalm nous éclaire sur l'acrimonie qui marque les rapports entre les deux hommes et sur le rôle que le caractère de Montcalm a pu jouer dans leur détérioration. (Il est à noter que ce journal était généralement tenu au nom de Montcalm par des membres de son entourage.) Jusqu'à l'été 1758, les mentions de Vaudreuil sont généralement teintées d'une grande retenue, du respect dû à un homme qui est, non seulement le représentant du roi, mais aussi le supérieur officiel de Montcalm. Soudain, en ce 23 juin, quelques mots bouleversent l'ordre établi: « Le marquis de Vaudreuil m'a remis, ce soir à dix heures, ses instructions ridicules, obscures et captieuses. » Dès lors, des propos de Montcalm sur le gouverneur suinte souvent un mépris profond. On se contentera ici d'un seul exemple, daté du 12 juin 1759, au moment même où s'annonce la bataille contre les Britanniques devant Québec²³.

M. le Marquis de Vaudreuil, gouverneur général et en cette qualité général de l'armée, a fait sa première tournée [des nouvelles défenses de Beauport]; il faut bien que la jeunesse s'instruise. Comme il n'avait jamais vu ni camp ni ouvrage, tout lui a paru aussi nouveau qu'amusant. Il a fait des questions singulières. Qu'on s'imagine un aveugle à qui on donne la vue.

Que Montcalm ait autorisé un officier de rang inférieur à rédiger de tels propos pour son compte indique assez le manque de prudence et de tact qui pouvait être le sien. L'auteur du *Journal tenu à l'armée*, déjà cité, écrivait d'ailleurs : « [Il] suffisait qu'il en voulût à quelqu'un pour qu'il ne cessât d'en déchirer la réputation en termes indécents, en présence de ses domestiques mêmes et par conséquent des troupes. » Ce faisant, affirmait l'auteur, Montcalm minait la confiance de l'armée, de la population et des Indiens envers Vaudreuil. Cela semble en effet très probable, même si l'on peut tenir pour acquis que cet auteur aurait de toute façon considéré comme « indécente » toute référence un peu sèche à Vaudreuil. Dans ses dépêches à ses subordonnés militaires, Montcalm laisse libre cours aux sentiments que lui inspire le gouverneur général et conclut fréquemment ses envois par ces mots : « Brûlez ma lettre. » Évidemment, les destinataires n'obéissent jamais à cette injonction. (L'histoire semble au contraire prouver que le moyen le plus sûr d'assurer la préservation permanente d'un écrit consiste à supplier son destinataire de le détruire après lecture.)

La correspondance de Montcalm nous fournit quantité d'autres renseignements sur lui. Dans ses lettres à ses officiers, il paraît sous un jour agréable : d'un pessimisme allègre, léger, chaleureux, courtois. Celles qu'il adresse à sa chère résidence lointaine de Candiac, qu'il ne reverra jamais, nous dépeignent un fils, un mari ainsi qu'un père profondément dévoué aux siens. Particulièrement touchante, la dernière lettre qu'il écrit à sa femme est souvent citée : « Je crois que j'aurais renoncé à tous les honneurs pour vous rejoindre, mais il faut obéir au roi ; le moment où je vous reverrai sera le plus beau de ma vie. Adieu mon cœur, je crois que je vous aime encore plus que je n'ai jamais fait²⁴. » Ces aspects de la personnalité du général contribuent sans doute à expliquer la postérité qui a été la sienne.

Montcalm s'imposera toujours comme une figure chevaleresque de l'histoire canadienne. Il laissera le souvenir d'un homme en bras de chemise au plein cœur des combats en cette chaude journée de juillet, à Ticonderoga ; et celui d'un cavalier monté sur un grand cheval noir et menant une colonne déjà condamnée dans la bataille des Plaines. C'était un soldat courageux, expérimenté, accompli. Il n'y a toutefois pas lieu de le tenir pour un génie militaire ; il a même commis quelques erreurs d'envergure. En ce qui concerne ses rapports avec Vaudreuil, on ne peut s'empêcher de penser qu'un homme plus calme et plus prudent, mieux doté de ces talents quasi politiques si

nécessaires à tout commandant en chef, aurait peut-être évité que la situation ne se dégrade comme elle l'a fait. Il ne fait aucun doute que Vaudreuil a multiplié les provocations envers lui, mais on peut dans certains cas fermer les yeux sur de telles piques au nom de l'intérêt public. Lévis a réussi à se maintenir en bons termes avec le gouverneur général, peut-être au prix d'une certaine dissimulation. Il aurait été heureux, pour l'empire français en Amérique, que Montcalm l'imite en cette matière. La vie politique et militaire oblige souvent à traiter avec de petits hommes investis de grands pouvoirs, et l'on obtient généralement beaucoup à force de tact, de patience, de circonspection, voire un peu de flatterie. Passé un certain point de rupture, toutefois, Montcalm n'était plus disposé à user de ces expédients.

La cour française se trouve face à des décisions douloureuses en cette fin de 1758. Louisbourg est perdu; le Canada reste dans le giron de la France, mais il semble certain que les Britanniques reprendront vigoureusement l'assaut dès 1759. Quelle stratégie la France doit-elle adopter pour affronter cette crise? Du point de vue militaire, le problème est incontestablement compliqué par le désordre qui règne dans la colonie. Versailles connaît l'état des relations entre Vaudreuil et Montcalm. Le gouverneur a indiqué, quoiqu'en des termes un peu obscurs, craindre que la victoire de Carillon n'ait des suites fâcheuses pour la colonie; il a recommandé le rappel de Montcalm²⁵. Il était en outre bien connu que la corruption sévissait à grande échelle dans ces terres.

Sachant que l'appui actif de la mère patrie s'avère essentiel à la survie de la colonie, Montcalm entreprend de décrire les ressources dont elle a besoin. Il propose d'envoyer en émissaires son aide de camp, Bougainville, ainsi que le commissaire des guerres, Doreil. Vaudreuil approuve: il écrit à la cour pour lui recommander les deux hommes – mais il écrit aussi, à titre moins officiel, qu'ils ne comprennent pas la colonie et qu'ils sont des «créatures» de Montcalm. Bougainville porte, ou compose, plusieurs mémoires détaillés présentant le point de vue de Montcalm. Il semble être arrivé à Versailles le 20 décembre²⁶.

Louis-Antoine de Bougainville sera appelé à jouer un rôle crucial dans le drame canadien de 1759. Bien qu'il ne soit âgé que de vingt-neuf ans, il a déjà fait la preuve d'une remarquable polyvalence. Il a pour lui une courte carrière militaire et il maîtrise la diplomatie; il a écrit un traité du calcul intégral et a été élu membre de la Royal Society de Londres. Il se distinguera plus tard comme navigateur et officier de marine. Son nom sera donné à une île de l'archipel des Solomon ainsi qu'à une plante tropicale, étincelante comme il se doit. Bougainville faisait partie de la première cohorte des membres de l'Institut de France. Il est mort sénateur sous Napoléon.

Les requêtes de Montcalm présentées par Bougainville sont relativement modestes. Reconnaissant la difficulté considérable que représenterait l'envoi de renforts imposants

au Canada face à la supériorité navale des Britanniques, il propose de faire puissamment diversion contre la Virginie ou les Carolines : une telle opération serait moins exposée à l'interception par les escadres britanniques et contraindrait la Grande-Bretagne à retirer certaines de ses troupes affectées à l'offensive contre le Canada. Les colonies du Sud ne disposent pas de défenses très solides, et une révolte pourra être organisée parmi les esclaves si les circonstances s'y prêtent. En ce qui concerne l'aide directe au Canada, Montcalm propose d'envoyer des renforts pour compléter les troupes ainsi que des spécialistes, notamment artilleurs et ingénieurs, d'acheminer un train d'artillerie de campagne, des marchandises de traite pour les Indiens et des munitions et armes légères en quantité, et, bien sûr, de prévoir un soutien permettant au munitionnaire de fournir à la colonie toutes les vivres essentielles au maintien de sa défense.

Montcalm formule dans un mémoire distinct des propositions pour accroître l'efficacité du recours à la milice canadienne dans cette guerre de plus en plus européanisée qui se mène en Amérique. Il recommande le recensement de l'ensemble des forces et la répartition des hommes en trois catégories, selon leur compétence – bonne, médiocre, mauvaise – puis l'affectation de tous les hommes de qualité à la prochaine campagne, pour toute sa durée. Ils seraient ensuite divisés en trois groupes : le premier serait intégré aux bataillons réguliers et le deuxième, aux unités des troupes de la Marine ; le troisième servirait à part, à titre de milice. Pour Vaudreuil et son entourage, ces propositions ne sont rien d'autre qu'une tactique visant à placer la milice sous les ordres directs de Montcalm. Il n'est pas exclu, en effet, qu'elles aient aussi tendu vers cet objectif. Mais il ne fait par ailleurs guère de doute qu'elles visaient essentiellement ce qu'elles disaient viser : utiliser d'une manière optimale la main-d'œuvre disponible pour la colonie en un moment où ses défenseurs seraient à coup sûr débordés par l'ennemi, tant par le nombre que par la qualité militaire. Le plan est approuvé. Il se révélera toutefois constituer une erreur de jugement : l'incorporation d'hommes non entraînés aux bataillons réguliers n'a fait qu'amoindrir ces unités.

Montcalm formule également un plan déconcertant qui indique son peu d'espoir envers les possibilités de succès des stratégies défensives du Canada : au cas où la capitulation s'avérerait inévitable, proposait-il, les troupes régulières, les meilleurs éléments des troupes de la Marine ainsi que quelques Canadiens devraient battre en retraite par le Mississippi jusqu'en Louisiane. Ainsi que l'indique Bougainville, la cour a considéré cette proposition avec étonnement – et l'a rejetée²⁷.

Les ministres de Louis XV avaient très probablement réfléchi à toutes ces difficultés dès avant l'arrivée de Bougainville. Le 28 décembre, environ une semaine après qu'il eut rejoint Versailles, et peut-être avant qu'ils n'aient pu discuter sérieusement avec lui, deux documents étaient déjà prêts pour présentation au roi²⁸. Le premier portait sur la situation générale du Canada du point de vue stratégique et

faisait écho à une dépêche de Vaudreuil datée du 3 novembre, dans laquelle le gouverneur général recommandait vivement la mise en œuvre d'efforts importants pour sauver le pays. Pour accéder à ces requêtes, soulignait le mémoire, il faudrait mettre à contribution toutes les forces navales françaises, soit directement, soit dans des manœuvres de diversion engagées contre les colonies britanniques. Or, l'état de la marine interdisait une telle entreprise, laquelle, de surcroît, aurait laissé les côtes françaises à découvert. Il semblait par conséquent plus souhaitable, poursuivait le document destiné au roi, d'ordonner à Vaudreuil de se tenir sur la défensive et de tout tenter pour sauver une partie au moins du pays jusqu'à ce que de nouveaux ordres puissent lui être transmis, en 1760. L'aide directe au Canada se résumerait pour le moment à l'envoi de quatre navires royaux transportant le plus possible de munitions et de marchandises de traite; le munitionnaire et les marchands agissant à titre privé seraient encouragés à acheminer les provisions. Ainsi les dépenses gouvernementales seraient-elles limitées dans l'immédiat au coût des quatre bâtiments et de leurs cargaisons. Le roi approuva la proposition le jour même.

Le deuxième document portait sur les désastreuses querelles opposant Vaudreuil et Montcalm. Il soulignait que Montcalm serait prochainement nommé lieutenant général en reconnaissance de sa victoire à Carillon et notait qu'il pouvait difficilement servir, à ce nouveau rang, sous les ordres du marquis de Vaudreuil, lequel n'était lieutenant général qu'en sa qualité de gouverneur – un titre qui ne possède pas, dans l'esprit militaire, le même poids que celui de lieutenant général des armées. Le roi devait trancher. Les auteurs du document jugeaient nécessaire d'accorder au marquis de Montcalm le rappel qu'il avait demandé, sa santé ainsi que les dettes qu'il avait contractées ne l'autorisant pas à poursuivre son service. Le nom de Lévis était proposé pour lui succéder.

Ce document porte en marge: «Tout bien considéré, cet arrangement ne doit pas avoir lieu, M. de Montcalm étant nécessaire dans les circonstances présentes²⁹.» Des historiens, dont Chapais et Gipson, ont tenu pour acquis que cette décision témoignait d'un changement de vues de la part des ministres, changement qui serait survenu à la faveur d'un approfondissement de leur réflexion et de leurs discussions avec Bougainville. Il semble en fait plus probable, particulièrement à la lumière de l'autre mémoire daté du même jour, que le ministre de la Marine a ici simplement pris note d'un avis contraire du roi. Louis XV n'était pas disposé à remercier de ses services le vainqueur de Carillon. Sa décision était bien naturelle, mais probablement peu judicieuse. La situation en Nouvelle-France exigeait la mise en œuvre de mesures radicales. Lévis était un soldat accompli, ainsi que le montrent ses exploits ultérieurs. Il aurait certainement mené la défense aussi bien que Montcalm ne l'a fait – et il était en bons termes avec Vaudreuil. La mise en application de la recommandation de Berryer aurait

sans doute constitué une certaine injustice envers Montcalm, mais elle aurait eu le mérite de rétablir la bonne entente dans la colonie en un moment où cette concorde s'avérait d'une importance vitale.

Puisque Montcalm ne pouvait pas être rappelé, la seule solution sage consistait à rappeler Vaudreuil à sa place – ce qui n'a pas été fait. La réputation du gouverneur général quant à son excellente influence sur les Canadiens et les Indiens a sans conteste pesé dans la balance. De plus, un tel changement a sans aucun doute semblé impossible à entreprendre au cœur de cette crise profonde qui ébranlait la colonie. La cour a opté pour une demi-mesure stérile : par des instructions presque aussi catégoriques que celles qui avaient ordonné originellement à Montcalm de se soumettre à Vaudreuil, celui-ci reçut l'ordre de s'en remettre à Montcalm pour toutes les affaires militaires... Une dépêche adressée conjointement à Vaudreuil et Bigot³⁰ précise que la volonté de Sa Majesté est que le marquis de Montcalm soit consulté non seulement pour toutes les opérations, mais aussi pour toutes les questions d'administration se rapportant à la défense ou au maintien de la colonie. Elle commande à ses destinataires de lui demander son conseil et de lui communiquer toutes les lettres qui leur seront acheminées sur ces sujets...

Ces instructions ont eu si peu d'effets sur les actions ultérieures de Vaudreuil et de Montcalm que l'on en vient à se demander si le premier les a jamais montrées au second, alors même que la lettre lui ordonnait spécifiquement de le faire. La dépêche du ministre à Montcalm sur le même sujet indique simplement : « J'ai écrit une lettre particulière à monsieur de Vaudreuil, par laquelle je lui recommande de vous consulter sur toutes les opérations et d'agir de concert avec vous³¹. »

La lettre adressée à Vaudreuil l'a probablement plongé dans une fureur considérable. Après lui avoir répété qu'il devait consulter Montcalm pour toutes les opérations militaires et les questions administratives connexes, le ministre souligne que, sans prescrire à Vaudreuil son lieu de résidence, il l'enjoint de ne pas aller en campagne, sauf pour les actions absolument décisives ou s'il faut engager toutes les milices du pays dans la défense de la colonie. Même dans ce cas, Vaudreuil ne pourrait agir qu'après avoir consulté Montcalm quant à la nécessité de se montrer lui-même sur les lieux des opérations. L'affection que les Canadiens avaient pour Vaudreuil ainsi que son nom, ajoutait le ministre, pouvaient élever leur nombre et attiser leur courage s'il était vu à leur tête dans les occasions susceptibles de décider du sort de la colonie ; néanmoins, sauf en une telle nécessité, il ne devait pas quitter le centre de la colonie, et ce, afin de rester en position de veiller à tout. Plus particulièrement, Vaudreuil devait être furieux en lisant que, dans l'éventualité où il devrait envoyer tous les hommes capables au front, lui-même ferait mieux de se montrer à la campagne pour inciter les vieillards et les femmes à poursuivre les travaux des champs : envers une population depuis si longtemps attachée à lui, précisait la missive, une telle conduite ne pourrait manquer

de produire un excellent effet sur les esprits – et de lui valoir des marques spéciales de la satisfaction de Sa Majesté³²...

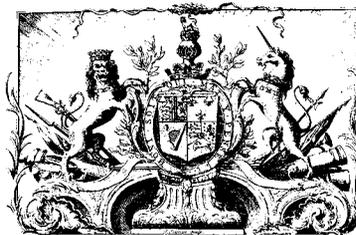
Ces instructions (incidemment, les historiens canadiens de langue anglaise s'y sont peu intéressés) perdaient de leur force par le fait que les opérations d'envergure de la prochaine campagne devaient être déployées à Québec, ville que l'on pouvait certainement considérer comme le « centre de la colonie ». Voilà pour leur lettre; en ce qui concerne leur esprit, rien ou presque n'indique que Vaudreuil a tenté de quelque manière que ce soit de s'y conformer. Il a peut-être puisé quelque réconfort dans le fait qu'elles s'accompagnaient de l'octroi de la grand-croix de l'ordre de Saint-Louis. On n'ose penser à sa réaction s'il avait su que Bougainville avait pris sur lui de laisser entendre que le général lui-même le recommandait pour cette distinction – « ce qui vous a fait honneur; modération », expliqua-t-il à Montcalm³³. On peut également se demander si Montcalm s'est beaucoup réjoui du subterfuge de Bougainville le rendant responsable de l'octroi de cette décoration au gouverneur général... Cependant, Bougainville lui-même a tiré parti de son ambassade. Elle lui a valu le rang de colonel, la croix de Saint-Louis ainsi que la considération de la cour, y compris celle de madame de Pompadour, laquelle, selon ses propres termes, était alors « premier ministre ». La Nouvelle-France reçut moins que ce que Montcalm avait demandé. Bougainville rapporta que madame de Pompadour privilégiait la diversion contre les Carolines et que seul le manque d'argent l'empêchait. La cour décida néanmoins de tenter une opération de diversion plus rudimentaire et plus proche, contre la Grande-Bretagne elle-même. Cette stratégie se serait révélée efficace si les Français avaient disposé de la force de frappe navale et du commandement nécessaires pour la mener à bien; mais tel n'était pas le cas. Le programme annoncé à Vaudreuil et Montcalm fut celui qui avait été approuvé par le roi le 28 décembre. Rien n'a été tenté pour placer une escadre dans le Saint-Laurent; les seuls vaisseaux qui s'y rendirent, y compris les deux frégates royales, ne transportaient que des marchandises. La dépêche envoyée à Vaudreuil et Bigot³⁴ s'amorçait sur le sombre constat des sommes considérables dépensées pour la colonie dans les années récentes. Elle indiquait ensuite :

Sa Majesté serait disposée à y envoyer [à la colonie] tous les secours demandés; mais [...] la continuation de la guerre en Europe, les trop grands risques de la mer, et la nécessité de réunir ses forces navales ne permettent pas de les séparer dans le moment présent et d'en hasarder une partie pour assurer au Canada des secours incertains, qui seront employés plus utilement, et pour le soulagement de la colonie, à des expéditions plus promptes et plus décisives.

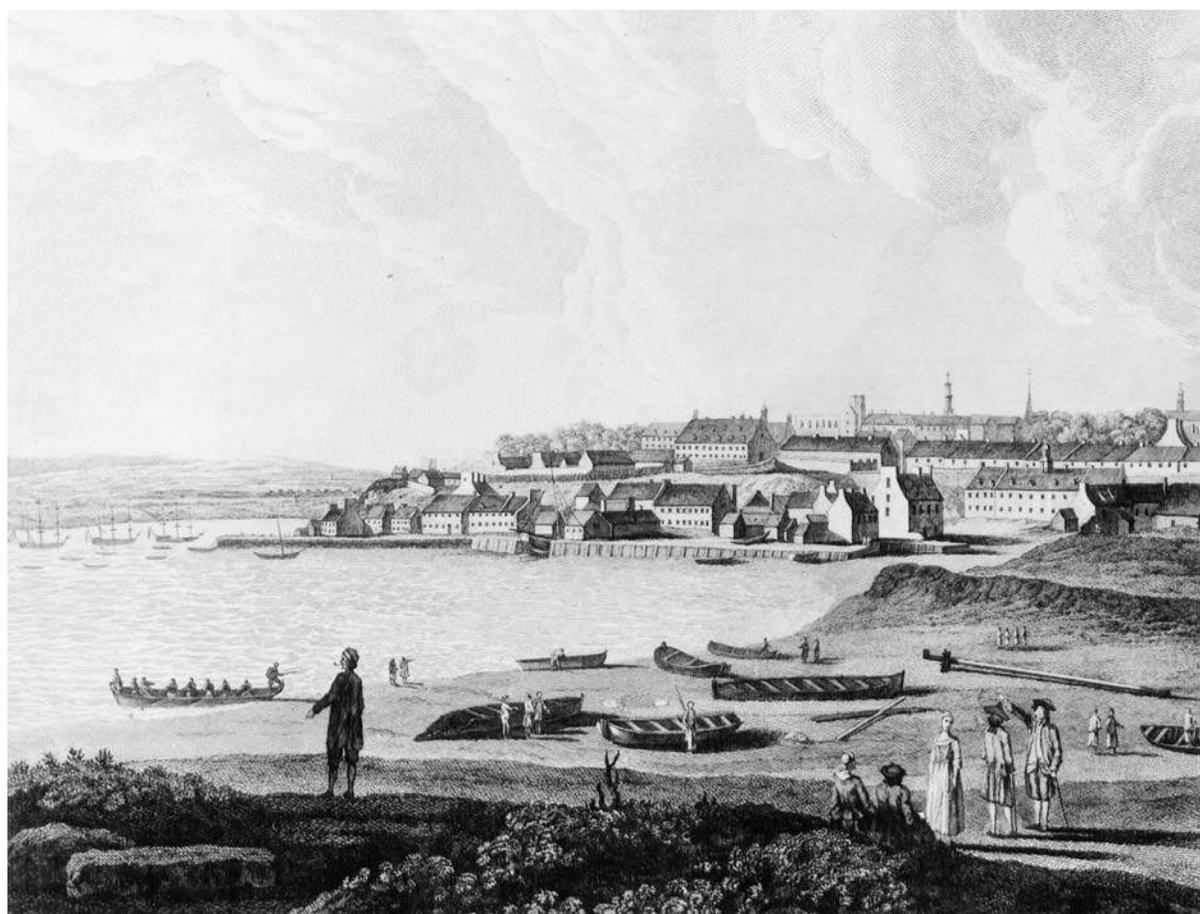
Les troupes qui furent envoyées se limitaient à 400 remplaçants, 40 artilleurs et quelques ingénieurs et autres spécialistes. Les vaisseaux transportaient des munitions, de l'artillerie et des marchandises de traite – mais nous en ignorons les quantités exactes. Les bâtiments de Cadet étaient chargés d'aliments solides et de boissons. (L'eau-de-vie a toujours constitué une munition d'importance dans la guerre au Canada.) Les chefs de la colonie ont reçu l'ordre, conformément à la décision du roi, de faire de leur mieux jusqu'à ce qu'une aide plus substantielle puisse leur être apportée, de se limiter à des positions strictement défensives et de viser surtout le maintien du contrôle sur une partie du pays suffisamment vaste pour servir de base à la reconquête au moment de la réconciliation.

Ces dépêches arrivèrent avec Bougainville à son retour au Canada, au début du printemps 1759. Sans doute ont-elles suscité beaucoup de découragement parmi les dirigeants de cette petite communauté assiégée du Saint-Laurent. Leur abatement s'est toutefois largement dissipé dans l'allégresse causée par l'arrivée à bon port, pourtant fort improbable *a priori*, de la petite flotte apportant l'approvisionnement qui permettrait à la colonie de survivre à une autre campagne. Ainsi que nous l'avons vu, l'amiral Durell était arrivé sur le fleuve un peu trop tard; presque tous les bateaux du roi et de Cadet trouvèrent ainsi havre sûr à Québec.

On a reproché à Versailles d'avoir abandonné le Canada. L'accusation, on le voit ici, n'est pas entièrement privée de fondement. Mais il faut rappeler aussi que la cour se trouvait aux prises avec des difficultés considérables. Du point de vue militaire, la stratégie qu'elle a retenue était tout à fait défendable. Le principal reproche que l'on peut adresser à la cour se rapporte en fait à la situation intérieure de la colonie. Versailles savait que la Nouvelle-France était percluse de corruption, mais aussi que le gouverneur général et le commandant des troupes se détestaient amèrement. La cour n'a toutefois rien fait d'un peu efficace pour régler l'un ou l'autre de ces problèmes. À ces deux égards, la situation du Canada était plus déplorable que jamais, alors même que sa population allait affronter l'inéluctable crise de 1759.



Vue du secteur nord-ouest de la ville, par Richard Short, vers 1759. Cette illustration montre la rivière Saint-Charles ainsi que la pointe nord des remparts érigés à l'ouest de la ville. On notera que le sol suit une pente abrupte depuis le cap Diamant jusqu'à la rivière Saint-Charles, ce qui rend extrêmement difficile la fortification de cette zone. On notera également que les embrasures d'artillerie pratiquées dans les remparts sont conçues de manière à tirer le long des murs, et non en direction des plaines d'Abraham. (Archives nationales du Canada, C-359)



Forteresse

L'ancienne ville fortifiée de Québec se dresse puissamment sur un roc majestueux de la rive nord (ou gauche) du fleuve Saint-Laurent, à environ 700 milles^{NdlT} de son embouchure dans l'Atlantique. Ici, ce grand fleuve s'élargit soudainement en un véritable estuaire. L'ingénierie moderne constate que le point le plus bas auquel il soit possible de jeter un pont sur le Saint-Laurent se situe à quelques milles en amont de

la ville. À Québec même, le cours d'eau à marée haute fait à peine 1 000 verges [environ 900 mètres] de large aujourd'hui; à Montmagny, quelque 32 milles [une cinquantaine de kilomètres] plus bas, il est large de 12 milles [un peu moins de 20 km].

La ville s'est établie en un lieu comparable à la proue d'un navire, entre l'imposant fleuve Saint-Laurent et la rivière Saint-Charles, un affluent beaucoup plus modeste (*voir carte, page 33*). Le long de ces deux cours d'eau, de part et d'autre de la «proue», s'étale une étroite bande de terre: c'est ici que fourmille la basse-ville. Au-dessus d'elle se dressent les falaises rocheuses de la haute-ville, beaucoup plus élevées du côté du Saint-Laurent que de la Saint-Charles. La pointe culmine en effet en aplomb du fleuve; la ville et les terres de son flanc ouest descendent régulièrement vers le nord-est. Au château Frontenac, résidence des gouverneurs français, la haute-ville surplombe le Saint-Laurent à environ 200 pieds [une soixantaine de mètres]. Le point le plus élevé de la péninsule se trouve



NdlT: Environ 1 100 km. Pour faciliter la lecture, les conversions métriques ultérieures sont indiquées entre crochets dans le corps du texte.

toutefois plus à l'ouest: la longue bosselure rocheuse du cap Diamant, sur lequel s'élève la Citadelle moderne, surplombe le fleuve du haut d'un précipice de près de 350 pieds [une centaine de mètres] en son faite du cap Diamant, le bastion du Prince de Galles.

La ville est donc protégée par des cours d'eau et des falaises imprenables sur presque toute leur longueur, et ce, sur tous ses fronts sauf un: les plaines d'Abraham, qui donnent sur le continent, au sud-ouest. Indépendamment de l'inaccessibilité naturelle des autres fronts, celui-ci devait de toute façon être protégé par des fortifications artificielles. Ainsi que nous le verrons, les Français l'ont couvert d'une ligne continue d'ouvrages, à tout le moins d'édifications devant en tenir lieu, dès avant la fin du XVII^e siècle. Ces constructions étaient cependant fragilisées par la pente naturelle du terrain. Ainsi, du sud au nord, chacun des bastions se situaient à une altitude inférieure à celle du précédent; de même pour la face et le flanc nord de chacun des bastions, par rapport à sa face et son flanc sud. Cette configuration entravait largement les tirs de renfort mutuel entre les bastions. En outre, ainsi que les ingénieurs l'ont souvent noté, l'extrémité nord de la ligne défensive était en réalité commandée par les terres plus hautes les débordant au sud. Par ailleurs, tous ces ouvrages étaient construits en enfilade, donc exposés aux tirs latéraux depuis l'autre rive de la Saint-Charles. Fort heureusement, elle n'est pas très haute.

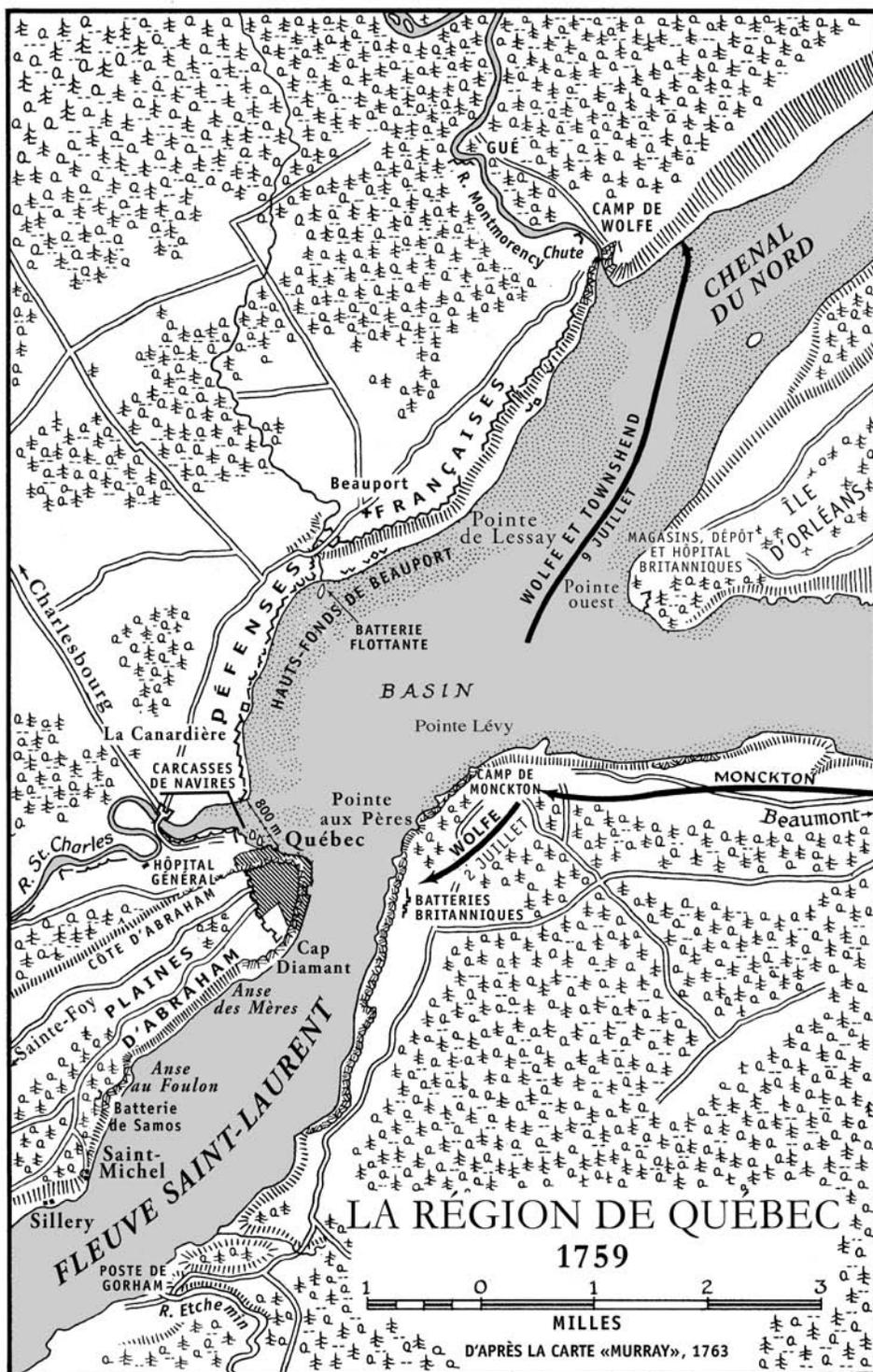
Le front de terre à découvert était protégé des assauts maritimes par les austères falaises qui bordent le Saint-Laurent sur plusieurs milles au-dessus de la ville. D'une hauteur de 150 à 250 pieds [45 à 75 m], elles présentent au premier coup d'œil un obstacle infranchissable aux débarquements par le fleuve et semblent contraindre les attaquants qui voudraient gagner le front sud-ouest de la ville à l'aborder par la rivière Saint-Charles, beaucoup plus accessible. Ces escarpements sont proprement redoutables! Néanmoins, en 1759, l'épisode le plus célèbre de l'histoire de Québec a montré qu'une armée ennemie, aidée par la chance et la désorganisation de sa rivale, pouvait, en un point au moins de cette armure naturelle, remonter sans grandes difficultés depuis le fleuve jusqu'aux plaines d'Abraham – assez près de la ville pour l'attaquer.

Face à Québec, de l'autre côté du Saint-Laurent, s'élève Pointe-Lévy, à moins d'un mille [1,5 km] de la ville. Les Français ne l'ont jamais fortifiée; ils ont payé le prix fort de cette négligence lors du siège de Wolfe.

Les fortifications de Québec comptent parmi les thèmes de l'histoire moderne qui ont fait couler le plus d'encre – et, dans ce déluge, beaucoup de sottises.

Feu Sir Arthur Doughty, archiviste du Dominion du Canada, avait la garde d'un nombre considérable de plans de la forteresse. Mais il ne semble pas les avoir attentivement examinés et doit ainsi être tenu pour responsable d'une bonne part de ces

FORTERESSE



innombrables inepties. De surcroît, aucun de ses contemporains ne paraît avoir contesté son autorité. Sir Arthur Doughty a généré, à tout le moins propagé, d'extraordinaires inexactitudes sur la construction de la grande Citadelle; ces faussetés ont ensuite été reprises dans un nombre incalculable de publications. Il affirmait ainsi que la Citadelle avait commencé d'être bâtie en 1823, que son édification avait coûté 35 millions de dollars et qu'aucune des fortifications déjà érigées au début du XX^e siècle n'était antérieure à sa construction. Les documents conservés aux Archives d'Ottawa, sur lesquels Sir Arthur Doughty a veillé et qu'il a gérés avec une compétence incontestable durant tant d'années, établissent pourtant que la construction de la Citadelle a commencé en 1820, qu'elle a coûté originellement environ 236 500 livres, et que des pans importants des défenses de la ville qui existaient encore à l'époque de Sir Arthur Doughty, et qui subsistent d'ailleurs aujourd'hui, y compris le mur fortifié faisant face aux plaines d'Abraham, ont été érigés sous le régime français. Ainsi, dans le bastion du roi de la Citadelle moderne se dresse un « cavalier » (une redoute) construit à l'origine par le comte de Frontenac, en 1693. Cette petite structure était parfois appelée une « citadelle ». Mais, dans les documents de l'époque se rapportant aux opérations de 1759, le terme désigne très souvent le demi-bastion situé à l'extrême gauche des murs de la ville, en surplomb du Saint-Laurent. Il a été légèrement fermé sur l'arrière pour former un polygone de maçonnerie qu'un Britannique a qualifié, non sans mépris, de « manière de citadelle¹ », et dans cette enceinte inoffensive logeait la poudrière principale (elle abrite aujourd'hui le Musée de la Citadelle). Québec n'a jamais possédé de véritable citadelle jusqu'à ce que celle qu'on lui connaît encore de nos jours soit érigée par les Britanniques, en 1820-1831². Cela n'a pas empêché plusieurs historiens, dont certains auraient pourtant dû éviter cette méprise, de considérer dans leurs publications que l'ouvrage moderne existait déjà en 1759.

Bien que l'on puisse situer le début de l'histoire des défenses de Québec à la construction de l'*abitation* fortifiée de Champlain en 1608, l'édification des fortifications proprement dites n'a été entreprise qu'au moment de l'attaque de Sir William Phips, en 1690. Frontenac improvise alors la mise en place d'une série d'ouvrages pour couvrir les fronts sud et ouest de la ville, complètement exposés. Ces travaux n'encerclent toutefois aucun secteur de la grande bosselure du cap Diamant sur lequel se dresse actuellement la Citadelle. Cette région est fortifiée pour la première fois en 1693: sous la direction de Frontenac, Josué du Boisberthelot de Beaucour (ou Beaucourt) conçoit un nouveau système de défenses qui parcourt le promontoire – une ligne fortifiée de remblais de terre et de piquets de bois consolidée sur la gauche par le « cavalier » que nous venons de mentionner³.

À partir de cette époque, d'innombrables ingénieurs se sont efforcés de régler, mais toujours inefficacement, le problème de la fortification du front terrestre de Québec

– chacun d’eux dénigrant à grands cris son prédécesseur et dépensant lui-même des sommes colossales d’argent public sans pour autant produire de résultat notable. Beaujours et Denis Levasseur de Néré se sont ainsi affrontés pendant de longues années. À la fin du XVII^e siècle, Levasseur se lance dans la construction d’une nouvelle ligne de défense en pierres pour la ville et entreprend les travaux sur la bosselure du cap Diamant, sur la gauche. Cette édification s’arrête alors que la tâche est encore loin d’être accomplie. En 1712, Beaujours est autorisé à ériger deux redoutes, ou tours fortifiées, pour renforcer la défense sur la droite : la Royale et la Dauphine. Sa vieille enceinte de 1693 est réparée à la même époque et consolidée de pierres, au moins sur une certaine longueur. En 1720, Gaspard Chaussegros de Léry s’attelle à un autre projet : la mise en place d’une enceinte de pierres sur le promontoire. Une fois encore, les travaux sont interrompus alors qu’ils commencent à peine à prendre tournure. Une partie de la section construite (ici aussi, sur la bosselure du cap Diamant) reste néanmoins ; elle subsiste partiellement aujourd’hui, dans la Citadelle⁴.

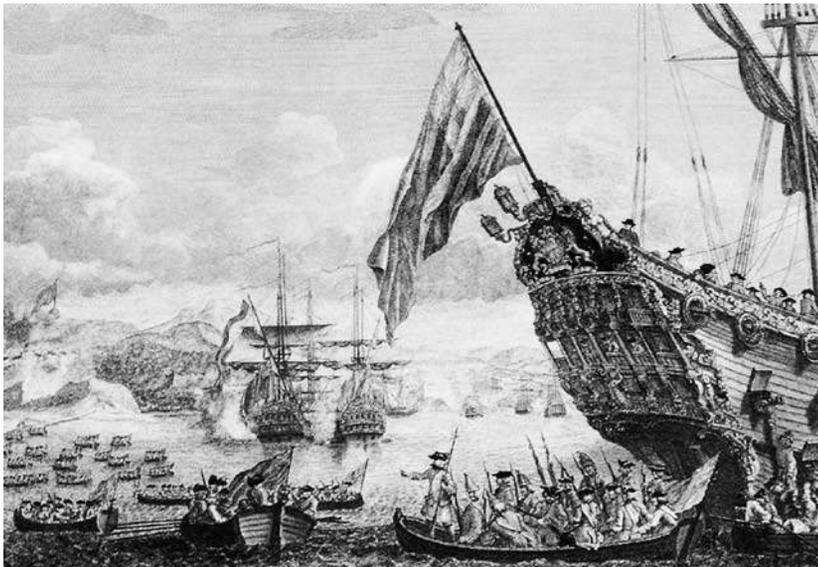
Un demi-siècle de travaux plus tard, et après que des sommes considérables eurent été investies dans la fortification du front ouest de Québec, la ville reste donc complètement ouverte ou presque quand éclate la guerre de la Succession d’Autriche, en 1740. Le cap Diamant est alors hérissé d’un début de ligne de défense en pierres, les ouvrages érigés par Beaujours en 1693 continuant de s’effriter à quelque distance sur l’arrière ; les deux constructions ont été reliées par des retranchements à plusieurs reprises, mais toujours de manière inopérante. À l’automne 1744, constatant le désordre et l’incurie, Chaussegros de Léry annonce à la France que Québec reste pour l’essentiel privée de fortifications, incapable de se défendre. En cas d’attaque britannique, les assiégés devront s’en remettre à leur foi pour empêcher que l’ennemi ne débarque aux alentours de la ville... En 1745, les Français subissent un choc d’importance : les forces expéditionnaires d’amateurs de la Nouvelle-Angleterre amplement soutenus par la Marine royale capturent la grande forteresse de Louisbourg, sur l’île du Cap-Breton. Beauharnois, le gouverneur, prend sur lui, sans en aviser Versailles, d’autoriser Chaussegros de Léry à reprendre les travaux interrompus un quart de siècle plus tôt. Son mandataire s’applique à cette tâche avec beaucoup de détermination. La plus grande partie du mur fortifié de pierres, qui existe encore de nos jours, est terminée à l’été 1746 ; elle s’étend du flanc gauche surplombant le Saint-Laurent jusqu’au flanc droit, sur la Saint-Charles. La cour, de toute évidence effrayée par cette dépense, ordonne toutefois d’arrêter les travaux. Ils reprendront un an plus tard. À la fin de la saison 1749, le revêtement pierreux des murs est terminé ; les remparts de terre l’étayant sur l’arrière le sont presque⁵. Pour la première fois, Québec est encerclée sur l’ouest par un unique système de défense en maçonnerie.

La capitale de la Nouvelle-France (1)



Vue de la ville et du bassin depuis le secteur des buttes à Neveu, à l'ouest de la ville, par James Peachey, 1784. Le sol suit une pente abrupte du sud vers le nord, entravant considérablement la fortification des voies d'accès à Québec par l'ouest. Les fortifications que l'on aperçoit à droite, au second plan, ont été construites après la bataille; les remparts français d'origine, améliorés par les Britanniques après le siège au moyen d'embrasures permettant à l'artillerie de tirer directement en direction des plaines, sont toujours en place. On aperçoit dans l'arrière-plan l'île d'Orléans ainsi que la chute Montmorency. (Archives nationales du Canada, C-1515)

À droite: L'île d'Orléans et Pointe-Lévy, vues depuis la haute-ville de Québec. Cette île constituait la principale base des Britanniques durant le siège; les positions prises par l'artillerie britannique à Pointe-Lévy leur ont permis de bombarder la ville. (Photo: Dianne Graves)



En 1745, la chute de Louisbourg aux mains des soldats de la Nouvelle-Angleterre plonge la Nouvelle-France dans un véritable état de choc. Jusque-là, cette forteresse de l'Atlantique qui protégeait Québec lui semblait constituer un rempart inexpugnable garantissant une sécurité absolue. À terme, cette crise a mené au renforcement des fortifications de sa capitale. (Archives nationales du Canada, C-10994)



Vue du couvent des Ursulines depuis l'intérieur du rempart occidental, par Richard Short, vers 1759. On remarque que la ville est très en contrebas des terres situées immédiatement à l'ouest. L'ouvrage de fortifications que l'on aperçoit à gauche, au second plan, est la redoute Royale. Elle a été construite au début du XVIII^e siècle, mais n'a pas servi lors du siège de 1759. (Archives nationales du Canada, C-358)



Ci-dessus, à gauche: Le bastion sud-est de la Citadelle, construit dans les années 1820. On aperçoit également le toit de l'ancienne poudrière française qui marquait l'extrémité sud des remparts de la ville en 1759. À droite: En 1759, le bastion Dauphin marquait l'extrémité nord des remparts occidentaux de la ville. Il constitue aujourd'hui le dernier vestige des fortifications françaises de 1759. (Photos: Dianne Graves)



Vue de Québec depuis l'ouest, par James Peachey, vers 1783. Des embrasures ont été pratiquées dans les remparts ouest de la ville pour permettre à l'artillerie de faire feu directement en direction des plaines. On remarque que le sol est très inégal; par ailleurs, son élévation permettrait à un occupant de dominer toute la ville. (Archives nationales du Canada, C-1514)

À la veille de l'attaque britannique de 1759, des officiers français se plaignent néanmoins de ce que les fortifications sont inutiles, reprenant ainsi les doléances émises par Chaussegros de Léry quinze ans plus tôt. À la fin de 1758, Bougainville déclare au ministre de la Marine à Paris : « Québec est sans fortification et n'en est pas susceptible : si on n'en défend pas les approches, il faut rendre les armes. » Plus loin : « Si l'ennemi est une fois au pied de ses murs, il faut capituler. » Montcalm exprime les mêmes craintes dans son journal : les fortifications de la ville, écrit-il, « sont si ridicules et si mauvaises qu'elle serait prise aussitôt qu'assiégée ». Le général tenait par ailleurs en très piètre estime les qualifications professionnelles de Chaussegros de Léry, mort en 1756 : il suffit de regarder ses ouvrages, résumait-il, l'accusant par la même occasion d'avoir volé le roi, comme les autres⁶.

Certains auteurs, considérant le nombre et l'ampleur des travaux réalisés, hésitent à croire en ces constats sans appel d'une faiblesse des défenses. Ils sont pourtant sans doute exacts. Un rapport rédigé en octobre 1758 par Pontleroy, le nouvel ingénieur en chef du roi pour la Nouvelle-France, explique les raisons de cette fragilité. La haute-ville de Québec, écrit-il, dans l'état dans lequel elle se trouve à l'heure actuelle, serait incapable de se défendre utilement en cas de siège ; elle ne possède ni douves, ni contrescarpes, ni chemin couvert et elle est dominée par des hauteurs derrière lesquelles l'ennemi pourrait tenter des approches en restant protégé⁷. Sans des ouvrages extérieurs pour le prémunir contre le feu direct de l'artillerie et l'escalade, un simple mur ne sert à rien ou presque. Les douves larges et profondes, généralement sèches, creusées devant l'ouvrage principal, constituaient à l'époque une partie vitale de toute fortification digne de ce nom ; presque perpendiculaire, leur pente extérieure, la plus proche de l'ennemi, s'appelait la contrescarpe. Les murs étaient généralement protégés du feu direct par des ouvrages de maçonnerie extérieurs : des « contregardes » de différents types. Enfin, la protection était renforcée par un glacis de terre montant vers la douve et creusé d'un « chemin couvert » longeant son bord, au sommet de la contrescarpe. Mais la ville de Québec était presque entièrement dépourvue d'ouvrages extérieurs de cette nature. Quand il en fait le siège, en 1760, Lévis rapporte que la douve est peu profonde, de seulement cinq ou six pieds [1,50 à 1,80 m] en certains endroits, avec de la terre rapportée sur la contrescarpe. Chaussegros de Léry indiquait pourtant en 1749 que les contrescarpes étaient achevées, et un plan élaboré par lui en 1752 porte à croire que le glacis et le chemin couvert étaient alors en place ; mais des documents britanniques de 1759 montrent clairement que ces ouvrages extérieurs de terre étaient restreints à l'extrémité droite de la ligne de défense, au nord de la porte Saint-Jean⁸.

Montresor, un ingénieur britannique, formule à l'époque un réquisitoire cinglant contre la compétence professionnelle de Chaussegros de Léry. Le sol étant rocheux, souligne-t-il, seuls des explosifs permettraient de creuser des douves ; et puisque les

Français ont commis l'erreur de construire le mur avant de creuser les douves, celles-ci ne pourront jamais voir le jour : les explosions anéantiraient le mur... Les Britanniques sont en tous points d'accord avec Montcalm et Bougainville. En ce qui concerne une éventuelle prise de Québec, leurs ingénieurs estiment en effet qu'il sera impossible avant longtemps de renforcer la ville de manière à ce qu'elle puisse résister plus de quelques jours aux tirs des canons. Quelques semaines à peine avant l'arrivée de la flotte de Wolfe à Québec, Vaudreuil explique que, faute de provisions suffisantes, il est hors de question de poursuivre l'édification des ouvrages extérieurs de la forteresse : 4 000 hommes seraient nécessaires pour travailler aux ouvrages ; or, puisque la farine manque, ils ne pourraient être nourris que du bétail que l'on garde comme dernier recours pour le cas où tous les convois en provenance de France seraient interceptés⁹. Les murs de la ville donnant sur l'ouest restent ainsi complètement exposés au feu ennemi.

Les défenses de la ville présentent une autre faille d'importance. Chaussegros de Léry avait élaboré toute une théorie sur l'armement des forteresses : les Archives publiques du Canada possèdent un splendide traité manuscrit sur les fortifications qu'il a rédigé et illustré, et qu'il a complété en 1714, deux ans avant son arrivée au Canada. Le seul moyen efficace dont dispose une garnison assiégée pour faire échouer ses attaquants, affirme Chaussegros de Léry dans ce document, consiste à sortir de ses retranchements pour détruire leurs batteries. Il semble par conséquent ne placer aucune confiance dans l'utilisation de l'artillerie de la forteresse pour répondre aux tirs ennemis. Les ouvrages qu'il a édifiés à Québec s'inscrivent dans la droite ligne de cette théorie : aucun dispositif n'y est prévu pour assujettir des armes dans les façades de ses bastions, face aux plaines d'Abraham ; à quelques rares exceptions près, toutes les ouvertures sont pratiquées dans les flancs des bastions, obligeant à tirer le long des murs. Un Français ayant tenu son journal pendant le siège de 1759 note que les remparts du côté ouest étaient garnis de 52 canons de deux à douze livres de balle [1 à 5,5 kg], « sans qu'aucun puisse battre en rase campagne, tous [battant] en flanc et dans les défilés [en enfilade] en sorte qu'ils ne sont utiles qu'en cas que les ennemis voulussent escalader. » Quand les Britanniques eurent pris Québec, ils ouvrirent sans tarder des embrasures dans les façades des bastions pour y installer des canons – chose que les Français n'avaient jamais faite¹⁰.

Au total, l'histoire de l'édification des murs de la ville de Québec est aussi celle d'une inefficacité persistante. Elle en dit long, par ailleurs, sur l'administration de la Nouvelle-France. Or, les défenses du front ouest ne constituaient pas l'unique grande faiblesse de la forteresse : les Français ont aussi négligé d'occuper la rive sud du fleuve, en face de la ville.

Longtemps avant, en 1702, Levasseur avait envisagé d'installer deux batteries à cet endroit pour protéger les mouillages tout proches. Ces pièces devaient être placées sur la rive, juste au-dessus de la laisse des hautes eaux, et auraient été dominées par les hauteurs se dressant près d'elles, et sur lesquelles s'élève actuellement la ville de Lévis¹¹. Ces batteries semblent n'avoir jamais été mises en place. Par ailleurs, la forteresse de Québec n'a été prolongée jusqu'à la rive sud du fleuve qu'en 1865, date à laquelle trois forts y ont été érigés pour le cas où le général Grant s'aventurerait jusque-là. En 1759, les Britanniques ont donc pu occuper sans difficultés les hauteurs de Lévis et y établir des batteries grâce auxquelles ils ont bombardé et détruit en grande partie la ville, en plus de faciliter le passage de leurs navires devant Québec pour la remontée du Saint-Laurent.

La ville de Québec a été constamment menacée dans les guerres qui ont opposé les Anglais et les Français dès l'an 1689. Chaque alerte sérieuse a donné lieu à l'élaboration de plans de défense ainsi qu'à des interventions implantées en toute hâte. En réalité, les forces britanniques n'ont tenté que deux attaques contre la ville avant 1759. Ces assauts ont considérablement influé sur le point de vue des Français lors de la dernière crise.

En 1690, une force de la Nouvelle-Angleterre placée sous les ordres de Sir William Phips se profile devant Québec et tente une étrange stratégie pour prendre la ville. Phips débarque quelque 1 200 hommes sur la Canardière, ce secteur de Beauport situé directement à l'est de la rivière Saint-Charles. Son plan consistait à traverser la Saint-Charles avec l'aide de ses bateaux et à assaillir Québec par l'ouest, en plus de lancer la flotte contre elle par le Saint-Laurent. Mais les troupes de la Nouvelle-Angleterre se sont révélées inefficaces. En particulier, elles étaient formées de groupuscules disparates incapables de coopérer entre eux, et formant un tout complètement indiscipliné. Le plan de Phips a échoué: les navires ont bombardé la ville sans grand résultat et la traversée de la Saint-Charles n'a pas été tentée¹².

Le fiasco est encore plus complet en 1711. Les troupes britanniques, bien plus nombreuses et plus impressionnantes que celles de Phips près de vingt ans plus tôt, pénètrent dans le Saint-Laurent sur le commandement du contre-amiral Sir Hovenden Walker et du brigadier John Hill. Elles ne tireront toutefois pas un seul coup de feu contre Québec, mais s'échoueront à l'île aux Œufs à environ 300 milles [500 km] en aval de la ville. Plusieurs bateaux sont détruits; de nombreuses vies sont perdues; l'expédition est abandonnée. La population de Québec est en liesse, comme elle l'avait été quand Phips avait été repoussé. Dans la basse-ville, l'église Notre-Dame-de-la-Victoire, ainsi nommée en l'honneur du succès de 1690, est rebaptisée Notre-Dame-des-Victoires¹³.

Ces événements ont déterminé en partie ceux qui ont suivi. Mais leur influence ne s'est pas révélée positive pour les Français. L'attaque de Phips les a probablement convaincus de masser leurs défenses du côté de Beauport, et de négliger au passage la possibilité d'une attaque par l'amont. Par ailleurs, l'échec désastreux de Walker les a sans doute incités à s'en remettre, avec un peu trop de désinvolture, aux périls de la navigation sur le Saint-Laurent pour les tirer d'affaire : ils ont manifestement commis cette erreur en 1759. Mais, en cette « année merveilleuse » pour la Marine royale britannique, les périls du fleuve n'ont pas suffi. Les obstacles qui avaient causé la perte de Walker ne représentaient plus une difficulté insurmontable pour des hommes tels que Saunders et Cook. Dans la campagne qui allait décider du destin de la Nouvelle-France, les Français furent grandement trahis par leurs bonnes fortunes passées.

Le plan de défense de Québec mis en œuvre en 1759 avait été établi dans ses grandes lignes plusieurs années auparavant. Gaspard Chaussegros de Léry écrit ainsi qu'à l'occasion de la crise de 1745, qui a suivi la chute de Louisbourg, il a établi pour Beauharnois un plan consistant notamment à placer 4 000 hommes en garnison à Québec tout en constituant aux abords de la ville un « campement volant » de membres des troupes, de miliciens et d'Indiens chargés de contrecarrer les débarquements. Il établissait à environ 10 000 le nombre des hommes qui seraient disponibles pour ce campement. Il proposait également de tenir plusieurs brûlots^{NdlT} à disposition contre l'escadre rivale ; il attachait une importance toute particulière à cette arme¹⁴.

C'est à l'automne 1757 que Montcalm semble avoir commencé d'entreprendre sérieusement la planification des défenses de Québec. Son journal décrit dans le détail la manière dont lui et d'autres officiers, parmi lesquels Bougainville, ont inspecté en octobre la rive nord du Saint-Laurent jusqu'en ce point éloigné du cap Tourmente, près de l'extrémité est de l'île d'Orléans. Il a procédé à la reconnaissance d'un lieu surélevé du cap (*voir carte, page 59*) en envisageant d'y installer une batterie de quatre canons et deux mortiers qui assureraient la protection à courte portée d'un chenal du fleuve particulièrement difficile, mais par lequel devaient passer tous les bateaux faisant cap vers Québec : la « Traverse ». Il en concluait qu'aucun débarquement n'était possible entre le cap et Beauport, et que la seule voie qui s'offrait aux Britanniques était de remonter par le chenal sud de l'île d'Orléans, de doubler l'extrémité ouest de cette île et de jeter l'ancre dans le bassin de Beauport, en vue de Québec mais hors de portée de ses canons. Pour faire face à cette éventualité, il proposait de construire plusieurs redoutes le long du littoral à Beauport, entre la pointe de Lessay (ou pointe à Lessay) et la rivière Saint-Charles, et il a choisi un lieu d'implantation pour la plupart d'entre elles (*voir carte, page 33*). (Le journal indique cependant clairement qu'il n'envisageait

NdlT: Ces bateaux chargés de matières combustibles servaient à incendier les bâtiments ennemis.

pas de fortifier la côte entre la pointe de Lessay et la rivière Montmorency.) Montcalm privilégiait par ailleurs le retranchement de la rive occidentale de la Saint-Charles, depuis les abords de l'Hôpital général jusqu'à la basse-ville (ce qui procurerait aux Français une deuxième ligne de défense s'ils devaient quitter la côte de Beauport) et le creusement d'autres tranchées depuis l'hôpital jusqu'à la pente de la côte d'Abraham, à l'ouest de la ville.

L'ingénieur Pontleroy approfondit ce projet dans un mémoire envoyé à Versailles un an plus tard. Il considère la rivière Montmorency, avec ses berges abruptes et boisées ainsi que ses rares gués, comme une excellente protection latérale pour les positions de Beauport. Tout en recommandant qu'un certain nombre de dispositifs de défense couvrent la traversée principale en aval de la chute Montmorency, il ne juge pas nécessaire d'édifier d'autres ouvrages à l'est de la pointe de Lessay. Comme Montcalm, il estime que les débarquements ne sont possibles qu'entre Beauport et la rivière Saint-Charles. Il recommande de retrancher la rive ouest de la Saint-Charles et de construire des lignes de défense depuis l'Hôpital général jusqu'à la côte d'Abraham, comme le souhaitait Montcalm; ainsi, une fois correctement hérissé de palissades et protégé d'une garnison constituée de toutes les troupes régulières et de quelques Canadiens, ce camp retranché couvrirait la basse-ville, interdirait le franchissement de la Saint-Charles et, grâce à une solide redoute érigée au point culminant de la côte d'Abraham, assurerait aussi une certaine protection à la haute-ville. Il préconise d'établir un pont sur la Saint-Charles et de construire des ouvrages de défense sur la rive est afin de couvrir le pont et de faciliter ainsi la retraite des Français vers l'autre rive s'ils sont contraints de quitter les positions de Beauport¹⁵. Quelques modifications y ayant été apportées, apparemment à l'instigation de Lévis, c'est ce plan établi d'abord par Montcalm, puis précisé par Pontleroy, qui sera finalement mis en œuvre. Seule la ligne de retranchements reliant l'Hôpital général à la côte d'Abraham n'a pas été réalisée, non plus que le camp retranché dont elle devait former le côté ouest.

Le 10 juin 1759, alors que les premiers bateaux britanniques sont déjà presque en vue de Québec, le chevalier de Lévis signe un long document très détaillé sur les mesures prises en vue de l'affrontement imminent¹⁶. Il diverge de celui de Montcalm et Pontleroy essentiellement en ceci qu'il insiste sur la nécessité de fortifier l'intégralité du front de la Saint-Charles jusqu'à Montmorency; cette idée est de toute évidence la sienne. Le 21 juin, le journal de Montcalm relève que Lévis renforce les défenses sur la gauche, tout près de la rivière Montmorency, et qu'il a ordonné la construction de treize redans, deux redoutes et deux batteries dans cette région « quoique très forte par sa situation ». Les événements futurs lui donneront pourtant raison. Lévis était un soldat compétent, ainsi que le prouve amplement ce mémoire. Mais il montre aussi que, comme bien d'autres soldats français de cette époque et de ces latitudes, il s'est

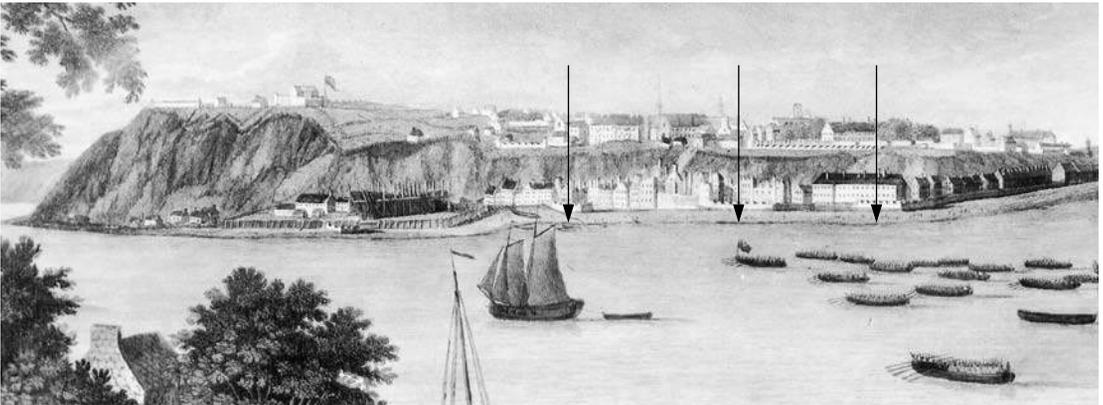
trompé dans ses prévisions : « Il n'y a pas lieu de croire, écrit-il, que les ennemis tentent à passer devant la ville et à faire leur débarquement à l'anse des Mères, et tant que [nos] frégates subsisteront nous n'avons du moins rien à craindre pour cette partie. » Puisque les Français ne possédaient que deux frégates, auxquelles s'ajoutaient deux ou trois bâtiments affrétés par le munitionnaire Cadet, il est évident que Lévis pensait que les Britanniques attaqueraient par bateaux. Jamais il ne lui est venu à l'idée que des unités imposantes de la flotte puissent dépasser la ville. Cette hypothèse constitue la faille fatidique de l'appréciation qu'il faisait de la situation et, d'une manière générale, du plan d'ensemble des Français.

Par ailleurs, les autorités françaises, de part et d'autre de l'Atlantique, n'ont pas mis en œuvre les recommandations préconisant l'érection d'ouvrages en aval de Québec afin de retarder la remontée des Britanniques sur le fleuve. Lors de sa mission en France à l'hiver 1758-1759, Bougainville avait proposé un programme qui représentait très certainement le point de vue de Montcalm, sinon dans tous ses détails, du moins dans son essence. En plus de l'érection de redoutes et de lignes de défense près de Québec, dont il disait qu'elle avait été recommandée dans un document envoyé à la cour à la fin de 1757, il prônait l'implantation, si les ressources le permettaient, de batteries dans le bas du fleuve, à Gaspé, afin d'empêcher les Britanniques d'y établir une base, et aux Éboulements ainsi que sur l'île aux Coudres toute proche, afin de bloquer leur éventuelle remontée. (À l'île aux Coudres, le chenal principal longe la rive nord du fleuve et la face nord de l'île.) Quoiqu'il en soit, ajoutait-il, la batterie du cap Tourmente devait être implantée et complétée par celles de la pointe ouest de l'île d'Orléans et de Pointe-Lévy, sur la rive sud. Les batteries d'aval pourraient être établies par les forces envoyées de France au printemps ; quant à celles qui devraient s'élever près de Québec, il fallait donner ordre à Vaudreuil de les faire ériger¹⁷. Mais la cour n'a jamais émis de telles instructions ; celles qui ont été envoyées au gouverneur n'étaient formulées qu'en termes vagues. Le journal de Montcalm indique que le général avait demandé à Vaudreuil de construire les lignes de Beauport ainsi que la batterie du cap Tourmente et qu'il avait « redoublé ses instances au moment de la fonte des glaces », au printemps 1759 ; « malheureusement, conclut le journal, l'indolence a encore triomphé » – rien n'a été fait. Les défenses de Beauport n'ont pas commencé véritablement à être érigées avant le mois de juin ; la batterie du cap Tourmente et celles de l'île d'Orléans et de Pointe-Lévy n'ont jamais vu le jour. Conséquence regrettable de tout ceci, du moins pour les Français, les bateaux britanniques n'ont guère rencontré d'opposition digne de ce nom jusqu'à ce qu'ils arrivent devant Québec. Il était toutefois crucial, pour les Français, de gagner du temps ; chaque semaine de retard imposée aux Britanniques rapprochait l'automne d'autant et précipitait le départ de leur flotte, contrainte d'abandonner le fleuve.

La capitale de la Nouvelle-France (2)



Vue de Québec depuis la rive sud, au bord de l'eau. (1) L'extrémité sud des remparts ouest de la ville en 1759; (2) le château Frontenac domine la haute-ville; (3) en dessous s'étend la basse-ville. (Photo: Dianne Graves)



Vue générale de Québec, prise de Pointe-Lévy, par Richard Short, vers 1759. Cette illustration est intéressante en ceci notamment qu'elle montre les trois batteries riveraines de la basse-ville (les fortifications basses percées d'embrasures pour l'artillerie sont marquées par des flèches). En dépit de leur emplacement, elles se sont avérées incapables d'empêcher la Marine royale de remonter le fleuve jusqu'en amont de la ville. (Archives nationales du Canada, C-355)

Ci-dessous et ci-contre: La ville et ses environs à marée basse, tels que Wolfe les aurait vus en juin 1759 depuis l'extrémité occidentale de l'île d'Orléans. De gauche à droite: (1) Pointe-Lévy; (2) le cap Diamant; (3) la basse-ville; (4) la haute-ville; (5) l'embouchure de la rivière Saint-Charles; (6) la côte de Beauport; (7) la chute Montmorency; (8) la position de l'artillerie britannique à Montmorency. Wolfe avait d'abord l'intention de débarquer à Beauport; ayant été



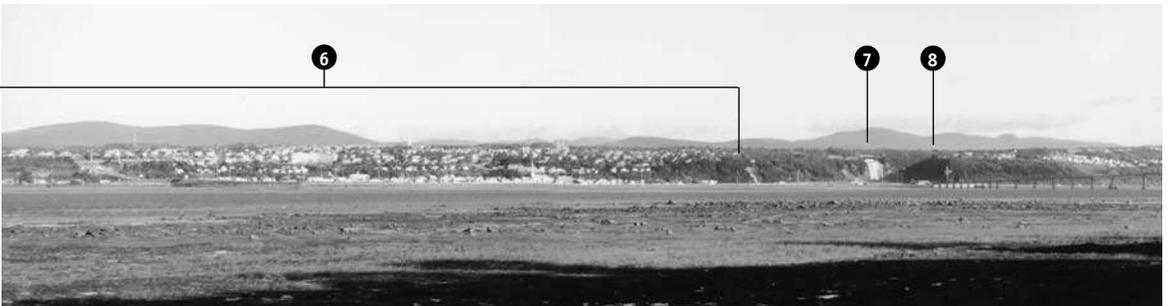


Pointe-Lévy de nos jours, vue depuis la haute-ville. (1) Les positions de l'artillerie britannique en 1759.
 (Photo: Dianne Graves)



Vue de Québec depuis Pointe-Lévy, par James Peachey, 1785. Dessinée depuis le lieu approximatif où les canonniers de Wolfe ont érigé leurs batteries en 1759, cette illustration montre clairement que les terres de la rive sud dominent la ville. Pour bien défendre Québec, il fallait absolument garder la main haute sur ce secteur. Cependant, en dépit des plans conçus à cette fin, les défenseurs de la ville ne l'ont jamais fortifié. (Archives nationales du Canada, C-2029)

pris de vitesse par Montcalm, il a finalement occupé Pointe-Lévy ainsi que le secteur oriental de Montmorency. Wolfe est resté fasciné par la contemplation de la côte de Beauport pendant tout l'été 1759 et a forgé sans relâche des plans d'attaque pour cette région. Le 31 juillet, quand il a finalement donné l'assaut, il a toutefois essuyé un cuisant échec.
 (Photos: Dianne Graves)



La méthode traditionnelle française consistant à faire usage de brûlots jouait encore un rôle stratégique dans le plan de défense. Bougainville l'intégrait à son programme. La stratégie a été maintenue et mise en œuvre, mais elle a grandement déçu les espoirs de ses partisans.

L'inefficacité et la malhonnêteté ayant longuement régné, la France ainsi que la Nouvelle-France allaient maintenant en payer le prix. La compétence et la droiture de tous les ingénieurs et entrepreneurs et la mise en œuvre de toutes les recommandations des soldats n'auraient peut-être pas empêché la chute de Québec en 1759. Néanmoins, l'inachèvement désastreux des défenses rendait la perte de la forteresse beaucoup plus probable. La position de Montcalm semblait inexpugnable – et l'était à certains égards. Mais à l'été, tandis qu'il engageait son long combat contre Wolfe, il était bien conscient de n'avoir guère d'atouts en main.

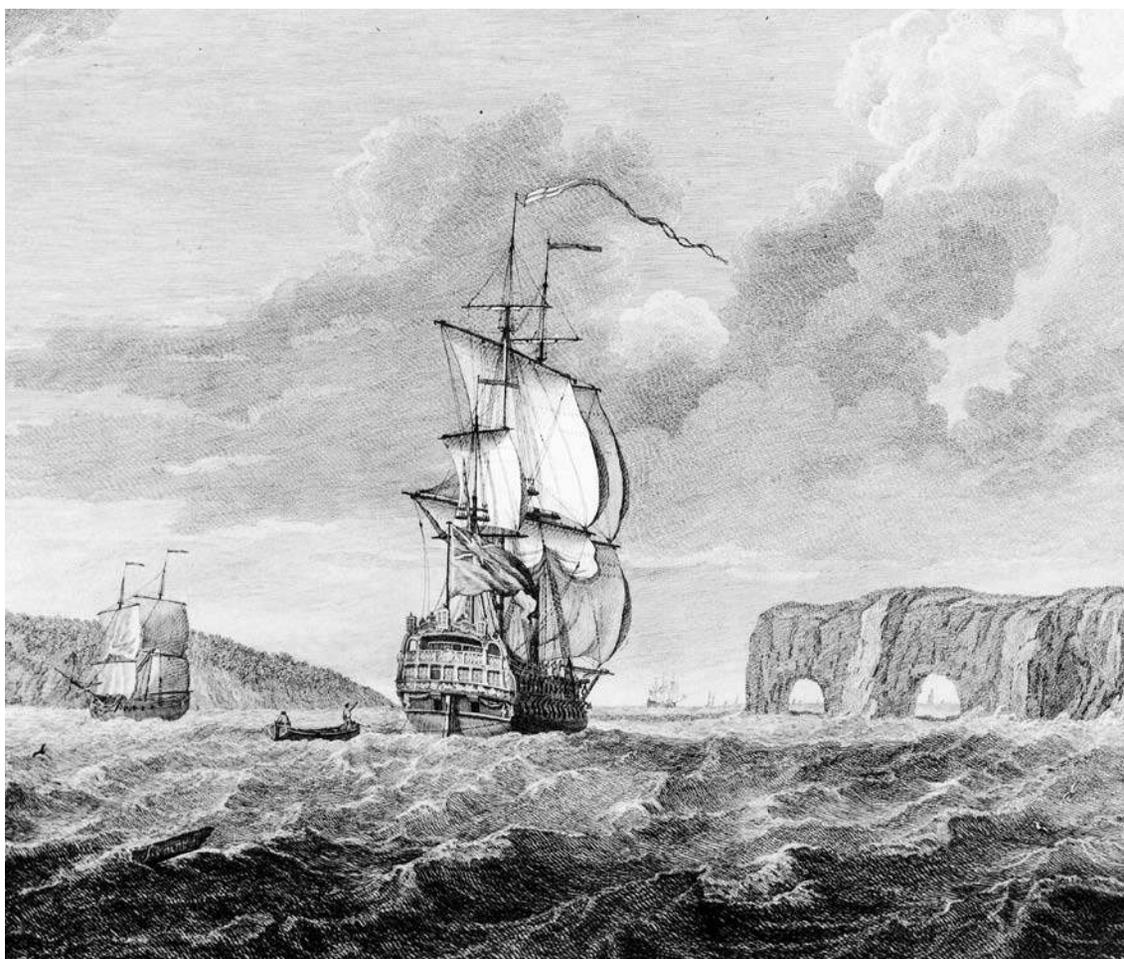
Dieu lui-même semblait être du côté de William Pitt en cette saison. En mai et juin, le journal de Montcalm souligne constamment la persistance des vents du nord-est, qui font remonter plus rapidement les bateaux britanniques sur le fleuve, vers la ville convoitée si mal défendue. (Les documents britanniques ne font pas état de conditions aussi excessivement favorables, mais le fait est que la flotte n'a jamais véritablement rencontré d'obstacle considérable à sa progression.) Tandis que les miliciens et les soldats français creusent les retranchements de Beauport et que les querelles font rage dans les discussions journalières convoquées par Vaudreuil, l'éblouissante artillerie britannique avance majestueusement vers son but.

J'aperçois les seigneurs de l'humanité qui défilent,
le port altier, l'œil étincelant de bravoure.

Ces lignes seront écrites cinq ans plus tard par Oliver Goldsmith. Peut-être évoquaient-elles la remontée du Saint-Laurent de juin 1759? Depuis leurs forteresses boisées, les habitants des seigneuries de l'aval ont sans doute contemplé avec une terreur croissante le défilé de ces vaisseaux imposants, toujours plus nombreux. Composée de treize bateaux, la garde avancée de Durell était déjà considérable. Elle fut toutefois rapidement éclipsée. À Québec, Vaudreuil hésitait: devait-il, ou non, suivre la recommandation de l'intendant, qui l'exhortait à renvoyer la milice de Trois-Rivières dans ses terres pour économiser les vivres? Il s'était presque résolu à les démobiliser, affirme le journal de Montcalm, quand, le 21 juin, un nouveau rapport lui arrive du bas du fleuve: la flotte britannique vient soudainement d'être augmentée de pas moins de 132 voiles. La milice est restée.

Efficaces, bien équipées, puissantes, les forces britanniques allaient au rendez-vous de l'impérial destin de la Grande-Bretagne. Cela faisait maintenant quatre ans que la petite armée de Braddock avait été taillée en pièces sur les rives de la Monongahela. Or, les pays anglo-saxons étaient devenus accoutumés de reprendre une vigueur formidable la quatrième année des guerres... La Grande-Bretagne a rarement, peut-être jamais, envoyé forces plus redoutables que les équipages et régiments chevronnés, aguerris et parfaitement sûrs d'eux qui se rapprochaient alors de Québec. Entravée par ses fortifications plus qu'imparfaites, sa terrible pénurie de vivres, ses effroyables jalousies, malhonnêtetés et divisions internes, l'insuffisance de ses forces régulières et son isolement croissant d'avec la mère patrie qui lui était imposé par la puissance navale britannique, la Nouvelle-France risquait la mort. Certes, les Canadiens étaient habitués au danger. Le Canada ne serait pas conquis sans résistance : sa population était farouchement déterminée à défendre son pays. Dans l'affrontement qui se préparait alors, les habitants de cette collectivité lointaine et désolée seraient mobilisés pour le combat à un degré tel que même les États totalitaires du XX^e siècle n'y atteindraient pas. Tandis que Wolfe et Saunders remontaient le fleuve, la colonie armait sa résolution et se préparait à vendre chèrement sa vie.

« J'aperçois les seigneurs de l'humanité qui défilent, le port altier, l'œil étincelant de bravoure. »
Pendant tout le mois de juin 1759, l'impressionnante flotte de vaisseaux de guerre et de transport de Saunders remonte le Saint-Laurent non encore cartographié – un véritable exploit de navigation. Dans cette peinture de Hervey Smyth, les voiliers britanniques franchissent le cap bien connu du rocher Percé, à 450 milles [750 km] au nord-est de Québec. (Archives nationales du Canada, C-784)



Mai, juin : premiers contacts

Le colonel de Bougainville arrive à Québec le 10 mai 1759. Rentrant de la mission fertile en événements qu'il a menée en France, il apprend que Vaudreuil et Montcalm sont à Montréal. Il s'y rend pour acheminer sans retard les dépêches qu'on lui a remises.



Nous savons par le journal de Montcalm qu'il reçoit alors de la France un avis annonçant une expédition britannique contre Québec. Il en informe immédiatement Vaudreuil et lui demande la permission de se rendre à Québec sur-le-champ pour en inspecter les défenses. Tout d'abord, Vaudreuil refuse. Mais très vite il reçoit lui-même une dépêche de la cour, vraisemblablement datée du 16 février, lui indiquant que « le général Wolf » part d'Angleterre avec 8 000 hommes; d'autres se joindront à sa troupe à Halifax¹. La cour ordonne à Vaudreuil de déterminer les mesures défensives à prendre, de concert avec Montcalm. Le général obtient donc l'autorisation de partir, ce qu'il fait rapidement: il quitte Montréal le 21 mai, rejoint Québec le soir du 22 et se met tout de suite au travail.

Le 23, des rapports relèvent la présence de bateaux britanniques à Saint-Barnabé, près de Rimouski (*voir carte, page 20*); ce sont, bien sûr, ceux de Durell. La nouvelle est confirmée à minuit par des feux de signal et par un message provenant de l'aval. À ce moment-là, Montcalm ainsi que, naturellement, l'intendant ont déjà réuni les officiers de la marine et des navires marchands à Québec et mobilisé leurs équipages. Le lendemain, 300 marins creusent des retranchements le long de la rive droite de la Saint-Charles, sous la

direction d'un ingénieur arrivé de France seulement quelques jours plus tôt. L'ordre est envoyé vers l'amont d'amener à Québec les bataillons réguliers qui ont hiverné dans les secteurs de Montréal et de Trois-Rivières, où il leur était plus facile de trouver subsistance; on commande par ailleurs aux paroisses de l'aval du fleuve de cacher les femmes, les enfants et les animaux au plus profond des bois. Les officiers britanniques faits prisonniers sont envoyés à Trois-Rivières. Des dispositions sont prises pour que les balises de navigation soient retirées du chenal de la Traverse et remplacées par de faux repères, et pour que des bateaux y soient coulés pour bloquer le passage.

Le 24, le gouverneur général arrive sur les lieux et confirme tous les ordres de Montcalm. Il est impressionné, nous dit le général, de constater la quantité de travail abattue en trente-six heures. Il décide de tenir une réunion chaque soir pour formuler les ordres du lendemain. La préparation des défenses se poursuit. Sur l'ensemble des bateaux présents dans le port, cinq bâtiments d'importance ainsi que trois plus modestes reçoivent instruction de faire désormais office de brûlots. On assemble une « batterie flottante »; on prépare les canonnières; deux carcasses de navire équipées de canons sont coulées dans l'embouchure de la Saint-Charles. On donne ordre d'établir dans la basse-ville les batteries riveraines additionnelles longtemps envisagées, mais jamais mises en œuvre. Des mesures sont prises également pour encadrer la haute-ville du côté de l'eau, ne serait-ce qu'au moyen de pieux de bois, et de boucher les remontées depuis le bas. Le 27 mai, les troupes régulières commencent d'arriver depuis l'amont du fleuve et sont cantonnées à l'ouest de la Saint-Charles pour être plus près des travaux faits dans cette région. Le lendemain, la décision est prise d'établir un pont sur cette rivière et d'en fortifier la tête sur la rive nord. Les documents de l'époque indiquent que trois ponts sont finalement construits; mais un relevé britannique établi juste après la chute de la ville laisse entendre que les assaillants ont trouvé à cet endroit les ruines d'un seul ouvrage de ce type².

Une décision arrêtée le 1^{er} juin aura des répercussions considérables sur la stratégie de la campagne. Les bateaux d'approvisionnement reçoivent l'ordre de remonter le fleuve jusqu'à Batiscan, à plus de cinquante milles [80 km] en amont de Québec, où ils constitueront une réserve sûre de vivres et de munitions. Certains remonteront plus haut encore, notamment ceux qui transportaient les prisonniers. Québec devient ainsi dépendante d'approvisionnements en provenance de l'ouest: vivres et munitions l'atteindront par bateaux fluviaux ou par charrettes, la voie de terre devant être utilisée dès que l'activité navale des Britanniques rendra la navigation incertaine. Toutefois, la presque totalité des hommes valides du pays étant mobilisés, ces convois seront extrêmement difficiles à organiser. Pourquoi n'a-t-on pas gardé de bonnes quantités de vivres à Québec? Parce qu'on craignait que les réserves de bouche de l'armée ne soient perdues si la ville devait tomber. Les vivres entreposées à Batiscan, l'armée pourrait se

replier vers l'ouest depuis Québec sans pour autant se condamner à la famine. Il est évident que les Français n'auraient jamais pris cette décision s'ils n'avaient pas été convaincus que la flotte britannique serait incapable de dépasser la ville. Ce lien vital, si fragile, constituerait la faille fatidique des positions françaises³.

Le blocage de la traverse n'a pas pu être mis en œuvre, le chenal étant trop large. Même s'ils tenaient Québec depuis un siècle et demi, les Français savaient en fait très peu de choses du Saint-Laurent. Les documents de l'époque abondent en commentaires amers sur l'incompétence des marins français qui ont incité les autorités à s'en remettre aux difficultés de la navigation sur ce fleuve pour protéger la capitale. Le 25 juin, alors que les bateaux britanniques s'acheminent dans la traverse à rythme régulier, Montcalm trempe sa plume dans l'acide pour écrire au brigadier Bourlamaque qu'on peut espérer avoir une bonne carte du fleuve « l'année prochaine ». « Nos meilleurs marins ou pilotes, ajoute-t-il, me paraissent ou des menteurs ou des ignorants. » Après la fin des combats de cette année-là, donc après la chute de Québec, Vaudreuil et Bigot exprimeront des constats similaires, quoiqu'en des termes moins directs⁴. L'étude scientifique du chenal du fleuve ne commence qu'avec l'arrivée des hydrographes de la flotte britannique, notamment le très célèbre James Cook, en 1759.

Le 4 juin, alors que les retranchements de la Saint-Charles sont déjà bien avancés, les travaux commencent sur la ligne de prolongement longeant la côte de Beauport. Les compagnies de grenadiers des cinq bataillons des troupes de terre de Québec sont cantonnées à Beauport sous les ordres de Bougainville pour travailler aux retranchements; en une semaine, plusieurs centaines de Canadiens y sont mis à pied d'œuvre pour creuser. Le 11, Montcalm se dit très satisfait de la situation : « Nous avons actuellement trois ponts sur la rivière Saint-Charles, écrit-il à Bourlamaque; mercredi, nous aurons trois grandes redoutes et beaucoup de petits ouvrages faits de Beauport à la Canardière, des ouvrages à la tête de nos ponts, et des retranchements le long de la rivière Saint-Charles⁵. » Vraiment, de grandes choses ont été accomplies en très peu de temps!

Il fallait absolument diviser les maigres ressources militaires de la colonie. Les ordres reçus de la France allaient dans le sens de Montcalm, à savoir qu'il était préférable de céder du terrain dans les secteurs les moins importants. À l'inverse, Vaudreuil aurait voulu préserver l'ensemble du territoire de la Nouvelle-France le plus longtemps possible. Conformément aux ordres, instruction fut donnée à Bourlamaque, qui commandait sur le lac Champlain, de renoncer à Carillon en cas de menace sérieuse et de s'établir plus au nord, à l'île aux Noix, sur le Richelieu. Encore fallait-il trouver des troupes pour cette opération visant à retarder Amherst; trois des huit bataillons réguliers, huit compagnies des troupes de la Marine et quelque 1 200 miliciens furent confiés à Bourlamaque, soit un total de 3 000 hommes⁶. Quoique lourde et progressant

lentement sans procurer beaucoup d'aide directe à Wolfe, la campagne d'Amherst a joué un rôle crucial dans sa victoire : la situation aurait peut-être évolué plus favorablement pour Montcalm s'il avait pu concentrer toutes ses forces régulières sur Québec. Par ailleurs, les risques ne se limitaient pas au front du lac Champlain ; encore fallait-il placer un détachement en garnison au fort Niagara et un autre à la tête des rapides du Saint-Laurent pour couvrir l'approche de Montréal depuis la voie du lac Ontario.

Les forces assemblées pour défendre Québec s'avéraient néanmoins imposantes, au moins en nombre. On avait prévu d'intégrer des miliciens aux unités de Français et de troupes de la Marine, ce qui fut fait. Il est toutefois assez évident que l'autre partie du plan – restreindre cette incorporation aux hommes les plus compétents et les plus vaillants des compagnies de la milice – n'a pas été mise en œuvre. Au total, presque tous les hommes valides du Canada étaient sans doute en armes à Québec quand Wolfe y est arrivé. Vaudreuil a affirmé que les retranchements de la côte de Beauport « furent occupés par plus de 14 000 hommes ». Bigot, qui était mieux à même de le savoir, écrivait quant à lui : « Nous avons 13 000 hommes et 1 000 à 1 200 sauvages, sans compter 2 000 hommes de garnison dans la ville⁷. » L'auteur du *Journal tenu à l'armée* est catégorique : l'effectif total de l'armée (vraisemblablement l'armée de terrain à Beauport, par opposition à la garnison dans la ville) comptait 13 718 combattants. Probablement rédigée par Vaudreuil, une note précisant cette affirmation souligne qu'on ne s'attendait pas à mobiliser un tel nombre, mais que des Canadiens de tous âges s'étaient portés volontaires, les plus jeunes d'à peine 12 ou 13 ans et les plus vieux, de 80. Malartic, du régiment de Béarn, rapporte un total de 15 685 hommes, dont presque 1 500 marins. Montcalm avance le chiffre le plus bas dans une lettre à Lévis : 10 800 hommes. Cet effectif ne tient évidemment pas compte de la garnison cantonnée dans la ville, des Indiens et des marins qui, ensemble, ont pu représenter environ 4 500 hommes de plus. Il est extrêmement difficile d'établir avec précision le nombre des miliciens en service actif au Canada en 1759. Néanmoins, sur l'ensemble des fronts, le total ne peut guère avoir été très inférieur à 15 000, une mobilisation tout à fait exceptionnelle pour une population de seulement 60 000 âmes. Mais les cinq bataillons de réguliers français formaient la composante la plus redoutable de l'armée de Montcalm. Or, ils venaient d'être affaiblis par l'envoi de détachements vers d'autres fronts, y compris des piquets des cinq bataillons qui furent envoyés à Bourlamaque⁸.

* On trouvera à l'annexe H le détail de l'ordre de bataille et de l'effectif des forces terrestres et marines françaises présentes à Québec en 1759.

Tandis que Wolfe remontait le Saint-Laurent, en ce mois de juin, que savait-il exactement de la forteresse qui constituait son objectif? L'information dont il disposait était beaucoup moins complète et précise qu'on ne l'affirme généralement.

Capturé à Oswego^{NdIT} en 1756, son ingénieur en chef, le major Patrick Mackellar, des Ingénieurs royaux, était prisonnier à Québec depuis quelque temps. Il avait déployé des efforts considérables pour recueillir des données sur les défenses. Une fois libéré, il a soumis au Service des approvisionnements militaires de Londres, en juillet 1757, un rapport sur les lieux accompagné d'un plan détaillé. Wolfe connaissait ce document et, pour autant que nous le sachions, celui-ci représentait sa meilleure source d'information sur les fortifications. Il constitue selon Doughty une description admirable de la ville de Québec; la plupart des historiens se rangent à son avis.

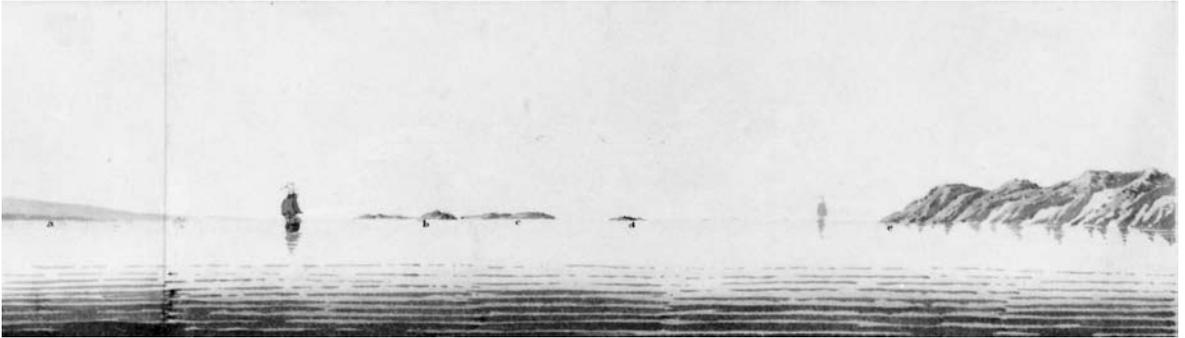
Les fabricants de légendes ont fait beaucoup mieux. Certains sont allés jusqu'à affirmer que Wolfe avait la carte de Mackellar en main quand il fut blessé à mort. On a dit aussi que Mackellar avait obtenu son information d'un traître canadien, lequel serait par conséquent le véritable responsable de la chute de Québec. Détail extraordinairement pittoresque, la rumeur ajoute que le nom de ce Canadien serait aujourd'hui encore soigneusement conservé dans un dossier secret enfermé dans une chambre forte du ministère de la Guerre britannique. Ainsi les descendants du traître seraient-ils protégés de l'opprobre auquel ils seraient vraisemblablement exposés si la trahison de leur ancêtre venait à être connue dans le Canada français⁹...

Les faits sont beaucoup moins piquants; historiens et romanciers l'auraient aisément constaté s'ils avaient pris la peine de comparer le plan de Mackellar aux cartes authentiques des défenses de Québec établies par les ingénieurs français avant la prise de la ville ou, par la suite, par Mackellar lui-même et les autres ingénieurs britanniques. Mackellar ne prétendait d'ailleurs pas avoir décrit avec exactitude la partie la plus importante des défenses, celles qui font face aux plaines d'Abraham. «En ce qui concerne les défenses sur le front terrestre, écrivit-il, je ne peux me prononcer qu'en fonction du plan et d'une information imparfaite et insuffisante. Le plan semble avoir été établi vers 1740, et je n'ai pas entendu dire que des ajouts aient été apportés aux fortifications depuis.» Il évoque ailleurs les précautions que les Français prenaient pour éviter que les prisonniers ne voient les défenses du côté de la terre. Ces mesures ont porté leurs fruits. Le plan sur lequel Mackellar se fonde pour établir le sien a été publié en 1744 dans *Histoire et description générale de la Nouvelle-France*, un ouvrage du père Charlevoix (Mackellar écrit systématiquement «Charles Voix»). Or, ainsi que nous l'avons mentionné, l'édification d'un tout nouveau système de fortifications a été entreprise en 1745 sur le front terrestre de la ville. Aucun des nouveaux ouvrages ne

NdIT: *Oswego: Chouaguen pour les Français.*

La Marine royale à Québec en 1759

Le siège de Québec de 1759 s'est révélé un triomphe des opérations amphibies. Le succès des Britanniques s'explique en premier lieu par le professionnalisme de la Marine royale, qui a su amener l'armée de Wolfe à bon port jusqu'à la ville puis lui a procuré un soutien inestimable jusqu'à la fin de l'assaut.



Ci-dessus : Vue des piliers, des rochers qui se dressent dans la Traverse, le secteur le plus dangereux et le plus difficile du Saint-Laurent, par James Peachey, 1784. En remontant ce fleuve réputé indomptable, et non encore cartographié, la Marine royale a réussi une prouesse de la navigation. (Archives nationales du Canada, C-2011)

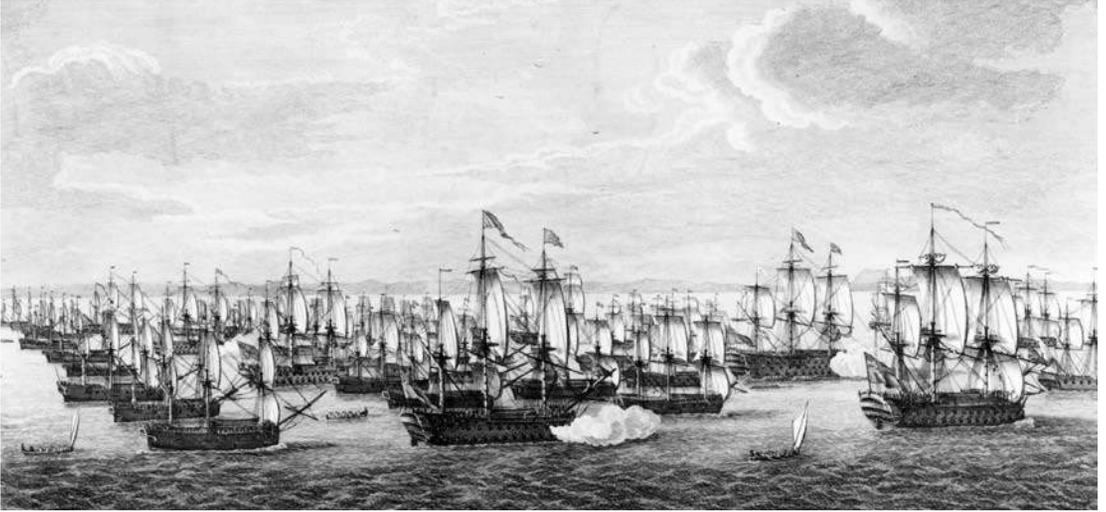
Ci-dessous : Le chenal sud du fleuve, vu depuis les terres hautes de l'île d'Orléans. Ce passage large et relativement profond qui sépare l'île d'Orléans de la rive sud constituait le principal mouillage des vaisseaux britanniques de guerre et de transport durant le siège. (Photo : Dianne Graves)



Ci-dessus : Le cap Tourmente, à l'est de Québec. Cette haute colline constituait un repère visible à plusieurs kilomètres depuis le fleuve. Elle servait également de point de rencontre aux bateaux britanniques qui venaient de remonter le Saint-Laurent en petites escadres. (Photo : Dianne Graves)



Le capitaine James Cook (1728-1779). Comptant parmi les navigateurs les plus chevronnés de la Marine royale, Cook a servi comme capitaine (pilote) du *HMS Pembroke* lors de l'expédition de Louisbourg et de Québec. Ses compétences ont été largement mises à contribution durant la remontée du Saint-Laurent non encore cartographié. C'est cependant en tant qu'explorateur que Cook s'est attiré la plus grande renommée. (Archives nationales du Canada, C-34668)



Ci-dessus: La flotte du vice-amiral Charles Saunders comptait 149 bateaux de guerre et de transport en juin 1759. Cette excellente illustration de Dominic Serres représente une flotte similaire donnant l'assaut sur La Havane en 1762. Elle procure ainsi une impression assez juste de l'engorgement qui pouvait régner sur le chenal sud du Saint-Laurent pendant le siège. Les bateaux de transport, aux formes arrondies, se tiennent à l'arrière des vaisseaux de la ligne d'attaque faisant voile vers leur objectif. Bon nombre de ces vaisseaux ont d'ailleurs participé à l'opération de Québec. On notera les tirs de salves ainsi que des petits bateaux chargés d'une myriade de tâches de moindre importance. (Bibliothèque Clements, Université du Michigan)

Ci-dessous: Les assiégés ont déployé leur arme secrète à deux reprises, le 30 juin et le 27 juillet – des brûlots bourrés de combustible et mis à feu pour détruire la flotte britannique. Les deux fois, les vaisseaux de la flotte ont réussi à les remorquer de manière à ce qu'ils ne puissent causer que de légers dommages. Les défenseurs de la ville, qui plaçaient beaucoup d'espoir en ces armes novatrices, ont été très déçus du résultat. (Peinture de Dominic Serres, Archives nationales du Canada, C-4291)



figure sur la carte de Mackellar. Celle-ci était donc en 1759 déjà dépassée depuis quatorze ans. Elle fait néanmoins état du gâchis considérable qui caractérisait les lieux en 1744 – les ouvrages de pierres inachevés du cap Diamant, les fortifications en terre de 1693 et les anciens retranchements qui les reliaient entre eux. Fait intéressant à relever, même les deux redoutes de Beaujours de 1712 ne figurent pas sur la carte de Mackellar.

S'il a existé, le Français qui a fourni à Mackellar l'information sur laquelle il s'est fondé pour établir son plan mériterait, non pas d'être châtié par ses compatriotes, mais de se voir décerner la croix de Saint-Louis! Fort heureusement pour Wolfe, les nouvelles défenses étaient inutiles pour l'essentiel et pas vraiment plus imposantes que les anciennes. De sorte que, bien qu'elle s'appuie sur des données complètement fausses, l'affirmation de Mackellar reste globalement juste: «L'attaque terrestre est la seule qui puisse garantir le succès de l'expédition. Elle doit viser la haute-ville et, selon toutes probabilités, elle ne pourrait se maintenir que quelques jours contre une force suffisante bien organisée.» À quel moment Wolfe a-t-il découvert l'ampleur et la configuration des défenses terrestres? Les documents historiques ne l'indiquent pas. Il est même possible qu'il n'ait jamais pu en prendre la pleine mesure, du moins jusqu'au dernier matin de sa vie. Rudimentaire, mais parlant, le *Plan authentique du fleuve Saint-Laurent [...] avec les opérations du siège de Québec [...] jusqu'au 5 septembre 1759* («Authentic Plan of the River St.Laurence [...] with the Operations of the Siege of Quebec [...] down to the 5. Sep^r. 1759»), de Thomas Jefferys, a été établi au moment du siège et largement diffusé par la suite; il montre encore les défenses déjà décrites par Charlevoix en 1744 et par Mackellar en 1757. (Différentes versions de ce document illustrent plusieurs ouvrages très récents.)

Mackellar a fait de son mieux. Il a su écouter et regarder dans toute la mesure où cela lui était permis. On ne peut lui reprocher non plus de n'avoir pas rencontré le traître canadien qui sévit dans la légende. Il a fait état de l'intention des Français d'utiliser des brûlots contre une éventuelle flotte d'envahisseurs; il a également souligné que, si la navigation sur le Saint-Laurent s'avérait effectivement délicate, il ne la croyait pas aussi difficile et dangereuse que les Français eussent aimé le faire croire au reste du monde. Sa description générale de la région de Québec s'est très certainement révélée d'une aide précieuse pour Wolfe.

Se fondant sur les bribes d'information dont il disposait, Wolfe entreprit d'établir les plans les plus judicieux possible tandis qu'il se trouvait encore à Louisbourg. La lettre qu'il a écrite à son oncle, le major Walter Wolfe, le 19 mai, est très intéressante¹⁰ et semble porter la marque de Mackellar.

La ville de Québec est très mal fortifiée, mais construite sur du roc. Pour investir les lieux et rompre toute communication avec la colonie, il faudra établir nos campements de telle sorte que nous ayons à notre droite le fleuve Saint-Laurent et à notre gauche, la rivière Saint-Charles. De la rivière Saint-Charles à Beauport, les communications doivent être maintenues par des redoutes et des postes fortement retranchés. L'ennemi peut franchir cette rivière aux basses eaux ; et il faudra que nous établissions de petits postes retranchés depuis la pointe de Lévy à la Chaudière. Notre force navale a pour mission de se rendre maîtresse des eaux, en amont comme en aval de la ville. Si je découvre l'ennemi fort, audacieux et placé sous un commandement solide, je procéderai avec la plus grande prudence et circonspection, donnant ainsi à M. Amherst le temps d'exercer sa supériorité. Si, par contre, je les constate timides, faibles et ignorants, nous les pousserons avec plus de vigueur, de sorte que nous pourrions venir en aide au commandant en chef avant la fin de l'été. Je reconnais que nous risquons quelque difficulté à passer la rivière Saint-Charles, à moins que nous ne puissions envoyer subrepticement un détachement pour remonter le Saint-Laurent et le cantonner à trois, quatre, cinq milles ou plus en amont de la ville, puis bénéficier d'un temps suffisant pour nous retrancher si fortement qu'ils renonceront à attaquer.

On a écrit que cette lettre montrait que Wolfe avait déjà en tête le plan qu'il mettrait en œuvre la nuit précédant la bataille des Plaines. Il n'en est évidemment rien. Cette lettre prouve simplement qu'il envisageait plusieurs stratégies et que le débarquement en amont de Québec constituait l'une d'entre elles. Wolfe n'avait pas besoin du rapport de Mackellar pour comprendre que la prise de la ville ne pouvait se faire sans l'attaquer par son front terrestre, le seul à être dépourvu de défenses naturelles. Toute la question était de savoir comment atteindre ce point faible. Il est assez évident que Wolfe était alors enclin à considérer que l'attaque la plus susceptible de réussir serait celle que Phips avait tentée en 1690 : débarquer sur la côte de Beauport puis traverser la Saint-Charles. Wolfe n'avait pas encore eu l'occasion d'effectuer la reconnaissance de son objectif et il a été bien avisé de ne pas se l'imaginer avant de l'avoir vu. Ainsi que nous le constaterons, il continua néanmoins d'hésiter longuement sur la stratégie à mettre en œuvre, alors même qu'il se trouvait déjà devant Québec.

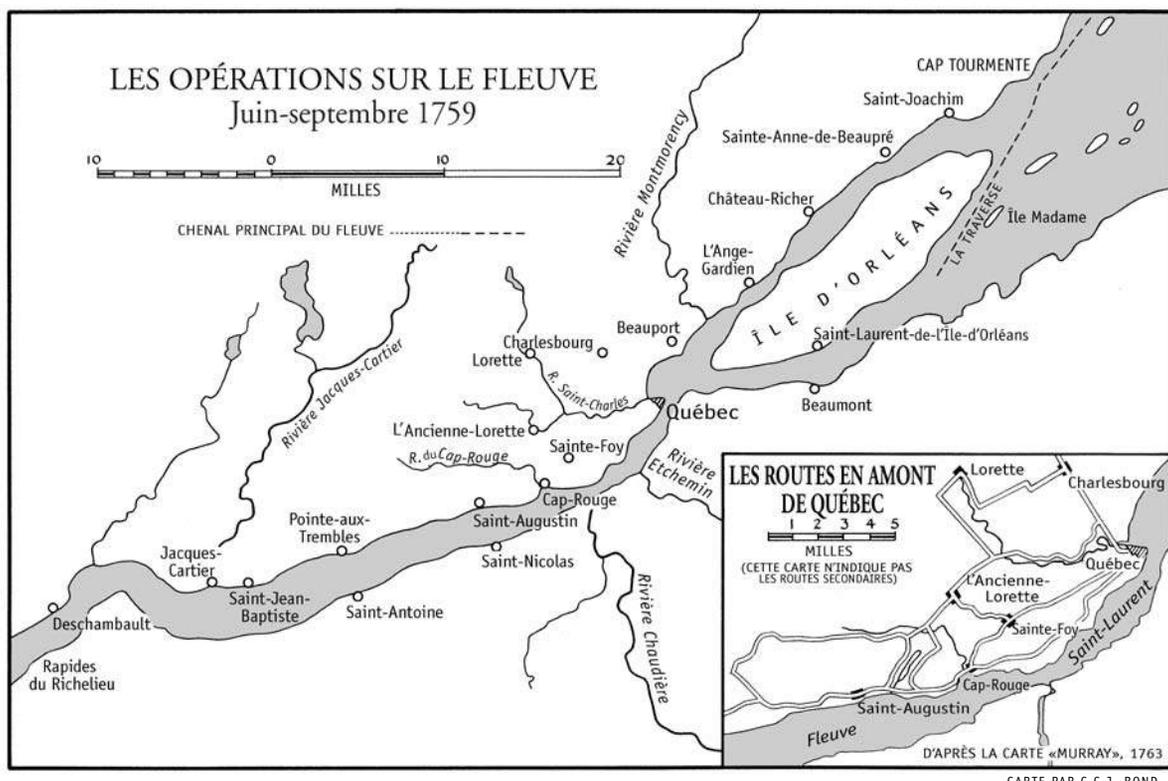
Une lettre que Wolfe a écrite à Amherst depuis l'Atlantique le 6 mars nous renseigne sur ses réflexions et son état d'esprit. Après s'être plaint de l'insuffisance de ses troupes et avoir laissé entendre qu'il aurait mieux valu envoyer Amherst remonter le Saint-Laurent avec quinze ou seize bataillons, il écrit :

Si, par mauvaise fortune sur le fleuve, par la résistance de l'ennemi, par la maladie, par morts nombreuses dans l'armée, ou par toute autre cause, nous constatons que Québec risque de ne pouvoir tomber entre nos mains (nous persévérons néanmoins jusqu'au dernier instant), je propose d'incendier la ville avec nos canons, de détruire les récoltes, les maisons et le bétail, en amont comme en aval, d'expédier autant de Canadiens que possible en Europe et de ne laisser derrière moi que la famine et la désolation; belle résolution, et très chrétienne!, mais nous devons apprendre à ces scélérats comment faire la guerre en gentilshommes.

Ces menaces, ainsi que nous le verrons, n'étaient pas des paroles en l'air. Wolfe ajoute que, dans l'éventualité où Durell arriverait sur le fleuve avant l'ennemi, il pourrait être possible de prêter assistance à Amherst « en faisant remonter des sloops et des goélettes jusqu'au fort de Chambly » (sur le Richelieu). « Nous constaterons ici la grande utilité des forces navales de ce type sur le fleuve Saint-Laurent, entre Montréal et Québec, ajoutait-il. Et je n'ai aucun doute que ces petits vaisseaux arriveront aisément à Québec dans la nuit. » Wolfe mesure l'importance du rôle que peut jouer une force navale engagée dans le fleuve en amont de Québec; mais il n'a apparemment pas envisagé que des bâtiments plus grands puissent dépasser la ville; il n'évoque pas non plus, dans ces pages, l'éventualité d'un débarquement sur la rive nord¹¹.

Dans le bas du Saint-Laurent, les officiers français que Vaudreuil avait envoyés pour surveiller les Britanniques et encadrer les déplacements de population se heurtent à de nombreuses difficultés. Nous possédons la correspondance échangée entre le gouverneur général et le capitaine de Léry (un fils de l'ingénieur de Québec), qui avait été dépêché au début de mai pour prendre en charge le secteur de Kamouraska, sur la rive sud, depuis Rivière-Ouelle jusqu'à L'Islet-du-Portage, en aval (*voir carte, page 20*). Le capitaine de Léry a reçu l'ordre de faire remonter les vieillards, les femmes, les enfants et le bétail de cette région jusqu'à Pointe-Lévy, en face de Québec; tous les hommes valides étaient en revanche tenus de rester avec lui en tant que miliciens. Il avait également pour mission de rendre compte des mouvements des bateaux britanniques, de s'opposer à toute tentative de débarquement et de se replier sur Québec avec ses hommes uniquement dans l'éventualité où la flotte remonterait le fleuve.

Les *habitants* accueillent ce programme avec réticence, refusant de croire que les Anglais sont vraiment à leurs portes. Ils doivent encore planter l'avoine et refusent de quitter leurs foyers. Quelques paroisses sont évacuées de la manière prescrite, mais Vaudreuil doit modifier ses ordres à la fin de mai. Il autorise maintenant la population à se cacher dans les bois. Les Anglais se trouvent déjà sur le fleuve; il est trop tard pour mener à bien le plan originel¹².



Ainsi que nous l'avons vu, les Français n'avaient pris aucune mesure efficace de défense dans le bas du fleuve. La milice se contente de surveiller les côtes et de transmettre l'information ainsi recueillie; quand l'équipage d'un bâtiment britannique isolé lui offre une cible convenable, elle tire à l'occasion quelques coups de mousquets. En jetant l'ancre au large de l'île Saint-Barnabé, le 20 mai, la flotte de l'amiral Durell permet aux Britanniques de prendre pied dans les régions colonisées du Canada. Mais le premier véritable contact entre les forces rivales n'intervient que le 5 juin, ou à peu près, à l'île aux Coudres et la « rencontre » est en réalité plus comique qu'alarmante. Le navire amiral de Durell, l'imposant *Princess Amelia*, jette l'ancre le 28 mai « entre l'île aux Coudres et le continent. » Les Britanniques trouvent l'île déserte et leurs troupes y débarquent dès le lendemain¹³. Au moment où cette nouvelle arrive à Québec, une grande partie des Canadiens et des Indiens sont envoyés sur les lieux pour tenter de capturer un prisonnier, probablement pour lui soutirer de l'information. L'opération n'est pas des plus réussies... Comme souvent en pareil cas, les Indiens renoncent au moment le plus critique et les expéditionnaires n'accomplissent finalement rien. Néanmoins, quelques hommes de l'île aux Coudres participant à cette mission décident de la poursuivre par leurs propres moyens. Ils mettent ainsi la main sur trois aspirants de marine britanniques occupés à se distraire sur l'île avec des chevaux qui y avaient été laissés. D'entre eux, deux montent le même cheval quand ils

sont pris en embuscade et emmenés prisonniers jusqu'à Québec. L'un d'eux, dit-on, était un petit-fils de Durell (une autre version de l'histoire affirme que l'un des hommes était son fils, et l'autre son neveu)¹⁴. Le journal de l'amiral ne parle pas de cette affaire, mais il nous apprend que Durell avait envoyé deux aspirants de marine à terre le 31 mai « pour signaler tout bateau ou vaisseau qui remonterait ou descendrait le fleuve ». L'amiral, ajoute ce document, aurait donné des instructions dès le lendemain pour interdire aux soldats et aux marins de « tourmenter » les chevaux de l'île. Les jeunes hommes contrevenaient donc aux ordres qui leur avaient été donnés quand ils firent face à leur infortune...

Après avoir fait preuve d'une certaine apathie, Durell se montre maintenant très actif. Le 3 juin, il ordonne au capitaine William Gordon, du *HMS Devonshire*, 66 canons, de prendre sous son commandement le *Centurion*, le *Pembroke* et le *Squirrel* ainsi que les trois bâtiments de transport et de « leur faire remonter le fleuve aussi loin que l'île d'Orléans, et aussi haut que cela lui sera possible » afin de détruire les brûlots qu'on y a vus et de recueillir de l'information. Le colonel Carleton l'accompagne. Mais des vents contraires empêchent Gordon de quitter l'île aux Coudres, et ce, jusqu'au 8. Cet après-midi là, par contre, il arrive au début de la fameuse Traverse, en vue des escarpements sinistres et imposants du cap Tourmente – sur lequel la batterie dont l'érection avait été préconisée par Montcalm n'a jamais été construite. Le lendemain matin, le *Devonshire* appelle tous les bateaux possédant équipage et armement à s'engager dans le chenal de la Traverse. Leur exploration se poursuit le 10; le 11, monsieur Cook, du *Pembroke*, « revient satisfait de s'être familiarisé avec le chenal ». C'était donc si simple! Et maintenant, la voie de Québec est grande ouverte... Le 14, la division de Gordon remonte la Traverse et jette l'ancre à son autre extrémité, entre l'île Madame et l'île d'Orléans. Gordon a déjà demandé à Durell de lui procurer des petits vaisseaux pour l'aider dans ses opérations. Il lui annonce maintenant qu'il ne croit pas sa modeste force militaire suffisante pour débarquer sur l'île d'Orléans, où il pourrait être attaqué par des effectifs en provenance de Québec beaucoup plus nombreux que les siens¹⁵.

Le premier véritable affrontement a lieu le 17 juin. Le très cossu et très ingénieux Le Mercier, canonnier de son état, a demandé à Vaudreuil l'autorisation d'apporter un canon sur l'île d'Orléans pour harceler les bateaux britanniques, requête à laquelle le gouverneur général a accédé (soit dit en passant, sans consulter Montcalm). Le projet de Le Mercier consistait à tirer des boulets chauffés au rouge. Il aurait apparemment été abandonné quand il s'est avéré qu'aucun artilleur de la colonie ne savait rougir les boulets... Le 17, alors que l'artillerie de Le Mercier est acheminée vers l'île, Gordon ordonne aux bateaux en armes et équipage de tenter de mettre hors d'état de nuire un petit vaisseau français (en fait, un brûlot) dont on a relevé la présence près de Saint-

Joachim, dans le chenal du côté nord de l'île d'Orléans. Mais les Indiens de l'île se précipitent en nombre dans leurs embarcations. Le Mercier fait feu sur les bateaux, se contentant peut-être de coups de mousquets. Le *HMS Porcupine*, qui avait reçu instruction de les couvrir, en est empêché par manque de vent. Les Français capturent le canot du *Squirrel* avec son équipage de huit hommes. Ils remportent donc la première manche ; ils obtiennent de surcroît beaucoup d'information de l'équipage du *Squirrel*⁶.

Si Montcalm s'était montré extrêmement cinglant envers le plan de Le Mercier, celui-ci réussit néanmoins à nuire aux Britanniques. Le matin du 18, le *Centurion* observe qu'on installe une batterie sur la rive. Lui et d'autres bateaux font feu, ainsi que le note son journal de bord, non sans une certaine déception : « Essuyé plusieurs tirs depuis notre cible, qui ont coupé une sous-barbe ainsi que le coin de notre grand perroquet. » Il y aura d'autres canonnades le lendemain de part et d'autre. Le journal de bord du *Pembroke* semble indiquer que le feu français l'a obligé, ainsi que le *Centurion*, à changer de position. Le Mercier se replie. Nulle victime n'est inscrite aux registres, dans aucun des deux camps¹⁷.

Une courte pause s'ensuit. Le capitaine Gordon ne tente pas d'autre percée avant l'arrivée des renforts. Les Français poursuivent les travaux de retranchement de la côte de Beauport aussi rapidement que les intempéries le leur permettent. Le 21 juin, ainsi que nous l'avons vu, ils apprennent que le gros de la force navale britannique est arrivé sur le fleuve. S'il leur restait le moindre doute quant à la gravité de la situation, l'heure n'est décidément plus à l'incrédulité.

Wolfe lui-même s'approche maintenant de son objectif. Le 19 juin, le *Neptune* jette l'ancre au large du Bic. Le *Richmond*, une frégate de la flotte de Durell, l'y rejoint ; son équipage lui fait part des événements en cours vers l'amont du fleuve. Wolfe passe sur le *Richmond* et arrive le 23 à l'île aux Coudres. Le général monte à bord du *Princess Amelia* et demande à l'amiral Durell d'envoyer deux bateaux de plus, chargés de troupes, à l'île d'Orléans. Durell s'empresse d'y envoyer l'*Alcide* et le *Sutherland*. Quelques heures plus tard à peine, Durell ayant donné à son capitaine l'instruction d'avancer avec le général dans la Traverse et de le faire débarquer à l'endroit qui lui paraîtrait le plus approprié, le *Richmond* reprend sa remontée du fleuve. Le laconisme des registres maritimes ne réussit pas à camoufler l'impatience que le jeune général éprouve à en découdre avec l'adversaire. Le même jour, la première division des transports gagne l'île aux Coudres. Le 25, l'amiral Saunders y arrive à bord du *Hind*, transfère son commandement au *Stirling Castle*, 64 canons, et remonte le fleuve¹⁸.

Portée par d'imposants bateaux, l'artillerie lourde passe de l'autre côté de la Traverse aussi facilement que les bâtiments de Gordon l'ont fait avant elle. Le compte rendu le plus célèbre de cette opération est celui que nous a laissé le capitaine John Knox, du

43^e régiment d'infanterie. Il décrit la manière dont Thomas Killick, commandant du *Goodwill*, un bateau de transport, a refusé les services d'un pilote français capturé et a tenu à déterminer lui-même la route qu'il emprunterait, non sans force exclamations méprisantes envers les prétendus dangers de la navigation sur le Saint-Laurent : « Que je sois damné s'il n'existe pas dans la Tamise un millier d'endroits cinquante fois plus périlleux que celui-ci ; j'ai honte à penser que des Anglais puissent s'en effrayer* . » Le matin du 27 juin, 38 bateaux de transport sont au large de Saint-Laurent sur l'île d'Orléans, du côté sud de cette grande île, à six milles [10 km] de son extrémité occidentale ; c'est là que Wolfe entreprend de débarquer avec son armée le même jour¹⁹.

Le major Mackellar indiquait dans son rapport que l'île d'Orléans constituait le lieu le plus adéquat pour un premier débarquement. Il se trouve aux côtés de Wolfe après l'opération ; accompagné d'une escorte d'infanterie légère, il s'enfonce dans les bois vers la pointe ouest de l'île. (Nous avons connaissance de cette excursion grâce aux capitaines Knox et Bell ; le journal de Wolfe lui-même ne la mentionne pas – peut-être parce que, comme cela arrivait avec les journaux, il n'était pas toujours écrit régulièrement.) On peut aisément s'imaginer le vif désir qu'éprouvait le général à voir la fameuse forteresse pour laquelle il avait traversé l'océan, dans l'intention de l'assaillir, et à en effectuer la reconnaissance. Arrivé à la pointe, lui et ses compagnons aperçoivent à moins de quatre milles [6,5 km], de l'autre côté des eaux du bassin de Québec, la ville dressée sur son légendaire promontoire rocheux. Mais ce n'est pas tout. Beaucoup plus près d'eux s'étend la baie de Beauport ; et là, de la Saint-Charles jusqu'à Montmorency, sur un front de six milles [10 km], des campements, des batteries et des redoutes les fixent. Dans les jours précédents, les bataillons réguliers français ont commencé d'occuper les positions de Beauport. Montcalm lui-même, avec le reste des forces, y sera dès le lendemain²⁰. Pour la première fois, Wolfe est à même de mesurer l'ampleur du défi qui s'offre à lui. Montcalm l'a devancé. La côte qu'il avait espéré prendre et fortifier est déjà prise et fortifiée par l'ennemi. L'heure n'est plus à l'impatience et à la fougue. Il devra revoir ses plans.

Les Français n'ont rien tenté pour empêcher le débarquement sur l'île d'Orléans, retirant même sur-le-champ les dernières forces qu'ils y avaient déployées. Mais il leur semble maintenant devenu opportun d'employer leurs brûlots contre les vaisseaux britanniques dans le chenal du côté sud de l'île. Dans la nuit du 28, la flottille entière des sept bâtiments descend la rivière (le huitième a brûlé inopinément trois semaines plus tôt, causant presque un cataclysme dans le port). L'opération tourne au fiasco spectaculaire. Les documents français relatant ces événements se contredisent entre

* On trouvera en annexe G le compte rendu de Knox sur la manière dont Killick a fait remonter le fleuve à son vaisseau.

eux; il semble cependant que les brûlots ont été actionnés trop tôt. Les bateaux anglais les plus à l'ouest lèvent l'ancre en hâte et s'enfuient toutes voiles dehors (le *Centurion* doit même couper ses amarres) en tirant du canon pour avertir les bâtiments de l'aval; les équipages des embarcations à rames s'emparent des engins enflammés pour les remorquer en lieu sûr. Ainsi que le signale d'un ton acerbe l'auteur du *Journal tenu à l'armée*, cette entreprise vaine a coûté au roi de France la bagatelle de million de livres. Regardant et entendant les bateaux en flammes qui descendent le chenal en pétaradant, certains hommes des postes avancés de Wolfe sur l'île prennent peur; l'alerte générale est donnée. Mais voilà tout ce que Louis XV obtint en contrepartie de son million²¹.

Dans une lettre écrite à son oncle, Wolfe indique qu'il prévoit s'établir sur la rive sud, en direction ouest à partir de Pointe-Lévy. C'est effectivement la première mesure qu'il prend après le débarquement sur l'île d'Orléans. Bien qu'il écrive dans son journal, le 27 juin, « déterminé de débarquer à Lévis et au pied de la chute Montmorency », cette opération a été menée en réalité sur la recommandation de l'amiral Saunders, qui l'avait transmise à Wolfe par l'intermédiaire du capitaine Wheelock le 29 juin. Saunders craignait vraisemblablement que les Français ne placent une batterie à Pointe-Lévy et n'empêchent le mouillage dans le bassin. Wolfe agit maintenant avec célérité. Quelques troupes légères débarquent dans la région de Beaumont la même nuit, suivies le lendemain matin par la brigade de quatre bataillons placée sous le commandement de Monckton. Sous les ordres de notre ami le capitaine de Lévy, la milice canadienne leur oppose une certaine résistance. Conformément aux ordres qu'il a reçus, le capitaine a remonté le fleuve à mesure que la flotte avançait; il est maintenant le plus haut gradé dans ce secteur. Quelques Indiens traversent depuis la rive nord pour lui porter assistance²².

Cette opération aurait pu provoquer un grave affrontement. Ainsi que nous l'avons vu, Montcalm, s'exprimant par la bouche de Bougainville, avait recommandé de fortifier Pointe-Lévy. Mais rien n'a été fait. Se rendant à Québec ce 30 juin, il exhorte Vaudreuil à envoyer un important détachement à la pointe avant que les Britanniques ne puissent s'y établir. Selon l'auteur (français) du *Journal du siège de Québec*, un homme généralement bien informé des événements agitant les cercles officiels de la ville, le gouverneur accède à sa requête parce que Pointe-Lévy se trouve dans une région boisée où ses chers Canadiens et Indiens pourront mettre à profit leur maîtrise des tactiques de harcèlement et d'embuscade. Un événement inattendu va toutefois empêcher l'exécution de ce plan. Un prisonnier capturé dans les affrontements de Lévy déclare que le débarquement de la pointe n'est qu'une feinte et que les Britanniques s'apprêtent à passer réellement à l'attaque le soir même, contre les positions situées entre Beauport et la Saint-Charles. L'opération prévue contre Pointe-Lévy est donc annulée. Montcalm revient au camp au grand galop et différentes mesures

L'armée du roi George (1)



Simple soldat du régiment d'infanterie d'Anstruther (le 58^e) en tenue de campagne, par G. A. Embleton. On remarquera les guêtres de campagne brunes et les piquets de tente attachés au havresac. Le tricorne désigne l'homme comme appartenant à l'une des huit compagnies de ligne (« chapeautés ») de son bataillon. (Avec l'aimable autorisation de Parcs Canada)



Soldat de la compagnie d'infanterie légère du régiment d'Anstruther tel qu'il aurait pu être vêtu en 1759, par G. A. Embleton. Chacun des régiments britanniques possédait une compagnie de ces tirailleurs dûment formés, qui assuraient l'avant-garde et l'arrière-garde. En Amérique du Nord, leur uniforme était adapté au terrain boisé: le pan arrière de leur manteau était raccourci et leurs étonnants tricornes, transformés en couvre-chefs plus pratiques. (Avec l'aimable autorisation de Parcs Canada)

À droite: Highlander en tenue de campagne (illustration d'un manuel d'instruction militaire de l'époque). Wolfe avait un régiment de Highlanders sous son commandement, le 78^e. Ce régiment a amplement prouvé sa compétence ainsi que sa vaillance – alors même que son officier commandant ainsi que bon nombre de ses hommes avaient combattu la Couronne britannique quatorze ans plus tôt. (Avec l'aimable autorisation de Museum Restoration Service)



The proper Position of a Soldier.

À droite: Officier du 2^e bataillon du 60^e régiment d'infanterie (le Royal American). Son bonnet pointu le désigne comme membre de la compagnie de grenadiers de son bataillon, des hommes recrutés parmi les soldats les plus chevronnés et les plus habiles. En plus des compagnies de grenadiers appartenant à chacun de ses régiments de ligne, Wolfe pouvait compter sur un petit bataillon de ces troupes d'élite provenant des trois régiments d'infanterie restés en garnison à Louisbourg. On remarquera que cet officier

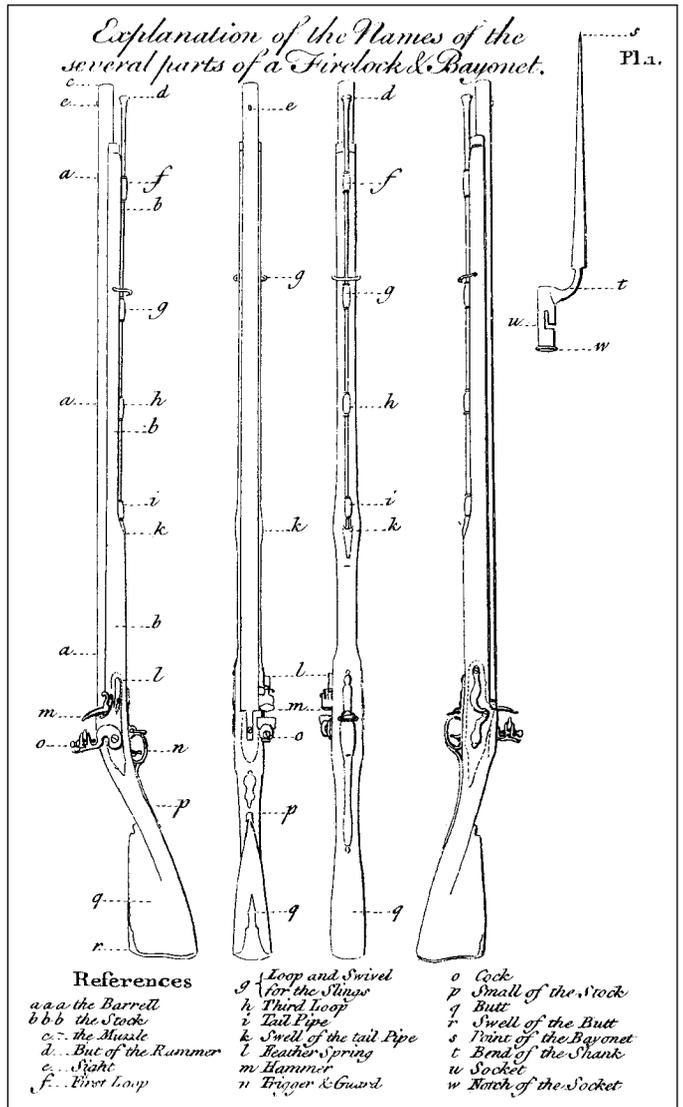


est armé d'un fusil, plus court que le mousquet habituel. (Reproduction d'après P. W. Reynolds, collection du chargé de publication)



Ci-dessus : Un Brown Bess, mousquet britannique de modèle Long Land, calibre 0,75 pouce [19 mm]. Le Long Land était l'arme la plus courante des troupes d'infanterie britannique lors du siège. Il est entré en service dans les années 1730 et a été utilisé pendant près de 40 ans. Quoique lourd, il constituait l'une des meilleures armes de cette catégorie ; les troupes françaises le craignaient en raison de ses balles de plomb de presque une once [28 g], qui infligeaient de terribles blessures. (Avec l'aimable autorisation de Parcs Canada)

Les parties d'un mousquet de modèle Long Land présentées dans un manuel britannique de l'époque, *A Plan of Discipline for the Norfolk Militia*, 1759. Les éléments les plus importants de cette arme étaient la platine (*lock*), la monture (*stock*) et le canon (*barrel*) – d'où l'expression anglaise *the lock, the stock and the barrel*, qui signifie « le tout », « l'ensemble ». (Avec l'aimable autorisation du Museum Restoration Service)



sont arrêtées pour faire face à l'assaillant. Vaudreuil et Bigot, qui avaient apparemment déjà décidé, selon toute apparence, de s'installer dans le camp ce jour-là, se montrent comme il se doit; si l'on en croit la plume acide de l'auteur du journal de Montcalm, « [ils restent] chez eux tout prêts à monter à cheval pour se sauver ». Toute la nuit, les Français en armes se tiennent sur le qui-vive. Mais aucune attaque n'est déclenchée contre eux. À l'aube, ordre est donné de rompre les rangs. Très vite, une fausse alerte bat le rappel des troupes; les Canadiens postés à droite de la ligne tirent un nombre effarant de coups de mousquets sans qu'aucune cible ne s'offre à leurs yeux. Leurs tirs alarment tout autant la ville que le camp britannique installé sur l'île²³.

L'histoire se répète, semble-t-il, le 1^{er} juillet. Une fois de plus, on planifie l'envoi de troupes à Pointe-Lévy. Mais le *Journal du siège* rapporte que Vaudreuil se met en tête de retourner à Québec et de reprendre l'interrogatoire du prisonnier. Celui-ci déclare alors que l'attaque doit avoir été reportée, mais qu'elle aura certainement lieu le soir même. L'opération française est annulée de nouveau. Une fois encore, les troupes passent la nuit dans les retranchements en attendant un assaut qui n'aura jamais lieu. À ce moment-là, après avoir essuyé d'innombrables escarmouches avec les Canadiens et les Indiens, la brigade de Monckton s'est déplacée vers l'ouest et s'approche des hauteurs faisant face à la ville. Carleton occupe par ailleurs la pointe occidentale de l'île d'Orléans depuis le 29 et a commencé de la fortifier²⁴. Les bateaux de Saunders pourront maintenant prendre possession du bassin de Québec sans trop craindre de se faire bombarder depuis les terres.

Montcalm, apparemment, souhaite encore attaquer les Britanniques sur la rive sud. L'auteur de son journal (à ce moment-là, probablement le lieutenant Marcel, son aide de camp) écrit ainsi le 2 juillet: « Après dîner, M. le marquis de Montcalm m'a fait entrer dans son cabinet, où il m'a dicté un mémoire relatif à l'expédition de Pointe-Lévy. Il le remit sur-le-champ à M. le marquis de Vaudreuil. Cette proposition, présentée dans tous ses détails et ses points de vue, n'a pas été acceptée. » Ce mémoire n'est pas parvenu jusqu'à nous, et nous ne savons de cet incident rien de plus que ce que nous en révèle le journal de Montcalm. L'anecdote prouve néanmoins ceci: les instructions envoyées par la cour à Vaudreuil, et l'enjoignant de s'en remettre à Montcalm pour toutes les questions militaires, n'ont guère été suivies d'effets. Le lendemain, selon la même source, Montcalm, qui n'a, semble-t-il, jamais complètement accepté la prolongation vers la gauche de sa ligne de Beauport par Lévis, propose de retirer les troupes sur la gauche en laissant les tentes dressées, de former une réserve « et de rétrécir par là notre ligne de défense prodigieusement étendue ». Une fois de plus, « l'irrésolution du généralissime », écrit Marcel, interdit tout passage à l'action. On ne peut pas considérer toutefois que les Français en ont pâti, puisque Wolfe a débarqué

tout près d'eux sur leur flanc gauche, à la chute Montmorency, seulement quatre jours plus tard.

De son côté, Wolfe tente de résoudre ses difficultés avec autant d'énergie que sa santé médiocre le lui permet. (Le 2 juillet, il écrit dans son journal : « vessie douloureuse ; douleurs atroces ; ai étudié les plans. ») Il a rendu visite à Monckton le premier du mois et a de toute évidence fort peu apprécié ses dispositions – mais aussi le fait que les canonnières françaises bombardent ses positions sans que la marine puisse leur opposer quelque résistance efficace que ce soit. Le 2 du mois, nous indique le capitaine Bell, Wolfe retourne à Pointe-Lévy et marche vers l'ouest en compagnie d'un détachement jusqu'à faire face à Québec. Observant la ville depuis l'autre rive du fleuve, il écrit que l'endroit est « excessivement faible dans la basse-ville et apparemment fort misérable ; bombardements faciles des lieux depuis la pointe aux Pères. » Il ordonne sur-le-champ l'édification de batteries²⁵.

Wolfe consulte Saunders le 3 juillet. Du point de vue strictement naval, les hauts-fonds de Beauport, juste en face des positions françaises, interdisent à la flotte de s'approcher suffisamment près pour bombarder. Wolfe résume ces discussions dans son journal.

Nous sommes convenus de débarquer, si possible au-dessus de la ville, et avons déterminé de tenter cette entreprise. Troupes et bateaux se sont préparés en ce sens. L'amiral était d'avis qu'aucun bateau ne pourrait être d'une quelconque utilité dans un assaut contre Beauport. Il a été résolu de commencer par un bombardement vigoureux depuis la pointe aux Pères.

Le lendemain, son journal indique : « Les hommes du brigadier Townshend ont reçu l'ordre de se tenir prêts à débarquer au pied de la chute Montmorency afin de divertir l'ennemi et de favoriser le succès de la tentative projetée. [...] St. Leger, Goreham et 270 hommes détachés par le brigadier Murray pour reconnaître la Chaudière, Saint-Michel et l'anse des Mères, etc. Forte attaque de dysenterie. »

Une sorte de plan est en train de se mettre en place, qui fait appel à une division triple, en fait quadruple, de la force armée, relativement modeste, de Wolfe. L'essentiel de l'offensive doit porter en amont de la ville – l'anse des Mères n'est qu'à quelques centaines de verges [quelques centaines de mètres] au-dessus du cap Diamant ; et Saint-Michel, à quelque deux milles et demi [4 km] plus à l'ouest. Les batteries, qui doivent impérativement être protégées par une force de couverture, sont érigées dans le secteur de la pointe aux Pères de Pointe-Lévy pour bombarder la ville. Les magasins et l'hôpital que Wolfe a établis sur l'île d'Orléans doivent également être couverts. Enfin, une brigade (soit environ un tiers de l'effectif combattant de l'armée) doit

Les défenseurs de la Nouvelle-France (1)



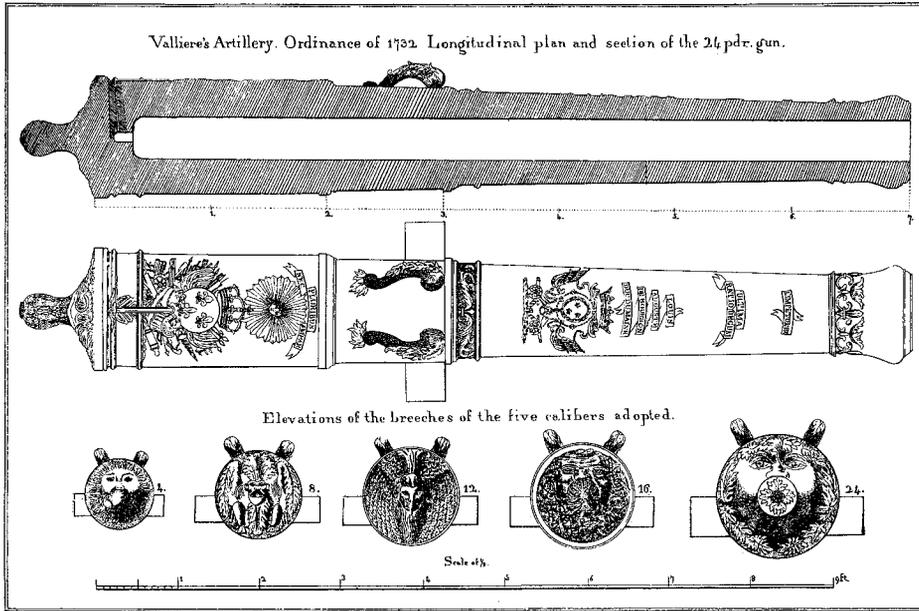
À gauche: Simple soldat des Compagnies franches de la Marine, 1759. Ces forces régulières coloniales formaient la garnison de la Nouvelle-France avant l'arrivée des unités de l'armée de terre («troupes de terre»), en 1755. Cet homme représenté en tenue de campagne porte l'uniforme gris pâle de l'infanterie du régiment de Bourbon. (Toile d'Eugène Lelievre, avec l'aimable autorisation de Parcs Canada)



Soldat du régiment Royal-Roussillon des troupes de terre (troupes régulières françaises) tenant le drapeau du régiment: une croix blanche brodée de fleurs de lys, avec quartiers rouge et bleu. (Musée de l'Armée, Paris)



À gauche: Artilleur des canonniers-bombardiers. Les canonniers-bombardiers constituaient l'élite des troupes de la Marine. Sélectionnés parmi les recrues les plus compétentes, ils recevaient une solde supérieure à celle de leurs homologues de l'infanterie. Comme leurs vis-à-vis britanniques, ils portaient des uniformes bleus et ont rendu de fiers services pendant le siège. Leur matériel n'était toutefois pas aussi efficace que celui de leurs adversaires. (Toile d'Eugène Lelievre, avec l'aimable autorisation de Parcs Canada)



Plan d'un canon français de 24, cuivre, modèle Vallière. Implanté au début des années 1730, le système Vallière a uniformisé la conception du matériel terrestre français. Cependant, la Nouvelle-France étant placée sous les ordres du ministère de la Marine, son artillerie navale et terrestre affichait une disparité considérable. Au total, deux douzaines de canons de ce calibre ont été montés pour la défense de Québec en 1759. (Avec l'aimable autorisation du Museum Restoration Service)

À droite: Guerrier indigène avec mousquet. On notera la présence du tomahawk, de la pipe et du couteau à scalper porté en sautoir. Durant le long été 1759, les guerriers alliés aux Français ont harcelé les avant-postes britanniques au fil d'escarmouches sanglantes dans lesquelles les belligérants ne faisaient pas de quartier ni n'en demandaient; les deux camps pratiquaient le scalp. (Archives nationales du Canada, C-3163)



À gauche: Miliciens canadiens en tenue réglementaire, XVIII^e siècle. Plus de 12 000 miliciens ont été rassemblés pour assurer la défense de Québec, c'est-à-dire presque tous les hommes valides de 15 à 60 ans vivant en Nouvelle-France à l'époque. (Peinture de Francis Back, avec l'aimable autorisation de Parcs Canada)

débarquer au pied de la chute Montmorency pour faire diversion et ouvrir la voie aux assauts prévus sur l'autre flanc. Le 5 juillet, Wolfe note dans son journal : « Rapport du brigadier Murray. Il est satisfait des perspectives de succès d'une tentative à Michel. » Il semble évident que c'est à Saint-Michel que Wolfe se propose de tenter le débarquement en amont de la ville. (Saint-Michel se situe un peu au-dessus du lieu du fameux débarquement de nuit qui précédera la bataille des Plaines, plus de deux mois plus tard.) Une lettre écrite par Murray quinze ans plus tard précise que le projet consistait à l'époque à débarquer « par les redans » – probablement, par radeaux²⁶.

Ce plan se comprend mieux à la lumière de la lettre envoyée au major Wolfe un mois et demi plus tôt; celle-ci décrit la manière d'envoyer « subrepticement un détachement » en amont de la ville et de se retrancher. Il convient ici de souligner la médiocrité absolue de ce plan, qui disperse les forces britanniques d'une manière excessive et présente de sérieux risques de défaite. (Il diffère d'ailleurs nettement du plan finalement adopté en septembre, quand Wolfe fera débarquer toutes les forces combattantes disponibles de son armée en amont de la ville.) Wolfe ne l'envisage du reste que quelques jours. Son journal n'indique pas le moment précis auquel il y renonce, mais il tombe probablement aux oubliettes avant le 10 juillet: ce jour-là, le lendemain du débarquement de la brigade de Townshend au pied de la chute Montmorency, Murray et deux de ses bataillons y rejoignent en effet Townshend. Or, c'est la brigade de Murray qui aurait dû assurer le débarquement de Saint-Michel si le plan initial avait été maintenu. Il semble relativement évident que, à ce moment-là du moins, la feinte de Montmorency était devenue pour Wolfe l'opération principale de l'offensive.

Pourquoi le plan de Saint-Michel a-t-il été abandonné? Dans une dépêche adressée à Pitt, Wolfe formule deux raisons; selon toute probabilité, elles se rapportent toutefois, pour l'essentiel, au plan tel qu'il a été actualisé plus tard, au cours du même mois. Premièrement, les Français ont renforcé le secteur de Saint-Michel. Wolfe constate, écrit-il, « que l'ennemi se montre vigilant face au projet, qu'il s'y prépare et qu'il a apporté de l'artillerie ainsi qu'un mortier (qu'à si courte distance de Québec il n'aura aucune difficulté à accroître selon son bon plaisir) pour faire feu sur les bateaux ». Il n'était en réalité que naturel, de la part des Français, de s'inquiéter des lacunes de leurs défenses en amont: les Anglais n'étaient-ils pas solidement établis juste en face de la ville? Vaudreuil disait craindre un débarquement dans la région de l'anse des Mères, Foulon, Saint-Michel et Sillery. Il y établit par conséquent un camp de Canadiens et d'Indiens le 3 du mois²⁷. Le *Journal du siège* indique en outre que 300 Canadiens sont envoyés en campement à l'anse des Mères avec une quantité de tentes suffisante pour une troupe bien plus nombreuse, dans l'espoir de tromper les Anglais et de leur faire croire à un détachement bien plus important qu'il ne l'est en réalité. Cette ruse a-t-elle fonctionné? C'est possible.

L'autre objection de Wolfe au plan est la plus fondamentale. « Mais je craignais surtout que, si nous avions débarqué entre la ville et la rivière du Cap-Rouge, la troupe débarquée en premier ne pourrait bénéficier de renforts avant d'être attaquée par l'armée tout entière de l'ennemi. » Il semble en fait très probable que Wolfe a renoncé au plan simplement parce qu'il a jugé, à la réflexion, qu'il risquait de mener à la débâcle.

Wolfe abandonne le plan initial avant même qu'il ne devienne possible de le mettre en œuvre. Il avait été convenu avec l'amiral qu'un bombardement rapide depuis la pointe aux Pères constituerait la première étape de la stratégie, probablement pour aider une partie de la flotte à dépasser la ville; or, les canons n'étaient pas prêts à faire feu. Par ailleurs, la marine était loin de contrôler pleinement le bassin de Québec. Wolfe semble en cet instant avoir tenu ses collègues de la marine en bien piètre estime.

Cette campagne a souvent été présentée comme un exemple parfait d'harmonie et de coopération efficaces entre les services. À la fin, de fait, la coopération s'est révélée très opérante. Néanmoins, le journal de Wolfe nous oblige à corriger le point de vue habituel, car il recèle plusieurs remarques acrimonieuses sur les activités de la marine. Ainsi, le 19 juin, sur le fleuve, Wolfe se plaint du fait que « l'amiral mène tous les grands vaisseaux guerriers parmi les divisions du transport, causant certains dangers ainsi qu'une grande confusion, les vents étant vifs ». Le 25, il relate avoir demandé au capitaine Gordon « une avant-garde de bâtiments de guerre pour ouvrir la voie aux transports et en assurer la sécurité »; Gordon décide d'envoyer le *Pembroke*, le *Centurion* et le *Porcupine*. « Les vues du capitaine M___ll sur le sujet m'ont presque conduit à exprimer mon opinion avec une certaine licence. Le grand bon sens de Carleton ainsi que son intervention judicieuse ont toutefois permis de l'éviter. » Le « capitaine M___ll » est le capitaine Mantell, du *Centurion*. Il est assez rafraîchissant de voir Wolfe reconnaître en toute franchise sa faute... Mais ces propos ne témoignent pas de compétences éblouissantes pour la coopération. Incidemment, on notera que le capitaine Bell a pratiqué des coupes radicales dans le texte en transcrivant le journal. Le 27, Wolfe évoque un coup de vent fort et soudain s'étant levé après le débarquement sur l'île d'Orléans: « Nombreux bateaux perdus et négligence étonnante des équipages des vaisseaux de guerre. » (En cette instance, le journal de Montcalm se montre plus indulgent envers la Marine royale: « Il est assez vraisemblable qu'en pareil cas une flotte française aurait péri. »)

Au début de juillet, Wolfe et son aide de camp critiquent tous deux la marine, en des termes extrêmement amers, dans leurs journaux respectifs. Wolfe se plaint particulièrement du fait que les vaisseaux refusent de trop s'approcher des batteries et des canonnières françaises. « Nos frégates et navires de bombardement partent de cette station, écrit-il le 6. L'ennemi a tout loisir de nous insulter avec ses embarcations

misérables portant des canons à leur proue»; « mise en place des frégates et des ketchs de bombardement, ajoute-t-il le 8; leur prodigieuse distance d'avec l'ennemi – retards considérables dans ces affaires du côté de la flotte. » (Pour le dire crûment, le général accuse la Marine royale de craindre les coups de feu.) Le capitaine Bell formule des commentaires similaires le 6 et le 7. « Toute notre flotte est retirée dans la pointe d'Orléans de crainte des bombes, écrit-il le 11; passage de Montmorency à Lévy très dangereux pour les bateaux; batteries flottantes règnent encore d'une manière incontestée. » À ce stade, les Français tirent largement profit de leurs canonnières, qu'ils utilisent manifestement avec audace. Le mérite doit en être accordé à Jean Vauquelin, le capitaine de l'une des frégates, qui a été nommé « commandant de la rade ». Il est tout à fait probable que la situation navale a contribué à convaincre Wolfe d'annuler l'opération Saint-Michel: elle se serait de toute évidence révélée extrêmement risquée tant que le contrôle de la flotte sur les eaux entourant Québec restait incertain*.

Il est bien regrettable que l'amiral Saunders n'ait apparemment pas tenu son journal; par ailleurs, ses rares lettres qui nous sont parvenues ne nous apportent guère d'information. Il aurait été intéressant de connaître sa version de l'histoire. Nous possédons cependant le journal de l'amiral Durell, qui s'avère très instructif. Nous en apprenons notamment que l'escadre du contre-amiral Charles Holmes, le troisième amiral du commandement, atteint l'île aux Coudres le 27 juin; que le lendemain, Durell, conformément aux instructions de Saunders, ordonne à Holmes de faire remonter le fleuve à quatre vaisseaux pour rejoindre Saunders avant Québec; que Holmes largue les amarres le 29 mais que, de toute évidence, il ne peut quitter le rivage avant le 3 juillet à cause des vents contraires. Ce journal nous apprend également que Durell reçoit des ordres de Saunders le 9 juillet, puis au large de Pointe-Lévy, à bord du *Stirling Castle* – instructions qui l'enjoignent de remonter lui-même jusqu'à l'île Madame avec tous ses bateaux sauf deux. Il est, lui aussi, retardé, contraint d'attendre des vents favorables, et ne peut faire voile avant le 17. Le 20 juillet, il jette l'ancre entre l'île d'Orléans et l'île Madame, où ses vaisseaux resteront jusqu'à la fin de la campagne; le même jour, il envoie à Saunders 100 hommes des équipages de chacun des bateaux en présence dans quatre embarcations de transport avec fusils, coutelas et munitions, ainsi que deux embarcations pour chacun des vaisseaux. Le grand *Neptune*, qui attend à l'île aux Coudres un pilote spécialisé, arrive à l'île Madame le 4 août²⁸. Le récit de ces événements laisse à imaginer un flux régulier de bâtiments remontant le fleuve tandis que les vents leur restent favorables et jusqu'à ce que Saunders ait

* Pour en savoir plus sur les difficultés de navigation auxquelles la marine s'est heurtée dans les eaux entourant Québec et sur la manière dont elle les a surmontées, voir l'annexe G.

accumulé dans la région de Québec une force de frappe suffisante pour que les Français ne puissent plus lui tenir tête.

Saunders, tandis que ces positions s'affermisssaient, se tenait de toute évidence prêt à soutenir Wolfe dans toute la mesure de ses moyens – ce qu'il a fait. Il n'est pas impossible qu'il aurait pu, en certaines circonstances, agir avec plus de promptitude. Néanmoins, son action ne paraît pas mériter de grandes critiques. Si l'on juge de Wolfe à la lumière de son propre journal, il ressort clairement que le jeune général impatient, maladif et vétilleux, n'était pas un collègue particulièrement facile à vivre. Mais Saunders ne semble pas s'être laissé influencer par ces considérations. Il avait été envoyé au Canada pour aider l'armée à prendre Québec; il s'est acquitté de sa tâche.





Vue de la chute Montmorency et de la bataille du 31 juillet 1759, par Hervey Smyth, qui assistait à l'événement. Cette intéressante illustration croquée depuis les positions de l'artillerie britannique, sur la rive est de la rivière Montmorency, montre le *HMS Centurion* appuyant l'assaut de ses canons ainsi que les deux « caboteurs » délibérément échoués pour procurer des tirs de soutien depuis la côte. Sur la rive, directement face au *Centurion*, les grenadiers avancent pour attaquer la redoute enveloppée de fumée. (Archives nationales du Canada, C-782)

Juillet : Montmorency

La nuit du 8 au 9 juillet, Wolfe et les grenadiers de l'armée débarquent peu après minuit sur la rive nord du Saint-Laurent, à environ trois quarts de mille [un peu plus d'un kilomètre] en aval de la chute Montmorency. La brigade de Townshend les y rejoindra dans la nuit. Ils ne rencontrent aucune opposition¹. Le 10, ainsi que nous l'avons vu, Murray se rend également jusqu'à Montmorency, accompagné d'une grande partie de sa brigade. Les principales forces des deux armées ennemies se font face de part et d'autre de l'étroite rivière Montmorency.

Wolfe a maintenant adopté son troisième plan. Le premier, très simple, consistait à débarquer sur la rive à Beauport ; il a été contrecarré par la présence française ayant précédé Wolfe en ces lieux. Le deuxième prévoyait le débarquement d'un détachement important qui se retrancherait en amont de la ville ; il a été abandonné par crainte de subir l'assaut de la force française principale, et peut-être aussi en raison de la situation navale. (Wolfe esquissait ces deux plans dans la lettre écrite à son oncle en mai.) Le troisième est en quelque sorte une variante du premier. Sachant la côte de Beauport inaccessible, Wolfe a débarqué le plus près possible de cet objectif. Il entend évincer les Français des positions de Beauport pour forcer la ligne de la Saint-Charles, puis attaquer Québec par son côté le plus faible.

Pendant des semaines, il a retourné ce problème en tous sens. Quel est le meilleur moyen d'approcher les positions de Montcalm ? La Montmorency ne représente pas un petit obstacle, mais serait-il envisageable d'attaquer par un ou plusieurs de ses quelques gués ? Devrait-on plutôt tenter un assaut naval frontal à partir du bassin ? Vaudrait-il mieux combiner ces deux projets ? Wolfe contemple aussi, à quelques reprises, la possibilité d'assaillir l'ennemi par l'amont – une éventualité de plus en plus réaliste à mesure que la marine intensifie sa présence dans le secteur – et de lancer une attaque amphibie directe sur la basse-ville de Québec. Il est évidemment impossible de reconstituer avec certitude le cheminement de ses pensées. Son journal, laconique, constitue un véritable supplice d'interprétation pour les historiens ; les données

authentiques fournies par les autres documents ne sont que fragmentaires. La source la plus utile à cet égard est la somme des lettres de Wolfe à Monckton, trop souvent négligées². On se trouve souvent réduit à combler par des conjectures les lacunes des documents de l'époque.

Montcalm aussi s'interroge. Doit-il attaquer Wolfe dans ses nouvelles positions de Montmorency? Vaudrait-il mieux se tenir sur la défensive et attendre l'assaut ennemi? Le 9 juillet, il envoie à Lévis une longue lettre dans laquelle il décrit quatre plans d'action possibles³. Si lui-même et Lévis arrivent à s'accorder, écrit-il, il convaincra Vaudreuil de se rallier à la décision qu'ils auront prise. Les quatre plans envisagés sont les suivants: 1) lancer une offensive limitée faisant intervenir les troupes immédiatement disponibles; 2) tenir leurs positions actuelles, renforcer légèrement Lévis et combattre les Britanniques dès qu'ils tenteront de franchir la Montmorency; 3) placer les troupes le long de la Montmorency en ne laissant qu'environ 3 000 hommes entre Beauport et la Saint-Charles (ce qui, toutefois, risquerait de laisser aux Britanniques la possibilité de réembarquer pour aller débarquer en ce point); et 4) renforcer puissamment la gauche, en grand secret, et traverser de nuit les trois gués de la Montmorency pour attaquer l'ennemi par surprise, à l'aube. La décision penchera en faveur de la prudence. Ainsi que l'indique le *Journal tenu à l'armée*, Vaudreuil réunit un conseil de guerre le jour même. Montcalm recommande de rester sur la défensive. Seul l'intendant Bigot préconise l'attaque – à moins que le journal de Montcalm⁴ n'ait raison d'affirmer que Vaudreuil prônait également l'audace. Quoi qu'il en soit, c'est la prudence qui a gain de cause. Les opérations contre le camp de Montmorency se limitent à du harcèlement des postes avancés par les Indiens.

Dans ce tourbillon d'incertitudes et de frustrations, Wolfe dispose à tout le moins d'une arme pour tourmenter les Français: bombarder Québec depuis les hauteurs de Pointe-Lévy. Voyant les travaux progresser autour des batteries, la population de la ville s'est alarmée. Le 11 juillet, les principaux marchands et commerçants présentent à Vaudreuil une pétition⁵ par laquelle ils se proposent de mettre sur pied une expédition pour s'emparer des batteries et détruire la force britannique de Pointe-Lévy. On ne sait pas exactement ce qui s'est produit. Le journal de Montcalm nous en apprend peu sur ce point. Vaudreuil relate néanmoins qu'après s'être tout d'abord fortement opposé au plan le général a finalement organisé un détachement de 1 600 hommes pour le mettre en œuvre⁶. Cette troupe est extraordinairement disparate, indique le *Journal tenu à l'armée*: « [Des] gens de tous états, jusques à des simples écoliers, s'offrirent en foule pour être admis dans ce détachement. » Parmi ces « écoliers » se trouvent probablement les jeunes du collège des Jésuites, que des plaisantins appellent le « Royal-Syntaxe⁷ ». Un groupe de volontaires des bataillons réguliers français ainsi qu'une troupe d'Indiens participent à l'expédition. Elle est placée sous le commandement de Jean-Daniel

Dumas, aide-major général des forces régulières coloniales, un émérite combattant des bois qui a défait Braddock et qui, semble-t-il, a demandé à diriger l'assaut contre les batteries. Le prêtre de la paroisse de Québec précise que Dumas, exhorté par les habitants de la ville, a obtenu des « généraux » (Vaudreuil et Montcalm) qu'ils appuient un projet qu'ils avaient tout d'abord rejeté⁸.

La troupe quitte Québec dans la nuit du 11 au 12 juillet. Elle ne peut cependant traverser le fleuve que la nuit suivante, à quelque distance en amont de la ville. Par cette tentative, la ville de Québec elle-même entend frapper un grand coup contre l'ennemi qui menace de l'anéantir, et « [chacun est] accouru sur les hauteurs pour en voir le succès⁹. » Aucune information ne filtre jusqu'aux Britanniques en dépit de cette agitation, et la troupe réussit à gagner la rive sud dans l'obscurité sans être repérée.

D'un point de vue strictement militaire, on peut difficilement imaginer projet plus téméraire et rocambolesque. Pourquoi a-t-il été mis en œuvre? Parce qu'il consistait à se saisir de positions situées dans des régions boisées dominant la batterie, puis à les rendre intenable par des tirs de mousquet. À cet égard du moins, les miliciens, théoriquement de bons tireurs, étaient tout indiqués pour ce genre d'opération¹⁰. Mais il fallait se déplacer de nuit, en terrain accidenté – et sous les yeux, ou presque, d'un ennemi puissant. De ce point de vue, l'opération aurait dû être prise en charge par des soldats réguliers bien entraînés ou des combattants experts de l'embuscade et du corps à corps. Les écoliers et les marchands n'y avaient pas leur place, ainsi que la suite des événements l'a bientôt montré. Tandis que ces soldats amateurs progressent vers leur objectif, ils sont soudainement gagnés par la panique et le désordre, et se prennent les uns les autres pour des Britanniques. « [Trois] fois M. Dumas s'efforça de rallier son monde, et trois fois ses soldats se prenant réciproquement pour ennemis se fusillèrent et se renversèrent les uns les autres du haut de la côte au bas pour regagner leurs canots¹¹. » Seuls les Indiens, qui avaient formé l'avant-garde, font preuve de quelque efficacité. Quand ils retournent sur leurs pas pour annoncer à leurs alliés que l'ennemi ne soupçonne rien et reste inerte, ils trouvent les Visages pâles dans une débandade extrême et une agitation insurmontable. Le matin, très tôt, l'ensemble de la troupe est de retour sur la rive nord – à l'exception d'un ou deux hommes tués par des balles françaises. Les Britanniques restent dans l'ignorance complète ou presque de l'incident pendant cinq jours encore – jusqu'à ce qu'un déserteur rapporte l'assaut raté, que Wolfe note dans son journal.

Cet incident, insolite autant qu'humiliant, confirme sans doute Montcalm dans sa crainte d'avoir sous ses ordres une armée inutile, sauf pour tenir des positions déjà toutes prêtes. Il ne tentera du reste aucune autre offensive jusqu'à ce matin de désespérance des plaines d'Abraham. Le simple fait qu'il a autorisé Dumas à tenter son opération, et de la manière dont il l'a tentée, en dit long sur son commandement.

Vers 21 heures, en cette nuit du 12 au 13 juillet, tandis que les hommes de Dumas essaient de s'approcher de la batterie, celle-ci ouvre le feu sur Québec. Elle se compose de six canons de 32 livres [14 kg] et de cinq mortiers de 13 pouces [33 cm]. Les Français constatent que les mortiers visent la haute-ville, particulièrement ses bâtiments les plus massifs et ses zones les plus densément construites en maisons – « ce qui faisait voir que c'étaient moins les batteries qu'ils voulaient démonter, qu'effrayer le peuple qu'ils voulaient faire désertier la ville », indique le *Journal du siège de Québec*. « [Tout] le monde fut obligé de sortir de sa maison, poursuit ce document, et de se réfugier sur les remparts du côté de la campagne, et lorsque, le jour venu, les portes furent ouvertes, on vit les femmes et les enfants s'enfuir par bandes à la campagne. Le dommage parut très considérable dès cette première nuit. » L'auteur du *Journal du siège de Québec* explique que près de 300 bombes ont été tirées sur la ville entre le début du feu et le lendemain midi. Cependant, personne n'est blessé, « ce qui prouve que la désertion des maisons était générale. » Sans le savoir, l'auteur corrobore les critiques de Wolfe envers la flotte quand il note qu'un bateau de bombardement (une galiote) a fait feu sur la ville sans la toucher, étant trop éloignée de sa cible, et qu'elle n'a pas « [osé] s'avancer de plus près ».

Un mémoire de l'ingénieur Pontleroy daté du 16 janvier 1759 indique que, selon ses calculs, les bombardements tentés depuis les hauteurs de Pointe-Lévy ne pourraient toucher que la basse-ville¹². Les tirs de la première nuit prouvent qu'il s'agit là d'une erreur fatale d'appréciation. Au centre de la haute-ville, le couvent des Ursulines est touché plusieurs fois. Les pauvres religieuses passent la nuit devant le saint sacrement, plongées dans des terreurs que l'on peut facilement imaginer¹³. Le lendemain matin, leur mère supérieure les emmène se mettre à l'abri à l'Hôpital général, sur la Saint-Charles, au nord-ouest de la ville. Un petit groupe de volontaires reste derrière pour protéger les bâtiments du couvent. Ils appliquent ainsi une stratégie qui sera reprise à Londres en 1941, et qui consiste à repérer le plus rapidement possible les débuts d'incendie pour les étouffer dans l'œuf. De toute évidence, les défenseurs du couvent ont réussi dans leur mission : le vénérable édifice, bien qu'il ait souffert des tirs et des bombardements, n'a pas été détruit par le feu. Il a survécu au siège et se dresse encore fièrement de nos jours.

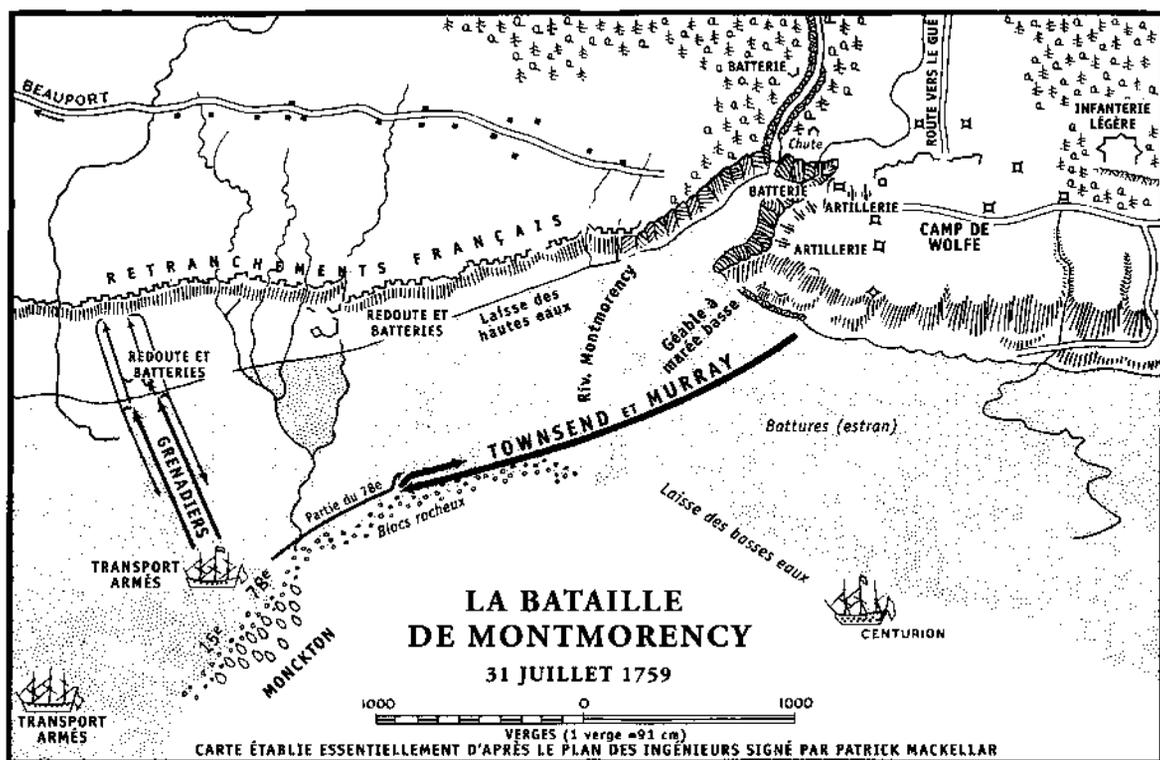
Wolfe continue d'ériger des dispositifs d'artillerie à Pointe-Lévy dans l'intention de détruire la ville. Une autre batterie de quatre mortiers, amenée sur la côte depuis les vaisseaux de la flotte (Wolfe écrit d'un ton aigre à Monckton : « Ils seront mieux sur la rive que sur l'eau – pour des raisons très évidentes¹⁴ »), ouvre le feu le 20 juillet ; de nouvelles batteries sont mises en œuvre le 28 juillet, puis le 28 août. Au total, 29 pièces d'artillerie bombarderont Québec depuis ces positions¹⁵. Elles causeront des dommages considérables, au premier chef par l'utilisation de « carcasses », ou bombes incendiaires. La première conflagration sérieuse semble avoir lieu le 16 juillet ; ensuite, dans la nuit

du 22 au 23, tout le centre de la haute-ville est brûlé et Québec perd sa cathédrale. L'incendie le plus dévastateur fait rage dans la nuit du 8 au 9 août : 152 maisons de la basse-ville sont anéanties et l'église Notre-Dame-des-Victoires est détruite – sinistre présage. « [Par] cet incendie et les deux autres précédents arrivés dans la haute-ville, on ne comptait pas moins de 180 maisons réduites en cendres, ce qui faisait la moitié de la ville. Les plus beaux quartiers, et les plus belles maisons¹⁶. »

À ce déferlement de bombes, les Français ne peuvent pas répondre d'une manière vigoureuse, et ce, alors même que des canons en nombre très appréciable sont disposés dans la ville. Le silence des batteries de Québec fait murmurer sa population. Mais les magasins contiennent trop peu de poudre pour autoriser le feu, sauf en cas d'extrême nécessité¹⁷.

Le bombardement de la ville compte parmi les heures les plus sombres de la campagne. Québec était fortifiée ; on peut difficilement prétendre que les Anglais enfreignaient les « lois de la guerre » en la bombardant, bien qu'il semble assez clair qu'ils n'ont pas dirigé leur feu exclusivement, ni même principalement, sur des « objectifs militaires ». Les motivations de Wolfe sur ce point apparaissent plus nettement à la lecture de la lettre qu'il écrit à Amherst le 6 mars. En fait, deux raisons militaires sont entrées en ligne de compte dans ses calculs. Premièrement, il voulait se rendre maître des batteries de la ville pour donner plus de latitude d'action à la flotte de Saunders et, en particulier, pour lui permettre de dépasser Québec ; nous avons vu que cet objectif a été évoqué dans ses échanges avec l'amiral, le 3 juillet. Deuxièmement, Wolfe entendait ouvrir la voie à un assaut maritime sur la basse-ville ; il a manifestement envisagé sérieusement cette possibilité. Il aurait néanmoins atteint plus sûrement ces deux buts en réservant son feu aux batteries. Wolfe avait confié à Amherst que, s'il se heurtait à quelque obstacle devant Québec, il infligerait à la ville ainsi qu'à la campagne environnante le plus de dommages possible. Or, les obstacles n'ont pas manqué jusqu'ici. La ville en paie maintenant le prix ; la campagne ne bénéficie que d'un sursis et subira bientôt les foudres de Wolfe. Il semble en réalité probable que la population de Québec constituait la cible première des bombardements de Wolfe, ainsi que l'indique l'auteur (français) du *Journal*. Le XX^e siècle peut difficilement lui jeter la pierre : sa politique ne faisait qu'annoncer, à échelle modeste, celle des bombardements sur zone mis en œuvre contre les villes allemandes par la Royal Air Force (l'Armée de l'air royale) britannique en 1941-1945.

Tandis que les bombardements font rage, Wolfe cherche inlassablement une solution à son problème stratégique. Nous ne pouvons que tenter de reconstituer les différentes voies qu'il a envisagées avant de tenter son attaque sur les lignes de Beauport, le 31 juillet.



CARTE PAR C.C.J. BOND

Tout d'abord, il établit une puissante artillerie sur les hautes terres de ses positions de Montmorency. Il bénéficie d'une supériorité par rapport aux Français dans cette arme et se propose fort judicieusement d'en tirer le meilleur parti possible. Le 12 juillet, il écrit à Monckton qu'il aura besoin de quatre canons de 24 livres [environ 11 kg] dès que les 12 livres auront été débarqués. « Il nous faudra pouvoir ouvrir un feu si intense, ajoute-t-il, qu'aucun être humain ne soit assez audacieux pour s'en approcher ; par ce surcroît de difficulté, je sauve des hommes et prévois rendre la situation plus sûre. » (Le 18, le journal de Bell fait état de 50 pièces d'artillerie débarquées à Montmorency.) Wolfe demande que les radeaux et les batteries flottantes soient construits le plus rapidement possible – « Une fois nos travaux ici [à Montmorency] terminés, notre artillerie prête et les radeaux construits, nous attaquerons dès que les vents et la marée nous le permettront. » Le 12, le général note dans son journal que l'amiral est mécontent de lui parce qu'il s'est exprimé durement sur les irrégularités commises par les marins. Le lendemain, il rend donc visite à Saunders pour arranger les choses avec lui et préparer l'attaque de l'armée française. Le 15 et le 16 juillet, il ordonne que les grenadiers de l'armée investissent l'île d'Orléans, « où un corps d'armée sera assemblé dans un but bien précis ». Le 16, il s'entretient de nouveau avec l'amiral au sujet de la descente projetée¹⁸.

En quoi cette descente consiste-t-elle? Comment s'articule-t-elle par rapport au débarquement de Montmorency – le troisième plan envisagé par Wolfe? Heureusement, une lettre adressée à Monckton à Pointe-Lévy, le 16, nous renseigne sur ce point.

[...] Si les radeaux sont en état, ils transporteront nos troupes d'attaque directement de l'autre côté de la rivière, face à la droite du campement ennemi. S'ils ne sont pas en état, nous devons opter pour l'action la plus judicieuse et les remplacer par des chaloupes de la flotte. J'attends que les préparatifs maritimes soient terminés; de notre côté, tout est prêt. Je me flatte d'affirmer que le feu prodigieux qui sera déclenché de là rendra l'entreprise facile. Sur la droite du camp français se trouve un ravin boisé. Le régiment des Highlanders pourrait s'y glisser, ainsi que sur sa gauche, puis gagner le flanc français: la redoute doit être attaquée vigoureusement et tenue; elle est hors de portée de mousquet depuis leurs lignes; ils ne pourraient non plus lui porter secours, ni la reprendre, une fois en notre possession. Les troupes en campement au-dessus de Beauport se déplaceront probablement vers l'attaque d'en haut; si elles ne le font pas, la voie nous sera grande ouverte et nous tomberons sur eux par l'arrière.

Wolfe exhorte Monckton à effectuer le plus soigneusement possible la reconnaissance des lieux de son futur débarquement.

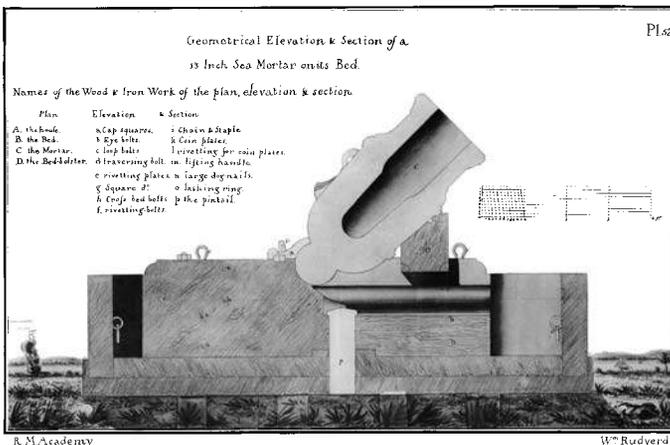
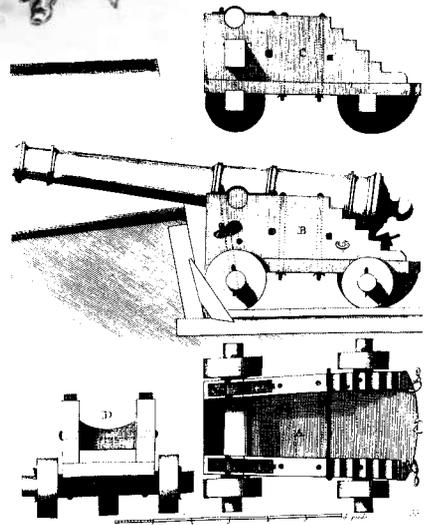
Il est évident que le plan prévoyait attaquer les lignes de Beauport en deux points très distants l'un de l'autre. Partant de Pointe-Lévy, la brigade de Monckton devait traverser le fleuve pour débarquer sur la droite des Français, entre Beauport et la Saint-Charles. Sur leur gauche, le feu de l'impressionnante batterie établie par Wolfe du côté est de la Montmorency ouvrirait le chemin. Wolfe avait l'œil rivé sur l'une des redoutes françaises, la deuxième depuis la Montmorency – les défenses françaises sont clairement indiquées sur la carte précise établie ultérieurement par les ingénieurs britanniques sous les ordres du major Mackellar. Cette redoute se dressait près de la laisse des hautes eaux, à grande distance des hautes terres de l'arrière, que les Français avaient couvertes de leurs retranchements. À ce stade, le plan de Wolfe était probablement déjà celui qu'il décrirait plus tard: s'emparer de la redoute dans l'espoir que Montcalm sortirait des retranchements pour attaquer, procurant ainsi aux Britanniques la possibilité de lui infliger des pertes considérables en l'affrontant à découvert. La manière dont cette attaque devait être menée n'apparaît pas clairement. Il est néanmoins probable, ici encore, que le plan d'origine était déjà celui qui serait mis en œuvre le 31 juillet: débarquer face à la redoute en comptant sur l'appui du gros des troupes britanniques, qui progresserait en avant-garde depuis le camp établi sur l'autre rive de

La ville est détruite (1) : artilleurs, armes et positions

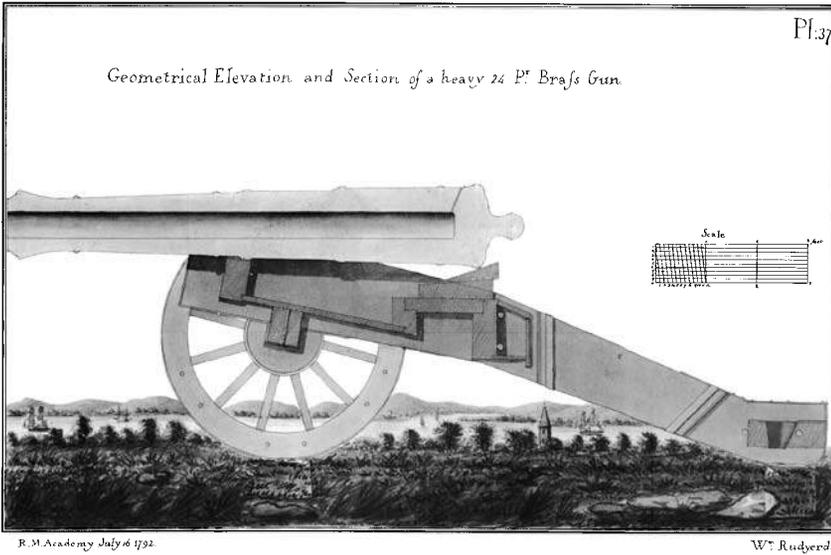


Ci-dessus : Toile d'Eugène Lelièvre montrant un détachement de canonniers-bombardiers avec un canon de fonte sur affût de place. On notera que la plupart des hommes ont retiré leurs manteaux bleus et travaillent en habits-vestes rouges à manches. Au premier plan, deux officiers s'échangent les politesses élaborées qui étaient en usage dans la vie militaire au XVIII^e siècle. (Avec l'aimable autorisation de Parcs Canada)

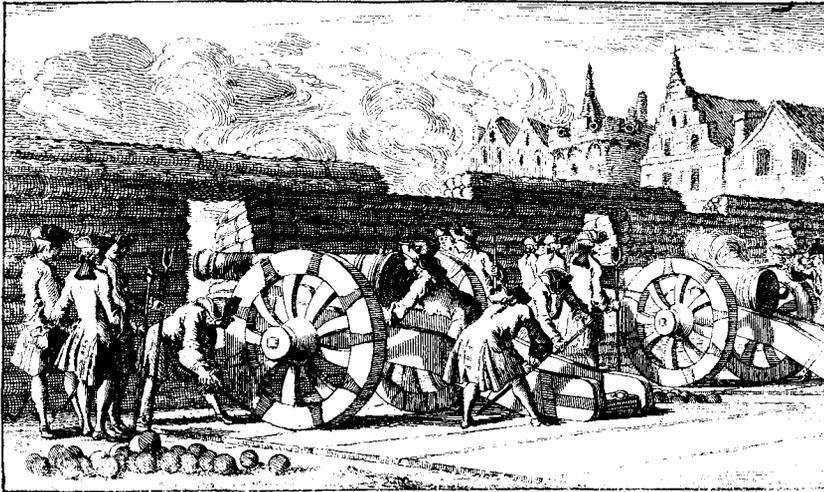
À droite : Canon naval français en fer du XVIII^e siècle sur affût de place. La plupart des pièces d'artillerie qui défendaient Québec étaient montées sur des affûts de ce type.



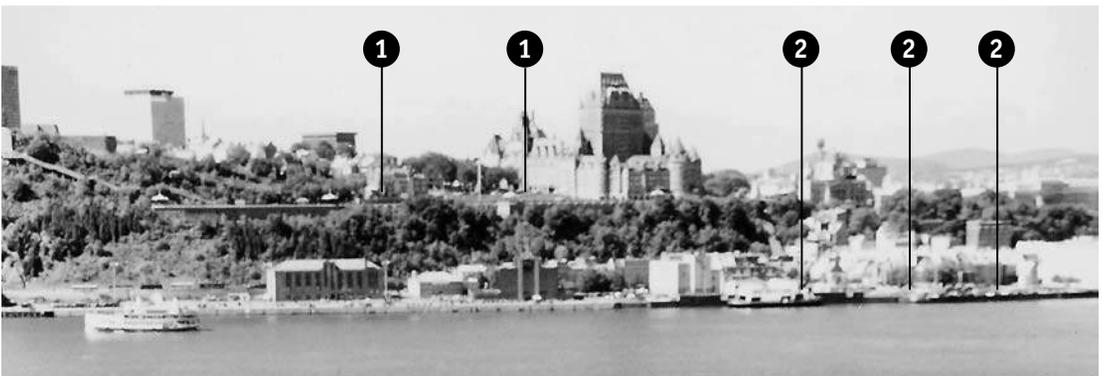
À gauche : Mortier britannique en fer de 13 pouces [33 cm] du XVIII^e siècle. Les mortiers propulsaient des engins explosifs vers le haut et s'avéraient particulièrement efficaces lors des sièges. Les canonniers de Wolfe disposaient à Québec de 56 mortiers dont les calibres s'échelonnaient de 4 2/5 pouces [11 cm] à 13 pouces [33 cm]. Les engins propulsés par ces armes déclenchaient des incendies qui provoquèrent la destruction de 180 bâtiments, soit environ la moitié de la ville, « les plus beaux quartiers, et les plus belles maisons ». (Avec l'aimable autorisation du Museum Restoration Service)



Canon de siège britannique en cuivre de 24 livres [11 kg] du XVIII^e siècle: les principales pièces de l'artillerie de Wolfe, qui en comptait 39. Bon nombre de ces armes lourdes étaient montées à Pointe-Lévy, de l'autre côté de la ville. Elles l'ont réduite en ruines lors d'un bombardement qui a duré plusieurs jours. (Avec l'aimable autorisation du Museum Restoration Service)



Les artilleurs du colonel George Williamson, à Pointe-Lévy, ont érigé des positions semblables à celle-ci pour leurs batteries. (Avec l'aimable autorisation du Museum Restoration Service)



Prise à environ un demi-mille [800 m] à l'ouest de l'emplacement des batteries britanniques de Pointe-Lévy, cette photographie montre l'importance stratégique de la pointe pour la défense de la ville. Montcalm ne l'a pas fortifiée et n'a pas su la tenir – ce qui lui a en définitive coûté la ville. On voit ici l'emplacement des batteries françaises dans la haute-ville (1) et dans la basse-ville (2). (Photo: Dianne Graves)

la Montmorency, après l'avoir traversée par le gué s'ouvrant au pied de la chute. Le débarquement de la redoute constituait peut-être le « but précis » pour lequel les grenadiers avaient été massés sur l'île d'Orléans. Une autre interprétation peut toutefois être avancée à la lumière d'un message non daté, mais de toute évidence adressé par Wolfe à Monckton, et probablement écrit le 16 juillet : « Vos quatre compagnies de grenadiers sont sur l'île d'Orléans, prêtes à embarquer et à vous rejoindre dès que l'ordre leur en sera donné. » Il est possible toutefois que le plan consistait à confier aux grenadiers de Monckton la mission de diriger son attaque sur le flanc droit des Français tandis que le reste des troupes partirait à l'assaut de la redoute.

Le 20 juillet, Wolfe abandonne le plan qu'il décrivait pourtant avec tant d'enthousiasme le 16. La marine, en effet, a réussi à amener des bateaux en amont de Québec. Un débarquement au-dessus de la ville est désormais envisageable – et s'impose comme une solution plus judicieuse. Wolfe revient à ce plan sur-le-champ. L'intention première est d'amener les bateaux en amont de la ville dans la nuit du 16 au 17 juillet. Le 16, Wolfe écrit dans son journal : « Les vents étaient favorables et la nuit semblait propice à leur projet ; néanmoins, le capitaine Rous n'a pas atteint son objectif. » Le journal de bord du *Sutherland*, 50 canons, le bateau du capitaine John Rous, explique la situation : « À dix heures et demie, malgré les vents favorables, le pilote a jugé qu'il n'était pas à propos de lever l'ancre. » Accompagné des frégates *Diana* et *Squirrel*, de deux sloops en armes et de deux bâtiments de transport, le *Sutherland* a plus de chance dans la nuit du 18 au 19. À l'exception du *Diana*, écrit Wolfe, « tous sont passés par la voie étroite séparant Québec de Lévis, sans perte d'hommes ». Les batteries de la ville font feu de toutes parts mais, ainsi que l'indique le journal du *Sutherland*, leurs tirs « sont passés par-dessus nous, à l'exception de l'un d'eux, qui nous a frappés à environ un pied [une trentaine de centimètres] de l'eau ». L'épisode ne laisse pas une impression très favorable des artilleurs français. Le *Diana*, quant à lui, a la mauvaise fortune d'être gêné dans sa progression par l'un des sloops et s'échoue sur la rive sud faisant face à la ville. Le *Pembroke* et le *Richmond* ainsi que de nombreux autres bateaux viennent à son secours ; son équipage réussit à se délester de vingt-cinq de ses canons pour l'alléger. Le bâtiment ne peut cependant pas reprendre la mer avant le 20 du mois. Hors de portée des batteries de la ville, il doit subir un certain temps les tirs de cinq batteries flottantes¹⁹.

Très vite, l'attention de Wolfe se porte sur la nouvelle possibilité d'action qui s'offre à lui. Aucune lettre adressée à Monckton pour annuler l'attaque de Beauport n'est parvenue jusqu'à nous. Nous savons cependant, par le journal de Bell, que le général était à Pointe-Lévy le 19. Il a sans aucun doute informé verbalement le brigadier de ses intentions en cette occasion, voire à une date antérieure. Ce jour-là, Wolfe écrit dans son journal : « Ai effectué la reconnaissance des terres situées immédiatement en

amont de Québec; si nous avons tenté l'attaque envisagée en premier lieu, nous aurions probablement [le terme « inéluctablement » est raturé] réussi.» Les documents montrent clairement que le projet Saint-Michel, envisagé précédemment, était alors complètement abandonné. Il allait toutefois être ressuscité. Le 20, Wolfe monte à la Chaudière avec un fort détachement et assure la reconnaissance de ces lieux, mais aussi celle de Sillery et de Cap-Rouge, de l'autre côté du Saint-Laurent. « Le général est de bonne humeur », note Bell. Ne connaissant pas les lettres adressées par Wolfe à Monckton, les historiens n'ont généralement rien dit des événements décisifs qui ont jalonné cette journée. Très tôt dans la matinée, Wolfe a de toute évidence envoyé à Monckton des instructions détaillées, écrites avec une telle hâte qu'il les date erronément du « 20 mai ».

Vous voudrez bien embarquer une partie de votre brigade dans seize bateaux à fond plat, ou plus, et aller par rames le long de la rive sud jusqu'à apercevoir trois lanternes suspendues de front du côté du *Sutherland* opposé à cette rive. J'aurai pris les dispositions nécessaires pour que ces gens soient prêts à gagner la terre au moment où vos bateaux arriveront, afin d'attaquer les maisons et les postes que l'ennemi aura jugé opportun d'ériger. Il est essentiel que nous gagnions des terres hautes surplombant le village afin de nous rendre maîtres de la route de Québec; nous y établirons une barricade le plus rapidement possible. La région est boisée et légèrement pentue, raison pour laquelle il ne serait pas malvenu d'amener une ou deux compagnies d'infanterie légère avec vous pour les fixer en ce lieu. Haches, hachettes et serpes seront nos principaux instruments de défense tout d'abord – jusqu'à ce que, grâce à l'artillerie, nous puissions déployer notre pleine mesure. [...] Les six pièces de terrain doivent être acheminées par les soldats d'infanterie de marine ou les matelots le long de la route du haut pour être prêtes à tomber sur la rive quand l'eau remontera. Si vous pouviez y être un peu avant la marée haute, nous devrions avoir le temps d'aller chercher d'autres troupes avant le reflux. [...]

Si nous pouvons prendre quatre ou cinq bons postes et les conserver jusqu'à l'arrivée de nos amis, cela pourra s'avérer décisif dans la suite des événements.

Ce plan formulé par Wolfe pourrait être considéré comme son quatrième; en fait, il s'agit d'un retour au deuxième. En effet, l'idée n'est pas neuve: elle consiste à prendre pied au-dessus de la ville avec un détachement et à s'y retrancher. Quand Wolfe exprime l'intention d'attendre « l'arrivée de nos amis », il indique probablement qu'il compte faire venir des troupes depuis le camp de Montmorency. Saunders y envoie en toute hâte des bateaux pour apporter des obusiers et des mortiers, en annonçant qu'il fera

bientôt transporter des canons. De surcroît, neuf compagnies de grenadiers sont envoyées de Montmorency jusqu'à l'île d'Orléans, prêtes à intervenir²⁰. Mais de quel «village» Wolfe parle-t-il? Probablement Saint-Michel, tout près de Sillery: cette localité constituait l'objectif du plan antérieur et correspond à la description que Wolfe procure. Dans une lettre qu'il fera parvenir ultérieurement à Pitt, il indique qu'il a envisagé une fois de tenter un débarquement à «St. Michael». Il pensait probablement, alors, à son deuxième plan. La lettre aurait sans doute été plus précise s'il avait écrit avoir pensé à Saint-Michel deux fois.

Formulé en détails emplis d'espoir le 20 du mois, le quatrième plan est reporté le jour même, puis abandonné. À «une heure» (vraisemblablement de l'après-midi), Wolfe réécrit à Monckton.

Des circonstances particulières nous obligent à retarder notre tentative de quelques jours, et à la tenir secrète. Dans l'entretemps, nous déploierons toutes les diversions possibles. Il sera en ma capacité d'accueillir l'infanterie légère de Dalling dans l'escadre avant notre attaque. Vous différerez l'embarquement et la marche d'un jour ou deux.

De quelles «circonstances particulières» Wolfe parle-t-il? Nous en sommes réduits aux conjectures sur ce point. Il évoque probablement les mesures prises par les Français, pour lesquels l'arrivée du *Sutherland* et des autres bâtiments en amont de Québec a constitué un signal des plus alarmants. Ainsi que nous l'avons vu, les Français s'étaient drapés dans la conviction présomptueuse qu'aucun navire de guerre de quelque importance ne pourrait jamais remonter le fleuve jusqu'à dépasser la ville. L'auteur du journal de Montcalm écrit maintenant: «Si l'ennemi prend le parti de remonter le fleuve et peut descendre dans un point quelconque, il intercepte toute communication avec nos vivres et nos munitions de guerre.» Les bateaux britanniques ayant jeté l'ancre près de l'anse des Mères, Dumas y est envoyé avec 600 hommes ainsi que quelques Indiens. Des renforts suivront bientôt, notamment une unité de 200 cavaliers que Montcalm a rassemblés en mai. Enfin, Le Mercier se rend rapidement au point névralgique avec deux canons de 18 livres [environ 8 kg] et un mortier. C'est à ce moment, apparemment, que la «batterie de Samos» est érigée en dessous de Sillery. Le Mercier, indique le journal de Montcalm, «prétend avoir fort incommodé une frégate». De fait, le registre maritime du *Squirrel* précise qu'aux premières heures du 20 «les Français ont commencé à tirer avec un canon et une batterie de bombardement qu'ils ont établis sur la colline, nous ont contraints de partir, ont brisé notre grand étai et endommagé notre mât principal». À huit heures, le bateau lève l'ancre pour remonter le fleuve. Cela explique probablement le changement de cap de Wolfe. Nous connaissons déjà l'explication qu'il

a donnée à Pitt : les Français l'attendaient de pied ferme et il craignait de les voir attaquer son détachement avec le gros de leur armée avant qu'il n'ait achevé ses propres préparatifs pour subir cet assaut. Ces constats peuvent s'appliquer à ce projet en particulier, à celui qui était intervenu plus tôt dans le mois de juillet – ou aux deux.

Wolfe semble s'être laissé facilement décourager. Saint-Michel mis à part, plusieurs autres lieux autorisaient le débarquement en amont de Québec. De plus, la mobilité de la flotte lui permettait de se placer hors de portée des canons de Le Mercier. En fait, il aurait très bien pu prendre le risque de les défier – ce qu'il a d'ailleurs fini par faire, près de deux mois plus tard. Accablé des responsabilités du haut commandement, il semble avoir oublié la doctrine qu'il avait lui-même exposée après Rochefort : « Rien ne doit être tenu pour obstacle tant que la réalité ne l'a pas prouvé tel. » En rejetant le plan auquel il avait adhéré avec tant d'enthousiasme quelques heures plus tôt à peine, il suscite sans aucun doute une impression pénible dans l'esprit de ses brigadiers. « L'indécision et l'hésitation, disait lord Montgomery, sont fatales chez tout officier ; elles sont criminelles chez les commandants en chef. » En effet, quand un général commence à manifester ces travers, ne serait-ce qu'en apparence, la confiance que ses subordonnées lui portent s'évanouit rapidement.

Après avoir modifié son plan, le 20 du mois, Wolfe envoie une troupe remonter le fleuve sous les ordres de Carleton pour « recueillir de l'information », écrit-il dans son journal – lequel, incidemment, ne mentionne ni le plan ni l'ajournement. Carleton débarque à Pointe-aux-Trembles le 21, à quelque vingt milles [32 km] au-dessus de Québec. Une escarmouche l'oppose à quelques Indiens, mais il redescend le fleuve le jour même avec un groupe important de prisonniers civils. On y trouve notamment plusieurs femmes ainsi qu'un prêtre, qui sont envoyés à Québec le 22 sous drapeau de trêve. Les dames ne tarissent pas d'éloges à l'égard du traitement qui leur a été fait. Plusieurs ont même mangé à la table de Wolfe, « qui plaisanta beaucoup sur la circonspection de nos généraux ». Le 21 juillet, un autre événement se révélera à long terme funeste pour les Français : le contre-amiral Holmes remonte jusqu'au-dessus de Québec par voie de terre, accompagné d'une escorte, et hisse son drapeau sur le *Sutherland*²¹.

Wolfe semble avoir conservé quelques jours l'espoir de mettre en œuvre le plan de Saint-Michel. Son journal nous indique que l'amiral Saunders et les généraux se sont entretenus le 23 juillet : « Résolution prise d'attaquer l'armée française ; discussions quant à la manière. » (On donnerait cher pour mettre la main sur le compte rendu de ces discussions !) Le 25, Wolfe écrit encore à Monckton, de toute évidence depuis Montmorency, de lui envoyer des soldats d'infanterie de marine (fusiliers marins) le lendemain matin pour « dissimuler nos véritables intentions » – celles-ci consistant peut-être à débarquer au-dessus de la ville. « Cette mesure ainsi que d'autres que je m'apprete à prendre suffiront pour les alarmer de ce côté-ci. » Mais, le même soir, son

La ville est détruite (2) : les effets



La plupart des bâtiments gouvernementaux et religieux et des résidences les plus luxueuses de la ville ont été détruits ou lourdement endommagés par le bombardement britannique. Ci-dessus : Vue de la place Royale, dans la basse-ville, par Richard Short, v. 1759 ; cette illustration montre l'église Notre-Dame-des-Victoires détruite. À gauche : la place Royale et l'église aujourd'hui ; les touristes ont remplacé les soldats britanniques de l'illustration précédente. Ci-dessous : Vue de l'intérieur de l'église des Jésuites, à Québec, par Richard Short ; on constate ici les dommages causés par le bombardement. Remarquons également les marins et les soldats britanniques du premier plan. (Place Royale et église des Jésuites, par Richard Short, Archives nationales du Canada, C-357 et C-351, respectivement ; photo actuelle : Dianne Graves)





En haut: Vue du palais épiscopal, au sommet de la rue montant de la basse à la haute-ville. Cette œuvre a été peinte par Richard Short peu après la chute de la ville. Les destructions causées par le bombardement britannique apparaissent clairement ici. On notera les palissades érigées pour défendre ce point d'accès crucial à la haute-ville. Ci-dessus, à gauche: Le même point de vue aujourd'hui. À droite: Souvenir éternel des bombardements, ce projectile est encastré depuis plus de deux siècles dans les racines d'un arbre se dressant au coin de la rue Saint-Louis et de la rue du Corps-de-Garde. (Archives nationales du Canada, C-350; photos actuelles: Dianne Graves)

journal indique qu'il a commandé à un « corps de troupe » de l'escorter pour examiner le gué de Montmorency. Il semble probable qu'à ce moment-là le plan de Saint-Michel a été abandonné. L'esprit agité du général privilégie de nouveau l'attaque par le flanc gauche des Français.

Le 26 juillet, il remonte la Montmorency pour en effectuer la reconnaissance, jusqu'au gué situé à quelque trois milles [5 km] en amont du camp. Il est escorté de deux bataillons, dont l'infanterie légère de Howe, que l'on vient d'amener depuis l'île d'Orléans. Son mouvement provoque une féroce escarmouche. « Ces scélérats m'ont cassé le bras, écrit le capitaine Bell. Nous avons eu environ 45 tués et blessés. » Quant au général, il indique à Monckton : « Ils ont un gué fort praticable ; une partie de leur armée y campe et s'y est retranchée. » La dépêche qu'il adresse ultérieurement à Pitt témoigne de sa frustration : « En effectuant la reconnaissance de la rivière Montmorency, nous l'avons découverte guéable à environ trois milles [5 km] vers le haut ; cependant, la rive opposée est retranchée, et si abrupte et boisée qu'il serait vain de tenter le passage à cet endroit. » Où que le regard de Wolfe se porte, il semble se heurter sans cesse à un rempart infranchissable. De surcroît, il n'est toujours pas parvenu à prendre une décision ferme et à s'y tenir.

De toute évidence, une autre possibilité est aussi envisagée. Dans sa lettre à Pitt, Wolfe indique (comme toujours, sans préciser de date) la manière dont Saunders et lui-même ont « examiné la ville en vue d'un assaut général » (c'est-à-dire, sur la basse-ville). Mais après avoir consulté Mackellar, repéré les retranchements empêchant le passage de la basse à la haute-ville et relevé le fait que les « batteries du haut ne peuvent être touchées par les bateaux, mais ils pourraient en subir un grand dommage, ainsi que de la part des mortiers », il renonce finalement à « une entreprise si dangereuse par sa nature et si peu prometteuse quant à ses résultats éventuels ». La lettre écrite par Murray en 1774 indique que le plan de cette attaque contre la basse-ville a été proposé par le capitaine Hugh Palliser, du *HMS Shrewsbury*. La décision de renoncer à ce projet semble avoir été prise le 28 juillet. Wolfe note en effet ce jour-là dans son journal : « Difficultés quant à notre attaque et notre assaut contre la ville ». Il écrit par ailleurs à Monckton : « Nos alliés de la marine ont examiné l'endroit (la ville) et le pensent formidablement retranché à l'intérieur. » Un autre plan est ainsi abandonné.

Avant que Wolfe ne passe à l'attaque, les Français lancent leur ultime tentative pour incendier la flotte britannique. Peut-être réagissent-ils ainsi à la menace que les bâtiments britanniques cantonnés au-dessus de la ville représentent pour les brûlots de l'anse des Mères. Quoi qu'il en soit, les cajeux (un ensemble imposant de radeaux et de petits bateaux enchaînés les uns aux autres) descendent le fleuve dans la nuit du 27 au 28. Il est universellement reconnu maintenant que M. de Courval, officier responsable, s'est acquitté de sa mission d'une manière audacieuse et efficace, attendant

patiemment que son extraordinaire machine infernale soit suffisamment près des bâtiments pour y mettre le feu. Bougainville et quelques grenadiers interviennent également dans l'aventure. Elle ne produira toutefois aucun résultat. Le journal de Montcalm indique que les « chaloupes carcassières » (les canonnières) françaises n'ont pas soutenu l'action des cajeux comme il était prévu. Une fois de plus, les petites embarcations de la flotte britannique sauvent les vaisseaux du désastre en remorquant le monstre de flammes. « Les marins ont reçu pour ce service une demi-pinte d'eau-de-vie chacun », note le registre de bord du *Stirling Castle*. On imagine que l'équipage a passé une soirée fort égayée²²...

L'été est maintenant bien avancé. Déjà, un mois et un jour ont passé depuis le premier débarquement à l'île d'Orléans. Seules quelques escarmouches ont opposé les forces ennemies et, bien que les bombardements l'aient considérablement endommagée, Québec reste loin d'être prise. Que pense Wolfe alors? Il nous est impossible de le savoir. On peut néanmoins imaginer qu'il ressent maintenant l'impérieuse nécessité de prendre une décision ferme et de frapper un coup déterminant. Il opte pour une opération contre les lignes de Beauport et revient au plan qu'il décrivait à Monckton le 16 juillet, quoique dans une version modifiée. Il élabore ainsi ce que l'on pourrait considérer comme son cinquième plan. Il l'annonce à Monckton le 28 juillet dans une lettre commençant par une annonce qui pourrait aisément passer pour une provocation : « J'ai décidé d'attaquer la redoute du haut; Burton assurera le commandement de l'opération. » L'attaque du petit ouvrage doit être confiée à quatre compagnies seulement, mais il est prévu d'embarquer tous les grenadiers « pour qu'ils puissent intervenir rapidement en cas de besoin ». Un vaisseau armé – ils seront bientôt deux – doit être amené jusqu'à la côte, près de la redoute, avec deux compagnies à son bord. Wolfe prescrit dans le détail l'équipement nécessaire à l'opération, notamment 200 bêches, 200 pelles, 50 pioches, 20 haches et 100 hachettes. « La première chose à faire, écrit-il, est d'étendre et d'accroître l'ouvrage; il faut décevoir tous les efforts qu'ils pourraient déployer pour nous déloger. [...] Le capitaine du *Pembroke* [James Cook] assure à l'amiral qu'un caboteur peut s'approcher à moins de 100 verges [91 m] de la redoute; si tel est le cas, l'affaire sera vite terminée. La difficulté sera de la conserver. »

Ce plan diffère de celui du 16 en ceci qu'il n'est plus question d'attaquer les Français sur la droite. Ce plan ne prévoit pas non plus de traversée de la Montmorency. Seule une force restreinte, adaptée à l'ampleur de l'objectif, doit tout d'abord participer à l'opération. Dans une lettre non datée, mais probablement écrite le 29 juillet, Wolfe décrit son plan à Monckton d'une manière plus détaillée.

Je préférerais que le Marquis attaque l'un de nos corps avec des forces supérieures en nombre, plutôt que nous attaquions son armée tout entière dans ses retranchements

avec les forces que nous pourrions amener sur la côte en un seul débarquement. Si le marquis nous donne, à Burton et à moi-même, deux heures seulement, nous malmènerons ses bataillons avec la plus ardente fureur.

Wolfe exprime la même idée dans son journal le 29. Il écrit également : « Un détachement a été envoyé pour un service important et risqué – résolu d'exécuter ce plan – s'il apparaît, à l'examen, qu'il peut être mis en œuvre. » Quel projet Wolfe évoque-t-il ici ? Impossible de le savoir. Mais, de toute évidence, il n'a pas paru possible de le mettre en œuvre.

L'attaque est prévue pour le 30 juillet, mais l'absence de vent rend toute opération navale impossible ce jour-là. L'ampleur de l'opération va grandissant. Le journal du général indique : « Probabilité d'un engagement général dans notre attaque – préparatifs en ce sens. » Dans la lettre qu'il a probablement écrite le 29, il ordonnait à Monckton de tenir tous ses bataillons (à l'exception de celui qui devait se déployer au-dessus de la ville pour faire impression) prêts à embarquer dans les bateaux de la flotte « s'il était nécessaire ». Il ne fait par ailleurs aucun doute qu'il a ordonné à Townshend et Murray, à Montmorency, de se préparer à faire marcher leurs troupes à travers le gué, en dessous des chutes.

Le 30 encore, le journal évoque des faits troublants : « Mécontentement des officiers généraux et autres envers cette affaire – mais n'ont rien proposé de mieux. » Ce dernier constat laisse à penser que le général lui-même s'appêtait à livrer bataille sans faire vraiment confiance à son propre plan. On ne sait pas de quelle nature étaient les critiques formulées par les brigadiers. Peut-être ont-ils demandé ce qui se produirait si les Britanniques s'emparaient de la redoute, mais que Montcalm ne leur rendait pas le service d'attaquer, se contentant de rester campé dans ses retranchements. Cette éventualité, qui n'était certes pas à écarter, se serait révélée fort embarrassante. Dans sa lettre à Pitt, Wolfe observe qu'en ce cas il serait au moins en mesure « d'examiner leur situation de manière à pouvoir déterminer le meilleur moyen de les attaquer ».

Le matin du 31 juillet est un jour clair et très chaud. La brise est suffisante pour permettre à la marine d'agir. L'opération est lancée. Le *Centurion* progresse dans le chenal au nord de l'île d'Orléans, prend position un peu à l'est de la chute Montmorency et commence à tirer du canon sur les deux batteries françaises les plus à l'est – l'une, le long de la redoute visée ; l'autre, plus près de la Montmorency (*voir carte, page 80*). Le *Russell* et le *Three Sisters*, les deux « caboteurs* » (bateaux de transport armés), s'approchent de la côte, comme prévu, près de la redoute. Mais les calculs de

* *Un caboteur est un navire côtier assez massif. Il est intéressant de rappeler que James Cook choisira plus tard ce type d'embarcation pour ses voyages d'exploration.*

Cook se révèlent erronés ; il a vraisemblablement dû reconnaître les lieux à grande distance. Quoi qu'il en soit, les bâtiments ne s'approchent pas aussi près que Wolfe l'a espéré. Désireux de se trouver aux premières loges et d'observer convenablement les positions de l'ennemi, le général lui-même a pris place à bord du *Russell*. L'endroit n'est pas sûr ; les batteries françaises font feu à répétition. Wolfe écrira plus tard à Saunders (pour le convaincre que les canons de ses vaisseaux n'avaient pas réussi à dominer ceux de l'ennemi) : « Pas moins de trois fois, j'ai été frappé par des éclats sur ce bateau, et un boulet de canon a arraché mon bâton de ma main. » Mais c'est sous le feu ennemi qu'il déployait ses plus grandes capacités – et c'est la raison pour laquelle les rangs inférieurs de son armée le tenaient en si haute estime.

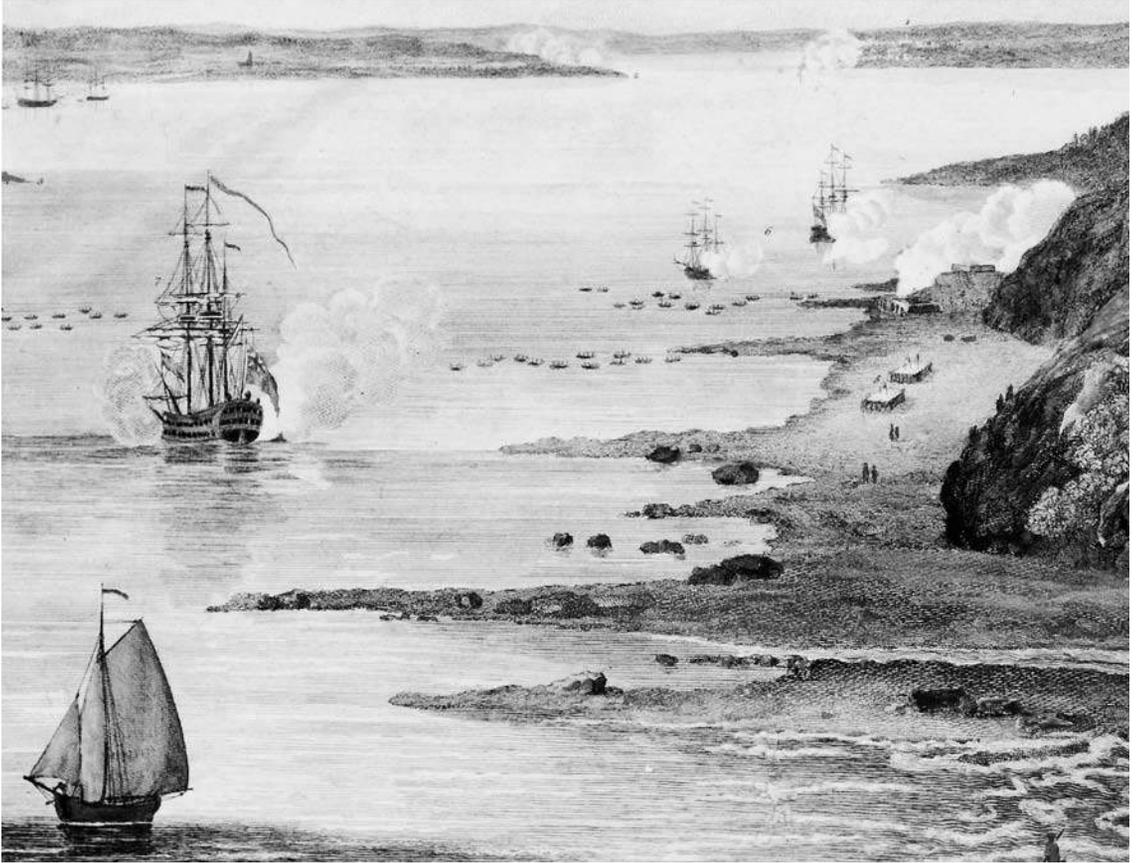
Néanmoins, la scène qui s'offre au général depuis le pont du *Russell*, sur lequel s'abattent les projectiles ennemis en grand nombre, sape complètement son plan. La redoute est bien plus près des retranchements français creusés le long des hauteurs qu'elle ne l'avait semblé, vue depuis le camp britannique. Il apparaît clairement à Wolfe qu'elle ne pourra pas être tenue sous le feu ennemi²³. Il est impossible de s'en emparer, de la renforcer et d'attendre que Montcalm attaque, comme le général l'avait envisagé. Que doit-il faire à présent ?

Wolfe hésite sans doute considérablement avant d'annuler l'opération ; n'importe quel commandant en aurait fait autant dans les circonstances. Après avoir patienté longuement, l'armée s'attendait à livrer une bataille décisive. Quel coup l'annulation de l'opération porterait-elle au moral des troupes ? Wolfe observe les retranchements français. Les défenseurs se déplacent et semblent désorganisés. Cette constatation emporte la décision du général britannique. Il écrira plus tard dans son journal : « Leur confusion et leur désordre m'incitent à les attaquer. » Ordre est envoyé à Townshend, qui commande à Montmorency, et à Monckton, qui commande à Pointe-Lévy, de « se préparer à agir ». La lettre que Wolfe envoie à Saunders nous renseigne sur son raisonnement²⁴.

Veuillez considérer la différence entre un débarquement à marée haute, avec quatre compagnies de grenadiers, dans l'intention d'attaquer des redoutes placées sous la protection de l'artillerie d'un vaisseau, et le débarquement d'une partie de l'armée dans l'intention d'attaquer des retranchements ennemis. Pour cette dernière affaire, il faut une intervention conjointe de nos corps d'armée et, pour cela, les eaux doivent être plus basses. J'ai renoncé au premier projet (celui de la redoute) en mesurant l'erreur que j'avais commise quant à la distance qui la sépare des retranchements, et me suis décidé en faveur du second (que j'avais du reste toujours contemplé) en observant le désordre qui régnait dans les rangs de l'ennemi et en observant sa situation bien mieux qu'il ne m'avait été possible de le faire jusque-là.

Montmorency, 31 juillet 1759

Lancée par Wolfe le 31 juillet 1759, l'attaque par-delà la rivière Montmorency a été repoussée et a causé de lourdes pertes.



Détail d'une toile représentant la bataille, par Hervey Smyth.

On aperçoit le *Centurion* et les deux « caboteurs » procurant des tirs de soutien depuis la côte contre la redoute enveloppée de fumée, tandis que les grenadiers avancent le long de la grève. Notons les petits bateaux qui accostent, les bâtiments engagés dans le chenal sud et l'échange de tirs entre la ville et les artilleurs britanniques de Pointe-Lévy. (Archives nationales du Canada, C-782)

Simple soldat d'une compagnie du centre du 47^e régiment d'infanterie (Lascelles) en 1759, par G. A. Embleton. Les régiments de l'armée britannique se distinguaient les uns des autres par la couleur des parements de leurs uniformes et par leurs ornements de galon. Les hommes du 47^e auraient dû porter des parements blancs à Québec mais, leurs uniformes ayant été confisqués par des corsaires français, ils durent endosser ceux des 50^e et 51^e régiments, à parements rouges. On remarquera le sabre court que portaient les soldats de ligne et les compagnies de grenadiers. (Avec l'aimable autorisation du ministère de la Défense nationale)





Ci-dessus : Vue hivernale de la chute Montmorency, par James Peachey, v. 1784. L'illustration montre clairement la topographie de ce secteur ainsi que la courte distance qui séparait les armées ennemies, les Britanniques tenant les hauteurs sur la droite (versant est de la chute), et les Français tenant celles du versant ouest. Wolfe avait établi une imposante batterie d'artillerie sur la falaise, à droite. (Archives nationales du Canada, C-2019)

À droite : Le secteur de Montmorency tel qu'on le voit actuellement. C'est sur les hauteurs sombres de la droite (à l'est de la chute) que Wolfe a établi ses positions d'artillerie en juillet 1759 pour bombarder les défenses françaises de la côte de Beauport. (Photo : Dianne Graves)



Le quartier général de Montcalm, sur la côte de Beauport. Montcalm a passé la plus grande partie du siège dans la région de Beauport, à l'est de Québec. Il considérait ce secteur comme le plus vulnérable et le plus crucial pour la défense de la ville. (Archives nationales du Canada, C-1089)

Le modeste plan qui consistait à s'emparer d'une position isolée et à s'en servir comme base pour livrer une bataille défensive se métamorphose donc en un plan d'assaut en bonne et due forme contre les défenses principales de l'ennemi – un assaut dans lequel les canons de la flotte ne seront d'aucun secours. La décision est audacieuse, peut-être téméraire. Elle relève par ailleurs d'un changement si fondamental dans la conception même de l'opération que nous devons la considérer comme le sixième plan de Wolfe.

Les bâtiments de transport atteignent la côte vers onze heures. Les bateaux acheminant les troupes du débarquement quittent l'île d'Orléans vers midi trente, semble-t-il, et se déploient dans le chenal sous les tirs vains de l'artillerie française. Ils attendent l'ordre d'attaquer. L'après-midi est déjà bien avancée quand ils le reçoivent enfin. Mais une « saillie » ou un « haut-fond », pour reprendre les termes de Wolfe, contraint nombre d'entre eux à s'immobiliser au large. L'obstacle consistait probablement en une barrière de blocs rocheux courant sur environ un mille [1,5 km] à l'ouest de l'embouchure de la Montmorency; elle figure dans la cartographie moderne juste au-dessus de la laisse des basses eaux. Le débarquement est annulé. Un officier est envoyé pour arrêter Townshend, dont les hommes ont déjà commencé à avancer. Sur le conseil de Saunders, Wolfe lui-même, accompagné d'un officier de marine, monte à bord de l'un des bateaux à fond plat de la flotte (l'équivalent, pour l'époque, des chalands de débarquement modernes) afin de trouver un lieu convenant à l'accostage. Un temps considérable a été perdu. Il est apparemment dix-sept heures trente environ quand les bateaux, sous un ciel maintenant sombre et menaçant, arrivent à l'endroit choisi par Wolfe.

Les treize compagnies de grenadiers ainsi que 200 hommes des Royal Americans dirigent l'attaque. Le moment que l'armée attendait depuis si longtemps est enfin arrivé – ce moment que le sergent Botwood, de la compagnie des grenadiers du 47^e, annonçait avec tant d'entrain dans ses vers burlesques.

Quand le quarante-septième frappe la côte,
Tandis que sifflent les balles et que tonne le canon,
Montcalm dit: « C'est le Shirley. C'est leur uniforme! »
« menteur! C'est le Lascelles! répond Botwood.
On a changé d'habit, mais on crache sur les houppettes à poudre.
À tous, bande de chiens, on vous en fera voir de toutes les couleurs*! »

Cet état d'esprit mène au désastre. Les grenadiers s'élancent à corps perdu. Se sont-ils soustraits au contrôle de leurs officiers, ainsi que l'affirment le capitaine Knox et d'autres avec lui? Les officiers sont-ils au contraire responsables, au moins dans une certaine

* La version de cette chanson reproduite à l'annexe J donne « bâtards » au lieu de « chiens » dans ce vers.

mesure, de leur charge intempestive? Cela est impossible à dire. Le seul récit d'un officier des grenadiers qui nous est parvenu relate qu'ils sont sortis des bateaux et se sont déployés « de leur mieux » dans l'eau qui leur arrivait à la taille. Puis, indique cet officier, « le général a ordonné aux grenadiers de marcher au battement du tambour, ce qui a aiguillonné nos hommes à un point tel que nous avons peine à les contenir²⁵. » Le rapport virulent de Wolfe indique que les compagnies, au lieu de se placer en formation sur la grève et d'attendre que les bataillons de Monckton débarquent et que ceux de Townshend franchissent le gué pour leur venir en aide, ont préféré se jeter sur l'ennemi. (Son journal évoque « leur marche désordonnée et leur étrange comportement ».) Les Français décampent alors de la redoute en toute hâte, abandonnant également la batterie. Depuis les retranchements des hauteurs, des tirs crépitent. Selon Knox, les grenadiers tentent à ce moment-là de se ruer vers ces hautes terres. L'officier grenadier se contente de constater que l'escarpement est « inaccessible ». Il ne fait toutefois aucun doute que les tirs français imposent rapidement de lourdes pertes à l'adversaire.

Le plan de Wolfe semble destiné à échouer; la situation dégénère. C'est alors que la nature entre en scène. Le ciel, déjà noir, éclate en l'un de ces violents orages d'été si fréquents dans le bassin du Saint-Laurent. Knox parle à son sujet de « la pluie et l'orage les plus terrifiants qui se puissent concevoir ». Tandis que l'artillerie céleste multiplie éclairs et coups de tonnerre, les armes des chétifs humains se taisent: dans un camp comme dans l'autre, la poudre est humide. Plusieurs comptes rendus²⁶ affirment que les munitions commencent du reste à manquer aux troupes françaises. En d'autres circonstances, les Britanniques auraient pu alors saisir leur chance et grimper à l'assaut des hauteurs avec leurs baïonnettes, en profitant de l'arrêt du feu français. Mais les pentes herbues détrempées par la pluie étaient sans doute impossibles à gravir. Par ailleurs, une bonne partie des troupes en présence étaient complètement désorganisées. Enfin, ainsi que l'indique Wolfe, « la marée se mit à monter »; il fallait compter avec le risque que la retraite des brigades de Townshend et Murray à travers le gué ne soit coupée. Le général décide de se replier sans tarder. La plupart des hommes de Monckton et les grenadiers survivants partent dans les bateaux qui les attendent à proximité; les deux brigades du camp de Montmorency, qui n'ont jamais réussi à rejoindre les troupes du débarquement, se retirent par le gué en bon ordre, comme elles l'avaient fait à l'avancée. « Dans leur retraite, écrit un officier de marine qui observait la scène, nos troupes ont progressé avec exactitude et se sont repliées de l'autre côté de la chute et dans les bateaux en bon ordre, pleines d'une sombre fierté. » Une partie des Fraser Highlanders, qui avaient débarqué avec Monckton, sont détournés vers Montmorency et couvrent la retraite par-delà la rivière; fidèle à lui-même, Wolfe marche avec eux²⁷.

Les archives de Townshend procurent un détail pittoresque nous rappelant que le 78^e était en fait bien moins un régiment britannique qu'un détachement guerrier du clan Fraser. Les compagnies de Highlanders se sont arrêtées au gué, dit-il, et « refusèrent de se replier avec lui jusqu'à ce qu'elles aient acquis la conviction que leur régiment avait réembarqué. » On imagine le général et les brigadiers morigénant les opiniâtres Écossais tandis que la marée monte et, face à eux, les hommes du Fraser refusant de traverser tant qu'ils ne sauront pas les membres de leur clan en lieu sûr, et non pas abandonnés sur une rive hostile... Ayant été rassurés sur ce point, ils consentent enfin à poursuivre la progression. Mais « la marée devint si haute que les régiments purent difficilement passer le gué²⁸ ».

Les deux « caboteurs » ont été endommagés au point qu'il n'est plus possible de les remettre en état. Les équipages doivent les quitter; les vaisseaux sont brûlés. Wolfe consigne dans son journal une perte de 210 vies humaines, auxquelles s'ajoutent 230 blessés: « De nombreux excellents officiers ont subi des blessures dans cette entreprise grotesque. » Ned Botwood, le barde du 47^e, ne composera plus de vers: comme bien d'autres grenadiers téméraires, il repose, mort, sur la plage ensanglantée de Montmorency²⁹.

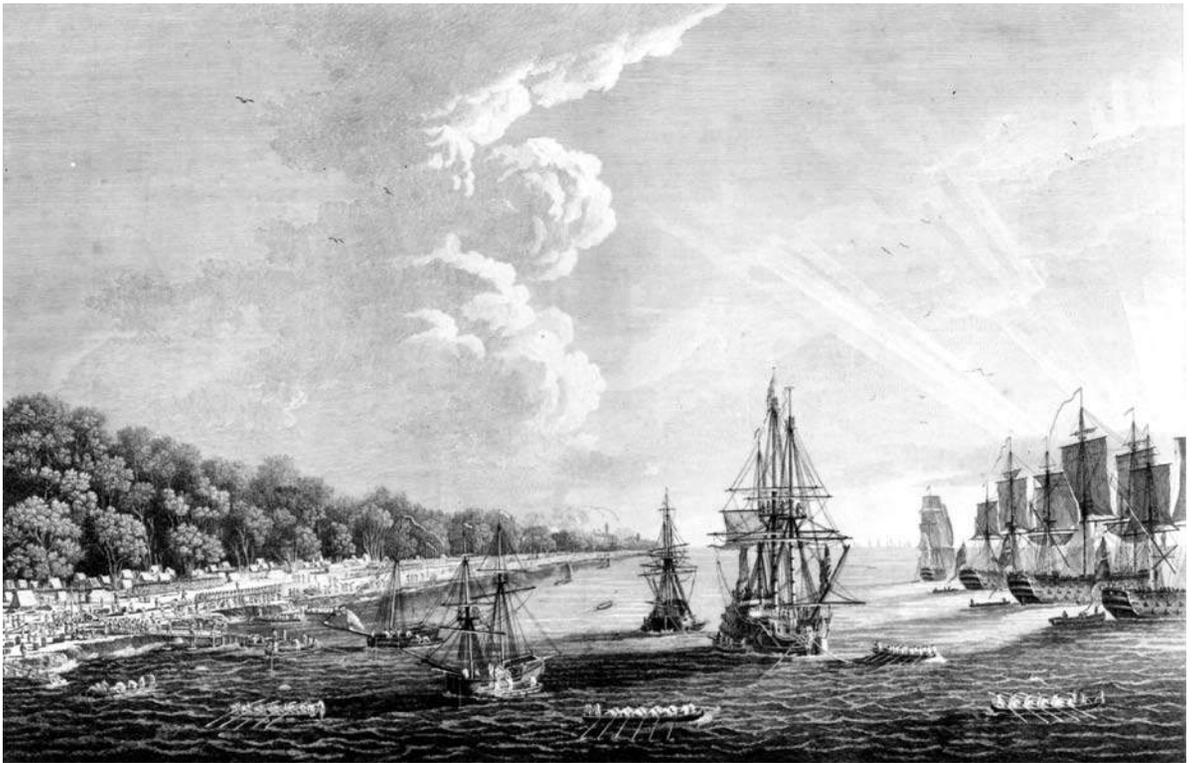
L'armée de Montcalm vient de remporter une deuxième victoire défensive – quoique moins éclatante que celle de Ticonderoga. Les Français peuvent enfin reprendre leur souffle. La journée qui s'achève a été la plus éprouvante de l'été. (Hélas pour la réputation de prescience de Montcalm, il avait dit à Lévis, six jours avant cette opération, qu'il était convaincu que les Britanniques ne l'attaqueraient pas sur son flanc gauche...) Le général français décrit cette épouvantable journée dans une lettre adressée au brigadier Bourlamaque, au lac Champlain. À midi, quand il a vu les troupes embarquer à Pointe-Lévy, il a ordonné que l'on batte l'alarme générale; le roulement des tambours a ainsi amené les Français à leurs postes tout au long des six milles [presque 10 km] qui séparent la Saint-Charles de la Montmorency. Le dilemme de Montcalm est alors le suivant: où le coup sera-t-il porté? Les uniformes rouges couchés dans leurs bateaux à la pointe de l'île d'Orléans, écrasés de soleil, peuvent accoster en n'importe quel point du front. Observant la manœuvre britannique se déployer, Montcalm renforce graduellement le chevalier de Lévis sur la gauche avec les bataillons réguliers du centre. Les hommes de Trois-Rivières et de Québec – des miliciens mélangés à des réguliers de la colonie – sont laissés un certain temps, ainsi que Montcalm l'écrit: « flottants depuis Beauport jusqu'à la rivière Saint-Charles ». Puis, vers seize heures, quand les troupes de Townshend sont aperçues descendant sur la grève, Montreuil, l'adjutant général de l'armée, ordonne aux hommes de Trois-Rivières d'aller aussi vers la gauche. Seules les troupes du gouvernement de Québec restent pour surveiller la droite du front. Une bonne concentration de troupes est ainsi

placée pour accueillir les grenadiers à leur débarquement. Toutefois, selon Malartic, aide-major du bataillon de Béarn, qui était tout près, la seule unité suffisamment proche pour leur tirer dessus (à part les hommes postés dans les redoutes) était celle du gouvernement de Montréal. La milice canadienne combattait dans des conditions dans lesquelles se révélait toute sa force de frappe. Les pertes françaises, quelque 60 tués et blessés, sont toutes attribuables à la canonnade de l'imposante batterie de Wolfe à Montmorency: les Britanniques, ainsi que nombre de leurs comptes rendus le soulignent, n'ont pas utilisé leurs armes légères, ou peu s'en faut.

Tout au long de cette journée fertile en événements, Montcalm semble n'avoir jamais tenu compte de Vaudreuil. Celui-ci reste terré dans son quartier général, sur la droite du front, près de la Saint-Charles, ne prenant aucune part à l'action. Il protestera ultérieurement de ce qu'il a entendu parler simultanément du débarquement britannique et de son réembarquement. Il affirmera également que l'ennemi n'a été repoussé que grâce aux sages mesures prises par Lévis, et que Montcalm a rejoint ce dernier juste après que l'adversaire eut été repoussé. Cette dernière affirmation est confirmée par Lévis lui-même, lequel ajoute que Montcalm lui a rendu visite à quatorze heures, définissant les dispositions à prendre de concert avec lui, puis retournant vers l'ouest. Lévis s'est très certainement bien comporté; Malartic décrit en termes élogieux son attitude impassible alors qu'il donnait ses ordres sous le feu britannique. Dans sa lettre à Bourlamaque, Montcalm souligne que, alors que la bataille était terminée et que les troupes rompaient les rangs, il est allé rendre compte des événements au gouverneur général – qui en a paru content³⁰.

Content de la victoire, Vaudreuil l'est, assurément. Son optimisme simple s'en trouve sans doute conforté: Vaudreuil écrit à Bourlamaque qu'il n'a plus d'inquiétudes pour quelque front que ce soit, à l'exception de celui des rapides du Saint-Laurent, en face du lac Ontario. Mais l'expérience et les connaissances militaires de Montcalm, peut-être renforcées par son pessimisme naturel, lui font au même instant écrire au même destinataire une missive bien différente, et sans doute plus exacte: «Vous voyez, Monsieur, que notre affaire n'est qu'un petit prélude d'une plus considérable, sans doute, à laquelle nous nous attendons³¹.»





Cette illustration de la série La Havane 1762 pourrait représenter le côté sud de l'île d'Orléans tel qu'il se présentait à la vue à l'été 1759. Les navires de guerre les plus imposants (au nombre desquels figurent deux « anciens combattants » de la campagne de Québec) sont à l'ancre pour leur propre protection ; les bâtiments de transport transfèrent leur chargement dans des embarcations plus modestes pour qu'elles l'acheminent jusqu'à la côte. On remarquera le camp militaire, les troupes à l'entraînement, les artilleurs assemblant des pièces au moyen d'un treuil et un équipage en train de pêcher (premier plan à gauche). (Serres, plaque 7. Bibliothèque Clements, Université du Michigan)

Août : escarmouches, cruautés, dévastations

L'échec de Montmorency s'avère un désastre pour Wolfe. Il avait pris la décision d'attaquer en cet endroit au terme de plusieurs semaines de réflexion et d'indécision. Or, sa tentative a échoué. Dans l'état actuel des choses, il est presque heureux de laisser l'initiative aux Français. La série des plans avortés du mois de juillet ne se poursuivra pas en août – du moins pas avant la fin du mois.

Le 1^{er} août, Wolfe note dans son journal qu'il a donné l'ordre de renforcer et de fortifier le camp (celui de Montmorency), « de manière à ce que nous ne subissions pas l'injure d'être attaqués victorieusement par un ennemi impatient d'agir pour déterminer son destin ». Le même jour, il écrit à Monckton : « Ce revers ne doit pas nous décourager ; la perte n'est pas si grande. » Il donne instruction d'occuper les troupes tandis qu'il prépare « une autre tentative, [qu'il] espère plus fructueuse¹ ».

Dans l'intervalle, il cherche à tirer le meilleur parti possible de la maîtrise que les forces navales britanniques se sont assurée sur le Saint-Laurent en amont de Québec. Le 3 août, il ordonne au brigadier Murray de remonter le fleuve « pour tenter un coup de main sur leurs magasins [ceux des Français], leurs envois vers Trois-Rivières, etc. » et pour « les diviser et détourner leur attention ». Par ce mouvement, il espère également « ouvrir une communication » avec Amherst – jusqu'ici, rien n'a été accompli à cet égard². Les déplacements de la brigade de Murray amorcent en amont de la ville une série d'opérations qui se poursuivra sans interruption ou presque jusqu'à l'apogée de la campagne. Grâce à leur mainmise sur le fleuve, que leurs vaisseaux peuvent parcourir vers l'amont comme vers l'aval au gré des marées, les Britanniques sont maintenant en mesure d'empêcher les débarquements en une douzaine de lieux, à tout le moins de les entraver. Pour les Français, le seul moyen de les contrecarrer consiste à suivre les bateaux depuis la côte en mobilisant une troupe – une méthode exténuante, surtout pour une armée possédant peu de cavalerie. Le 6 août, Montcalm renforce la petite troupe postée au-dessus de la ville pour faire passer son effectif à un millier

d'hommes, et place le colonel de Bougainville à sa tête³. Commence alors une période difficile dans la carrière remarquable de ce brillant jeune homme.

Les premières opérations de Murray ne sont pas particulièrement couronnées de succès. Le 8 août, il tente par deux fois de débarquer à Pointe-aux-Trembles « pour que les marins puissent neutraliser trois batteries flottantes de la rive nord ». La première opération, mise en œuvre à marée basse, est arrêtée par les rochers; la deuxième, à marée haute, est bloquée par les tirs des hommes de Bougainville, qui ont eu le temps de s'assembler en nombre. Certains comptes rendus indiquent que 140 hommes de Murray auraient été blessés ou tués, dont 30 marins. Le 9, Murray écrit à Wolfe: « La stratégie navale ne fonctionnera pas, je le crains; il faudrait que les eaux nous amènent bien plus haut. » Le lendemain, il fait débarquer l'ensemble de sa troupe à Saint-Antoine, sur la rive sud, sous la protection des tirs du *Squirrel*, et en se heurtant au passage à quelques Canadiens et Indiens. La population ayant tiré sur les détachements de Murray, il menace de brûler toutes les maisons de la paroisse si ces attaques se poursuivent. Apparemment, sa menace fonctionne⁴.

Le 18, ayant remonté le fleuve par bateau, de nuit, Murray effectue une descente plus fructueuse sur Deschambault, sur la rive nord (*voir carte, page 59*). L'équipement et les bagages de réserve des bataillons réguliers français sont entreposés dans une maison toute proche. Le bâtiment et son contenu sont brûlés. « Le reste de la journée a été consacré à détruire tout ce qui aurait pu servir à l'ennemi, écrit Murray, et à multiplier les escarmouches avec l'infanterie française, les dragons et les Indiens, qui ne se sont jamais approchés suffisamment pour blesser un seul homme de mon détachement, bien qu'ils fissent constamment feu sur nous pendant deux ou trois heures. J'attribue cela à leur crainte du mousquet anglais. » « Bien qu'ils nous aient tiré dessus toute la journée, indique un autre compte rendu, la supériorité de nos armes a tenu l'ennemi à une distance suffisante pour l'empêcher de nous causer du tort. » La troupe principale de Bougainville semble être arrivée sur les lieux alors que les Britanniques réembarquaient déjà⁵.

Cette incursion inquiète considérablement Montcalm, non en raison des dommages réels, mais par la menace qu'elle constitue pour ses communications. Dès que le débarquement lui est annoncé, il enfourche son cheval et part « sur-le-champ avec les grenadiers pour rejoindre M. de Bougainville ». En chemin, il apprend que les Britanniques se sont retirés; il repart donc pour Beauport. L'auteur de son journal décrit en ces termes la destruction du magasin⁶.

Il est heureux pour le pays qu'il se soit uniquement occupé de cette opération au lieu de s'établir et retrancher, il n'aurait pas été facile de le déloger. Nous l'avons tous craint et M. de Montcalm avait si bien senti l'importance de cette situation

que, fort ou faible, retranché ou non, il partait dans le dessein de l'attaquer. Plus de communication avec nos magasins, point ou très peu de vivres ici, le pays ouvert à l'ennemi; la colonie était perdue ou bien près de l'être.

De son côté, Vaudreuil – selon la même source, incontestablement biaisée en sa défaveur – refuse de s'inquiéter et considère l'expédition de Montcalm comme inutile.

À ce stade, Wolfe se plaint amèrement du temps que Murray passe en haut du fleuve. La dernière entrée de la partie de son journal qui nous est parvenue (celle du 16 août) précise: «Aucune nouvelle de M. Murray.» Dans une lettre datée du 22, Wolfe ajoute que Murray, en restant en amont et en retenant les bateaux, oblige à un arrêt complet des opérations. Il a envoyé un aspirant de marine porter à Murray l'ordre de revenir, mais le messenger n'a pas réussi à rejoindre le brigadier. Dans sa dépêche à Pitt, Wolfe dit de Murray: «Leurs bateaux ne peuvent être atteints, et les perspectives d'amener l'ennemi à combattre sont minces. Tel est le compte rendu qu'il m'a fait de la situation. Je lui ai commandé de rejoindre l'armée.» Quand cela s'est-il produit? Nous ne le savons pas de façon sûre. Quoi qu'il en soit, Murray revient à Pointe-Lévy le 25 août⁷.

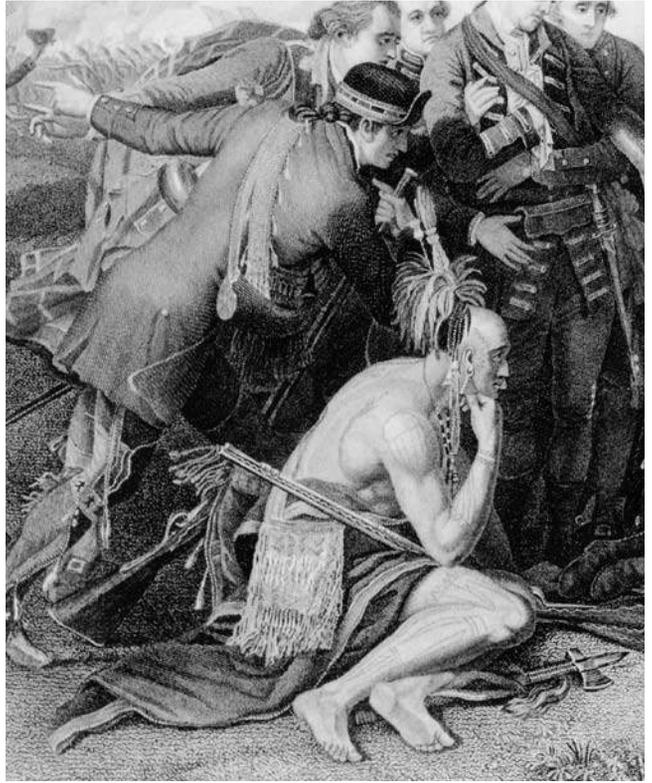
Il annonce que les Britanniques ont remporté une victoire dans l'ouest – une nouvelle qu'il a obtenue de prisonniers. Fort Niagara est tombé après la défaite des forces de relais françaises. Le brigadier Prideaux a été tué pendant le siège, mais Sir William Johnson a pris la relève et complété l'ouvrage. Cette information alarmante parvient aux Français de Québec le 9 août et induit une réorientation immédiate de leurs dispositions. Le secteur des rapides, face au lac Ontario, semble maintenant menacé à très court terme. Le soir même, le chevalier de Lévis y est envoyé pour en prendre le commandement, suivi de près par 800 hommes de l'armée de Montcalm. Comme d'habitude, il s'agit là d'un détachement très bigarré: des réguliers français, des membres des troupes de la Marine, mais surtout des miliciens. Montcalm écrit sombrement à Bourlamaque: «[huit cents hommes,] c'est beaucoup d'une petite armée, obligée de garder depuis Jacques-Cartier au saut Montmorency.» Évoquant dans la même lettre le fait que Bougainville a repoussé les Britanniques à Pointe-aux-Trembles, il ajoute, et l'on est tenté de croire ici qu'il parle sérieusement: «Je ne sais qui de nous trois sera le plus tôt défait.» Montcalm lui-même se poste sur la gauche des positions de Beauport, où Lévis avait jusque-là monté la garde⁸.

En envoyant Murray remonter le fleuve, Wolfe entretenait l'espoir plutôt fantasque que cette division supplémentaire de ses forces inciterait les Français à sortir de leurs inaccessibles retranchements pour l'attaquer. Ainsi écrit-il à Monckton, à Pointe-Lévy, le 5 août: «J'ai réfléchi à votre situation, alors que Murray est parti en détachement, et j'espère de tout cœur que vous serez attaqués – vous avez plus que ce qu'il faut pour

Escarmouches, cruautés, dévastations : le terrible été 1759

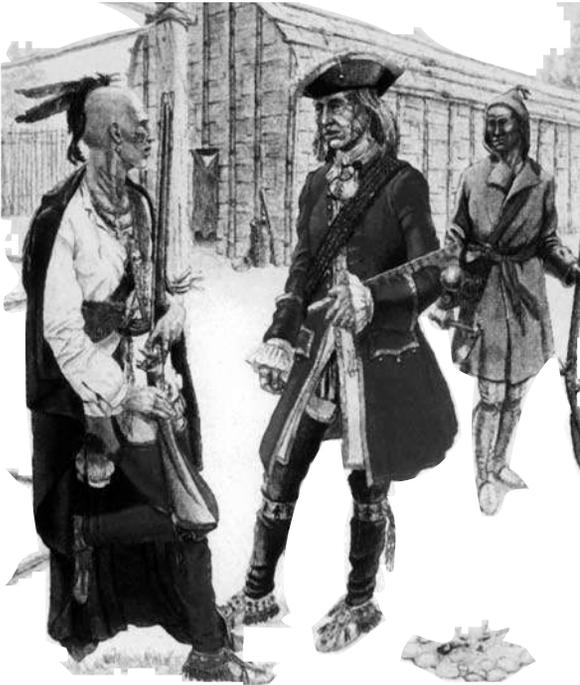
Tout au long des mois de juillet et d'août 1759, Wolfe poursuit une inlassable campagne de destruction contre les terres environnant Québec. Ainsi qu'il l'explique lui-même, il cherche ainsi à attirer Montcalm hors de ses retranchements « pour engager la bataille et prévenir les ravages, mais aussi en contrepartie des innombrables insultes que les Canadiens ont infligées à notre peuple ». En cet été atroce et interminable, les forces britanniques brûleront, selon les estimations, 1 400 maisons dans les villages avoisinant Québec, ainsi que des granges et des bâtiments de ferme en grand nombre.

La plupart de ces destructions ont été exécutées par les Rangers coloniaux américains et par les unités britanniques d'infanterie légère. Ces troupes se heurtaient fréquemment à la résistance des guerriers autochtones et des miliciens des villages attaqués. Leurs combats étaient brutaux. Ni l'un ni l'autre camp ne faisait de quartier – et les deux pratiquaient le scalp. Le 27 juillet, Wolfe indique à ses hommes qu'il « interdit formellement la pratique inhumaine du scalp, sauf envers les Indiens et les Canadiens habillés en Indiens ».



Ci-dessus : Un détail de la célèbre toile de Benjamin West montrant un Ranger colonial américain et son compagnon d'armes iroquois. On remarquera les pantalons de peau et la casquette, très confortables, ainsi que la corne à poudre du Ranger, et les tatouages du guerrier ainsi que les décorations sur le fût de son arme. (Archives nationales du Canada, C-12448)

À gauche : Défenseurs autochtones de la Nouvelle-France. Cette toile de David Rickman représente des guerriers des nations des terres boisées de l'est pendant la guerre de Sept Ans. Le chef est habillé à l'européenne; ces habits de prestige lui ont été offerts par les Français en remerciement de son appui. On remarquera les peintures faciales rouges et noires du guerrier à l'arrière-plan. (Avec l'aimable autorisation de Parcs Canada)





Ci-dessus: L'église paroissiale de Saint-Joachim, à l'est de Québec, sur la rive nord du fleuve. Cette église a été la seule que les troupes de Wolfe ont brûlée. Les assaillants l'ont détruite parce que le prêtre, le père René Portneuf, organisait et dirigeait des raids contre les postes avancés britanniques. Portneuf ainsi que nombre de ses paroissiens ont été tués par les Britanniques quand ils attaquèrent Saint-Joachim le 23 août 1759. L'église a été reconstruite dans les années 1770.

Ci-dessous: Le manoir Richer, près du cap Tourmente, à l'est de Québec. Ce splendide manoir du XVII^e siècle comptait parmi les plus de 1 000 résidences détruites par les troupes britanniques en ce terrible été 1759. (Photos: Dianne Graves)



Soldat de l'infanterie légère du régiment d'Amherst (15^e régiment d'infanterie), par G. A. Embleton. Le tricorne a cédé la place à une casquette à oreillettes, beaucoup plus pratique. (Avec l'aimable autorisation de Parcs Canada)

battre l'armée française tout entière⁹.» Mais Montcalm n'avait nullement l'intention de lui rendre cet insigne service, et moins encore après que ses propres forces eurent elles-mêmes été divisées.

Amherst est loin d'avoir appuyé Wolfe autant que Prideaux et Johnson l'ont fait. Bourlamaque lui a abandonné Ticonderoga, mais c'est bien là le seul véritable exploit qu'on puisse lui concéder. Il s'est consacré à la construction d'une escadrille pour le lac Champlain et a érigé une forteresse inutile à Crown Point. Il n'a jamais su s'assurer de prise sur l'île aux Noix, où les Français s'étaient retirés. Enfin, Wolfe n'a reçu aucune nouvelle importante de lui jusqu'au début septembre, quand quelques Rangers téméraires ont apporté des dépêches par la voie terrestre de Kennebec.

Tout ne va pas pour le mieux dans le meilleur des mondes aux échelons supérieurs du commandement britannique. Depuis plusieurs semaines, les relations de Wolfe avec ses brigadiers, en particulier Townshend, se détériorent.

Wolfe n'avait pas demandé à ce que Townshend lui soit adjoint. Ainsi qu'il l'avait indiqué à Lord Ligonier, le commandant en chef, il aurait beaucoup aimé nommer lui-même ses subordonnés... Quand Townshend a été désigné pour servir sous ses ordres, il lui a adressé une lettre de bienvenue – mais qui contenait des propos que Townshend a pu facilement considérer comme autant de piques. Wolfe y indique en effet que, quand Ligonier a mentionné le nom de Townshend, il lui a répondu qu'un homme d'un tel rang et d'un tel caractère ne manquerait certainement pas d'avoir la meilleure influence sur l'armée. « Je pris la liberté d'ajouter que les lacunes qui pourraient être déplorées dans l'expérience étaient amplement compensées par des capacités et un esprit auxquels notre entreprise n'opposerait aucune difficulté¹⁰ », précise-t-il. Townshend possédait pourtant autant d'expérience militaire que Wolfe, ou presque. Il est vrai, toutefois, qu'il n'avait pas servi en Amérique. Il est intéressant aussi de remarquer que la nomination de Townshend n'était pas prévue à l'origine. Les deux versions du document *Proposals for the expedition to Quebec* (Propositions d'expédition sur Québec), qui figurent dans les archives de Pitt, indiquent que les trois brigadiers choisis sont Monckton, Murray et Burton¹¹. Dans une lettre restée célèbre, Horace Walpole écrit : « L'expédition sur Québec partira mardi prochain, sous le commandement de Wolfe; George Townshend s'est une fois de plus frayé un chemin dans le service et, son obstination n'ayant pas de bornes, fera un héros fort convenable¹². » Peut-être Townshend, disposant d'un excellent réseau de contacts, a-t-il effectivement joué du coude pour obtenir ce poste – confinant ainsi Ralph Burton, un officier que Wolfe tenait en haute estime, au grade de lieutenant-colonel du 48^e. Il est possible que l'animosité entre les deux hommes trouve ici sa source. Quoi qu'il en soit, la discorde ne devait pas tarder à se manifester ouvertement.

Une crise a manifestement éclaté juste avant l'occupation des positions de Montmorency, au début de juillet. Le 7, cette entrée du journal de Wolfe nous fait prendre la pleine mesure des tiraillements: « Quelque divergence d'opinion sur un point que l'on qualifie de "mineur et insignifiant", et le commandant en chef est menacé d'une enquête parlementaire sur sa conduite sous le motif qu'il n'aurait pas consulté l'un de ses officiers subalternes et qu'il aurait semblé ne pas tenir suffisamment compte de ses sentiments!» Que s'est-il passé? Wolfe n'en dit pas plus, et les autres documents sont muets sur le sujet. Les notes de Townshend n'indiquent rien pour cette journée-là. On peut toutefois avancer avec une certitude presque absolue qu'il est l'« officier subalterne » mentionné dans le journal de Wolfe; en effet, un fragment de son propre journal pour le lendemain et les quelques jours suivants fait état d'altercations avec Wolfe¹³.

Après le débarquement en aval de la chute Montmorency, Townshend note que Wolfe a critiqué la manière dont il a retranché les positions, disant qu'il a « établi une forteresse ». Le 13 juillet, Townshend, alors qu'il améliore ses retranchements pour couvrir un nouveau campement rendu nécessaire par la menace d'une batterie française érigée de fraîche date, apprend que Wolfe quitte Montmorency pour Pointe-Lévy sans lui laisser d'ordres ni lui fournir quelque information que ce soit quant à ses intentions et ses mouvements. Il le rejoint sur la rive. Le compte rendu que le brigadier donne de leur entretien témoigne de l'inimitié entre les deux hommes.

M'a reçu avec hauteur; pas avancé de cinq pas; lui ai dit que si j'avais soupçonné son intention de partir, j'aurais attendu ses ordres, que je serais heureux de les recevoir et de les exécuter à sa satisfaction. Monsieur m'a répondu très sèchement que l'adjudant général les avait reçus; et permettez-moi, Monsieur, de vous demander: vos troupes vont-elles prendre campement maintenant sur leurs nouveaux terrains ou attendront-elles pour ce faire que les batteries ennemies commencent à tirer?

Nous ne possédons pas d'autre version de l'événement, notamment aucun témoignage de Wolfe quant à cette affaire et à ce qui l'a précédée. Ce compte rendu semble néanmoins indiquer que Wolfe, malgré ses grandes qualités (et elles étaient, de fait, considérables), manquait de tact dans ses rapports avec ses subordonnés. On ne peut certes pas le comparer au charismatique Nelson entouré de ses frères d'arme!

Loin de s'améliorer, la situation ne fait qu'empirer au fil des jours. Ainsi que nous l'avons vu, les brigadiers n'ont pas apprécié le plan d'attaque élaboré par Wolfe pour le 31 juillet. Son échec ne les a évidemment pas placés dans de meilleures dispositions vis-à-vis du général. Même Guy Carleton, en lequel Wolfe avait placé tant de confiance,

est maintenant fâché contre lui. Le jour où les troupes sont repoussées, le capitaine Bell écrit dans son journal : « Comportement abominable du colonel Carleton envers le général. » On ignore ce que Carleton a pu dire ou faire pour justifier de tels propos de la part du capitaine. Un dénommé James Gibson, apparemment un civil qui se trouvait au camp de Montmorency, critique sévèrement Wolfe dans une lettre¹⁴ adressée le 10 août au gouverneur de la Nouvelle-Écosse, Lawrence. Il rappelle les événements du 20 juillet, au cours desquels, en cinq heures, écrit-il, trois « ordres stratégiques » distincts l'un de l'autre ont été formulés par le général, « tous contredits à peine reçus, ce qui, incontestablement, constitue la pratique courante du général depuis que nous sommes ici, au grand étonnement de quiconque se trouve libre de penser ». Gibson indique que « quelques officiers généraux » ont émis des commentaires extrêmement défavorables quant à la tentative de Montmorency. « L'un d'eux, doté de connaissances, de fortune et d'intérêt, a déclaré, à ce que j'entends, que l'attaque lancée à ce moment-là et à cet endroit-là allait à l'encontre du conseil et de l'opinion de tous les officiers; vous pouvez aisément juger de la situation quand les choses en arrivent à ce point! » L'officier dont il est question ici est, de toute évidence, nul autre que Townshend.

À la mi-août, Wolfe, toujours en rupture avec Townshend (dont Murray, déjà, commence peut-être à partager les vues), est menacé en outre par la possibilité d'une fracture d'avec Monckton, son second. Tous les faits de cette affaire ne nous sont pas connus, mais nous disposons d'une lettre, datée du 15 août, dans laquelle le général présente à Monckton des « excuses sincères » pour toute offense qu'il aurait pu lui infliger sans le vouloir. Wolfe a, semble-t-il, affaibli les garnisons de certains des postes de Monckton et provoqué ainsi le ressentiment du brigadier. Il explique dans sa lettre que Monckton avait renforcé ses postes à un point tel qu'il n'était plus nécessaire d'y entretenir des garnisons aussi nombreuses. « Je suis trop convaincu de la droiture de vos sentiments et de votre zèle envers le service public, écrit-il, pour ne pas placer votre amitié dans la plus haute estime. » Le lendemain, Wolfe réécrit à Monckton pour lui répéter qu'il n'avait pas l'intention de l'offenser : « J'implore sincèrement votre pardon. » Quelle a été la réponse de Monckton ? Nous l'ignorons. Peut-être n'a-t-il jamais été aussi hostile au général que les deux autres brigadiers l'étaient alors ou le sont devenus par la suite. Par ailleurs, il n'est pas exclu que cette impression nous vienne simplement du fait que nous n'avons de lui aucun journal, et que bien peu de ses lettres nous sont parvenues. Il est intéressant de noter que ce jour-là, le 16 août, marque la fin du journal de Wolfe tel que celui-ci l'a laissé être conservé pour la postérité. En achevant la copie qu'il en a faite, le capitaine Bell note que la partie détruite « contenait le rapport minutieux de la conduite ignoble des officiers envers lui, conduite consignée pour le cas où une enquête parlementaire serait mise en œuvre ». L'atmosphère pour

le moins tendue de ces journées s'exprime dans les caricatures terriblement spirituelles, et très inconvenantes, que Townshend a faites de Wolfe – et qui témoignent à ce jour encore de la sagacité de l'artiste autant que de ses sentiments envers son général¹⁵.

C'est à cette époque aussi que la colère de Wolfe s'abat sur les pauvres gens des paroisses du Saint-Laurent situées dans les régions dominées par la flotte britannique.

On aurait certes préféré ne pas avoir à faire le récit de ces événements. Pour les replacer dans leur juste contexte, on se rappellera néanmoins la manière dont on faisait la guerre en Amérique depuis plusieurs années – en fait, depuis plusieurs générations. On s'y bat avec barbarie, férocité. Certes, les atrocités ne sont pas le fait d'un seul camp ; mais les attaques contre les frontières coloniales britanniques menées par des détachements guerriers du Canada généralement composés d'Indiens, au moins en partie, ont laissé des traces profondes. Depuis l'époque de Frontenac, le scalp, l'incendie et le meurtre de sang-froid sont monnaie courante. Incontestablement, les Britanniques et les Américains britanniques considèrent, au moment des événements qui nous intéressent ici, que les Français se sont rendus coupables de « crimes de guerre » méritant vengeance et représailles. Le massacre du fort William Henry, en 1757, n'a fait qu'envenimer les choses. En 1758, Wolfe écrivait à Lord George Sackville : « Bien que je ne sois ni inhumain ni féroce, je reconnais que je prendrais plaisir à voir la vermine canadienne détruite et dépouillée, et justement rétribuée de sa cruauté inouïe¹⁶. » Le voici maintenant en mesure d'assouvir cette tentation s'il le souhaite.

Dès après son débarquement sur l'île d'Orléans, le 27 juin, Wolfe avait émis un manifeste à l'intention de la population canadienne. Il y invitait les « habitants » à réintégrer leurs domiciles, leur promettant qu'ils ne seraient pas importunés s'ils restaient tranquilles. Mais, ajoutait-il, ils devaient s'attendre à souffrir « tout ce que la guerre offre de plus cruel » s'ils prenaient les armes contre les Britanniques. Apposé sur les portes de différentes églises paroissiales, ce « placard » n'eut guère d'effets. À la fin de juillet, Wolfe rédige donc une autre proclamation, dans laquelle il dénonce les attaques « barbares » menées contre ses postes avancés par des Canadiens et des Indiens et menace les populations de représailles si elles ne se soumettent pas, d'ici le 10 août, aux conditions offertes dans son manifeste du 27 juin¹⁷. Ces menaces seront mises à exécution – mais Wolfe n'attendra pas le 10 août pour ce faire.

Les gens de Baie-Saint-Paul, en aval de Québec, ont compté parmi les premières victimes de ces représailles. Les tirs en direction des bateaux britanniques y avaient été nombreux. Le 4 août, Wolfe écrit à Monckton : « Je me propose de détruire les habitations et les établissements de la baie de Saint-Paul ; j'emploierai Gorham à cette fin,

avec 200 ou 220 hommes.» Joseph Gorham était un capitaine des Rangers. Les American Rangers, qui avaient participé activement aux combats des postes avancés, allaient devenir la principale force de frappe de Wolfe dans cette sinistre entreprise qui les tiendrait occupés jusqu'à la fin de la campagne. Wolfe envoie une autre lettre à Monckton le 6 août.

Si de nouvelles tentatives sont faites pour allumer des incendies, je brûlerai toutes les maisons qui ne nous seront pas nécessaires, depuis le village de Saint-Joachim jusqu'à la rivière Montmorency. Vous procurerez des renforts à Gorham (s'il revient à temps) pour qu'il brûle toutes les maisons et les cabanes entre la rivière Chaudière et l'Etchemin; les églises doivent être épargnées. Je préviendrai indirectement Vaudreuil de mon intention. Les maisons, granges, etc., de votre camp jusqu'à l'église de Beaumont peuvent être détruites dans le même temps – les bâtiments que vous jugerez bon d'incendier. J'espère qu'ils vous attaqueront, car je suis sûr que vous mettrez un terme à la guerre¹⁸.

Wolfe espérait sans aucun doute que sa politique de la terreur contraindrait les Français à sortir de leurs retranchements pour l'attaquer: il l'avoue dans un passage de sa lettre à Pitt que les autorités britanniques ont préféré éliminer du document à sa publication. Il se peut que Monckton ait trouvé les instructions obscures et demandé des éclaircissements; on déchiffre en effet à l'endos de la lettre une mention au crayon, presque invisible, mais qui indique: « Pas d'incendie avant la fin du délai. »

Les habitants se trouvent donc face à un affreux dilemme. Les lois du Canada font un milicien de chaque homme en âge de porter les armes; il est donc de leur devoir impérieux d'attaquer l'envahisseur, ainsi que l'ordonne Vaudreuil. Qu'ils montrent des signes de coopération avec les Britanniques, et les autorités françaises n'auront aucun scrupule à recourir aux Indiens pour les « ramener dans le droit chemin ». Une lettre de Montcalm fait allusion à un rapport selon lequel les gens de L'Ange-Gardien et de la côte de Beaupré pourraient « [faire] leur paix particulière »: « Il faudrait quelque gros détachement de Sauvages et Canadiens pour les corriger¹⁹ », indique-t-il. D'un autre côté, les Britanniques ne sont pas disposés à considérer la résistance des habitants comme légitime en temps de guerre; ils ne réclament d'eux rien de moins que la neutralité. Ils s'appêtent en outre à les traiter avec une sévérité telle qu'on parlerait à notre époque de « prussianisme ».

Le 9 août, les troupes britanniques cantonnées à Pointe-Lévy aperçoivent une fumée dense en aval: Gorham est à l'œuvre à Baie-Saint-Paul. Il fait afficher sur la porte de l'église (le seul bâtiment qu'il a laissé debout, ou peu s'en faut) un autre « avis »

de Wolfe annonçant qu'il ne peut plus reculer devant la mise en œuvre des mesures les plus rigoureuses : il a ordonné à ses officiers d'emporter le bétail, de détruire les maisons, de saccager la région et de faire prisonniers ses habitants. Le 14, Wolfe écrit à Monckton : « J'ai appris que Gorham s'est rendu à La Malbaie ; à en juger par la fumée qui s'élève sur la rive sud, on imagine qu'il a porté la terreur de ses armes jusqu'à cette côte elle-même. » C'est effectivement le cas. Gorham a détruit une quarantaine de maisons et de granges à La Malbaie (baie de Murray), puis il a traversé le fleuve pour en brûler une cinquantaine d'autres à Sainte-Anne-de-la-Pocatière²⁰.

Dorénavant, le ciel du Saint-Laurent serait rarement clair : la fumée des fermes en feu l'obscurcira constamment. Le 15, Wolfe écrit : « Toutes les maisons et les granges entre la rivière Etchemin et la Chaudière peuvent être brûlées à la première occasion. Il est inutile de suspendre le châtiment plus longtemps quand l'on voit combien ils sont incorrigibles ; ils ont des Indiens sur l'île d'Orléans, et ont scalpé quatre marins tout récemment. » Le 23 commence la destruction des villages de la rive nord, entre Montmorency et Saint-Joachim. Les Français relèvent également des incendies sur l'île d'Orléans²¹. Mais l'opération la plus importante est lancée au début de septembre. Le major George Scott est alors envoyé en aval de Québec avec un détachement nombreux composé de Rangers, de réguliers et de marins des bateaux de la ligne, avec pour mission de « détruire les bâtiments et les récoltes de l'ennemi sur la rive sud ». Wolfe avait écrit le 22 août : « J'ai l'intention de brûler toute la campagne depuis Kamouraska jusqu'à Pointe-Lévy. » Scott descend par le fleuve jusqu'à Kamouraska et revient par la terre, incendiant tout sur son passage. « En somme, écrit-il avec une satisfaction manifeste, nous parcourûmes 52 milles [82 km] et, sur cette distance, nous incendiâmes 998 bâtiments en bon état, deux goélettes, deux corvettes, dix chaloupes, plusieurs bateaux et petites embarcations. Nous fîmes quinze prisonniers (parmi lesquels six femmes et cinq enfants), et tuâmes cinq ennemis. Nous eûmes de notre côté un régulier blessé, deux Rangers tués et quatre autres des leurs, blessés^{*22}. »

Par conséquent, au moment où va s'amorcer la crise finale de la mi-septembre, les riantes paroisses des deux rives du fleuve en aval de Québec sont désertées, de même que celles de l'amont, sur une certaine longueur de la rive sud. On estime, mais le chiffre est probablement prudent, que plus de 1 400 très belles fermes ont été brûlées ; un journal de la Nouvelle-Angleterre annonce avec allégresse qu'il pourrait falloir au pays un demi-siècle pour se remettre de ces dévastations²³.

* L'annexe D présente des extraits du journal de Jeremiah Pearson, l'un des membres de cette expédition.

Ce châtement s'accompagne d'une guérilla féroce entre assaillants et habitants. L'épisode le plus pénible survient sur la rive nord, en aval de Montmorency. Il semble ici que la résistance aux Britanniques a été organisée par un prêtre, René Portneuf, que l'on désigne parfois comme étant le curé de Saint-Joachim, mais que Vaudreuil appelle « le curé de Sainte-Anne-de-Beaupré » ; il paraît en effet avoir tenu son quartier général en ce lieu. Le prêtre était à la tête d'un groupe armé nombreux et a entretenu une certaine correspondance avec Vaudreuil²⁴. Knox nous rapporte qu'il a invité à dîner un officier britannique se trouvant près de là, lui promettant la sécurité, et ajoutant que « de même que l'officier anglais combattait pour son roi et pour la gloire, il espérait lui-même être pardonné de se battre pour ses pauvres paroissiens et de défendre son pays ». Sa courtoisie et son courage ont été bien médiocrement récompensés. Le 23 août, les forces britanniques cantonnées dans la région sont renforcées pour atteindre apparemment 300 hommes placés sous le commandement du capitaine Alexander Montgomery, du 43^e régiment, et dotés d'une artillerie de campagne. Les Britanniques attaquent les positions du prêtre à Sainte-Anne. Un canon oblige ses hommes à quitter les maisons qu'ils tenaient et, précise Knox, « trente d'entre eux, ainsi que leur chef, ont été encerclés, tués et scalpés ; la raison de ce traitement si cruel est que les malheureux paroissiens s'étaient déguisés en Indiens ; nous eûmes cinq blessés dans cette rencontre. » (Wolfe avait émis le 27 juillet cet ordre devenu célèbre : « Le général interdit strictement la pratique inhumaine du scalp, sauf envers les Indiens et les Canadiens habillés en Indiens²⁵. » L'armée de Wolfe ne comptait presque aucun Indien, mais les Rangers étaient des adeptes du scalp.)

L'enseigne Malcolm Fraser, des Highlanders, qui était sur les lieux, ne mentionne pas le prêtre, mais évoque « le barbare capitaine Montgomery » : il a ordonné que soient massacrés de sang-froid tous les prisonniers, dont deux personnes auxquelles Fraser avait promis que leur vie serait épargnée. Cet officier régulier était au moins aussi cruel que les Rangers. Le capitaine Knox, à l'inverse, était un homme décent ; on a le sentiment, aujourd'hui, qu'il possédait une opinion bien arrêtée sur de telles pratiques. Il s'abstient de faire mention de son frère d'arme officier du 43^e et de commenter son comportement. Ayant anéanti le père Portneuf et ses hommes, le détachement brûle les maisons de Sainte-Anne et réduit Château-Richer en cendres avant de retourner à Montmorency, le 1^{er} septembre²⁶.

On peut s'étonner que cette politique de la terreur n'ait pas creusé pour toujours un gouffre infranchissable entre les gens de Québec et la nation ainsi que l'armée britanniques. Cela s'explique par le fait que de tels actes étaient alors considérés comme naturels en temps de guerre. Les Français du Canada savaient très bien que leur propre gouvernement appliquait depuis fort longtemps une politique identique aux

établissements frontaliers de l'Amérique britannique. Eux-mêmes n'auraient sans doute pas hésité, s'ils en avaient eu la possibilité, à traiter Boston, New York et Philadelphie ainsi que leurs terres avoisinantes comme les Britanniques traitaient maintenant Québec et ses paroisses des alentours. Au XVIII^e siècle comme au XX^e, la guerre n'est pas belle à voir, ni à vivre. Et personne ne le savait mieux, alors, que les gens du Canada.

Tout cela ayant été précisé, il n'en reste pas moins que la politique de dévastation de Wolfe suscite, aujourd'hui encore, un malaise considérable – d'autant plus qu'il est douteux qu'elle ait fait progresser sa campagne. Elle a contraint les soldats britanniques à des actes abominables; la plupart d'entre eux ne s'y adonnaient probablement pas de gaieté de cœur. George Townshend, par exemple, la désapprouvait très certainement. (Mais sans doute désapprouvait-il toute politique élaborée par Wolfe.) Townshend n'écrivait pas aussi bien que le commandant en chef, mais il était capable de phrases mordantes, ainsi que le prouve cette lettre adressée à sa femme, Lady Ferrers, elle-même paresseuse²⁷.

Les femmes et les enfants captifs que je vois chaque jour être amenés ici me disent souvent ce que je suis et me ramènent aux miens. Mais, surtout, la triste nouvelle que j'ai reçue avant-hier, à mon retour du camp maudit de Montmorency, et m'annonçant la mort de mon pauvre frère [dans l'armée d'Amherst], m'a fustigé de ne pas avoir mieux consulté ma propre nature quand je vous ai demandé de [me laisser] repartir à l'armée. Elle aurait plaidé en votre faveur, alors que vous ne le faisiez pas vous-même, et je ne serais pas aujourd'hui dans un monde d'ambition, de confusion et de misère; et vous ne seriez pas affligée, comme je sais que vous devez l'être, de terreur et de chagrin. [...] Je n'ai jamais servi dans une campagne aussi détestable que celle-ci. Notre force, inégale, rabaisse nos opérations aux escarmouches, cruautés et dévastations. C'est la guerre dans ce qu'elle a de pire. C'est un monde dans lequel je préférerais ne pas être; à l'avenir, croyez-moi, ma Charlotte bien-aimée, je chercherai tout le contraire.

La santé du général Wolfe est très mauvaise. À mon humble avis, son commandement ne vaut guère mieux; mais que cela reste entre nous.

Le dernier plan de Wolfe, ainsi que nous l'avons vu, a été annulé après que son armée eut été repoussée, le 31 juillet. Mais l'activité reprend dans son camp dès la mi-août. Le 11, il écrit dans son journal: « Me propose d'entreprendre une opération d'envergure d'ici quelques jours. » Le 15, nous lisons dans un journal qui semble être celui de Townshend: « Le général Wolfe a fait connaître ses intentions au général

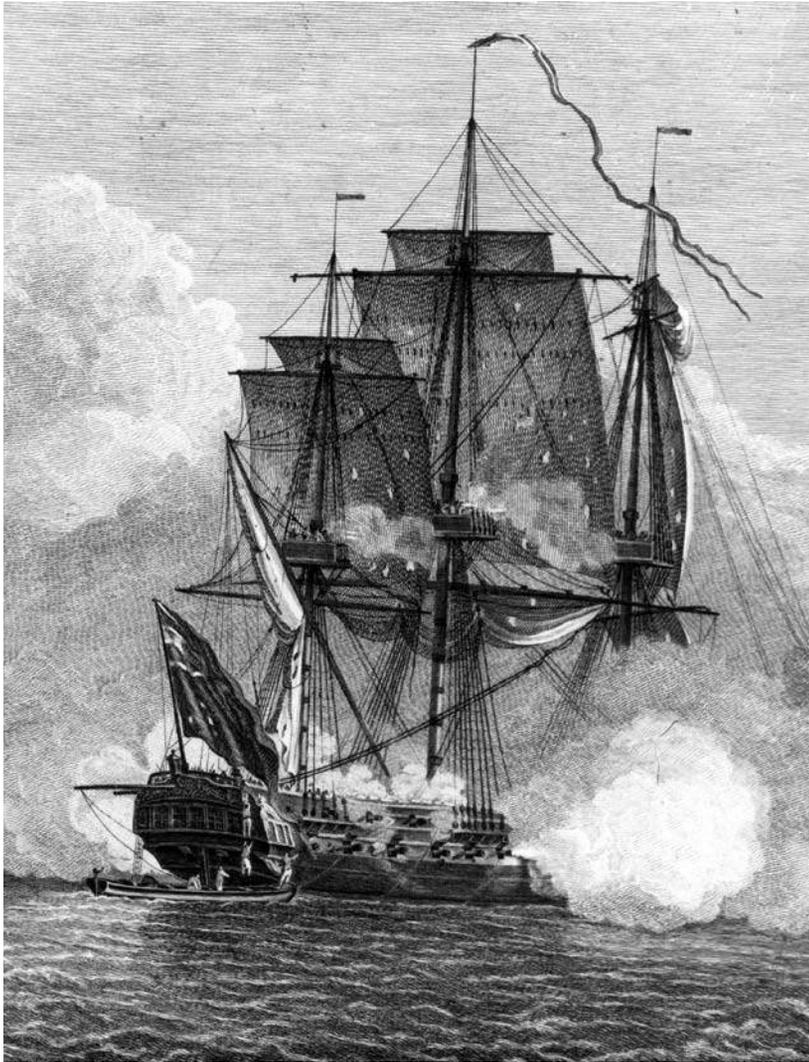
Août 1759 : tensions dans le camp britannique et réorientation des opérations



Ci-dessus : Wolfe tel qu'on pouvait le voir pendant la campagne. Ce croquis de son aide de camp, Hervey Smyth, montre le général portant un brassard noir en mémoire de son père, décédé récemment. Il est en outre armé d'un mousquet et d'une baïonnette (au lieu de l'épée que portaient généralement les officiers supérieurs). Son manteau est d'un style très en vogue dans les années 1740 et constitue peut-être un habit déjà ancien conservé pour les campagnes militaires. (Impression par J. S. Schaak, avec l'aimable autorisation de René Chartrand)



À mesure que l'été 1759 avance, les tensions se font de plus en plus vives entre Wolfe et ses trois généraux subordonnés. Ceux-ci critiquent avec une virulence croissante la manière dont il assiège la ville. D'entre eux, son adversaire le plus sérieux est l'aristocrate George Townshend : cet artiste amateur particulièrement doué fait circuler des caricatures caustiques de son supérieur parmi les officiers de l'armée. Ci-dessus : L'une des caricatures de Townshend représentant Wolfe en train de recevoir une délégation de Canadiennes. Elles lui demandent d'épargner les femmes si la ville tombe. « Cela dépendra, mes jolies, leur répond-il. Continuez d'écrire vos requêtes et envoyez-moi sur-le-champ cinquante vierges splendides. » À gauche : Wolfe croqué par Townshend à l'été 1759. Ce dessin offert au major Isaac Barré constituerait le meilleur portrait du général britannique dans les derniers jours de sa vie. (*Le général James Wolfe à Québec*, ci-dessus, et *Portrait du général James Wolfe*, à gauche, tous deux avec l'aimable autorisation du Musée McCord d'histoire canadienne, Montréal, M1791 et M245, respectivement).



À la fin de juillet, les navires de guerre britanniques commencent à remonter le fleuve au-delà de Québec. Les défenseurs de la ville considéraient jusque-là cet exploit comme impossible, croyant que les batteries riveraines sauraient protéger le passage de 1 000 verges [environ 915 m] séparant la basse-ville de la rive sud. Ils avaient tort, et leur erreur leur a coûté la ville. À gauche : Dans la nuit du 18 juillet, la frégate *HMS Diana*, 32 canons, s'échoue en tentant de dépasser la ville. Pendant deux jours, les batteries riveraines et les canonnières françaises font feu sur le *Diana*. Il réussit finalement à se dégager en jetant la plupart de ses canons par-dessus bord. Ce dessin de Dominic Serres montre une frégate similaire en action contre des petits bateaux de guerre ennemis, en 1762. (Bibliothèque Clements, Université du Michigan)

À droite : Reconstruction de la batterie Royale, rue Dalhousie, à Québec, de nos jours. La Royale était l'une des trois batteries érigées sur la rive à la basse-ville qui, en 1759, longeait la rue Dalhousie. Ces batteries se sont toutefois révélées incapables d'empêcher les bateaux de guerre britanniques de remonter jusqu'en amont de la ville. (Photo : Dianne Graves)



Townshend quant à la manière dont il comptait maintenant attaquer l'ennemi. » (Et voilà absolument tout ce que nous savons sur le sujet!) Le 19, Wolfe écrit à Monckton : « J'aimerais ravoir les troupes de Murray pour que nous puissions décider avec elles²⁸. » Il a alors, de toute évidence, conçu un autre plan. Nous ne saurons toutefois probablement jamais quelle en était la teneur. Avant que Murray ne revienne du haut du Fleuve, la santé déjà précaire de Wolfe s'est encore détériorée.

Le 19, ou aux environs de cette date, le général est contraint de rester au lit, dans la chambre située à l'étage de la maison de Montmorency où il a pris ses quartiers. (Il est néanmoins en mesure de dicter une lettre à Monckton le 22²⁹.) La nouvelle de sa maladie est connue de l'armée le 22, mais Knox nous apprend que les troupes soupçonnaient déjà son piètre état de santé, pour la simple raison qu'il ne s'était pas présenté au camp de Pointe-Lévy depuis plusieurs jours. Le 24, Knox se rend au quartier général de Wolfe pour recevoir ses ordres concernant la brigade de Monckton. Mais le général « était si malade, à l'étage, qu'il n'a pas pu venir dîner ». Il souffre de fièvre, si l'on en croit l'explication que Wolfe lui-même donne à Pitt. Le 25, Knox écrit toutefois : « Son Excellence le général Wolfe est en voie de guérison, à la joie sans bornes de l'armée tout entière. » Il faudra quand même attendre le 31 pour qu'il note le retour du général au camp.

La force navale britannique déployée sur le fleuve en amont de Québec reste relativement modeste. Elle se compose du *Sutherland*, du *Squirrel* et de quelques vaisseaux de moindre importance. À la fin d'août, les Français s'enhardissent à tenter un coup contre elle. Ils fournissent de nouveau en hommes et en armes les frégates qu'ils avaient envoyées à Batiscan (leurs équipages et leurs canons avaient été utilisés en partie pour renforcer Québec) afin de les envoyer à l'assaut du détachement britannique. Le 27, plusieurs centaines de marins sont retirés des batteries de la ville et remontent le fleuve, non sans attirer l'attention de l'ennemi et essayer ses tirs. Les Britanniques renforcent à ce moment-là leur escadre du haut. Ils n'ont pas deviné le plan français : en fait, cette opération était prévue depuis quelque temps. Dans la nuit du 11 au 12 août, en effet, la frégate *Lowestoft*, le sloop *Hunter* et quatre vaisseaux plus petits ont tenté de dépasser Québec, mais le vent est tombé au moment critique, et seule une goélette a réussi à franchir ce cap. Maintenant, en cette nuit du 27 au 28, les cinq autres bateaux tentent à nouveau leur chance en mettant à profit quelques coups de vent du nord-est. Ils atteignent leur objectif en dépit du feu violent que leur opposent les batteries de la ville. Les Français abandonnent immédiatement leur plan, qui, d'incertain qu'il était, ne présente plus maintenant aucune chance de réussite. Les marins sont rappelés. Dans la nuit du 31 août au 1^{er} septembre, cinq autres bâtiments dépassent Québec, dont la frégate *Seahorse*³⁰. Les Britanniques disposent désormais d'une force redoutable en amont de la ville.

La crise éclatera bientôt sur plusieurs fronts : les relations entre Wolfe et ses brigadiers sont au plus mal ; le déploiement du plan stratégique britannique atteint un tournant décisif ; le destin de la Nouvelle-France se noue.





Cap-Rouge, par Hervey Smyth, 1759. Au début d'août, les vaisseaux de guerre britanniques, ayant dépassé la ville, menacent maintenant ses approvisionnements. Cette illustration montre un grand vaisseau (probablement le *HMS Sutherland*, 50 canons) ainsi qu'un bateau de service plus modeste.

On remarquera les deux petites canonnnières françaises, dont l'une tire sur le *Sutherland*. Notons également la bouée fluviale, au premier plan, à droite: dans tout le secteur de Québec, la Marine royale sondait le fleuve à chaque occasion et en assurait le relevé cartographique.

(Archives nationales du Canada, C-783)

Changement de cap pour les Britanniques

Le 25 août, ainsi que nous l'avons vu, Wolfe commence à se remettre de ses accès de fièvre. Dans le camp britannique, son rétablissement alimente immédiatement une reprise des discussions relatives aux plans à mettre en œuvre. Elles déboucheront sur une réorientation fondamentale de la stratégie britannique.

Cela fait maintenant deux mois que le premier débarquement a eu lieu sur l'île d'Orléans. Depuis tout ce temps, Wolfe n'a jamais consulté ses brigadiers quant aux opérations : c'est en tout cas ce que Townshend explique à son épouse¹ – et nous n'avons aucune raison de ne pas le croire. Mais Wolfe change maintenant son fusil d'épaule. Parce qu'il a été malade et que l'été tire à sa fin, il opte pour la concertation. Le fameux mémoire que le général adresse à Monckton, Townshend et Murray n'est pas daté ; il a toutefois probablement été écrit le 27 août. À partir de ce moment, hélas, le journal du capitaine Bell perd de sa substance et ne nous offre plus guère d'informations pertinentes. À la fin de l'inscription du 27 août, et avant la suivante (datée du 31), il note cependant : « Consultation des brigadiers. » Nous savons que les discussions entre les brigadiers se sont amorcées le 28.

Dans ce mémoire, Wolfe demande aux brigadiers « de se rencontrer et de se concerter pour le bien du service public, dans le but d'envisager les meilleurs moyens d'attaquer l'ennemi ». Ce document fort utile est reproduit à la fin du présent ouvrage*.

Ces instructions évoquent en premier lieu un point capital prouvant que Wolfe a su tirer parti des interrogatoires de déserteurs. (Les déserteurs passaient constamment d'un camp à l'autre. La plupart étaient des étrangers. C'est ainsi que Wolfe, dans une lettre adressée à Monckton au début du mois d'août, évoquait l'information obtenue d'un Italien. Du côté français, les déserteurs étrangers des Royal Americans constituaient la source la plus abondante d'information sur l'ennemi.) Ce point est le

* Voir l'annexe A.

suisant : le général « constate qu'ils n'ont guère de provisions dans la place ». C'était effectivement la grande faiblesse des positions de Montcalm. Étrangement, toutefois, Wolfe n'évoque pas la possibilité d'intercepter les transports de provisions vers Québec. Il conclut simplement que la ville devra se rendre si l'armée française est défaite. Il est convaincu qu'un assaut naval direct contre la basse-ville ne serait pas fructueux. Mais comment provoquer l'affrontement avec l'armée ? Le problème qui le taraude depuis le mois de juin persiste, et la solution continue de lui échapper tout autant qu'à ce moment-là.

Wolfe présente aux brigadiers trois possibilités d'action. Toutes trois prévoient attaquer les lignes de Beauport – un projet qui semble avoir exercé une certaine fascination sur Wolfe. La première consisterait à faire marcher, de nuit, un détachement nombreux qui traverserait la Montmorency en son gué supérieur et encerclerait les retranchements français de Beauport par l'arrière, à l'aube, tandis que le reste de l'armée tenterait une attaque frontale. Wolfe souligne toutefois que ce mouvement pourrait difficilement passer inaperçu du côté français. La deuxième possibilité consisterait à attaquer depuis Montmorency, de nuit, par le gué s'ouvrant en bas de la chute, puis à traverser le front français jusqu'à Beauport où, « essayant différents endroits », l'armée grimperait à l'assaut des retranchements des hautes terres. La « redoute du haut », ce fameux petit ouvrage pris le 31 juillet, devrait être reprise. Et la brigade de Monckton, à Pointe-Lévy, devrait se tenir prête à débarquer quand les hommes de Townshend auraient gagné les hauteurs. La troisième possibilité d'action s'apparente à la deuxième. Le gros de l'armée attaquerait à Beauport (par bateaux) tandis qu'avanceraient les troupes du camp de Montmorency, qui auraient traversé le gué de la chute une heure plus tôt. On remarquera que les trois possibilités envisagées, notamment la deuxième et la troisième, ne sont en fait que des variantes du plan ayant si lamentablement échoué le 31 juillet.

Ce document est en réalité fort étrange. De nos jours, un général qui demanderait à ses subordonnés de prendre une décision lui appartenant aussi manifestement serait considéré comme un piètre commandant. Mais le concept de « conseil de guerre », s'il commençait à perdre du terrain, conservait une importance capitale en 1759. En d'autres termes, le procédé ne paraissait pas si étonnant aux hommes du temps. Mais l'ultime défense de Wolfe contre les critiques qui pourraient lui être adressées quant à la teneur de ses propositions réside en fait dans la maladie qui l'afflige : le général était alors considérablement affaibli.

Feu le professeur Waugh a tenté d'expliquer ces projets à la lumière de cette ingénieuse supposition : Wolfe aurait secrètement favorisé un plan tout différent mais aurait jugé bon d'éprouver la valeur des plans de Beauport en sollicitant le point de vue de ses brigadiers ; il aurait même, ajoute l'auteur, été ravi de prendre acte de leur

désapprobation. Aucun élément d'information ne vient corroborer cette supposition ; à vrai dire, l'idée est absurde. Quel général risquerait sa réputation et s'exposerait au mépris de ses subordonnés en formulant des projets militaires dont il connaîtrait la sottise, ou ne ferait même que la soupçonner ? Jusqu'à preuve du contraire, nous devons considérer que les instructions de Wolfe signifiaient exactement ce qu'elles disaient et que, pour lui, au moment où il a écrit ces lignes, ces propositions lui semblaient les plus judicieuses.

Dès avant l'opération du 31 juillet, les brigadiers se méfiaient des plans de Wolfe contre les positions de Beauport. Ils sont évidemment encore moins enclins à les approuver maintenant qu'ils en ont constaté l'échec. Les brigadiers se concertent donc avec grand soin et apportent au général, le 29 ou le 30 août, une réponse polie, efficace et tranchante. (La copie signée de la lettre qui figure dans les archives Chatham, peut-être celle-là même qui a été remise au général, est datée du 29.) Leur réponse est marquée du sceau de la compétence militaire et aura des conséquences historiques importantes. On trouvera également ce document à la fin du présent ouvrage*.

Les brigadiers soulignent que les positions de Beauport sont très fortes – « ainsi que le prouve la tentative récente » – et rappellent le fait, évident, que, même dans l'éventualité plutôt improbable où une attaque sur ces positions serait couronnée de succès, les lignes de la Saint-Charles resteraient à franchir. Les Français, ajoutent-ils, peuvent y tenir suffisamment longtemps pour approvisionner la ville « à partir des bateaux et des magasins du haut » et lui permettre ainsi de tenir elle-même jusqu'à ce que l'hiver contraigne Wolfe à se retirer. Ils rejettent par conséquent les trois propositions du général et lui conseillent d'« amener les troupes sur la rive sud et de diriger les opérations vers l'amont de la ville. » Une fois l'armée britannique établie en ce point, sur la rive nord, Montcalm devra combattre selon les conditions que les Britanniques lui imposeront, car ceux-ci se trouveront alors « entre lui et ses provisions, et entre lui et son armée opposée au général Amherst ». S'il engage le combat et qu'il le perd, « Québec et probablement le Canada tout entier seront à nous. » (La version de ce document qui figure dans les archives Newcastle, au British Museum² précise : « Québec sera à nous et, qui plus est, le Canada tout entier devra se soumettre à l'armée de Sa Majesté, une situation fort différente des avantages que nous pourrions espérer de Beauport [...]. ») Les brigadiers indiquent ici clairement qu'une défaite des Français sur le front de Beauport n'empêcherait pas l'armée de Montcalm de se replier vers l'ouest, au cœur de la colonie, et d'y poursuivre les hostilités ; par contre, un débarquement en amont de la ville encerclerait son armée et scellerait une fois pour toutes le destin du pays.

* Voir l'annexe A.

Ce plan est incontestablement, et de loin, le plus prometteur qui ait été formulé jusque-là. Il présente deux atouts de taille. Premièrement, il tire parti de la faiblesse fondamentale des Français: la dépendance pleine et entière de Québec et de l'armée envers la voie de communication qui les relie aux bateaux stationnés en amont, vers l'ouest, et envers les ressources du gouvernement de Montréal. En coupant cette voie, les Britanniques obligeraient les Français à réagir dans le sens qu'ils souhaitent, c'est-à-dire qu'ils les contraindraient à sortir de leurs retranchements pour se battre. Deuxièmement, ce plan permettrait à l'armée britannique d'intervenir sans se diviser. Tous les plans de Wolfe supposaient un fractionnement de son armée, donc un accroissement du risque de défaites multiples. Celui-ci était certes atténué par la supériorité qualitative considérable des forces de Wolfe par rapport à celles de Montcalm, mais il n'en restait pas moins présent. Les brigadiers proposent maintenant d'abandonner le camp de Montmorency, de concentrer les troupes sur la rive sud, puis de mobiliser les principales forces de l'armée afin de frapper un grand coup en amont de la ville. Leur projet est donc bien différent de celui de Wolfe, lequel envisageait simplement d'établir un « détachement » à cet endroit – un projet qu'il mentionne dans la lettre adressée à son oncle en mai, et qui figure dans ses plans ultérieurs.

En plus de leur réponse à Wolfe, les brigadiers rédigent un « plan des opérations » représentant en réalité un programme détaillé de mise en œuvre du plan général qu'ils proposent. Ce document préconise en tout premier lieu l'évacuation immédiate de Montmorency et le transfert des troupes vers l'île d'Orléans*. Ensuite, l'armée serait cantonnée sur la rive sud, en amont de la rivière Etchemin, et se tiendrait prête pour l'opération en amont de la ville – à l'exception de 600 hommes qui seraient chargés de protéger la « base », comme on dirait maintenant, sur l'île d'Orléans, de 600 autres qui seraient affectés au camp de Pointe-Lévy, et de 1 000 autres encore qui couvriraient les batteries érigées face à la ville.

Les brigadiers n'indiquent pas de lieu précis pour le débarquement sur la rive nord, soulignant qu'il est possible de débarquer en n'importe quel point situé entre « les hauteurs de St. John » (vraisemblablement Saint-Jean-Baptiste, actuellement Les Écureuils, un peu en aval de la rivière Jacques-Cartier) et la rivière du Cap-Rouge (*voir carte, page 59*). Ils évoquent cependant un endroit situé à une demi-lieue en amont de la rivière du Cap-Rouge, et qui constituerait selon eux un point de débarquement adéquat pour les hommes arrivés en bateaux depuis Pointe-Lévy: 2 000 hommes de troupe pourraient ainsi être amenés de nuit; 2 000 autres (déplacés par voie de terre) seraient embarqués dans les bateaux plus haut sur le fleuve. Au total, 4 000 hommes pourraient ainsi débarquer en une seule marée. Autre possibilité: les bateaux de la flotte

* Voir l'annexe A.

amèneraient 2 500 hommes du camp Etchemin tandis que le reste des troupes de débarquement attendraient dans les vaisseaux tout proches que les petites embarcations viennent les chercher lors d'un second voyage. Dans un cas comme dans l'autre, les principales forces de combat de l'armée seraient débarquées rapidement afin d'éviter que les troupes avancées ne soient défaites avant l'arrivée de leurs renforts.

Townshend a fort heureusement consigné certaines informations sur l'élaboration et l'adoption de ces plans³. (Il date ses notes prises à la hâte du mois de juillet, mais c'est manifestement une erreur : il faut lire « août ».) Le 28 août, par suite, incontestablement, de la réception du mémoire de Wolfe, Townshend et Murray se rendent à Pointe-Lévy, où Monckton les rejoint. Les trois hommes montent à bord du *Stirling Castle* et passent la journée avec l'amiral Saunders. Le soir, les brigadiers retournent à Pointe-Lévy où, selon toute apparence, ils se concertent. Le 29, ils retournent à bord du vaisseau amiral et Townshend ainsi que Murray y passent la nuit (de même que Saunders, évidemment). La version de leur réponse à Wolfe qui figure dans les archives Chatham porte l'en-tête de Pointe-Lévy. Monckton revient à bord le 30, où « [il rencontre] l'amiral et les autres brigadiers ». Il ne fait aucun doute qu'une dernière discussion se tient dans la cabine de Saunders ce matin-là. Puis, « à midi, ils laissèrent l'amiral et descendirent au camp de Montmorency ». Il est possible qu'ils présentent alors le plan à Wolfe, mais Townshend ne l'indique pas dans ses notes. Quoi qu'il en soit, une réunion au sommet se tient avec le général dès le lendemain.

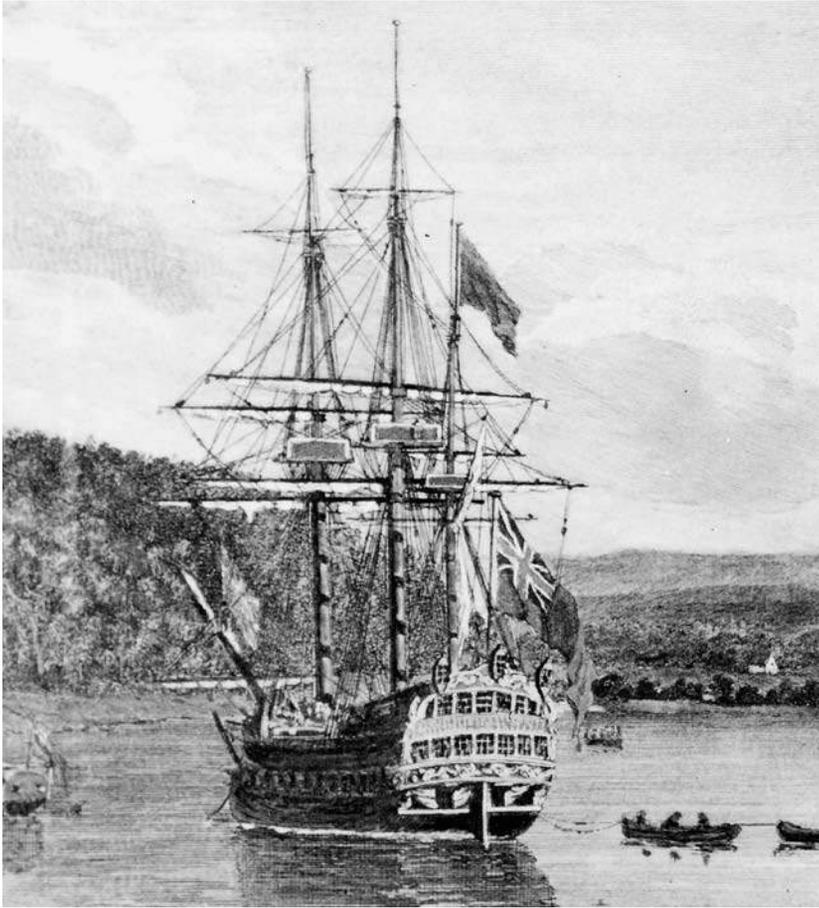
Le 31 au matin l'amiral se rendit sur le rivage, le général Wolfe et les trois brigadiers tinrent conseil. Puis, [sur approbation (?) du premier,] les brigadiers donnèrent l'ordre d'enlever du camp toutes les pièces d'artillerie et les munitions [...]. Ce soir-là les pièces de campagne et les munitions furent envoyées à Pointe-Lévy.

En dépit de ces mouvements, ce n'est que le 1^{er} septembre, semble-t-il, que Wolfe donne l'ordre final de quitter Montmorency.

L'expédition en amont de la ville et sous la direction du général Murray ainsi que celle du côté de Beauport ayant été infructueuses, le général Townshend reçut l'ordre du général Wolfe de préparer l'évacuation de Montmorency.

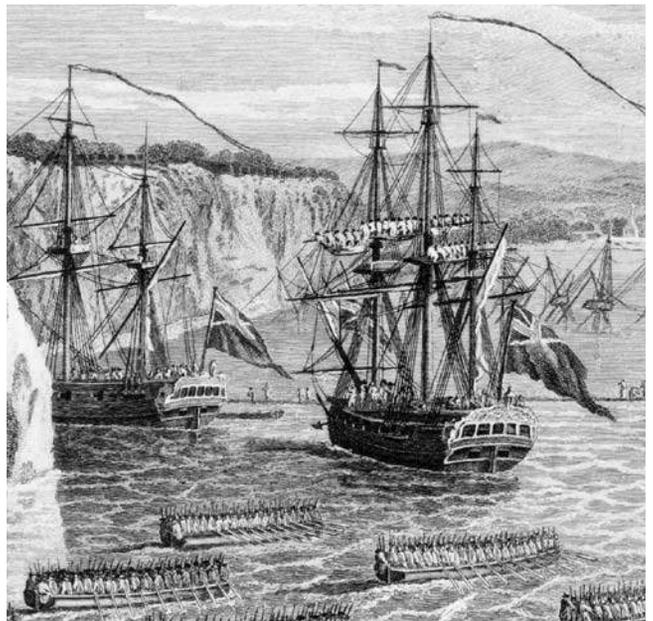
Le compte rendu de Townshend met en lumière le point suivant : les brigadiers ont maintenu des communications constantes avec Saunders dans l'élaboration de leur plan, et les calculs relatifs aux mouvements par bateaux, embarquements et débarquements, sont incontestablement les siens. Il est de notoriété publique que les officiers

Août et septembre : en amont de la ville



Détail de la toile de Hervey Smyth représentant Cap-Rouge et montrant un grand vaisseau de guerre (probablement le *HMS Sutherland*, 50 canons) entouré de ses petites embarcations de service, sur le Saint-Laurent, en amont de Québec. Ayant dépassé la ville assez facilement, la Marine royale a rapidement menacé les approvisionnements de Montcalm, puis anéanti les espoirs français à l'été 1759. (Archives nationales du Canada, C-783)

À droite: Pendant tout le siège, les éléments les plus utiles de la flotte de Saunders ont été les sloops armés, relativement petits mais maniables. Il s'agissait de bateaux similaires à ceux que l'on voit dans cette illustration de Dominic Serres représentant l'expédition de La Havane de 1762. En août, comme l'escadre britannique établie en amont de la ville menaçait les approvisionnements de Québec, Montcalm a mis sur pied une force mobile placée sous le commandement de Bougainville pour défendre le secteur. (Bibliothèque Clements, Université du Michigan)





Constitué en juin 1759, composé de volontaires canadiens et commandé par les officiers réguliers français, le Corps de cavalerie jouait un rôle prépondérant dans la force mobile de Bougainville. Il a été la première unité régulière de cavalerie formée au Canada. Le cavalier de cette toile d'Eugène Lelièvre porte à la fois le sabre et le mousquet. (Avec l'aimable autorisation de Parcs Canada)

Ci-dessous: L'embouchure de la rivière Etchemin, sur la rive sud du Saint-Laurent, à l'ouest de Québec. On aperçoit tout au fond la rive nord du Saint-Laurent. Le poste avancé britannique établi en amont de la ville et tenu par des Rangers de la colonie s'est dressé sur la rive droite de ce cours d'eau pendant une bonne partie de l'été. (Photo: Dianne Graves)



de marine répugnent à se prononcer sur les combats terrestres ; mais ce plan concernait tout autant la marine que l'armée de terre – et l'on ne peut s'empêcher de penser que c'est peut-être l'intervention compétente, mais silencieuse, du vice-amiral qui a finalement emporté l'adhésion de Wolfe.

Le déroulement chronologique de cet épisode n'est pas clair : il serait étonnant que la réponse des brigadiers ait effectivement été signée dès le 29 août et la lettre de Wolfe annonçant à Saunders qu'il accepte leur plan, dès le 30. Il se peut que ces documents soient mal datés – à moins que l'erreur n'intervienne dans les notes de Townshend. Quoi qu'il en soit, ce n'est là qu'un point de détail*.

Wolfe décrit le plan des brigadiers dans la lettre qu'il adresse à Pitt en date du 2 septembre : « J'ai acquiescé à leur proposition, écrit-il, et nous nous préparons à la mettre à exécution. » Mais le général semble pessimiste : « Les difficultés sont en cette situation si nombreuses que, je l'avoue, je ne sais comment me déterminer. » Ce ton est également celui de la dernière lettre qu'il adresse à sa mère, le 31 août, le jour où il s'entretient avec les brigadiers et décide d'accepter leur recommandation.

Chère madame,

Cette lettre vous convaincra que nul malheur pire que la défaite et le désappointement ne s'est abattu sur moi. L'ennemi ne s'expose à aucun danger et je ne puis, en conscience, risquer le sort de l'armée entière. Mon adversaire s'est sagement retiré dans d'inaccessibles retranchements ; je ne puis donc l'atteindre qu'après avoir versé – et peut-être sans grande utilité – des torrents de sang. Le marquis de Montcalm commande un grand nombre de mauvais soldats ; moi je commande un petit nombre de bons soldats qui n'ont pas de plus vif désir que de lui livrer bataille. Mais le prudent gaillard, qui ne sait comment se comportera son armée, évite le combat. Il faut savoir le métier des armes pour se rendre compte des désavantages et des difficultés qui nous assaillent et proviennent des moyens naturels et exceptionnels de résistance du pays⁴.

La veille, Wolfe écrivait à l'amiral Saunders en réponse à ses commentaires sur le brouillon de la dépêche que le général se proposait d'envoyer à Pitt. Le général acceptait de retrancher certains de ses commentaires sur les interventions de la marine dans l'opération du 31 juillet, commentaires que Saunders jugeait injustes⁵ : « Je suis conscient

* Stacey procure dans l'annexe D du présent ouvrage de l'information additionnelle sur les discussions entre Wolfe et ses brigadiers. Cette information se fonde sur le compte rendu d'un officier de Wolfe dont Stacey a déterminé qu'il s'agissait du major Paulus Irving. Des recherches ultérieures montrent que l'auteur serait en réalité le capitaine Matthew Leslie.

des erreurs que j'ai commises dans cette campagne, écrivait Wolfe. Je vois clairement les lacunes dont je porte la responsabilité; je crois qu'un peu plus ou moins de blâme, pour un homme qui doit nécessairement être perdu, ne sera d'aucune conséquence ou presque.» Plus loin, dans cette même lettre, le général écrit ceci.

Mon piètre état de santé m'empêche d'exécuter mon propre plan; et son caractère par trop désespéré m'interdit d'ordonner que d'autres s'en chargent. Les généraux semblent s'accorder quant aux opérations. Je me rallie donc à eux, et peut-être trouverons-nous l'occasion de porter un grand coup.

Ce passage a fait l'objet de nombreuses interprétations fantaisistes. Les zélés de Wolfe y ont vu la preuve que le général avait déjà forgé son plan final et que « mon propre plan » désignait l'attaque de l'anse au Foulon. Mais aucune preuve n'étaye leurs suppositions. D'autres ont affirmé que le plan désespéré dont il est question ici consistait « incontestablement » en une attaque directe sur la basse-ville⁶. Mais les instructions de Wolfe aux brigadiers réfutent cette thèse. Une autre interprétation, par contre, tombe sous le sens. Seulement deux jours, peut-être trois, avant que Wolfe n'écrive cette lettre à Saunders, il faisait parvenir aux brigadiers ce mémoire décrivant trois variantes d'un même projet d'attaque envisagé contre les lignes de Beauport. Les brigadiers ont rejeté ces plans (incidemment, après avoir consulté Saunders), les considérant comme trop dangereux et peu prometteurs quant à leurs chances de réussite. C'est, selon toute probabilité, de ce projet à plusieurs variantes qu'il s'agit quand Wolfe parle de « mon propre plan ».

Le général formule un autre constat pessimiste dans un post-scriptum : « Nos opérations ne pourront aller, selon moi, au-delà du mois de septembre. Nous pouvons embarquer l'artillerie excédentaire, et Barré a pour vous une liste toute prête de quartiers pour les troupes, dans l'éventualité (que je crois hélas fort probable) où elles ne casermeraient pas ici. »

Une fois la décision prise d'évacuer Montmorency, elle est rapidement mise en œuvre. Le 1^{er} septembre, presque tous les canons qui s'y trouvaient encore en sont retirés; le 2, de nombreux hommes de troupe sont transportés jusqu'à l'île d'Orléans. La dernière phase de cette évacuation se déroule le matin du 3. Espérant toujours convaincre les Français de l'attaquer, Wolfe essaie de faire croire à Montcalm qu'il ne reste au camp qu'une arrière-garde faible et vulnérable. En fait, cinq bataillons y sont encore cantonnés. « Il faudra faire grand silence et nul homme ne doit se montrer, pour quelque motif que ce soit; tous devront rester dissimulés dans leurs positions pour tenter, une fois de plus, d'amener l'ennemi à nous attaquer⁷. » Mais Montcalm ne se

laisse pas duper et reste fidèle à sa politique, ne tentant aucun mouvement offensif. Townshend couvre le dernier déplacement avec le régiment de Bragg (le 28^e d'infanterie) et l'infanterie légère. Pendant ce temps, Monckton embarque ses troupes de Pointe-Lévy et déploie une feinte vers l'extrémité des positions françaises situées du côté de la rivière Saint-Charles pour dissuader Montcalm de chercher à empêcher ce mouvement. Le commandement français ne tente rien. Dans un camp comme dans l'autre, des observateurs estiment qu'il néglige ainsi une excellente occasion d'agir⁸. L'une des grandes évacuations réussies de l'armée britannique passe ainsi à l'histoire. Soigneusement planifiée, exécutée avec compétence par la marine, elle préfigure Gallipoli. Mais les Français, contrairement aux Turcs de 1916, étaient parfaitement conscients des événements qui se déroulaient autour d'eux.

Les principales forces de l'armée de Wolfe sont maintenant massées sur la rive sud, autour de Pointe-Lévy. Le 4 septembre, ordre est donné d'amorcer le déplacement vers l'amont de la ville. Cette nuit-là, les bateaux à fond plat (les barges de débarquement) transportant « l'équipage léger » de l'armée réussissent à dépasser Québec. Le soir du 5, Murray et quatre des bataillons de ligne, l'infanterie légère et les grenadiers de Louisbourg, remontent la rive à pied, traversent la rivière Etchemin et embarquent dans l'escadre qui les attend en amont de la ville (un bataillon, le 3^e Royal Americans, y a été longuement cantonné). Le lendemain, Monckton et Townshend ainsi que trois bataillons supplémentaires en font autant. Les bateaux sont effroyablement surpeuplés. Ce soir-là, l'amiral Holmes, qui cantonnait en bas de Québec depuis le 25 août, revient et hisse de nouveau son drapeau sur le *Sutherland*. Le général Wolfe l'accompagne. Carleton et le 2^e Royal Americans restent en arrière pour protéger l'île d'Orléans; Burton et le 48^e sont chargés de tenir Pointe-Lévy⁹. À ce stade, une part significative du plan des brigadiers est donc mise en œuvre. Les opérations ont subi un changement de cap radical. Les troupes ont été concentrées et déplacées vers l'amont de la ville. La voie est grande ouverte à l'exécution du reste du plan, la descente visant à rompre les communications de Montcalm entre la rivière Jacques-Cartier et la rivière du Cap-Rouge.

Cet objectif est presque atteint le 9 septembre. Selon les archives, seules les intempéries en empêchent la concrétisation. Le 7, l'escadre est en vue de Cap-Rouge et les hommes de Bougainville, y compris la cavalerie, contemplent sa puissance depuis la rive. Ce matin-là, Wolfe et les brigadiers se rencontrent à bord du *Sutherland* et établissent un ordre de bataille. Les unités disponibles sont organisées en trois brigades; des instructions précisent les formations à prévoir dans différents cas de figure. Si l'armée s'engage sur deux lignes, la brigade de Townshend formera la deuxième. Si elle n'en constitue qu'une, chacun des bataillons devra garder un quart de ses troupes en réserve sur l'arrière. Cet ordre ajoute avec une imprécision remarquable: « Quand la côte aura

été examinée et les meilleurs points de débarquement choisis, les troupes recevront l'ordre de débarquer, peut-être à la faveur de la marée de cette nuit même.» De toute évidence, la décision finale n'a pas encore été prise. Mais quelques heures plus tard, tandis qu'une feinte de débarquement est déployée à Cap-Rouge pour déstabiliser les Français, Wolfe et les brigadiers remontent le fleuve en vue d'en effectuer la reconnaissance jusqu'à Pointe-aux-Trembles. On rappellera ici que les bateaux de Saunders ont fait diversion à Beauport dans la nuit « pour favoriser les mesures prises par le général Wolfe en amont de la ville¹⁰ ».

Le 8 septembre, la pluie s'abat sans discontinuer. Le lieu du débarquement a manifestement été choisi ; les ordres sont émis le jour même. Comme il est souvent d'usage dans ce genre de circonstances, ils n'indiquent pas le lieu de l'attaque. Mais le document qu'il est convenu d'appeler le « journal du major Moncrief » (et qui est en réalité celui du major Mackellar, l'ingénieur en chef, et constitue à ce titre un document d'importance)¹¹ indique que le général « a fixé son choix sur un lieu situé un peu en aval de Pointe-aux-Trembles ». Dans une lettre adressée à Townshend le mois suivant, Murray évoque rétrospectivement « le plan de débarquement [de Wolfe] entre Pointe-aux-Trembles et Saint-Augustin ». L'amiral Holmes indique que le débarquement est prévu « à environ quatre lieues en amont de la ville¹² » ; il était certainement très bien placé pour le savoir. Saint-Augustin se dresse à environ douze milles [une vingtaine de kilomètres] des remparts de la ville. Sur environ cinq milles [8 km] en amont, jusqu'en un lieu situé juste avant Pointe-aux-Trembles (actuellement, Neuville), la côte est basse et propice aux débarquements – contrairement à celle que l'on observe en amont autant qu'en aval de cette zone. Les ordres contiennent des instructions détaillées pour une feinte qui doit être mise en œuvre, à Pointe-aux-Trembles même, par les Royal Americans et par l'infanterie légère. L'officier chargé du commandement devra « donner toutes les apparences de vouloir débarquer en ce point ». Le vrai débarquement, en aval, doit être assuré par cinq bataillons qui seront suivis le plus rapidement possible par le reste de l'armée, dont les deux unités qui auront exécuté la feinte. Le temps est toutefois si mauvais que l'on doit convenir d'un signal qui annoncera le report de l'opération si les conditions météorologiques ne s'améliorent pas. Quelques heures plus tard, toujours le 8, tandis que les pauvres soldats entassés sur les bateaux doivent se contenter de contempler le ciel de plomb au-dessus de leurs têtes, le général Wolfe « [part] reconnaître le fleuve en aval » – c'est en tout cas ce qu'indique le journal de Townshend¹³.

La pluie continue de tomber. Le matin du 9, à une heure et demie, le signal convenu annonce le report de l'opération¹⁴. « Le temps étant si mauvais qu'aucune opération militaire ne peut être mise en œuvre, et les hommes étant si entassés dans les bâtiments de transport et dans les vaisseaux de guerre que leur santé se trouve en

L'armée du roi George (2)



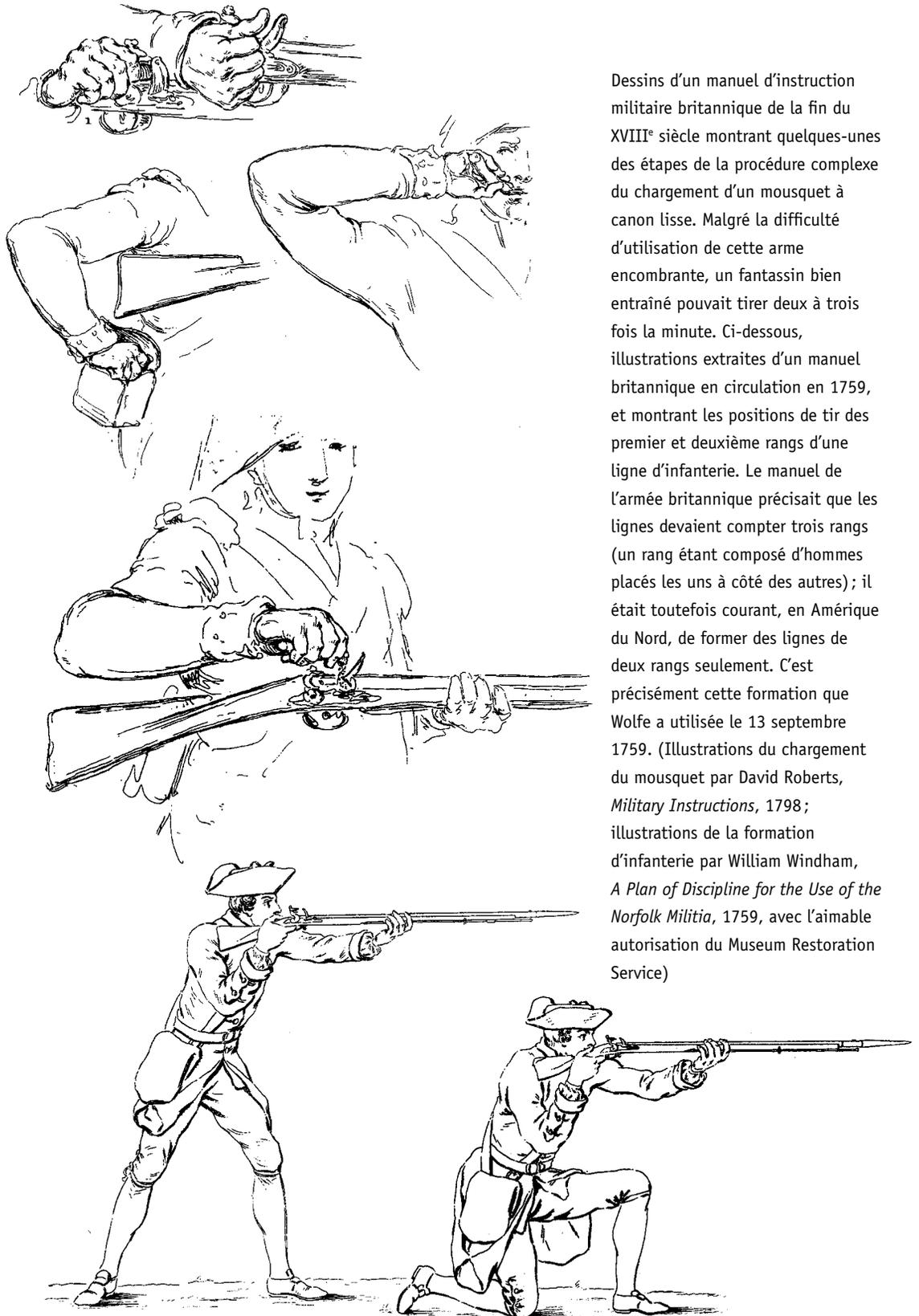
Soldat de la compagnie légère du régiment d'infanterie d'Otway (le 35^e), par G. A. Embleton. Le tricorne a été remplacé par une casquette de type jockey, plus pratique. En plus des compagnies d'infanterie légère de chacun de ses régiments de ligne, Wolfe disposait d'un petit bataillon de ces spécialistes provenant des unités laissées en garnison à Louisbourg. (Avec l'aimable autorisation de Parcs Canada)



Simple soldat du 3^e bataillon du régiment de fantassins Royal American (le 60^e). Les quatre bataillons de ce régiment étaient recrutés dans les colonies nord-américaines, notamment parmi les immigrants germanophones. Les déserteurs ont été relativement nombreux pendant le siège. Le tricorne de ce soldat le désigne comme appartenant à l'une des huit compagnies de ligne (« chapeautés ») de son bataillon. Mais il portait plus probablement des guêtres brunes, plutôt que blanches, pendant la campagne. (Impression d'après P. W. Reynolds)



Artilleur, Artillerie royale, 1759. Les soldats de l'Artillerie royale portaient des uniformes bleus, la couleur de la royauté britannique. L'armée de Wolfe comptait trois compagnies de l'Artillerie royale et des détachements additionnels. Ils intervenaient dans différents types de missions. (Avec l'aimable autorisation du Lieu historique national du Fort-Beauséjour)



Dessins d'un manuel d'instruction militaire britannique de la fin du XVIII^e siècle montrant quelques-unes des étapes de la procédure complexe du chargement d'un mousquet à canon lisse. Malgré la difficulté d'utilisation de cette arme encombrante, un fantassin bien entraîné pouvait tirer deux à trois fois la minute. Ci-dessous, illustrations extraites d'un manuel britannique en circulation en 1759, et montrant les positions de tir des premier et deuxième rangs d'une ligne d'infanterie. Le manuel de l'armée britannique précisait que les lignes devaient compter trois rangs (un rang étant composé d'hommes placés les uns à côté des autres); il était toutefois courant, en Amérique du Nord, de former des lignes de deux rangs seulement. C'est précisément cette formation que Wolfe a utilisée le 13 septembre 1759. (Illustrations du chargement du mousquet par David Roberts, *Military Instructions*, 1798; illustrations de la formation d'infanterie par William Windham, *A Plan of Discipline for the Use of the Norfolk Militia*, 1759, avec l'aimable autorisation du Museum Restoration Service)

péril», ordre est donné de faire débarquer plus de 1 500 hommes de troupe à Saint-Nicolas, sur la rive sud; ils doivent «se tenir prêts à embarquer à la première instruction en ce sens¹⁵». Les pluies diluviennes ont probablement transformé le sol en un véritable bourbier. Des observateurs ont souligné que ces circonstances auraient pu constituer une très belle occasion pour les Britanniques: alors qu'ils pouvaient se déplacer librement sur l'eau, les mouvements terrestres de Bougainville auraient été sérieusement entravés. Par conséquent, si les Britanniques avaient décidé de débarquer, les troupes de Bougainville n'auraient pas pu être sur la rive à temps pour s'opposer à eux¹⁶. Quoi qu'il en soit, l'opération est reportée, puis annulée. Peut-être Wolfe a-t-il observé, lors de sa reconnaissance en aval du fleuve, quelque élément qui l'a incité à retarder l'opération. S'il a suivi à la lettre le plan des brigadiers jusqu'ici, il l'abandonne maintenant et prend seul la décision tactique finale concernant le lieu du débarquement.

De même que l'on ne peut que déplorer, ici comme en d'autres instances, que Wolfe ait choisi de détruire son journal, on se désole que si peu de renseignements nous soient parvenus quant aux reconnaissances qu'il a effectuées. À l'exception de Townshend, aucune source ne nous éclaire sur celle du 8; le général Mahon, le biographe de Murray, avance même, sans toutefois convaincre vraiment, qu'elle n'a tout simplement pas eu lieu. Le 9, Mackellar note que Wolfe «a trouvé un autre lieu correspondant mieux à ses vues et a renoncé au projet [de Pointe-aux-Trembles]». Le général a-t-il descendu le fleuve le 8 et le 9? Townshend et Mackellar parlent-ils au contraire d'une seule et même reconnaissance? Cela importe peu, en réalité: le résultat de cette entreprise est, lui, parfaitement clair*.

C'est le 9 que Wolfe envoie son dernier compte rendu à son gouvernement. Ce document adressé à Lord Holderness, l'un des secrétaires d'État, est écrit d'un ton presque aussi désespéré que celui de ses lettres à Pitt, à Saunders et à sa mère. Wolfe revient sur ses entretiens avec les brigadiers et sur leur plan conçu pour attirer les Français «hors de leurs positions inexpugnables pour les contraindre à l'action». Le général conclut par les mots suivants.

J'ai acquiescé à la proposition, et nous voici, avec environ 3 600 hommes, attendant de les attaquer à l'heure et au lieu qui nous offriront le plus de chances de succès. Le temps est extrêmement défavorable depuis un jour ou deux, de sorte que nous sommes restés inactifs. Je suis suffisamment rétabli pour vaquer à mes

* *L'annexe D, qui présente des extraits d'un journal étant peut-être celui du capitaine Matthew Leslie, procure certaines données sur les reconnaissances effectuées par Wolfe avant l'attaque et confirme la date du 9 septembre.*

occupations, mais ma santé est détruite sans que j'aie la consolation d'avoir rendu quelque service d'importance que ce soit à l'État, ni l'espoir de pouvoir le faire¹⁷.

Wolfe avait-il achevé la conception de son nouveau plan quand il a scellé cette lettre? Dans ce cas, il faut en conclure qu'il ne le trouvait pas particulièrement prometteur...

Pour le débarquement, le choix de Wolfe s'est maintenant porté sur l'anse au Foulon (un lieu également connu depuis sous le nom de « Wolfe's Cove »). L'anse se situe juste en aval de Saint-Michel, tout près de cette localité où le général a envisagé par deux fois de débarquer en juillet. En considérant comme de simples « ballons d'essai » les trois propositions d'attaque sur Beauport qu'il a soumises aux brigadiers (mais qu'un observateur défavorable au général pourrait tenir pour ses septième, huitième et neuvième plans), nous pourrions estimer que le projet de débarquement près de Saint-Augustin (formulé par les brigadiers et accepté par le commandant en chef) constitue le septième plan de Wolfe. Celui de l'anse au Foulon serait ainsi le huitième – et dernier.

Pourquoi Wolfe a-t-il choisi l'anse au Foulon? Nous l'ignorons. Certains affirment que c'est le capitaine Robert Stobo, un officier de la colonie qui, comme Mackellar, a été fait prisonnier à Québec, qui a proposé ce lieu. Mais d'autres soulignent que Stobo n'était pas sur place quand la décision a été prise, ayant quitté l'armée devant la ville le 7 septembre. Évidemment, cela ne l'aurait pas empêché d'évoquer cette idée en présence de Wolfe avant son départ. Le 10, Townshend écrit dans son journal: « En vertu de quelque information qu'il a reçue, le général a changé d'avis quant au lieu du débarquement; il paraît que nous avons des déserteurs du camp ennemi¹⁸. » Sur ces fondations extrêmement fragiles, le général Mahon érige une architecture complexe de conjectures pour expliquer le débarquement au Foulon – en fait, une pure fiction. Bigot et Cadet, soutient-il, souhaitaient en réalité que la colonie tombe afin que leurs escroqueries et autres détournements ne fassent pas l'objet d'une enquête. Tous deux – ou, à tout le moins, Cadet – auraient ainsi pris des dispositions pour que l'anse au Foulon ne soit pas couverte et pour que les postes français jalonnant le fleuve soient informés que des bateaux d'approvisionnement de leur propre camp descendraient la nuit même, au moment où les troupes britanniques débarqueraient. Ils se seraient ensuite arrangés pour que le mouvement des bateaux d'approvisionnement soit annulé sans que les postes n'en soient avertis, et pour que madame de Vienne, que Mahon qualifie de « dame de charme et de réputation », détourne Bougainville de son poste le soir de l'attaque. (Cette dame était en fait l'épouse du cousin de Bougainville, lequel avait séjourné dans la maison de Vienne quand il était cantonné sur la rive de Beauport¹⁹.) Enfin, les deux hommes auraient

averti Wolfe qu'un débarquement à l'anse au Foulon ne rencontrerait aucune résistance²⁰. Cette version est si ingénieuse et romantique qu'on en vient presque à déplorer qu'aucun document d'archives ne la corrobore. Les documents de l'époque prouvent abondamment que Bigot et Cadet étaient des crapules – mais pas des traîtres. Si des renseignements ayant filtré du camp ennemi ont effectivement orienté la décision de Wolfe quant au lieu du débarquement, il semble en fait qu'ils se contentaient de confirmer l'accessibilité de l'anse au Foulon et l'insuffisance des mesures prises pour la protéger. Il est par ailleurs à tout le moins possible qu'une telle information ne soit jamais parvenue jusqu'à Wolfe, et que celui-ci n'ait pris sa décision qu'à la lumière des observations qu'il avait lui-même faites lors de sa reconnaissance de l'aval du fleuve le 8 ou le 9.

Quelles que soient les raisons qui l'ont convaincu, Wolfe s'est décidé au plus tard le 10 septembre : ce jour-là, il effectue en effet une autre reconnaissance des lieux qui, elle, est confirmée hors de tout doute par la documentation de l'époque. Il emmène avec lui jusqu'au « poste de Gorham », juste en aval de l'embouchure de la rivière Etchemin, l'amiral Holmes, les brigadiers Monckton et Townshend, le major Mackellar ainsi que quelques autres officiers. Ils se déguisent au moyen de « manteaux de grenadiers » et de « vêtements colorés » qui ne réussissent toutefois pas à tromper la vigilance de l'officier français en poste à Sillery : celui-ci les observe au télescope depuis l'autre rive du fleuve et rapporte leurs allées et venues. Cependant, les voyant enfoncer des pieux dans le sol, il en conclut qu'ils établissent simplement un nouveau campement²¹. Le compte rendu de l'ingénieur en chef mérite ici d'être cité.

L'endroit s'appelle Toulon [*sic*] ; ils en ont assuré la reconnaissance depuis une élévation sur la rive sud du fleuve, en aval de l'embouchure de la rivière Etchemin [...] ; l'endroit étant indiqué sur le plan [vraisemblablement le magnifique plan de la région de Québec établi ultérieurement par Mackellar], il n'exige guère de description ; on observera néanmoins que les berges sont abruptes et boisées et que les Français eux-mêmes les considéraient comme tellement infranchissables qu'ils n'avaient alors qu'un seul piquet pour les défendre. Ce piquet, que nous supposons fort d'environ 100 hommes, était cantonné sur la berge, près du sommet d'un chemin étroit qui monte depuis l'eau ; ce chemin a été frayé par l'ennemi lui-même et protégé par une barricade. Mais à environ 200 verges [180 m] sur la droite semblait déboucher une pente dans la grève, qui parut pouvoir servir aux buts visés. Cette situation ainsi que la distance qui séparait l'endroit des secours semblaient promettre de bonnes chances de réussite.

Il serait intéressant de savoir exactement ce qui s'est passé entre Wolfe et les deux brigadiers au poste de Gorham ce jour-là. Le général leur a probablement montré l'anse au Foulon. Mais les échanges qu'il a eus avec eux et Murray dans les quelques jours suivants indiquent clairement qu'il ne leur a pas demandé leur opinion, encore moins leur conseil, et ne les a pas informés d'une manière précise quant à ses plans. Cette manière de procéder est certes étrange; elle révèle la froideur et le formalisme des relations que le général entretenait alors avec ses subordonnés les plus haut gradés.

Indépendamment des inconvénients et des mérites du lieu de débarquement choisi par Wolfe – et c'est une question sur laquelle nous devons maintenant nous pencher –, cet endroit possédait, par rapport aux sites plus en amont, au moins un avantage de taille; très étonnamment, les historiens en ont peu parlé. De par la concentration des forces qu'il permettait, le plan des brigadiers s'avérait supérieur, et de loin, à ceux que Wolfe avait formulés jusque-là. Le nouveau plan de Wolfe intensifiait plus encore cette concentration des troupes et prévoyait toutes les mesures nécessaires pour en tirer pleinement parti. En intervenant plus haut, Wolfe n'aurait pu faire autrement que de laisser des détachements assez nombreux pour protéger son hôpital et ses magasins de l'île d'Orléans ainsi que ses batteries de Pointe-Lévy; mais en attaquant plus près de la ville, donc plus près de ses propres centres névralgiques, il pouvait en retirer les deux bataillons qui y étaient affectés pour les incorporer à sa force de frappe. Le nouveau plan ajoutait ainsi quelque 1 000 hommes aux 3 600 mentionnés dans la lettre adressée à Holderness, et il augmentait d'une manière significative les chances de réussite des Britanniques dans la bataille que Wolfe appelait de ses vœux. Cette formule était la plus judicieuse, car Wolfe avait gravement enfreint le principe de la concentration des troupes lors de l'évacuation du camp de Montmorency: l'effectif qui était placé sous le commandement du major Scott, et qu'il avait envoyé descendre le fleuve pour tout détruire sur son passage, comptait apparemment 1 600 hommes, dont de nombreux réguliers ainsi que tous les Rangers. Ces troupes n'avaient toujours pas rejoint le reste de l'armée quand la bataille du 13 septembre a fait rage.

Une lettre écrite par Wolfe à Burton, du 48^e, le 10 septembre²² évoque les dispositions prises pour amener les troupes depuis l'île d'Orléans et Pointe-Lévy. Le général y exprime clairement son intention de déployer un « effort important » à l'anse au Foulon vers quatre heures, le matin du 13. Le 11, ordre est donné de réembarquer les troupes à Saint-Nicolas dès le lendemain matin: « L'armée doit se tenir prête à débarquer et attaquer l'ennemi. » Les troupes « [embarqueront] dans les bateaux vers neuf heures demain soir, ou quand la marée sera presque haute ». Les bateaux à fond plat se rendront jusqu'à la hauteur du *Sutherland* et se laisseront descendre avec le courant quand ce vaisseau allumera « deux feux dans les haubans du grand mât de

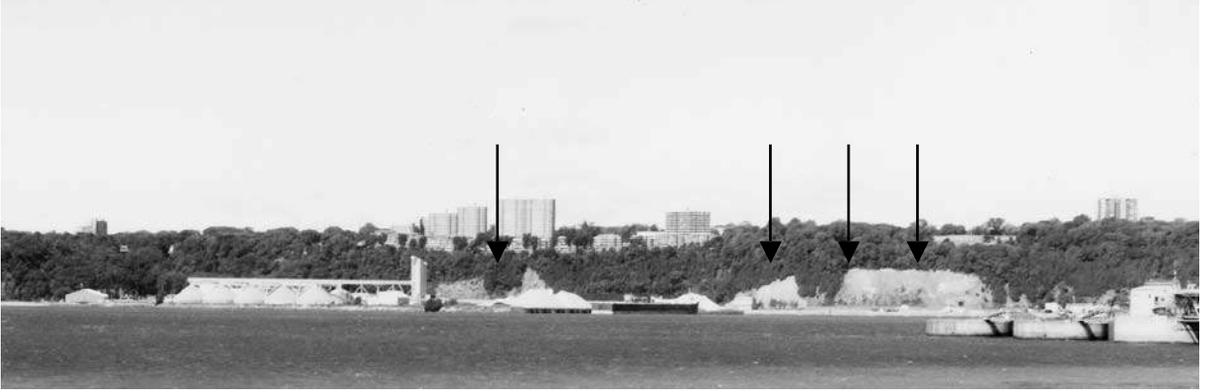
L'anse au Foulon

Les brigadiers généraux de Wolfe voulaient débarquer à Saint-Augustin, une vingtaine de kilomètres en amont de Québec, pour permettre aux troupes britanniques d'empêcher une éventuelle tentative de retraite française depuis la ville. Mais Wolfe a choisi un autre lieu de débarquement: l'anse au Foulon. Cette petite baie de la rive nord du Saint-Laurent se situe à environ un mille [1,5 km] à l'ouest des remparts de la ville; un sentier transversal monte à l'assaut des falaises qui se jettent dans le fleuve d'une hauteur de 175 pieds [une cinquantaine de mètres]. L'anse au Foulon constituait un objectif risqué en ceci que son approche était dominée par une batterie d'artillerie placée sur des terres hautes, à l'ouest; un campement français était en outre établi en haut du sentier. Pour plus de sûreté, toute attaque en ce lieu devait par conséquent être tentée dans l'obscurité.



Ci-dessus: L'anse au Foulon vue depuis les plaines d'Abraham, dans les années 1860. Le lieu était alors utilisé comme site de chargement des bateaux transportant le bois d'œuvre. La garde avancée britannique placée sous le commandement de Howe a gravi cette falaise abrupte pour surprendre les Français du campement installé en haut du sentier montant depuis la grève. À gauche: Cette photographie de la fin des années 1950 a été prise à l'automne, après la tombée des feuilles. Elle montre l'anse et les terres hautes qui la surplombent ainsi que le chemin que la garde avancée britannique a dû emprunter pour atteindre le campement français du sommet. Aujourd'hui, le sentier abrupt a cédé la place à une route moderne sur laquelle on aperçoit ici un autobus. Ci-dessous: Vue aérienne du lieu du débarquement britannique, tel qu'on pouvait l'observer en 1959. (En haut: collection du chargé de publication; à gauche, photos de l'armée canadienne; ci-dessous, photo de l'ARC provenant de l'édition originale du présent ouvrage)





Ci-dessus : L'anse au Foulon (flèche de gauche) vue depuis une position avantageuse de la rive sud du Saint-Laurent. Les flèches de droite indiquent les points par lesquels la garde avancée de Howe a probablement gravi les falaises.

À droite : Le célèbre sentier est aujourd'hui une route moderne. Une autoroute à quatre voies s'étire entre les falaises et le fleuve.



Ci-dessous : Les falaises que l'infanterie légère de Howe a probablement gravies aux premières heures du 13 septembre 1759, telles qu'elles se présentent aujourd'hui à la vue. L'ascension n'a pas dû être facile! (Photos : Dianne Graves)



hune²³». Mais les ordres, évidemment, ne disent rien de l'objectif visé. Monckton, Townshend et Murray eux-mêmes sont toujours dans l'ignorance du but véritable de l'opération – même si Wolfe, ainsi que nous venons de le voir, a présenté l'intégralité de son plan à au moins l'un de ses chefs de bataillon.

Pourquoi le général n'a-t-il pas mis ses brigadiers dans la confiance? Ses motifs nous restent obscurs. Ses partisans invoquent l'impératif de sécurité: la nécessité d'empêcher toute fuite d'information vers l'ennemi. La sécurité est certes d'une importance cruciale, en particulier dans les opérations amphibies. Mais il ne faut pas dépasser la mesure. Un général qui n'accorde pas sa confiance à ses officiers les plus aguerris ne peut espérer d'eux qu'ils le servent avec efficacité, ni qu'ils arrivent à maintenir leur propre moral et celui de leurs troupes. Si Wolfe ne s'était pas tant confié à Burton, ses réticences à informer les supérieurs de ce dernier seraient plus estimables. En l'occurrence, toutefois, on ne peut s'empêcher de soupçonner que le général a peut-être cédé à la tentation de « remettre à leur place » ces rejetons de noblesse contrariants et chiche-neurs. Quoi qu'il en soit, le 12, quelques heures seulement avant le lancement prévu de l'opération, les trois brigadiers adressent au général une respectueuse demande d'information²⁴.

Monsieur,

Comme nous ne croyons pas être suffisamment renseignés sur le rôle que nous aurons à jouer dans la descente de demain, nous nous permettons de vous demander de nous donner, autant que faire se pourra, des renseignements circonstanciés, notamment au sujet de l'endroit ou des endroits précis où l'attaque aura lieu. Ce point d'une importance capitale, peut-être, est passé sous silence dans les ordres à l'armée, et l'officier de marine qui fera le débarquement ne pourra en aucune façon nous renseigner à ce sujet. Comme nous regretterions beaucoup, autant dans l'intérêt du public que dans le nôtre, de commettre quelque erreur, nous sommes convaincus que vous constaterez que cette demande de renseignements s'impose et qu'elle n'a d'autre motif que le désir d'exécuter vos ordres le plus fidèlement possible.

Nous sommes, monsieur,

Vos très humbles et très obéissants serviteurs,

Robt. Monckton

Geo. Townshend

Ja. Murray.

À cette requête courtoise émanant de ces hommes mêmes qui seront chargés de remporter la bataille pour lui, Wolfe répond d'un ton moins aimable dans une lettre qu'il adresse à Monckton.

Si j'ai désiré l'honneur de vous voir hier [*sic*] et de me rendre avec vous au poste de Gorham, c'était pour vous montrer, autant que la distance le permettait, les positions de l'ennemi et l'endroit que j'ai choisi pour l'attaque. Comme c'est vous qui avez été désigné pour diriger cette attaque, je serais heureux de vous fournir tous les renseignements possibles et de vous venir en aide autant qu'il est en mon pouvoir de le faire. L'endroit désigné s'appelle *Le Foulon* et se trouve à une distance de deux milles ou de deux milles et demi [3 à 4 km] de Québec, à l'endroit même où vous avez remarqué une barricade que surmontaient 12 ou 13 tentes dressées. Vous m'avez dit aujourd'hui que vous aviez aussi remarqué un parapet au même endroit. J'en conclus que vous aviez de la place une connaissance aussi parfaite qu'il était possible d'en avoir en une telle occurrence. Je voulus être accompagné du capitaine Shads et je priai l'amiral de nous rejoindre afin que celui-ci, désigné qu'il était par Mr. Saunders pour diriger les vaisseaux, pût s'acquitter de sa mission avec le plus grand succès. Et comme plusieurs vaisseaux de guerre suivront les troupes, Mr. Holmes pourra ainsi mouiller l'ancre à l'endroit propice lorsqu'il aura examiné la place. [...] Ce n'est pas la coutume de faire mention dans l'ordre du jour de l'endroit précis où sera déclenchée l'attaque pas plus qu'il n'est dans l'habitude des subalternes qui n'ont pas reçu de mission spéciale de demander des instructions à ce sujet. Aujourd'hui j'ai eu l'honneur de vous faire savoir qu'il est de mon devoir d'attaquer l'armée française et de faire de mon mieux pour tirer le meilleur parti possible de la situation ; j'ai désigné l'endroit qui se prête le mieux à l'attaque et qui devrait nous permettre de remporter la victoire. Si je fais erreur, j'en serai affligé, et je devrai répondre de cette action à Sa Majesté et à l'opinion.

Dans le même temps, Wolfe envoie à Townshend un bref message lui indiquant que Monckton a été désigné comme responsable du premier débarquement du Foulon : « Si le succès couronne cette tentative, vous voudrez bien donner des ordres pour que s'effectue avec célérité le débarquement du reste des troupes que vous commandez. Et quand les 3 600 hommes qui sont à bord des vaisseaux auront mis pied à terre, j'ai la ferme assurance que nous serons en état de livrer bataille à l'ennemi et de remporter la victoire. Je suis non moins convaincu que vous ferez tout votre possible pour assurer le triomphe des armes anglaises²⁵. »

Ces deux lettres sont datées du 12, à vingt heures trente. Peu après que Wolfe les eut scellées, ses hommes commencent à embarquer dans les bateaux pour se lancer dans leur grande aventure. La décision du général a été considérablement raffermie par l'information reçue d'un déserteur français. Wolfe sait transmettre à l'armée cette assurance nouvelle dans un ordre qui est passé à l'histoire²⁶.

Les forces de l'ennemi sont maintenant désunies. Pénurie de vivres dans leur camp et mécontentement général des Canadiens. Le commandant en second est parti pour Montréal ou Saint-Jean, ce qui semble indiquer que le général Amherst s'avance dans la colonie. En une telle conjoncture, une attaque impétueuse de l'armée scellera peut-être la destinée du Canada. Les troupes en aval de nous se tiennent prêtes à nous rejoindre; l'artillerie légère et les outils ont été embarqués à Pointe-Lévy et les troupes débarqueront là où les Français semblent songer le moins. Les premières troupes qui mettront pied à terre fonceront sur l'ennemi et le chasseront des avant-postes qu'il pourrait alors occuper. Les officiers verront à ce que les soldats qui viendront ultérieurement ne tirent pas, par mégarde, sur ceux qui les précèdent. Les bataillons se formeront sur les hauteurs avec le reste de l'armée et devront se tenir prêts à triompher de tout obstacle. Les hommes et l'artillerie débarqués, des troupes resteront à l'endroit où l'on aura pris terre pour le défendre au besoin pendant que le reste de l'armée se mettra en marche et tâchera de livrer bataille aux Français et aux Canadiens. Les officiers se rappelleront ce que leur patrie attend d'eux; ils montreront ce que des troupes aguerries et résolues peuvent accomplir contre cinq faibles bataillons français et des paysans indisciplinés. Les soldats seront attentifs; ils obéiront à leurs officiers et s'acquitteront résolument de leurs devoirs.

Voyons maintenant ce qui se passe pendant ce temps dans le camp français.

Ainsi que nous l'avons vu, Montcalm n'était guère doué pour deviner les intentions de son ennemi. Dans les dix derniers jours de sa vie, en tout cas, il n'a montré aucune disposition dans ce domaine. Ce n'était pourtant pas faute d'essayer! À trois heures du matin, le 2 septembre, tandis que les Britanniques évacuent leurs positions de Montmorency, Montcalm écrit à Bourlamaque une lettre devenue célèbre²⁷.

La nuit obscure; il pleut, nos troupes habillées et éveillées dans leurs tentes; la droite et la ville des plus alertes. Je suis botté et mes chevaux sellés, c'est à la vérité mon allure ordinaire la nuit. Suite des interruptions, signatures, visites et conseils

des sauvages, questions, minuties, billets continuels à MM. de Vaudreuil, Montreuil et Repentigny, et quelques courses chez le généralissime. En l'aisance alors dans ma maison [...].

[...] pour ici, je crois que Wolfe fera comme un joueur de tope et tingue qui, après avoir topé à la gauche du tope, et à la droite, tope au milieu. Nous tâcherons de le renvoyer de notre mieux.

Ce document indique très clairement que Montcalm s'attend alors à ce que Wolfe, ayant échoué en amont de la ville et à Montmorency, s'apprête à frapper « au milieu » – à la droite des lignes de Beauport, voire sur la ville elle-même : ce sont ces secteurs qu'il désigne comme étant particulièrement en état d'alerte. Il semble d'ailleurs avoir largement privilégié ce point de vue jusqu'à sa fin.

Pour autant, Montcalm était trop bon soldat pour négliger complètement la menace pouvant survenir de l'ouest de Québec. Les mouvements des troupes britanniques en amont de la ville, les 5 et 6, font l'objet d'une observation étroite, de même que ceux de leurs bateaux remontant le fleuve. Le 8 septembre, Montcalm écrit à Bourlamaque : « [Ce] mois-ci sera bien décisif pour cette colonie. Les ennemis paraissent très occupés d'inquiéter notre communication à l'ouest de Québec, et en veulent, je pense, à notre marine. Cette partie-ci est toujours des plus critiques sur tous les points. » Les troupes sont insuffisantes – en nombre, mais surtout en qualité – pour couvrir toute la ligne que menacent maintenant les forces britanniques, rendues dangereusement mobiles grâce à leur flotte. Montcalm décide de regrouper ses effectifs. Dès que les Britanniques quittent Montmorency, 2 000 hommes sont prélevés sur ce flanc pour renforcer la droite des lignes de Beauport ; Montcalm lui-même retourne au centre et s'établit dans la maison de Salaberry, à Beauport, « pour être en belle vue et à portée de tout ». Le 4 septembre, afin de conférer plus de souplesse à ses défenses, il cantonne le régiment de Guyenne immédiatement à l'est de la Saint-Charles, près des ponts, « pour [qu'il puisse] se porter partout où le besoin l'exigerait et même à l'ouest de Québec s'il le fallait²⁸ ».

Dans cette nouvelle configuration particulièrement mouvante, certaines mesures additionnelles semblent devoir être prises pour appuyer Bougainville. Le 5, Montcalm fait passer le bataillon de Guyenne de l'autre côté de la Saint-Charles et le place sous son commandement. Les hommes sont cantonnés pour la nuit dans le secteur des plaines d'Abraham, tout près du Foulon. Mais Montcalm, de toute évidence, tient à ce que le bataillon reste disponible comme réserve mobile susceptible d'intervenir à l'ouest ou à l'est de Québec. Et bien qu'il assure d'abord à Bougainville qu'il pourra utiliser ces troupes comme il le jugera bon, il envoie quelques heures plus tard par

Montreuil un autre message commandant que les hommes soient tenus en réserve sur la route principale longeant Saint-Michel et Sillery. Le 6 septembre, le bataillon est renvoyé à son campement précédent, à l'est du pont. Des historiens affirment que ce mouvement a été commandé par Vaudreuil, contre l'avis de Montcalm. En réalité, aucun document n'étaye cette thèse. Les deux hommes semblent s'être concertés et, pour une fois, les archives ne font pas état d'un désaccord entre eux.

Un bataillon régulier français a été temporairement cantonné en un point d'où il aurait pu anéantir le plan de Wolfe. On ne s'étonnera pas, dans ces circonstances, de ce que le succès de ce plan ait donné naissance à une floraison d'ouï-dire et, en définitive, à une légende. Dans le Canada anglophone actuel, le récit suivant est particulièrement bien enraciné dans les manuels scolaires. La veille du débarquement de Wolfe au Foulon, Montcalm aurait ordonné que le bataillon de Guyenne y revienne – mais Vaudreuil aurait annulé ses instructions d'un mot désinvolte: « Nous verrons cela demain. » Au Canada français, on rencontre plutôt le récit inverse. Il se fonde sur une affirmation figurant dans une dépêche de Vaudreuil lui-même: « Je comptais beaucoup sur le bataillon de Guyenne, je le croyais toujours sur les hauteurs de Québec, mais M. le marquis de Montcalm l'avait rappelé, le même jour [le 12], à l'entrée de la nuit, sans m'en prévenir²⁹. »

Lequel des deux récits dit vrai? Ils semblent mensongers tous deux. Aucun document d'époque n'appuie l'affirmation de Vaudreuil. Son récit repose sur l'hypothèse d'un double mouvement du bataillon: dans un premier temps, depuis son campement situé près de la Saint-Charles jusqu'aux terres hautes d'Abraham (les plaines, comme disaient plutôt les Britanniques de l'époque), à une date indéterminée mais postérieure au 6; puis, dans un deuxième temps, dans le sens inverse, le 12. De telles opérations n'auraient pas manqué d'être observées et consignées. Or, les documents d'époque n'en font pas mention. On peut donc en conclure sans grand risque de se tromper que les choses ne se sont pas produites comme Vaudreuil les présente: soit il ment (ce que certains historiens n'hésitent pas à affirmer), soit le vieil homme, ébranlé par la succession d'événements terribles auxquels il vient d'assister, a fini par se convaincre lui-même de la véracité de ses propos; soit, enfin, il ne propose ici qu'un compte rendu extrêmement confus d'incidents qui se sont effectivement produits. On laissera au lecteur le loisir d'en décider...

En ce qui concerne le récit inverse – le désinvolte « Nous verrons cela demain » –, nous possédons bien quelques éléments de preuve, mais peu convaincants: ils reposent entièrement sur un passage bref et tranchant du journal du père Récher, le prêtre de Québec, en date du 12 septembre. Cette information ne nous est parvenue qu'en 1903³⁰. Mais Récher ne semble pas avoir eu les « contacts » nécessaires pour être informé

directement des questions qui nous intéressent ici. On imagine encore plus difficilement qu'il ait pu savoir ce qui se passait entre Vaudreuil et Montcalm. Aucun autre élément de preuve ne vient appuyer le fameux « Nous verrons cela demain ». Il est vrai que le chevalier Johnstone (l'aide de camp de Lévis, qui l'avait laissé avec Montcalm) et l'officier d'artillerie Montbeillard (lequel, à cette époque, tenait le journal de Montcalm³¹) affirment tous deux que l'ordre a été donné de transférer le régiment de Guyenne sur les terres hautes, mais qu'il n'a pas été exécuté. Cependant, ni l'un ni l'autre ne fait allusion à Vaudreuil dans cette affaire. Johnstone en rejette même la responsabilité sur Montreuil. Mais une autre explication est envisageable.

Tout bien considéré, même si certains doutes subsistent, il semble probable que le régiment de Guyenne n'a plus bougé après le 6; peut-être n'a-t-il même jamais été question de le déplacer. Il est possible que les récits qui ont couru à ce sujet ne soient que le produit d'ouï-dire et de souvenirs inexacts amplifiant ce fait saisissant, mais parfaitement avéré: une semaine avant le débarquement de Wolfe au Foulon, un impressionnant détachement français était cantonné à cet endroit même, ou peu s'en faut – mais il en a été immédiatement retiré. Une conclusion au moins s'impose ici: bien que d'innombrables auteurs l'aient colportée, à commencer par William Wood, la théorie selon laquelle Vaudreuil aurait contrarié les mesures prises par Montcalm à ce moment-là repose sur des fondations extrêmement minces et mériterait certainement de tomber dans l'oubli^{*32}.

En ces jours fatidiques, tandis que Wolfe parachève son plan et que les brigadiers britanniques se demandent à quel moment il consentira enfin à le leur révéler, les officiers français scrutent les mouvements de l'ennemi d'un œil vigilant et soucieux. Ils restent toutefois incapables d'en percevoir le sens et le but. Montcalm s'inquiète pour le secteur de l'amont, mais, semble-t-il, plutôt pour les régions plus éloignées de Québec que pour ses abords immédiats. Le 1^{er} septembre, il écrivait à Bougainville: « Je crains toujours que l'Anglais ne veuille faire un établissement quelque part pour nous couper communication; prenez garde à Jacques-Cartier et à Deschambault. » Il revient sur ce point le 10: prenez garde, sinon ils vous devanceront et descendront sur « Jacques-Cartier ou même Deschambault, où ils ont déjà été ». (On se rappellera qu'en août il était parti en trombe sur son cheval, à la tête des grenadiers, quand lui était parvenue la nouvelle du raid sur Deschambault.) Fait significatif, il écrit ensuite: « M. de Vaudreuil a plus d'inquiétude que moi pour la droite » – propos certes fort

* Dans un article reproduit à l'annexe C, Stacey décrit plus en détail les éléments de preuve se rapportant au mouvement du régiment de Guyenne jusqu'à l'anse au Foulon ainsi que les mythes qui ont foisonné autour de ces opérations.

légers, s'agissant de l'officier responsable du front droit! « Prenez garde à Deschambault », lui répète-t-il. On se rappellera également que, le 5, Montreuil avait écrit à Bougainville de la part de Montcalm pour l'exhorter à être toujours « de l'avant des ennemis, c'est-à-dire plus haut qu'eux³³ ». Quand on sait le nouveau plan que Wolfe avait en tête, ce conseil paraît évidemment très malencontreux.

Manifestement, Montcalm compte beaucoup sur les falaises pour assurer la sécurité du secteur immédiatement à l'ouest de Québec. Après la chute de la ville, Vaudreuil s'emploiera à prouver qu'il avait, lui, perçu le danger – mais que Montcalm l'avait raillé. Il produira ainsi deux lettres que Montcalm lui avait écrites. L'une, datée du 29 juillet, contient cette fameuse phrase (que William Wood attribue plus d'une fois à Vaudreuil lui-même!): « Il ne faut pas croire que les ennemis aient des ailes. » Mais ces propos, contrairement à ce que sous-entend Vaudreuil, révèlent clairement la crainte d'une attaque amphibie directe sur la ville; elle ne fait pas allusion à un éventuel débarquement près du Foulon. La deuxième lettre n'est pas datée et s'intéresse au secteur de l'anse des Mères, près du Foulon. Montcalm y écrit effectivement: « Je vous jure que cent hommes postés arrêteront l'armée et nous donneront le temps d'attendre le jour et d'y marcher par notre droite³⁴. » Cette affirmation était juste: 100 hommes alertes et déterminés cantonnés au Foulon auraient pu anéantir le projet de Wolfe.

En dépit de ses inquiétudes concernant Jacques-Cartier et Deschambault, Montcalm continue de penser que les lignes de Beauport sont les plus exposées. Écrivant à Bougainville le 5 septembre au sujet des déplacements vers l'ouest de « quasi tout ce qui est au camp de Pointe-Lévy », il précise: « M. Wolfe est bien homme à rétrograder³⁵. » Il craint que toute cette activité déployée en amont de la ville ne soit qu'une feinte: la meilleure preuve en est que lui-même reste à Beauport. S'il avait cru probable que Wolfe portât son grand coup à l'ouest de Québec, il s'y serait sans nul doute précipité. Mais il reste à Beauport. Il se trouve encore sur cette rive, s'attendant à y être attaqué à chaque instant, quand, le matin du 13, Wolfe débarque au Foulon...

Ces constats ramènent à la mémoire un passage du journal de Mackellar (« Moncrief »). Évoquant le fait que les Britanniques ont été en contact avec un piquet du Guyenne près du Foulon après le débarquement du 13, l'ingénieur en chef précise qu'ils ont appris plus tard que le bataillon tout entier « aurait dû arriver en ce lieu la nuit précédente » – mais qu'il en a été empêché par « quelque heureux incident »: « Certains disent qu'ils ont été retenus par le général français lui-même après qu'un déserteur lui eut affirmé qu'une descente était prévue ce soir-là sur la rive de Beauport³⁶. » Ce ne sont là que des ouï-dire, mais dignes d'intérêt. Est-il vrai, ainsi que Johnstone

et Montbeillard l'indiquent, que l'ordre a été donné au Guyenne de retourner au Foulon? Est-il possible que cet ordre n'a pas été exécuté parce que Montcalm lui-même a changé d'avis? Est-il possible enfin qu'un souvenir altéré de cet événement constitue le fondement des allégations de Vaudreuil quant au Guyenne? Nous ne le saurons probablement jamais.

Même si Montcalm disait que Vaudreuil « [avait] plus d'inquiétude [que lui] pour la droite », le gouverneur général n'en avait pas percé pour autant l'intention de Wolfe. Le 8 septembre, il écrit à Bougainville que les Britanniques ne peuvent avoir que deux objectifs : faire diversion ou s'établir « en haut », vraisemblablement en amont de Cap-Rouge ; Vaudreuil ajoute qu'il pense la première possibilité plus probable. Le 9 septembre, il écrit à Lévis que vingt-deux voiles se trouvent maintenant en amont de Québec : « L'objet des Anglais est vraisemblablement d'opérer une grande diversion de nos forces. » Le 12, la veille de l'attaque déclenchée par Wolfe, il écrit : « Les vaisseaux anglais sont toujours vers le Cap-Rouge ; ils montent et redescendent presque en même temps, ce qui prouve qu'ils n'ont pas un objet bien déterminé. » Le départ de la flotte ne devrait pas tarder, ajoute-t-il³⁷.

Bougainville a été renforcé : deux canons légers de campagne lui ont été envoyés le 7. Vaudreuil affirmera plus tard qu'il disposait d'environ 3 000 hommes pour s'acquitter de sa tâche, dont les détachements cantonnés en divers points particulièrement vulnérables de la rive. L'un de ces détachements était celui de M. de Vergor, composé d'une centaine d'hommes de Québec et de Montréal cantonnés au Foulon. La force mobile de Bougainville, l'élite de ses troupes (et de l'armée), était formée des compagnies de grenadiers des cinq bataillons réguliers, d'un piquet de chacun de ces bataillons, des 200 cavaliers, de 250 volontaires placés sous les ordres du capitaine Duprat, de la « réserve de Repentigny » (une troupe de Canadiens triés sur le volet) et de 400 ou 500 Indiens. Le 6 septembre, Vaudreuil estimait l'effectif de cette colonne mobile à 1 085 hommes³⁸.

Cette colonne se voit confier l'éreintante mission de suivre les bateaux britanniques où qu'ils aillent. Le nombre et l'ampleur des mouvements de ces vaisseaux dans les jours qui précèdent le débarquement de Wolfe semblent toutefois avoir été exagérés. Le registre maritime du *Sutherland* montre qu'il n'a pas levé l'ancre entre la fin de l'après-midi du 9 et le matin du 13 ; celui du *Lowestoft* ne fait état que de petits déplacements³⁹. Il est bien sûr possible, quoique plutôt improbable, que certains déplacements n'aient pas été consignés. Bougainville était de toute évidence responsable de tous les postes et de toutes les troupes à l'ouest des remparts de Québec ; il semble cependant qu'il s'est consacré exclusivement ou presque, en pratique, à la colonne

mobile et à l'observation des bateaux. En d'autres termes, les postes les plus proches de la ville ont été laissés à eux-mêmes. La situation exigeait la présence d'un officier haut gradé et compétent pour inspecter et superviser ces postes pour le compte de Bougainville ou de Montcalm. Mais l'effectif et l'organisation de l'armée française n'ont pas permis d'affecter un tel officier à cette tâche d'importance.

À Québec comme dans le camp de Beauport, l'approvisionnement alimentaire atteint des niveaux critiques. La farine en provenance de la France est épuisée. Seules, les récoltes précoces et abondantes moissonnées dans le secteur de Montréal permettent encore de nourrir l'armée, mais au prix seulement d'un rationnement sévère. L'acheminement de provisions depuis l'amont du fleuve s'avère crucial pour les habitants de Québec. Cette contrainte jouera un rôle déterminant dans le drame qui va bientôt se nouer. Wolfe apprend d'un déserteur que l'armée ennemie mange « du pain de blé en herbe ». Sachant les Français dans une telle pénurie, Wolfe hésite moins à se lancer dans sa tentative désespérée⁴⁰.

Tandis que la crise finale approche, nous l'avons vu, les deux commandants des camps ennemis envisagent d'un œil pessimiste leurs chances de réussite respectives. Ils sont en outre très seuls. La solitude est le lot de tous les commandants en chef, certes. Mais les situations de Wolfe et de Montcalm sont plus particulières encore. Ses rapports tendus avec ses brigadiers et avec Carleton isolent considérablement Wolfe. On a le sentiment aujourd'hui qu'il n'entretient de relations un peu étroites qu'avec ses deux aides de camp et avec Isaac Barré, lequel semble lui être resté dévoué jusqu'au bout. Le général assurait Ralph Burton de son affection à la fin de ses lettres⁴¹ – mais Burton avait un bataillon à commander. En ce qui concerne Montcalm, il ne juge les officiers de son entourage de Beauport ni particulièrement compétents ni particulièrement agréables à fréquenter. Ainsi écrit-il à Bourlamaque et à Lévis qu'il aimerait les avoir près de lui⁴². Il fait de Montreuil un éloge poli ; Poulhariez, l'un des lieutenants colonels, semble avoir été en termes amicaux avec lui. Mais les autres officiers qui l'entourent, confie-t-il à Lévis sous le sceau de la confiance, ne sont rien. Enfin, il ne dit pas un mot du brigadier Sénezergues, son subordonné le plus haut gradé de Beauport – un silence on ne peut plus éloquent. Et, comme Wolfe, Montcalm est souffrant : « Ma santé s'épuise », écrit-il à Bourlamaque le 8 septembre. Mais, en dépit de son pessimisme chronique, l'espoir ne l'a pas entièrement déserté. La belle saison est déjà bien avancée : peut-être les Britanniques seront-ils bientôt contraints de partir ; Québec et la Nouvelle-France bénéficieraient alors d'un autre sursis d'un an. « Quel est votre projet d'habitation pour l'hiver ? demande Montcalm à Bourlamaque le 11. Québec, en vérité, ne sera pas habitable [...] »⁴³. » Ainsi que l'avenir le montrera, Bourlamaque

n'aura pas à s'interroger sur son lieu de séjour hivernal. Quant à Montcalm et à son adversaire britannique, ils seront bientôt délivrés de toute inquiétude pour leur santé ou leur résidence.

Vue de la prise de Québec, par Hervey Smyth. Dans cette scène hautement dramatique, l'artiste dépeint tout à la fois le débarquement, l'escalade des falaises et la bataille des Plaines qui a suivi. En 1759, la Marine royale était la seule du monde à pouvoir s'enorgueillir de posséder une doctrine efficace pour l'exécution des opérations amphibies loin des bases – mais aussi d'avoir les moyens nécessaires pour les mener à bien. En dernière analyse, c'est bien à la Marine qu'il faut attribuer la victoire de Québec. (Archives nationales du Canada, C-000788)



Le 13 septembre : les approches

Le 12 septembre, tandis que Wolfe met la dernière main à son projet de la nuit suivante, les Français, hélas pour eux, sont occupés à prendre des dispositions de routine concernant les approvisionnements – dispositions qui faciliteront grandement l'entreprise britannique.

Dans la journée, le munitionnaire Cadet demande par écrit à Bougainville, à Cap-Rouge, de déployer tous les efforts possibles pour faire descendre dans la nuit, par le

fleuve, un convoi de bateaux de vivres jusqu'à Québec. Si cela ne peut être fait, Cadet devra envoyer des charrettes à Cap-Rouge pour acheminer les provisions le lendemain – « mais s'ils venaient par eau cela nous épargnerait bien de la peine¹ », ajoute-t-il. En vertu de ce plan, les postes de Bougainville sont informés du fait que des bateaux tenteront ce dangereux périple vers l'aval, qui les obligera à passer devant les vaisseaux britanniques. Il faudra donc éviter toute action susceptible de trahir leur présence. Toutefois, pour une raison qui nous reste inconnue, le convoi est annulé – et la décision n'est pas annoncée aux postes². Certains historiens, on ne s'en étonnera pas, ont vu dans cet enchaînement de circonstances la marque d'une trahison. En réalité, rien n'indique qu'il doive être attribué à autre chose qu'une grossière négligence. Quoi qu'il en soit, ces événements contribueront grandement à l'issue



fatale du lendemain. On pourrait être tenté d'en faire porter la responsabilité à Bougainville: il se trouvait à Cap-Rouge, d'où les bateaux devaient partir, et ne pouvait ignorer le changement de plan.

Wolfe avait écrit à Burton: «Demain, les troupes embarqueront de nouveau; la flotte remontera le fleuve un peu plus haut encore, comme pour débarquer sur la rive nord, en amont; elle conservera une distance convenable pour permettre aux bateaux et aux vaisseaux armés de frapper le Foulon [...].» La feinte vers le haut du fleuve qui est décrite ici ne semble pas avoir été mise en œuvre, car elle ne figure pas dans les registres maritimes ni dans les comptes rendus de l'amiral Holmes. Le rapport de Townshend sur la bataille indique par contre: «[les] vaisseaux de l'amiral Holmes firent une démonstration afin d'attirer l'attention de l'ennemi en aval de la ville.» Mais une feinte plus fructueuse est mise en œuvre sur l'autre flanc, face à Beauport. Les bateaux du corps principal de la flotte s'assemblent devant Pointe-Lévy, en équipages et en armes. «À 11 heures, indique le journal du *Stirling Castle*, ils en partirent et se déplacèrent sans discontinuer entre Beauport et l'embouchure de la rivière Saint-Charles.» Ces mouvements se poursuivront jusqu'à quatre heures du matin, c'est-à-dire jusqu'au débarquement du Foulon³.

Le registre du *Sutherland* indique que les troupes des vaisseaux ont commencé à embarquer dans les bateaux à vingt et une heures; d'autres sources, qui semblent plus dignes de foi sur ce point, donnent toutefois une heure plus tardive. Quoi qu'il en soit, la marée dont l'escadre profite pour ses déplacements n'a pas commencé de descendre, à Cap-Rouge, avant une heure trente-cinq du matin environ. À deux heures, ou peu après, les bateaux larguent les amarres et se laissent porter vers l'aval par les courants et la marée. «Temps clément; nuit calme, grand silence», écrit un membre de l'équipage du bateau de tête de cette aventure d'ultime recours. La lune s'est levée vers vingt-deux heures, mais elle se trouve dans son dernier quartier et ne risque guère de trahir les Britanniques⁴.

Le plan du mouvement est simple, et d'une redoutable efficacité. Le premier groupe de quelque 1 800 hommes de troupe descendra dans les petits bateaux, ceux qui risqueront le moins de se faire repérer. Une demi-heure ou trois quarts d'heure plus tard, les sloops et les vaisseaux les suivront avec armes et munitions. Puis, vers les trois heures, le *Lowestoft*, le *Squirrel* et le *Seahorse* ainsi que quelques autres vaisseaux leur feront suite, tous emplis de soldats. Ce deuxième groupe débarquera dans les embarcations qui auront amené le premier groupe à terre; les grands bateaux resteront au large pour les couvrir. Le troisième groupe se composera des hommes de l'île d'Orléans et de Pointe-Lévy placés sous les ordres de Burton et Carleton. Ils se tiendront sur la rive sud, face au Foulon, d'où ils traverseront le fleuve dès que les embarcations seront redevenues disponibles. Seul un grand vaisseau, le gigantesque

Sutherland, restera en définitive à Cap-Rouge. Holmes transférera son drapeau au *Lowestoft* afin d'observer et de superviser le débarquement⁵.

L'infanterie légère du colonel Howe fait partie de l'avant-garde. Dans le premier bateau se trouve un détachement de vingt-quatre volontaires triés sur le volet et placés sous le commandement du capitaine Delaune ; leur mission consiste à lancer l'attaque contre le Foulon⁶. Wolfe lui-même aurait pris place dans l'un des bateaux de tête – mais, contrairement à ce que la rumeur propage, rien ne prouve qu'il se trouvait dans le même que Delaune. Le capitaine James Chads, du *Vesuvius*, est chargé d'organiser le débarquement. De toute évidence, il s'est très bien acquitté de sa mission*.

Sur la masse imposante des récits et de légendes qui ont fleuri autour de cette campagne, aucun n'a connu un succès ni une longévité comparable à celui qui noue le destin de Wolfe à l'*Élégie composée dans un cimetière de campagne* (*Elegy in a Country Churchyard*) de Gray. Parkman rapporte l'anecdote dans sa forme la plus traditionnelle : il montre le général murmurant ces vers tandis que son embarcation glisse sur les flots noirs qui le mènent à la mort en même temps qu'à l'immortalité.

Orgueil des blasons, pompes du pouvoir,
Et tout ce qu'offrent la richesse et la beauté,
Tout cela attend aussi l'heure inévitable.
Les chemins de la gloire ne mènent qu'à la tombe.

À la fin de sa déclamation, le général aurait conclu : « Messieurs, j'aurais préféré avoir écrit ces lignes que de prendre Québec. » (« Nul ne sut lui dire alors que le héros surpasse le poète en grandeur », ajoute l'historien.)

Le récit est-il véridique ? Il semble à tout le moins plus fondé que la plupart de ceux qui entourent le siège et la bataille de Québec... Mais la scène n'a pas eu lieu alors que les embarcations descendaient le fleuve à l'aube du 13 septembre : Wolfe avait ordonné qu'on respectât le silence le plus strict. Il arrive bien sûr que des généraux enfreignent leurs propres ordres selon leurs convenances – mais jamais, ou presque, dans des circonstances telles que celles-ci.

L'anecdote a été rapportée par John Robison. En 1759, ce futur professeur de sciences naturelles de l'Université d'Édimbourg portait le grade d'aspirant et faisait office de tuteur d'un jeune officier de la marine. Hélas, il n'a pas lui-même écrit ce récit ; ou, s'il l'a fait, son texte ne nous est pas parvenu. Mais le fait est qu'il aimait raconter cette histoire, et plusieurs de ses auditeurs l'ont consignée sur papier à sa place. Bien

* *L'annexe G procure d'intéressants développements sur les aspects maritimes du débarquement de l'anse au Foulon.*

Les plans d'attaque de Wolfe, mai à septembre 1759

Ayant étudié les documents d'époque se rapportant au siège de 1759, C. P. Stacey conclut que Wolfe a envisagé huit plans pour prendre Québec.

Le **premier plan** (désigné par le chiffre « 1 » sur la carte) témoignait de son intention d'origine: débarquer sur la rive de Beauport et traverser la rivière Saint-Charles pour attaquer (voir p. 67). Son exécution a été empêchée par la construction, par Montcalm, de fortifications dans le secteur de Beauport.

Wolfe a envisagé son **deuxième plan** du 5 au 10 juillet 1759 (voir p. 77 et 81): il consistait à débarquer à Saint-Michel, au-dessus de Québec, afin de contraindre Montcalm à attaquer pour préserver ses communications. Jugé trop risqué, ce plan a été abandonné.

Le **troisième plan** était une variante du premier. Empêché de débarquer sur la rive à Beauport, Wolfe a voulu positionner son armée le plus près possible de ces lieux et a transféré l'essentiel de ses troupes sur le versant est de la Montmorency (voir p. 83) afin d'attaquer directement par-delà cette rivière.

Ce troisième plan a été temporairement mis de côté au profit du **quatrième plan**, que Wolfe a envisagé vers le 20 juillet (voir p. 88-89 et 94). Il constituait une variante du deuxième plan et, ici encore, prévoyait un débarquement en amont de Québec pour s'emparer d'une position retranchée. Il a été abandonné pour des raisons qui ne nous paraissent pas clairement à l'heure actuelle.

Le **cinquième plan** de Wolfe (voir p. 95 et 98) prolongeait le **troisième** et consistait à attaquer directement par-delà la rivière Montmorency. Mis en œuvre le 31 juillet, il a produit des résultats désastreux.

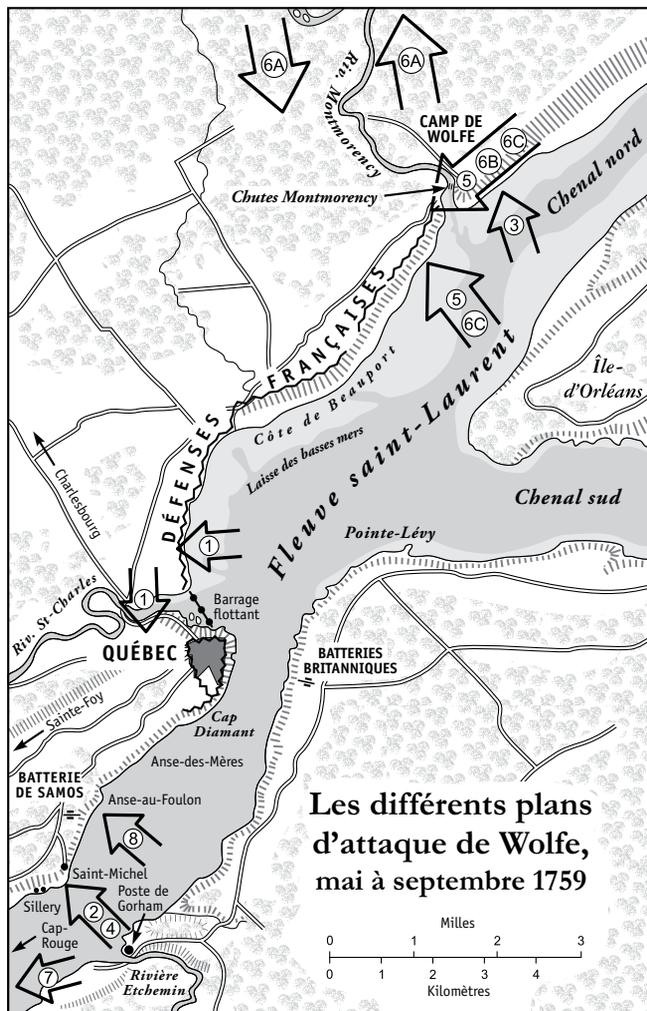
Le **sixième plan** regroupait trois attaques (sur la carte: 6A, 6B et 6C) dans le secteur de Montmorency (voir p. 121-122 ainsi que l'annexe A). Il est présenté dans une lettre écrite par Wolfe à ses trois brigadiers, et datée probablement du 27 août. La première attaque (6A) consistait à effectuer une marche de nuit destinée à encercler les Français; les soldats auraient traversé

le gué de Montmorency à huit ou neuf milles [12 à 15 km] de son embouchure pour attaquer les défenses de Beauport par l'arrière. La deuxième attaque (6B) aurait frappé frontalement les retranchements français par-delà la Montmorency, de nuit, au pied de la chute. La troisième (6C) était de nature similaire: traversée de la Montmorency, puis débarquement massif sur la côte de Beauport, depuis les bateaux.

Dans leur réponse datée du 29 ou du 30 août (voir p. 122-124 et annexe A), les brigadiers proposent un **septième plan**: débarquer en amont de la ville, à l'embouchure de la rivière du Cap-Rouge (voir carte p. 59) afin de couper les voies d'approvisionnement des Français et de

contraindre ainsi Montcalm à la bataille.

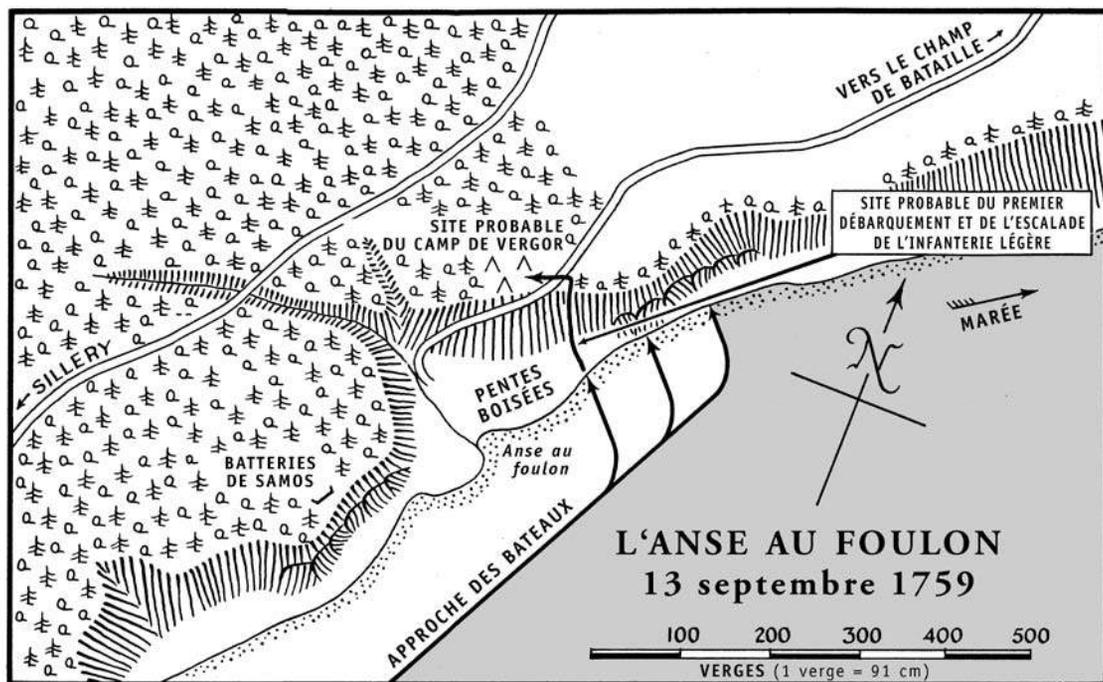
Wolfe accepte l'attaque en amont de la ville que ses subordonnés lui proposent. Il modifie toutefois l'objectif de cette opération et élabore ainsi son **huitième et dernier plan**, les 9 et le 10 septembre (voir p. 129-132). Il choisit l'anse au Foulon comme lieu de débarquement, plus près de la ville. Ce plan est mis à exécution dans la nuit du 12 au 13 septembre 1759. Il consacrera la victoire des troupes de Wolfe.



que leurs versions divergent entre elles, la confrontation des deux plus anciennes nous autorise à proposer un compte rendu plausible des faits. La première, celle de John Playfair, indique que Robison était « affecté au bateau que le général Wolfe a emprunté pour se rendre dans certains de ses postes la nuit précédant la bataille » ; il aurait entendu le général réciter l'*Élégie* « presque tout entière à un officier assis avec lui à l'arrière du bateau, [ajoutant qu'il] préférerait avoir écrit ce poème que de posséder la gloire de battre les Français le lendemain ». La deuxième version, celle de William Wallace Currie, rapporte que Robison se trouvait dans un bateau « très proche de celui dans lequel le général Wolfe prenait place » la nuit précédant l'attaque, alors que nul ne connaissait encore avec certitude les intentions du général. « Un gentilhomme récitait l'*Élégie* de Gray à celui-ci et M. Robison l'entendit (le général) dire qu'il préférerait avoir écrit ces vers que de battre les Français demain ; il en conclut que l'attaque aurait lieu le lendemain⁷. »

Ces observations placent l'épisode, non pas au moment de la descente du fleuve, à l'aube du 13, mais le soir du 12. (Il est vrai que la deuxième version affirme que les bateaux avaient reçu l'ordre de descendre le Saint-Laurent ; mais, une fois le voyage final amorcé, Robison n'aurait pas eu besoin des indications du général pour comprendre que l'attaque était sur le point d'être déclenchée.) Robison se trouvait-il à bord du même bateau que Wolfe ou dans une autre embarcation ? Est-ce Wolfe lui-même ou « un gentilhomme » l'accompagnant qui récita les vers ? On laissera au lecteur le loisir d'en décider... La version de Currie est plus convaincante à certains égards : étant moins dramatique, elle semble moins susceptible d'avoir été forgée de toutes pièces... On notera par ailleurs que ce récit ne détonne pas d'avec l'esprit mélancolique qui imprègne presque toutes les lettres écrites par Wolfe à la fin de sa vie. Enfin, pour ajouter une dernière touche romantique à l'épisode, il convient de signaler la découverte, au début du XX^e siècle, d'un exemplaire de l'*Élégie* portant ces mots : « De K. L. *Neptune* en mer », et contenant des annotations qui seraient de la main de Wolfe. « K. L. » ne serait alors nulle autre que Katherine Lowther, à qui Wolfe était fiancé⁸. (Cette dame, rappelons-le, deviendra la duchesse de Bolton. On ne sait rien ou presque de ses relations avec Wolfe, aucune des lettres qu'ils se sont échangées n'étant parvenue jusqu'à nous.)

Le marquis de Vaudreuil a soutenu que deux déserteurs du régiment Royal-Roussillon avaient révélé à Wolfe l'ordre transmis aux postes français relativement aux bateaux d'approvisionnement. C'est sans aucun doute de ces deux hommes que le journal du sloop *Hunter*, qui mouillait alors au large de Sillery, dit qu'ils sont arrivés vers vingt-trois heures, « en canot ». Mais l'information dont ils étaient porteurs est-elle parvenue jusqu'à Wolfe avant le lancement de l'opération ? Cela semble douteux. Mackellar (« Moncrief ») indique toutefois qu'un officier d'infanterie légère se trouvant



CARTE PAR C.C.J. BOND

dans l'un des bateaux de tête l'a obtenue du *Hunter* « par accident ». (Selon le fantassin de l'infanterie légère qui était dans le premier bateau, le *Hunter* a pris les embarcations pour des bâtiments ennemis, « n'ayant pas été prévenu de notre arrivée⁹ ». Cette dernière affirmation est improbable. Il est par contre tout à fait possible que le *Hunter*, s'attendant à observer des bateaux français et britanniques, se soit demandé quelque temps à quel camp appartenaient ceux qui transportaient l'infanterie légère.) Quoi qu'il en soit, la suite des événements s'explique beaucoup mieux si les officiers du bâtiment britannique possédaient effectivement l'information relative aux bateaux d'approvisionnement.

Ainsi que le savent tous les écoliers (ou, du moins, le savaient), les bâtiments britanniques ne sont pas passés complètement inaperçus jusqu'à leur objectif. D'un camp comme de l'autre, de nombreuses descriptions des barrages qu'ils ont dû franchir sont parvenues jusqu'à nous – et s'accompagnent en outre d'innombrables variantes. Il est en réalité bien difficile de dire à quel moment et en quel lieu exact les bateaux britanniques rencontrèrent leur premier obstacle. Il semble probable qu'ils s'approchaient déjà du Foulon quand une première sentinelle a crié dans leur direction. On peut en revanche affirmer en toute confiance que l'un des détails fournis par Parkman et des dizaines d'autres ouvrages ne peut en aucun cas être avéré. La sentinelle française aurait demandé à l'officier des Highlanders de nommer son régiment et celui-ci aurait répondu : « de la reine ». Or, le régiment de la reine se trouvait au lac Champlain avec

Bourlamaque. Une telle réponse aurait donc trahi l'opération britannique en cours. (Selon le rapport de Vergor, l'officier aurait répondu : « Marine ». Cette version est plus plausible. Il paraît également envisageable que ce mot, étant passé plusieurs fois d'une mémoire à l'autre, et toujours par bouche à oreille, soit devenu « de la reine » au fil des communications*.) Ici encore, Townshend nous livre, de cette plume surannée qui le caractérise, quelques détails pittoresques – et, fort probablement, le compte rendu le plus exact de l'incident.

Lorsque le premier corps qui devait mettre à terre longeait la rive nord du fleuve, des sentinelles françaises jetèrent leur « qui vive » à nos bateaux. Le capitaine Fraser qui avait pris du service dans l'armée hollandaise et qui parlait français répondit : « La France et vive le Roy. » Là-dessus les sentinelles françaises coururent le long du rivage et répétaient au milieu des ténèbres : « Laissez-les passer ; ils sont nos gens avec les provisions [...] »

Les versions françaises corroborent celle-ci. Bigot précise : « quatre différentes sentinelles se contentèrent de leur crier “ qui vive ? ” Ils répondirent : “ France ” ; on les laissa passer sans reconnaître. » Marque additionnelle d'inefficacité, les Français n'avaient pas convenu d'un mot de passe entre eux¹⁰. Incidemment, l'Annuaire militaire mentionne trois capitaines Fraser dans le 78^e Highlanders : Simon, Alexander et James.

Les falaises de l'anse au Foulon surplombent le Saint-Laurent à 175 pieds environ [une cinquantaine de mètres]. La baie a été creusée par une faille géologique qui traverse le fleuve en ce point. Un ruisseau venant de l'ouest y dévale les falaises pour se jeter dans le fleuve. Sur la rive est du petit cours d'eau monte un sentier transversal (mais non « sinueux », ainsi que l'indiquent faussement de nombreux ouvrages) qui rejoint le sommet de la falaise. La Pause, un officier français ayant inspecté les lieux plus tôt ce même été, le décrit comme étant « un sentier où deux hommes de front peuvent descendre¹¹ ». Preuve que ce chemin était parfaitement praticable : plusieurs canons y ont été hissés ce matin-là ; de nombreux autres les suivront dans les jours ultérieurs. Ce sentier existe encore. Quiconque en doute peut s'en convaincre en comparant les plans des ingénieurs royaux qui servaient sous Wolfe et Murray en 1759-1760, le grand relevé de la région de Québec exécuté par leurs successeurs un peu plus d'un siècle plus tard, et les cartes des ingénieurs royaux canadiens de notre époque. Le chemin s'est transformé en une route carrossable au fil des générations. Il est toutefois douteux que tous les Québécois et touristes qui empruntent aujourd'hui cette voie abrupte sachent qu'ils suivent ainsi les traces des canons de Wolfe, qui les y ont précédés à deux cents ans d'intervalle.

* On trouvera le compte rendu de Vergor sur le débarquement à l'annexe D.

La grève a subi des remodelages d'envergure: construction d'une route et d'un chemin de fer; et, au XX^e siècle, édification de quais pour accueillir les grands vapeurs transatlantiques. Un tunnel des chemins de fer Canadien Pacifique perce les falaises non loin de l'endroit où Wolfe et Delaune auraient débarqué. Néanmoins, en dépit des altérations topographiques dues à la construction du tunnel et à la transformation du sentier d'autrefois en une route moderne, les falaises elles-mêmes ont sans doute relativement peu changé depuis 1759.

Il est difficile, aujourd'hui, de reconstituer le plan de Wolfe avec précision. Selon les rares données de première main qu'il nous a laissées, il semble cependant avoir eu l'intention de lancer les troupes de tête dans une attaque directe contre le chemin barricadé et retranché. La lettre qu'il a écrite à Monckton le 12 nous éclaire sur ce point¹².

Je lui ai demandé [à M. Holmes] de faire descendre les vaisseaux afin que, selon votre désir, nous puissions arriver environ une demi-heure avant l'aube, et éviter ainsi le désordre qu'occasionnerait une attaque de nuit. Je serai moi-même sur les lieux et je vous viendrai en aide autant qu'il est en mon pouvoir de le faire. Les officiers nommés pour diriger les divisions de vaisseaux ont reçu l'ordre strict de suivre leurs instructions et de maintenir entre eux un silence aussi absolu que le bien du service le permettra. Le capitaine Shads fera débarquer les troupes de ce côté-ci du rocher nu que vous avez déjà remarqué, comme il vous en souvient, à l'est duquel est posté l'ennemi.

Aujourd'hui, les surfaces les plus imposantes de « rocher nu » s'ouvrent sur l'épaulement à pic qui forme le versant ouest de l'anse, et qui est presque entièrement dépourvu de végétation de sa base jusqu'à son sommet. Si c'est bien ce lieu que Wolfe évoque dans sa lettre – et cela semble très probable –, cela signifie que le général pensait faire débarquer l'infanterie légère un peu au-dessus de l'anse, estimant certainement que l'opération passerait plus inaperçue à cet endroit. Les troupes se seraient ensuite déplacées vers leur droite, auraient traversé le cours d'eau (ce qui n'aurait pas constitué un sérieux obstacle pour elles) puis gravi le sentier. Fait notable, tous les comptes rendus britanniques de l'époque, y compris la dépêche officielle de Townshend, soulignent que la marée a porté les bateaux très à l'est du point originellement prévu pour le débarquement. Or, puisqu'il paraît assuré que les troupes ont débarqué à courte distance en bas du sentier, l'interprétation proposée ici semble à tout le moins plausible.

Il est vrai, ainsi que nous l'avons vu, que le rapport de Mackellar sur la reconnaissance effectuée par Wolfe le 10 évoque la pente accessible se trouvant à l'est du chemin, « et qui parut pouvoir servir aux buts visés ». Mais plusieurs indices montrent que le

journal de Mackellar a été revu et corrigé après la chute de Québec; il n'est donc pas exclu que ce passage en particulier porte la marque d'un regard rétrospectif. Le mieux est sans doute de considérer que les documents, dans ce cas comme dans bien d'autres, ne nous autorisent aucune certitude.

Dans la dernière demi-heure d'obscurité, les bateaux, comme prévu, raclent le gravier dans l'ombre des austères falaises. Aucun témoin oculaire ne nous a laissé de compte rendu de ce qui s'est passé sur la grève à ce moment-là. Nul récit ne nous est parvenu de Howe, Delaune ou Chads. Wolfe, évidemment, n'a rien laissé à la postérité sur ce point. Quant au téméraire soldat d'infanterie légère, son récit est malheureusement très vague. Il semble néanmoins sous-entendre qu'il y eut des pourparlers avec une sentinelle qui, ne sachant si elle devait ou non croire les explications du capitaine Fraser, fit demander conseil à son officier – lequel, « ayant certaine raison de nous soupçonner, ordonna à toutes ses sentinelles de faire feu sur nous; mais les volontaires ci-dessus mentionnés avaient gravi l'éminence à ce moment, et une partie de l'infanterie légère les suivait déjà ». Selon Knox, l'Écossais qui parlait le français s'est présenté comme étant le commandant d'un détachement français envoyé en cantonnement au Foulon; il a ordonné à la sentinelle, assaillie par le doute et l'étonnement, d'aller à son poste de garde et de suspendre la veille des autres sentinelles. Knox précise que ce Highlander plein de ressources était le capitaine Donald McDonald – le 78^e comptait effectivement dans ses rangs un officier de ce nom. Le sergent quartier-maître de timonerie John Johnson, du 58^e, prétend que, prenant pied sur la grève, Wolfe leva les yeux et déclara: « Je ne pense pas que nous puissions jamais nous rendre jusqu'en haut; nous devons cependant y mettre toute notre ardeur¹³. » Malheureusement, rien n'indique que Johnson assistait à la scène... Ainsi que nous le verrons, une personne mieux placée que lui pour s'exprimer sur ce point affirme que Wolfe ne faisait pas partie des premiers débarqués.

Ici encore, les notes de Townshend nous sont d'une aide précieuse. Certes, il n'assistait pas non plus à la scène. Mais, en tant qu'officier en charge effective des opérations à la fin de la bataille, il avait en sa possession toute l'information dont disposait l'armée; et il ne fait aucun doute qu'il a tenu à savoir ce qui s'était réellement passé. Le passage qui suit est encore plus brouillon que les autres; toutefois, son sens général apparaît clairement. Townshend souligne notamment que le débarquement a eu lieu « en aval de l'endroit de l'attaque ».

Le colonel Howe (Sir William) constata que nous étions en aval de l'endroit de l'attaque. Le major Delauney, officier actif et entreprenant qui commandait à des troupes légères, disait aussi que nous étions en aval de l'endroit désigné. Le colonel savait ce qui s'ensuivrait, si, à l'aube, l'ennemi parvenait à prendre connaissance de

Le débarquement, les plaines



William Howe, lieutenant-colonel (1729-1814). Ancien officier du 20^e régiment d'infanterie de Wolfe, Howe était un ancien combattant de l'expédition de Louisbourg et commandait l'infanterie légère britannique pendant la campagne de Québec. L'histoire a retenu son nom surtout en tant que commandant en chef de l'Amérique du Nord pendant la Révolution américaine. (Archives nationales du Canada, C-96944)



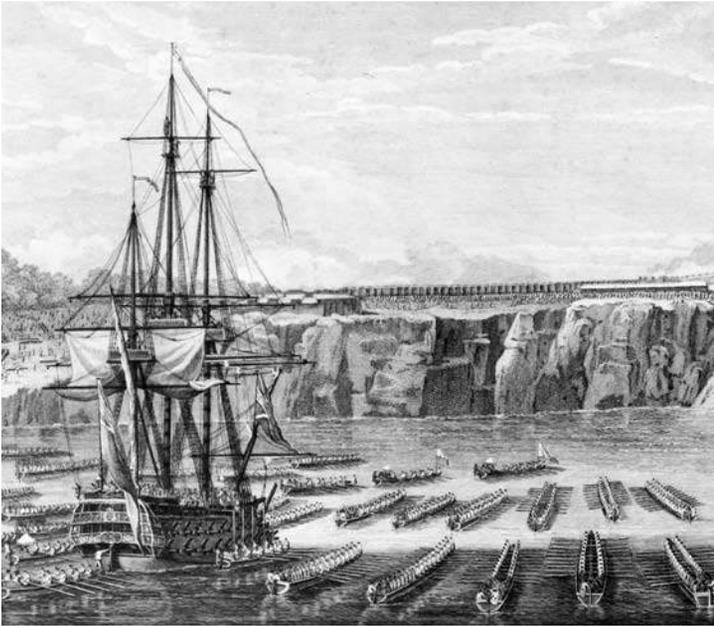
Isaac Barré (1726-1802). Autre officier du 20^e régiment d'infanterie, Barré faisait partie de l'état-major de Wolfe pendant le siège. Il a été grièvement blessé dans la bataille du 13 septembre. Plus tard, il se lancera dans la politique et mènera une longue carrière, quoique tumultueuse. (Archives nationales du Canada, C-100424)



Simon Fraser, lieutenant-colonel, officier commandant le 78^e régiment d'infanterie (Highland). Maître du clan Fraser, Simon Fraser a constitué son régiment en 1757 ; 15 des 41 officiers portaient le nom du clan... Leur habillement de *highlanders*, y compris le kilt, suscitait force curiosité et commentaires dans la population de la Nouvelle-France. (Collection du chargé de publication)



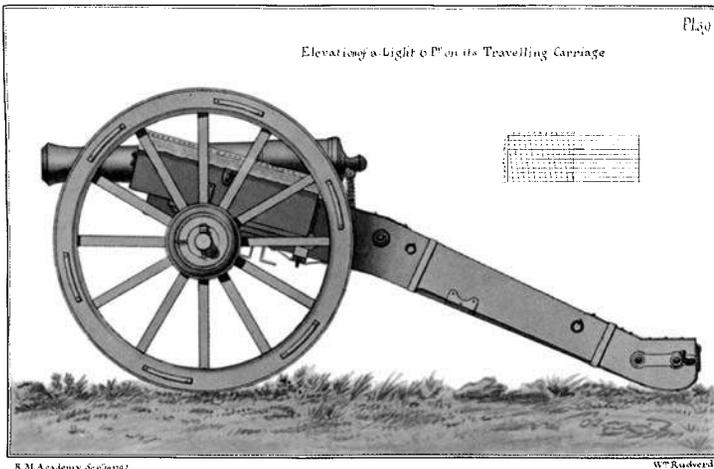
Dans cette illustration romantique, les hommes de Wolfe grimpent à l'assaut des falaises surplombant l'anse au Foulon. On observera la ville qui s'étale à l'arrière-plan. (Impression d'après J. McFarlane ; collection du chargé de publication)



Dans cette scène de l'expédition de La Havane, les bateaux remplis de soldats se dirigent à la rame vers leur point de débarquement. Des scènes similaires ont probablement eu lieu sur le Saint-Laurent à l'été 1759. Le vaisseau de guerre que l'on aperçoit ici est le *HMS Alcide*, 64 canons, qui était à Québec – il s'agit d'un vaisseau français capturé par la Marine royale pendant la bataille. On aperçoit encore à l'arrière le blason fleurdelisé français. (Dominic Serres, Bibliothèque Clements, Université du Michigan)



Les plaines d'Abraham, vers l'ouest, telles qu'on pouvait les voir en 1906, avant qu'elles ne soient métamorphosées en un parc urbain à l'aménagement raffiné. On remarquera les broussailles et la nature friable du sol. S'agissant de ce champ de bataille, le terme « plaines » est en fait plutôt mal choisi. (Photo: Sir Arthur Doughty; elle a été publiée dans *Transactions of the Royal Society of Canada/Comptes rendus de la Société royale du Canada*, 1906)



Canon de campagne britannique léger de six livres [un peu moins de 3 kg]. Les artilleurs de Wolfe ont amené deux de ces pièces sur le champ de bataille le 13 septembre 1759. Il s'agissait alors d'un modèle moderne doté d'une vis de pointage et de caisses de munition montées sur l'affût. (Avec l'aimable autorisation de Museum Restoration Service)

notre position et recevait du secours; il donna donc l'ordre à l'officier d'attaquer à l'endroit désigné; lui-même gravit courageusement la falaise. Puis il alla à gauche, chassa l'ennemi de sa position et permit heureusement à nos gens d'arriver sur les hauteurs par l'étroit sentier que coupaient des barricades et que dominait une batterie (qui faisait feu sur les [bateaux?] à l'aube).

On remarquera que Townshend ne mentionne pas Wolfe – mais on se rappellera qu'il n'était pas enclin à déployer beaucoup d'efforts pour faire son éloge et souligner sa contribution aux opérations. Au total, on reste avec l'impression que les acteurs ne savaient pas grand-chose, qu'ils auraient effectué la reconnaissance des lieux en toute hâte et se seraient concertés à voix basse sur la grève plongée dans l'obscurité; ensuite, le colonel Howe aurait pris la décision de tenter l'escalade directement face au point du débarquement, un mouvement qui n'avait pas été envisagé dans le plan, tandis que Delaune et ses hommes seraient allés vers l'ouest à la recherche du sentier («l'étroit sentier que coupaient des barricades»). L'histoire a retenu de Howe l'image d'un commandant en chef britannique un peu trop paisible de la Révolution américaine; n'en oublions pas pour autant le jeune colonel audacieux qui ouvrit la voie à l'armée de Wolfe sur les falaises en amont de Québec*.

Où ces événements se sont-ils exactement déroulés? Nous savons que le petit camp de Vergor était établi presque en haut du sentier, mais il nous est impossible d'en déterminer l'emplacement précis. Howe est allé «à gauche» pour l'attaquer (*voir carte, page 152*). Cette information nous renseigne sur l'épisode – à condition de la confirmer par une bonne analyse topographique.

On pourrait imaginer, selon les comptes rendus cités, que Howe a entrepris son escalade à quelque 400 verges [environ 360 m] à l'est du sommet de la route du Foulon – là où l'escarpement, quoique haut et abrupt, se couvre de bas en haut de buissons et d'arbrisseaux. Mais cette théorie ne résiste pas à l'analyse topographique. Une observation visuelle trop rapide de la falaise ne rend pas compte de la surface du terrain. Tout l'épaulement est couvert aujourd'hui d'éclats de schiste argileux qui se dérobent constamment sous le pas du grimpeur. Celui-ci doit par conséquent s'agripper aux buissons et aux arbrisseaux pour avancer; sans cette végétation, aucune progression n'est possible. (Dans son rapport à l'Amirauté, l'amiral Saunders indique que les soldats devaient «s'accrocher aux souches et aux branches des arbres qui couvraient la pente pour la gravir». Cette phrase a beaucoup intéressé Horace Walpole – et fait galoper son imagination. Quiconque

* On trouvera à l'annexe D une analyse, par Stacey, du compte rendu d'un officier qu'il désigne comme étant le major Paulus Irving; il s'agit en fait, plus probablement, du capitaine Matthew Leslie, un membre de l'état-major de Wolfe. Stacey conclut que la décision prise par Howe d'escalader les falaises directement en face du point de débarquement ne faisait pas partie du plan d'origine.

entrepris d'escalader les pentes à l'est de l'anse au Foulon comprend vite que l'amiral était bien informé.) Il paraît peu probable que ces versants aient beaucoup changé depuis 1759 : deux siècles ne sont rien pour la géologie. Mais il est évidemment impossible d'en être tout à fait sûr. Et un chercheur au moins conclut que des soldats portant armes et munitions n'auraient pu gravir de nuit les falaises en ce point.

On devrait en déduire que l'escalade s'est déroulée plus à l'ouest, plus près de l'anse, là où les pentes sont moins abruptes, et les falaises moins hautes. Vu du bas, l'escarpement y paraît relativement abordable. Le professeur Waugh a écrit que l'escalade restait « parfaitement à la portée de n'importe quelle personne valide âgée d'entre dix et soixante-dix ans ». Mais, à supposer que c'était bien de ce lieu qu'il parlait, il ne semble pas avoir vérifié son hypothèse sur le terrain... Il suffit de gravir soi-même la falaise juste à l'est du tunnel de chemin de fer et d'atteindre le sommet juste à l'est du haut de la route du Foulon pour constater que cette entreprise est possible, certes, mais pénible : le terrain est couvert de ces mêmes fragments de schiste argileux que l'on trouve plus à l'est ; ici encore, il faut s'agripper aux buissons et aux arbrisseaux pour avancer. L'escalade est peut-être plus aisée au terme d'une certaine période de temps sec ayant rendu le sol sous-jacent plus ferme ; mais on se rappellera qu'il a beaucoup plu dans la première moitié du mois de septembre 1759. Ma propre expérience m'a montré que l'escalade des Britanniques doit s'être effectuée immédiatement à l'est du sentier ; une plaque apposée en haut de la route désigne d'ailleurs ce lieu comme étant le plus communément admis. Cette expérience m'a également empli d'un grand respect envers Howe et ses hommes.

Il est probable que seules les compagnies de tête de l'armée ont escaladé la falaise de cette façon. Mais, si les déclarations de l'amiral Holmes sont véridiques, le général Wolfe, en dépit de son déplorable état de santé, a peut-être participé à l'expédition : « Le général et les premières troupes ont gravi le sentier et gagné le sommet de l'escarpement sans rencontrer d'opposition notable. » L'excellent ingénieur royal Mackellar a-t-il fait partie des premiers à fouler le sol ? Nous l'ignorons. Il a néanmoins rédigé un compte rendu limpide¹⁴ qui mérite largement d'être cité. L'infanterie légère, écrit-il, « a débarqué sans essuyer un seul coup de feu... »

Les bataillons placés sous le commandement des brigadiers généraux Monckton et Murray ont débarqué immédiatement après ces troupes. Le piquet de l'ennemi a donné alors l'alarme et commencé à tirer. Tout de suite, trois compagnies d'infanterie légère reçurent l'ordre d'escalader la berge à la droite du chemin, comme elles le pourraient, et de lancer un signal quand elles auraient atteint le sommet. Le reste de l'infanterie légère devait alors s'engager à son tour sur le chemin et attaquer le piquet de front. Après quelques coups de feu, cependant, ces trois

compagnies ont réussi à elles seules à disperser le piquet; le capitaine a été blessé et la moitié environ des hommes de son piquet ont été faits prisonniers; les autres ont réussi à fuir le long de la berge, vers la ville; avec quelques petits détachements flottants cantonnés là, ils ont continué à tirer sur certains de nos bateaux qui, par mégarde, étaient descendus trop loin dans cette direction, de sorte que le général a dû aller dans son propre bateau leur ordonner de rebrousser chemin. Les bataillons se formaient sur la grève à mesure qu'ils débarquaient et gravissaient l'escarpement pour se reformer au sommet [...].

Ayant débarqué, le général donna l'ordre de faire monter certaines des troupes qui étaient restées en dessous. La garde ayant été laissée en arrière pour couvrir la fin du débarquement a finalement gravi l'escarpement alors qu'il faisait grand jour.

Selon ce récit, le gros des troupes britanniques semble avoir pu gravir le sentier une fois les hommes de Vergor écartés. C'est ce qu'affirme aussi la légende d'une gravure de Hervey Smyth (l'aide de camp de Wolfe) représentant l'incident: «Le reste de l'armée est monté par ce chemin, amélioré par la suite.»

Les historiens se sont souvent fait fort d'accabler Vergor. La plupart affirment qu'il a abandonné le fort Beauséjour aux Britanniques en 1755 de la façon la plus couarde, sinon traîtresse, et qu'il n'a échappé au châtement que grâce à l'influence de Bigot. Le gouverneur de Cap-Breton de l'époque affirme toutefois qu'il a fait tout ce qu'il a pu¹⁵. Vergor est constamment accusé d'avoir autorisé une grande partie des hommes de son détachement à retourner chez eux pour s'occuper des travaux des champs à la condition qu'ils travaillent aussi ses propres terres. Mais cette allégation semble reposer tout entière sur une source anonyme douteuse, les *Mémoires sur le Canada*¹⁶, ramassés de ragots plus que compte rendu historique, et dont l'auteur affirme que Vergor était en poste à Cap-Rouge! Vergor n'était sans doute pas un officier d'élite. La preuve en est que les hommes de son poste manquaient singulièrement de vigilance. Toutefois, ainsi que nous l'avons déjà avancé, c'est au moins en partie à cause de ses supérieurs que les Britanniques ont bénéficié de l'effet de surprise, car ils avaient négligé d'assurer une supervision satisfaisante du détachement du Foulon et des postes jalonnant les rives du fleuve. Ils avaient de plus «oublié» que ces hommes devaient dormir de jour pour être éveillés et en armes la nuit – une précaution qui s'imposait dans les circonstances. La Pause écrit d'ailleurs de ces postes: «La nuit, ils n'étaient point visités par des officiers supérieurs et personne n'avait l'œil sur cette partie¹⁷.» Nous ne savons même pas de façon sûre si Vergor et ses hommes dormaient. Il semble, en tout état de cause, qu'au moins une sentinelle veillait, et que c'est effectivement l'histoire abraca-dabrante contée par Fraser (ou McDonald), mais dans un français suffisamment

convaincant, qui a finalement empêché que l'alarme ne soit donnée plus vite et ne s'avère véritablement efficace. Nous savons également que Vergor a dépêché un officier de service pour prévenir la ville*.

De quelque manière que les responsabilités doivent être réparties entre les uns et les autres, l'improbable est arrivé. Une longue série de hasards douteux et de circonstances invraisemblables s'est enchaînée, qui a servi les intérêts de Wolfe. L'étape la plus critique de son plan est ainsi franchie avec succès : un échec au Foulon aurait causé la perte de son projet dans son ensemble. Maintenant que sa petite armée a débarqué sans encombre et s'est déployée en haut des falaises du Foulon, il peut envisager l'étape suivante avec une certaine confiance.

En réalité, le débarquement ne s'est pas effectué tout à fait sans encombre : les Britanniques ont essuyé des pertes. Dès que les Français des postes les plus proches ont compris ce qui se passait, la batterie de Samos, à l'ouest du Foulon, a ouvert le feu sur leurs bateaux et vaisseaux, leur causant un certain tort. Le registre du *Lowestoft* relève le décès d'un marin ; celui du *Squirrel* note des dégâts infligés au bâtiment ; enfin, les coups de feu d'armes légères tirés depuis la rive ont fait des victimes : le capitaine Knox en dénombre huit dans son bateau. Les notes de Townshend indiquent que les embarcations de ses hommes se sont mises à l'abri derrière le vaisseau « que les Français avaient tenté de démolir ». Ayant pris pied sur la grève, Wolfe envoie Murray s'occuper de la batterie. Mais, voyant l'armée française arriver depuis Beauport, il le rappelle bientôt. La menace est toutefois suffisante pour convaincre les Français de décamper ; très vite, l'infanterie légère prend possession de la batterie.

Certains indices montrent que Wolfe aurait mis du temps à croire à son propre exploit. Quelque treize ans après les faits (un délai trop long, toutefois, pour que le récit soit pleinement convaincant), Isaac Barré, bon ami de Wolfe ainsi qu'allié fidèle, expliquera à un enquêteur (probablement un émissaire de James Murray) qu'à la suite du premier débarquement, et juste après que Wolfe ne fut parvenu sur les hauteurs, le général lui avait ordonné de retourner aux bateaux « et de les arrêter quelque peu jusqu'à ce qu'il ait pu mesurer les forces de l'ennemi [...] et déterminer s'ils n'étaient pas en nombre suffisant pour l'empêcher de prendre pied lui-même ». Ayant fait demi-tour, Barré aurait trouvé les bateaux alignés le long des bâtiments de transport « et plein d'hommes de troupe prêts à débarquer ». D'après ce qu'il savait des intentions de Wolfe, les ordres qu'il en avait reçus montraient que « le général ne s'attendait pas à ce que les troupes pussent débarquer si rapidement ». Barré prit donc la liberté de ne pas transmettre ses ordres, mais fit débarquer les troupes le plus vite possible puis alla rendre compte du mouvement au général Wolfe, « qui se montra très satisfait d'être

* Voir à l'annexe D le récit de Vergor sur le débarquement.

Les défenseurs de la Nouvelle-France (2)

Simple soldat du 2^e bataillon du régiment de Languedoc, intégré aux troupes de terre à Québec en 1759.

Les régiments de l'armée française étaient reconnaissables à la couleur des parements de leurs manches et à celle de leurs vestes, au métal et à l'agencement de leurs boutons ainsi qu'à la forme des poches de leur uniforme. (Musée de l'Armée, Paris)



Dans cette toile d'Eugène Lelievre, des soldats des régiments de la Reine et de Languedoc (à droite) acceptent avec reconnaissance le rafraîchissement qui leur est servi par une civile. Les habitants de la colonie appréciaient les efforts que la mère patrie déployait pour les défendre. Néanmoins, la présence d'une importante garnison en Nouvelle-France entraînait également des pénuries alimentaires dans cette colonie qui avait déjà du mal à se nourrir. (Avec l'aimable autorisation de Parcs Canada)



À gauche: Le comte Maurès de Malartic dans ses vieux jours. Malartic était major à Québec en 1759. Il a chevauché aux côtés de Montcalm jusqu'aux plaines d'Abraham le matin du 13 septembre. Il a laissé un excellent souvenir de son service durant le siège.



Ci-dessus: Tambour des troupes de terre, 1759. Les tambours français portaient des manteaux bleus ornés d'un ruban royal richement brodé. Contrairement à un mythe populaire tenace, la plupart des tambours étaient des adultes, pas des garçons. Dans les armées du XVIII^e siècle, ils avaient de plus une réputation de filous: en particulier, leurs instruments s'avéraient très pratiques pour dissimuler et transporter des marchandises illégales diverses... (Toile d'Eugène Lelievre, avec l'aimable autorisation de Parcs Canada)



À gauche: Montcalm mène ses troupes, le 13 septembre. Cette illustration est une représentation romanesque de la bataille, typique du XIX^e siècle. (Illustration de A. H. Hider, Archives nationales du Canada, C-21457)

établi sur la rive avec son armée plus tôt qu'il ne l'avait espéré¹⁸». Si les Français avaient été plus vigilants et plus vigoureux dans leur réaction, l'intervention judicieuse de Barré aurait pu décider de la victoire ou de la défaite pour les Britanniques. Mais les choses ayant été ce qu'elles furent (et toujours selon l'hypothèse que sa mémoire lui était fidèle et que ses propos ont été correctement rapportés), il est probable que son action n'a en réalité guère fait de différence dans l'issue des événements.

À mesure que les régiments britanniques débarquent et gagnent le haut des falaises, Wolfe les forme en ligne, le dos au fleuve, leur flanc droit vers la ville et leur flanc gauche vers Sillery. Il craint incontestablement une attaque immédiate des Français. Mais celle-ci ne se concrétise pas, et Wolfe lui-même, semble-t-il, entreprend de partir en reconnaissance vers la ville afin de choisir le meilleur endroit pour l'assaut. Le premier débarquement a lieu vers quatre heures. Selon Mackellar, les dernières unités (les hommes de Burton et de Carleton venus de la rive sud) rejoignent le gros des troupes vers huit heures.

Aujourd'hui encore, deux cents ans plus tard, l'efficacité avec laquelle le plan hardi de Wolfe a été exécuté par ses régiments et par la Marine continue de forcer notre admiration. L'amiral Holmes s'était beaucoup inquiété du fardeau des responsabilités qui lui incombait: «La tâche la plus périlleuse et la plus difficile dans laquelle je me sois jamais engagé¹⁹.»

La distance d'avec le lieu du débarquement, l'impétuosité de la marée, l'obscurité de la nuit et l'improbabilité d'atteindre précisément le lieu visé sans être découverts ni donner l'alarme... tout cela rendait l'entreprise extrêmement difficile; or, l'échec de l'une quelconque de mes dispositions risquait d'interdire la réussite du plan du général dans son ensemble, et aurait été la cause que l'on me tint entièrement responsable de la défaite de cette attaque.

Même au XX^e siècle, nulle opération navale n'est plus ardue ni plus périlleuse qu'un débarquement de troupes dans l'obscurité, sur une rive hostile, en un point précis et à une heure exacte. Mais, en dépit des craintes de Holmes, aucune de ses «dispositions» n'a échoué. On relève un seul accroc au plan: à cause de la rapidité de la marée, les troupes ont été débarquées un peu plus à l'est qu'il n'était prévu; mais la compétence de l'armée a su contrecarrer les conséquences de cette anicroche.

C'est bien sûr en tout premier lieu aux marins que revient l'honneur de cette réussite. Ce corps d'armée que Wolfe avait si souvent accablé de ses injures et reproches l'a servi avec éclat. Le plan de l'approche et du débarquement (dont nous ne savons pas s'il a été établi par Wolfe ou par Holmes, ou les deux) était très bien conçu et a été mis à exécution d'une manière irréprochable. De toute évidence, les mouvements des bateaux ont été organisés avec grand soin. Les trois transports de troupes et débarquements successifs

ont été effectués très rapidement et sans aucun embarras. L'armée de terre a joué son rôle avec une audace et une habileté égales à celles de la Marine. Au total, les opérations de cette nuit-là méritent bien la réputation que l'histoire leur a faite: elles constituent l'exemple accompli d'opérations combinées – un triomphe du professionnalisme.

Les événements se sont déployés bien différemment dans l'autre camp – et de manière infiniment plus tragique. Il y eut tout d'abord cette bévée fatale relative aux bateaux d'approvisionnement. Mais l'enchaînement des infortunes ne s'arrête pas là. En dépit des innombrables coups de feu tirés dans le secteur du Foulon juste après le premier débarquement, il faudra plusieurs heures pour que Montcalm et Vaudreuil, dans le camp de la côte de Beauport, comprennent réellement ce qui s'est passé. Malgré les dénégations vigoureuses de Vaudreuil, on ne peut s'empêcher de conclure que ce délai s'explique essentiellement par la conviction, solidement enracinée dans l'esprit de tous les commandants français, qu'il était simplement impossible de procéder à quelque débarquement d'envergure que ce soit dans le secteur du Foulon.

La nuit n'est pas sereine à Beauport. La feinte de Saunders se révèle d'une efficacité redoutable. Mais le mieux reste sans doute de citer le journal de Montcalm, écrit alors par Montbeillard, officier d'artillerie.

J'allai chez M. le marquis de Montcalm, le soir, qui m'ordonna de faire venir le lendemain deux pièces de campagne sur la hauteur du ravin [de Beauport] pour remplacer celles qu'on avait envoyées à M. de Bougainville. Nous nous promenâmes longtemps en visitant nos retranchements; et plus je les examinai et plus je me persuadais que l'ennemi ne viendrait pas les attaquer. [...]

13 septembre 1759. À une heure après minuit, M. Dumas me fit avertir qu'on avait entendu un grand bruit de berges [de bateaux] et que les troupes s'allaient porter aux retranchements. Je montai seul sur-le-champ à cheval; je parcourus la ligne et fit mettre toutes les batteries en état.

Sur les trois heures arriva un canot de ronde qui nous assura que les berges ennemies étaient sur le bord de la batture de la Canardière. J'y menai une petite pièce de canon, et les milices de Québec s'avancèrent sur la grève. On fit partir un autre canot pour avoir des nouvelles de l'ennemi. Il fut assez longtemps dehors et revint sans avoir rien vu. La ville fit alors le signal convenu pour indiquer qu'il avait passé quelque chose. Un peu avant le jour, on avait entendu quelques coups de fusil au-dessus de Québec; nous ne doutâmes point qu'un convoi de vivres que nous attendions n'eût été découvert et peut-être pris. Par quelle fatalité, au signal de la ville, n'envoya-t-on pas savoir des nouvelles, et le régiment de Guyenne,

qu'on avait résolu de faire camper sur les hauteurs en amont de Québec, était-il encore dans notre camp ?

À l'aube, poursuit Montbeillard, un Canadien terrifié, l'un des hommes de Vergor, arrive à la Canardière (juste à l'est de la Saint-Charles) en annonçant que l'ennemi est sur les hauteurs. Mais, ajoute Montbeillard, « nous connaissions si bien les difficultés de pénétrer par ce point, pour peu qu'il fût défendu, qu'on ne crut pas un mot du récit d'un homme à qui nous crûmes que la peur avait tourné la tête ». Montbeillard est sur le point d'aller se reposer, sur fond sonore de tirs nourris du côté de la ville, quand il aperçoit des détachements de troupes françaises montant à l'assaut des hauteurs. Il renonce au sommeil.

Quand Montcalm a-t-il entendu parler du débarquement ? Comment a-t-il appris la nouvelle ? Nous l'ignorons. Peut-être est-ce le fugitif dont parle Montbeillard qui l'a averti ; peut-être est-ce un autre. Vaudreuil affirme que le général a eu vent de la nouvelle avant lui et qu'il n'a pas jugé bon de l'en informer. Lui-même, ajoute-t-il, l'a apprise par une note du chevalier de Bernetz, le commandant de la basse-ville et, temporairement, de la ville tout entière. Cette étrange petite missive est parvenue jusqu'à nous²⁰. Bernetz y explique qu'il a appris d'un homme en service de Vergor que les Britanniques ont débarqué au Foulon, mais qu'il pense qu'ils ont réembarqué, puisqu'on n'entend plus de tirs de mousquet ! Il ajoute, en toute inexactitude, qu'une attaque a été déclenchée contre la basse-ville, et fait observer que le commandant du bataillon de Guyenne (la réserve générale) ne saurait trop se hâter. Cette note a été écrite à six heures moins le quart.

Une heure plus tard, Vaudreuil envoie à Bougainville une lettre dont suintent l'irrésolution et la perplexité²¹.

J'ai reçu, Monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire avec la déposition du prisonnier ou déserteur qui y était jointe. J'ai fait passer le tout à M. le marquis de Montcalm. Il paraît bien certain que l'ennemi a fait un débarquement à l'anse au Foulon. Nous avons mis bien du monde en mouvement. Nous entendons quelques petites fusillades. M. le marquis de Montcalm vient de partir avec 100 hommes du gouvernement de Trois-Rivières pour renforcer. Sitôt que je saurai positivement de quoi il sera question, je vous en donnerai avis. Il me tarde bien d'avoir de vos nouvelles et de savoir si l'ennemi a fait quelque tentative de votre côté.

J'ai l'honneur de vous souhaiter le bonjour.

À sept heures moins un quart.

Votre courrier verra M. de Montcalm en passant et il pourra vous donner de ses nouvelles.

Vaudreuil

Les forces de l'ennemi paraissent considérables. Je ne doute pas que vous soyez attentif à ses mouvements et à les suivre. C'est sur quoi je m'en rapporte à vous.

V.

De toute évidence, près de trois heures après le premier débarquement, le gouverneur ne s'est toujours pas forgé de la situation une idée suffisamment précise pour ordonner fermement à Bougainville de marcher sur Québec. De son côté, Montcalm chevauche à son dernier champ de bataille.

Le chevalier Johnstone, jacobite écossais et aide de camp de Lévis, et qui occupait à cette époque les mêmes fonctions auprès de Montcalm, fait dire à celui-ci dans son *Dialogue in Hades* (« Dialogue des morts ») qu'il déplore de n'avoir pu choisir le terrain sur lequel il a dû livrer la bataille qui se prépare maintenant. Il aurait, avance Johnstone, préféré marcher par Lorette et Sainte-Foy, rejoindre Bougainville et attaquer Wolfe par l'ouest pour le repousser dos à la ville. Mais quand il a entendu parler du débarquement, l'armée était déjà sur les plaines d'Abraham ou faisait route vers elles. On pourrait longuement s'interroger sur cette éventualité; aucun autre élément de preuve ne semble corroborer les affirmations de Johnstone. Par ailleurs, considérant la faiblesse des remparts de la ville, Montcalm n'aurait sans doute pas laissé Québec à découvert. Le fait est, toutefois, que le journal de Lévis (qui ne constitue pas une source de première main, mais se fonde probablement sur l'information transmise par les survivants les mieux informés) indique que Montreuil a été le premier à entendre parler du débarquement, de la bouche d'un fugitif. Montreuil, ajoute le document, a ordonné alors au bataillon de Guyenne et aux piquets de garde des autres bataillons de grimper à l'assaut des terres hautes avant que Montcalm ne soit informé. Le général aurait ensuite commandé que le reste de l'armée suive. À sept heures du matin, les troupes du camp de Beauport commençaient à traverser les ponts.

L'auteur du *Journal tenu à l'armée* se lamente sur « [ce] mélange de malheurs et de désordre dans notre service [qui] prépara la fatale catastrophe », et sur l'extraordinaire inefficacité des communications entre les postes de Bougainville ainsi qu'entre ces postes et le camp de Montcalm. Au total, les troupes de Beauport sont restées dans les retranchements une bonne partie de la nuit pour retourner à leurs tentes à l'aube – alors que les Britanniques étaient déjà en train de débarquer en grand nombre au Foulon²²! Aux premières heures du 13 septembre, une machine militaire redoutable en a ainsi affronté une autre, beaucoup moins opérante. L'issue de cet affrontement n'eut rien de surprenant.

C'est en état de choc et d'alarme que Montcalm traverse la Saint-Charles pour se diriger vers les hauteurs sur lesquelles s'étend une ligne écarlate étincelant dans la lumière matinale. Le major Malartic l'accompagne, semble-t-il, dans cette triste chevauchée. Une quinzaine de jours plus tard, il écrira qu'il n'avait jamais vu le général si mélancolique. D'ordinaire vif et loquace, écrira Malartic, Montcalm reste maintenant silencieux comme s'il sentait son destin s'abattre sur lui²³. On le comprend sans peine : il venait de se faire berner et ses compétences de général étaient battues en brèche. Les dispositions qu'il avait prises avaient échoué. Tandis qu'il scrutait la grève de Beauport, Wolfe le frappait là où il s'y serait attendu le moins. Montcalm n'avait plus d'autre choix que de tenter un coup désespéré à découvert, contre une armée bien supérieure à la sienne.

Page laissée blanche intentionnellement



« Baïonnettes au canon ! » L'infanterie britannique s'apprête à avancer sur l'ennemi après avoir effectué « la décharge la plus parfaite qui ait jamais été tirée sur un champ de bataille », pour reprendre l'expression forgée ultérieurement par un historien. À l'ordre de Wolfe, ses hommes ont chargé doublement leurs mousquets pour que leur feu soit plus dévastateur à courte distance. Cette photographie provient de la reconstitution de la bataille des plaines d'Abraham réalisée par Radio-Canada en 1998 pour un épisode de la série *Le Canada : une histoire populaire*.

(Photo: John Morris, avec l'aimable autorisation du *Ottawa Citizen*)

Le 13 septembre : la bataille

Ayant effectué son opération de reconnaissance vers la ville et, vraisemblablement, choisi le terrain qu'il se propose d'occuper, Wolfe transfère vers l'est, le long du sommet de la falaise, la partie de son armée qui était formée en ligne en haut du chemin du Foulon¹. (Rien n'appuie cette allégation étonnante de Doughty, provenant d'un compte rendu français², selon laquelle elle aurait suivi un long trajet par la route de Sainte-Foy.) Arrivés face à l'endroit choisi, ses hommes se déploient sur la gauche et se forment en ligne de combat devant la ville (*voir carte, page 177*). Ils se trouvent maintenant dans ces terres généralement planes et à découvert que l'on appelle communément les plaines – ou hauteurs – d'Abraham. (Il semble toutefois que les terrains ayant appartenu au XVII^e siècle au pilote de bateau Abraham Martin se trouvaient en réalité beaucoup plus près de la ville que le secteur dans lequel Wolfe a pris ses positions³.) Knox nous dit que ces terres sont occupées vers six heures du matin et que la première ligne formée se compose uniquement de trois bataillons et des grenadiers de Louisbourg. Au fil de l'arrivée des autres unités, Wolfe modifie la configuration de la ligne et l'élargit.

En définitive, six bataillons ainsi que les grenadiers forment la ligne de bataille. Sur la droite, en surplomb du Saint-Laurent, se trouve le 35^e, appelé pour faire face aux tireurs d'élite français embusqués dans les buissons longeant la falaise. Viennent ensuite les grenadiers de Louisbourg et, dans l'ordre, le 28^e, le 43^e, le 47^e, le 78^e (les Fraser Highlanders) et le 58^e. La ligne compte seulement deux rangs, au lieu des trois en usage à l'époque, et ce, dans le but, manifestement, de couvrir entièrement l'imposant front du plateau qui s'étire vers la Saint-Charles. À l'arrière, en réserve, le 48^e se déploie sur un large front. En tant que brigadier haut gradé, Monckton commande la droite de la ligne ; Murray est en charge de la gauche. Pendant la bataille, comme les Indiens et la milice française menacent sur la gauche, Townshend déploiera le 15^e régiment d'infanterie et les deux bataillons des Royal Americans en potence (c'est-à-dire perpendiculairement à la ligne principale) à mesure de leur arrivée. Plus

tard, le 3^e Royal Americans sera détaché pour protéger le point de débarquement du Foulon; ce mouvement, à n'en pas douter, visait essentiellement à contrer une éventuelle attaque de Bougainville. L'infanterie légère de Howe assure une protection additionnelle à l'armée britannique sur l'arrière⁴. La marine rend un ultime service à Wolfe tandis que les troupes se déploient. Les marins font remonter par le chemin du Foulon deux canons légers de cuivre de six livres [2,7 kg] que l'Artillerie royale utilisera bientôt, avec une efficacité redoutable*.

Les modalités du déploiement britannique laissent peu de place au doute ou à l'incertitude. Il en va tout autrement pour ce qui concerne les Français: les comptes rendus, dans ce cas, sont vagues et contradictoires entre eux. Les grandes questions qui se posent aux historiens sont les suivantes: Combien d'hommes ont été laissés à Beauport? Qui a décidé de leur nombre? Les détracteurs de Vaudreuil l'accusent d'y avoir retenu des troupes qui auraient dû s'élancer sur le champ de bataille parce qu'il craignait, disent-ils, une attaque par le fleuve sur les lignes de Beauport, même à cette heure tardive. De son côté, Vaudreuil affirme qu'il a ordonné que toute l'armée marche vers les plaines, à l'exception des gardes des batteries et de la tête de pont de la Saint-Charles; il ajoute que des miliciens (dont il n'indique toutefois ni le nombre ni les unités d'origine) sont restés confinés à l'est de la Saint-Charles sur ordre de Montreuil. Sans doute aurait-on avantage ici à citer les propos d'un témoin relativement indépendant, l'auteur du *Journal tenu à l'armée*.

Notre armée de Beauport se trouvait depuis quelques jours réduite par les corps qu'on en avait détachés à environ 6 000 hommes; on laissa pour la garde du camp les deux bataillons de Montréal, composés d'environ 1 500 hommes qui s'avancèrent cependant jusqu'à la rivière Saint-Charles lorsque M. de Vaudreuil se rendit à l'armée; M. de Montcalm ne put donc suivant ce calcul rassembler qu'environ 4 500 hommes.

* Les indications de Stacey concernant le déploiement de l'armée de Wolfe appellent certaines explications par rapport à la configuration topographique actuelle. Sir Arthur Doughty a mené des recherches considérables sur les positions des deux armées ennemies; il en conclut que le flanc droit de l'armée britannique, constitué du 15^e et des deux bataillons du 60^e, était placé approximativement à l'intersection de la rue des Franciscains et de la rue de l'Alverne actuelles, à cette dénivellation à partir de laquelle le terrain descend vers la rivière Saint-Charles. La ligne britannique principale se déployait plus ou moins le long de l'avenue de Salaberry; et le flanc droit commandé par Monckton, dans le triangle formé par les rues George VI, Ontario et Garneau du parc actuel des Champs-de-Bataille des plaines d'Abraham. Le 35^e régiment d'infanterie était déployé un peu à l'ouest du flanc droit, aux alentours de l'intersection des rues George VI et Ontario. La réserve britannique (le 48^e régiment, ou régiment de Webb, et les grenadiers de Louisbourg) était déployée le long de l'extrémité sud de l'avenue Cartier et de la petite avenue Brillant. Voir Arthur Doughty, «*The Probable Site of the Battle of the Plains*», Transactions of the Royal Society of Canada/Comptes rendus de la Société royale du Canada, deuxième série, vol. V, p. 327-356.

Cette évaluation n'est probablement pas très éloignée de la vérité, d'autant plus que Montbeillard indique que 1 400 hommes ont été laissés au camp. Cependant, de nombreux documents montrent que certaines des troupes du gouvernement de Montréal (dont l'effectif total s'élevait à 3 800 hommes selon les chiffres produits par Montcalm en juillet⁵) se trouvaient sur le champ de bataille. Il semble par ailleurs ne faire aucun doute que, à l'exception possible de quelques hommes des troupes de la Marine, aucun soldat régulier n'a été laissé au camp ; or, les réguliers constituaient l'élément le plus important de l'armée pour l'opération à venir.

Les comptes rendus français – et britanniques, d'ailleurs – ne concordent pas entièrement quant à la composition de la ligne de bataille finalement déterminée par Montcalm. Sur la droite, au plus près de la Saint-Charles, des Indiens et des miliciens de Québec en grand nombre ouvrent la voie aux troupes françaises principales en harcelant le flanc gauche des Britanniques depuis les zones broussailleuses longeant la crête de la colline. Le gouvernement de Québec a probablement fourni en outre une unité de la ligne de bataille déployée à cet endroit. Vaudreuil indique de surcroît que quelques Montréalais se trouvaient dans l'effectif de ce flanc. Viennent ensuite les cinq vaillants petits bataillons de réguliers français, de droite à gauche : La Sarre, Languedoc, Béarn, Guyenne et Royal-Roussillon – tous portant l'uniforme blanc des lignes françaises (contrairement à ce que de nombreux auteurs distingués ont pu affirmer, les soldats du Royal Roussillon n'étaient pas vêtus de bleu). À la gauche des réguliers se déploient les effectifs des gouvernements de Montréal et de Trois-Rivières. Sur l'autre flanc, en avant-garde et longeant la déclivité surplombant le Saint-Laurent, se trouve un groupe de tireurs embusqués canadiens et indiens*⁶.

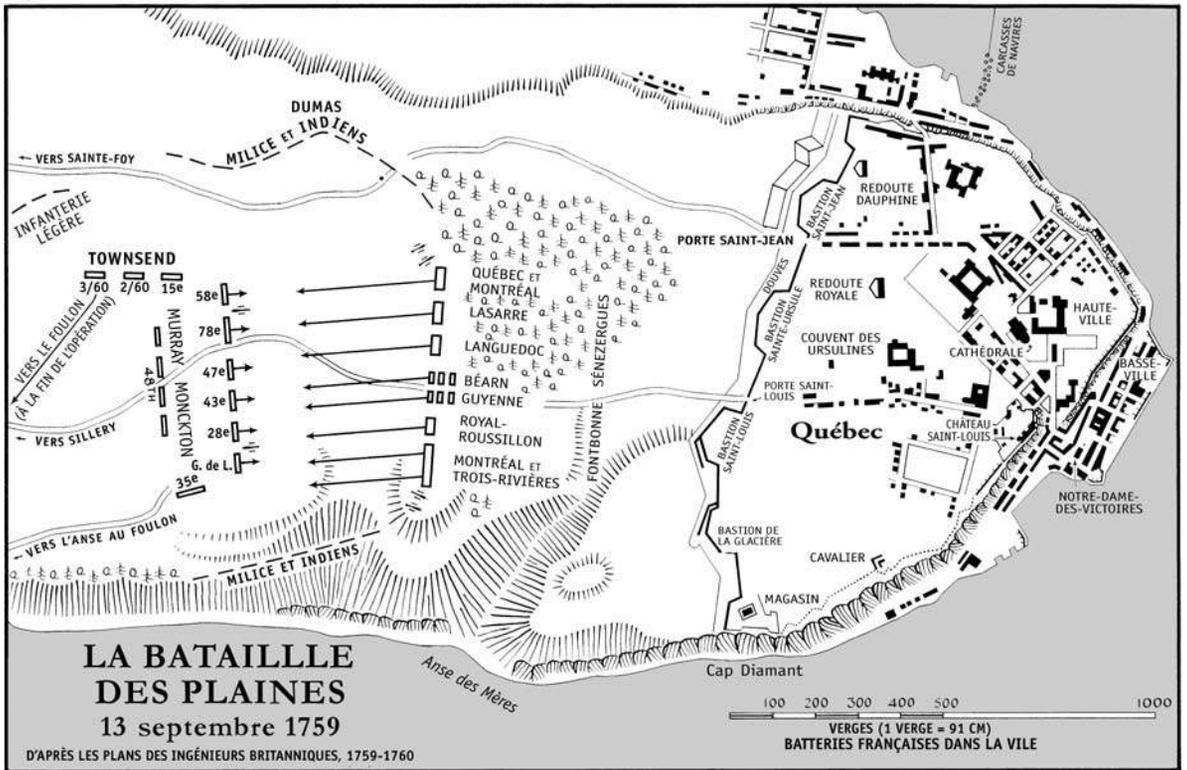
Il n'est pas aisé d'établir la formation adoptée en définitive par les Français. Plusieurs Britanniques ayant tenu la chronique des événements indiquent qu'ils avançaient en trois « colonnes » (c'est-à-dire en masses compactes, les compagnies étant placées les unes derrière les autres – par opposition aux lignes étendues). Mais Malartic, un soldat

* Ici encore, Sir Arthur Doughty nous fournit des éclaircissements sur les positions françaises. Au nord, la ligne des miliciens et des guerriers se situait approximativement dans le secteur délimité par ces rues actuelles : le boulevard Charest, le boulevard Langelier, la côte de l'Aqueduc et la rue Saint-Vallier. La ligne française principale s'étendait de son flanc droit (ou flanc nord) situé près de la tour Martello, non loin de l'extrémité nord de la rue Racine, à l'endroit de la dénivellation, jusqu'à son flanc gauche (ou flanc sud) situé près de la place Montcalm actuelle. Les miliciens de Montréal et de Trois-Rivières étaient en formation d'escarmouche entre cet endroit et le fleuve, avec certains éléments en avant-garde, ainsi que l'indique Stacey, le long des falaises surplombant le Saint-Laurent. Par conséquent, le parc des Champs-de-Bataille des plaines d'Abraham que l'on peut visiter aujourd'hui ne regroupe que les flancs sud des deux armées, le reste du terrain des affrontements ayant cédé le pas à la ville. Voir Arthur Doughty, « The Probable Site of the Battle of the Plains », Transactions of the Royal Society of Canada/Comptes rendus de la Société royale du Canada, deuxième série, vol. V, p. 327-356.

compétent qui s'est trouvé au cœur même des combats, attribue la défaite des Français au fait, justement, qu'ils n'auraient pas adopté une telle formation⁷. Officier de l'armée adverse ayant eu amplement l'occasion de recueillir l'information après la bataille, le brigadier Townshend indique quant à lui que les régiments de Béarn et de Guyenne, au centre, formaient une colonne, mais laisse entendre que les ailes droite et gauche de l'armée française étaient constituées en ligne. Ce compte rendu est probablement juste. Il semble par ailleurs probable que des intervalles considérables séparaient les trois corps de combattants.

Quels étaient les effectifs respectifs des deux armées? La question a fait couler beaucoup d'encre... Knox a publié un rapport selon lequel les Britanniques auraient été 4 828 sur le champ de bataille, tous rangs confondus. Mais le compte rendu qui accompagne la dépêche officielle de Townshend, et qui constitue certainement la source la plus sûre, fait état d'un total de seulement 4 441 hommes⁸. Le chiffre le plus élevé correspond relativement mieux au calcul de Wolfe, qui estimait à 3 600 l'effectif des troupes embarquées dans la flotte en amont de la ville. Peut-être vaut-il mieux s'en tenir au chiffre officiel. En ce qui concerne les Français, aucun compte rendu digne de ce nom ne nous est parvenu. Nous devons nous contenter d'estimations disparates établies à titre individuel. Elles s'échelonnent de 2 500 hommes dans le journal de Malartic (mais il avance dans une lettre à Bourlamaque qu'ils étaient plus de 3 000)⁹ à 4 500, ainsi que nous l'avons vu, dans le *Journal tenu à l'armée*. Les évaluations britanniques de l'effectif des Français sont également très variables. Knox indique qu'ils étaient 7 520, ce chiffre lui ayant été communiqué par un Français « bien informé »; il semble cependant très élevé. Townshend propose plutôt 3 440. Quoi qu'il en soit, même en tenant compte du fait que 800 hommes avaient été envoyés avec Lévis, et un peu moins de 3 000 avec Bougainville, il apparaît que les déperditions ont été considérables dans l'armée française. Au début d'août, des prisonniers assuraient à Wolfe que 1 500 Canadiens avaient déserté¹⁰. En estimant que 4 500 hommes se trouvaient sur le champ de bataille, le *Journal tenu à l'armée* ne se trompe probablement pas de beaucoup. Au total, les deux armées ennemies étaient relativement égales en effectifs. Mais il en allait tout autrement de leur compétence. Tous les hommes de Wolfe étaient des réguliers; Montcalm avait estimé l'effectif de ses cinq bataillons de troupes de terre à 2 900 au début de la campagne¹¹, et nombreux étaient ceux qui, depuis, avaient été détachés, avaient péri ou étaient devenus inaptes au combat.

La superposition du champ de bataille de l'époque à la topographie actuelle des lieux constitue un exercice des plus intéressants. Pour le mener à bien, l'idéal est de consulter les plans établis autrefois par les ingénieurs britanniques. (Les Français semblent n'avoir jamais dressé quelque plan que ce soit.) Ceux et celles qui visitent Québec aujourd'hui se rappelleront que le parc des Champs-de-Bataille actuel ne

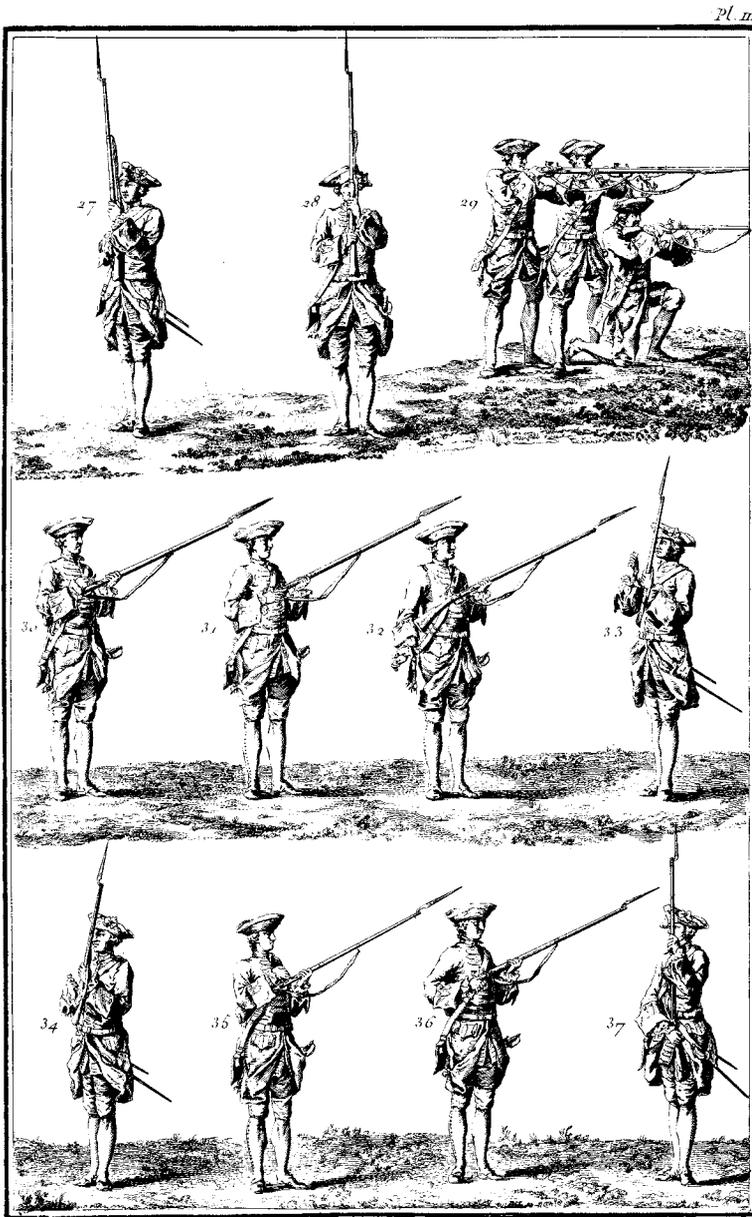


couvre qu'une petite partie du terrain des hostilités de 1759. Les lignes britanniques et françaises se déployaient de part et d'autre de la Grande Allée actuelle; une bonne partie des opérations s'est déroulée sur des terrains maintenant hérissés de bâtiments. S'il est vain d'essayer de situer les événements à quelques mètres près, il apparaît toutefois évident que le flanc droit de la ligne britannique était tout proche de la prison actuelle*. Avant son avancée finale, la ligne de Montcalm se trouvait sur les terres hautes que l'on appelait alors les buttes à Neveu (et sur lesquelles se dressent maintenant les tours Martello construites au début du XIX^e siècle). Les deux armées n'étaient séparées que d'un quart de mille [environ 400 m]. Quand les Français ont attaqué, c'est approximativement dans le secteur des rues de Salaberry et Cartier qu'ont éclaté les plus violents combats.

Si ce n'est pour citer la lettre surprenante que Vaudreuil lui a fait parvenir, nous n'avons jusqu'ici rien dit du colonel de Bougainville. Or, ses actes se sont révélés décisifs et méritent d'être analysés.

* Cet établissement n'existe plus aujourd'hui.

Les défenseurs de la Nouvelle-France (3)



Illustrations extraites de *l'Ordonnance du Roy du 6 mai 1755*, le règlement s'appliquant aux troupes de terre et aux troupes de la Marine. Elles montrent les manœuvres pour le chargement du mousquet et pour le tir, ainsi que la position d'agenouillement des soldats du premier rang des lignes d'infanterie. Le mousquet à canon lisse était une arme encombrante à faible cadence de tir. Il se révélait toutefois très efficace quand il était utilisé en grand nombre par des soldats bien formés – mais l'obtention d'un tel résultat exigeait un entraînement constant. L'uniforme des soldats de ces illustrations est celui de la Garde royale, laquelle n'a jamais servi au Canada. (Avec l'aimable autorisation de Museum Restoration Service)



Ci-dessus: Reproduction, par l'artiste Eugène Lelievre, d'un détail d'une toile du XVIII^e siècle. Des artilleurs français chargent une pièce d'artillerie pendant la guerre de Sept Ans. Lors du siège de Québec, les détachements dépêchés dans la forteresse ont été fournis par deux compagnies des canonniers-bombardiers des troupes de la Marine et des canonniers marins des vaisseaux immobilisés sur le fleuve. (Avec l'aimable autorisation de Parcs Canada)

À droite: La plupart des soldats des troupes de terre et des troupes de la Marine de l'armée de Montcalm portaient les mousquets modèle 1728 d'un calibre de 18 balles à la livre (0,69 po). Cette arme tirait moins de coups en une fois que celle qui était utilisée par les Britanniques, mais elle était plus légère. (Avec l'aimable autorisation de Parcs Canada)



Considérant l'importance des décisions prises par Bougainville dans la nuit du 12 au 13 septembre, on ne peut que s'étonner de la rareté des archives historiques de première main qui nous sont parvenues à leur sujet. Son biographe lui-même n'arrive pas à nous éclairer sur ce point¹². Cela n'a pas empêché de nombreux auteurs de parler des faits et gestes de Bougainville avec un grand luxe de détails. En particulier, Doughty (qui semblait posséder une ahurissante capacité à se convaincre lui-même de tout ou presque) nous assure que les vaisseaux de Holmes sont remontés jusqu'à Pointe-aux-Trembles cette nuit-là et que Bougainville les y a suivis. Pour formuler cette affirmation, il semble se fonder essentiellement sur les indications confuses de Foligné, qui commandait l'une des batteries de Québec et ne pouvait posséder aucune connaissance ni information directe sur la question qui nous intéresse ici. Toujours selon Doughty, même si certains des bateaux de Holmes ont effectivement descendu le fleuve, il restait du devoir de Bougainville de suivre les « grands vaisseaux » vers l'ouest¹³. Toutefois, ainsi que nous l'avons vu, les preuves paraissant établir que Holmes aurait effectivement déployé une feinte vers l'amont sont ténues. En ce qui concerne les « grands vaisseaux », le compte rendu détaillé de Holmes lui-même ainsi que les registres maritimes montrent clairement que le plus grand de tous, le *Sutherland*, est resté à l'ancre à Cap-Rouge, et que les frégates et les sloops, deuxièmes en taille, ont descendu le fleuve pour transporter les troupes du débarquement.

En fait, aucune preuve sérieuse n'établit quelque mouvement que ce soit de la part de Bougainville dans la nuit du 12 au 13 septembre. À l'exception d'un rapport bref et peu éclairant, sur l'ensemble de la campagne¹⁴, un seul document écrit de la main de Bougainville semble nous être parvenu – et aucun de ses défenseurs ne paraît en avoir pris connaissance. Il s'agit d'une lettre écrite à Bourlamaque cinq jours après la bataille, et si brève qu'elle peut aisément être citée dans ces pages¹⁵.

Vous savez, Monsieur, les détails de notre malheureuse aventure, la perte de notre général, de la plus belle position du monde, et je dirai presque de notre honneur. Un homme se laisse surprendre à l'anse des Mères ; je suis au cap Rouge. L'ennemi débarque à minuit, on ne m'avertit qu'à huit heures. M. de Montcalm marche et se croit forcé d'attaquer sans m'attendre ; quand j'arrive à portée de combattre, l'armée est en déroute, et toutes les forces ennemies reviennent à moi.

(Peut-être est-il cruel, après avoir cité ces propos, de rappeler que Doughty affirmait que Bougainville n'était pas à Cap-Rouge et que, s'il s'y était trouvé à ce moment-là, cela n'aurait pu être que parce qu'il avait désobéi aux ordres¹⁶.) Si Bougainville avait effectivement remonté la côte, il serait fort étonnant qu'il ne l'ait jamais mentionné. On se rappellera par ailleurs que les postes établis le long du fleuve, par exemple ceux

de Samos et du Foulon, étaient placés sous le commandement de Bougainville. Il doit par conséquent être tenu pour responsable du fait que l'information concernant l'attaque n'a pas été correctement transmise. Bougainville était un homme compétent, mais dont l'expérience militaire n'était guère à la hauteur du rang élevé qui était le sien et des lourdes responsabilités qui lui incombait. Vaudreuil indique que Bougainville a vu les vaisseaux descendre le fleuve mais qu'il s'est maintenu à Cap-Rouge alors qu'il ne restait là qu'un seul bateau à l'ancre. Bougainville s'abstient d'aborder ce point dans sa lettre à Bourlamaque, de sorte que nous ignorons pourquoi il n'a pas agi comme on aurait pu s'y attendre. Une chose, néanmoins, est très claire : puisque, de toute évidence, il n'a pas quitté son poste ce jour-là, et puisque les bateaux britanniques n'avaient pas bougé ou presque, semble-t-il, depuis plusieurs jours, l'explication habituelle, selon laquelle ses hommes se seraient épuisés à marcher alternativement vers l'amont et vers l'aval pour suivre l'escadre, ne tient tout simplement pas.

Sur l'ensemble des rumeurs entourant la bataille des Plaines, l'une des plus persistantes est celle-ci : Montcalm aurait demandé au chevalier de Ramezay, qui commandait la garnison de Québec, vingt-cinq pièces d'artillerie de campagne appartenant à la batterie du Palais – mais Ramezay ne lui en aurait fourni que trois. Parkman rapporte l'anecdote, et presque tous les historiens depuis s'en sont fait l'écho. C'est toutefois en vain que l'on cherche dans les documents du temps quelque élément de preuve à l'appui de ces dires. Et l'on découvre au passage que Ramezay n'était même pas à Québec au moment de la bataille ! La maladie l'en tenait éloigné ; il n'a repris ses fonctions que plusieurs heures plus tard, le même jour. Au total, cette rumeur selon laquelle il aurait refusé un renfort d'artillerie à Montcalm semble reposer entièrement sur le *Dialogue in Hades* (« Dialogue des morts ») de Johnstone¹⁷. (Écrit sous la forme d'une conversation imaginaire entre Wolfe et Montcalm, ce récit de la bataille a été composé, du moins peut-on le soupçonner, bien après les faits et, à titre de source historique, ne mérite guère l'importance que de nombreux auteurs lui ont accordée.) Les Français qui étaient sur place ne font aucune allusion à un tel incident. Il est bien difficile de croire que Montbeillard ne l'aurait pas mentionné s'il s'était réellement produit, puisqu'il tenait le journal de Montcalm à l'époque et qu'il était responsable des canons sur le champ de bataille. Montcalm aurait très certainement rapporté le refus de Ramezay à Montbeillard et celui-ci l'aurait consigné. Mais l'artilleur indique simplement que quelques canons ont été amenés de la ville, puis il décrit la manière dont il les a disposés. Aucune récrimination évoquant un refus de Ramezay n'est formulée dans ce journal, ni dans les autres.

Les vingt-cinq canons de campagne semblent donc n'avoir existé que dans l'imagination de Johnstone. L'une des versions du *Dialogue*¹⁸ parle de « canons de cuivre » ;

une autre¹⁹ omet le qualificatif. L'une parle de « canons de deux ou trois livres » [environ 1 à 1,5 kg] ; une autre évoque seulement des pièces de deux livres. Or, la description détaillée des canons remis à l'ennemi à la reddition de la ville, le 18 septembre, ne fait pas état d'un tel armement²⁰. Elle mentionne simplement huit canons de cuivre, tous modèles confondus, et deux canons de cuivre de deux livres. On y relève uniquement deux affûts de campagne pour canons de deux livres ; toutefois, on y note également quinze affûts pour canons de quatre livres et dix-sept affûts pour canons de six livres, ainsi que de nombreux canons de fer de ces mêmes calibres. (Le document ne dit rien de l'état des affûts.) Il aurait par conséquent été possible de réunir vingt-cinq canons de campagne à Québec, mais aucune des pièces décrites par Johnstone ; par ailleurs, les documents d'époque ne permettent pas d'établir que l'armée disposait d'artilleurs pour les faire fonctionner et d'équipes pour les déplacer. Il reste évidemment possible que de simples soldats aient été chargés de les manoeuvrer.

Au total, les Français possédaient plus de canons que les Britanniques sur le champ de bataille, mais le nombre exact des armes reste difficile à établir. Montbeillard, qui est le mieux placé pour nous informer sur ce point, reste vague. Il indique qu'il a détaché deux canons de la gauche vers la droite ; plus tard, il évoque « les pièces » de la gauche du front, ce qui nous amène à conclure qu'il y en avait au moins quatre. Foligné parle de cinq canons²¹. Quoi qu'il en soit, les Français étaient mieux armés en canons que les Britanniques, qui n'en possédaient que deux. On peut en revanche se demander si leur service était à la hauteur.

Tout aussi largement diffusée que celle des canons, une autre anecdote racontée par Johnstone s'appuie sur des éléments de preuve également rares et douteux. Johnstone affirme que Montcalm a réuni un conseil de guerre sur le champ de bataille et que tous ses membres ont préconisé d'attaquer sans hésitation. Mais aucune autre source ne fait allusion à une telle réunion. Johnstone rapporte que Montreuil prônait d'attaquer en colonnes, et non en lignes ; mais Montreuil lui-même ne mentionne aucun conseil de guerre dans la lettre qu'il a adressée à Lévis, et dans laquelle il décrit la bataille²². Il est certain que Montcalm s'est entretenu de manière informelle avec ses officiers les plus haut gradés. Il est toutefois bien difficile de croire qu'il ait pu convoquer un conseil officiel sans qu'aucun document d'époque n'y fasse référence. En somme, rien n'indique que Montcalm ait jamais douté de la marche à suivre. Judicieuse ou malencontreuse, la décision d'attaquer était bel et bien la sienne.

Tandis que les troupes françaises se rassemblent et que Montcalm les place en ordre de bataille, les escarmouches, féroces et sanglantes, se multiplient. Les groupes de réguliers de la colonie et de miliciens que les Français ont disposés sur

l'avant, au centre et sur les flancs, échangent des coups de feu avec les Britanniques. Les combats sont particulièrement violents du côté de la Saint-Charles, où les Britanniques occupent quelques maisons qui semblent avoir changé de mains au minimum une fois. C'est ici que les canons de Montbeillard entrent en action, et l'une au moins des maisons est incendiée par l'un ou l'autre camp. Dans cette phase des combats, les tirs d'artillerie font des victimes chez les Français comme chez les Britanniques²³.

Les plaines sont éloignées du centre et de la gauche des lignes de Beauport. À neuf heures et demie, néanmoins, si l'on en croit Malartic, toutes les unités mentionnées précédemment sont déjà sur les lieux. C'est aussi à cette heure environ que Montbeillard passe de la droite à la gauche lors de l'une de ses missions d'artillerie. Voici ce qu'il en écrit.

Je m'arrêtai un moment avec M. le marquis de Montcalm qui me dit : « Nous ne pouvons éviter le combat. L'ennemi se retranche ; il a déjà deux pièces de canon. Si nous lui donnons le temps de s'établir, nous ne pourrons jamais l'attaquer avec l'espèce de troupes que nous avons. » Il ajouta avec une espèce de saisissement : « Est-il possible que Bougainville n'entende pas cela ? » Il me quitta sans me donner le temps de lui répondre autre chose, sinon que nous étions bien petits²⁴.

Le moment est presque venu. Alors que Montbeillard se tient près de ses canons, sur la gauche, il aperçoit la ligne de combat française qui s'ébranle, « M. le marquis de Montcalm à la tête et à cheval ».

De nombreux ouvrages affirment que Wolfe avait revêtu ce jour-là un nouvel uniforme qui en faisait une cible bien visible pour les tirailleurs du camp adverse. Mais, comme pour bien d'autres récits en circulation, c'est en vain que l'on cherche dans les documents d'époque un quelconque élément de preuve qui viendrait étayer la légende... Certes, il ne fait aucun doute que le général s'est exposé avec témérité au feu ennemi. Il était à l'avant-garde des troupes en plein cœur des escarmouches. Mackellar écrit d'ailleurs : « Le général était partout à la fois ; cependant, quand l'action a commencé, il s'est tenu sur une hauteur où se trouvait notre droite, et de laquelle il pouvait embrasser du regard l'ensemble du champ de bataille. » Dans ses notes, Townshend indique que Wolfe est arrivé sur la gauche juste avant l'avancée des Français ; y ayant tout trouvé en ordre, il est ensuite retourné vers le centre. Le feu des tirailleurs français était si meurtrier que Wolfe a ordonné à ses hommes de s'allonger par terre²⁵ ; ils sont manifestement restés dans cette position jusqu'à ce qu'il devienne évident que les Français s'apprêtaient à avancer.

Il est environ dix heures quand Montcalm ordonne à ses troupes de se mettre en marche. (Dans leur ensemble, les registres maritimes donnent également cette heure comme étant celle à laquelle le vacarme du mouvement général a été entendu.) Les enseignes font claquer les gigantesques drapeaux dans le vent; les tambours battent la charge; des hurlements guerriers parviennent aux oreilles des Britanniques. L'ardeur et l'éclat des cinq bataillons français ont forcément été mis à rude épreuve dans cet interminable été de campagne; néanmoins, la vision de ces hommes déferlant sur la pente dans leurs uniformes blancs constituait certainement un admirable spectacle. «De bonne grâce», ainsi que l'indiquent à la fois Montreuil et Malartic, des rangs mêlés de réguliers et de miliciens marchent à la défense du roi et de la colonie.

Les Français accourent – beaucoup trop vite, dira Malartic à Bourlamaque. Ils paient maintenant le prix de l'erreur de jugement commise par Montcalm quand il a décidé d'intégrer un corps de milice dans chacun des bataillons réguliers. La formation s'effrite immédiatement, ou peu s'en faut. Nous n'avions pas fait vingt pas, écrit Malartic, que la gauche était déjà trop loin vers l'arrière et le centre trop loin vers l'avant²⁶. À demi-portée de mousquet des Britanniques, la chancelante ligne de combat s'arrête pour tirer dans le plus grand désordre. Malartic précise que les Canadiens qui formaient le deuxième rang et les soldats du troisième tirèrent sans en avoir reçu l'ordre et, conformément à leur habitude, les Canadiens se mirent ventre à terre pour recharger leurs armes, ce qui rompit l'ordre des bataillons. (Il n'est pas aisé de recharger une arme à chargement par la bouche quand on est allongé sur le ventre; mais Malartic est censé décrire ici ce qu'il a vu.) Montbeillard offre un compte rendu légèrement différent: «Le premier rang français et canadien avait mis un genou à terre [pour tirer] et se coucha après la décharge.» De son côté, Knox affirme que les Français ont commencé à tirer à 130 verges [environ 120 m] des Britanniques. Ils ont continué de tirer, ajoute-t-il, jusqu'à ce qu'ils soient arrivés à 40 verges [36 m]. Mais les rapports du camp français signalent que la plupart des hommes de troupe n'ont jamais dépassé le point du commencement des tirs. Le journal de Malartic précise que ceux qui s'étaient allongés sont allés vers la droite au moment même, ou presque, où ils se sont relevés.

La ligne écarlate de l'infanterie britannique reste impassible. «Le général Wolfe, se rappellera le sergent quartier-maître Johnson bien des années plus tard, avait donné l'ordre strict de ne pas tirer un seul coup de feu avant que l'ennemi se trouve à moins de 40 verges de la pointe de nos baïonnettes.» (L'emplacement exact de la ligne de feu n'est pas le même selon les comptes rendus consultés. Il est intéressant de constater que Townshend la situe à 60 verges [environ 55 m] dans le brouillon de sa dépêche²⁷, mais à 40 verges [36 m] dans sa version finale.) Les canons des Britanniques déciment la formation française de leur mitraille. Mais leurs mousquets – chacun d'eux, selon les instructions de Wolfe, chargé d'une balle supplémentaire – restent silencieux:

disciplinés, les soldats attendent l'ordre de tirer. L'histoire colportée par les manuels scolaires, et selon laquelle une seule décharge écrasante aurait permis de remporter la victoire, est évidemment simpliste. (« La décharge la plus parfaite qui ait jamais été tirée sur un champ de bataille », écrit Sir John Fortescue dans son *History of the British Army*.) Aucun témoin français n'évoque un tel feu. Montbeillard écrit que les Britanniques ont riposté aux tirs français « par un feu de peloton très vif » – c'est-à-dire des coups tirés successivement par différents pelotons. Knox nous indique néanmoins que les unités britanniques du centre, « ayant été peu touchées par le feu oblique de l'ennemi », ont effectivement tiré comme d'une seule salve. Il était cependant impossible de coordonner les tirs d'une même décharge pour une ligne aussi longue. Indubitablement, chacun des commandants des bataillons a lui-même évalué la distance et donné l'ordre de tirer. Par ailleurs, les Britanniques ne sont pas restés impassibles aussi longtemps qu'on l'a dit. Il semble probable que leurs premiers tirs ont été le fait des pelotons ; ensuite, les unités se sont probablement avancées de quelques mètres pour échapper à la fumée ; enfin, la salve générale a été tirée. La version indiquée sur le plan des ingénieurs signé par Mackellar constitue sans doute le meilleur compte rendu succinct qui ait été rédigé à l'époque²⁸.

La ligne française a commencé à charger vers neuf heures [nous avons vu que c'était plus probablement vers dix heures] d'un pas rapide et, du moins pendant quelque temps, en bon ordre. Puis, une partie de la ligne a fait feu trop vite, ce qui a immédiatement suscité du désordre dans l'ensemble des rangs. Ensuite, ils ont commencé à vaciller, mais ont continué néanmoins d'avancer en faisant feu de manière dispersée. Quand ils sont arrivés à environ une centaine de verges [environ 90 m] de nous, notre ligne s'est avancée régulièrement en faisant feu d'une manière soutenue. À environ vingt ou trente verges [18 à 27 m] des ennemis, nos troupes tirèrent une salve générale qui causa leur débandade complète.

Plusieurs documents indiquent que les Français ont d'abord fui sur la droite, et que la gauche a résisté plus longtemps.

Une chose au moins ne fait aucun doute. Le feu français s'est avéré inefficace – beaucoup moins efficace, en tout cas, que celui des escarmouches antérieures. En revanche, la mousqueterie britannique s'est révélée extrêmement meurtrière à si courte distance. Les Brown Bess ont déchiqueté l'armée de Montcalm en une salve fulgurante. Dans son ensemble, cet affrontement désespéré n'a pas duré plus de quelques minutes. À la fin, les Français survivants fuyaient vers la ville, les Britanniques à leurs trousses²⁹.

La bataille du 13 septembre 1759 (1)

Ces photographies ont été prises lors d'une reconstitution de la bataille organisée par Radio-Canada en 1998 pour le tournage du quatrième épisode de sa série intitulée *Le Canada: une histoire populaire*. Elles illustrent différents volets de l'action.



Une compagnie britannique de grenadiers prépare et charge ses mousquets (Avec l'aimable autorisation de MilitaryService.com)



Ci-dessous: Vers la fin de la bataille, un homme du 78^e régiment (Highland) participe à la charge finale. (Photo: John Morris, avec l'aimable autorisation de l'*Ottawa Citizen*)

Ci-dessous: Un détachement de l'Artillerie royale se prépare à tirer sur la ligne française qui avance vers lui; il bénéficie du soutien de grenadiers et d'un canon de campagne de cuivre de 6 livres [un peu moins de 3 kg]. (Avec l'aimable autorisation de la Société Radio-Canada)





Un détachement de canoniers-bombardiers attend l'ordre d'ouvrir le feu avec son canon de campagne de fer de 6 livres [un peu moins de 3 kg]. Derrière lui, l'infanterie régulière du régiment de La Sarre s'apprête à avancer sur la ligne britannique lui faisant face. (Avec l'aimable autorisation de la Société Radio-Canada)



L'infanterie française se prépare à avancer. (Avec l'aimable autorisation de MilitaryService.com)

C'est à ce moment que Wolfe rencontre son destin – un destin qu'il n'a rien fait pour éviter, et qu'il a même peut-être délibérément courtoisé. Près de quatre ans plus tôt, il écrivait en effet cette lettre prophétique à sa mère³⁰.

Je considère comme une grande infortune pour ce pays que votre fils, moi qui, je le sais, ne suis doté que de capacités modestes et d'une diligence un peu supérieure à l'ordinaire, soit considéré, ainsi que je le suis généralement, comme l'un des meilleurs officiers de mon rang dans le service. Je ne tire aucune vanité de la distinction. La comparaison ne ferait que peu d'honneur à un homme de génie et ne m'illustre en rien; or, les conséquences me seront en définitive fatales car, à mesure que je gagnerai en grade, on attendra de moi des exploits considérables et je serai contraint, par le fait d'une réputation injustement acquise, de faire bon marché de ma vie; je rencontrerai probablement ce destin qui est l'effet habituel d'une telle conduite.

Il n'est donc pas exclu que Wolfe se considérait comme une victime de la gloire et de son tourbillon. Peut-être s'est-il délibérément exposé au danger? Il pourrait sembler étrange qu'un jeune général promis à une brillante carrière, et fiancé de surcroît, appelle de ses vœux sa propre fin. Mais, ainsi que nous l'avons déjà indiqué, il était peut-être convaincu, alors, qu'il ne lui restait de toute façon plus longtemps à vivre. Maintenant qu'il avait réussi à forcer les Français au combat, il pouvait raisonnablement espérer la victoire – et a pu préférer une mort rapide et glorieuse sur le champ de bataille à un décès qu'il voyait se profiler au terme d'une maladie longue et douloureuse. Mais ce ne sont là que des spéculations. En dehors de cette lettre (et peut-être aussi de celle qu'il a adressée à Amherst, et dans laquelle il évoque le sacrifice de sa propre vie), nous ne disposons d'aucun indice pour percer ses pensées.

Presque tous les livres d'histoire s'accordent pour affirmer que Wolfe a été touché trois fois: la première au poignet, qu'il a couvert d'un mouchoir; la deuxième, à l'aîne; et la troisième, la blessure mortelle, à la poitrine, au côté droit. Cependant, les notes de Townshend ne font état que de blessures à la main et à la poitrine. Le récit des trois blessures puiserait probablement ses racines dans une lettre apparemment écrite par un officier de la marine et publiée dans le *Gentleman's Magazine* de décembre 1759: « Une première balle de mousquet lui traversa le poignet droit et lui déchira les tendons d'atroce manière, mais il enroula son mouchoir autour de la blessure et continua d'avancer; la deuxième blessure lui fut infligée au ventre, à un pouce environ [2,5 cm] en dessous du nombril; la troisième le frappa juste au-dessus du sein droit. » Il semble assez peu probable qu'un homme blessé d'une balle à l'abdomen puisse continuer comme si de rien n'était. (« Il semblait à peine ressentir la douleur », affirme Waugh!)

Nous pouvons en tirer l'une ou l'autre des conclusions suivantes : soit cette blessure n'a simplement pas existé ; soit elle a été infligée par une balle morte ; soit elle est intervenue en même temps que la blessure à la poitrine*.

Une autre légende rapporte que Wolfe a été tué par un déserteur britannique qui aurait ensuite confessé son forfait à Crown Point, alors qu'il était sur le point d'être exécuté pour désertion. Quoique plutôt improbable, ce récit n'est pas impossible. (Knox nous apprend en effet qu'un déserteur des Royal Americans a été trouvé blessé sur le champ de bataille, rapidement jugé par une cour martiale, puis exécuté.) Mais le récit semble n'avoir été consigné que bien après les faits³¹. Le général était sur la droite, en face du 28^e régiment d'infanterie et des grenadiers de Louisbourg ; Townshend indique qu'il a reçu sa blessure mortelle alors qu'il menait ces troupes à la charge. Il est par conséquent probable qu'il est tombé sous le feu d'un tireur d'élite français ou canadien embusqué dans les buissons bordant la colline qui surplombe le Saint-Laurent.

La mort de Wolfe a inspiré une toile que certains considèrent comme la peinture historique la plus célèbre du monde³². Mais du point de vue historique, justement, elle compte sans aucun doute parmi les pires... Les officiers les plus haut gradés du général ne se sont évidemment pas réunis autour de lui en un groupe pittoresque, ainsi que Benjamin West les dépeint. Les documents de l'époque indiquent que Wolfe n'était pas entouré de plus de quatre personnes à l'heure du trépas. Le *Gentleman's Magazine* publié le mois suivant la bataille fournit cette version de ses derniers mots : « Soutenez-moi, dit-il à ceux qui se tenaient près de lui. Je ne veux pas que mes braves soldats me voient trébucher. Cette journée est celle de notre victoire ; ne la ternissons pas. » Le capitaine Knox a déployé des efforts considérables pour recueillir le plus d'information possible sur les derniers instants de Wolfe auprès de ceux-là mêmes qui l'avaient entouré. Son compte rendu sur ce point est célèbre, et très possiblement exact.

[...] il voulut que ceux qui étaient avec lui l'étendissent sur le sol. On lui demanda s'il voulait un chirurgien. Il répondit : « C'est inutile ; c'en est fini pour moi. » L'un des hommes s'écria alors : « Ils courent ! Voyez comme ils courent ! » « Qui court ? » demanda notre héros avec une grande ferveur, comme s'éveillant soudain. L'officier répondit : « L'ennemi, monsieur. Mon Dieu ! Ils s'enfuient en tous sens. » Là-dessus, le général répondit : « Que l'un de vous, mes fidèles soldats, aille voir le

* *Le projectile français qui a infligé à Wolfe sa troisième blessure, mortelle, a été conservé en Grande-Bretagne durant de longues années. Il s'agissait d'une balle de plomb mesurant approximativement 1/4 pouce de diamètre [environ 3 cm] (soit près de deux fois la taille d'une balle de mousquet français), ce qui laisse à penser qu'il s'agissait en fait d'une balle provenant d'une décharge de mitraille de l'artillerie de Montcalm. Voir A. E. Wolfe-Aylward, *The Pictorial Life of Wolfe* (Portsmouth, 1924), p. 123.*

colonel Burton et lui dise de faire marcher le régiment de Webb le plus rapidement qu'il le pourra jusqu'à la rivière Saint-Charles afin de couper la retraite des fuyards depuis le pont.» Puis, se tournant sur le côté, il ajouta: «Maintenant, Dieu soit loué!, je vais mourir en paix.» Et il rendit l'âme.

Ainsi que nous l'indique le registre maritime du *Lowestoft*, Wolfe n'a pas survécu longtemps à sa blessure.

À 10 heures, nos troupes entreprirent une action générale contre les Français. À 10 heures et demie, on amena à bord le général Monckton blessé ainsi que plusieurs officiers. À 11 heures, on apporta la dépouille du général Wolfe.

Quelques minutes à peine après Wolfe, semble-t-il, c'est au tour de Montcalm d'être mortellement frappé. Montreuil précise (et aucun témoin oculaire ne le contredit sur ce point) qu'il a été blessé pendant la retraite, sans aucun doute alors qu'il était entraîné par la foule des fuyards. Le colonel Williamson, le commandant d'artillerie de Wolfe, affirme que c'est la mitraille de l'un de ses canons de six livres [2,7 kg] qui a tué le général français³³. De fait, il est parfaitement possible que Montcalm, très visible sur son cheval de bataille, ait été précisément visé par les artilleurs britanniques. Selon Malartic, il a été blessé à la cuisse et dans la partie inférieure de l'abdomen. Montbeillard l'a vu retourner péniblement vers la ville à cheval, trois soldats le maintenant en selle. Montcalm ne pouvait plus être sauvé. Il s'accrocha néanmoins à ce qui lui restait de vie jusqu'au lendemain à l'aube.

L'affrontement bref, mais violent, entre les deux lignes de combat ne marque pas la fin de la bataille. Les Highlanders, sabre au clair, et les régiments anglais armés de leurs baïonnettes font encore plusieurs victimes parmi les Français qui s'enfuient. (L'enseigne Fraser note toutefois que les assaillants n'ont jamais réussi à rattraper le gros des troupes qui tentaient de se sauver.) Cette poursuite a sans doute fait moins de morts que ne l'affirment généralement les manuels d'histoire; la preuve en est que les Britanniques n'ont saisi que deux canons, et pas un seul drapeau. Par ailleurs, les poursuivants ont essuyé des pertes, particulièrement sur leur flanc nord. Ici, juste à l'est des terres sur lesquelles Montcalm avait formé sa ligne, s'étend une vaste zone boisée. Sous le couvert des arbres, et protégés par la colline descendant vers la Saint-Charles, plusieurs centaines de Canadiens réussissent à contenir les Britanniques pendant quelque temps. Fraser explique que le 78^e, ayant poursuivi les fuyards presque jusqu'aux remparts de la ville, a été ramené par Murray à travers bois jusqu'au champ de bataille, où il s'est engagé dans un combat meurtrier avec les Canadiens postés au sommet de la côte d'Abraham, qui surplombe l'Hôpital général. L'ennemi, précise

Fraser, « a tué et blessé un grand nombre de nos hommes et tué deux officiers, ce qui nous a obligés à battre légèrement en retraite et à reconstituer notre formation ». Il faudra que le 58^e et le 2^e des Royal Americans viennent à leur rescousse pour que les Highlanders réussissent à repousser leurs adversaires jusqu'en bas de la colline et par-delà la Saint-Charles. À ce stade, les Britanniques souffrent aussi des tirs des carcasses de l'embouchure de la Saint-Charles³⁴. Ces circonstances permettent à l'auteur du *Journal tenu à l'armée* (certainement un Canadien) d'écrire d'une plume impitoyable : « [la] déroute ne fut totale que parmi les troupes réglées » ; en effet, il ne semble faire aucun doute que c'est la milice locale, se battant à couvert comme à son accoutumée, qui a permis à l'armée défaite de se replier par les ponts jusqu'au camp de Beauport.

L'affrontement des deux petites armées a fait couler une quantité effarante de sang. Townshend estime que les combats ont fait 658 victimes parmi les Britanniques, tous rangs confondus, dont 58 tués. Les pertes sont particulièrement importantes parmi les haut gradés : Monckton, Carleton et Barré sont blessés. Le régiment qui paie le plus lourd tribut est celui des Fraser Highlanders, avec 168 victimes. Du côté français, Vaudreuil annonce des pertes d'environ 600 soldats, auxquels s'ajoutent 44 officiers³⁵. Il semble étrange que l'armée défaite n'ait pas plus souffert que l'armée victorieuse. On ne peut évidemment écarter la possibilité que le gouverneur ait sous-estimé le nombre des victimes dans son camp ; Townshend estime en effet les pertes françaises à 1 500 hommes. On se rappellera toutefois que les victimes britanniques ont été plus nombreuses pendant les escarmouches qui ont précédé et suivi l'affrontement principal. Inversement, les Français ont subi leurs pertes essentiellement lors de cet affrontement principal lui-même. Par conséquent, il est possible que les chiffres avancés par Vaudreuil ne soient pas si éloignés de la vérité. Comme les Britanniques, les Français subissent de lourdes pertes dans leur état-major : en plus de Montcalm, les deux officiers les plus haut gradés après lui, Sénezergues et Fontbonne, sont mortellement blessés.

Vaudreuil arrive sur les plaines à la fin de la bataille. Il a, dit-il, envoyé à Montcalm une lettre l'exhortant à ne pas attaquer prématurément, mais le général n'en a tenu aucun compte. Le gouverneur n'explique pas pourquoi il arrive lui-même si tard sur les lieux du combat. Il prétend avoir rallié au moins mille Canadiens qui ont entrete nu quelque temps un feu nourri pour couvrir la retraite de l'aile droite de l'armée, sous le commandement de Dumas³⁶. Il ne fait effectivement aucun doute que ce sont les hommes de Dumas qui ont infligé les si lourdes pertes aux Highlanders.

Ainsi que nous l'avons vu, Bougainville arrive apparemment plus tard encore que Vaudreuil : la bataille est déjà terminée quand il s'approche du terrain des hostilités. Townshend, qui a pris le commandement des forces britanniques après que Wolfe fut mort et Monckton blessé, déplace deux bataillons et deux canons pour l'affronter.

La bataille du 13 septembre 1759 (2) : imagerie romantique



Représentations artistiques romantiques de la bataille. En haut : Wolfe et Montcalm se font face sur les plaines d'Abraham. En fait, les deux généraux ne se sont jamais rencontrés. Il est douteux qu'ils se seraient reconnus, même à une distance aussi invraisemblablement courte que celle qui est dépeinte ici par l'artiste. Ci-dessus : Dans cette illustration de la fin du XIX^e siècle, les officiers français tentent de rallier leurs troupes en pleine débandade. À gauche : Dans cette représentation hautement dramatique, Montcalm, blessé, est ramené vers la ville par ses soldats en train de se replier. (En haut : impression d'après Louis Bombled ; ci-dessus : impression d'après J. MacFarlane ; à gauche : dessin de A. Thornton ; dans tous les cas : collection du chargé de publication)



Ci-dessus, à gauche: Les derniers instants de Montcalm, par Desfontaines, v. 1792. Cette représentation complètement fictive de la mort de Montcalm semble être une tentative de réponse artistique à la célèbre toile de Benjamin West. Ci-dessous: Les derniers instants de Wolfe, par Edward Penny, v. 1763. La mort du héros britannique sur le champ de bataille a beaucoup inspiré ses compatriotes artistes. L'œuvre la plus célèbre à ce chapitre est celle de West, mais celle de Penny est sans doute plus exacte du point de vue historique: à l'heure de sa mort, Wolfe était effectivement entouré du lieutenant Browne et de deux autres hommes, tous membres des grenadiers de Louisbourg. Ci-dessus, à droite: Le lieutenant Henry Browne, des grenadiers de Louisbourg, l'un des trois hommes qui ont accompagné Wolfe à l'instant de son trépas. (Ci-dessus, à gauche: Archives nationales du Canada, C-3702; ci-dessous: avec l'aimable autorisation du Fort Ligonier Museum, photographie de René Chartrand; ci-dessus, à droite: collection du chargé de publication)



Bougainville se replie dans un premier temps; Townshend le laisse quitter les lieux. Dans sa dépêche, il exprime l'espoir qu'on ne lui reprochera pas d'avoir estimé « qu'il valait mieux ne pas risquer les avantages d'une si glorieuse victoire » en poursuivant des troupes ennemies non encore épuisées par le combat et qui « se seraient dissimulées dans les taillis ou auraient pris position dans les marais ». Aucun des deux commandants ne s'est alors montré enclin à la témérité. Il est toutefois probable que l'arrivée de Bougainville et sa présence dans les environs ont contribué à dissuader Townshend de vouloir parfaire la victoire en poursuivant les forces françaises par-delà la Saint-Charles. Les notes de Townshend indiquent qu'il s'est d'abord trouvé avec un seul bataillon pour faire face à Bougainville et qu'il a « [appris] avec douleur qu'on lui avait apporté des munitions dont il ne pouvait se servir ». Néanmoins, il a décidé de « garder sa position jusqu'au moment où les soldats revenus de leur poursuite [et ramenés sur son ordre par son aide de camp] viendraient lui prêter main-forte ».

Les raisons de la victoire britannique sont claires. La bataille des Plaines a placé face à face une armée de professionnels et une autre, composée largement d'amateurs. Puisqu'elle a été livrée dans des conditions proches de la guerre telle qu'elle se pratiquait en Europe (Malcolm Fraser a considéré qu'il s'agissait là des « premiers combats réguliers jamais menés en Amérique du Nord »), l'issue en était prévisible. Wolfe l'avait d'ailleurs parfaitement prévue. La discipline et la formation ont porté leurs fruits et ont constitué le facteur le plus décisif dans l'enchaînement des événements. Certains observateurs ont affirmé que les Britanniques possédaient un armement supérieur à celui des Français, ce qui lui aurait conféré un atout considérable. L'armement a joué, certes; on se rappellera que Murray avait constaté à Deschambault la peur que le mousquet anglais suscitait chez les Français. Mais ce n'était là qu'un avantage secondaire. Les soldats réguliers, dont les premiers pas en Amérique, dans la campagne de Braddock menée quatre ans plus tôt, s'étaient révélés si peu prometteurs pour l'avenir, se sont imposés sur les plaines comme les nouveaux maîtres des champs de bataille américains.

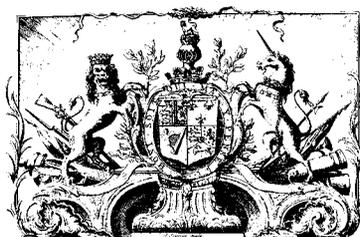
Une erreur tactique de Montcalm a par ailleurs contribué à l'issue des affrontements. Évidemment, ainsi que Lévis l'a fait observer ultérieurement, un général vaincu a toujours tort. (Il aurait pu ajouter qu'un général mort est particulièrement désavantagé à cet égard.) Vaudreuil ne s'est pas privé de jeter tout le blâme du désastre sur Montcalm. Mais bien d'autres observateurs à part lui estiment, eux aussi, que le général a lancé l'attaque trop vite. Bien sûr, il devait attaquer: il n'y avait plus de vivres ou presque à Québec, et Wolfe avait coupé la voie des approvisionnements. De plus, même si la ville ne s'était pas trouvée dans cette pénurie, l'état de ses fortifications était tel qu'elle n'aurait pu tenir très longtemps. Néanmoins, Montcalm n'était pas obligé

d'attaquer à dix heures ; il aurait pu attendre midi ou quatorze heures. Les rapports français indiquent que les Britanniques étaient retranchés, mais ces affirmations ne sont pas confirmées du côté britannique. Wolfe aurait certes pu utiliser ce délai pour faire apporter des pièces d'artillerie additionnelles ; mais les Français avaient également des canons supplémentaires à leur disposition dans la ville et, en dépit de ce récit (peu avéré) selon lequel le commandement aurait retenu le déplacement des canons, il est difficile de croire que Montcalm n'aurait pu en faire apporter au moins quelques-uns. Bougainville commandait aux meilleures troupes de l'armée française : attaquer sans elles, c'était courir à la catastrophe. Il est très probable que les Français auraient été vaincus même si Bougainville avait participé aux affrontements : du point de vue de la compétence militaire, l'écart entre les deux camps était trop grand. Mais la présence de Bougainville aurait donné aux Français de meilleures chances de réussite. Et plus Montcalm aurait épuisé et affaibli ses ennemis avant la bataille proprement dite, grâce à ces formidables tirailleurs canadiens qui n'appartenaient pas aux troupes régulières mais faisaient merveille dans les escarmouches, plus ses probabilités de remporter la victoire auraient été fortes. Mais son impulsivité naturelle semble avoir pris le dessus et l'avoir poussé à ruiner les maigres espoirs de la colonie en une entreprise qui, pour flamboyante qu'elle fût, n'en était pas moins complètement folle.

Par ailleurs, le triomphe des Britanniques n'a pas été complet, loin s'en faut. La plus grande partie de l'armée française a réussi à s'échapper en traversant la Saint-Charles et, ainsi que nous le verrons, n'a guère rencontré d'obstacles dans sa progression vers l'ouest cette nuit-là. La mort de Wolfe a porté un dur coup au camp britannique. Quelles qu'aient été ses insuffisances en tant que stratège, il a su tenir l'armée et la mener à sa guise sur le champ de bataille. Et si l'informateur de Knox a rapporté avec exactitude ses derniers mots, force est de constater que Wolfe a bien mesuré, à son dernier souffle, la nécessité d'empêcher les Français de se replier par les ponts de la Saint-Charles. Willson affirme que Townshend, en prenant le commandement des troupes britanniques, a tout de suite annulé l'ordre que Wolfe avait donné de faire descendre le 48^e vers la rivière. Mais rien ne prouve que Willson dit vrai sur ce point. Rien ne prouve, en réalité, que ni Burton ni Townshend aient jamais pris connaissance de l'ordre en question. (L'auteur de l'un des journaux relatant le fil des événements nous indique cependant que les deux bataillons lancés par Townshend contre Bougainville étaient le 48^e et le 35^e ; cela est tout à fait probable³⁷.)

Les troupes ont sans doute été entièrement privées d'un commandement efficace pendant un certain temps. Wolfe était mourant ; son commandant en second devenait lui-même inapte au combat au moment où le général recevait sa blessure mortelle ; il nous est impossible de savoir, à l'heure actuelle, combien de temps s'est écoulé avant que Townshend n'apprenne qu'il devrait assurer le commandement des troupes, et

avant qu'il ne soit en mesure de le faire. Fraser décrit Murray avançant avec le 78^e et s'attardant aux Français qui restaient sur le champ de bataille au lieu de se hâter pour couper leur retraite. Cette décision témoigne d'une absence d'encadrement tactique en plus haut lieu. Quand Townshend a effectivement pris les rênes de l'armée britannique, il s'est attaché avant tout à reformer ses rangs désorganisés par la poursuite, à raffermir ses positions sur les plaines et à s'occuper de Bougainville. L'arrivée de celui-ci, ainsi que nous l'avons vu, semble avoir constitué une complication sérieuse pour les Britanniques. Peut-être Townshend a-t-il fait tout ce qu'il pouvait dans les circonstances. Il n'en reste pas moins qu'une bonne occasion a été perdue, faute d'une orientation et d'un encadrement suffisants en un moment critique. L'armée française avait été défaite, mais pas détruite. Il faudrait encore une année de campagne pour compléter la tâche amorcée, mais non achevée, en cette fameuse journée du 13 septembre.



Page laissée blanche intentionnellement

Vue de la cathédrale (plan intermédiaire, à droite), du collège des Jésuites et de l'église des Récollets : croquis établi par Richard Short après la chute de Québec. Les marques de destruction sont bien visibles. On notera les officiers du 78^e régiment d'infanterie (Highland) observant les grenadiers et les compagnies du centre d'un bataillon de l'infanterie britannique faisant parade.

(Archives nationales du Canada, C-361)



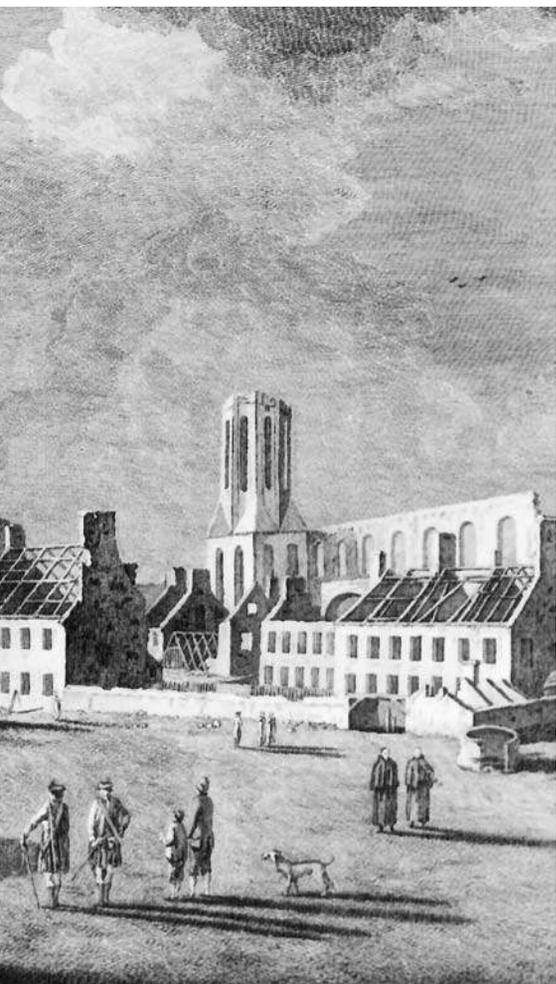
La chute du Canada

Au camp de Beauport, au milieu de ce qu'il reste de l'armée française, le marquis de Vaudreuil est complètement désemparé. Que faut-il faire à présent ?

Son premier geste consiste à envoyer une note à Montcalm pour lui demander

conseil. Le général mourant lui fait parvenir sa réponse par Marcel, son aide de camp. Elle n'est pas d'une grande utilité pour Vaudreuil. Pouvait-on s'attendre à ce que Montcalm, considérant son état, lui propose une analyse exhaustive de la situation ? Le général présente trois possibilités au marquis : capituler pour l'ensemble de la colonie, tenter une nouvelle attaque contre l'ennemi ou se retirer par la rivière Jacques-Cartier¹. Montcalm est arrivé à la fin de sa vie, et son esprit n'est plus aussi aiguïté qu'il l'a été : le soir même, semble-t-il, tandis que les dirigeants de la colonie essayent de déterminer s'il vaut mieux tenir la ville ou y renoncer, il envoie au commandement britannique une lettre commençant par ces mots : « Obligé de céder Québec à vos armes, j'ai l'honneur de demander à votre Excellence ses bontés pour nos malades et blessés [...] »².

Vaudreuil prend alors la décision qui s'impose en cet instant et dans ces circonstances. Il convoque un conseil de guerre auquel il appelle Bigot et les hauts gradés survivants de l'armée. Ils se réunissent en début de soirée ; le procès-verbal



est signé à dix-huit heures. Vaudreuil demande au conseil de déterminer s'il est possible de réattaquer les Britanniques. Cette éventualité est rejetée au profit d'une retraite par l'eau. Le procès-verbal fait état d'un rejet unanime; Bigot affirme toutefois avoir soutenu Vaudreuil dans son projet d'une nouvelle attaque à l'aube. Mais les officiers soulignent l'état déplorable des troupes à l'issue de la bataille perdue et insistent sur le fait que les Britanniques se dressent entre l'armée et ses approvisionnements³. Vaudreuil formule ses ordres en conséquence et, à vingt et une heures, les troupes quittent le versant est de la Saint-Charles vers le nord, en direction de Charlesbourg et des deux Lorettes, afin de contourner les Britanniques. Ce mouvement, selon Malartic, se résume à une marche forcée assez désordonnée – une fuite plutôt qu'une retraite. Faute de moyens de transport adéquats, l'artillerie, les munitions et les provisions de bouche sont laissées sur place. Néanmoins, ce déplacement des troupes atteint son but. L'armée se met à l'abri sans être importunée par l'ennemi. Dès le lendemain, elle se trouve à Pointe-aux-Trembles, sur le Saint-Laurent, et poursuit sa fuite vers la Jacques-Cartier⁴.

Townshend n'a jamais expliqué son incapacité à empêcher les Français de s'enfuir – et il ne s'en est jamais excusé. En fait, il pouvait difficilement espérer prendre le ou les ponts avant que l'ennemi ne les détruise sauf, peut-être, dans la confusion des tout premiers moments de la débandade, alors qu'il faisait face à Bougainville. Toutefois, selon le procès-verbal du conseil de guerre de Vaudreuil, la Saint-Charles était guéable presque partout à marée basse – et les eaux étaient basses dans l'après-midi du 13 septembre⁵. Évidemment, les troupes britanniques étaient sans aucun doute exténuées au terme de cette nuit sans repos et de ces féroces combats. Il aurait fallu les exhorter très vigoureusement pour qu'elles réussissent à déployer un autre effort considérable en cette même journée. Seul un dirigeant d'exception aurait pu réussir un tel exploit – Wolfe, certainement. Townshend ne l'a pas pu; à tout le moins, il ne l'a pas fait.

Vaudreuil prend deux autres décisions d'importance avant d'enfourcher son cheval pour suivre l'armée en déroute. De toute évidence, il ne se sent pas de taille pour supporter le fardeau militaire qui menace de lui échoir: il écrit à Lévis pour le supplier de le rejoindre au plus vite. Il envoie par ailleurs à Ramezay, le commandant de Québec, des instructions l'enjoignant de ne pas se contraindre à tenir jusqu'à ce que l'ennemi prenne la ville d'assaut: «Ainsi, sitôt qu'il manquera de vivres, il arborera le drapeau blanc [...]» Vaudreuil entreprend même de fournir à Ramezay des ébauches d'articles pour un éventuel traité de capitulation⁶. Aucune mesure particulière n'a été prise pour préparer la ville à se défendre; de toute évidence, les Français considéraient qu'elle ne pouvait pas être défendue. La garnison se composait d'unités improvisées se

trouvant déjà sur place ; rien ou presque n'a été fait pour amener jusque dans la ville les vivres que l'armée laissait derrière elle à Beauport⁷.

Le 14 septembre, la situation est donc la suivante. Le gouverneur et ce qu'il reste de l'armée de terre française remontent le Saint-Laurent vers la Jacques-Cartier. Bougainville et son détachement couvrent les arrières à Pointe-aux-Trembles. L'armée britannique se retranche sur le champ de bataille et à ses abords ; elle s'apprête à ériger des batteries pour assiéger Québec en bonne et due forme. Dans la ville, une maigre garnison hétérogène, et certainement très abattue, contemple des garde-manger presque vides. La mort de Montcalm n'améliore sans doute pas son moral : le général s'est éteint à quatre heures ce matin-là ; il a été enterré dans un cratère creusé par une bombe dans la chapelle des Ursulines⁸.

Le 17, Lévis arrive à Jacques-Cartier et se place à la tête de l'armée en déroute. Pour lui, la retraite constituait une erreur ; avec l'accord de Vaudreuil, il décide de faire retourner les troupes à Québec. Son plan, explique-t-il, consiste à « faire tout au monde et tout hasarder pour empêcher la prise de Québec, et, au pis aller, en faire sortir tout le monde et détruire la ville, de façon que les ennemis ne [puissent] y passer l'hiver [...] ». Les Britanniques, ajoute-t-il, ne sont pas assez nombreux pour cerner complètement la ville et interdire aux Français toute communication avec elle⁹. Cependant, la pénurie de vivres empêche Lévis de bouger avant le 18 septembre ; il arrivera trop tard.

Le 15, en effet, le chevalier de Ramezay a convoqué les officiers supérieurs de la garnison de Québec en conseil de guerre. Le procès-verbal nous en est parvenu¹⁰. Les membres du conseil soulignent que, considérant la faiblesse de ses fortifications, la ville pourrait tenir un certain temps si elle était convenablement approvisionnée ; mais les inventaires montrent que les réserves alimentaires sont si maigres qu'il ne reste que 15 000 ou 16 000 rations, et seulement à la condition de les réduire « à la moitié et même au quart » des quantités habituelles ; or, il faut « nourrir plus de 6 000 bouches », dont seulement 2 200 combattants. Ramezay demande à chacun des officiers présents de donner son avis sur la question par écrit. Au total, quatorze officiers se plient à sa demande : treize recommandent la capitulation, invoquant au premier chef la pénurie de vivres. L'unique exception est celle d'un téméraire capitaine d'artillerie, un dénommé Fiedmont, qui préconise « de réduire encore la ration, et pousser la défense de la place jusqu'à la dernière extrémité ».

Considérant cette situation ainsi que les instructions de Vaudreuil, on ne peut pas s'étonner que Ramezay ait opté pour la reddition. Cela étant posé, il ne semble pas avoir beaucoup hésité dans cette décision. Le 17 septembre, les Britanniques commencent à ériger des batteries pour entamer les fortifications sur le flanc terrestre de la ville – le plus faible. Si l'on en croit Knox, ils ont apporté par le chemin gravissant la falaise

La chute de Québec

Québec capitule le matin du 18 septembre 1759. Le soir même, les premières troupes britanniques entrent en ses murs : il s'agit d'un détachement de l'Artillerie royale. Dans les jours qui suivent, d'autres troupes britanniques investissent l'ancienne capitale de la Nouvelle-France. Les habitants de Québec s'accoutument rapidement à voir les Highlanders et les fantassins vêtus de rouge ainsi que les marins enjoués déambuler dans leurs rues et contempler les destructions que leur artillerie a causées – tout en lorgnant du côté des jolies filles. Le 25 septembre, Jeremiah Pearson, un Ranger du Massachusetts, note dans son journal : « Suis allé dans la ville ; ai vu des Françaises fort avenantes... » Pearson n'était pas le seul à admirer les dames du cru. Les relations entre l'armée occupante et les civiles semblent avoir été très conviviales – si conviviales, en fait, que, quelques jours à peine après la bataille des plaines d'Abraham, le brigadier général James Murray s'est senti dans l'obligation d'émettre un ordre interdisant désormais à ses soldats d'épouser des Canadiennes !

Un officier britannique et un officier écossais accompagnent une dame sur la place Royale tandis que deux grenadiers se promènent à l'arrière-plan. (Archives nationales du Canada, C-357, détail)

À droite : Des hommes du 78^e régiment (Highland) flânent dans les rues de la ville en ruines. (Archives nationales du Canada, C-350, détail)

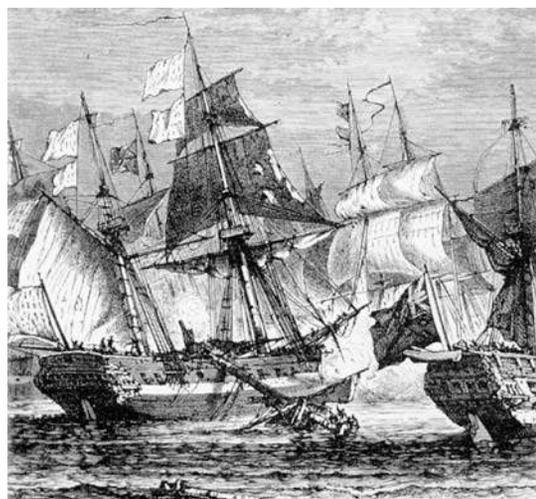


Ci-dessus : Ayant été blessé dans la bataille du 13 septembre, Montcalm est emmené chez André Arnoux, chirurgien et apothicaire de la rue Saint-Louis, pour y être soigné. C'est dans cette maison, détruite depuis, qu'il s'éteint le lendemain. (Archives nationales du Canada, C-8585)





Ci-dessus : Un marin d'allure joyeuse et deux soldats visitent l'église des Jésuites, en ruines après la bataille ; des grenadiers discutent avec des dames du cru. Quand la flotte britannique quitte Québec, en octobre, une garnison est laissée dans la ville sous le commandement du brigadier général James Murray (à gauche). Au printemps 1760, quand Lévis (ci-contre, à gauche) rassemble les forces françaises et avance sur Québec, Murray sort à sa rencontre mais perd la bataille de Sainte-Foy le 28 avril. Les vaisseaux français, retenus jusque-là sur le Saint-Laurent, en amont de la ville, profitent de l'occasion pour s'échapper. Ils se heurtent à la Marine royale qui remonte le fleuve et sont défaits dans la bataille de la Ristigouche (ci-dessous, à gauche). La Nouvelle-France tombe cet été-là. (Ci-dessus : Archives nationales du Canada, C-351, détail ; Murray : ANC, C-2834 ; Lévis : collection du chargé de publication ; ci-dessous, à gauche : ANC, détail)



quelque 60 canons et 58 obusiers et mortiers. Plus inquiétant encore pour l'autre camp, leurs vaisseaux de ligne remontent ce jour-là et se placent, ainsi que l'explique l'amiral Saunders, « en position d'attaquer la basse-ville dès que le général Townshend sera prêt à en faire autant dans la haute-ville ». Il semble tout à fait probable que ce sont ces « huit grands navires » et leurs rangées de canons noirs et sinistres qui ont finalement convaincu Ramezay. Quoi qu'il en soit, l'après-midi s'amorce à peine quand les bateaux entreprennent leur remontée ; à quinze heures, selon son propre compte rendu, Ramezay fait hisser le drapeau blanc et envoie Joannès, major de Québec, au camp britannique pour proposer la capitulation¹¹.

Vaudreuil essaie à ce moment-là de communiquer avec Ramezay pour l'exhorter à tenir jusqu'à ce que Lévis vienne porter secours à la ville. Le fil des événements s'embrouille considérablement à ce moment-là. (Le cavalier chargé de les acheminer perd les lettres que le gouverneur envoie à Ramezay !) Vaudreuil, quoi qu'il en soit, affirme qu'il a été en contact avec le commandant par l'intermédiaire de Bougainville et par un détachement de la cavalerie française posté à l'« ouvrage à cornes » de la tête du pont de la Saint-Charles. Dans la nuit du 17 au 18, de La Rochebeaucourt, le commandant de cavalerie, contourne les Britanniques à cheval et arrive à Québec avec une troupe de cavaliers apportant sur leurs selles une centaine de sacs de biscuits. Ramezay lui indique qu'il est trop tard. Les Britanniques ont accepté la capitulation qui leur était proposée (à l'exception d'une disposition autorisant la garnison à rejoindre l'armée de Lévis) ; il leur a renvoyé Joannès avec les pleins pouvoirs pour conclure une entente finale. Ramezay ajoute néanmoins que, dans l'éventualité où l'un des articles serait rejeté, il romprait les négociations – à la condition toutefois que Vaudreuil lui envoie quatre cents ou cinq cents hommes le lendemain¹².

Mais les négociations n'achoppent pas. L'affaire est trop avancée pour que les Français puissent s'en retirer, écrit Ramezay à Vaudreuil¹³. En fait, Ramezay ne semblait pas tenir particulièrement à rompre les négociations, ce qui aurait nécessairement entraîné une reprise des tirs. Les miliciens et les marins, qui constituaient la majeure partie de la garnison, désertaient en grand nombre ; par ailleurs, la population faisait pression sur Ramezay pour qu'il décrète la reddition¹⁴. La capitulation de Québec est signée dans le camp britannique le matin du 18. La garnison obtient les honneurs de la guerre et doit « être embarquée le plus opportunément qu'il sera possible pour être renvoyée au premier port français ». Les biens de la population seront respectés et protégés ; le libre exercice de la religion romaine catholique est assuré ; des garanties particulières sont accordées au clergé, en particulier l'évêque de Québec¹⁵.

Les deux principaux signataires de ce document s'en excuseront auprès de leurs supérieurs respectifs. Ramezay, ainsi que nous l'avons vu, se dit lié par l'honneur envers les engagements qu'il a conclus avec les Britanniques relativement aux négocia-

tions ; il insiste aussi sur le fait que la disette régnait à Québec ou était sur le point de frapper¹⁶. De son côté, Townshend est de toute évidence conscient qu'on pourrait lui reprocher l'indulgence des conditions de la capitulation qu'il a acceptée. Il indique dans sa dépêche les circonstances qui l'ont convaincu de prendre possession de la ville le plus rapidement possible : « L'ennemi se rassemblant à l'arrière de notre armée ; l'inclémence de la saison ne permettant que difficilement d'amener un canon en haut de la falaise ; la situation critique de notre flotte menacée par les vents d'équinoxe. [...] Ajoutez à cela qu'il aurait fallu renforcer les défenses de la ville afin de la prémunir contre toute attaque qui aurait pu, sinon, être tentée contre elle à l'hiver. » Personne, en Angleterre, ne semble s'être plaint des conditions de la capitulation. Le pauvre Ramezay, par contre, a été vertement critiqué et conspué, notamment par Vaudreuil, qui lui a écrit qu'il envierait lui-même la nouvelle de sa capitulation en France¹⁷. Sachant que le « crime » de Ramezay consistait à s'être conformé à la lettre aux premières instructions écrites de la main de ce même Vaudreuil le 13 septembre, les reproches du gouverneur semblent quelque peu excessifs.

Les Britanniques prennent possession de la forteresse le soir du 18. Y pénètrent en premier lieu cinquante hommes de l'Artillerie royale avec une pièce de campagne sur l'affût de laquelle flottent les couleurs britanniques. Ils sont suivis des grenadiers de Louisbourg, qui montent la garde aux portes. C'est au colonel Williamson, de l'Artillerie, que revient l'honneur de hisser le drapeau britannique sur les remparts de Québec. Pendant ce temps, le capitaine Palliser, de la marine, débarque à la basse-ville avec une troupe de ses hommes¹⁸.

Mais l'armée française approche de la ville. Grâce à Lévis, son moral et son organisation ont certainement pris du mieux. Apprenant de la bouche de La Rochebeaucourt que Ramezay envisage de capituler, Lévis a ordonné à Bougainville d'avancer le plus rapidement qu'il le pourra ; son détachement n'est qu'à une demi-lieue de Québec quand l'amère nouvelle lui arrive : les Britanniques sont dans la ville. Leurs espoirs fracassés, les Français se replient. Sur le conseil de Lévis, Vaudreuil fait ériger un fort à l'embouchure de la Jacques-Cartier, qui devient ainsi la « frontière » délimitant le territoire français. Le gouverneur laisse le commandement de l'armée à Lévis et arrive à Montréal le 1^{er} octobre. Il entreprend alors de composer la justification des revers subis depuis un an¹⁹.

Les Britanniques prennent très vite les dispositions nécessaires pour préserver leur conquête durant l'hiver. Sur le conseil des chirurgiens, Monckton part pour New York ; Townshend retourne en Angleterre ; il incombe à Murray, le brigadier le moins chevronné, de rester à Québec en tant que gouverneur et commandant militaire. Toute l'armée cantonne sur les lieux, à quelques exceptions près : les grenadiers de Louisbourg sont renvoyés dans leurs propres régiments ; seuls une centaine de Rangers sont

retenus; Williamson part pour Boston avec une compagnie d'artillerie et les canons du siège. Saunders n'ose pas maintenir ses grands vaisseaux sur le fleuve pendant tout l'hiver; il laisse néanmoins quelques sloops à Québec et place un fort détachement à Halifax sous le commandement de Lord Colville, avec ordre de réinvestir le Saint-Laurent dès que possible, au printemps. Ayant pourvu aux besoins de la ville, l'amiral descend le fleuve le 18 octobre. Les derniers navires lèvent l'ancre le 26. Murray et ses régiments restent alors livrés à eux-mêmes²⁰.

La campagne s'est avérée désastreuse pour les Français. Cependant, tout n'est pas irrémédiablement perdu. La capitale du pays, et sa principale forteresse, est tombée aux mains de l'ennemi; néanmoins, les instructions que Vaudreuil a reçues de la cour ont été exécutées. Les Français gardent une partie importante de la colonie, y compris la ville de Montréal. Une force militaire française considérable subsiste. Le gouverneur ainsi que les dirigeants de l'armée ont conquis pour la cour le délai qu'elle réclamait. À quoi ce temps pourra-t-il bien servir?

Le départ de la flotte britannique permet aux Français de s'aventurer à faire passer quelques-uns de leurs propres vaisseaux devant Québec. Un certain nombre d'entre eux sont détruits dans cette tentative; d'autres réussissent à passer vers la fin du mois de novembre. Lévis peut ainsi envoyer à la cour de France ses propositions pour la campagne de l'année suivante. Bien qu'elle doive être rapportée très brièvement, cette campagne constitue un épilogue essentiel au présent ouvrage.

Si le roi souhaite appuyer le Canada, explique Lévis, il doit envoyer une escadre qui arrivera dans le Saint-Laurent au mois de mai, avant le retour des Britanniques, avec une force de débarquement de 6 000 ou 7 000 hommes qui s'ajouteront à 4 000 recrues, toutes ces troupes étant destinées à regarnir les bataillons réguliers du Canada, largement amoindris. S'avérera également nécessaire l'envoi d'un train d'artillerie et de tous les approvisionnements de guerre qu'il faudra pour remplacer ceux qui ont été perdus avec Québec. Un armement de cette nature pourra permettre de reconquérir la ville, celle-ci ne pouvant tenir un siège pendant plus de dix jours. Une fois ceci accompli, les troupes de débarquement retourneront en France avec l'escadre. À défaut d'une telle aide, le manque et la pénurie de tout obligeront la colonie à se rendre²¹.

La cour de Versailles n'est pas plus disposée à consentir un tel effort en 1760 qu'elle ne l'avait été en 1759. Par ailleurs, l'écrasante victoire navale des Britanniques dans la baie de Quiberon, le 20 novembre, rend le sauvetage de la colonie plus improbable que jamais. La cour enverra bien une petite escadre transportant des aliments, des munitions ainsi que 400 recrues, mais très tardivement. De plus, ces insuffisants « secours » n'atteindront jamais Québec: cette année-là, c'est la marine britannique qui

arrivera la première dans le Saint-Laurent. L'escadre trouvera refuge sur la Ristigouche, où elle sera détruite en juillet²². Néanmoins, Lévis et Vaudreuil ont œuvré d'arrache-pied, comme s'ils étaient convaincus d'obtenir les renforcements les plus extraordinaires au printemps. La dernière, et triste, campagne de la Nouvelle-France prend ainsi les traits d'une noble aventure, bien digne des générations d'hommes vaillants qui ont si longtemps maintenu la colonie contre vents et marées.

Cette campagne a permis par ailleurs un admirable déploiement de compétence militaire. Lévis savait sans aucun doute qu'il subirait à l'été un assaut provenant de trois directions : par l'aval du Saint-Laurent, depuis Québec et l'océan ; par l'amont, depuis le lac Ontario et par le lac Champlain. Il s'est manifestement résolu à concentrer ses forces à Québec au début du printemps, avant que les Britanniques ne puissent avancer depuis les autres fronts et avant que le temps ne permette à Murray de fortifier les buttes à Neveu, les terres les plus hautes qui soient sises hors des remparts, donc naturellement propices à l'établissement de batteries pour le siège. Prenant ce qu'on appellerait aujourd'hui un « risque calculé », Lévis a réuni pour son entreprise l'ensemble de ses huit bataillons de réguliers (on se rappellera que Montcalm n'en avait que cinq à Québec) et pratiquement toute la milice disponible, qu'il a incorporée pour l'essentiel aux bataillons réguliers des troupes de terre et des forces régulières coloniales (troupes de la Marine). Ne laissant qu'un petit détachement sous les ordres de Bougainville pour le lac Champlain, il déclenche en avril son grand coup contre Murray. Vaudreuil remet toute l'armée entre les mains de Lévis et reste à Montréal. La troupe rassemblée pour l'expédition compte presque 7 000 hommes – selon le rapport détaillé figurant dans le journal de Lévis, 3 889 réguliers et 3 021 miliciens, y compris les officiers²³. Il se peut également qu'il se soit adjoint quelques renforts avant d'arriver à Québec.

Lévis dispose par conséquent d'une force régulière plus importante et, d'une manière générale, d'une armée beaucoup plus nombreuse que Montcalm pour la bataille de septembre. Murray, en revanche, se trouve dans une situation bien moins favorable que Wolfe lors des mêmes événements. Des unités lui ont été retirées ; des affrontements ont fait des victimes ; son armée a été décimée par le scorbut durant l'hiver glacial qu'elle a passé à Québec à se nourrir de salaisons. Des centaines d'hommes sont morts ; plus nombreux encore sont ceux qui n'ont plus la force de se battre. Le compte rendu de Murray lui-même indique que 3 866 officiers et hommes de troupe constituent toute l'armée dont il dispose pour la bataille à venir²⁴.

Lévis passe à l'attaque avant que les glaces n'aient disparu du Saint-Laurent. Il arrive à Pointe-aux-Trembles le 24 avril. Il espérait se rendre maître des postes avancés de Murray à Lorette et Sainte-Foy, mais le général britannique, averti à temps, effectue une sortie le 27 avril et retire ses hommes de ces postes. Le lendemain, le 28, il sort

audacieusement de Québec avec sa petite armée. Il a résolu, écrit-il dans son journal, « de livrer bataille à l'ennemi avant qu'il ne puisse s'établir » – des mots qui rappellent ceux de Montcalm juste avant l'assaut qui lui a été fatal. On sait néanmoins que les soldats emportaient avec eux des outils pouvant servir à la construction de retranchements ; il n'est donc pas exclu que Murray pensait à l'origine creuser des tranchées dans les buttes à Neveu pour écarter les Français de ces terres si cruciales en situation d'affrontements. Murray disposait d'une artillerie de terrain redoutable ne comptant pas moins de 22 canons, et en laquelle il plaçait beaucoup d'espoir.

La ligne de combat britannique se constitue par conséquent sur les buttes à Neveu – à cet endroit, plus ou moins, où Montcalm avait formé ses propres lignes le 13 septembre. Cette élévation s'avère extrêmement propice pour la bataille défensive. Avec ses nombreux canons disposés entre ses bataillons, Murray peut espérer infliger un revers sévère à Lévis si celui-ci a la témérité d'attaquer. Mais Murray, comme Montcalm, est trop impatient. Il s'avance pour assurer la reconnaissance de l'ennemi et, explique-t-il, « aperçoit leur avant-garde occupée à élever des redoutes en toute hâte tandis que le gros de son armée est encore en marche ». C'est là, pense-t-il, une chance qu'il ne peut laisser passer. Renonçant aux avantages naturels de sa position, il ordonne à ses troupes d'avancer « pour les attaquer avant qu'ils n'aient le temps de se mettre en formations ». Mais les conditions ne sont pas propices à une attaque aussi rapide. Il reste beaucoup de neige au sol. Avec la boue, elle entrave considérablement la progression des canons manœuvrés par les soldats. Le gros des troupes françaises se place en formations sans encombre, quoique de justesse. (Bourlamaque nous indique que Lévis, craignant qu'il n'y arrive pas, a ordonné un retrait sur la gauche qui aurait pu avoir de graves conséquences.) Les troupes légères britanniques prennent temporairement avantage sur l'avant-garde française, mais le perdent dès que le gros des troupes de Lévis entre en action. Les Français concentrent leur attaque sur les flancs britanniques. Au terme de combats acharnés, le flanc gauche s'effrite ; la ligne de combat est rompue. L'armée britannique se replie précipitamment dans Québec, ne conservant que deux de ses canons. Murray affirme, et l'on peut sans doute le croire, qu'il a été le dernier à passer les portes de la ville. Dans un premier compte rendu des victimes, il établit leur nombre à 1 104 officiers et hommes de troupe, dont 259 tués. Il n'est pas exclu toutefois que le décompte final ait été un peu plus élevé. De son côté, Lévis fait état de 833 victimes dans ses rangs, dont 193 tués. Cette « bataille de Sainte-Foy », ainsi qu'on la désigne habituellement, a fait couler plus de sang que celle de Wolfe²⁵.

Lévis s'apprête maintenant à assiéger Québec. S'il avait reçu de solides renforts de la France à ce moment-là, ainsi qu'il l'espérait, la ville serait peut-être tombée. Mais ce n'est pas ainsi que les choses se sont passées. Murray prend des mesures draconiennes pour rétablir la discipline et le moral dans ses troupes défaites ; il se consacre également

à mettre en place une défense active. De leur côté, les Français manquent de tout le nécessaire pour faire un siège. En particulier, ils ont peu de gros canons (le plus puissant, indique Lévis, n'est qu'un 24 livres [environ 11 kg]), et ils sont en mauvais état. Leurs batteries ouvrent le feu le 11 mai en visant principalement le point qu'ils savent le plus faible : la façade droite du bastion de la Glacière. Dès le lendemain, le journal de Murray fait état de dégâts alarmants dans ce secteur. Cependant, les Britanniques infligent aux Français, depuis les remparts, un feu très supérieur à celui que les assiégeants peuvent soutenir. Le feu continu des Français est si dommageable pour leurs propres canons, et la poudre se fait si rare, que Lévis est contraint, le 12, de limiter les tirs à vingt coups par canon et par jour²⁶. Ce n'est pas ainsi que l'on s'empare d'une forteresse... Mais Lévis garde l'œil rivé sur le fleuve. L'arrivée d'une escadre battant pavillon fleurdelisé résoudrait toutes ses difficultés.

Le premier bateau du printemps remonte le Saint-Laurent le 9, avant même que les batteries de Lévis n'entrent en action. Mais le vaisseau n'est pas français : il s'agit du *Lowestoft* britannique, bien connu dans ces eaux, qui avait porté le « drapeau bleu » de Holmes le jour de la victoire de septembre. Les hommes de la garnison hurlent à s'en rendre aphones pour saluer son arrivée – et défier les Français. Néanmoins, Lévis ne perd pas espoir. Il persiste résolument. C'est le soir du 15 mai que le coup fatal lui est porté : deux autres vaisseaux arrivent en vue de Québec et ils sont britanniques. Ce sont le *Vanguard*, un vaisseau de ligne, et le *Diana*, une frégate. Le lendemain, les trois bateaux britanniques attaquent et détruisent les frégates françaises qui soutiennent l'armée des assiégeants. La position de Lévis est devenue intenable. Le soir même, il lève le siège et se replie, abandonnant ses canons les plus lourds ainsi que certaines des pièces de terrain prises aux Britanniques le 28 avril²⁷.

Cette fois, c'est vraiment la fin. La puissance navale britannique a porté son coup fatal à la Nouvelle-France. Les opérations qui se déploient sur le reste de l'année ne constituent que des étapes sans surprises menant à une conclusion jouée d'avance. Peu à peu, l'énorme machine de guerre d'Amherst encercle la résistance française pour la broyer. Murray remonte le Saint-Laurent depuis Québec ; le brigadier William Haviland prend l'île aux Noix et investit le Richelieu ; le commandant en chef lui-même descend les rapides du Saint-Laurent depuis le lac Ontario. Tous trois convergent sur Montréal. C'est là que, le 7 septembre, Vaudreuil et Lévis ainsi que leurs hommes de troupe se trouvent face à l'armée d'Amherst. D'un côté, si l'on en croit Lévis, ils ne sont plus que 2 000 ; de l'autre, 17 000. Les Français n'ont d'autre choix que de capituler.

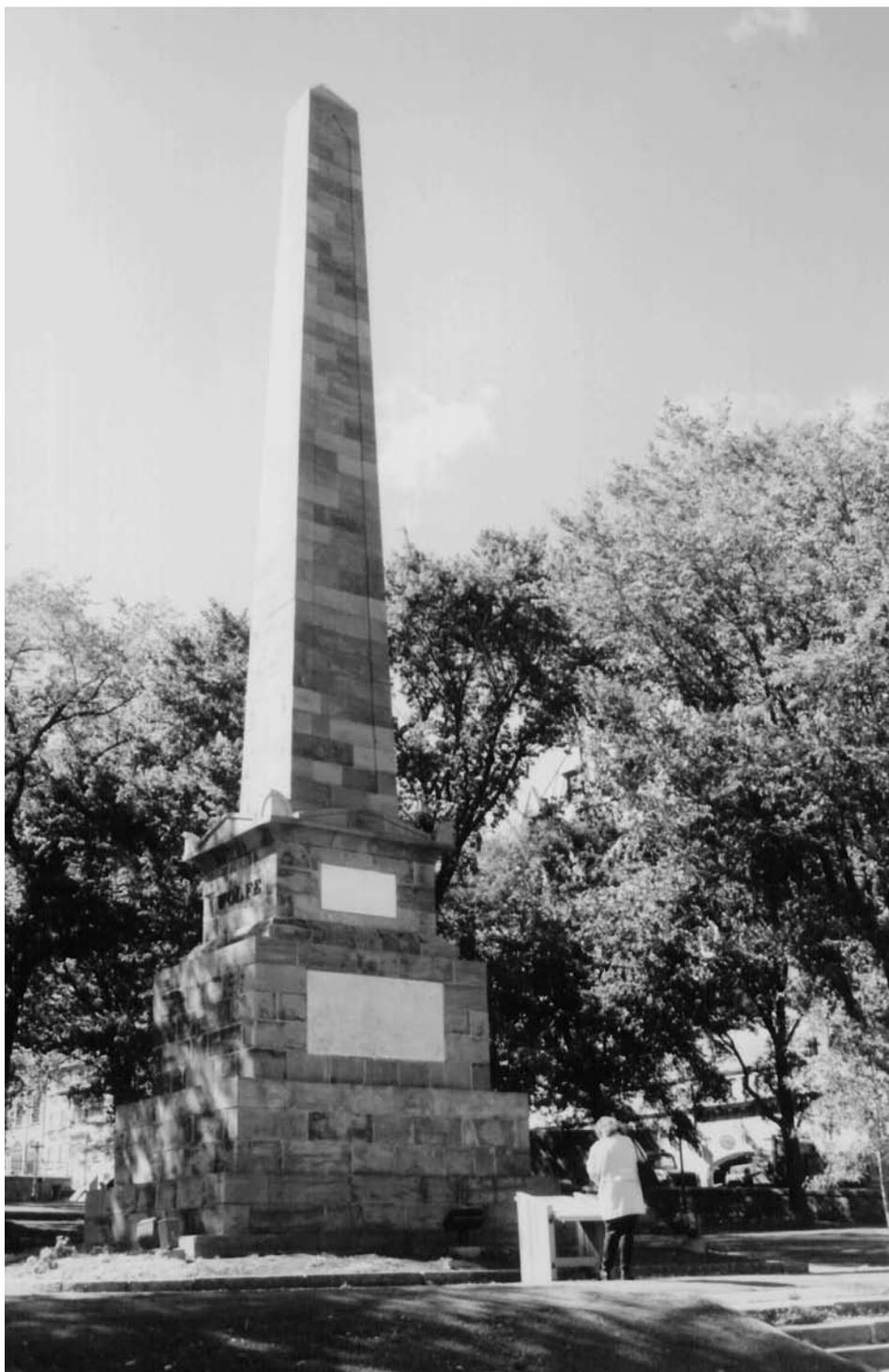
Les Britanniques se sont rendus complètement maîtres de la situation. Ils imposent des conditions de capitulation plus dures que celles qui avaient été fixées par Townshend et Saunders à Québec. N'ayant pas oublié les innombrables atrocités commises par les alliés indiens des Français, Amherst refuse les honneurs de la guerre aux vaincus. En

cette issue glorieuse d'un long chemin hérissé d'obstacles, il aurait fort bien pu se montrer plus clément envers les quelques survivants d'une armée qui s'était battue avec tant de vaillance. Lévis proteste vigoureusement auprès de Vaudreuil. Celui-ci lui répond qu'en tant que gouverneur il doit penser aux habitants de la colonie: il lui commande de se soumettre. Le général s'accorde néanmoins une satisfaction douce-amère en ordonnant à ses troupes de brûler leurs drapeaux « pour se soustraire à la dure condition de les remettre aux ennemis²⁸ ».

L'armée britannique prend possession de la ville de Montréal le 9 septembre. Quelque 2 100 officiers et hommes de troupe constituent tout ce qu'il reste des huit braves bataillons français. Ils déposent leur armement à la place d'Armes. Le Canada passe aux mains britanniques. Presque un an jour pour jour après la mort de Wolfe sur les plaines d'Abraham, l'histoire vient de parachever sa victoire déjà célèbre.



Page laissée blanche intentionnellement



Un hommage aux héroïques généraux: le monument à Wolfe et Montcalm se dresse sur la terrasse Dufferin, près de l'emplacement du Château Saint-Louis de l'époque, la résidence de Vaudreuil, dans la haute-ville. (Photo: Dianne Graves)

Les généraux de la bataille de Québec de 1759

Les historiens n'en auront certainement jamais fini d'analyser les événements extraordinaires qui se sont déroulés à Québec en 1759. Avant de conclure cet ouvrage, nous tenterons néanmoins d'en dresser ici un bilan humain et militaire. Le fameux monument qui se dresse dans le jardin des Gouverneurs surplombant la terrasse Dufferin rappelle les deux généraux à la mémoire. Depuis 1759, l'histoire pose sur les deux hommes un regard étonnamment peu catégorique. On ne risque par conséquent pas trop d'intensifier la confusion en ajoutant une voix au concert...

Du marquis de Montcalm, nous avons déjà beaucoup parlé. C'était un personnage courageux et charismatique qui a laissé jusque dans la France moderne le souvenir d'un héros national, ou peu s'en faut. Mais était-il un grand chef militaire? Certainement pas.

Montcalm avait d'importantes difficultés. Pendant un temps du moins, il a su les résoudre avec un certain succès. Il devait notamment relever le défi (et subir l'inconvénient) d'un commandement divisé – incontestablement, l'obstacle le plus considérable pour lui, car ses relations personnelles avec Vaudreuil ont toujours été déplorables. Mais on ne peut guère faire autrement que conclure, nous l'avons vu, que Montcalm lui-même portait en partie la responsabilité de l'acrimonie qui régnait entre le gouverneur et lui. Les documents d'archives montrent – cela aussi, nous l'avons évoqué – que Vaudreuil s'est moins immiscé dans les opérations de 1759 et a moins influé sur leur déploiement qu'on ne l'affirme en général.

Montcalm était sans aucun doute un officier très compétent. On ne saurait pour autant prétendre, comme Bougainville, qu'il a fait «une campagne digne de M. de Turenne¹». Certains l'ont jugé trop enclin à la défensive. Considérant la situation qui était la sienne à Québec, la défensive constituait toutefois la voie la plus

prometteuse, celle que lui dictaient ses moyens et les conditions dans lesquelles il devait faire face à l'ennemi. La bataille qu'il a finalement été contraint de livrer montre qu'il avait de bonnes raisons de se demander « comment se [comporterait] son armée », ainsi que l'écrivait Wolfe. La politique globale de Montcalm n'était pas dépourvue de finesse, bien au contraire. La preuve en est qu'elle a prodigieusement agacé Wolfe pendant très longtemps. Les lettres du général britannique attestent amplement des difficultés qu'elle lui a imposées. Les fortifications de la côte de Beauport constituaient assurément une mesure d'une grande efficacité – même si c'est apparemment à Lévis que l'on doit d'avoir étendu les défenses jusqu'à la Montmorency, et si le fil des événements montre que les lignes de Beauport auraient été beaucoup plus vulnérables sans ce prolongement. Du point de vue du commandement stratégique, on est tenté de placer Montcalm très au-dessus de Wolfe – mais une telle supériorité ne constitue pas un grand exploit. Montcalm s'est toutefois rendu coupable d'une erreur grave, qui s'avérera fatale en dernière instance. Les dispositions qu'il a prises pour les approvisionnements rendaient l'armée de terre française ainsi que la ville de Québec dépendantes au quotidien de leurs communications avec l'ouest. Or, ces communications pouvaient être facilement entravées, avec la conséquence que Montcalm serait ainsi forcé de se battre à découvert et que son système défensif s'effondrerait tout entier. Les Français ont été ici les victimes d'une hypothèse, presque d'un dogme, antérieur à la campagne, à savoir que la flotte britannique ne réussirait jamais à dépasser Québec pour déployer ses opérations en amont de la ville.

À un égard au moins, Montcalm a fait preuve d'une grave insuffisance : il ne possédait pas cette capacité, précieuse entre toutes, de percevoir les intentions de son adversaire. (On rappellera toutefois, à sa décharge, que Wolfe se comportait souvent d'une manière illogique et imprévisible, rendant ainsi très difficile toute anticipation de ses mouvements.) Quelques jours avant l'attaque de Wolfe à Montmorency, le 31 juillet, Montcalm exposait à Lévis sa conviction que le Britannique n'entreprendrait jamais un tel projet. Après l'évacuation du camp de Montmorency par les troupes britanniques, Montcalm n'a rien su deviner, une fois encore, du comportement futur de ses adversaires. Alors qu'ils se préparaient à débarquer, d'abord entre Saint-Augustin et Pointe-aux-Trembles, puis au Foulon, Montcalm croyait encore, selon tous les éléments d'information dont nous disposons actuellement, que la côte de Beauport constituait leur cible la plus probable, suivie du secteur compris entre Jacques-Cartier et Deschambault. N'ayant pas mesuré l'importance et la vulnérabilité de l'anse au Foulon, une zone dotée d'une piste par laquelle des canons pouvaient être hissés jusqu'aux plaines d'Abraham, il n'a pas jugé bon de prendre des mesures efficaces pour la protéger. Ce manquement sème un doute sérieux quant à sa capacité militaire.

Nous avons évoqué l'erreur tactique finale que Montcalm a commise le 13 septembre : en attaquant trop tôt, alors que Bougainville avançait déjà pour lui porter assistance, il a sacrifié sa meilleure chance de victoire. Cette impulsivité et cette impatience nerveuse qui lui rendaient les manières pompeuses de Vaudreuil insoutenables sont également la cause de cette décision peu judicieuse – et fatale. La débâcle française était probable ; mais le comportement et les décisions de Montcalm l'ont rendue inévitable. On doit, pour être un grand général, faire preuve d'un calme plus inébranlable et d'un jugement plus sûr.

Il faut ajouter ici que Montcalm n'a guère été soutenu par Bougainville, son ancien aide de camp – un homme brillant, certes, mais qui manquait d'expérience en tant qu'officier. Bougainville a failli dans sa mission consistant à garder le secteur en amont de Québec. Il n'a pas su veiller à ce que les postes les plus proches de la ville fassent preuve d'une vigilance suffisante, ni maintenir des communications adéquates entre ces postes, d'une part, et le camp de Beauport ainsi que son propre quartier général, d'autre part, ni prendre les mesures nécessaires pour que les postes soient avertis du fait que l'acheminement des provisions par bateau avait été annulé, en cette nuit fatale du 12 au 13 septembre ; enfin, il n'a pas su interpréter correctement les événements de cette nuit-là et avancer sur Wolfe pour le contrer. C'est ainsi que le général britannique a pu débarquer sans difficultés et que Bougainville est arrivé trop tard pour prêter main-forte à son commandant sur les plaines d'Abraham, le lendemain matin, à l'heure la plus critique des affrontements. L'inefficacité de Bougainville explique en bonne partie le fiasco français. Il est juste d'observer, toutefois, que sur l'ensemble des lettres que Vaudreuil et Montcalm lui ont écrites, et qui nous sont parvenues, aucune n'attire son attention sur le secteur du Foulon ; plusieurs, en revanche, l'incitent à redoubler de vigilance en amont de Cap-Rouge. On relèvera avec intérêt qu'une annotation au *Journal tenu à l'armée*, probablement de la main de Vaudreuil, souligne que, dans la foulée du conseil de guerre convoqué par le gouverneur le soir du 13 septembre (et au cours duquel il a été décidé de ne pas s'aventurer dans un autre combat), Bougainville devenait, de par son rang, le commandant de l'armée, quoiqu'il restât placé sous les ordres de Vaudreuil : la bonne fortune de ce jeune colonel et même ses talents, avaient sans doute éveillé des jalousies envers lui... Mais nous pouvons aussi nous demander si certains des officiers du conseil n'hésitaient pas, en réalité, à entreprendre une action aussi risquée sous la houlette d'un officier aussi peu expérimenté.

Maintenant, que doit-on penser de Wolfe ? Affirmera-t-on, comme Beckles Willson, que « ce jeune homme singulier était à la guerre ce que le jeune Pitt était à la politique, ou John Keats aux lettres » ? Ou partagera-t-on l'opinion formulée par le maréchal Lord Wolseley, puis développée par le professeur E. R. Adair, et selon

Les chemins de la gloire ne mènent qu'à la tombe



Le major général James Wolfe a été enterré dans le caveau familial de l'église St. Alfege, à Greenwich (ci-dessus, à gauche). Un impressionnant monument commémoratif lui est consacré dans l'abbaye de Westminster (ci-dessus, à droite); l'inscription sur le monument souligne: «Ayant surmonté, par ses capacités et sa valeur, tous les obstacles que lui opposaient le savoir-faire et la nature, il s'est éteint à l'heure victorieuse.» Plusieurs statues ont été érigées à la mémoire du général vainqueur, au Canada comme en Grande-Bretagne, notamment dans sa ville natale de Westerham, dans le Kent (ci-contre, à droite) et à Greenwich, où la statue, commandée par la population du Canada en 1930, se dresse aux abords de l'ancien Collège naval royal (à droite). (Photos: Dianne Graves)





Le marquis de Montcalm n'est pas aussi bien loti que son adversaire britannique au chapitre de la commémoration : une seule statue lui est consacrée à Québec (ci-dessus, à gauche). Sa dépouille elle-même n'a pas bénéficié de la même mise en terre pleine d'égards : Montcalm a été enterré dans un cratère creusé par une bombe dans le couvent des Ursulines de Québec. Sa sépulture a toutefois été ouverte par la suite et son crâne, exposé dans le couvent pendant de nombreuses années. Le commandant français a rejoint bon nombre de ses anciens soldats en 2002, quand ses restes ont été transférés au cimetière de l'Hôpital général de Québec (ci-dessus, à droite). C'est là également que sont enterrées les victimes françaises du siège, ainsi que certaines de ses victimes britanniques. Montcalm y repose, dans un nouveau parc commémoratif consacré aux victimes de la guerre de Sept Ans. (Ci-dessus, à gauche : Archives nationales du Canada, PA-10228; crâne : collection J. Ross Robertson, JRR3442, Toronto Reference Library; en haut, à droite : Dianne Graves)



À droite : Le 13 septembre 1759, les lignes de combat qui se dressent l'une en face de l'autre s'étirent sur presque un mille (1,6 km) de large. Seule l'extrémité sud des plaines d'Abraham a été préservée en tant qu'espace vert : ces lieux constituent aujourd'hui un agréable parc urbain. (Photo : Dianne Graves)



laquelle Wolfe ne fut jamais plus qu'un « bon officier régimentaire »? À moins que la vérité ne se situe quelque part entre ces deux extrêmes?

Quelles sont les qualités qui font les grands capitaines? Il faut premièrement savoir analyser les problèmes stratégiques avec une grande sûreté de jugement et relever leurs principaux axes, les forces et les faiblesses de la situation de l'ennemi et de la sienne propre; il faut aussi savoir élaborer un plan clair des opérations à partir de ces facteurs, dans le but d'en tirer le meilleur parti; il faut enfin savoir exécuter son plan d'une manière efficace en s'acheminant vers la victoire avec une énergie et une détermination capables de surmonter tous les obstacles.

À la lumière de ce portrait, Wolfe ne peut certainement pas être considéré comme un grand commandant militaire. Les capacités de stratège qu'il a déployées devant Québec aux mois de juillet et d'août 1759 s'avèrent tristement lacunaires. (S'agissant d'opérations touchant un théâtre des hostilités si restreint et faisant intervenir des forces si peu nombreuses, le terme de « stratégie » est certes bien ambitieux; mais c'est encore celui qui convient le moins mal ici.) Les lettres à Monckton que nous avons utilisées dans cet ouvrage, et qui, pour la plupart, étaient jusqu'ici inconnues des admirateurs de Wolfe autant que de ses critiques, témoignent amplement de son inefficacité à cette étape de l'affrontement. La litanie des plans qu'il a élaborés, abandonnés, puis ressuscités avec quelques variantes, constitue indubitablement la marque d'une prodigieuse indécision. Ainsi que nous l'avons vu, le plan final, celui qui a emporté la victoire, peut être considéré comme le huitième que le général Wolfe ait produit dans cette campagne. Son indétermination a atteint son point culminant le 20 juillet, quand il a élaboré le matin un nouveau plan supplémentaire (celui-ci consistant à débarquer en amont de la ville), a émis des ordres précis visant à l'exécuter le soir même, pour annuler finalement le tout en début d'après-midi. On ne s'étonnera pas que James Gibson ait considéré les événements de cette journée-là comme tout à fait extraordinaires. On ne reprochera pas non plus à Murray d'avoir écrit plus tard: « [Ses] ordres au cours de toute la campagne dénotent peu de fermeté, une absence de stratagème ou de constance² »; il ne s'agit là que de la stricte vérité. Pour les subordonnés immédiats de Wolfe, qui, contrairement au gros des troupes, savaient exactement ce qui se passait aux plus hauts niveaux, il était exaspérant et décevant au dernier point de servir sous son commandement.

Aux prises avec un problème stratégique qui persiste de semaine en semaine alors que l'été avance, et complètement inapte à le résoudre, Wolfe offre un spectacle pathétique. Le plus pitoyable de tous les personnages militaires est en effet, sans conteste, le général incapable de se décider. Wolfe n'était pas sans rappeler Hamlet.

[...] l'éclat originel de la détermination
 Ternit sous la blafarde lueur du raisonnement ;
 Et les entreprises les plus énergiques et les plus résolues,
 Sous ce jour, perdent leur cours
 Et perdent le nom d'action.

En ce qui concerne la décision qu'il prend, à la fin de juillet, d'attaquer à Montmorency, on y sent presque du désespoir. L'idée même de s'emparer de la redoute isolée pour obliger Montcalm à sortir de ses retranchements afin d'engager un combat défensif était pour le moins fantasque et ne constituait pas tant un plan qu'un succédané de plan. Naturellement, les brigadiers n'ont pas prisé cette manière de procéder. Ensuite, quand Wolfe constate, dans l'après-midi du 31, que ses calculs sont erronés et que la redoute ne peut être tenue, il se laisse emporter par une décision impulsive que rien ne semble justifier : tenter une attaque frontale extrêmement risquée sur l'extrémité des positions françaises la moins avantageuse. Même s'il avait réussi à établir son armée sur les hauteurs à cet endroit, le gros des troupes françaises se serait trouvé entre lui et la Saint-Charles et aurait ainsi été bien placé pour se replier en toute sécurité par-delà cette rivière et pour empêcher Wolfe de continuer d'avancer à partir de ses positions côtières lointaines. Comment reprocher à Montcalm, dans ces circonstances, de n'avoir pas cru que Wolfe s'apprêtait effectivement à l'attaquer dans ce secteur ?

Reste la question des dissensions entre Wolfe et ses brigadiers, nées de la requête qu'il leur a soumise en août, et leur demandant de se concerter pour déterminer le moyen le plus sûr d'attaquer l'ennemi. Nous avons indiqué déjà que le plan recommandé par les brigadiers, et qui consistait à abandonner le camp de Montmorency pour concentrer l'armée en amont de Québec afin d'y porter un grand coup, s'avérait plus judicieux que tous les expédients proposés jusque-là par Wolfe. Il permettait en effet aux troupes britanniques d'agir toutes ensemble et de tirer parti de la faiblesse fondamentale des positions françaises : leur dépendance vis-à-vis des approvisionnements alimentaires en provenance de l'ouest. En brisant les communications de Montcalm, ce plan visait à le contraindre à quitter ses positions défensives pour se jeter dans le combat. La suite des événements montre que c'est effectivement le résultat qu'il a eu. Il faut ici souligner, car cela n'a pas toujours été bien compris, que Wolfe a accepté et exécuté le plan des brigadiers dans ses dimensions essentielles et que cette décision a produit les résultats les plus heureux pour les Britanniques. En définitive, ce sont les brigadiers qui ont remis la campagne « sur les rails ».

Nous avons cependant relevé aussi que Wolfe a pris certaines distances par rapport aux recommandations des brigadiers. Ils lui conseillaient de débarquer en amont de Cap-Rouge. Après avoir donné des instructions en ce sens et ordonné le débarquement

entre Saint-Augustin et Pointe-aux-Trembles, Wolfe change d'avis : sans consulter qui que ce soit, semble-t-il, il décide de frapper à l'anse au Foulon. En oubliant pour le moment le fait, certes non négligeable, que le pari de Wolfe a réussi et qu'il l'a mené à la fameuse victoire, comparons ce plan à celui des brigadiers (un débarquement plus en amont du fleuve).

Le plan des brigadiers présentait l'avantage important d'être moins risqué. Le lieu proposé pour le débarquement se situait beaucoup plus loin du gros des troupes françaises que le Foulon, et les berges y étaient plus basses. Au Foulon, le débarquement ne pouvait réussir qu'à la condition de bénéficier de l'effet de surprise ; s'il avait été anticipé par l'ennemi, le projet aurait irrémédiablement dû être abandonné. Dans le secteur compris entre Saint-Augustin et Pointe-aux-Trembles, par contre, les Britanniques pouvaient débarquer même si les Français les attendaient sur la rive : du point de vue militaire, l'opération était envisageable. Par ailleurs, les troupes de débarquement ne pouvaient se heurter qu'à des forces relativement peu importantes. Dans le pire des cas, les hommes de Bougainville attendraient les Britanniques sur la rive ; mais une descente à cet endroit aurait donné à Wolfe une excellente occasion de battre Bougainville avant que Montcalm n'ait eu le temps de franchir les seize longs milles [25 km], au moins, qui séparaient Beauport de cette région pour venir lui porter secours.

Du point de vue stratégique, le secteur plus en amont du fleuve était aussi plus favorable aux Britanniques que l'autre. Il leur permettait d'atteindre leur objectif premier : se placer entre les Français et leurs approvisionnements et contraindre ainsi Montcalm au combat. Il offrait par ailleurs aux Français moins de possibilités de retraite convenable s'ils perdaient la bataille. Les plaines d'Abraham, elles, leur permettaient de se replier par-delà un cours d'eau, en l'occurrence la rivière Saint-Charles, puis, sous la protection de ce même obstacle, de poursuivre leur retraite vers l'ouest, par la route intérieure traversant Charlesbourg et les deux Lorettes – ce qu'ils ont d'ailleurs fait. Le secteur en amont de Saint-Augustin ne leur aurait pas procuré ces avantages. À environ quatre milles [6,5 km] à l'est de Pointe-aux-Trembles, la route intérieure rejoint celle qui longe le fleuve ; à l'ouest de ce point n'existait plus, à l'époque, aucune route intérieure. Si les Britanniques avaient coupé la voie du fleuve en cet endroit, les Français se seraient donc trouvés pris au piège – sauf à s'enfuir à travers bois³. Rien ne nous permet toutefois d'affirmer que les brigadiers de Wolfe possédaient cette information concernant les routes.

En renonçant au secteur de Pointe-aux-Trembles pour ordonner le débarquement au Foulon, Wolfe abandonnait par conséquent un plan judicieusement conçu au profit d'un autre, moins prometteur. Le débarquement au Foulon présentait néanmoins certains avantages. Nous avons vu que Wolfe avait tout à fait raison d'écrire à

Monckton : « [J'ai] désigné l'endroit qui se prête le mieux à l'attaque. » Le Foulon procurait aux Britanniques deux bataillons supplémentaires sur le champ de bataille – un renfort non négligeable. En outre, ainsi que la suite des événements l'a montré, il permettait à Wolfe de frapper là où l'ennemi l'attendait le moins. C'est un but que tous les généraux s'efforcent d'atteindre, car la surprise est une arme de premier plan dans les batailles. La question se pose néanmoins : Wolfe savait-il que le Foulon était si piètrement gardé ? S'il savait qu'il ne s'y heurterait à aucune opposition sérieuse, le plan qu'il a finalement adopté nous apparaît sous un jour beaucoup plus favorable. Mais, s'il s'est contenté d'espérer surprendre les hommes de Vergor en pleine sieste, alors sa décision n'est plus aussi digne de notre admiration. Nous avons dit déjà que nous ne savions pas sur quel renseignement Wolfe s'est fondé pour courir ce risque, ni même s'il possédait quelque renseignement que ce soit susceptible de l'aider dans cette matière. Rien n'étaye la thèse selon laquelle un ou plusieurs Français auraient trahi leur camp. Il est possible que Wolfe ait obtenu de l'information sur la situation au poste du Foulon auprès d'un déserteur. Mais il est tout aussi possible qu'il ne possédait en réalité aucune donnée sur ce poste, et qu'il a agi sur la seule foi de ses propres observations ; on se rappellera qu'il avait constaté l'existence d'un chemin praticable à cet endroit et que ce sentier lui avait alors semblé n'être gardé que par un nombre restreint d'hommes.

On a beaucoup reproché à Wolfe d'avoir placé son armée dans une position très incertaine : le chemin du Foulon se serait révélé extrêmement hasardeux pour se replier en cas de défaite. En réalité, ainsi que nous l'avons vu, il était beaucoup moins ardu qu'on ne le dit souvent. Moyennant quelques améliorations, il a permis de déplacer plus d'une centaine de pièces d'artillerie dans les cinq jours qui ont suivi la bataille. Par ailleurs, la supériorité militaire de l'armée de Wolfe, en compétence à défaut du nombre, lui procurait l'assurance de vaincre les Français s'il arrivait à les contraindre au combat à découvert. Ses lettres qui nous sont parvenues montrent qu'il avait toute confiance en la qualité de son armée ; les événements du 13 septembre nous prouvent qu'il avait raison sur ce point. Le risque qu'il a pris en livrant bataille sur les plaines était donc parfaitement justifié.

On a souvent souligné, par contre, que sa victoire semblait plutôt due à un enchaînement d'heureux hasards sur lesquels Wolfe ne pouvait pas compter *a priori*, en dépit de sa brillante intelligence. Les Français avaient prévu faire descendre des bateaux d'approvisionnement depuis l'amont du fleuve cette nuit-là ; ils avaient ordonné à leurs postes de les laisser passer ; ces bateaux n'ont finalement pas été envoyés et les postes n'ont pas été avertis du fait que l'opération avait été annulée ; des déserteurs sont arrivés dans le camp anglais en annonçant le mouvement que les Français avaient prévu cette nuit-là, permettant ainsi à l'astucieux Écossais de faire passer les bateaux

britanniques pour des embarcations françaises; Bougainville n'a pas su détecter ni suivre les déplacements britanniques; enfin, le détachement de Vergor n'a pas assuré une garde assez vigilante des lieux... Décidément, la bonne étoile de l'armée britannique étincelait de tous ses feux cette nuit-là!

Il est évident qu'un peu moins de bonne fortune dans l'un ou l'autre de ces aspects de l'opération aurait pu causer la perte de l'entreprise dans son ensemble. Il n'est cependant pas vrai que Wolfe, en adoptant un plan si audacieux, a risqué son armée tout entière. Bigot rapporte une anecdote pour le moins intéressante⁴. Les officiers britanniques, dit-il, lui ont indiqué que Wolfe ne s'attendait pas à réussir, mais qu'il trouvait un certain réconfort dans la conviction qu'en cas d'échec au Foulon seule sa garde avancée de 200 hommes serait sacrifiée. Si les postes français avaient été vigilants et avaient ouvert le feu, l'ensemble des troupes auraient réembarqué et la flotte aurait fait voile vers l'Angleterre une semaine plus tard. En quittant le Saint-Laurent vaincu, Wolfe aurait également déserté les manuels d'histoire – du moins, peut-on le supposer. Les propos de Bigot ne sont pas exactement confirmés par quelque document britannique que ce soit. Néanmoins Barré, en indiquant que Wolfe lui avait ordonné de suspendre le débarquement, leur confère un certain relief. Townshend évoque par ailleurs l'événement dans une lettre adressée à Murray en 1774: «L'avis du général était qu'il fallait tenter l'expérience s'il la jugeait réalisable⁵.» Bigot, en somme, semble avoir dit la vérité.

Du point de vue stratégique, donc, et toujours indépendamment de son résultat, le plan de Wolfe consistant à débarquer au Foulon n'était pas vraiment bien pensé. «[La] chance et la bonne ou mauvaise fortune ont leur part dans la guerre», avait-il écrit après Rochefort. Certes. Il convient néanmoins de ne pas tenter le sort inutilement. Une meilleure solution s'offrait à Wolfe: le débarquement plus en amont du fleuve que ses brigadiers lui recommandaient. Ce plan aurait atteint l'objectif stratégique visé d'une manière plus satisfaisante, et à moindre risque. Le fait que Wolfe a remporté la victoire ne doit pas nous faire oublier les lacunes de ses décisions et de son plan, car c'est en grande partie à la chance qu'il doit d'avoir triomphé. Or, un plan d'attaque qui a besoin d'une telle dose de hasards heureux pour réussir ne peut pas être considéré comme valable.

Une quinzaine d'années après les événements historiques de Québec, Townshend et Murray ont échangé des lettres à leur sujet. Murray souhaitait écrire un récit des campagnes américaines, souhait qu'il n'a apparemment pas concrétisé – ou, s'il l'a fait, son texte n'est pas parvenu jusqu'à nous. En ce qui concerne la discorde de 1759, Townshend avait pris quelques années d'âge et se montrait plus prudent et plus tolérant; il conseilla à Murray de reconsidérer le projet qu'il avait d'attaquer Wolfe à partir

des propos de Barré: «Le public, écrivit-il, admire M. Wolfe pour nombre de ses qualités éminentes et révere sa mémoire.» Lui-même était un peu las, confessait-il, d'entendre parler de l'expédition de Québec: entre un ouvrage portant sur ces événements et un autre qui traiterait des opérations de Tanjore, en Inde (1773), il choisirait plutôt le second. Mais Murray n'avait rien perdu de son acrimonie envers Wolfe. Il répondit à Townshend d'une plume sarcastique et dédaigneuse⁶.

Je ne sache pas que l'intention de M. Wolfe ait jamais été d'amener l'ennemi à s'engager dans une action générale. Son rejet du projet de débarquement en amont de la ville, par les redans [radeaux?], avant que nos bateaux n'aient dépassé la place; son refus d'exécuter le plan proposé par M. Palliser et consistant à assaillir [la basse-ville de] Québec; son attaque absurde, illuminée, des lignes ennemies à Beauport; et enfin son abandon de cette entreprise sensée, si bien concertée, visant à débarquer à Pointe-aux-Trembles où, sans opposition et avec l'ensemble de son armée et de l'artillerie, il aurait pu prendre position et se retrancher entre l'ennemi et ses approvisionnements; ce à quoi il faut ajouter cette tentative presque impossible du Foulon, mais néanmoins victorieuse grâce à la Providence; et nombre, et nombre d'autres événements... tout cela constitue pour moi la preuve irréfutable que mes conjectures sont fondées.

Dieu me garde, Monsieur, d'interrompre vos amusements: profitez bien de Tanjore, tandis que je cognerai ma tête d'Écossais obstiné contre l'admiration et la révérence que la populace anglaise se plaît à consentir à la mémoire de M. Wolfe.

En soutenant qu'il n'avait pas l'intention de déclencher une action générale, Murray était certes très injuste envers Wolfe – ainsi que Townshend le lui avait d'ailleurs fait observer. Si l'on peut en croire les lettres et les rapports de Wolfe, tel a toujours été, au contraire, son principal objectif. En revanche, les critiques plus détaillées que Murray formule au sujet de sa stratégie, particulièrement l'abandon du plan de Pointe-aux-Trembles, ne peuvent pas être écartées d'un revers de la main.

Mais, pour rendre pleinement justice à Wolfe, on ne saurait arrêter ici l'analyse de ses faits et gestes. Le général se présente sous un jour bien différent dès que l'on délaisse la stratégie pour s'intéresser à la tactique, c'est-à-dire à la manière de diriger la bataille. Quels qu'en soient le ou les auteurs, le plan de l'approche et du débarquement au Foulon était admirable et a été mis en œuvre d'une manière tout aussi remarquable. Wolfe a orchestré irréprochablement les préparatifs ainsi que la bataille elle-même. Il est vrai qu'on ne peut si facilement oublier les allégations de Barré selon lesquelles il aurait renversé un ordre déterminant du général; il n'est pas exclu que le côté

«hamlétien» de Wolfe se soit pleinement exprimé jusqu'à cette heure tardive... Il est vrai aussi que les erreurs de l'ennemi l'ont aidé considérablement. Mais, du moment où il a posé le pied sur la côte jusqu'à celui où il a subi la blessure qui lui serait mortelle, il a dirigé les opérations d'une main efficace et ferme. Il s'est montré alors aussi résolu qu'il avait été indécis dans ses longues semaines d'hésitations futiles. Sa petite armée s'est déplacée avec souplesse et rapidité; aucun mouvement inutile n'a été mis en œuvre. Notons enfin que, deux heures après le premier débarquement, Wolfe occupait le terrain qu'il s'était fixé pour but; six heures plus tard, il avait gagné sa bataille – et trépassait.

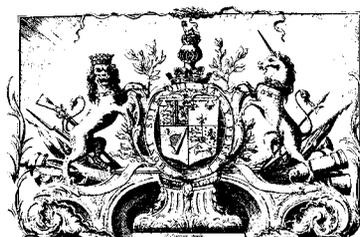
Il n'est pas donné à tous les généraux d'être à la fois grand stratège et bon tacticien. On se rappellera que Lord Montgomery, tout en admettant, au moins de manière implicite, que Rommel, son rival, possédait de bonnes compétences tactiques, disait par ailleurs de lui, sans s'encombrer de fioritures, qu'il n'était pas un stratège. Rommel, ainsi que nous le savons maintenant, écrivait de son côté, dans ses notes sur la campagne de Normandie, qu'il serait bien difficile d'accuser Montgomery d'avoir jamais commis quelque erreur stratégique sérieuse que ce soit – mais qu'il se distinguait moins en tant que tacticien... Wolfe était un piètre stratège: il faisait partie de ces officiers auxquels il ne faut pas confier un commandement autonome d'importance. Il est par ailleurs probable qu'à cet égard, du moins, ses compétences ne se seraient jamais améliorées vraiment. En tant que commandant d'un champ de bataille, par contre, pour autant que l'on puisse en juger sur sa très courte carrière, il méritait le plus grand respect. C'était un homme d'une hardiesse personnelle immense, et qui semble presque avoir pris quelque plaisir à se trouver sous le feu de l'ennemi. C'est en grande partie pour cette raison qu'il jouissait d'un prestige et d'une réputation considérables parmi les officiers et les hommes de troupe placés sous ses ordres. Il était, semble-t-il, capable, dans l'action, de prendre rapidement des décisions très justes. Toutes ces qualités faisaient de lui un excellent organisateur et meneur d'hommes dans les batailles.

On pourra rétorquer que les agissements de Wolfe à Montmorency, le 31 juillet, réfutent cette appréciation. Les décisions qu'il a prises d'attaquer dans ce secteur – autant la première, qui consistait à prendre la redoute, que la seconde, qui visait à tenter une attaque frontale à grand déploiement – se sont révélées peu judicieuses; mais elles ne font que confirmer l'insuffisance de ses compétences en matière de planification. La seule décision tactique clairement arrêtée qu'il a prise ce jour-là consistait à se retirer: c'était une bonne décision, prise au bon moment. Ce repli, par ailleurs, a été mis en œuvre de manière impeccable.

On ne doit pas conclure de ce qui précède que Wolfe n'était guère plus qu'un «bon officier régimentaire». Il faut en effet bien plus qu'un bon officier régimentaire pour diriger une troupe nombreuse et la mener dans l'action avec autant d'énergie,

d'efficacité et d'autorité que Wolfe l'a fait le 13 septembre. Il serait plus juste de dire que les talents militaires de Wolfe étaient simplement ceux d'un bon tacticien. Dans le jargon de la Deuxième Guerre mondiale, on dirait qu'il avait « ses limites ». On pourrait dire, en termes militaires modernes, qu'il aurait pu devenir un excellent commandant de corps d'armée, mais guère plus. Dans les missions consistant à diriger, motiver et organiser les hommes sur le champ de bataille ainsi qu'à s'acquitter de tâches prescrites par un commandement supérieur, il se serait révélé extraordinairement compétent et aurait été un bras droit inestimable, un peu comme Sir Brian Horrocks l'a été pour Lord Montgomery en Afrique et dans le nord-ouest de l'Europe.

Montcalm et Wolfe, quoique très dissemblables à bien des égards, avaient également plusieurs points communs. Tous deux étaient des soldats combattifs et courageux. Tous deux étaient affligés de défauts du tempérament et de la personnalité qui les entravaient dans leurs rapports avec leur entourage, et à un point tel que leur efficacité militaire s'en trouvait diminuée. Tous deux possédaient un certain talent pour la chose militaire. Enfin, leurs aptitudes, à tous deux, ont été grossièrement exagérées par des historiens sentimentaux et partiaux qui se sont laissé emporter par le romanesque des circonstances dans lesquelles les deux généraux se sont battus et sont morts, dans cette extraordinaire campagne du Saint-Laurent d'il y a deux cents ans.



Page laissée blanche intentionnellement

Annexes

Page laissée blanche intentionnellement

Correspondance de Wolfe avec les brigadiers, août 1759

MÉMOIRE DE WOLFE AUX BRIGADIERS

(Archives nationales du Canada, Ottawa, groupe de manuscrits (Manuscript Group) 18, M, collection Northcliffe, série 2, archives Townshend, document apparemment écrit de la main de Wolfe)

Afin que le service public ne souffre pas de l'indisposition du général, il supplie les brigadiers d'avoir la bonté de se rencontrer et de se concerter pour le bien du service public, dans le but d'envisager les meilleurs moyens d'attaquer l'ennemi.

Si l'armée française est attaquée et défaite, le général conclut que la ville se rendrait sur-le-champ, car il constate qu'ils n'ont guère de provisions dans la place.

Le général est d'avis que l'armée doit être attaquée de préférence à la place, en raison des difficultés qu'il y aurait de passer de la basse à la haute-ville; dans une telle tentative, ni les canons des vaisseaux ni ceux de nos propres batteries ne pourraient être d'une grande utilité.

Il existe trois méthodes pour attaquer leur armée.

1. — par temps sec, un important détachement peut, en marchant un jour et une nuit, arriver à Beauport (en traversant la Montmorency à huit ou neuf milles^{NdlT} plus haut) avant l'aube du lendemain – il est probable qu'ils seraient découverts dans leur marche des deux côtés de la rivière – si un tel détachement pénètre leurs retranchements et que le reste des troupes sont prêtes, les conséquences en seraient bien prévisibles.
2. Si les troupes cantonnées ici passent le gué près de la chute et marchent dans la nuit directement sur la pointe de Beauport – l'infanterie légère possède de bonnes chances de gravir la colline boisée, en essayant différents endroits; et, se déplaçant rapidement sur la droite, découvrirait vite un endroit propice pour le reste de l'opération: la redoute du haut doit être attaquée et tenue par une compagnie de grenadiers – le brigadier Monckton doit se tenir prêt, face à la pointe de Beauport, à débarquer dès que nos gens auront gravi la colline – et des signaux pourront avoir été convenus à cette fin.
3. Toutes les troupes sélectionnées de l'armée attaquent Beauport aux basses eaux – une division traverse le gué une heure plus tôt; l'autre attaque –

NB pour la première éventualité – Il suffit que l'eau commence à se retirer, un peu avant l'aube ou à l'aube.

Pour les deux autres, il vaudrait mieux les tenter à marée basse – environ une demi-heure avant le jour – Le général estime que le pays doit être détruit et ruiné, autant que faire se peut dans le cadre de notre opération plus capitale.

N[ote] Il y a des guides dans l'armée pour le détachement en question.

NdlT: 1 mille = environ 1,6 km.

LA RÉPONSE DES BRIGADIERS

(Public Record Office, manuscrits Chatham, dossier 50, transcription aux Archives nationales du Canada, groupe de manuscrits [MG] 23, A2, manuscrits Chatham, et fac-similé partiel dans R. H. Mahon, Life of General the Hon. James Murray [London, 1921])

Pointe-Lévy, le 29 août 1759

Nous nous sommes rencontrés ce jour, pour répondre au désir du général Wolfe, afin de nous concerter pour le bien du service public, dans le but d'envisager les meilleurs moyens d'attaquer l'ennemi. Nous avons lu les instructions privées de Sa Majesté, que le général a bien voulu nous communiquer, et avons considéré quelques-unes de ses propositions eu égard à nos opérations futures; nous estimons de notre devoir de soumettre notre opinion, telle qu'elle est indiquée ci-dessous.

La puissance naturelle des positions de l'ennemi, entre la rivière Saint-Charles et la Montmorency, renforcée maintenant par tout l'art de ses ingénieurs, rend la défaite de leur armée en cas d'attaque extrêmement douteuse. La facilité de leurs communications le long de la côte leur procure, par rapport à notre attaque éventuelle par le gué de la Montmorency et par des embarcations qui ne seraient pas protégées par le feu de nos vaisseaux, un avantage très évident, ainsi que le prouve la tentative récente. Il nous semble par ailleurs que cette partie de l'armée qui devrait marcher à travers bois sur neuf milles pour remonter la Montmorency afin de surprendre leur camp serait ainsi exposée au risque d'être découverte et à l'inconvénient de combats incessants dans les bois. Même à supposer que nous puissions prendre pied sur la côte de Beauport, le marquis de Montcalm aurait encore tout loisir de défendre le passage de la rivière Saint-Charles jusqu'à ce que la place soit suffisamment approvisionnée à partir des bateaux et des magasins du haut, dont il semble que leurs vivres leur parviennent.

Nous sommes par conséquent d'avis que le moyen le plus prometteur pour frapper l'ennemi d'une manière efficace serait d'amener les troupes sur la rive sud et de diriger les opérations vers l'amont de la ville. Quand nous nous établirons sur la rive nord, le général français devra nous combattre selon nos propres conditions; nous nous tiendrons entre lui et ses provisions, et entre lui et son armée opposée au général Amherst.

S'il nous livre bataille, et que nous le défaisons, Québec et probablement le Canada tout entier seront à nous, ce qui constituerait un avantage très supérieur à celui que nous pourrions espérer d'une attaque sur la côte de Beauport. Advenant que l'ennemi puisse traverser la rivière Saint-Charles avec une force suffisante pour s'opposer à cette entreprise, nous pourrions encore exécuter avec plus de facilité et de probabilité de réussite la troisième proposition du général (laquelle est, selon nous, la plus recommandable de toutes celles qu'il formule) ou tenter autre chose sur la rive de Beauport, qui serait alors nécessairement affaiblie par l'envoi de détachements pour s'opposer à nos hommes en amont de la ville.

En ce qui concerne l'opportunité d'attaquer immédiatement, ou de reporter cet assaut pour, le plus efficacement possible, empêcher les récoltes, et détruire d'autre façon la colonie, ou dans l'intention de faciliter les opérations de l'armée du général Amherst qui s'avance maintenant dans le cœur du pays, nous ne saurions nous permettre de conseiller sur ce point, mais sommes pleinement convaincus que la progression de ses troupes a été déterminée et doit sans doute dépendre encore de la rétention de la plus grande part des forces ennemies de ce côté, pour la défense de leur capitale.

Nous ne saurions conclure sans assurer le général du fait que, quelle que soit la décision qu'il prenne, il trouvera toujours en nous les serviteurs les plus sincères et les plus empressés à exécuter ses ordres.

Robt. Monckton.

Geo. Townshend.

Ja. Murray

PLAN DES OPÉRATIONS RÉSULTANT DE LA RÉPONSE QUI PRÉCÈDE

(Archives nationales du Canada, Ottawa, groupe de manuscrits 18 M, Collection Northcliffe, série 2, archives Townshend, XII, copie au propre)

Il est proposé de retirer les ordonnances et les troupes de la Montmorency dans trois jours, en commençant par l'artillerie lourde demain soir, les approvisionnements devant être transportés directement au bord de l'eau pour gagner du temps.

Les troupes seront transportées jusqu'à l'île d'Orléans; certains corps pourront, de là, partir demain soir pour aider à mettre les ouvrages de la pointe d'Orléans en bonne condition défensive. Les malades seront transportés après-demain, date à laquelle les hôpitaux devront disposer des approvisionnements leur étant nécessaires. À prévoir: six cents hommes de la marine et des troupes de Hardy pour la défense d'Orléans; six cents pour Pointe-Lévy; un millier pour les batteries.

L'armée prendra campement de l'autre côté de l'Etchemin. Autant de transports qu'il sera nécessaire pour emporter deux mois de provisions devront être mobilisés à la première occasion. Les bateaux de la flotte feront débarquer 2 500 hommes; le reste des troupes ou quelque partie d'entre elles seront placées à bord des vaisseaux qui devront être stationnés de manière à pouvoir débarquer les hommes aussi rapidement que possible pour prêter main-forte aux premières troupes ayant mis pied à terre. Il ne peut se présenter aucune difficulté à débarquer de nuit sans la moindre perte; cette opération peut se faire en n'importe quel point sur une étendue de quatre lieues, entre les hauteurs de St. John et la rivière Carouge [du Cap-Rouge]. Deux tentatives pourront être faites, la réussite de l'une ou l'autre étant suffisante; si les transports ne peuvent être mobilisés en quelques jours, l'entreprise ne doit pas pour autant être retardée d'un instant; nous avons suffisamment de chariots pour établir un dépôt au camp Itchmen [Etchemin] et nous disposons en outre des ressources de nos bateaux qui, en tout temps, nous le savons maintenant, peuvent passer et repasser devant la ville sans interruption.

Autre méthode pour débarquer sur la rive nord

Deux mille hommes embarquent à Pointe-Lévy dans les bateaux, à marée basse, au milieu de la nuit; à l'aube, ils auront dépassé la ville et débarqueront en un lieu propice pour l'objectif visé, à une demi-lieue au-dessus de la rivière du Cap-Rouge. La même nuit, les troupes montent au camp Etchemin déjà mentionné; avant cela, il conviendra de placer dans les bateaux déjà stationnés en amont de la ville autant de troupes qu'ils pourront en contenir; cela peut se faire à partir du poste de Gorham en trois nuits sans éveiller le moindre soupçon, par les bateaux se trouvant déjà à l'ouest de la ville; mais, pour cet objectif, les vaisseaux qui se trouvent maintenant vers le haut doivent descendre en un lieu convenable. Les vaisseaux se trouvant déjà en amont de la ville transporteront pour la durée requise deux mille hommes; par conséquent, quatre mille hommes peuvent être débarqués en une même marée sans éveiller le plus petit soupçon chez l'ennemi; les autres pourront être amenés avec l'artillerie nécessaire le lendemain, à partir du camp Etchemin.

Dépêche de Wolfe à Pitt, 2 septembre 1759

Cette célèbre dépêche a rarement été imprimée dans son intégralité. Les deux paragraphes commençant par « Dès mon arrivée dans ce pays » ont été retranchés du texte en 1759. Doughty, Willson, etc., n'ont pas relevé ce retrait ; par contre, le document est reproduit dans son intégralité dans Kimball¹. Le texte ci-dessous est celui qui a été publié dans le Registre annuel (*Annual Register*) de 1759, lequel est d'une lecture plus aisée à notre époque moderne que le manuscrit conservé au Public Record Office (Colonial Office 5/51, transcription aux ANC, MG 11), de par l'épellation des mots, la ponctuation et l'utilisation des majuscules^{NdlT}. Cependant, les passages retranchés dans le Registre annuel, ou qui s'écartent d'une manière significative du document conservé dans Colonial Office 5, sont reproduits tels qu'ils figurent dans ce dernier document.

Quartier général de Montmorency,
Fleuve Saint-Laurent, 2 septembre 1759.

MONSIEUR,

J'aimerais avoir, en cette occasion, l'honneur de vous transmettre un compte rendu plus favorable des progrès de l'armée de Sa Majesté. Mais les obstacles que nous avons rencontrés dans les opérations de cette campagne sont plus importants que nous ne pouvions raisonnablement le craindre ou devons le prévoir. La raison n'en est pas tant le nombre des ennemis, bien qu'il soit supérieur à celui de nos hommes, que la puissance naturelle du pays, sur laquelle le marquis de Montcalm semble, à juste titre, beaucoup s'appuyer.

Quand j'ai appris que des secours de toutes natures avaient été apportés dans Québec ; que cinq bataillons de troupes régulières, auxquels il faut ajouter les meilleurs habitants de ce pays, certaines des troupes de la colonie et tous les Canadiens en capacité de porter les armes, en plus de plusieurs nations de Sauvages, avaient pris pied sur le terrain dans une position très avantageuse, je ne pus pas me flatter de jamais être en mesure de soumettre la place. J'ai cherché néanmoins l'occasion d'attaquer l'armée ennemie, sachant bien que je serais en mesure de me battre contre ces troupes et qu'une victoire pourrait les disperser.

Nous les avons trouvées en campement le long de la côte de Beauport, de la rivière Saint-Charles jusqu'à la chute Montmorency, et retranchées en chacun des points accessibles de cette étendue. Le 27 juin, nous avons débarqué sur l'île d'Orléans, mais avons reçu un message de l'amiral nous indiquant qu'il y avait certains motifs de penser que l'ennemi avait de l'artillerie et des hommes à Pointe-Lévy ; j'ai détaché le brigadier Monckton avec quatre bataillons pour les en déloger. Il a passé le fleuve le 29 au soir et a marché toute la journée du lendemain jusqu'à la

NdlT: Cette remarque ne s'applique évidemment pas à la présente traduction française.

pointe; il a contraint les irréguliers de l'ennemi à se replier et s'est rendu maître de ce poste. En cette occasion, l'avant-garde eut deux ou trois escarmouches avec les Canadiens et les Indiens; elles n'ont causé que peu de pertes, d'un côté comme de l'autre.

Le colonel Carleton a marché avec un détachement jusqu'à la pointe la plus occidentale de l'île d'Orléans, d'où nos opérations étaient susceptibles de s'amorcer. Il s'avérait absolument nécessaire de prendre possession de ces deux pointes et de les fortifier car, de l'une ou de l'autre, l'ennemi aurait pu empêcher tout vaisseau de se trouver dans le bassin de Québec, ou même dans les deux milles de celui-ci.

Des batteries de canons et de mortiers ont été érigées très promptement à Pointe-Lévy afin de bombarder la ville et les magasins et d'endommager les ouvrages et les batteries. L'ennemi, ayant aperçu ces ouvrages en état d'avancement, a passé le fleuve avec 1 600 hommes pour les attaquer et les détruire. Par mauvaise fortune, ils sont tombés dans la plus grande confusion, se sont tirés les uns sur les autres et sont repartis d'où ils venaient; nous avons perdu là une occasion de défaire ce détachement nombreux. L'effet de notre artillerie a été si grand (bien qu'il s'exerçât par-delà le fleuve) que la haute-ville est considérablement endommagée, et la basse-ville entièrement détruite.

Les travaux pour la sécurité de nos hôpitaux et magasins sur l'île d'Orléans étant terminés, le 9 juillet au soir, nous avons passé le chenal du nord et avons établi notre campement près du flanc gauche de l'ennemi, avec la rivière Montmorency entre nous. Le lendemain matin, la compagnie de Rangers du capitaine Dank, étant postée dans un bois pour couvrir quelques hommes à l'ouvrage, a été attaquée et défaire par un groupe d'Indiens; le nombre de ses blessés et tués était si élevé qu'elle en a presque été mise hors de combat pour le reste de la campagne; l'ennemi a également souffert dans cette affaire et a été repoussé à son tour par les troupes les plus proches.

À l'est de la chute, le terrain semblait plus élevé que du côté de l'ennemi (et, de fait, il l'est); il importait donc de s'en rendre maître d'une manière qui nous soit utile. On trouve par ailleurs, en bas de la chute, un gué qui peut être passé quelques heures durant à la fin du reflux et au début de la marée montante. J'avais quelque espoir de trouver le moyen de passer la rivière plus haut afin de battre M. Montcalm en des termes moins désavantageux que ceux d'une attaque directe sur ses retranchements. En effectuant la reconnaissance de la rivière Montmorency, nous l'avons découverte guéable à environ trois milles vers le haut; cependant, la rive opposée est retranchée, et si abrupte et boisée qu'il serait vain de tenter le passage à cet endroit. L'escorte a été deux fois attaquée par les Indiens, qui ont été autant de fois repoussés; mais, dans ces affrontements, quarante de nos officiers et hommes de troupe ont été tués ou blessés.

Le 18 juillet, deux vaisseaux de guerre, deux sloops armés et deux transports avec quelques troupes à bord ont passé la ville sans subir aucune perte et sont entrés dans le haut du fleuve. Cela m'a permis d'assurer la reconnaissance du pays en amont, où j'ai trouvé les mêmes précautions du côté de l'ennemi, et de grandes difficultés du nôtre, en raison de la nature du terrain et des obstacles entravant nos communications avec la flotte. Mais je craignais surtout que, si nous avions débarqué entre la ville et la rivière du Cap Rouge, la troupe débarquée en premier ne pourrait bénéficier de renforts avant d'être attaquée par l'armée tout entière de l'ennemi.

Nonobstant ces difficultés, j'ai envisagé une fois de faire une tentative à St. Michael [Saint-Michel], à environ trois milles en amont de la ville. Mais je constate alors que l'ennemi se montre vigilant face au projet, qu'il s'y prépare et qu'il a apporté de l'artillerie ainsi qu'un mortier (qu'à

si courte distance de Québec il n'aura aucune difficulté à accroître selon son bon plaisir) pour faire feu sur les bateaux ; et comme il doit s'écouler de nombreuses heures avant que nous puissions les attaquer (à supposer même que la nuit nous soit favorable pour que les bateaux puissent passer la ville sans dommages), l'entreprise m'a paru si hasardeuse que j'ai jugé préférable d'y renoncer.

Cependant, pour diviser la force de l'ennemi, attirer son attention le plus en amont possible du fleuve et recueillir quelque information, j'ai envoyé un détachement sous le commandement du colonel Carleton avec mission de débarquer à Point de Trempe [Pointe-aux-Trembles] afin d'attaquer tout ce qu'il pourrait y trouver et de rapporter quelques prisonniers ainsi que tous les papiers utiles qu'il rencontrerait. J'avais été informé qu'un certain nombre des habitants de Québec s'étaient retirés à cet endroit et pensais que nous pourrions probablement y trouver un magasin de provisions.

Le colonel a essuyé les tirs d'Indiens au moment où il a débarqué, mais ils ont été rapidement dispersés et repoussés dans les bois. Il a cherché les magasins, mais en vain, a rapporté quelques prisonniers et est revenu sans avoir subi de grandes pertes.

Après cette opération, je suis revenu à Montmorency, où j'ai appris que le brigadier Townshend avait, par un feu nourri, empêché les Français d'ériger une batterie sur la berge depuis laquelle ils envisageaient de canonner notre camp. J'étais résolu à saisir la première occasion qui se présenterait à moi d'attaquer l'ennemi, quoique celui-ci fût posté de manière très avantageuse pour lui et qu'il fût prêt à nous recevoir en tous points.

Les vaisseaux de guerre n'étant pas en mesure, faute d'une eau suffisamment profonde, de s'approcher assez des retranchements de l'ennemi pour, à tout le moins, leur causer de l'ennui, l'amiral a fait préparer deux transports à faible tirant qui, l'occasion venue, pourraient être approchés de la rive afin de permettre une descente. Avec l'aide de ces vaisseaux, dont j'ai compris qu'ils pourraient être amenés près de la berge par la marée, je me suis proposé de me rendre maître d'une redoute isolée, située non loin du bord de l'eau, et dont la situation semblait la placer hors de portée de mousquet depuis le retranchement établi sur la colline : si l'ennemi voulait conserver cet ouvrage se trouvant à l'écart, il devrait nécessairement s'engager au combat, ce qui était notre objectif premier. Dans le cas contraire, je serais en mesure d'examiner leur situation de manière à pouvoir déterminer le meilleur moyen de les attaquer.

Les préparatifs ont été faits en vue d'un engagement. Le 31 juillet, dans la matinée, les bateaux de la flotte ont été remplis de grenadiers et d'une partie de la brigade du général Monckton de Pointe-Lévy ; les deux brigades placées sous le commandement des brigadiers Townshend et Murray ont reçu l'ordre de se tenir prêtes à passer le gué quand cela serait jugé nécessaire. Pour faciliter le passage de ces troupes, l'amiral avait placé le *Centurion* dans le chenal, de manière à ce qu'il puisse parer au feu de la batterie inférieure dominant le gué ; ce bateau s'est avéré d'une grande utilité, ses tirs ayant été très judicieusement dirigés. Une quantité importante d'artillerie a été placée sur l'éminence pour faire feu et infliger des tirs en enfilade au flanc gauche de leurs retranchements.

Depuis le vaisseau s'étant approché le plus près de la berge, j'ai observé que la redoute était trop bien protégée pour être prise et tenue sans pertes considérables ; qui plus est, les deux vaisseaux armés ne pouvaient pas s'approcher suffisamment pour couvrir cette position de leur artillerie et de leur mousqueterie, contrairement à ce que j'avais d'abord pensé. Néanmoins, l'ennemi semblait être plongé dans une certaine confusion et, puisque nous étions prêts pour

l'action, j'ai considéré que l'heure était propice pour tenter un assaut sur leurs retranchements. Ordre a été envoyé aux brigadiers généraux de se tenir prêts, ainsi que les troupes sous leur commandement : pour le brigadier Monckton, à débarquer ; et pour les brigadiers Townshend et Murray, à passer le gué.

À un moment adéquat de la marée, le signal a été donné. Cependant, en ramant vers la côte, nombre des embarcations se sont trouvées retenues par une saillie courant sur une distance considérable. Cet accident a causé un certain désordre dans nos rangs, nous a fait perdre beaucoup de temps et m'a obligé à envoyer un officier arrêter le brigadier Townshend dans sa marche, puisque j'avais observé qu'il s'était déjà mis en mouvement. Tandis que les marins dégageaient les bateaux, l'ennemi a tiré de nombreux coups de feu et lancé quantité d'engins explosifs, mais sans causer grand tort. Dès que ce désordre s'est un peu dissipé et que les bateaux ont été disposés de manière convenable, certains des officiers de la marine m'ont accompagné pour déterminer un endroit plus propice au débarquement. Nous avons emporté un bateau à fond plat pour effectuer la tentative et, dès que nous avons trouvé un lieu de la côte adéquat pour notre projet, les troupes ont reçu l'ordre de débarquer, considérant qu'il n'était pas trop tard, alors, pour l'entreprise que nous nous proposons.

Les treize compagnies de grenadiers ainsi que deux cents hommes du deuxième bataillon Royal American ont été les premiers à mettre le pied sur la rive. Les grenadiers ont reçu l'ordre de se former en quatre corps distincts et d'amorcer l'attaque, étant soutenus par les hommes du brigadier Monckton, dès que les troupes auraient passé le gué et seraient en situation de leur apporter du renfort. Toutefois, en raison soit du bruit, soit de la précipitation du débarquement, soit d'une autre cause, les grenadiers, au lieu de se former ainsi qu'ils en avaient reçu l'instruction, se sont précipités avec impétuosité en direction des retranchements de l'ennemi, dans la confusion et le désordre les plus considérables, sans attendre les troupes qui devaient leur prêter main-forte et les rejoindre dans cet assaut. Le brigadier Monckton n'avait pas encore débarqué et le brigadier Townshend, bien qu'il fût en route pour nous rejoindre, le tout en très bon ordre, se trouvait encore à une distance considérable de sa destination. Les grenadiers ont été mis en échec par les premiers tirs de l'ennemi, et contraints de se réfugier dans la redoute ou à ses alentours, puisque les Français avaient abandonné cet ouvrage à leur approche. Ils sont restés dans cette situation un certain temps, incapables de se placer en formation sous un feu aussi nourri, et sachant que plusieurs de leurs officiers les plus audacieux avaient été blessés, ne se préoccupant que de leur devoir sans s'inquiéter de leur propre personne. J'ai vu l'absolue nécessité de les rappeler ; ils pouvaient maintenant se reformer sous le commandement du brigadier Monckton, dont les hommes avaient alors débarqué et avançaient sur la berge en très bon ordre.

Avec ce nouvel accident, et ce deuxième retard, la nuit était presque tombée. C'est alors qu'une tempête soudaine éclata et que la marée se mit à monter, de sorte que j'ai jugé plus recommandable de ne pas persévérer dans un assaut si ardu, de crainte (si l'attaque était repoussée) de rendre la retraite des troupes du brigadier Townshend hasardeuse et incertaine.

Notre artillerie fit grand effet sur le flanc gauche de l'ennemi, où les brigadiers Townshend et Murray avaient reçu l'ordre d'attaquer. Il est probable que, si les accidents dont j'ai parlé ne s'étaient pas produits, nous aurions pu pénétrer les lignes ennemies en ce lieu, tandis que notre gauche et notre centre (plus éloigné de notre artillerie) auraient porté toute la force de la mousqueterie.

Les Français n'ont pas tenté d'interrompre notre marche. Quelques-uns de leurs Sauvages sont descendus pour massacrer tous les blessés qui n'avaient pu être emportés et pour scalper les morts, ainsi que le veut leur coutume.

L'endroit où l'attaque était prévue présentait les avantages suivants par rapport aux autres lieux des environs. Notre artillerie pouvait y être mise à contribution. La plus grande partie, voire l'entière, des troupes pouvait agir d'un seul mouvement. La retraite (dans l'éventualité où l'assaut serait repoussé) était sûre, au moins pendant une certaine durée de la marée. Ni l'un ni l'autre de ces avantages ne se trouve en quelque autre lieu. L'ennemi, vraiment, s'était posté sur une éminence fort imposante et favorable. La berge sur laquelle les troupes ont été débarquées se composait d'une boue épaisse, percée de trous et lacérée de plusieurs ravines. Il fallait gravir la colline, très abrupte, et qui n'était pas praticable partout. L'ennemi était nombreux dans ses retranchements et tirait de toutes parts. Si l'attaque avait réussi, nous aurions sans doute essuyé de lourdes pertes, mais ne leur en aurions infligé que de minimes, en raison de l'abri que les bois voisins leur offraient. Il restait par ailleurs à traverser la rivière Saint-Charles pour gagner la ville.

J'ai pris en considération toutes ces circonstances. Cependant, le désir de me conformer aux intentions du roi m'a convaincu de tenter cette entreprise, certain qu'une armée victorieuse ne rencontre point de difficultés.

L'ennemi accroît depuis ses fortifications avec grand soin, de manière à rendre une seconde tentative encore plus périlleuse.

Immédiatement après ce revers, j'ai envoyé le brigadier Murray en amont de la ville avec 1 200 hommes en lui prescrivant d'assister le contre-amiral Holmes dans la destruction des bateaux français (s'ils pouvaient s'en approcher suffisamment) afin d'ouvrir une communication avec le général Amherst. Le brigadier avait pour mission de saisir toutes les occasions favorables de combattre les détachements ennemis, à la condition qu'il puisse le faire sans courir de risque intolérable, et d'utiliser tous les moyens en sa possession pour les amener à l'attaquer. Il fit deux tentatives de débarquement sur la rive nord, mais sans succès; une troisième tentative se révéla toutefois plus fructueuse. Il a débarqué à l'improviste à De Chambaud [Deschambault], où il a brûlé un magasin dans lequel se trouvaient quelques vivres et munitions, ainsi que tous les approvisionnements, vêtements, armes et bagages de surplus de leur armée. Leurs bateaux ne peuvent être atteints, et les perspectives d'amener l'ennemi à combattre sont minces. Tel est le compte rendu qu'il m'a fait de la situation. Je lui ai commandé de rejoindre l'armée.

Les prisonniers qu'il a pris l'ont informé de la reddition du fort de Niagara; nous avons découvert, par des lettres interceptées, que l'ennemi avait abandonné Carillon et Crown Point et s'était retiré à l'île aux Noix, et que le général Amherst faisait des préparatifs pour passer le lac Champlain afin de tomber sur les troupes de M. Bourlamaque, qui consistaient en trois bataillons d'infanterie et en Canadiens, pour un total de 3 000 hommes.

Les dépêches de l'amiral et les miennes seraient parties huit ou dix jours plus tôt si une fièvre ne m'avait empêché d'écrire. Je me suis trouvé si mal, et suis encore si faible, que j'ai prié les officiers généraux de se concerter pour le bien du service public. Tous ont été de l'avis que, puisque des bateaux et des provisions supplémentaires avaient été maintenant amenés en amont de la ville, ils devaient tenter d'attirer l'ennemi hors de ses positions actuelles et de le contraindre à l'action en amenant une troupe de 4 000 ou 5 000 hommes (ce qui constitue presque toute la force de l'armée si l'on veut maintenir les défenses des pointes de Lévis et d'Orléans dans un état convenable). J'ai acquiescé à leur proposition, et nous nous préparons à la mettre à exécution.

L'amiral et moi avons examiné la ville en vue d'un assaut général, mais, après avoir consulté l'ingénieur en chef, qui connaît bien l'intérieur de la ville, et après l'avoir observée avec la plus grande attention, nous avons découvert que, si la batterie de la basse-ville pouvait être aisément réduite au silence par les vaisseaux de guerre, cela ne favoriserait guère l'assaut prévu car les quelques passages qui mènent de la basse-ville à la haute-ville sont soigneusement retranchés et les batteries du haut ne peuvent être touchées par les bateaux, mais ils pourraient en subir un grand dommage, ainsi que de la part des mortiers. L'amiral se serait volontiers joint à cette entreprise ainsi qu'à toute autre mesure envisagée pour le bien du service public; mais je ne pouvais pas lui proposer une entreprise si dangereuse par sa nature et si peu prometteuse quant à ses résultats éventuels.

Dès mon arrivée dans ce pays, j'ai usé de tous les moyens en ma possession pour inciter les Canadiens à déposer les armes en leur offrant pour eux-mêmes, leurs biens et leur religion une sécurité ainsi qu'une protection conformes à l'indulgence dont le gouvernement de Sa Majesté peut s'enorgueillir. J'ai constaté que les bons traitements n'ont pas l'effet désiré et, par conséquent, ai modifié mon approche dernièrement et ai opté pour la dévastation du pays, et ce, en partie dans le but d'attirer le marquis de Montcalm dans l'action pour engager la bataille et prévenir les ravages, mais aussi en contrepartie des innombrables insultes que les Canadiens ont infligées à notre peuple, également en raison des brutalités fréquentes déployées à nos propres frontières; nous devons aussi garder quelques prisonniers en otage afin qu'ils se comportent correctement envers ceux de nos gens qu'ils auraient entre leurs mains, et dont j'avais certaines raisons de penser qu'ils ne les traitaient pas très bien. Le major Dalling a surpris la garde d'un village et a emmené environ 380 prisonniers, que je garde en ne proposant aucun échange jusqu'à la fin de la campagne.

Dans l'éventualité d'un déboire, mon intention était de fortifier les Coudres et de laisser 3 000 hommes pour la défense. Néanmoins, la saison était trop avancée pour se procurer les matériaux nécessaires à la couverture d'une étendue si vaste.

À la puissance naturelle déjà remarquable du pays, l'ennemi a ajouté (pour la défense du fleuve) un nombre considérable de bateaux et de batteries flottantes. Grâce à leur vigilance et grâce aux Indiens qui surveillent nos différents postes, il a été impossible d'entreprendre quoi que ce soit par surprise. Nous avons chaque jour ou presque des escarmouches avec ces Sauvages, dans lesquelles ils sont généralement défaits, mais non sans pertes de notre côté.

Par la liste des officiers invalidés, dont nombre sont d'un rang élevé, vous pourrez apercevoir, Monsieur, que l'armée est fort affaiblie. De par la nature du fleuve, la partie la plus formidable de notre force est privée de sa capacité d'action; néanmoins, nous avons à combattre l'entièreté de la force du Canada. Les difficultés sont en cette situation si nombreuses que, je l'avoue, je ne sais comment me déterminer. Les affaires de la Grande-Bretagne, je le sais, exigent la mise en œuvre des mesures les plus vigoureuses, mais le courage d'une poignée d'hommes vaillants ne doit être mis à contribution que s'il existe quelque espoir d'une issue favorable. Vous pouvez cependant être assuré, Monsieur, que cette petite partie de la campagne qu'il reste à mener sera employée (dans toute la mesure de mes capacités) pour l'honneur de Sa Majesté et dans l'intérêt de la nation, et je suis certain d'être très bien secondé en cela par l'amiral et par les généraux. Je serais fort heureux que nos efforts ici puissent contribuer au succès des armées de Sa Majesté dans quelque autre région de l'Amérique et j'ai l'honneur d'être, Monsieur, avec le plus grand respect, votre plus humble et plus obéissant serviteur.

Jam. Wolfe

Charles P. Stacey : l'anse au Foulon, 1759 : Montcalm et Vaudreuil

(Texte reproduit avec l'autorisation de la *Canadian Historical Review*, 40, n° 1 (mars 1959), p. 27-37, *University of Toronto Press Incorporated*.)

L'année 1959 marque le deux centième anniversaire du siège de Québec par Wolfe et de la bataille des plaines d'Abraham, probablement les événements les plus célèbres de l'histoire canadienne. Le moment est donc certainement bien choisi pour examiner un incident qui, pourtant, ne semble guère susciter de questionnements du côté des historiens canadiens d'expression anglaise ; mais cette analyse exige d'imposer au lecteur un nouvel examen de documents anciens¹.

L'incident en question est l'ingérence dont le gouverneur de la Nouvelle-France, le marquis de Vaudreuil, se serait rendu coupable en entravant le projet qu'aurait eu le marquis de Montcalm, lieutenant général, le 12 septembre 1759, de poster à l'anse au Foulon (« Wolfe's Cove ») un bataillon d'infanterie régulière, en l'occurrence le deuxième bataillon du régiment de Guyenne. Cette mesure, si elle avait été mise en place, aurait vraisemblablement empêché Wolfe de réussir son débarquement en cet endroit le lendemain matin. Cet incident ne constitue certes pas un événement très flamboyant. Mais, s'il s'est déroulé tel qu'il est généralement décrit, il a eu des conséquences graves. Néanmoins, on ne possède, en fait, guère de raisons de croire qu'il s'est effectivement produit ; on a, en revanche, de nombreux éléments de preuve indiquant qu'il est de l'ordre de la fiction.

Quelques citations permettront de montrer que cet épisode s'est profondément enraciné dans notre historiographie. Feu le professeur G. M. Wrong admet le récit comme étant véridique et le rapporte en ces termes dans son *Rise and Fall of New France*².

D'une petite baie que les Français appelaient le Foulon [...] montait un sentier étroit et sinueux jusqu'au sommet de la falaise, en un point situé à un mille et demi à l'ouest de Québec. [...] Cette voie d'accès aux hauteurs rendait Montcalm nerveux. Le régiment de Guyenne se tenait à l'extrémité droite de sa ligne et, le 5 septembre, il le déplaça vers l'espace à découvert situé à l'ouest de Québec, et que l'on appelle les plaines d'Abraham. [...] Vaudreuil, inquiet de voir les retranchements désertés près de son propre quartier général de Beauport, envoya le 6 septembre des renforts à Bougainville et le régiment de Guyenne dut repartir vers son ancien cantonnement. Peut-être, ce faisant, le gouverneur cherchait-il à affirmer son autorité vis-à-vis de Montcalm. [...] Montcalm n'était pas rassuré et, le 12, ordonna au régiment de revenir, mais Vaudreuil suspendit l'ordre en disant : « Nous verrons cela demain. » Le lendemain, ce ne fut pas le régiment de Guyenne, mais les troupes de Wolfe qui investirent les hauteurs.

Le professeur E. R. Adair accrédite lui aussi ce récit dans le discours du président qu'il prononce devant la Société historique du Canada³, une allocution d'une grande érudition sur

Wolfe; il y évoque notamment la « célèbre » formule de Vaudreuil : « Nous verrons cela demain. » Gerald S. Graham, professeur titulaire de la chaire Rhodes d'histoire impériale de la University of London, introduit dans *Empire of the North Atlantic* une variante intéressante à l'histoire (variante dont l'origine, nous le verrons, peut probablement être retracée⁴) : « Aussi dérouté qu'il ait pu être par les mouvements complexes de couverture de l'escadre de Saunders, Montcalm semble avoir deviné le plan de Wolfe. Le 12 septembre, il ordonne à un bataillon de réguliers français de se poster à l'anse du Foulon. Mais il n'est pas commandant en chef, et Vaudreuil fait obstacle à son intention en émettant un contrordre; il aurait à cette occasion, semble-t-il, prononcé les mots suivants : “ Ces Anglais n'ont pas d'ails; je verrai cela demain. ” »

Dans *Nos soldats*, G. F. G. Stanley n'évoque pas le « Nous verrons / Je verrai cela demain »; par contre, il reproche à Vaudreuil tout à la fois le retrait du régiment de Guyenne du secteur du Foulon le 6 septembre et, « selon toute apparence », l'empêchement de son retour par la suite.

Les auteurs d'histoires générales du Canada ont largement repris l'incident. C'est ainsi que le professeur Wrong le cite encore dans *The Canadians*⁵, ainsi que D. G. Creighton dans son excellente histoire en un volume intitulée *Dominion of the North*⁶. On le trouve également dans le *Canada, A Story of Challenge*, de J. M. S. Careless. Du côté des écoles secondaires, le *Building the Canadian Nation* du professeur George W. Brown, un ouvrage admirable et largement utilisé, a fait connaître l'incident à toute une génération de jeunes du Canada.

On doit ajouter ici que l'épisode, tel qu'il est décrit ci-dessus, ne figure jamais dans les documents historiques canadiens rédigés en français. Les historiens canadiens d'expression française ont généralement préféré une interprétation des faits plus favorable à Vaudreuil. Par ailleurs, le récit ne semble pas avoir réussi à traverser notre frontière non fortifiée: le professeur Lawrence Gipson, bien qu'il ne soit pas allé au-delà des sources originales les plus évidentes, relève l'absence significative, dans le journal de Montcalm, de toute référence à une divergence d'opinions entre Montcalm et Vaudreuil sur le sujet dont il est question ici⁷.

I

Des recherches sur l'origine de l'incident tel qu'il est rapporté dans de nombreux ouvrages modernes montrent que, premièrement, le récit ne figure pas dans les documents plus anciens, par exemple l'ouvrage de Parkman; et que, deuxièmement, on ne trouve aucune allusion à un tel incident dans les diverses sources de l'époque qui auraient été susceptibles de le mentionner. Vaudreuil, au contraire, dans la longue missive qu'il envoie au ministre de la Marine en date du 5 octobre 1759, et dans laquelle il demande pardon d'avoir perdu Québec, rapporte exactement l'anecdote inverse. Relatant les faits qui se sont produits dans la nuit du 12 au 13 septembre, il écrit : « Je comptais beaucoup sur le bataillon de Guyenne, je le croyais toujours sur les hauteurs de Québec, mais M. le marquis de Montcalm l'avait rappelé, le même jour, à l'entrée de la nuit, sans m'en prévenir⁸. »

On découvre rapidement que le récit incriminant Vaudreuil émane d'un seul document, qui a été porté à la connaissance des historiens au début du présent siècle^{NdlT} et qui était contenu dans les archives de l'Archevêché de Québec. Il s'agit d'un fragment du journal du père Jean-Félix Récher, curé de Québec. On citera le passage en question dès maintenant : « 12 [septembre]. Mercredi, ordre donné par M. de Montcalm et ensuite révoqué par M. de Vaudreuil disant “ Nous

NdlT: *Le vingtième, l'édition originale de l'ouvrage de M. Stacey ayant paru en 1959.*

verrons cela demain”, au bataillon de Guyenne d’aller camper au Foulon⁹.» La diffusion de cette histoire est probablement due à feu le colonel William Wood, qui, détestant Vaudreuil de toute son âme, a sans nul doute accueilli à bras ouverts l’apparition de ce témoignage l’incriminant. Monseigneur Têtu, qui a publié le document, souligne que de nombreux éléments de preuve réfutent cette affirmation ; néanmoins, Wood la cautionne sans s’interroger sérieusement sur sa véracité – et entreprend d’en exagérer l’importance. Récher, écrit-il ainsi, « était en contact étroit avec tous les dirigeants du côté français¹⁰ ». Il est impossible de justifier cette assertion à partir des fragments du journal de Récher qui sont parvenus jusqu’à nous. En tant que curé de Québec, le père Récher vivait au Séminaire et travaillait parmi les habitants de la ville. Son journal est le compte rendu de données ecclésiastiques d’importance négligeable et de ragots urbains ; il ne fait état d’aucun contact entre son auteur et les dirigeants politiques ou militaires de la colonie. Au total, l’information qu’il contient aurait été, à l’époque, connue de n’importe quel citoyen de Québec. On peine, en réalité, à imaginer personne moins susceptible que le curé de Québec de détenir une connaissance directe de l’état des relations entre Montcalm et Vaudreuil. Il ne nous indique par ailleurs pas la source auprès de laquelle il aurait pu recueillir l’incident qu’il note à la date du 12 septembre ; cependant, considérant sa manière habituelle de procéder, on peut en conclure que cette source n’est autre que la rumeur et le oui-dire. Que le père Récher ait consigné ces propos le 12 septembre ou, ainsi que le faisaient généralement les auteurs de journaux personnels, ultérieurement, nous ne le saurons probablement jamais. Quoi qu’il en soit, son affirmation est de celles qu’il est généralement dangereux d’accepter sans corroboration d’un deuxième témoin ; or, ainsi que nous allons le voir, cette corroboration n’existe pas.

II

Le bataillon de Guyenne a, de fait, été déplacé dans les environs de l’anse au Foulon pour en être retiré par la suite. Ce fait est largement confirmé par de nombreux documents de l’époque. Il ne s’est toutefois pas produit le 12 septembre, mais plusieurs jours plus tôt, et rien n’indique qu’un différend ait opposé Montcalm et Vaudreuil à ce sujet. Le mieux reste de s’en tenir à une analyse stricte des faits.

La situation d’ensemble à ce moment est bien connue. Wolfe a accepté, à la fin du mois d’août, l’excellent conseil de ses brigadiers, qui lui recommandaient d’abandonner son camp établi en bas de la chute Montmorency, de concentrer sa petite armée sur la rive sud du Saint-Laurent, et de se préparer à débarquer en amont de Québec, où il pourrait couper la voie de communication indispensable à Montcalm. D’imposants détachements navals et militaires des Britanniques sont déployés sur le fleuve en amont de la ville. Ils sont surveillés par une force mobile française placée sous le commandement du colonel de Bougainville, dont la mission consiste à suivre les bâtiments britanniques dans leurs déplacements ascendants et descendants et d’empêcher leurs troupes de débarquer. Les différents points de la région dotés de chemins permettant de gravir les falaises du Saint-Laurent sont gardés par des détachements fixes, également placés sous le commandement de Bougainville ; l’un de ces postes se trouve à l’anse au Foulon.

Après la débâcle, Vaudreuil a tenu à montrer qu’il avait toujours été parfaitement conscient des périls qui guettaient les Français en amont de la ville tandis que Montcalm n’en aurait jamais pris la pleine mesure. Pour étayer ses affirmations, il produit un seul élément de preuve : une lettre

que Montcalm lui a écrite le 29 juillet¹¹. Cependant, cette missive fait clairement état des craintes de Vaudreuil vis-à-vis d'une attaque maritime directe sur la ville, et non d'une éventuelle descente près du Foulon. Incidemment, le journal et la correspondance de Wolfe¹² nous apprennent qu'aux environs de cette époque les Britanniques envisageaient effectivement une telle attaque directe, et ce sont probablement leurs reconnaissances par mer, effectuées selon ce plan, qui ont alerté Vaudreuil. Montcalm lui indique dans cette lettre qu'il renforcerait la ville s'il le souhaitait, mais que cela ne pouvait se faire sans « renoncer à la position que vous occupez actuellement », c'est-à-dire les lignes de Beauport – lignes que, de fait, Wolfe attaquera deux jours plus tard. « Vous avez, écrit le général, outre les habitants, cinq cents hommes de garnison dans la ville, quinze cents hommes sur les batteries, cent travailleurs armés. Il n'y a qu'à faire des patrouilles exactes, et il ne faut pas croire que les ennemis aient des ailes pour, la même nuit, traverser, débarquer, monter des rampes rompues et escalader, d'autant que, pour la dernière opération, il faut porter des échelles¹³. » L'autre élément de preuve que produit Vaudreuil est une lettre non datée de Montcalm évoquant une menace possible du côté de l'anse des Mères, non loin du Foulon, mais encore plus près de la ville. Cette lettre comporte notamment la phrase suivante : « Je vous jure que cent hommes postés arrêteront l'armée et nous donneront le temps d'attendre le jour et d'y marcher par notre droite¹⁴. » De fait, une centaine d'hommes alertes et déterminés postés au Foulon auraient pu anéantir le plan de Wolfe.

La correspondance de Bougainville constitue notre meilleure source d'information sur la situation générale en amont de la ville et, plus particulièrement, sur le régiment de Guyenne¹⁵. Elle nous apprend notamment que le 5 septembre, après que les Britanniques eurent évacué le secteur de Montmorency, Montcalm informe Bougainville qu'il craint un mouvement de l'ennemi visant à couper les communications des Français et qu'il lui envoie par conséquent tout le régiment de Guyenne, à l'exception d'un petit détachement. Il incombera à Bougainville d'amener ces hommes avec lui, en les incorporant à ses propres troupes, ou de les laisser « dans la communication du Cap-Rouge, à l'anse des Mères, pour relever les postes, ce qui nous conviendrait le mieux, pour être à même de rappeler ce régiment, s'il était besoin dans notre partie ». Il apparaît clairement que Montcalm souhaite conserver le régiment de Guyenne à titre de réserve générale disponible pour agir en amont ou en aval de la ville. Le même jour, apparemment, mais un peu plus tard, Montreuil, l'adjutant général, écrit à Bougainville que Montcalm l'a prié de l'informer du fait que « le régiment de Guyenne serait en réserve sur le grand chemin derrière l'anse Saint-Michel ou Sillery, pour être à portée de secourir la gauche et la droite. Il m'a chargé encore de lui dire [à Bougainville] d'être toujours de l'avant des ennemis, c'est-à-dire plus haut qu'eux. Vous êtes le maître de disposer du régiment de Guyenne¹⁶ ».

Il a de toute évidence été envisagé de se servir des hommes du Guyenne pour relever les miliciens tenant les postes des falaises entre Cap-Rouge et Québec, mais cette idée a été abandonnée – de même que celle qui aurait consisté à intégrer le bataillon à la colonne mobile principale de Bougainville. Il est évident aussi que ces décisions ont été prises conjointement par Montcalm et Vaudreuil. Le 6 septembre, Vaudreuil écrit à Bougainville ce qui suit.

Après avoir conféré avec M. le marquis de Montcalm, j'approuve fort de laisser dans les mêmes postes de la communication depuis l'anse des Mères jusqu'au cap Rouge les mêmes officiers qui les connaissent, et en voici le détail.

Anse-des-Mères et du Foulon, M. de Vergor, qui a remplacé M. de Saint-Martin avec cent hommes. [...]

Si vous vous croyez assez fort avec ces dispositions, comme cela vous paraît, nous retirerons le régiment de Guyenne pour le faire rentrer dans son camp. Ce corps s'écraserait et aurait bien de la peine à pouvoir se prêter à vos courses; j'attendrai cependant la réponse à cette lettre pour tout disposer de suite. Suivant cet arrangement à faire rentrer Guyenne qui ne ferait plus d'autre service avec l'armée que de se tenir en mesure pour secourir également l'anse des Mères, la ville et la Canardière et de fournir le soir un bivouac avec la ville et y fournir un bivouac tous les soirs¹⁷.

Vaudreuil ajoute que, si cela lui convient, Bougainville ordonnera au Guyenne de rentrer dans son camp – en prenant toutefois la précaution de ne l'y renvoyer que par petits détachements afin de ne pas éveiller de soupçons chez l'ennemi. Il se montre toutefois disposé à laisser le bataillon avec Bougainville si celui-ci le juge nécessaire – mais avec cette réserve: « Songez seulement que c'est un corps pesant qui ne peut pas faire le métier de courir dans une communication. [...] À l'égard de laisser Guyenne à l'anse des Mères, cela ne se peut parce qu'il n'y a pas de bois. » (Vraisemblablement, le bois était indispensable pour la cuisson des aliments.)

Le même jour, Vaudreuil envoie une autre lettre à Bougainville: « Guyenne est rentré¹⁸. » L'adjudant général assure à Bougainville que « [si] les ennemis se portent en force vers Saint-Augustin, on vous enverra, sur le compte que vous en rendrez, le régiment de Guyenne avec armes et bagages que vous partageriez à Saint-Augustin et à Pointe-aux-Trembles, ou ensemble, à votre choix¹⁹. » Le bataillon de Guyenne conserve son statut de réserve générale mobile, mais il est maintenant cantonné dans ses positions antérieures, à l'extrémité ouest du camp principal, près de la Saint-Charles, et non sur les plaines d'Abraham. S'acquittant avec diligence de sa mission, cette unité est la première à arriver sur le champ de bataille le matin du 13 septembre. Néanmoins, si elle était restée sur les plaines au lieu d'en être retirée le 6, il est hautement probable que Wolfe n'aurait jamais tenté son attaque au Foulon. Les tentes de tout un bataillon stationné près du sentier du Foulon n'auraient pu échapper à sa vue quand il a effectué ses reconnaissances et l'auraient sans doute dissuadé.

Dans la correspondance de Bougainville qui nous est parvenue, rien n'indique que le régiment de Guyenne ait été redéplacé avant le matin du 13, ni qu'un tel déplacement ait encore été envisagé. Le 10, Montcalm écrit à Bougainville qu'il doit se méfier d'un éventuel débarquement britannique à « Jacques-Cartier ou même Deschambault, où ils ont déjà été »; il souligne qu'un prisonnier détenant certains renseignements leur serait fort utile. Mais il ajoute dans un post-scriptum cette phrase significative: « M. de Vaudreuil a plus d'inquiétude que moi pour la droite²⁰. » (On notera qu'il s'agit là de propos fort inconsidérés à tenir à l'officier chargé, précisément, de la sécurité du front droit.) Montcalm était un soldat bien trop compétent pour négliger la menace qui le guettait en amont de la ville; mais elle ne constituait pas sa priorité. Dans une lettre à Bourlamaque restée célèbre, et datée du 2 septembre, il écrit: « [...] pour ici, je crois que Wolfe fera comme un joueur de tope et tingue qui, après avoir topé à la gauche du tope, et à la droite, tope au milieu²¹. » Le « milieu » est la partie ouest des lignes de Beauport, celle qui se trouve le plus près de la Saint-Charles. Dans la nuit du 12 au 13 septembre, tandis que Wolfe s'appête à débarquer à l'anse au Foulon, Montcalm inspecte d'un œil soucieux les défenses de ce secteur du « milieu », face auquel l'amiral Saunders a placé un bateau pour y faire une démons-

tration visant à tromper les Français²². Le «vieux renard» n'a jamais été particulièrement doué pour percer les intentions de son adversaire; mais, cette fois, il se méprend complètement sur leur compte. A-t-il été berné par le fait que Wolfe a adopté un plan opérationnel douteux du point de vue militaire, et qui n'a réussi que par la bonne fortune d'un long enchaînement de hasards heureux? Ce n'est pas l'objet de notre présente analyse.

Un autre point mérite d'être souligné ici. Les relations officielles qu'entretenaient Vaudreuil et Montcalm entre eux ont été considérablement détériorées par les lettres envoyées par la cour au début de 1759, et dans lesquelles elle ordonnait au gouverneur général de consulter Montcalm et de s'en remettre à lui pour toutes les questions touchant les opérations et l'administration militaires²³. Ces instructions nouvelles semblent avoir eu moins d'effets pratiques qu'on aurait pu en attendre. Néanmoins, elles ont sans doute renforcé la position de Montcalm dans les discussions telles que celle qui aurait eu lieu le 12 septembre, d'autant plus que les troupes dont il était question dans cet entretien formaient un bataillon de sa propre force régulière. Montcalm aurait donc été parfaitement dans son droit d'interdire à Vaudreuil toute ingérence dans ses décisions.

III

Il nous reste deux éléments de preuve à étudier ici. Le premier est le compte rendu des événements que propose le chevalier Johnstone dans son *Dialogue in Hades* (« Dialogue des morts »)²⁴, un document auquel, à notre avis, les historiens ont accordé une importance bien trop grande. (Il rapporte en effet un certain nombre d'anecdotes qu'aucun document d'archives ne vient étayer.) Johnstone, un aide de camp de Lévis qui se trouvait auprès de Montcalm dans les jours précédant la bataille des Plaines, affirme que, sur son propre conseil, Montcalm a, le 11 septembre, ordonné à l'adjudant général de cantonner le Guyenne sur les plaines d'Abraham. Il place les propos suivants dans la bouche de Montcalm: « Pourquoi ce régiment continua-t-il à rester au camp le 12, à l'ouvrage à cornes [aux retranchements couvrant l'extrémité est des ponts de la rivière Saint-Charles], au mépris de mes ordres formels d'aller s'établir sur les hauteurs? Je l'ignore; je ne puis attribuer la désobéissance de Montreuil à ma volonté, qu'à la faiblesse de son jugement, et à ce qu'il ne m'aura pas compris. » L'anecdote n'évoque même pas Vaudreuil. Elle est, de toute façon, assez improbable car Montcalm, ainsi que nous l'avons vu, s'intéressait particulièrement, à cette époque, au flanc droit des positions de Beauport; si un bataillon dont il avait ordonné le déplacement à l'ouest de la Saint-Charles était resté sur sa rive est, il aurait difficilement pu ne pas s'en apercevoir. Cette version n'est peut-être qu'une réminiscence déformée des événements qui se sont déroulés les 5 et 6 septembre; ainsi que nous l'avons vu, Montreuil s'occupait d'émettre les ordres à cette époque. Mais notre deuxième document pourra peut-être mieux nous éclairer sur le sujet.

Cet autre document est le journal de Montcalm lui-même qui, à ce moment-là, était tenu en son nom par Montbeillard, officier d'artillerie²⁵. Dans son ensemble, ce journal est remarquablement laconique sur les événements qui nous intéressent ici. On y lit néanmoins à la date du 4 septembre: « Le régiment de Guyenne est campé tout à fait à droite²⁶ pour se porter partout où le besoin l'exigerait et même au-dessus de Québec s'il le fallait. » Le document ne fait absolument aucune allusion aux événements des 5 et 6 septembre – ce qui, s'ils ont donné lieu à une grande controverse entre Montcalm et Vaudreuil, se comprend difficilement: le journal du général manque rarement l'occasion d'insulter ou de ridiculiser le gouverneur général. Aucune allusion n'est faite non plus au Guyenne le 12 septembre. Le 13, cependant, après avoir noté

qu'un signal avait été envoyé de Québec tôt le matin « pour indiquer qu'il avait passé quelque chose », Montbeillard écrit : « Par quelle fatalité, au signal de la ville, n'envoya-t-on pas savoir des nouvelles, et le régiment de Guyenne, qu'on avait résolu de faire camper sur les hauteurs au-dessus de Québec, était-il encore dans notre camp²⁷ ? »

Ce passage semble avoir été écrit une dizaine de jours après la bataille. Ici non plus, pas un mot sur Vaudreuil. Ici encore, ces propos n'exprimeraient-ils que le souvenir brouillé des mouvements du Guyenne les 5 et 6 septembre ? Peut-être. Néanmoins, la similitude (relative) de la version de Montbeillard et de celle de Johnstone incite à la réflexion. Est-il possible que Montcalm ait émis de nouvelles instructions pour déplacer le Guyenne et qu'elles n'aient tout simplement pas été mises à exécution ? C'est, ainsi que nous l'avons dit, hautement improbable – mais pas impossible. De même qu'il n'est pas impossible que Vaudreuil ait entravé l'exécution des ordres ; mais cela, ni Johnstone ni Montbeillard ne le dit, même indirectement.

Une autre source mérite qu'on s'y arrête. Sur ces questions, l'information provenant du camp britannique ne revêt évidemment qu'une importance secondaire, car elle ne peut reposer que sur des ouï-dire. Néanmoins, le « journal du major Moncrief » (qui était en fait, semble-t-il, celui de Patrick Mackellar, l'ingénieur en chef de Wolfe) offre quelques lignes pertinentes pour le sujet qui nous intéresse ici. L'auteur décrit un premier contact avec « un piquet du bataillon de Guyenne » près du Foulon, le matin du 13 septembre. « Les informations que nous avons obtenues plus tard, ajoute-t-il, indiquent que l'ensemble du bataillon aurait dû arriver en ce lieu la nuit précédente, mais que, par quelque heureux incident, il en a été empêché. Certains disent qu'ils ont été retenus par le général français lui-même après qu'un déserteur lui eut affirmé qu'une descente était prévue ce soir-là sur la rive de Beauport²⁸. » Dans ce contexte, le « général français » n'est probablement nul autre que Montcalm. Cette version est nouvelle, mais présente certains points communs avec celles de Johnstone et de Montbeillard : un ordre a été émis, puis annulé – mais cette fois par Montcalm lui-même. Par ailleurs, à la lumière de ce que nous savons des activités de Montcalm pour le soir en question, l'allusion à Beauport s'avère pour le moins intéressante. Mais, ici non plus, le document n'évoque jamais Vaudreuil.

IV

Que s'est-il réellement passé ? Vaudreuil a-t-il effectivement contrecarré Montcalm dans sa volonté de placer le bataillon de Guyenne au Foulon le 12 septembre ? Ou Montcalm l'a-t-il retiré de ces lieux ce même jour sans en informer Vaudreuil ? Puisque les affirmations de Vaudreuil et de Récher sont diamétralement opposées et qu'aucun autre élément de preuve ne nous apporte quelque certitude que ce soit sur ce point, nous en sommes réduits aux conjectures – du moins dans une certaine mesure.

Il est assez évident que le compte rendu que Vaudreuil propose dans sa lettre du 5 octobre 1759 ne peut être entièrement vrai. Aucun autre document ne vient le corroborer et, puisque les faits décrits par le gouverneur, s'ils s'étaient réellement produits, auraient induit vers et depuis le Foulon un déplacement de troupes qui n'aurait pas manqué d'être observé et consigné, nous pouvons considérer les affirmations de Vaudreuil comme nulles et non avenues²⁹. Le professeur Adair les rejette en les considérant comme un mensonge presque certain. Il se peut qu'il ait raison. Mais il se peut également qu'un vieil homme ébranlé par une succession d'événements terribles puisse en venir à se convaincre lui-même, dans les trois semaines qui suivent, que les

choses se sont effectivement déroulées comme il le dit. Il n'est pas impossible, enfin, que le texte de Vaudreuil, sans être tout à fait exact, constitue un compte rendu confus d'incidents qui se sont réellement produits.

Les propos du père Récher ne sont pas à classer dans la même catégorie, car il n'évoque pas un mouvement de troupes, mais une simple discussion entre le général et le gouverneur. Nous savons toutefois que Montcalm n'avait pas l'habitude de se montrer très discret par rapport aux controverses qui l'opposaient à Vaudreuil. Au contraire, son journal et ses lettres en font largement état. S'il avait véritablement souhaité déplacer le bataillon de Guyenne et qu'il en avait été empêché par Vaudreuil, on peut difficilement imaginer que l'incident n'aurait été consigné nulle part. Le texte de Récher se résume peut-être à une rumeur qui circulait dans la ville après la bataille, fruit de différents faits avérés concernant le déplacement du Guyenne jusqu'au Foulon, puis son retrait les 5 et 6 septembre, et le débarquement britannique ultérieur en ce même lieu. Indépendamment même du récit de Mackellar, nous apprenons de Knox que de telles rumeurs circulaient : les Britanniques, dit-il, ont appris que « deux régiments français avec une troupe de Sauvages étaient tout prêts à marcher à six heures le matin du 13 pour se retrancher immédiatement le long des hauteurs³⁰ ».

Les archives dont nous disposons présentent en creux cette caractéristique frappante : aucun document français ou presque ne dit mot d'un quelconque événement qui serait survenu le 12 septembre. L'absence de références à de tels événements dans les archives de Bougainville a déjà été relevée. Le déplacement du Guyenne vers les hauteurs est mentionné dans le *Journal tenu à l'armée*³¹, dont l'auteur anonyme, bien informé, rapporte l'événement du 4 septembre et se contente de souligner : « [notre] malheur voulut [...] qu'on le retira deux jours après de ce poste. » L'aller et le retour dont il est question ici sont également consignés dans le journal de Malartic³². Cependant, aucune de ces sources ne signale quelque déplacement ou discussion que ce soit le 12 septembre.

À notre avis, les archives penchent en défaveur des thèses selon lesquelles il aurait été proposé de déplacer le Guyenne le 12 septembre. Les archives de Bougainville semblent indiquer que la décision du 6, qui consistait à ramener le bataillon sur l'autre rive de la Saint-Charles, était définitive, et que Montcalm et Vaudreuil en semblaient satisfaits. Les récits entourant le 12 septembre sont très probablement une déformation des événements des 5 et 6, brouillés par la rumeur ou les infidélités de la mémoire.

Les récits de Johnstone et Montbeillard – et « Moncrief » – induisent certes quelque doute. Mais le *Dialogue in Hades* (« Dialogue des morts ») constitue une source douteuse, et les affirmations de Montbeillard manquent de précision. L'histoire qu'il raconte est plutôt improbable, et ce, pour deux raisons : si ordre avait été donné de déplacer le bataillon et qu'il n'avait pas été exécuté, on peut difficilement croire que Montcalm ne s'en serait pas aperçu (sauf si ces instructions avaient été données très tardivement) ; par ailleurs, Montcalm était très inquiet pour tout le secteur situé à l'est de la Saint-Charles. Toutefois, il reste au moins possible que l'ordre ait été donné, le 12 septembre, au Guyenne de retourner au Foulon, et qu'un empêchement ait rendu ces instructions inapplicables. Par ailleurs, à la lumière du texte de Mackellar, il n'est pas tout à fait inenvisageable que l'empêchement en question ait été un contrordre de Montcalm lui-même. Est-il possible qu'un tel événement, fortement déformé par le souvenir, constitue le fondement de la lettre de Vaudreuil concernant la présence du bataillon de Guyenne sur les hauteurs ? Ce point ne sera probablement jamais complètement éclairci.

Quoi qu'il en soit, ni Johnstone, ni Montbeillard, ni Moncrief (Mackellar) ne mentionne Vaudreuil. L'accusation dont le gouverneur fait souvent l'objet, et selon laquelle il aurait lancé avec désinvolture: « Nous verrons cela demain », n'est à ce jour étayée par aucun document d'époque, si l'on excepte le texte du bon curé de Québec. Il est sans doute temps de mettre un terme à la propagation de ces allégations.

Charles P. Stacey: *Québec 1759: quelques documents nouveaux*

(Texte reproduit avec l'autorisation de la *Canadian Historical Review*, 48, n° 4 (décembre 1966), p. 344-355. *University of Toronto Press Incorporated.*)

Quand j'ai écrit *Québec 1759: le siège et la bataille*¹, à l'occasion du deux centième anniversaire de la bataille des plaines d'Abraham, j'ai fait de mon mieux pour utiliser toutes les sources documentaires importantes de première main concernant les événements de ce fameux été, et qui étaient alors disponibles. Depuis 1959, toutefois, un nombre assez surprenant de nouveaux documents ont été portés à la connaissance des historiens; il s'agit de sources provenant d'archives privées celées jusque-là ou de papiers appartenant à des collections archivistiques, mais ayant échappé jusqu'à lors à l'attention scrupuleuse que les Archives publiques du Canada déploient depuis des années, ainsi qu'à mes propres recherches. L'objet du présent article est de résumer ces « nouveaux » documents dans la mesure où ils accroissent et précisent notre connaissance des événements de 1759. Sous forme d'originaux ou de microfilms, tous se trouvent maintenant aux Archives publiques d'Ottawa, ayant été acquis par M. W. Kaye Lamb, archiviste du Dominion. Ils agrandissent ainsi la collection, déjà sans égale, des documents sur 1759 que les Archives possédaient antérieurement.

Il est stupéfiant que des documents se rapportant à des événements aussi célèbres puissent être restés dans l'ombre aussi longtemps. On se rappellera cependant que le journal de Wolfe n'a été découvert qu'en 1910². Coïncidence extraordinaire: deux collections des lettres du général Wolfe au général Murray, qui se recourent considérablement l'une l'autre, sont restées inconnues des historiens pendant plus de deux siècles avant d'émerger à quelques années d'intervalle seulement.

I

À l'été 1964, le professeur R. A. Preston remarque aux Archives publiques de l'Irlande du Nord (*Public Record Office of Northern Ireland*) de Belfast quelques papiers concernant les affaires militaires au Canada. Leur importance lui paraît immédiatement. Dans ces papiers se trouvent notamment des copies de certaines des lettres que Wolfe et Murray se sont échangées et qui, d'après la description de M. Preston, semblent alors correspondre en partie à celles qui ont été retrouvées un peu plus tôt dans le Warwickshire (voir ci-dessous). Je lui suggère de porter l'entière de la collection à l'attention de M. Lamb, ce qu'il fait – et ce qui nous vaut maintenant d'en avoir une copie sur microfilm aux Archives publiques³.

L'un des documents de ce groupe est un compte rendu de la campagne de Québec dont l'original emplit deux carnets manuscrits appartenant à ce qu'il est maintenant convenu d'appeler la collection Dobbs⁴. Le document ne porte ni titre, ni date, ni indication de l'identité de l'auteur, et les Archives publiques de l'Irlande du Nord ignorent tout de son origine. Pour autant que je sache, aucun des auteurs qui se sont intéressés à la campagne ne l'a utilisé. Ce texte caustique est clairement celui d'un lettré ayant eu accès à une information de première main. L'auteur, de toute évidence, entretenait un contact personnel avec Wolfe et lui était entièrement dévoué;

mais il n'a manifestement pas pris connaissance de certains documents confidentiels importants, notamment la fameuse correspondance que Wolfe et les brigadiers se sont échangée en août⁵. On peut donc en conclure, avec quelque certitude, qu'il s'agit d'un officier de rang inférieur. Il semble faire partie de l'état-major de Wolfe. On relèvera à cet égard qu'il rapporte des propos adressés par le général « à sa propre famille » le 12 septembre (voir ci-dessous). L'état-major du général était peu nombreux. L'auteur n'est de toute évidence ni Carleton ni Barré, puisqu'il les mentionne tous deux. Peut-il alors s'agir de l'un des aides de camp de Wolfe – Thomas Bell ou Hervey Smyth?*

Le document est sans aucun doute d'époque. Il commence par ces mots : « La campagne du Canada fut ardue : l'ennemi était nombreux, le pays presque imprenable. Un esprit moins audacieux que celui de M. Wolfe aurait hésité à tenter la conquête ; ses capacités les plus éclatantes ont été pleinement mises à contribution pour la réaliser. » Ces propos laissent à penser que l'auteur est alors rentré en Angleterre et qu'il considère les événements de manière rétrospective. Il souligne par ailleurs que, si Wolfe avait survécu à la bataille du 13 septembre, il aurait vu à ce que la force principale des Français ne s'enfuit pas : « Au lieu de cela, ils forment maintenant la partie la plus considérable de l'armée qui s'opposera à M. Amherst lors de la prochaine campagne. » Le document a probablement été écrit en Angleterre à l'hiver 1759-1760 et s'appuie peut-être sur un journal personnel. Les sentiments qui y sont exprimés sont généralement similaires à ceux que l'on découvre dans le journal du capitaine Bell, qui est parvenu jusqu'à nous⁶. Il semble cependant n'exister aucun lien direct entre les deux documents.

L'auteur indique qu'après le débarquement des troupes de Monckton à Pointe-Lévy, à la fin juin, Monckton et ses officiers se sont concertés pour déterminer s'ils devaient ou non s'y cantonner. « Le général [Wolfe] a été fort étonné d'apprendre qu'un tel conseil s'était tenu, car il avait donné des ordres très clairs pour que le poste soit occupé. » À partir du 5 juillet, le texte se présente en grande partie sous la forme d'un journal personnel. Comme dans ceux de Wolfe et de Bell, les critiques acerbes à l'endroit de la Marine royale abondent. L'auteur ne donne pas un compte rendu complet de l'évolution des plans de Wolfe ; il ne semble pas, en fait, en avoir été complètement informé. En particulier, il ne fait pas état de ce 20 juillet fertile en rebondissements : un débarquement est ordonné en toute hâte en amont de la ville, puis fait l'objet d'un contrordre tout aussi expéditif⁷. Il rapporte les allées et venues de Wolfe le 31 juillet, le jour de l'attaque avortée près de la chute de la Montmorency ; ce compte rendu n'ajoute toutefois pas grand-chose à nos connaissances.

Le récit que l'auteur donne de la célèbre discussion entre Wolfe et ses brigadiers semble s'appuyer sur une information très fragmentaire du côté de ces derniers et, ainsi qu'on l'a noté plus haut, l'auteur ne paraît pas avoir eu accès aux documents. Il procure néanmoins certains détails nouveaux concernant le contexte dans lequel les trois propositions d'action ont été formulées et présentées par Wolfe. Il apparaît de manière évidente que la première (un mouvement circulaire de remontée de la Montmorency dans l'intention d'attaquer l'arrière des retranchements français de Beauport) reposait sur une reconnaissance des lieux minutieuse et pleine de hardiesse.

* Depuis que ce texte a été écrit, le major Paulus Irving a d'abord été considéré comme l'auteur du compte rendu ; ultérieurement, des recherches ont montré qu'il s'agirait plutôt du capitaine Matthew Leslie, qui était quartier maître général adjoint de l'armée.

Le 24 août⁸, M. Wolfe a été pris de fièvre et, puisqu'il ne pouvait s'acquitter de ses attributions, il a souhaité que les brigadiers prennent les mesures qu'ils jugeraient les plus convenables. Il les a informés du plan qu'il aurait voulu mettre en œuvre lui-même si la maladie ne l'en empêchait pas et en a proposé l'exécution à l'un d'eux⁹. Le détail en était le suivant. Il les a informés¹⁰ qu'il avait envoyé [Moses] Hazen, capitaine des Rangers, avec un déserteur français afin d'examiner les routes traversant les bois jusqu'à un gué de la Montmorency, à environ neuf milles de notre camp, échappant à la surveillance de l'ennemi, et, de là, la route de Beauport; à partir du rapport de Hazen (qui s'était rendu très près de Beauport), il avait conçu le projet de tomber par l'arrière sur les troupes régulières de l'ennemi qui étaient cantonnées à cet endroit, avec un détachement de l'armée qu'il avait choisi dans ce but, et qu'il avait constamment entraîné à se déplacer dans les bois à cette fin. Le plan de son attaque était le suivant: lui-même marcherait à la tête des grenadiers de Louisbourg, de l'infanterie légère de ligne, des volontaires de l'armée, des régiments de Bragg et d'Anstruther et des trois cents Highlanders¹¹, et exécuterait cette partie du plan qui exige de marcher deux nuits durant, la première pour parcourir les neuf milles jusqu'au gué et rester dissimulés, tapis contre le sol, dans la journée; la deuxième pour aller jusqu'à Beauport de manière à tomber soudainement sur les troupes régulières à l'aube. Pour appuyer cette attaque, M. Monckton devait menacer Beauport par l'eau avec sa brigade de Lévy, et M. Townshend devait passer le gué en bas de la chute de la Montmorency et menacer les lignes qui avaient été attaquées le 31 juillet. Les brigadiers, à l'unanimité, ont rejeté ce plan, exprimant l'avis qu'il vaudrait mieux transporter les opérations en amont de la ville dans une intention qui ne m'est pas connue; on a dit qu'elle était de détruire le haut pays¹².

J'ai par la suite entendu M. Wolfe se plaindre du fait que son piètre état de santé l'empêchait d'exécuter son propre plan, ajoutant que, de tous les projets qui avaient été envisagés, celui-ci était le seul qui eût quelque substance.

Voilà qui est intéressant! Ce document nous procure des détails, inconnus jusque-là, sur les ambitions tactiques de Wolfe à ce stade; mais il nous aide aussi, d'une manière appréciable, à interpréter les événements. Rien, dans ce compte rendu de l'un des admirateurs de Wolfe qui l'entouraient à cette époque, ne vient appuyer les interprétations forcées de ceux qui en ont fait l'éloge dans les générations ultérieures. L'auteur anonyme ne connaissait apparemment que le premier des trois plans que Wolfe a soumis aux brigadiers, mais il ne lui vient pas à l'esprit d'avancer que le général ne le prenait pas au sérieux ou qu'il était en train de le «mettre à l'épreuve¹³». Il paraît en outre réfuter de manière assez définitive tous ceux qui ont laissé entendre que Wolfe parlait du plan de débarquement à l'anse au Foulon finalement mis en œuvre le 13 septembre quand il écrivait à l'amiral Saunders: « Mon piètre état de santé m'empêche d'exécuter mon propre plan; et son caractère par trop désespéré m'interdit d'ordonner que d'autres s'en chargent¹⁴. » Attribuant à Wolfe des propos très similaires, l'auteur indique clairement qu'ils se rapportent en fait au plan de Beauport. La nature «désespérée» de ce plan s'exprime pleinement dans les termes utilisés en toute franchise par Wolfe dans son mémoire aux brigadiers: « Il est probable qu'ils [les hommes du détachement effectuant le mouvement circulaire] seraient découverts dans leur marche des deux côtés de la rivière. » C'est cet aspect du plan qui a conduit les brigadiers à le rejeter, ainsi que le montre leur réponse, même si les trois expédients tactiques proposés par Wolfe s'avéraient en fait très inférieurs, dans leur effet, au débarquement qu'ils

recommandaient en amont de la ville. Finalement, nous savons maintenant ce que Wolfe voulait dire quand il ajoutait à son mémoire ce post-scriptum : « N[ote] Il y a des guides dans l'armée pour le détachement en question. » Ces guides étaient Hazen et le déserteur.

Après avoir décrit le déplacement de l'armée en amont de la ville, décidé sur le conseil des brigadiers, l'auteur poursuit son compte rendu par ces mots.

Le 6 [septembre], M. Wolfe a remonté. Les vaisseaux sont allés vers l'amont, jusqu'à Cap-Rouge; le lendemain, le général est allé dans sa barge pour reconnaître la côte à moins de 200 verges^{NdlT} de distance, jusqu'à Pointe de Trempe [Pointe-aux-Trembles]. Là, il s'est fixé sur un lieu pour la descente et a donné ses ordres en conséquence. De fortes pluies ont retardé cette opération et le général, craignant pour la santé des soldats, qui étaient très entassés à bord des bateaux, a commandé que la moitié d'entre eux soient débarqués sur la rive sud et cantonnés dans le village de Saint-Nicolas. Dans cet intervalle, le général est allé dans la goélette du capitaine Leaske¹⁵ et a effectué une reconnaissance proche de la côte depuis Cap-Rouge jusqu'à la ville de Québec. En son absence, M. Murray et M. Townshend sont allés voir l'amiral et se sont comportés de manière fort séditieuse à l'égard de M. Wolfe.

Ayant observé le Foulon, le général l'a trouvé praticable et l'a choisi pour la descente. Le lendemain, il a emmené M. Monckton, M. Townshend, le colonel Howe et le capitaine Shads, capitaine en charge des bateaux, jusqu'à un poste que nous avons à l'embouchure de l'Etchemin [le « poste de Gorham »], qui se trouve presque en face du Foulon, afin de leur montrer les endroits qu'il jugeait les plus accessibles. Le 11, ordre a été donné de se préparer à débarquer et à attaquer l'ennemi; c'est alors que M. Wolfe a reçu une lettre¹⁶ signée par chacun des brigadiers, et qui indiquait qu'ils ne savaient pas où ils devaient débarquer et attaquer l'ennemi. Le 12, M. Monckton est monté à bord du *Sutherland* dans la matinée. Après son départ, M. Wolfe a dit à sa propre famille que les brigadiers l'avaient amené en haut du fleuve et qu'ils reculaient maintenant. Il n'a pas hésité à dire que deux d'entre eux étaient des poltrons et l'autre, un scélérat.

Le capitaine Shads (capitaine en charge des bateaux), la veille de l'attaque, a opposé de nombreuses objections frivoles, disant par exemple que la puissance de la marée emporterait les bateaux au-delà de l'objet visé, etc. Cela laissait à penser qu'il avait peut-être été influencé. Le général lui dit qu'il aurait dû formuler ses objections plus tôt et que, si le débarquement échouait, il le mettrait à l'abri de tout blâme, ajoutant qu'on ne lui demandait pas plus que de faire de son mieux; et que, si le capitaine Shads témoignait par écrit de ce que l'échec était celui de G. Wolfe, et non celui du capitaine Shads, il signerait ce document. Shads persistant dans son absurdité, le général lui dit qu'il ne pouvait faire plus que de placer sa tête sur le billot pour sauver Shads, puis il a quitté la cabine. Le 12, les troupes qui avaient débarqué à Saint-Nicolas ont réembarqué. Les vaisseaux ont également remonté le fleuve pour les recevoir et pour attirer l'attention de l'ennemi vers l'amont. Le général a donné l'ordre que les troupes de la première attaque soient embarquées dans les bateaux dans la dernière partie de la marée montante, car la violence du reflux rendrait l'opération plus difficile, le reflux joignant ses propres forces à celles de la célérité naturelle du fleuve. M. Wolfe souhaitait que les bateaux arrivassent au Foulon à l'aube. En réponse à son souhait, ils descendirent aux environs de trois heures et demie et arrivèrent au

NdlT: 1 verge = environ 0,91 m.

Foulon à quatre heures et demie¹⁷ sans avoir jamais touché les rames, mais seulement par la force de la marée, qui était de neuf milles. Les sentinelles de l'ennemi n'ont pas découvert les bateaux avant que nous n'arrivions face à la batterie de Saint-Augustin¹⁸. À l'interpellation de la sentinelle qui s'y trouvait, le capitaine Fraser répondit à la manière française, leur disant que nous transportions des provisions pour la ville et souhaitions qu'ils gardent le silence parce qu'il y avait un vaisseau de guerre anglais non loin. (L'ennemi attendait à ce moment-là un convoi d'approvisionnements de ses bateaux, depuis Batiscan.) Ils n'ont pas commencé à tirer sur les bateaux avant qu'ils ne se dirigent vers le Foulon. Les vaisseaux contenant le reste des troupes descendirent quelque temps après les bateaux plats, afin de ne pas donner l'alarme.

Ces propos nous fournissent une preuve additionnelle de l'état lamentable qu'avaient atteint les relations entre Wolfe et les brigadiers. Par ailleurs, le compte rendu de la reconnaissance effectuée par Wolfe tout près des côtes en amont de Québec, avec l'indication du type d'embarcation utilisée, constitue à cet égard l'information la plus précise dont nous disposons. L'auteur ne fournit pas de date exacte pour cet événement, mais le déplacement jusqu'au poste de Gorham a eu lieu, selon lui, « le lendemain » – ce qui placerait la reconnaissance le 9 septembre.

Il est à noter que l'auteur semble tenir pour acquis que Wolfe a simplement vu le sentier du Foulon lors de cette reconnaissance et qu'il a décidé d'en faire le point du débarquement. Néanmoins, sa formulation n'exclut pas la possibilité que l'attention du général ait préalablement attirée sur ces lieux. Les propos concernant les objections du capitaine James Chads face au plan de débarquement sont entièrement nouveaux. Nous ne sommes toutefois pas tenus de prendre pour argent comptant la supposition de l'auteur quand il laisse entendre que Chads aurait été « influencé » (par les brigadiers, on le suppose). En effet, l'amiral Holmes a écrit plus tard qu'il considérait sa tâche comme extrêmement « périlleuse » et « difficile », pour des raisons de toute évidence similaires à celles qui ont été exposées par Chads¹⁹. On sait en outre que la marée a effectivement emporté les bateaux au-delà de l'endroit prévu pour le débarquement. En ce qui concerne l'approche du Foulon, y compris la réponse que l'officier des Highlanders a faite à la sentinelle, ces propos confirment de nombreux récits d'époque qui font état de cet incident déjà largement avéré.

Immédiatement après le passage qui vient d'être cité, l'auteur ajoute ce qui suit.

Le colonel Howe et l'infanterie légère ont gagné les hauteurs sans trop de pertes. L'ennemi avait une centaine d'hommes pour garder le Foulon ; ils ont été rapidement dispersés. M. Wolfe était très satisfait des mesures que le colonel Howe avait prises pour gagner les hauteurs et espérait que M. Howe survivrait à ce jour afin qu'il puisse rapporter ses mérites au gouvernement.

Le général suspendit un débarquement supplémentaire de troupes jusqu'à ce que les premières fussent bien établies en haut, disant que, s'il fallait se battre pour emporter le poste, il y avait déjà assez d'hommes à terre pour ce but et que, s'ils étaient repoussés, la confusion serait d'autant plus grande que leur nombre serait plus important. Les bateaux restèrent vides pour se tenir prêts à emmener les hommes du premier débarquement dans l'éventualité où ils seraient repoussés. Dès que les hauteurs furent prises, l'ensemble des troupes débarqua avec toute la promptitude possible.

Ces paragraphes décrivant l'état d'esprit et les actions de Wolfe immédiatement après le débarquement nous semblent indiquer avec une certaine probabilité que l'auteur se trouvait avec le

général à ce moment-là. L'éloge que Wolfe fait de Howe n'est consigné nulle part ailleurs et le ton utilisé par l'auteur tend à confirmer, me semble-t-il, la conclusion que je fondais sur les notes de Townshend, à savoir que le plan de Wolfe ne prévoyait pas l'escalade des falaises par Howe²⁰. Les propos de Wolfe tels qu'ils sont rapportés ici paraissent plutôt l'expression d'une vive admiration face à une improvisation brillante. Enfin, l'auteur nous donne une confirmation saisissante du récit proposé par Barré en 1772 quand il affirmait que Wolfe avait suspendu les débarquements ultérieurs après que les premières troupes eurent mis pied à terre²¹. Mais il ignorait que Barré n'avait pas transmis l'ordre.

L'auteur décrit ensuite brièvement l'attaque française « de 10 heures ». « Les troupes régulières ne firent qu'une tentative puis se dispersèrent. Les troupes de la colonie et la milice disputèrent les taillis quelque temps après cela, mais à midi tous étaient enfin dissipés de tous côtés. » L'auteur nous procure ensuite un compte rendu de la mort de Wolfe qui ne présente que de petites variantes par rapport aux autres récits dont nous disposons. Rien n'indique toutefois qu'il ait assisté lui-même à ce décès : « M. Wolfe a été tué dans la tentative des troupes régulières. Il a reçu trois coups de feu : le premier au poignet, dont il n'a tenu aucun compte ; et les deux autres dans le corps. Quand on l'emporta, il agita son couvre-chef en direction du régiment d'Orway pour leur dire de monter afin de prendre l'ennemi par son flanc. Peu après, il voulut savoir comment se déroulait la bataille. On lui répondit que l'ennemi était battu. Il sourit et dit que c'était ce qu'il avait escompté. Peu après, il mourut. » Les événements qui suivent la bataille sont décrits en termes extrêmement hostiles envers les brigadiers. L'auteur mentionne notamment la nomination de « deux aides de camp pour M. Townshend, avec le nom de commandant en chef » – une allusion qui renforce ma conviction que l'auteur pouvait être lui-même un aide de camp.

Le document se poursuit par une description du « caractère des principaux officiers de l'armée de M. Wolfe ». Les brigadiers, surtout Murray, y sont traités très durement. L'auteur passe ensuite à une description du camp français. Il se montre cinglant à l'encontre de Vaudreuil, plus amène pour Montcalm. Il produit aussi un récit extraordinaire montrant « Buchanville » faisant la cour à la fille de Vaudreuil dans le but d'avoir un prétexte pour aller en France « afin d'y recevoir l'assentiment et les contributions de ses amis » pour son mariage – mais, en réalité, afin d'exposer le point de vue de Montcalm à Versailles... Le document se conclut par une volée de bois vert contre la Marine royale. Sa dernière phrase est la suivante : « Comme il est à plaindre, le général dont les opérations dépendent du secours naval ! »

II

Des documents se rapportant à la campagne de 1759 sont sortis de l'anonymat dans le Warwickshire il y a quelques années. Leur analyse a révélé qu'ils consistaient essentiellement en copies de lettres adressées par Wolfe à James Murray. En décembre 1962, ils ont été mis sur le marché et très diligemment acquis par les Archives publiques du Canada, qui les ont ajoutés aux archives Murray qu'elles possédaient déjà²².

Ces documents sont des copies réalisées par un commis semi-lettré qui y a semé une confusion certaine. Néanmoins, leur sens est généralement clair et l'authenticité des lettres ne peut être mise en doute. La collection contient sept lettres de Wolfe à Murray ; l'une d'elles a été écrite à « Gaspée » en septembre 1758 ; une autre à Londres le 9 janvier 1759 ; une autre encore à bord du *HMS Neptune* le 20 mars 1759 ; les autres, enfin, devant Québec. En outre, on trouve dans

ces documents un « État des troupes au 24 août » ainsi qu'un compte rendu du « Matériel de Montmorency au 30 août », tous deux signés par Isaac Barré. On y trouve également des copies du célèbre mémoire de Wolfe aux trois brigadiers leur demandant conseil, ainsi que leur réponse, et une copie d'une lettre non datée écrite par George Townshend, de toute évidence après son retour en Angleterre depuis Québec, et manifestement adressée à Murray. Les documents découverts à Belfast par M. Preston²³ contiennent des copies de quatre lettres de Wolfe à Murray, dont trois (toutes écrites devant Québec) figurent également dans la collection du Warwickshire, quoique dans des versions légèrement différentes ; ces archives comportent aussi une lettre de Murray à Wolfe datée du 22 juillet 1759 qui ne se trouve pas dans la collection préalablement mentionnée. Elles contiennent également une version de l'« État des troupes » (sans la signature de Barré) et, ici encore, les lettres échangées par Wolfe et les brigadiers. Enfin, on y relève un avis en français écrit par Murray à l'intention des habitants de Saint-Antoine le 13 août 1759.

Ces documents précisent la connaissance que nous avons des événements. La lettre adressée par Murray à Wolfe le 22 juillet ainsi que la réponse de Wolfe, écrite le même jour, nous informent sur ce qui pourrait constituer les racines de l'inimitié profonde que Murray vouait à Wolfe : il mentionne, en grommelant, son conseil consistant à débarquer en amont de la ville au début juillet – « Je suis trop soldat pour grommeler d'être le seul ici [à Montmorency] en service actif avec l'un des régiments de ma brigade quand les deux autres moissonnent les lauriers dans les secteurs les plus en vue pour notre armée. » Ces documents indiquent également que, le 22 juillet, Wolfe envisageait encore le débarquement à Saint-Michel qu'il avait presque mis à exécution le 20²⁴ ; il répond en effet à Murray qu'il souhaite le voir le soir même afin qu'il commande l'attaque « menée et soutenue le plus tôt que possible par la brigade de Monckton » ; « L'amiral est de l'opinion que les bateaux plats ne pourront passer la ville sans dangers ni difficultés, et que la marée de la nuit ne nous favorise pas dans le présent ; il ne reste par conséquent qu'à emplir les vaisseaux de troupes en amont et à utiliser les bateaux plats dont nous disposons là pour la première tentative. »

Les lettres nous informent par ailleurs sur les entreprises menées de manière indépendante par Murray en haut du fleuve du 3 au 25 août. Le 5 août, Wolfe écrit à Murray en lui indiquant exactement ce qu'il attend de lui ; entre autres choses, il doit « détruire les magasins et entrepôts de Chambeau [Deschambault] s'il en trouve » et forcer les détachements ennemis à l'action : « Vous pouvez prendre les mesures les plus efficaces en votre pouvoir en brûlant certaines de leurs maisons et en faisant leurs femmes prisonnières afin de les engager au combat. » Le 11 août, Wolfe cherche le moyen d'envoyer 200 hommes rejoindre Murray ; mais il est déjà impatient de voir le brigadier revenir.

Je ne sais ce que vous méditez, mais je vous recommande, si rien de mieux ne peut être fait, de dévaster le pays autant qu'il vous sera possible et de garder le plus grand nombre d'entre eux en amont de la ville comme vous le pourrez ; j'ai l'intention d'attaquer l'armée française, mais j'espère vous avoir, ainsi que Carleton et l'infanterie légère, à mes côtés pour ce faire. Vous jugerez de cela et me rejoindrez [quand?] vous ne pourrez rien faire de plus en haut ; quelques bateaux doivent être laissés avec les hommes qui s'y trouvent ; ils pourront toujours alarmer [les Français] et la flotte pourra les empêcher de prendre leur moisson, avec l'artillerie [...].

Le 15 août, Wolfe s'exprime en des termes plus fermes : « Si vous n'avez point de coup d'importance en vue, je serais heureux de vous voir revenir. » Il est probable qu'un ordre plus précis a été envoyé ultérieurement²⁵ ; toutefois, si tel est le cas, il n'est pas parvenu jusqu'à nous.

La lettre de Townshend est intéressante en ceci qu'elle décrit « l'état des affaires que vous-même et M. Monckton avez placé entre mes mains quand j'ai quitté Québec. » Les documents dont nous disposons jusque-là indiquaient que Townshend avait entrepris de protéger la réputation des brigadiers contre d'éventuels détracteurs qui se trouveraient en Angleterre, et que, à cette fin, il avait emporté avec lui, à son retour, la correspondance originale échangée devant Québec²⁶. Le copiste a littéralement massacré le récit que Townshend donnait des rumeurs qui circulaient dans les cafés et autres établissements publics de Londres ; néanmoins, le fait marquant reste clair : « J'estimais que c'était assez rendre justice à vous, à M. Monckton ainsi qu'à moi-même, de présenter cette affaire sous son vrai jour au gouvernement. » Townshend n'a pas su déterminer avec certitude si les rumeurs les dénigrant étaient arrivées jusqu'aux oreilles de certains ministres, « mais j'eus la satisfaction de voir que leur opinion s'était forgée sur la lettre de M. Wolfe lui-même, lettre dont la conclusion établit assez justement notre situation à cette époque ; et de voir que le gouvernement était entièrement satisfait de la conduite de tous ceux qui s'étaient engagés dans cette campagne si glorieuse. Face à cet état des choses, je suis convaincu que vous n'auriez pas souhaité, en quelque circonstance que ce soit, entrer en dispute avec la mémoire d'un défunt – méritant à tant d'égards de son pays [...] »

III

En 1964, les Archives publiques ont acheté à Boston un document tout différent, le journal manuscrit d'un milicien américain, Jeremiah Pearson, de Newbury Falls, au Massachusetts²⁷. Pearson est allé à Québec en tant que membre de l'une de ces compagnies de Pionniers qui avaient rejoint l'armée de Wolfe en juillet 1759²⁸. Il a cependant été immédiatement transféré à la compagnie de Rangers de Hazen, dans laquelle il a servi durant tout l'été. Son journal nous en dit un peu plus sur l'un des aspects de la campagne les moins bien décrits dans les documents qui nous sont parvenus. Comme les soldats anglo-saxons des temps plus récents, Pearson avait manifestement du mal à mémoriser et à transcrire les noms français. En fait, seuls trois noms de lieux canadiens figurent dans son compte rendu : « Quebeck » et les îles de « Ollins » [Orléans] et « Cuder » [Coudres]. Les inscriptions épisodiques de son journal nous informent sur la mauvaise guerre d'escarmouches et d'embuscades qui s'est livrée en aval de Québec après la bataille de Montmorency. L'une d'entre elles renvoie peut-être à l'élimination du groupe du père Portneuf, près de Sainte-Anne-de-Beaupré²⁹ – mais semble plus probablement décrire un autre combat qui a eu lieu le même jour. Elle s'amorce le 22 août.

[...] les Rangers et l'infanterie légère ont embarqué à bord des bateaux à fond plat, ont descendu la rivière sur environ 30 milles et sont restés dans les embarcations cette nuit-là.

Le 23, nous sommes descendus à terre pour incendier les maisons, nous avons affronté les Français et avons tué et scalpé³⁰ +6 [16?] d'entre eux. Nous avons remonté par la terre et avons pris des moutons, des oies et des poules en bon nombre et incendié toutes les maisons sur notre chemin.

Comme les autres Rangers, Pearson a participé à la dévastation brutale en aval du fleuve, opération qui a tenu cette partie des troupes de Wolfe à l'écart de la bataille des Plaines. Il indique que

la compagnie de Hazen s'est embarquée pour cette opération le 1^{er} septembre. Le 8, débarquant dans un village « situé en dessous de l'île de Cuder », ils « ont fait un prisonnier et pris des oies, des dindes et des poules, et sont partis sains et saufs ». En ce qui concerne la journée du lendemain, l'auteur ajoute ceci.

Les compagnies du capitaine Haxen, du capitaine [James] Roger et du capitaine [William] Stark ainsi que 200 réguliers ont débarqué sur la rive sud du fleuve et ont monté jusqu'à la maison où nous avons pris le prisonnier hier. Ils ont laissé Crator [?] et sept hommes. [Ils sont allés?] jusqu'à environ 50 perches^{NdlT} de la maison; essuyé des tirs et eu un homme blessé et scalpé; le reste a pu se sauver. [Nous avons?] descendu sur environ deux milles et incendié jusqu'à la maison dans laquelle nous avons dormi.

Voici l'inscription du 13 septembre, le jour de la bataille devant Québec: « Nous avons tous marché vers le haut et tout incendié à mesure que nous allions. La compagnie du capitaine Stark est aussi [dans?] le groupe des incendiaires et a essuyé des coups de feu; l'un de ses hommes a été mortellement blessé, de sorte qu'il est mort. »

Il y a chez Pearson quelque chose du touriste américain et du GI éternel. Le 22 septembre, il écrit: « Aujourd'hui, nous avons eu le plaisir de débarquer dans la ville et de la parcourir, et je peux dire que je ne suis pas très bien aujourd'hui, etc. » Le 25 septembre: « Le temps est nuageux et humide aujourd'hui; suis allé dans la ville; ai vu des Françaises fort avenantes – etc. »

Le 14 novembre, Pearson est de retour à Newbury Falls. La grande aventure de sa vie est terminée. À l'arrière du carnet contenant son journal sont écrites différentes notes de nature domestique. La première est intéressante: « Le 23 février 1762, épousé Élisabeth Pearson; le 8 mars, naissance de Lois Pearson, 1762. » La dernière inscription est d'une autre main: « 17 juillet 1797, le père Pearson est mort à environ 10 heures et demie du soir, dans son fauteuil. »

IV

Les Archives publiques ont reçu ces dernières années des microfilms de la série E des Archives des Colonies de Paris. Ils contiennent un ensemble de documents personnels, dont le dossier du capitaine Louis Dupont de Chambon de Vergor, qui commandait le poste de l'anse au Foulon le 13 septembre 1759³¹. On y trouve une requête non datée adressée par Vergor au duc de Choiseul à titre de secrétaire d'État de la Marine et des Colonies. Choiseul a tenu cet office en 1761. D'autres documents du dossier indiquent que Vergor a obtenu la faveur qu'il sollicitait en 1762, ce qui semble définir une date à tout le moins approximative pour le document. Ces archives contiennent le compte rendu de Vergor quant aux événements qui se sont produits au Foulon ce matin-là. Comme aucun historien ne semble l'avoir utilisé jusqu'ici, nous estimons qu'il ne serait pas inutile de le reproduire³².

En 1759, pendant le siège de Québec, le 2 septembre, il [Vergor] eut ordre du général d'aller relever le sieur de Saint-Martin au poste de l'anse au Foulon. Il y fut avec 70 hommes. Le 12 [septembre], il reçut ordre de laisser passer un convoi de bateaux qui devaient descendre

NdlT: Environ 300 m.

[le fleuve] la nuit du 12 au 13, pour porter des vivres dans Québec; il donna ses ordres en conséquence, et fit avertir les sentinelles de laisser passer les bateaux en question, après cependant les avoir reconnus. Trois heures avant le jour, les sentinelles le firent avertir qu'il paraissait des bateaux; il s'y transporta sur-le-champ lui-même, fit demander *d'où étaient les bateaux, de quel régiment ils étaient et où ils allaient*; à quoi ils [les bateaux] répondirent, *France, Marine, et qu'ils allaient à Québec porter des vivres*. Continuant alors d'observer ces bateaux, qui avaient déjà dépassé son poste, il s'aperçut qu'ils remontaient et cherchaient à entrer dans l'anse [au Foulon]. Il jugea alors que c'étaient des ennemis, et ne balança pas un instant à faire ses dispositions et faire feu sur eux; en même temps, il envoya un homme de son détachement au camp, pour avertir que son poste était attaqué et que l'ennemi voulait tenter d'y descendre. Il était alors deux heures après minuit. Cependant, il faisait ses derniers efforts, tant pour empêcher le débarquement qu'afin de le retarder et de donner au secours qu'il attendait le temps d'arriver, et retint ainsi l'ennemi jusqu'au grand jour, où, se trouvant tourné de toutes parts, par différents piquets que l'ennemi avait fait descendre à Saint-Michel et à Samos, il fut enfin accablé, la plus grande partie de son monde, tué ou blessé, et ce ne fut encore qu'après [avoir] reçu lui-même deux blessures, l'une d'une balle qui lui cassa la jambe, et l'autre à une main, que l'ennemi parvint à forcer son poste et monter au haut de la côte. Pris sur le champ de bataille, il fut embarqué sur une chaloupe, où il se trouva avec 14 officiers anglais qui avaient été blessés dans cette action; une autre chaloupe était entièrement remplie de leurs soldats blessés.

Dans ce document, Vergor présente évidemment les choses sous le jour le plus avantageux pour lui. Ses exagérations sont assez évidentes. Néanmoins, certains de ses propos sont appuyés par d'autres éléments de preuve – en particulier, le fait qu'il a envoyé un messager avertir ses supérieurs. Ce document ainsi que d'autres se trouvant dans le dossier laissent à penser que ses blessures étaient probablement plus sérieuses qu'on ne l'a parfois dit. Il est intéressant de relever qu'il se présente comme ayant assisté lui-même au fameux dialogue avec l'officier du bateau britannique.

Les jeunes étudiants, de même que les plus vieux, trouveront ici une leçon à tirer. Dans *Québec 1759*, j'écrivais avec une certaine désinvolture, au sujet du récit de la sentinelle française demandant à l'homme du bateau de nommer son régiment, qu'une sentinelle française n'aurait jamais posé une telle question. J'invoquais alors le fait que tous les «régiments» du pays étaient constitués de réguliers et que la manœuvre des bateaux ne convenait sans doute pas à des soldats professionnels accoutumés à des tâches exigeant moins de délicatesse. Mais Vergor affirme que la sentinelle a posé précisément cette question, et ce, à sa demande. Je tenterai à l'avenir d'être plus prudent. Par ailleurs, l'Écossais a présenté les hommes du bateau comme étant, non des réguliers de France, mais des réguliers de la colonie: «Marine!» fut sa réponse. Voilà qui était astucieux! En effet, indépendamment de l'appellation (chacun sait qu'elles n'étaient pas composées de marins), les troupes de la Marine étaient bien plus susceptibles que les troupes de terre de compter des hommes de mer dans leurs rangs. La réponse ne peut pas avoir été, comme l'indiquent de nombreux ouvrages, «de la reine». Mais le terme «Marine» n'est pas si différent à l'oreille. Pourrait-on trouver là l'origine du récit faisant état de cette réponse: «de la reine»?

Ordre de bataille et effectifs de l'armée britannique à Québec en 1759

Remarque: Les chiffres des effectifs sont ceux du début de la campagne et comprennent les hommes de troupe et les officiers, sauf indication contraire. Les Pionniers sont arrivés à Québec après le début de l'opération.

ÉTAT-MAJOR

Officier en charge du commandement général	Major général James Wolfe
Aides de camp du général Wolfe	Capitaine Thomas Bell Capitaine Hervey Smyth
Quartier-maître général	Lieutenant-colonel Guy Carleton
Quartier-maître général adjoint	Major Paulus Irving
Assistants du quartier-maître général	Capitaine Matthew Leslie Capitaine Henry Caldwell
Adjudant-général	Major Isaac Barré
Commandant, Artillerie royale	Lieutenant-colonel George Williamson
Ingénieur en chef	Major Patrick Mackellar
Ingénieurs adjoints	Capitaine-lieutenant Hugh Debbeig Capitaine-lieutenant Adam Williamson Lieutenant John Montresor

PREMIÈRE BRIGADE (3 430)

Commandant	Brigadier général Robert Monckton
Major de brigade	Capitaine John Spittal
15 ^e d'infanterie (Amherst) (594)	Major William Farquhar
43 ^e d'infanterie (Kennedy) (715)	Major Robert Elliott
48 ^e d'infanterie (Webb) (852)	Lieutenant-colonel Ralph Burton
78 ^e d'infanterie (Fraser) (1 269)	Lieutenant-colonel Simon Fraser

DEUXIÈME BRIGADE (1 851)

Commandant	Brigadier général George Townshend
Major de brigade	Major Thomas Gwillim
28 ^e d'infanterie (Bragg) (591)	Lieutenant-colonel Hunt Walsh
47 ^e d'infanterie (Lascelles) (679)	Lieutenant-colonel John Hale
2 ^e bataillon, 60 ^e d'infanterie (Monckton) (581)	Major Augustin Prevost

TROISIÈME BRIGADE (2 122)

Commandant	Brigadier général James Murray
Major de brigade	Capitaine Richard Maitland
35 ^e d'infanterie (Otway) (899)	Lieutenant-colonel Harry Fletcher
	58 ^e d'infanterie (Anstruther) (616) Major James Agnew
	3 ^e bataillon, 60 ^e d'infanterie (Lawrence) (607)
	Lieutenant-colonel John St. Clair

QUÉBEC, 1759: LE SIÈGE ET LA BATAILLE

GRENADIERS DE LOUISBOURG (326) Lieutenant-colonel Alexander Murray
 Compagnie de grenadiers, 22^e d'infanterie
 Compagnie de grenadiers, 40^e d'infanterie
 Compagnie de grenadiers, 45^e d'infanterie

INFANTRIE LÉGÈRE (approx. 200 hommes) Lieutenant-colonel William Howe
 Compagnie du 28^e d'infanterie
 Compagnie du 60^e d'infanterie
 Compagnie du 67^e d'infanterie

RANGERS (590) Major George Scott
 Compagnie du capitaine Jonathan Brewer
 Compagnie du capitaine Benonie Dank
 Compagnie du capitaine Joseph Goreham
 Compagnie du capitaine Moses Hazen
 Compagnie du capitaine James Rogers
 Compagnie du capitaine William Stark

PIONNIERS (300)

ARTILLERIE ROYALE (330) Lieutenant-colonel George Williamson
 Compagnie du capitaine-lieutenant J. Yorke
 Compagnie du capitaine T. James
 Compagnie du capitaine W. Macleod
 Détachement du sous-lieutenant William Harris (sur les bateaux de bombardement)

Matériel et munitions

Canons

Cuivre lourd 24 lb ^{NdlT*}	39
Cuivre léger 24 lb	8
Cuivre lourd 12 lb	24
Cuivre léger 12 lb	8
Cuivre 6 lb	21

Mortiers

Fer 13 po ^{NdlT**}	4
Fer 10 po	4
Fer 8 po	6
Cuivre type Royal (5,5 po)	12
Cuivre type Coehorn (4 $\frac{3}{8}$ po)	30

Obusiers

Cuivre 8 po	7
Cuivre 4 $\frac{3}{8}$ po	6

NdlT* 1 livre (lb) = environ 450 g.

NdlT** 1 pouce (po) = environ 2,5 cm.

Munitions

Boulets 24 lb	42 000	
Boulets 12 lb	26 000	
Boulets 6 lb	6 600	
Engins explosifs (obus) 13 po	2 000	
Engins explosifs (obus) 10 po		2 000
Engins explosifs (obus) 8 po		28 000
Engins explosifs (obus) 5,5 po		6 500
Engins explosifs (obus) 4½ po		30 000
Fusées de guerre (roquettes)		250
Cartouches de mousquet	1 200 000	
Barils de poudre		10 862

Remarque : Pendant le siège, un certain nombre de canons navals ont été débarqués pour accroître les batteries de bombardement des assiégeants.

RÉCAPITULATION

Infanterie de ligne

1 ^{re} brigade	3 430	
2 ^e brigade	1 851	
3 ^e brigade	2 122	
Grenadiers de Louisbourg	326	
Infanterie légère	200	
Rangers	590	
Artillerie royale	330	
Pionniers	300	
Total	9 149 hommes avec 163 pièces d'artillerie	

SOURCES

Sources primaires : Public Record Office, Colonial Office 5, compte rendu de l'embarquement, 6 juin 1759 ; Archives nationales du Canada, groupe de manuscrits (*Manuscript Group*) 18 : M 1, compte rendu dans les archives Monckton ; N18, vol. 4, liste des officiers à Québec en 1759 ; N 21, recueil de lettres et journal du lieutenant-colonel George Williamson, 1758-1759 ; John Knox, *An Historical Journal of the Campaigns in North America*, 1769, A. G. Doughty (dir.) (3 vol., Toronto, 1914-1916).

Sources secondaires : René Chartrand, *Quebec 1759* (Oxford, 1999) ; Cyril Field, *Britain's Sea Soldiers* (2 vol., Liverpool, 1924) ; M.E.S. Laws, *Battery Records of the Royal Artillery...* (Woolwich, 1951) ; Stuart Reid, *Wolfé. The Career of General James Wolfé from Culloden to Quebec* (Staplehurst, 2000).

La Marine royale à Québec en 1759

COMMANDANTS

Vice-amiral Charles Saunders, commandant en chef des forces navales

Contre-amiral Philip Durell, commandant en second

Contre-amiral Charles Holmes, commandant en troisième

LES VAISSEAUX DE GUERRE DE SA MAJESTÉ

La liste ci-dessous décrit les 49 navires de guerre et autres vaisseaux dont la participation au siège de Québec à l'été 1759 est avérée.

À cette époque, les principaux navires de guerre de la Marine royale étaient classifiés selon le nombre de leurs canons, depuis le premier « rang » (de 90 à 100 canons) jusqu'au sixième (de 20 à 28 canons). Les capitaines des bateaux de rang étaient dits « capitaines de vaisseau » (ou « capitaines de marine », selon la terminologie moderne) ; les commandants des bateaux plus petits n'appartenant à aucune de ces catégories étaient généralement des lieutenants (officiellement, *masters and commanders*), mais recevaient généralement le grade honorifique de « capitaines », puisqu'ils commandaient un navire.

Les vaisseaux de guerre de rang comprenaient les « vaisseaux de ligne », des bateaux suffisamment puissants pour combattre dans la ligne principale (du premier au quatrième rangs). Toutefois, en 1759, les bateaux plus petits, de troisième ou de quatrième rang (50 à 70 canons), étaient considérés comme trop vulnérables pour participer à ces combats. Les vaisseaux de rang les plus petits et les plus manœuvrables étaient les frégates de cinquième ou sixième rang, dont les canons étaient disposés sur un même pont.

Les vaisseaux n'appartenant pas aux catégories mentionnées ci-dessus étaient commandés par un lieutenant. C'étaient les sloops, les galiotes à bombes, les brûlots, les flûtes et les cotres. Les sloops, des bateaux à deux mâts, avaient tous leurs canons massés sur un même pont. Les galiotes à bombes étaient des bateaux spécialisés, à deux mâts, armés non seulement de canons, mais également de grands mortiers

pour attaquer les cibles côtières. Les brûlots étaient remplis de matières incendiaires et servaient à faire brûler les bateaux ennemis dans les ports. Les cotres étaient de petits bateaux aisément manœuvrables utilisés pour assurer les communications à l'intérieur de la flotte ou de l'escadre. Entre autres bâtiments, la flotte comptait également des bateaux auxiliaires tels que les flûtes et les vaisseaux armés – ceux-ci étaient souvent des bâtiments civils affrétés qui ne comptaient pas au nombre des vaisseaux de Sa Majesté.

La liste ci-dessous indique le nom du bateau, le nom du commandant, le poids du bâtiment, ses dimensions, son armement ainsi que son effectif, et ce, pour la plupart des vaisseaux de la flotte de Saunders. Pour l'effectif, elle indique deux chiffres : le premier correspond au nombre total autorisé d'officiers, adjudants, seconds maîtres, matelots et marins, officiers des fusiliers de marine et fusiliers marins pour le vaisseau considéré ; le chiffre entre parenthèses correspond à l'effectif autorisé du détachement de fusiliers marins à bord (officiers, sous-officiers et simples soldats). Il est à noter que ces chiffres correspondent aux effectifs autorisés, et non réels ; dans la flotte de Saunders, l'effectif réel était inférieur de plus de 1 500 hommes à l'effectif autorisé.

Les dimensions des bateaux qui sont indiquées ici sont les suivantes : longueur des batteries et largeur du vaisseau en son point le plus large. Le matériel naval était classifié selon le poids des boulets de fer pouvant être tirés. Le calibre et le nombre autorisé des canons sont indiqués pour chacun des vaisseaux sous cette forme : « 2 x 24 lb » signifie « deux canons de fer de 24 lb ». Il est à noter que les galiotes à bombes disposaient de gros mortiers de fer en plus de leurs canons.

Vaisseaux de ligne

HMS Neptune, 90 [canons], capitaine Broderick Hartwell,

MR, navire amiral du vice-amiral Charles Saunders

Effectif : 750-780 (111)

1 798 tonnes, 171 x 49 pi^{NdlT}, 28 x 32 lb, 30 x 18 lb,

30 x 12 lb, 2 x 9 lb

Construction achevée à Portsmouth en 1757, converti en ponton-matûre en 1784 et cassé en 1816

NdlT: 1 pied (pi) = environ 30,5 cm.

F – LA MARINE ROYALE À QUÉBEC EN 1759

HMS Princess Amelia, 80, capitaine John Bray, MR, *navire amiral du contre-amiral Philip Durell*

Effectif: 600-700 (99)

1 579 tonnes, 165 x 47½ pi, 26 x 32 lb, 26 x 12 lb, 28 x 6 lb

Construction achevée à Woolwich en 1757, aux douanes en 1788, vendu en 1818

HMS Royal William, 80, capitaine H. Pigot, MR

Effectif: 665 (99)

1 918 tonnes, 167½ x 47 pi, 26 x 32 lb, 26 x 12 lb, 30 x 6 lb

Anciennement *Prince*, navire de 100 canons, construction achevée à Chatham en 1719, stationnaire en 1790, cassé en 1813

HMS Dublin, 74, capitaine William Goostrey, MR, *navire amiral du contre-amiral Charles Holmes*

Effectif: 600 (99)

1 562 tonnes, 165 x 47 pi, 28 x 32 lb, 28 x 18 lb, 14 x 9 lb

Construction achevée à Deptford en 1757, cassé en 1784

HMS Shrewsbury, 74, capitaine Hugh Palliser, MR

Effectif: 600-700 (99)

1 594 tonnes, 166 x 47 pi, 28 x 32 lb, 28 x 18 lb, 18 x 9 lb

Construction achevée à Deptford en 1758, condamné en 1783 et sabordé

HMS Terrible, 74, capitaine Richard Collins, MR

Effectif: 600 (99)

1 590 tonnes, 164 x 47½ pi, 28 x 32 lb, 28 x 18 lb, 18 x 9 lb

Vaisseau français capturé dans la bataille du cap Finistère en 1747, cassé en 1763

HMS Devonshire, 70, capitaine William Gordon, MR

Effectif: 520 (77)

1 471 tonnes, 161 x 46 pi, 26 x 24 lb, 26 x 12 lb, 18 x 6 lb

Construction achevée à Woolwich en 1745, cassé en 1772

HMS Northumberland, 70, capitaine Lord Colville, MR

Effectif: 520 (77)

1 414 tonnes, 160 x 45 pi, 26 x 24 lb, 26 x 12 lb, 18 x 6 lb

Construction achevée à Plymouth en 1750, renommé *Leviathan* en 1777, converti en flûte, a coulé en 1780 lors d'un trajet ralliant les Antilles à la Grande-Bretagne

HMS Orford, 70, capitaine Richard Spry, MR

Effectif: 520 (77)

1 414 tonnes, 160 x 45 pi, 26 x 24 lb, 26 x 12 lb, 18 x 6 lb

Construction achevée à Woolwich en 1749, coulé en guise de brise-lames à Sheerness en 1783

HMS Vanguard, 70, capitaine Robert Swanton, MR

Effectif: 520 (77)

1 419 tonnes, 160 x 45 pi, 26 x 32 lb, 26 x 18 lb, 18 x 6 lb

Construction achevée à Cowes en 1748, vendu en 1774

HMS Alcide, 64, capitaine James Douglas, MR

Effectif: 480-525 (77)

1 375 tonnes, 159 x 45 pi, 26 x 32 lb, 26 x 18 lb, 12 x 9 lb

Vaisseau français capturé en 1755, vendu en 1772

HMS Bedford, 64, capitaine Thorpe Fowke, MR

Effectif: 480 (77)

1 230 tonnes, 151 x 40 pi, 26 x 32 lb, 26 x 18 lb, 12 x 9 lb

Construction achevée à Woolwich en 1741, converti en ponton en 1767 et vendu en 1787

HMS Captain, 64, capitaine John Amherst, MR

Effectif: 480 (77)

1 230 tonnes, 151 x 43½ pi, 26 x 24 lb, 26 x 12 lb, 12 x 6 lb

Construction achevée à Woolwich en 1743; c'était alors un vaisseau de 70 canons qui a été réduit à 64 canons début 1758; cassé en 1783

HMS Prince Frederick, 64, capitaine Robert Routh, MR

Effectif: 480 (77)

1 740 tonnes, 152 x 41 pi, 26 x 32 lb, 26 x 18 lb, 12 x 9 lb

Construction achevée à Deptford en 1727, remis à neuf en 1740, vendu en 1784

HMS Somerset, 64, capitaine Edward Hughes, MR

Effectif: 480-525

1 436 tonnes, 160 x 42½ pi, 26 x 32 lb, 26 x 18 lb, 24 x 9 lb

Construction achevée à Chatham en 1748, naufragé près de Cape Cod en 1776

HMS Stirling Castle, 64, capitaine Michael Everitt, MR

Effectif: 480-525 (77)

1 225 tonnes, 151 x 43½ pi, 26 x 32 lb, 26 x 18 lb, 12 x 9 lb

Construction achevée à Chatham en 1742, a coulé à La Havane en 1762

HMS Trident, 64, capitaine Julian Legge, MR

Effectif: 480-525 (77)

1 258 tonnes, 151 x 44 pi, 26 x 32 lb, 26 x 18 lb, 12 x 9 lb

Ancien vaisseau de guerre français capturé dans la bataille du cap Finistère en 1747; le *Trident* est arrivé à Québec le 12 août à titre d'escorteur de convoi; vendu en 1763

HMS Medway, 60, capitaine Charles Proby, MR

Effectif: 400-435 (67)

1 204 tonnes, 149½ x 43 pi, 24 x 32 lb, 26 x 18 lb, 10 x 9 lb

Construction achevée à Deptford en 1755; converti en ponton-caserne en 1787, renommé *Arundel* en 1802 et cassé en 1811

HMS Pembroke, 60, capitaine John Wheelock, MR

Effectif: 420 (67)

1 222 tonnes, 156 x 42 pi, 26 x 24 lb, 26 x 12 lb, 12 x 6 lb

Construction achevée à Plymouth en 1757; cassé en 1793

HMS Prince of Orange, 60, capitaine Samuel Wallis, MR

Effectif: 400 (67)

1 128 tonnes, 151 x 41½ pi, 24 x 24 lb, 26 x 9 lb, 10 x 6 lb

Construction achevée à Deptford en 1734. Ce vaisseau de 70 canons est ensuite réduit à 60 en 1748; converti en ponton-mâtère en 1772; vendu en 1810.

HMS Centurion, 50, capitaine William Mantell, MR

Effectif: 350 (57)

1 005 tonnes, 144 x 40 pi, 22 x 24 lb, 22 x 12 lb, 10 x 6 lb

Construction achevée à Portsmouth en 1732; ce vaisseau de 60 canons est ensuite réduit; navire amiral d'Anson dans sa circumnavigation du globe de 1739-1743. Le *Centurion* a procuré des tirs de soutien côtiers pour l'attaque de Montmorency du 31 juillet. Il a été cassé en 1762.

HMS Sutherland, 50, capitaine J. Rous, MR

Effectif: 350 (57)

QUÉBEC, 1759: LE SIÈGE ET LA BATAILLE

874 tonnes, 134 x 38½ pi, 22 x 24 lb, 22 x 12 lb, 10 x 6 lb
Construction achevée à Rotherhithe en 1741. Le *Sutherland* est le plus grand vaisseau qui ait passé Québec vers l'amont. Il faisait office de navire amiral pour le contre-amiral Charles Holmes, qui assurait le commandement dans cette région. Il a été vendu en 1770.

Frégates

HMS Diana, 32, capitaine Alexander Schomberg, MR
Effectif: 220 (43)
668 tonnes, 124½ x 35 pi, 26 x 12 lb, 6 x 6 lb
Construction achevée à Limehouse en 1757. Cette frégate a été fortement endommagée lors d'une tentative de passer Québec vers l'amont, dans la nuit du 18 juillet, et a été renvoyée à Boston. Elle a été vendue en 1793.

HMS Richmond, 32, capitaine T. Hankersen, MR
Effectif: 220 (43)
664 tonnes, 127 x 34 pi, 26 x 12 lb, 6 x 6 lb
Construction achevée à Deptford en 1757; capturé par les Français en 1781

HMS Echo, 28, capitaine Jonathan Laforey, MR
Effectif: 200 (38)
539 tonnes, 118 x 32½ pi, 24 x 9 lb
Ancien vaisseau français (l'*Écho*) capturé à Louisbourg en 1758; arrivé à Québec à titre d'escorteur de convoi le 12 août; vendu en 1770

HMS Lizard, 28, capitaine James Doake, MR
Effectif: 200 (38)
595 tonnes, 119 x 34 pi, 24 x 9 lb, 4 x 3 lb
Construction achevée à Rotherhithe en 1757; vendu en 1828

HMS Lowestoft, 28, capitaine Joseph Deane, MR
Effectif: 200 (38)
594 tonnes, 119 x 34 pi, 24 x 9 lb, 4 x 3 lb
Construction achevée à Limehouse en 1756. Cette frégate s'est tenue en amont de la ville durant le siège et a participé au débarquement de l'anse au Foulon du 13 septembre. Elle a coulé au combat dans la bataille de la Ristigouche, dans le Saint-Laurent, en mai 1760.

HMS Trent, 28, capitaine Jonathan Lindsay, MR
Effectif: 200 (38)
587 tonnes, 118½ x 34 pi, 24 x 9 lb, 4 x 3 lb
Construction achevée à Woolwich en 1757; vendu en 1764

HMS Eurus, 20, capitaine John Elphinstone, MR
Effectif: 160 (38)
Dimensions probablement similaires à celles de l'*Echo*, ou 118 x 32½ pi, 24 x 9 lb
Ancien navire corsaire français, le *Dragon*, capturé en 1758; naufragé dans le Saint-Laurent en juin 1760

HMS Fowey, 20, capitaine George Tonym, MR
Effectif: 160 (38)
513 tonnes, 113½ x 32 pi, 20 x 9 lb
Construction achevée en 1749; coulé dans les combats contre les Français dans la baie de Chesapeake en 1781

HMS Hind, 20, capitaine Robert Bond, MR
Effectif: 160 (38)
510 tonnes, 113 x 32½ pi, 20 x 9 lb

Construction achevée à Chichester en 1749; le *Hind* est arrivé à Québec comme escorteur de convoi le 12 août; a été converti en flûte en 1783, et vendu en 1784

HMS Nightingale, 20, capitaine John Campbell, MR
Effectif: 160 (38)
522 tonnes, 114 x 32½ pi, 20 x 9 lb
Acheté en 1746; coulé en guise de brise-lames en 1773

HMS Scarborough, 20, capitaine John Stott, MR
Effectif: 160 (38)
433 tonnes, 107½ x 30½ pi, 20 x 9 lb
Construction achevée à Hull en 1756; arrivé à Québec le 20 juillet; a coulé en 1780

HMS Seahorse, 20, capitaine James Smith, MR
Effectif: 160 (38)
519 tonnes, 114 x 32 pi, 20 x 9 lb
Construction achevée à Harwich en 1748; était posté en amont de Québec et a participé au débarquement de l'anse au Foulon le 13 septembre

HMS Squirrel, 20, capitaine John Wheelock, puis, capitaine John Cleland, MR
Effectif: 160 (38)
464 tonnes, 107½ x 29 pi, 20 x 9 lb
Construction achevée à Woolwich en 1755; ce navire de guerre était posté en amont de la ville pendant le siège et a participé au débarquement de l'anse au Foulon le 13 septembre; vendu en 1783

Sloops

HMS Hunter, 14, capitaine (*master and commander*) William Adams, MR
Effectif: 110-125 (28)
288 tonnes, 89 x 24½ pi, 14 x 9 lb
Construction achevée à Deptford en 1756, ce vaisseau était posté en amont de Québec pendant le siège et a participé au débarquement de l'anse au Foulon le 13 septembre; vendu en 1780

HMS Porcupine, 14, capitaine (*master and commander*) John Jervis, MR
Effectif: 110-125 (28)
Capitaine (lieutenant et commandant) John Jervis
314 tonnes, 84½ x 28 pi, 14 x 6 lb
Acheté en 1746; vendu en 1763

HMS Scorpion, 14, capitaine (*master and commander*) John Cleland, MR
Effectif: 110-125 (28)
276 tonnes, 91 x 26½ pi, 14 x 6 lb
Construction achevée à Bewley en 1746; est arrivé à Québec à titre d'escorteur de convoi le 12 août; a coulé en 1762

HMS Zephyr, 12, capitaine (*master and commander*) W. Greenwood, MR
Effectif: 80-100
12 x 4 lb
Anciennement *Martin*, navire marchand; est arrivé à Québec à titre d'escorteur de convoi le 12 août

Galiotes à bombes

HMS Baltimore, 14, capitaine (*master and commander*)

Robert Carpenter, MR

Effectif: 60

251 tonnes, 89 x 25 pi, 14 x 6 lb, mortier 1 x 13 po, mortier 1 x 10 po

Armé en sloop à Deptford en 1742; converti en galiote à bombes en 1758; vendu en 1762

HMS Pelican, 14, capitaine (*master and commander*)

Edward Mountfort, MR

Effectif: 60

234 tonnes, 87 x 24½ pi, 14 x 6 lb, mortier 1 x 10 po, mortier 1 x 10 po

Anciennement *St George*, sloop; acheté en 1757; vendu en 1763

HMS Racehorse, 14, capitaine (*master and commander*)

Richard Turner, MR

Effectif: 60

385 tonnes, 96½ x 30 pi, 14 x 6 lb, mortier 1 x 13 po, mortier 1 x 10 po

Ancien navire corsaire français, le *Marquis-de-Vaudreuil*; capturé en 1757; le *Racehorse* a été converti en sloop en 1759, capturé par l'*Andrea Doria*, un vaisseau de guerre américain, en 1776, mais détruit par les Britanniques en 1777

Brûlots

HMS Cormorant, 8, capitaine (*master and commander*)

P. Mouat, MR

Effectif: 45

408 tonnes, 101 x 31 pi, 8 x 4 lb

Ancien navire français, le *Marchault*; capturé en 1757; vendu en 1762

HMS Strombolo, 8, capitaine (*master and commander*)

Richard Smith, MR

Effectif: 45

268 tonnes, 93 x 26 pi, 8 x 4 lb

Anciennement *Owners Goodwill*; acheté en 1756; vendu en 1768

HMS Vesuvius, 8, capitaine (*master and commander*)

James Chads

Effectif: 45

299 tonnes, 91½ x 28 pi, 8 x 4 lb

Anciennement *King of Portugal*, navire marchand; acheté en 1756; vendu en 1763

Navires auxiliaires

Boscawen, 16, navire armé, capitaine (*master and commander*) Charles Douglas, MR

Crown, 18, flûte, capitaine (*master and commander*)

Joseph Mead, MR

842 tonnes, 134 x 38 pi, 18 x 6 lb

Construction achevée à Rotherhithe; navire de 44 canons à l'origine, converti en flûte en 1757 et vendu en 1770

Halifax, 14, navire armé

Rodney, cotre, 4, capitaine (*master and commander*)

Philip Perceval

4 x 4 lb

Acheté pour le service en 1759 et utilisé seulement cette année-là; renvoyé à Louisbourg avec les dépêches à la fin d'août

FUSILIERS DE LA MARINE ROYALE

On oublie souvent que les forces navales britanniques présentes à Québec comptaient dans leurs rangs des fusiliers marins. Tous les navires de guerre, depuis les vaisseaux de premier rang jusqu'aux sloops à 14 canons, possédaient un détachement de fusiliers de la marine. Dans l'escadre de Saunders, l'effectif total autorisé de fusiliers marins s'élevait à 1 945 officiers et simples marins – un chiffre considérable. Toutefois, ainsi que nous l'avons noté plus haut, l'effectif réel était très inférieur à l'effectif total autorisé.

La Marine royale a en outre constitué un bataillon indépendant de fusiliers marins placés sous le commandement du major Hector Boisrond et l'a dépêché pour servir dans la flotte de Saunders. À Québec, l'effectif des fusiliers de la Marine royale en 1759 s'établissait de la façon suivante.

Détachements de fusiliers marins à bord: approx.

1 500 officiers et fusiliers

Bataillon indépendant de fusiliers marins: 602 officiers et simples soldats

Tous les fusiliers marins embarqués ne servaient pas sur la côte, car leurs vaisseaux respectifs avaient besoin d'eux pour participer aux manœuvres et pour assurer la sécurité des bâtiments. Un compte rendu daté du 27 août 1759 indique que 1 095 officiers et fusiliers marins servaient à terre à Pointe-Lévy sous le commandement de Boisrond.

NAVIRES MARCHANDS

Le siège a constitué une opération d'envergure pour la Marine royale. En plus de 49 vaisseaux de guerre, Saunders avait fait venir avec lui 117 navires civils pour acheminer en juin, vers l'amont du Saint-Laurent, plus de 26 000 tonnes de chargement. Cette armada comprenait 5 navires pour le transport de l'état-major et des quartiers généraux, 55 pour celui des troupes, 28 pour l'artillerie, les munitions et le matériel de l'artillerie (dont deux annexes de bombardement transportant des engins explosifs et six vaisseaux acheminant l'équipement du siège, par exemple les gabions et les fascines), 6 pour les vivres, 7 pour le bétail, 9 pour les aides à la navigation (3 pour le mouillage et 6 pour les sondages), auxquels s'ajoutent 2 navires hôpitaux, 2 vaisseaux armés et, enfin, 3 vaisseaux vides. La liste ci-dessous décrit en détails chacun de ces bâtiments. Il est à noter que les villes qui y sont indiquées ne sont pas forcément les ports d'attache des navires, mais les ports dans lesquels ils ont été engagés contractuellement au service de la Couronne.

Il est à noter également que plusieurs navires marchands portent le même nom.

Tous ces navires marchands ne sont pas restés à Québec sur toute la durée du siège. Après avoir fait décharger leur cargaison, Saunders a renvoyé à Louisbourg 27 vaisseaux américains qui avaient été endommagés dans la tempête du 27 juin. Par ailleurs, 20 navires de victuailles sont arrivés de Grande-Bretagne à la mi-août.

Division blanche (capitaine Joseph Deane, HMS *Lowestoft*, commandant d'escorte)

- Employment*, navire, 313 tonnes, Londres, Francis Featherstone, capitaine
176 officiers et simples soldats du 15^e et du 58^e régiment d'infanterie et 1 bateau à fond plat
- Hopewell* (1), navire, 371 tonnes, Londres, Thomas Coulson, capitaine
153 officiers et simples soldats du 58^e régiment d'infanterie, 1 bateau à fond plat et 1 cotre
- Mary* (1), navire, 383 tonnes, Londres, James Mitchell, capitaine
166 officiers et simples soldats du 58^e régiment d'infanterie
- Biboa*, sloop, 126 tonnes, Boston, Ichabod Higgins, capitaine
91 hommes du 43^e régiment d'infanterie
- Bristol Packet*, brick, 120 tonnes, Boston, Roderick Bartlett, capitaine
91 officiers et simples soldats du 43^e régiment d'infanterie
- Desire*, sloop, 107 tonnes, Boston, Nicholas Lobdell, capitaine
81 officiers et simples soldats du 43^e régiment d'infanterie
- Goodwill*, navire, 337 tonnes, Londres, Thomas Killick, capitaine
179 officiers et simples soldats du 43^e régiment d'infanterie, 1 bateau à fond plat et 1 cotre
- Industry* (1), brick, 126 tonnes, Boston, William Moreton, capitaine
100 officiers et simples soldats du 43^e régiment d'infanterie
- Margaret and Betty*, goélette, 140 tonnes, Boston, Alexander Campbell, capitaine
107 officiers et simples soldats du 43^e régiment d'infanterie
- Northern Lass*, senau, 150 tonnes, New York, Richard Neville, capitaine
72 officiers et simples soldats du 43^e régiment d'infanterie
- Polly*, sloop, 103 tonnes, Boston, Thomas Jones, capitaine
81 officiers et simples soldats du 43^e régiment d'infanterie
- Success*, sloop, 109 tonnes, Boston, Robert Gibbs, capitaine
68 officiers et simples soldats du 43^e régiment d'infanterie
- George*, navire, 330 tonnes, Londres, William Pigg, capitaine
198 officiers et simples soldats du 58^e régiment d'infanterie, 1 bateau à fond plat et 1 cotre
- Prince of Wales*, navire, 430 tonnes, Londres, George Potts, capitaine

192 officiers et simples soldats du 58^e régiment d'infanterie et 1 bateau à fond plat

- Ann & Elizabeth*, navire, 215 tonnes, Londres, William Robinson, capitaine
113 officiers et simples soldats du 78^e régiment d'infanterie, et 1 cotre
- Arylle*, navire, 300 tonnes, Boston, Alexander Morrison, capitaine
193 officiers et simples soldats du 78^e régiment d'infanterie, et 3 baleinières
- Jane*, navire, 273 tonnes, Londres, I. Garnett, capitaine
197 officiers et simples soldats du 78^e régiment d'infanterie, et 1 cotre
- Jane & Henrietta*, navire, 357 tonnes, Londres, I. Meeke, capitaine
196 officiers et simples soldats du 78^e régiment d'infanterie, et 1 bateau à fond plat
- Resolution*, navire, 238 tonnes, Londres, Zachary Marshall, capitaine
122 officiers et simples soldats du 78^e régiment d'infanterie, et 1 cotre
- Thornton*, navire, 331 tonnes, New York, I. Eckshaw, capitaine
221 officiers et simples soldats du 78^e régiment d'infanterie
- Venus*, navire, 317 tonnes, Londres, William Duffield, capitaine
208 officiers et simples soldats du 78^e régiment d'infanterie, et 2 cotres
- Britannia* (1), navire, 169 tonnes, Boston, I. Dashwood, capitaine
160 Rangers
- Beaver*, sloop, 108 tonnes, Boston, T. Metcalf, capitaine
64 Rangers
- Expedition*, goélette, 104 tonnes, Boston, Alexander Hatch, capitaine
70 Rangers
- Nancy*, sloop, 114 tonnes, Boston, Benjamin Parrot, capitaine
90 Rangers
- Wolfé*, navire, 160 tonnes, Boston, S. Turner, capitaine
110 Rangers
- Dolphin*, goélette, 116 tonnes, Boston, Robert White, capitaine
Vaisseau de mouillage
- Kitty*, brick, 113 tonnes, New York, W. Pettigrew, capitaine
Vaisseau de mouillage
- Matty*, brick, 72 tonnes, Boston
Vaisseau de mouillage
- Elizabeth* (1), navire, 330 tonnes, Londres, Abner Remick, capitaine
Grenadiers de Louisbourg, et 1 cotre
- Harwood*, navire, 378 tonnes, Londres, Robert Smith, capitaine
Grenadiers de Louisbourg, 1 bateau à fond plat et 1 cotre

Lawrence, goélette, 100 tonnes, Boston, Job Harris, capitaine
Vaisseau de sondage

Prosperity, sloop, 100 tonnes, Boston, Robert Green, capitaine
Vaisseau de sondage

Swallow, sloop, 130 tonnes, Louisbourg, I. Waite, capitaine
Annexe du brigadier général Robert Monckton

Division bleue (capitaine Jonathan Lindsay, MR, HMS Trent, commandant d'escorte)

Adventure, navire, 367 tonnes, Londres, J. Swailes, capitaine
160 officiers et simples soldats du 35^e régiment d'infanterie, 1 bateau à fond plat et 1 cotre
Ce navire a participé à l'opération de débarquement à l'anse au Foulon le 13 septembre.

Arabella, navire, 171 tonnes, Philadelphie, T. Bradshaw, capitaine
120 officiers et simples soldats du 35^e régiment d'infanterie

John & Elizabeth, navire, 308 tonnes, Londres, I. Linton, capitaine
200 officiers et simples soldats du 35^e régiment d'infanterie, et 1 bateau à fond plat

Brotherly Love, navire, 357 tonnes, Londres, W. Armstrong, capitaine
238 officiers et simples soldats du 35^e régiment d'infanterie, 1 bateau à fond plat et 1 cotre

Rachael, navire, 378 tonnes, Londres, F. Jefferson, capitaine
1 bateau à fond plat et 1 cotre

Sally, brick, 130 tonnes, Boston, G. Hales, capitaine
73 officiers et simples soldats du 35^e régiment d'infanterie

Charming Martha, senau, 168 tonnes, Philadelphie, T. Atkins, capitaine
51 officiers et simples soldats du 48^e régiment d'infanterie

Catherine, senau, 159 tonnes, New York, Jameson, capitaine
110 officiers et simples soldats du 48^e régiment d'infanterie et 2 bateaux à fond plat

Elizabeth (2), navire, 130 tonnes, Boston, Giles Tidmarsh, capitaine
85 officiers et simples soldats du 48^e régiment d'infanterie et 2 cotres

Molly (2), navire, 300 tonnes, Boston, Allen Stephenson, capitaine
202 officiers et simples soldats du 48^e régiment d'infanterie et 3 baleinières

Prince George, navire, 270 tonnes, Boston, I. Blake, capitaine
190 officiers et simples soldats du 48^e régiment d'infanterie, et 2 baleinières

Pulteny, senau, 142 tonnes, Boston, Alexander Malcom, capitaine
86 officiers et simples soldats du 48^e régiment d'infanterie et 2 cotres

Union, navire, 209 tonnes, Philadelphie, Michael Dedby, capitaine
109 officiers et simples soldats du 48^e régiment d'infanterie et 2 cotres

William (1), senau, 153 tonnes, New York, R. McLeish, capitaine
110 officiers et simples soldats du 48^e régiment d'infanterie et 2 baleinières

Capel, navire, 309 tonnes, Londres, William Waring, capitaine
163 officiers et simples soldats du 2/60^e régiment d'infanterie et 1 cotre

Hopewell (2), navire, 329 tonnes, Londres, G. Watson, capitaine
145 officiers et simples soldats du 2/60^e régiment d'infanterie et 1 bateau à fond plat

Fair American, Londres, D. Thomson, capitaine
Artillerie et matériel de l'artillerie

Genoa Packet, navire, 218 tonnes, Londres, D. Hooper, capitaine
Artillerie et matériel de l'artillerie

Mary Gally, navire, 220 tonnes, Londres, Alexander Dickie, capitaine
Artillerie et matériel de l'artillerie

Peggy (1), navire, 224 tonnes, Londres, I. Evers, capitaine
Artillerie et matériel de l'artillerie

Rigby, Londres, G. Metcalf, capitaine
Artillerie et matériel de l'artillerie

Richard & John, navire, 224 tonnes, Londres, G. Broderich, capitaine
Artillerie et matériel de l'artillerie

St. Paul, navire, 234 tonnes, Londres, I. Montgomery, capitaine
Artillerie et matériel de l'artillerie

Antelope (1), senau, 173 tonnes, Boston, William Alexander, capitaine
Artillerie et matériel de l'artillerie, et 2 baleinières

Boston Frigate, navire, 342 tonnes, Boston, I. Cathcart, capitaine
Artillerie et matériel de l'artillerie, et 2 baleinières

Happy Return, navire, 980 tonnes, Boston, P. McTaggart, capitaine
Artillerie et matériel de l'artillerie

Hannah, senau, 127 tonnes, Boston, I. Skimmer, capitaine
Artillerie et matériel de l'artillerie, et 2 baleinières

Martha, navire, 126 tonnes, Boston, Israel Bruce, capitaine
Artillerie et matériel de l'artillerie, et 4 baleinières

Phoenix, navire, 193 tonnes, Boston, James Parson, capitaine
Artillerie et matériel de l'artillerie

Racehorse, navire, 233 tonnes, Boston, Samuel Partridge, capitaine
Artillerie et matériel de l'artillerie, et 3 baleinières

Raleigh, navire, 193 tonnes, Boston, I. White, capitaine
Artillerie et matériel de l'artillerie, et 2 baleinières

True Briton, navire, 230 tonnes, Boston, James Hornsby, capitaine
Artillerie et matériel de l'artillerie

Industry (2), Angleterre, I. Bernard, capitaine
Annexe de bombardement (vaisseau de munitions avec engins explosifs)

Sally, Angleterre, P. LeBrook, capitaine
Annexe de bombardement (vaisseau de munitions avec engins explosifs)

Diligence, navire, 355 tonnes, Londres, Frederick Turnbull, capitaine
Matériel pour le siège, piquets, gabions, etc., 1 bateau à fond plat et 1 cotre

Hopewell (3), navire, 304 tonnes, Londres, R. Westell, capitaine
Matériel pour le siège, piquets, gabions, etc., 1 cotre et 2 baleinières

Industry (3), sloop, 114 tonnes, Boston, G. Goodwin, capitaine
Matériel pour le siège, piquets, gabions, etc.

Master Mason, brick, 157 tonnes, Boston, D. Wentworth, capitaine
Matériel pour le siège, piquets, gabions, etc.

Peggy (2), senau, 129 tonnes, New York, T. Quile, capitaine
Matériel pour le siège, piquets, gabions, etc.

Unity, navire, 330 tonnes, Londres, G. Boag, capitaine
Matériel pour le siège, piquets, gabions, etc., 1 bateau à fond plat, 1 cotre, et 2 baleinières

Endeavour (1), sloop, 120 tonnes, Boston, William Cleft, capitaine
Bétail et matériel de l'artillerie

Hunter, sloop, 99 tonnes, Boston, I. Ennis, capitaine
Bétail et matériel de l'artillerie

Resolution, sloop, 109 tonnes, Boston, B. Delano, capitaine
Bétail et matériel de l'artillerie

Scarboro, sloop, 117 tonnes, Boston, L. Fellows, capitaine
Bétail et matériel de l'artillerie et 2 baleinières

Victory, sloop, 114 tonnes, Boston, F. Donnell, capitaine
Bétail et matériel de l'artillerie

William (2), goélette, 102 tonnes, Boston, G. Bartlett, capitaine
Bétail et matériel de l'artillerie

Britannia (2), sloop, 60 tonnes, Boston, Charles Giles, capitaine
Annexe du colonel George Williamson

Endeavour (2), sloop, 90 tonnes, Boston, William Hall, capitaine
Annexe du brigadier général James Murray

Good Intent, sloop, 114 tonnes, Boston, I. Bragson, capitaine
Vaisseau de sondage

Peggy & Sarah, goélette, 117 tonnes, Boston, I. Nichols, capitaine
Vaisseau de sondage

Division rouge (capitaine Alexander Schomberg MR, HMS Diana, commandant d'escorte)

Blackett, navire, 401 tonnes, Londres, James Iley, capitaine
230 officiers et simples soldats du 28^e régiment d'infanterie, 1 bateau à fond plat

Three Sisters, navire, 396 tonnes, Londres, I. Milner, capitaine
230 officiers et simples soldats du 28^e régiment d'infanterie, 1 bateau à fond plat et 1 cotre
Ce vaisseau a été armé par la suite et a participé à l'attaque de Montmorency, le 31 juillet.

Fortitude, navire, 252 tonnes, Londres, T. Parkin, capitaine
182 officiers et simples soldats du 28^e régiment d'infanterie, et 1 bateau à fond plat

Europa (1), navire, 410 tonnes, Philadelphie, William Wrench, capitaine
240 officiers et simples soldats du 47^e régiment d'infanterie

Laurel, navire, 350 tonnes, Londres, Richard Hawson, capitaine
181 officiers et simples soldats du 47^e régiment d'infanterie, 1 bateau à fond plat et 1 cotre
Ce vaisseau a participé à l'opération de débarquement de l'anse au Foulon le 13 septembre.

Two Brothers, navire, 293 tonnes, Londres, Searthe Stockton, capitaine
155 officiers et simples soldats du 47^e régiment d'infanterie et 1 cotre

Ward, navire, 346 tonnes, Londres, Richard Morrison, capitaine
196 officiers et simples soldats du 47^e régiment d'infanterie, 1 bateau à fond plat et 1 cotre

Eden & Mary, navire, 315 tonnes, Londres, B. Longwill, capitaine
231 officiers et simples soldats du 2/60^e régiment d'infanterie et 1 cotre

Lyon, navire, 309 tonnes, Londres, William Smith, capitaine
126 officiers et simples soldats du 2/60^e régiment d'infanterie et 1 bateau à fond plat

Maria, navire, 329 tonnes, Londres, Hornby, capitaine
189 officiers et simples soldats du 2/60^e régiment d'infanterie, 1 bateau à fond plat et 1 cotre

Ann, navire, 147 tonnes, New York, William Long, capitaine
Vivres

Antelope (2), navire, 300 tonnes, Boston, Alexander Hamilton, capitaine
Vivres

Charming Sally, Londres, J. Corbett, capitaine
Vivres

Carlisle, Londres, Gordon Robinson, capitaine
Vivres

Friendship, Londres, Benjamin Fearon, capitaine
Vivres

- King Frederick*, navire, New York, William Ashburn, capitaine
Vivres
- Molly* (2), James Jones, capitaine
Vivres
- King of Prussia*, navire, 208 tonnes, Philadelphie, James Robinson, capitaine
Vivres
- Boneta*, sloop, 109 tonnes, Boston, I. Smith, capitaine
Vaisseau de sondage
- Charming Molly*, sloop, 110 tonnes, Boston, Frederick Rust, capitaine
Vaisseau de sondage
- Charming Polly*, sloop, 122 tonnes, Boston, Alexander Pike, capitaine
Vide
- Friendship*, sloop, 113 tonnes, Boston, J. Crowninshield, capitaine
Vide
- Seafflower*, sloop, 109 tonnes, Boston, James Paul, capitaine
Vide
- Europa* (2), navire, 327 tonnes, Londres, James Eston, capitaine
Vaisseau armé
- Mary* (2), sloop, Adamson, capitaine
Vaisseau armé
- Fox*, sloop, 106 tonnes, Boston, Charles Connor, capitaine
47 charpentiers
- Lucretia*, goélette, 77 tonnes, Boston, James Carrol, capitaine
30 charpentiers
- Hopewell* (4), navire, 381 tonnes, Londres, G. Masterman, capitaine
Bateau hôpital, transportant 1 baleinière
- Tryton*, navire, 319 tonnes, Londres, H. Wade, capitaine
Bateau hôpital
- Industry* (4), Sloop, 117 tonnes, Boston, P. Colthwaite, capitaine
Annexe du brigadier général George Townshend
- Litchfield*, goélette, 112 tonnes, Boston, Servos Shanford, capitaine
Annexe du major général James Wolfe

Capacité de débarquement et de transport amphibie

La flotte de Saunders possédait un certain nombre de bâtiments construits spécifiquement pour débarquer les soldats et l'artillerie de Wolfe depuis les navires jusqu'à la rive. On distinguait trois types d'embarcations destinées à cette fin : les bateaux à fond plat (barges), les baleinières et les cotres. Les bateaux à fond plat étaient des embarcations à faible tirant d'eau pouvant transporter entre 40 et 70 soldats ou pièces légères de campagne. Les baleinières étaient des embarcations plus grandes, plus robustes et à tirant

d'eau plus important, pointues à la proue comme à la poupe de manière à ce qu'elles puissent être amenées facilement sur la côte ; elles servaient généralement à transporter l'artillerie et son matériel. Les cotres étaient des embarcations bordées à clins, mesurant entre 24 et 32 pieds de longueur, et équipées d'un gouvernail et de deux mâts ; ils pouvaient être utilisés à différentes fins. En plus de ces embarcations spécialisées, les vaisseaux de guerre transportaient 70 petits bateaux (chiffre estimatif), notamment des chaloupes, chalandes et canots de tailles et de capacités diverses.

Le brigadier général Robert Monckton a calculé qu'avant son départ de Louisbourg l'expédition comptait 134 petits bateaux de différents types pouvant transporter 3 319 hommes en une seule descente. Malheureusement, une grande partie de ces vaisseaux très précieux ont été détruits ou endommagés dans la tempête du 27 juin. Au début d'août, Saunders a envoyé la plupart des bateaux à fond plat en amont de la ville, d'où ils ont ensuite été utilisés pour le débarquement de l'anse au Foulon

RÉCAPITULATION DES FORCES NAVALES BRITANNIQUES À QUÉBEC EN 1759

Vaisseaux de guerre

49 vaisseaux armés de
1 871 canons et 6 mortiers avec
des équipages d'environ
13 500 officiers et marins

Vaisseaux civils

140 vaisseaux (approx.) d'un
tonnage brut de plus de
26 000 tonnes, avec des équipages
totalisant 4 500 marins de la
marine marchande (approx.)

Fusiliers de la Marine royale

2 100 officiers et fusiliers
(approx.)

Bâtiments de débarquement

134, y compris les embarcations
des vaisseaux (approx.), pour une
capacité de transport d'environ
3 300 hommes

SOURCES

Sources primaires

Archives : Archives nationales du Canada : groupe de manuscrits (*Manuscript Group*) MG 11, CO 5, déclaration d'embarquement, 6 juin 1759 ; MG 12, amirauté 50, journaux des amiraux, 1759 ; MG 18 L 6, journal de Thomas Bell ; M, Collection Northcliffe, séries 1 et 2 et série 3, vol. 2, journal du capitaine Alexander Schomberg, MR ; N18, siège de Québec ; N21, archives George

Williamson; MG 40 L1, *Directions for sailing from the Harbour of Louisbourg to Quebec* [...] («Instructions pour voguer à la voile du port de Louisbourg jusqu'à Québec [...]»), par le capitaine James Cook.

Publications: Admiralty, *Regulations and Instructions Relating to His Majesty's Service at Sea*, 8^e édition, 1756; «Captain's log of Sutherland», *Journal of the Society for Army Historical Research*, 21 (1942), p. 184-185; A. G. Doughty et G. W. Parmelee (dir.), *The Siege of Quebec and the Battle of the Plains of Abraham* (6 vol., Québec), vol. 4. «Letter from Admiral Holmes dated 18th of September, 1759», *General Orders in Wolfe's Army* [...] 1780 (réimpression: Ottawa, 1969); *Gentleman's Magazine*, juin 1801 [correspondance de Wolfe avec Saunders]; John Knox, *An Historical Journal of the Campaigns in North America*, 1769, A. G. Doughty (dir.), 3 vol., Toronto, 1914-1916; C. H. Little (dir.), *Despatches of Rear-Admiral Philip Durell, 1759-1760, and Rear-Admiral Lord Colville, 1759-1761 et Despatches*

of Vice-Admiral Charles Saunders, 1759-1760. The Naval Side of the Capture of Quebec, dans les deux cas: Halifax, 1958); William Wood (dir.), *The Logs of the Conquest of Canada* (Toronto, 1909).

Sources secondaires

William L. Clowes, *The Royal Navy, A History*, vol. 3, London, 1898; Peter Kemp (dir.), *The Oxford Companion to Ships and the Sea* (New York, 1988); J. J. Colledge, *Ships of the Royal Navy* (London, 1987); Cyril Field, *Britain's Sea Soldiers* (2 vol., Liverpool, 1924); John Harland, *Seamanship in the Age of Sail* (Annapolis, 1984); J. S. McLennan, *Louisbourg from its Foundation to its Fall, 1713-1758* (Sydney, 1969); N. A. M. Rodger (dir.), *The Wooden World. An Anatomy of the Georgian Navy* (London, 1986); Robert Saunders, «A Forgotten Hero of British North America: Admiral Sir Charles Saunders», *Newfoundland Quarterly*, 1963, n° 2, p. 26-30.

« Rendre justice aux amiraux » : la Marine royale et le siège de Québec de 1759

Dans les deux siècles et demi qui ont passé depuis 1759, une quantité considérable d'encre a coulé pour décrire les opérations terrestres du siège de Québec. Les opérations navales sont loin d'avoir suscité le même intérêt. La Marine a pourtant bien été le partenaire de premier rang de cette expédition. De nombreux historiens, dont C. P. Stacey, ont évoqué de loin le rôle que la flotte du vice-amiral Charles Saunders a joué dans ces événements, mais rares sont ceux qui s'y sont véritablement intéressés. En outre, plusieurs d'entre eux se sont fait l'écho des récriminations, justifiées ou non, que Wolfe et ses officiers les plus haut gradés avaient en leur temps formulées sur la Marine. Pis encore, peut-être, aucun de ces auteurs – à une seule exception près – n'a examiné sérieusement les difficultés de navigation qui étaient celles de la marine à Québec¹. Au total, la Marine royale n'a jamais reçu sa juste part des lauriers dans la victoire britannique, et cette présentation rapide du travail qu'elle a effectué en 1759 n'a d'autre but que de corriger, ne serait-ce qu'en partie, le tort qui lui a été fait.

MISE EN CONTEXTE : VINGT ANS D'APPRENTISSAGE – 1739-1759

L'intervention de Québec s'est révélée un chef-d'œuvre de l'opération amphibie – ce type d'opération qu'un observateur bien informé sur le sujet a défini de la façon suivante : « La capacité d'amener une force de la mer jusqu'à la terre, dans un environnement hostile ou potentiellement hostile, dans une position tactique, et sans pouvoir compter sur des ports². » Au XVIII^e comme au XXI^e siècle, les débarquements amphibies comptent parmi les opérations navales les plus difficiles qui soient. En 1759, la Grande-Bretagne était le seul pays du monde à posséder une doctrine élaborée pour ce type d'intervention. Alors que les vaisseaux de Saunders arrivaient seulement en vue de Québec, la Marine royale s'était déjà dotée d'une véritable méthode de la guerre amphibie qui reposait notamment sur les axes suivants : procédures particulières de commandement, chargement des vaisseaux de transport en vue des combats, organisation de la flotte en mer ; reconnaissance des lieux du débarquement, mise à contribution de bateaux spécialisés pour le débarquement, procédures relatives aux signaux et aux communications, formation, suivi et organisation des bateaux du débarquement, recours à des échelons distincts pour l'assaut, soutien de tirs navals et maintien de l'appui logistique à long terme de l'armée une fois débarquée à terre. La complexité de cette doctrine ainsi que l'intérêt dont elle témoigne envers les problèmes propres aux opérations amphibies appellent nécessairement la comparaison avec les techniques déployées par les Alliés dans les dernières années de la Deuxième Guerre mondiale³.

Cette doctrine n'émanait pas d'une quelconque théorie (les premiers manuels britanniques sur la guerre amphibie ne datent que de 1759, voire plus tard), mais de l'expérience acquise peu auparavant, dans la guerre de la Succession d'Autriche de 1739-1748⁴. Jusqu'à ce conflit, la Grande-Bretagne n'accordait pas une place très importante aux grandes expéditions outre-mer dans sa planification stratégique. Dans la guerre de Neuf Ans de 1688-1697, les attaques que les

belligérants s'infligeaient mutuellement dans leurs possessions coloniales respectives se résumaient pour l'essentiel à des raids qu'un historien a qualifiés de « processus médiévaux de destruction réciproque⁵ ». Pendant la guerre de la Succession espagnole de 1702-1713, la Grande-Bretagne a privilégié les engagements continentaux (par opposition aux engagements coloniaux) et n'a entrepris qu'une seule opération amphibie à grand déploiement : l'attaque sur Québec de 1711, qui s'est soldée par un échec retentissant.

Le développement, par la Marine, d'une doctrine amphibie a été accéléré par les exigences opérationnelles de la guerre de la Succession d'Autriche. La Grande-Bretagne entre dans ce conflit en 1739, convaincue que sa marine remporterait rapidement une victoire décisive sur l'Espagne. La stratégie britannique s'intéresse alors surtout aux Caraïbes, une région qui offre « de bonnes perspectives pour les interventions d'envergure avec les vaisseaux comme pour les assauts sur le territoire⁶ ». Le souvenir des exploits des boucaniers alimente l'espoir du gouvernement de marquer un maximum de points en contrepartie d'un minimum de risques ; le raid victorieux de l'amiral Edward Vernon sur Porto Bello en 1739, rappelant celui de Morgan sur la mer des Caraïbes, renforce cette espérance. En 1740, le gouvernement envoie donc une importante force expéditionnaire dans les Caraïbes – mais les conditions ont bien changé, dans cette région, depuis l'époque des grands flibustiers. Au milieu du XVIII^e siècle, la politique espagnole privilégie la défense des grands ports et toute attaque sur ces secteurs exige une préparation minutieuse, la mise en œuvre de forces considérables pour l'assaut et le déploiement d'opérations très longues – toutes ces exigences étant par ailleurs soumises aux caprices du climat, de la maladie et des conditions météorologiques. Les attaques britanniques repoussées à Chagre en mars 1740 et à St. Augustine en mai de la même année annoncent la plupart des difficultés auxquelles se heurtera l'expédition de Carthagène – à l'époque, l'expédition outre-mer la plus importante que la Grande-Bretagne ait jamais tentée⁷.

Tenu de mars à mai 1741, le siège de Carthagène est un cas d'école des problèmes de commandement conjoint pouvant survenir dans une opération amphibie. Les relations acrimonieuses entre Vernon, le commandant naval, et Wentworth, le commandant de l'armée de terre, l'ont condamné à l'échec cuisant. L'opération de Carthagène était également remarquable en ceci qu'elle comptait dans ses rangs un grand nombre de jeunes officiers de la marine qui seraient appelés ultérieurement à jouer des rôles de premier plan dans des opérations amphibies (notamment, le capitaine Edward Boscawen et le lieutenant Philip Durell) ; elle a en outre montré que, en matière d'opérations amphibies, la Marine royale en était encore au pied de sa courbe d'apprentissage. Elle marque enfin un clivage important dans la conduite de telles interventions : désormais, celles-ci ne se résumeraient plus à des expéditions de type « raid » comparables à celles de Morgan et Drake. À partir de Carthagène, toute attaque des défenses coloniales, largement améliorées, de la France et de l'Espagne, exigerait la mise en œuvre d'une préparation patiente et minutieuse et le déploiement de forces militaires et navales considérables pour réussir⁸.

Les leçons de l'échec ont été dûment apprises. Tout d'abord, le commandement conjoint : plus jamais les relations entre les deux services ne se détérioreraient aussi gravement qu'elles ne l'avaient fait entre Vernon et Wentworth. À La Guira et Porto Caballo, en 1742, le commodore Charles Knowles partageait le commandement, mais avait plus d'ancienneté que son homologue de l'armée de terre. En tant que contre-amiral, Knowles exerçait le commandement suprême de l'attaque sur Port Louis en 1748, comme Boscawen dans l'expédition sur Pondicherry la même année. À Louisbourg, en 1745, Warren et Pepperell ont exercé un commandement conjoint et

ont su coopérer entre eux, en dépit de certaines frictions. Ce n'est qu'à Port L'Orient, en 1746, qu'une opération a été placée sous le commandement de l'officier militaire le plus haut gradé, le lieutenant général James St. Clair – choix peut-être peu judicieux en l'occurrence, puisque l'intervention s'est soldée par un échec éclatant. Des dix expéditions amphibies d'envergure qui ont été tentées pendant la guerre, une seule peut être qualifiée de réussite sans partage : celle de Louisbourg, en 1745. Cependant, ainsi que le duc de Wellington le dira plus tard de sa propre participation à une campagne militaire ratée, ce genre d'expérience permet dans certains cas de « comprendre ce qu'il ne faut pas faire, et cela n'est quand même pas rien⁹ ». Autre résultat souvent oublié de la guerre, les fusiliers de la Marine royale ont été établis à cette occasion de manière permanente et placés sous l'autorité de l'Amirauté, conférant ainsi à la marine, quoique sous une forme embryonnaire, une force soldatesque qui s'avérerait des plus utiles dans les opérations de débarquement ultérieures¹⁰.

Pendant la guerre de Sept Ans, qui a commencé en 1756, le premier ministre William Pitt a instauré une stratégie consistant à attaquer l'ennemi au point le plus faible de ses colonies plutôt qu'en ses points les plus forts du continent européen. Le succès de cette stratégie dépendait dans une très large mesure de l'expertise de la marine en matière d'opérations amphibies. Toutefois, les premières tentatives ne furent pas couronnées de succès : la première expédition d'envergure de la marine, une attaque dirigée contre la base navale française de Rochefort en 1757, s'est soldée par un échec total. Cette opération placée sous le commandement conjoint de l'amiral Edward Hawke et du major général John Mordaunt est allée de travers dès le début. Fondée sur une information erronée (selon laquelle les défenses de la ville auraient été trop faibles pour supporter une attaque résolument menée), elle a été gâchée aussi par l'indécision qui régnait parmi les commandants, et par les marées et vents adverses. Ayant hésité quelque temps, les assaillants sont retournés en Angleterre sans avoir rien accompli. Hawke et Mordaunt ont été traduits en cour martiale pour répondre de leurs actes, mais ont été acquittés. Il est intéressant de relever que Hawke comptait parmi les rares officiers supérieurs de l'armée ne possédant pas d'expérience préalable dans les opérations amphibies d'envergure ; les historiens ont été nombreux à lui reprocher son indécision et son manque de détermination à Rochefort¹¹.

Rochefort a néanmoins produit d'excellents résultats : l'opération a procuré une solide expérience à de nombreux officiers qui seraient appelés à jouer des rôles de premier plan dans des opérations amphibies ultérieures et leur a permis de comprendre, à tout le moins, « ce qu'il ne faut pas faire ». Parmi eux se trouvait notamment le colonel James Wolfe, qui résume en ces termes les enseignements qu'il a tirés de cette expérience.

[Un] amiral doit s'efforcer d'entrer dans le port ennemi dès lors qu'il apparaît en sa vue ; [...] faire jeter l'ancre aux frégates et vaisseaux de transport aussi près qu'il le peut de la terre ; [...] reconnaître les lieux et les observer le plus rapidement possible, et amener les troupes à terre sans nul retard ; [...] les consignes doivent être données antérieurement pour ce qui concerne le débarquement des troupes, et [...] des dispositions adéquates doivent être prises pour les bateaux de toutes sortes, relativement à la désignation des chefs et autres responsables les mieux placés pour diriger les différentes divisions¹².

En quelques mots, Wolfe résume ainsi l'essentiel des techniques de l'assaut amphibie telles qu'on les définissait et pratiquait au XVIII^e siècle. L'opération de Rochefort a également donné lieu à

un développement technique important: la construction des premiers bateaux spécifiquement conçus pour le débarquement. Un observateur indique que l'échec de l'expédition «devait être attribué dans une certaine mesure à l'absence de bateaux adéquats pour débarquer simultanément un nombre suffisant d'hommes¹³». C'est pour résoudre cette difficulté qu'ont été construits des bateaux à fond plat et faible tirant d'eau, suffisamment grands pour transporter entre 40 et 70 soldats, mais pouvant néanmoins être acheminés sur les navires de transport et les vaisseaux de guerre.

L'échec de Rochefort sombre dans un oubli relatif quand survient la victoire de Louisbourg, en 1758. Cette réussite s'explique, assez largement, par les qualités et l'expérience des commandants de la marine et de l'armée de terre. Surnommé «Old Dreadnought» [«Le vieux vaisseau de guerre»], l'amiral Edward Boscawen, le commandant des forces navales, a participé aux opérations de Porto Bello et de Carthagène et a commandé une opération ratée sur Pondicherry en 1748. L'un de ses principaux subordonnés, le commodore Philip Durell, est un ancien combattant des opérations infortunées des Caraïbes de la guerre précédente et du premier siège de Louisbourg, en 1745. L'armée de terre, sous le commandement suprême du major général Jeffrey Amherst, bénéficie de l'expérience et des talents organisationnels du brigadier général James Wolfe, récemment promu.

Amherst insiste sur l'importance de la préparation de ses troupes en vue de l'opération. Le mois précédant le débarquement, après que la flotte et la force de débarquement se furent retrouvées à Halifax, ses quatre brigadiers généraux subordonnés...

[...] ne manquèrent pas d'accoutumer les troupes aux circonstances qu'elles affronteraient bientôt. Des opérations militaires étaient mises en œuvre chaque jour. Les hommes étaient fréquemment débarqués par les bateaux des transports et devaient s'entraîner dans les bois aux différentes manœuvres [...]. Dans toutes ces opérations, vous pouvez l'imaginer, le général Wolfe s'est montré remarquablement actif. La situation offrait l'ampleur nécessaire pour permettre le déploiement de son génie militaire. Nous avons constaté qu'il était possible de débarquer 3 500 hommes dans les bateaux appartenant aux transports et que, quand les bateaux des vaisseaux de guerre étaient mis à contribution, 5 000 hommes pouvaient être débarqués¹⁴.

La détermination et la minutie portent leurs fruits. Alors que les défenseurs de Louisbourg sont en état d'alerte et que le temps ainsi que la marée jouent contre les attaquants, ceux-ci réussissent à débarquer malgré une farouche résistance de la part de leur ennemi. Boscawen, qui a observé aux premières loges les dissensions entre Vernon et Wentworth à Carthagène, est bien décidé à ce que la flotte procure à l'armée de terre un soutien adéquat. Il envoie des détachements marins à terre pour participer au siège et ordonne à tous ses capitaines de superviser à tour de rôle, selon une rotation quotidienne, le déchargement du matériel. En définitive, le succès de l'opération témoigne avec éclat de la qualité de la coopération entre la marine et l'armée de terre¹⁵.

Au moment où s'amorcent les préparatifs concernant l'attaque sur Québec, la Marine royale a donc acquis, par essais et erreurs, une capacité d'assaut amphibie correspondant aux exigences stratégiques qui seront les siennes. Aucun autre État européen n'exige alors autant de sa marine; mais aucun ne possède la capacité des Britanniques à déployer une telle force de la mer jusqu'à

la terre. La victoire amphibie française la plus remarquable du temps, l'attaque de 1756 sur Minorque, à seulement 250 milles de Toulon, l'une de ses grandes bases navales, ne fait pas le poids face à l'opération britannique contre Québec de 1759 : celle-ci exigera la coordination de forces navales et militaires de terre qui totalisent plus de 200 vaisseaux et presque 20 000 soldats et marins partant de ports situés des deux côtés de l'Atlantique et visant un objectif à 600 milles en amont d'un fleuve non cartographié et réputé indomptable.

LA FLOTTE S'ASSEMBLE : FÉVRIER-MAI 1759

De février à mai 1759, la flotte placée sous le commandement du vice-amiral Charles Saunders (et dont on trouvera une description détaillée à l'Annexe F) quitte les ports de la Grande-Bretagne et des colonies américaines pour se former graduellement à Louisbourg, le rendez-vous naval de l'expédition. Le contre-amiral Charles Holmes fait voile depuis Spithead avec 13 vaisseaux de guerre et 66 bâtiments de transport le 14 février. Le 18 du même mois, Saunders le suit avec le reste des vaisseaux de guerre et des bâtiments de transport partant de ports britanniques. La troisième escadre, commandée par le contre-amiral Philip Durell, a passé l'hiver à Halifax. Le plan prévoit que Durell remontera le Saint-Laurent avant la flotte principale pour intercepter tout navire français qui tenterait de rejoindre Québec. Malheureusement, le temps déplorable empêche Durell de quitter Halifax jusqu'au 5 mai¹⁶.

Stacey ainsi que d'autres historiens ont critiqué Durell d'être parti si tard, car il n'a pu ainsi intercepter un convoi français transportant des troupes et des approvisionnements destinés à la Nouvelle-France. D'autres historiens se sont portés à la défense de Durell¹⁷. D'après la correspondance de Durell et celle de Saunders, il semble que l'hiver 1758-1759 s'est révélé particulièrement rigoureux et a entravé les opérations. À la mi-mars, Durell annonçait à l'Amirauté, depuis Halifax, que le temps avait été dernièrement...

[...] le plus implacable depuis que la place est habitée. Depuis deux mois, je n'ai rien entendu de Louisbourg. De nombreux vaisseaux ont tenté de s'y rendre, mais ont affronté la glace à dix-huit ou vingt lieues de la terre, de sorte qu'ils ont été obligés de retourner après que quelques-uns de leurs gens furent morts de froid et que d'autres eurent été gelés à un point tel qu'ils en perdirent des jambes et des bras¹⁸.

Durell n'exagère pas pour justifier les piètres résultats qu'il a obtenus dans sa mission : les rapports de Saunders à l'Amirauté l'indiquent clairement. Le 17 avril, à la fin de son périple depuis Spithead, Saunders tente pendant douze jours d'entrer à Louisbourg, mais il est « arrêté par une masse de glace » et doit finalement retourner à Halifax, où il jette l'ancre le 30 avril¹⁹. Holmes, qui a quitté Spithead avant lui, ne réussit même pas à atteindre Halifax avant le 13 mai. Les deux amiraux font ensuite voile vers Louisbourg, qu'ils atteignent en toute sécurité le 15 mai. Mais le temps continue de jouer contre eux : deux jours après l'arrivée de Holmes et de Saunders au point de rendez-vous, un convoi de bateaux de troupe venant de Boston, d'Halifax et de New York est empêché d'entrer dans Louisbourg « par cause des quantités considérables de glace entourant le port, auxquelles s'ajoutent des brouillards épais et constants » ; ils sont contraints d'attendre en mer, face au port, pendant dix jours – jusqu'au 27 mai²⁰. Même à cette date tardive, nous indique Saunders, le port de Louisbourg est encore si pris par les glaces qu'il n'est « pas praticable, pour les bateaux, d'y passer ». « Cette rigueur de l'hiver, précise-t-il à l'Amirauté, a grandement retardé

notre voyage depuis Louisbourg et a de loin excédé ce que les habitants les plus âgés de cette partie du monde ont jamais vu²¹. Or, il n'y a pas que la glace qui fasse la vie dure aux marins. Le froid semble également être leur ennemi : « Les cordes gèlent dans les blocs ; les voiles sont comme des feuilles de métal ; et les hommes ne peuvent laisser leurs mains assez longtemps au froid pour s'acquitter de leurs tâches dans la mâture ; de sorte que les huniers ne sont pas facilement manœuvrables²². »

LES DERNIERS PRÉPARATIFS : MAI-JUIN 1759

Wolfe atteint Louisbourg le 17 mai et entreprend, avec Saunders et ses officiers, les derniers préparatifs en vue de l'expédition. Les bateaux de transport devront s'acheminer en trois divisions – la blanche, la rouge et la bleue – transportant, respectivement, la première, la deuxième et la troisième brigade de l'armée. Chacune de ces trois divisions est placée sous le commandement d'un officier de la marine responsable de l'amener à bon port jusqu'à l'objectif²³.

Les décideurs veillent particulièrement à fournir un nombre adéquat de bateaux de débarquement pour l'opération. La flotte de Saunders reçoit 83 bateaux pour transporter les soldats et l'artillerie de Wolfe depuis les vaisseaux jusqu'à la côte. On en distingue trois types : les bateaux à fond plat (barges), les baleinières et les cotres. Les bateaux à fond plat sont les bateaux de débarquement à proprement parler ; ceux qui ont été utilisés à Québec mesuraient entre 30 et 36 pieds de long ; ils étaient équipés d'un gouvernail et d'une quille, et manœuvrés par seize à vingt rameurs ; ils pouvaient transporter entre 50 et 70 hommes de troupe ou pièces d'artillerie légère. Ces embarcations fort utiles semblaient constamment en nombre insuffisant : Wolfe se plaignait du manque dans ce domaine et veillait strictement à ce que ces bateaux ne soient pas mal utilisés. Les officiers de la marine militaire et ceux de la marine marchande ne devaient pas s'en servir « pour arroser leurs bateaux, ni à d'autres fins ; ces embarcations [étaient] destinées uniquement aux troupes²⁴ ». Les baleinières étaient des embarcations plus grandes, de construction plus robuste et de forme plus creuse, pointues à leur poupe comme à leur proue de manière à ce qu'elles puissent être facilement amenées sur les berges ; elles servaient en principe à transporter l'artillerie et son matériel. Les cotres étaient des embarcations bordées à clins et mesuraient entre 24 et 32 pieds de long ; ils étaient équipés d'un gouvernail et de deux mâts et pouvaient être utilisés pour différentes tâches. À cette force de débarquement s'ajoutaient environ 70 bateaux pouvant être apportés par les vaisseaux de guerre et les navires de transport. Le brigadier général Robert Monckton a calculé, avant le départ de Louisbourg, que l'expédition possédait suffisamment de petits bateaux d'un type ou d'un autre pour transporter simultanément 3 319 hommes ; malheureusement, une grande partie de ces bateaux ont été détruits ou endommagés par la tempête qui a frappé Québec le 27 juin²⁵.

LA REMONTÉE DU SAINT-LAURENT

Pour rejoindre Québec depuis Louisbourg, la flotte doit parcourir quelque 600 milles nautiques^{NdT}. Les 376 derniers milles du périple en constituent la partie la plus dangereuse : de Gaspé jusqu'à Québec, la remontée du Saint-Laurent est considérée comme extrêmement périlleuse par les marins français. Ainsi que l'indique Bougainville, « les écueils dont ce fleuve est rempli, sa navigation, la plus dangereuse et la plus difficile qu'il y ait, font le meilleur rempart de Québec²⁶ ».

NdT: 1 mille nautique = environ 1,9 km.

Cette affirmation s'appuie notamment sur le souvenir des faits suivants : en 1711, une flotte britannique placée sous le commandement de l'amiral Hovenden Walker, et qui transportait une armée presque aussi nombreuse que celle de Wolfe quelques décennies plus tard, a tourné court sur le fleuve alors qu'elle tentait d'aller attaquer Québec : 11 vaisseaux et 900 hommes ont alors été perdus. Dès 1725, le gouvernement de la Nouvelle-France a tenté de cartographier le bas Saint-Laurent. Néanmoins, en 1759, la marine marchande et la marine militaire françaises préfèrent encore s'en remettre aux pilotes d'expérience pour naviguer parmi les récifs²⁷.

La Marine royale britannique ne possédant aucune carte du fleuve, Saunders a demandé à l'Amirauté de lui envoyer « les pilotes qu'elle pourrait pour le fleuve Saint-Laurent » ; « ils seront bien payés, ajoutait Saunders, et je vous serai très obligé²⁸. » Il est assez improbable que l'Amirauté ait pu répondre à cette demande. De toute façon, 17 pilotes français capturés dans la chute de Louisbourg sont réquisitionnés au printemps 1759 pour guider la flotte vers l'amont du fleuve. On a dit plus tard qu'ils y avaient été contraints ; la plupart, en fait, semblent s'être prêtés de bonne grâce à la requête de Saunders et la Marine les a bien rémunérés pour leurs services – ils ont en fait réclamé « haut et fort » un accroissement de leurs émoluments²⁹.

Certains de ces hommes font partie de l'escadre de Durell quand elle quitte Halifax, le 5 mai, à titre d'avant-garde de la flotte. En dépit de ses difficultés, Durell atteint l'île du Bic, près de la ville actuelle de Rimouski, au Québec, le 21 mai – en ce lieu naturel de l'embouchure du Saint-Laurent où la navigation océanique cède le pas au pilotage fluvial. Mettant à profit ses pilotes français, il remonte précautionneusement le fleuve jusqu'à l'île aux Coudres, à quelque 45 milles de Québec, le 28 mai. C'est là qu'il attend la flotte principale³⁰.

De l'île aux Coudres à l'île d'Orléans, immédiatement à l'est de Québec, s'étend l'un des secteurs les plus dangereux du fleuve. Les Français l'ont surnommé la « Traverse ». Des îles en basses terres le divisent en trois chenaux. Le moins dangereux, celui du nord, court sur environ 15 milles depuis le cap Brûlé jusqu'à l'extrémité orientale de l'île d'Orléans et constitue, aujourd'hui encore, la route empruntée par les vaisseaux transocéaniques ; il est étroit et sujet à l'ensablement continu, ce qui, à l'heure actuelle, nécessite un dragage constant. Le jusant est particulièrement énergique dans la Traverse : l'eau descend à une vitesse comprise entre cinq et six nœuds et forme un clapotis de marée constitué de vagues courtes et violentes extrêmement périlleuses pour les petits bateaux, particulièrement l'été : les vents dominants sont alors de l'ouest et les embarcations risquent ainsi d'être jetées contre la rive nord du fleuve³¹.

Le 8 juin, Durell ordonne au capitaine William Gordon, du *HMS Devonshire*, de remonter la Traverse précautionneusement avec trois vaisseaux de guerre (le *Centurion*, le *Pembroke* et le *Squirrel*) ainsi que trois navires de transport en sondant et en balisant le chenal à mesure pour en signaler les dangers. Gordon consacre quatre jours à cette mission. Sa minutie porte ses fruits : Saunders et la flotte principale arrivent à l'île aux Coudres le 23 juin. Laisant ses plus grands vaisseaux de guerre – les navires de 70 à 90 canons « tirant » au moins 20 pieds d'eau – sous le commandement de Durell, Saunders transfère son drapeau du *Neptune* au *Stirling Castle*, un navire plus modeste. Pendant trois jours, du 25 au 27 juin, avec l'aide des pilotes français et de six vaisseaux de sondage qui ouvrent le chemin à la flotte, les navires de guerre et les navires marchands plus petits des divisions bleue, rouge et blanche vont, l'un après l'autre, remonter la Traverse. En dépit des courants très forts du jusant, le passage se fait à marée descendante, entre 4 et 6 heures du matin – probablement parce que les basses eaux permettent de mieux repérer les obstacles et les périls du fleuve³².

Le capitaine John Knox franchit la Traverse à bord du *Goodwill*, un navire de transport de Londres, avec 179 officiers et hommes de troupe du 43^e régiment d'infanterie. Le navire est placé sous les ordres de Thomas Killick, pilote chevronné de la Tamise et Jeune Frère (*Younger Brother*) de la Corporation of Trinity House, la guilde anglaise de la navigation. Ainsi que Knox le rapporte, Killick ne fait pas confiance au pilote français qui lui a été adjoint et préfère compter sur ses propres compétences pour remonter le fleuve.

Dès que le pilote [français] est monté à bord, aujourd'hui, il a donné ses instructions pour manœuvrer le navire. Mais le capitaine [Killick] ne lui a pas permis de parler; il a placé son second au gouvernail en lui interdisant de suivre les ordres de qui que ce soit, si ce n'est les siens; puis, allant jusqu'au gaillard avec son clairon, il donnât les instructions nécessaires. Tout ce que l'officier commandant [du 43^e] et les autres messieurs à bord purent dire ne servit de rien: le pilote déclara que nous serions perdus, car aucun navire français n'avait jamais eu la présomption de traverser sans pilote. « Fort bien, fort bien, mon cher », répondit notre fils de Neptune, « mais que je sois damné si je ne vous montre pas qu'un Anglais peut aller là où le Français n'ose se montrer le nez ». Le *Richmond*, une frégate, se tenait à l'arrière de nous, tout près. L'officier commandant appela le capitaine et lui dit ce qui se passait. Il lui demanda qui était le capitaine. Ce fut le principal intéressé lui-même qui lui répondit depuis le gaillard: « C'est le vieux Killick, et cela suffit! »

Je suis donc allé avec ce marin d'expérience qui m'a expliqué le chenal à mesure que nous le traversions, me montrant où étaient les dangers d'après la couleur de l'eau et ses ondulations, et distinguant les bancs de rochers (invisibles à mes yeux), des bancs de sable, de boue ou de gravier. Il lançait ses ordres avec une grande désinvolture, plaisantait avec les bateaux de sondage l'accompagnant de chaque côté, avec des drapeaux de couleurs servant à nous guider; et quand l'un d'eux l'interpellait et lui montrait les eaux les plus profondes, il répondait: « Fort bien, fort bien, mon cher, prenez-en note: une navigation très périlleuse, en vérité! Car, si vous n'en dites mot, personne ne vous en saura gré en Angleterre... »

Après que nous eûmes traversé ce lieu remarquable où le chenal forme un zigzag complet, le capitaine interpella son second pour donner le gouvernail à quelqu'un d'autre, en disant: « Que je sois damné s'il n'existe pas dans la Tamise un millier d'endroits cinquante fois plus périlleux que celui-ci; j'ai honte à penser que des Anglais puissent s'en effrayer³³. »

Le *Goodwill*, on ne s'en étonnera pas, remonta la Traverse sans aucun dommage. Mais Thomas Killick n'était pas le seul pilote qualifié de la flotte britannique. Le patron du *HMS Pembroke* était le lieutenant James Cook, qui s'illustrerait ultérieurement comme explorateur des eaux non encore cartographiées; plusieurs autres marins de sa trempe œuvraient sous le commandement de Saunders. Grâce aux pilotes français, à des marins tels que Killick et Cook, au travail préparatoire de Gordon et aux vaisseaux de sondage de la flotte, tous les vaisseaux de guerre et navires marchands de Saunders réussissent finalement à remonter la Traverse sans encombre. Le 27 juin, ils sont à l'ancre dans le chenal sud du Saint-Laurent, à l'extrémité est de l'île d'Orléans. L'expérience et les connaissances acquises à l'occasion de ce passage sont largement mises à profit; dans les deux premières semaines de juillet, les grands vaisseaux de guerre remonteront le fleuve pour rejoindre le reste de la flotte.

Le passage de la Marine royale par la Traverse non cartographiée constituait un véritable exploit de navigation. Les défenseurs de Québec en restent confondus. Ainsi que le relève Stacey, des représentants de la marine française avaient assuré à Montcalm que la chose était impossible. Or, l'impossible vient d'être accompli. Montcalm en arrive à la conclusion suivante, bien compréhensible: « Nos meilleurs marins ou pilotes me paraissent ou des menteurs ou des ignorants³⁴. »

LES CARACTÉRISTIQUES NAUTIQUES DU BASSIN DE QUÉBEC³⁵

Wolfe et ses officiers supérieurs d'état-major se sont beaucoup plaints de ce que la flotte ne leur avait pas procuré un soutien très enthousiaste pendant le siège (voir pages 81-82 ci-dessus, ainsi que le mémoire du major Paulus Irving, quartier-maître général adjoint, cité à l'annexe D^{NdlT}). Il est toutefois probable que ces récriminations soient plus attribuables à la frustration personnelle de Wolfe qu'à de quelconques lacunes réelles dont les hommes de Saunders auraient pu se rendre coupables. En effet, alors qu'il avait presque deux fois plus d'hommes sous son commandement que Wolfe, l'amiral s'est montré très disposé et empressé à aider ses camarades de l'armée de terre à prendre Québec. C'est Wolfe qui a choisi le lieu où les défenses de la ville seraient attaquées et, bien qu'il apparaisse à peu près sûr qu'il a sollicité l'avis du commandant de la marine pour ce faire, il n'est pas certain qu'il l'ait suivi. Malheureusement, nous ne connaissons jamais le fond de la pensée qui était celle de Saunders pendant le siège, car le commandant était d'une nature taciturne. Il ne tenait pas de journal et, de juin à septembre, n'a écrit que deux dépêches à l'Amirauté, dans lesquelles il ne dit presque rien des décisions relatives au commandement.

Toutefois, pour aider l'armée de terre à s'emparer de son objectif, les marins de Saunders devaient faire face aux réalités de la navigation. Ils ne pouvaient commander ni les vents ni la marée comme Wolfe (lui-même assez piètre marin) aurait pu le souhaiter. En outre, le soutien qu'ils pouvaient apporter aux opérations terrestres était en grande partie déterminé par les difficultés que les eaux entourant la ville présentent pour les grands navires à voile. Pour bien comprendre la mission titanesque qui était celle de la flotte, il convient de cerner les caractéristiques nautiques du bassin de Québec.

La ville de Québec est perchée sur un promontoire rocheux que l'on appelle communément le cap Diamant. En son point le plus haut, il domine à environ 300 pieds la laisse des hautes eaux du Saint-Laurent. Vers l'aval, donc à l'est, le Saint-Laurent se divise en deux chenaux de part et d'autre de l'île d'Orléans, une zone boisée de basses terres d'environ 17,5 milles de long et 3,5 de large. Le chenal du nord, que l'on désigne aujourd'hui simplement sous le nom de « chenal de l'île d'Orléans », est relativement étroit: environ 1 000 verges en son point le plus large à marée haute, mais guère plus de 100 verges navigables de large à marée basse. Avec environ 15 pieds de profondeur seulement, l'accès en était interdit aux plus grands vaisseaux de guerre (au moins 50 canons); de plus, ses hauts-fonds sablonneux incitaient les marins les plus expérimentés à l'éviter. Le chenal du sud, que l'on appelle maintenant le « chenal des grands voiliers », est plus large (en moyenne entre 1 000 et 1 500 verges). De plus, sa profondeur minimale est de 35 pieds à marée basse; il est donc plus profond que le chenal du nord. En 1759, il procurait ainsi à la flotte de Saunders un lieu de mouillage satisfaisant, quoiqu'un peu encombré.

NdlT: Des recherches plus récentes indiquent que l'auteur de ce document serait en fait, plus probablement, le capitaine Matthew Leslie.

À Québec, les rives nord et sud du Saint-Laurent diffèrent considérablement l'une de l'autre. Sur la rive nord, la rivière Saint-Charles se jette dans le Saint-Laurent juste à l'est de la ville; à partir du confluent de ces deux cours d'eau, vers l'est, la rive nord du fleuve est formée de battures (estran) de boue et de schiste: les battures de Beauport. À marée haute, ces terres planes s'étendent en moyenne sur environ 1 400 verges dans le fleuve et sont bordées de hauts-fonds de 6 à 15 pieds de profondeur. Au XVIII^e siècle, la laisse des hautes eaux était marquée par une ligne de petites pierres et de cailloux déposés là par les marées. Du cap Diamant jusqu'à Pointe-Lévy, sur la rive sud, le fleuve mesure environ 1 000 verges de large. En aval de Québec, sa rive sud est beaucoup plus abrupte que sa rive nord, mais aussi plus accessible, car les battures boueuses de ses berges ne sont pas si larges.

Le bassin de Québec est soumis à la marée: le niveau de l'eau varie de 10 à 15 pieds. La marée fait également bouger le fleuve en amont de la ville. « Québec » est un mot autochtone signifiant « lieu étroit »; or, le resserrement du Saint-Laurent en ce point (resserrement qui commence, en fait, à Sillery, à 3 milles en amont de la ville) accélère le courant d'environ 3 nœuds au flux à environ 5 nœuds au reflux. En dépassant le cap Diamant pour entrer dans le bassin, la marée descendante coule plus fortement vers le nord, causant des difficultés aux vaisseaux peu aguerris qui tentent d'éviter les hauts-fonds et l'estran boueux des rives à Beauport.

Les hauts-fonds du fleuve, les battures de boue et les courants de la marée rendent la navigation dans le bassin très difficile pour les vaisseaux à voile. Les vents dominants doublent encore cette difficulté. Construits comme ils l'étaient au XVIII^e siècle, les navires à voile ne pouvaient aller à plus de six aires de vent large dans quelque direction que ce soit, ce qui limitait leur capacité de manœuvrer. Pour remonter jusqu'à Québec puis dépasser la ville, les capitaines de la flotte de Saunders avaient besoin de vents de nord-ouest à sud-sud-est et, de préférence, de nord-nord-est à est. Malheureusement, les vents dominants de la région de Québec pendant les mois d'été sont de l'ouest. Le Service hydrographique du Canada a calculé que les probabilités que le vent soit de l'ouest entre juin et septembre s'élèvent à 45,1 %, contre une probabilité de 24,4 % qu'ils soient de l'est.

Ces calculs modernes ont été confirmés par l'analyse des registres maritimes de 24 vaisseaux de guerre de la flotte. Ces registres montrent que, dans les 87 jours qui ont séparé le 18 juin (arrivée des vaisseaux britanniques devant Québec) et le 13 septembre (bataille des plaines d'Abraham), les vents ont été d'ouest 49 jours et d'est seulement 20 jours. Les autres jours, soit le vent était très faible ou inexistant, soit il soufflait du nord ou du sud, soit il changeait constamment de direction.

LA MARINE AU SIÈGE : JUIN-SEPTEMBRE

En gardant ses réalités de navigation constamment présentes à l'esprit, on peut analyser d'un œil neuf les opérations terrestres ainsi que les critiques formulées contre la marine par Wolfe et son état-major, y compris le major Paulus Irving, qui est allé jusqu'à déclarer: « Comme il est à plaindre, le général dont les opérations dépendent du secours naval³⁶! »

Au début de juillet, Wolfe et son état-major dénigrent abondamment la marine, en particulier le *Baltimore*, le *Pelican* et le *Racehorse*, les trois vaisseaux de bombardement. Ils leur reprochent la « mollesse » qui les aurait empêchés de s'approcher suffisamment près de la ville et sous-entendent que leurs détachements des mortiers sont incompétents ou, à tout le moins, très insatisfaisants. Ces vaisseaux, armés de grands mortiers qui tirent par bordées, doivent mouiller le flanc

face à leur objectif. Ils doivent en outre bénéficier d'un ancrage suffisamment stable pour pouvoir utiliser les câbles qui les assujettissent quand ils veulent changer la direction de leurs tirs. Leurs capitaines respectifs comprennent vite, devant Québec, qu'il leur sera impossible de trouver un mouillage suffisamment stable pour faire feu d'une manière efficace. En effet, les positions de tirs les plus avantageuses sont de travers par rapport aux marées et aux courants du fleuve. Ils devront par conséquent changer constamment leurs positions, ce qui nuira à la précision de leur feu. Quelques décennies après le siège, la Marine royale a conçu et construit des vaisseaux de bombardement pouvant tirer par l'avant : cette innovation technique leur permettra d'ancrer l'étrave dans le sens des courants, ce qui améliorera la stabilité de leurs plateformes de tirs.

L'armée de terre a également beaucoup reproché à la Marine royale d'avoir permis aux Français de « nous humilier avec leurs embarcations misérables portant des canons à leur proue » – en d'autres termes, les canonnières, que les défenseurs manœuvraient très habilement³⁷. Se mettant à l'abri sous le couvert des batteries françaises du cap Diamant et de la côte de Beauport, ces bateaux de petite taille, mais faciles à manœuvrer, pouvaient sortir rapidement de leur cachette et attaquer n'importe quel voilier se trouvant en difficulté à proximité de la ville. Puisqu'elles n'avaient pas besoin du vent pour se déplacer, ces canonnières pouvaient se placer au quart des vaisseaux de guerre britanniques, de manière à ce que leurs armes ne puissent les atteindre alors qu'elles-mêmes auraient tout loisir de les pilonner. Si un autre vaisseau de guerre britannique venait à la rescousse du premier, la canonnière n'avait aucun mal à se remettre à l'abri jusqu'à ce qu'une autre occasion lui soit fournie d'attaquer. Pour les navires de guerre, massifs et difficiles à déplacer, ces petites embarcations constituaient une nuisance considérable – et frustrante. C'est pour cette raison que Saunders a maintenu ses vaisseaux les plus grands hors de portée des canonnières et les a placés sous la protection d'autres bateaux qui ont su faire échouer deux tentatives françaises de détruire la flotte par le feu, le 28 juin et le 27 juillet³⁸.

Et puis, il y a la question de la côte de Beauport. Wolfe était attiré dans ce secteur par le souvenir de Phips, qui y avait débarqué en 1690. Mais, en 1759, Montcalm mettait les nerfs du général britannique à rude épreuve en occupant les lieux et en s'y retranchant. En attaquant Beauport, Wolfe ne pourrait pas bénéficier d'un immense soutien de la part de la marine car les grands vaisseaux de guerre, ceux qui possédaient un armement suffisamment puissant pour endommager les défenses françaises (par exemple, des canons de 24 ou 32 livres), seraient empêchés par les battures boueuses d'approcher à distance suffisante de leur objectif. Saunders en informe Wolfe dès le 3 juillet : aucun de ses vaisseaux, explique-t-il, « ne serait de la moindre utilité dans une attaque sur la côte de Beauport³⁹ ».

La marine n'a pas pour autant renoncé d'emblée. Le 9 juillet, dans l'espoir de s'en prendre aux batteries de Beauport, le *HMS Captain* s'aventure sur un haut-fond offrant une profondeur de moins de 10 pieds sous sa quille, et ce, à marée descendante. Bien que Stacey ne mentionne pas le fait dans son texte, Saunders a envoyé trois vaisseaux de guerre, en plus du *HMS Centurion*, pour soutenir l'attaque avortée de Wolfe le 31 juillet : le *Pembroke*, 60 canons, et deux frégates, le *HMS Richmond*, 32 canons, et le *HMS Trent*, 28 canons. Seul le *Centurion* a pu procurer un appui réel aux troupes de terre ; mais, au fil de la journée, il a touché la terre par trois fois, ce qui a endommagé sa coque, et il a commencé à prendre l'eau. Pour bénéficier d'un feu de soutien côtier d'une quelconque efficacité, Wolfe en a été réduit à sacrifier deux navires marchands amenés à la côte pour fournir des batteries. Stacey sous-entend que Wolfe lui-même ne croyait pas tellement que l'attaque sur Montmorency pouvait réussir ; cependant, comme l'auteur le

souligne dans le texte de *Québec, 1759* et dans son article ultérieur qui est reproduit en annexe D ci-dessus, Wolfe semblait bel et bien obsédé par la côte de Beauport et planifiait encore un assaut à cet endroit à la fin d'août⁴⁰.

Il a fallu aussi mener les vaisseaux en amont de la ville, une tâche bien moins aisée que certains auteurs le pensent... Les premiers vaisseaux britanniques ont passé Québec dans la nuit du 18 août : le *Diana*, le *Squirrel* et le *Sutherland* ainsi que deux navires civils franchissent l'obstacle du cap Diamant à marée montante. Le chenal qui sépare la ville de Pointe-Lévy, juste en face, est relativement profond. Cette traversée n'en est pas pour autant facile. Le *Diana* heurte l'un des navires marchands, est pris dans un tourbillon de la marée et s'échoue à portée de tirs de la ville. Il reste bloqué pendant 12 heures et doit essuyer le feu constant des batteries de Québec et des canonnières françaises – ce qui ne suscite guère notre admiration envers l'exactitude des tirs des artilleurs de la défense... Finalement, le *Diana* est remorqué après avoir largué la plupart de ses canons par-dessus bord. Désarmé, il devient inutile pour la suite des opérations et doit être renvoyé à Halifax⁴¹.

À la suite de cette première tentative, partiellement réussie, trois petites frégates (le *Lowestoft*, 28 canons, le *Seahorse*, 20, et le *Squirrel*, 20), un sloop (le *Hunter*, 14 canons) et deux sloops armés privés sont amenés en amont de la ville, de même que la plupart des bateaux spécialisés pour le débarquement⁴².

LE DÉBARQUEMENT DE L'ANSE AU FOULON : 13 SEPTEMBRE

Du 6 au 11 septembre, la marine se prépare en vue du débarquement qui est planifié en amont de Québec. Le commandement général de cette mission est confié au contre-amiral Charles Holmes, qui la décrira plus tard en ces termes.

La tâche la plus périlleuse et la plus difficile dans laquelle je me sois jamais engagé. La distance d'avec le lieu du débarquement, l'impétuosité de la marée, l'obscurité de la nuit et l'improbabilité d'atteindre précisément le lieu visé sans être découverts ni donner l'alarme... tout cela rendait l'entreprise extrêmement difficile ; or, l'échec de l'une quelconque de mes dispositions risquait d'interdire la réussite du plan du général dans son ensemble, et aurait été la cause que l'on me tint entièrement responsable de la défaite de cette attaque et de toute l'infortune qui aurait pu être celle des troupes dans cette tentative⁴³.

Le capitaine James Shads commandait le volet naval de cette attaque et semble s'être bien acquitté de sa tâche, même si Paulus Irving se plaint de ce qu'il aurait soulevé de nombreuses objections qu'il qualifie de « frivoles » envers le plan final, ce qui, toujours selon Irving, « laissait à penser qu'il avait peut-être été influencé » – vraisemblablement, dans l'esprit de l'auteur, par un officier de haut rang qui détestait Wolfe⁴⁴. Shads ne faisait pourtant que son devoir : il informait Wolfe des dangers que représentait un mouvement effectué par une nuit particulièrement obscure, la lune étant dans son troisième quartier, sur un fleuve non encore cartographié grossi par les pluies récentes, et par une marée montante particulièrement vigoureuse. Quoi qu'il en soit, le débarquement s'est très bien passé, si l'on excepte le fait que les courants ont emporté les troupes de la première descente un peu en aval du lieu choisi ; mais on se rappellera que Shads avait précisément mis Wolfe en garde contre cette possibilité.

Les modalités du débarquement sont définies avec exactitude par Shads. Le nombre des bateaux disponibles pour cette opération ainsi que le nombre des hommes qu'ils transportaient dans la première descente sont les suivants⁴⁵.

<i>Vague</i>	<i>Unité</i>	<i>Effectif</i>	<i>Bateaux</i>
1 ^{ère}	Infanterie légère	env. 400	8 bateaux à fond plat
2 ^e	28 ^e d'infanterie	env. 300	6 bateaux à fond plat
3 ^e	43 ^e d'infanterie	env. 200	4 bateaux à fond plat
4 ^e	47 ^e d'infanterie	env. 250	5 bateaux à fond plat
	Grenadiers de Louisbourg	env. 50	1 bateau à fond plat
5 ^e	58 ^e d'infanterie	env. 300	6 bateaux à fond plat
6 ^e	78 ^e	env. 200	1 bateau à fond plat
			3 chaloupes de navire
			1 barge de navire
			1 cotre de navire

Les troupes de la deuxième descente, ou descente de suivi, sont acheminées d'abord dans les vaisseaux de guerre ou les navires de transport, puis débarquent dans les embarcations plus modestes à mesure que celles-ci redeviennent disponibles (après avoir déposé les premières troupes sur la côte). Cette descente présente les caractéristiques suivantes⁴⁶.

<i>Vaisseau</i>	<i>Type</i>	<i>Unité</i>	<i>Effectif</i>
<i>HMS Lowestoft</i>	frégate, 28 canons	15 ^e d'infanterie	300
<i>HMS Squirrel</i>	frégate, 20 canons	Grenadiers de Lbg.	240
<i>HMS Seahorse</i>	frégate, 20 canons	78 ^e d'infanterie	250
<i>HMS Hunter</i>	sloop, 14 canons	78 ^e d'infanterie	120
Trois sloops armés ⁴⁷		Infanterie légère	200
<i>Laurel</i>	navire de transport	60 ^e d'infanterie	400
<i>Adventure</i>	navire de transport	35 ^e d'infanterie	400

La formation, l'embarquement, le transport et le débarquement des troupes de l'assaut se déroulent sans anicroches ou presque. C'est en tout cas le compte rendu qu'en donne Holmes.

Tout s'est passé fort bien et la meilleure des bonnes fortunes nous a secondés. Le capitaine Chads conduisait les bateaux; ils se sont tenus dans le plus profond silence; la nuit était calme et il a débarqué les troupes peu avant le jour, sans que l'ennemi s'en aperçoive, mais non sans le péril d'être emportées par le courant en aval de la ville; les sloops se sont fort approchés; les vaisseaux de guerre et les transports ont pris leur position à l'aube⁴⁸.

« C'est de cette façon », conclut Holmes, que Wolfe a vu « son armée sur les côtes ennemies, à moins de deux milles de la ville, avant même que son arrivée ne soit connue de leurs quartiers généraux ».

Or, ce n'est pas tout ce que la marine a fait en cette nuit mémorable. La flotte a également contribué au succès du débarquement de l'anse au Foulon en déployant une feinte faisant intervenir les embarcations des navires pour détourner l'attention de Montcalm. Tous les bateaux qui

n'étaient pas indispensables au débarquement se sont donné rendez-vous face à Pointe-Lévy et ont mis le cap sur la côte de Beauport pour simuler une attaque dans ce secteur. Holmes estime que cette feinte a convaincu Montcalm du fait que « notre objectif principal se situait encore en aval de Québec et que nous visions Beauport⁴⁹ ».

LA MARINE MAINTIEN SON SOUTIEN AUX TROUPES TERRESTRES : 13 SEPTEMBRE-26 OCTOBRE

Ainsi que Holmes le note, la marine a continué de procurer un soutien inestimable aux troupes terrestres après que l'armée eut remporté la victoire aux plaines d'Abraham.

Du 13 au 17 [septembre], l'armée de terre et la flotte ont été continûment employées aux préparatifs visant à ouvrir les batteries contre la ville. La saison était déjà bien avancée; il fallut agir avec la plus grande diligence et chacun supporta la fatigue la plus extrême avec bonne humeur et d'excellentes dispositions afin de terminer la campagne bientôt. Nous avons monté 17 pièces de canon de batterie depuis le dessous, en plus d'autres, d'un calibre plus petit – mortiers, engins explosifs, projectiles, poudre, planches, etc.; tout étant parfaitement prêt pour continuer notre progression vers la ville quand les batteries seraient formées.

Le 17, M. Saunders a fait une motion [une feinte] avec une escadre, en dessous, laquelle, ajoutée aux opérations du général à terre, a jeté l'ennemi dans la consternation la plus considérable.

Il a fait passer sept des meilleurs navires de combat de la ligne à portée de tirs de la ville, ce qui leur a fait craindre qu'ils ne remontent sur la basse-ville avec la marée de la nuit, ce qui aurait signifié pour eux qu'ils se seraient fait attaquer par la mer et la terre tout à la fois. Possédés par ces craintes, ils offrirent la capitulation vers trois heures dans l'après-midi; elle fut amendée et a été signée ce matin⁵⁰.

Finalement, ayant amené l'armée de terre saine et sauve à Québec et l'ayant soutenue tandis qu'elle s'y trouvait, la Marine royale l'a remmenée en toute sécurité au mois d'octobre.

CONCLUSION

La plupart des critiques formulées par Wolfe et son état-major contre la Marine royale (et reprises par les historiens) n'ont pas de fondement. En ce qui concerne Wolfe, elles sont d'autant plus étonnantes qu'il possédait une expérience des opérations combinées au moment des événements qui nous intéressent ici. Ces reproches semblent être nés de la mauvaise humeur généralisée qui régnait dans les plus hauts échelons de l'armée britannique devant Québec. Il n'est pas inintéressant de relever qu'au moment où la marine essayait ces admonestations, les relations de Wolfe avec ses trois généraux subordonnés touchaient elles-mêmes le fond: à mesure qu'avancait l'été, l'atmosphère se faisait de plus en plus tendue dans le camp britannique. Les journaux et la correspondance de certains des officiers de l'armée de terre reprochent à la marine, selon le cas, d'avoir agi ou de n'avoir pas agi – mais ils ne se penchent jamais ou presque de manière sérieuse sur le soutien que la flotte a procuré chaque jour à l'armée. Il suffit pourtant de parcourir les registres des vaisseaux de guerre de Saunders pour mesurer l'importance du rôle que ses marins ont joué pendant le siège: ils ont fourni et manœuvré les bateaux pour le transport des troupes, des armes, des munitions, des fournitures, des malades et des blessés; ils ont débarqué des détachements

chargés de hisser le matériel lourd au sommet des falaises face à la ville ou à Montmorency, ainsi que les équipes d'artilleurs responsables des tirs effectués avec ce matériel; ils ont fourni des bateaux stationnaires faisant office de sentinelles à la fois pour la flotte et pour les flancs maritimes des campements terrestres; ils ont débarqué des fusiliers marins pour la protection de l'armée de terre et les travaux, libérant ainsi les soldats pour les opérations proprement dites; ils ont escorté les navires de transport vers le haut et le bas du fleuve et sont souvent allés à leur rescousse quand les eaux traîtresses qui encerclent Québec leur causaient des difficultés. C'est la marine qui a fourni chacun des biscuits que les soldats ont mangés, chacune des gorgées de rhum qu'ils ont bues, chacune des cartouches qu'ils ont tirées, et jusqu'à la poudre de leurs armes⁵¹.

En 1759, la Marine royale britannique a su amener l'armée jusqu'à Québec par des eaux extrêmement périlleuses et lui a procuré un soutien indéfectible et précieux pendant tout le siège. Irving se trompait quand il s'exclamait: « Comme il est à plaindre, le général dont les opérations dépendent du secours naval! » En fait, le brigadier général Townshend a circonscrit avec justesse la contribution de la marine au siège dans sa dépêche officielle du 18 septembre, dans laquelle il rend compte de la chute de la ville: « Je ne saurais rendre justice aux amiraux et à leur marine », écrit Townshend...

[...] si je ne saisisais l'occasion qui m'est faite ici de souligner à quel point nous leur sommes obligés, dans notre victoire, de l'aide et du soutien constants que nous avons reçus d'eux, ainsi que de l'harmonie et de la correspondance parfaites qui ont régné tout au long de nos opérations, en dépit des obstacles considérables que la nature de ce pays, en particulier, présente pour les mouvements militaires de grande ampleur, et qu'aucune armée en elle-même ne peut affronter seule; le travail considérable se rapportant à l'artillerie, au matériel et aux provisions; les veilles et surveillances interminables dans les bateaux; le transport de notre artillerie par les marins, même en plein cœur de l'action; aussi bref mon commandement fut-il, il est de mon devoir de souligner que, pendant ce temps, la marine s'est révélée déterminante dans la réussite de cette campagne⁵².

Telle était effectivement la vérité.

DONALD E. GRAVES

Ordre de bataille et effectifs des forces terrestres et navales françaises à Québec en 1759

Remarque: Les chiffres des effectifs sont ceux du début de la campagne.

OFFICIERS SUPÉRIEURS ET ÉTAT-MAJOR

Gouverneur général de la Nouvelle-France	Pierre de Rigaud, marquis de Vaudreuil
Général en chef	Lieutenant général Louis-Joseph, marquis de Montcalm
Aides de camp	Capitaine Johnstone, chevalier Capitaine Montbeillard Capitaine J.-R. de Montreuil de Lachaux
Commandant en second	Major général François-Gaston, chevalier de Lévis
Aide de camp	Capitaine Fontbrune
Officiers supérieurs	Brigadier L.-A. de Bougainville Brigadier L.-E.-G. Sénézergues de la Rode
Chef de l'état-major	Lieutenant-colonel J.-G.-C. Plantavit de Margon de Lapause
Commandant de la ville de Québec	Capitaine J.-B.-N.-R. de Ramezay, chevalier
Officier naval supérieur	Capitaine Jean Vauquelin
Commandant de l'artillerie	Capitaine F.-M.-A. Le Mercier, chevalier
Ingénieur en chef	Capitaine Nicolas Sarrebource de Pontleroy
Intendant (commissaire civil)	François Bigot
Commissaire militaire	Benoît-François Bernier
Munitionnaire général	Joseph-Michel Cadet

TROUPES DE TERRE (ARMÉE RÉGULIÈRE) (approx. 3 685)

2 ^e bataillon, régiment de Béarn (454)	Lieutenant-colonel Jean d'Alquier de Sarrian
2 ^e bataillon, régiment de Berry (approx. 454)	Lieutenant-colonel Trivio, sieur de
3 ^e bataillon, régiment de Berry (approx. 454)	Lieutenant-colonel M.-J.-T. de Carnay, vicomte de Trécesson
2 ^e bataillon, régiment de Guyenne (436)	Lieutenant-colonel de Fontbonne, sieur de
2 ^e bataillon, régiment de Languedoc (473)	Lieutenant-colonel M.-A. de Privat
2 ^e bataillon, régiment de la Reine (440)	Lieutenant-colonel de Roquemaure, sieur de
2 ^e bataillon, régiment de Royal-Roussillon (485)	Lieutenant-colonel de Bernetz, chevalier
2 ^e bataillon, régiment de la Sarre (489)	Lieutenant-colonel François-Charles Bertrand, sieur de Palmarolle

TROUPES DE LA MARINE (RÉGULIERS DE LA COLONIE) (approx. 1 100)

Compagnies franches de la Marine (infanterie) (approx. 1 000)	Capitaine Jean-Daniel Dumas
Canoniers-bombardiers, 2 compagnies (approx. 100)	Capitaine Le Mercier, chevalier

MARINE MILITAIRE ET MARINE MARCHANDE (approx. 2 100)

Officier naval supérieur	Capitaine Jean Vauquelin
Infanterie de la Marine (approx. 100)	
Marins	
Faisant office d'artilleurs à terre (1 400)	
Service général en mer (brûlots) (600)	

Vaisseaux de guerre

Peu avant que la Marine royale ne s'engage massivement dans le Saint-Laurent, un convoi atteint Québec, escorté de huit petites frégates (deux vaisseaux de guerre royaux et six navires privés) sous le commandement des capitaines Jacques Kanon et Jean Vauquelin. Ces vaisseaux sont bloqués au Canada par la flotte de Saunders. D'entre eux, deux sont laissés à Québec et leur armement est réquisitionné pour la défense de la ville; les six autres vaisseaux sont amenés vers l'amont du fleuve pour leur propre sûreté et leurs équipages se joignent à la garnison de Québec. À l'exception du *Chézine*, qui a été capturé, et du *Machault*, dont on a retrouvé l'épave, nous possédons peu d'information réellement avérée sur ces vaisseaux. Ils étaient cependant de taille et d'armement similaires.

Atalante (approx. 24-26), frégate de la marine
Effectif env. 150-200 (50)
Construction achevée à Toulon en 1740, détruit en 1760

Chézine, 24, frégate privée
Effectif approx. 150
430 tonnes, 115 x 27 1/2 pi, 20 x 6 lb
Construction achevée à Nantes en 1758, capturé en 1760

La Pie (approx. 24), frégate privée

Machault, 24, frégate privée
675 tonnes, 128 x 35 pi, 24 x 8 lb

Manon, 26, frégate privée

Maréchal-de-Senneterre, 24, frégate privée

Marie (approx. 24), frégate privée

Pomone (approx. 24-26), frégate de la marine
Effectif env. 150-200 (50)
Construction achevée à Toulon en 1749, détruit en 1760

Brûlots (vaisseaux marchands convertis à Québec et autres brûlots)

Le commandant général était le capitaine marchand Delouche

L'Amériquinain, Delouche, capitaine, utilisé dans l'attaque des brûlots

L'Angélique, Grainon, capitaine, utilisé dans l'attaque des brûlots

L'Ambassadeur, Dubois, capitaine, Levigne, officier en second, utilisé dans l'attaque des brûlots

Les Quatre-Frères, Descam, capitaine, utilisé dans l'attaque des brûlots

La Toison d'or, Marchand, capitaine, brûlé accidentellement au port pendant les préparatifs

Goélette, Sabourin, capitaine, utilisé dans l'attaque des brûlots

Bateau, Bartelot, capitaine, utilisé dans l'attaque des brûlots

Bateau, Dulumau, capitaine, utilisé dans l'attaque des brûlots

Brûlots, commandés par le capitaine marchand Courval, 120 construits, la plupart utilisés dans l'attaque avortée du 26 juin ou l'attaque principale du 27 juillet

Canonnières et radeaux (construits ou convertis)

Batterie flottante (radeau), 12 canons de 12 à 24 lb de calibre, capitaine marchand Duclos

Grande canonnière, 4 x 24 lb, capitaine marchand Blondeleau

Douze petites canonnières, chacune équipée de 1 x 8 lb

Six barges à canons, chacune équipée de 1 x 24 lb

MILICE DU CANADA (12 480)

District de Québec

Milice du district (4 800)

Colonel Pierre-Gilles Bazin

Milice de la ville de Québec (840)

Milice Royal-Syntaxe (35)

District de Trois-Rivières (1 100)

Colonel Louis de Bonne

QUÉBEC, 1759: LE SIÈGE ET LA BATAILLE

District de Montréal (5 455)
Milice acadienne (150)
Corps de cavalerie (200)

Colonel Joseph Prudhomme
Capitaine Charles Deschamps de Boishébert
Capitaine de La Roche-Beaucourt

Guerriers autochtones (approx. 1 775)

Groupe de langue algonquienne de la région des Grands Lacs 983
Groupe de langue iroquoienne de la Nouvelle-France 792

ARTILLERIE EN POSITION À QUÉBEC ET DANS LA RÉGION

Canons

Cuivre

6 lb x 5, 4 lb x 4, 3 lb x 1, 2 lb x 2

Fer

36 lb x 10, 24 lb x 46, 18 lb x 19, 16 lb x 4, 12 lb x 23, 9 lb x 11, 8 lb x 43, 6 lb x 70, 4 lb x 30, 3 lb x 7, 2 lb x 3

Mortiers

Cuivre 13 po x 1, fer 13 po x 11, fer 10 po x 1, fer 8 po x 3, fer 7 po x 2

Obusiers

Cuivre 8 po x 3

3 pièces de matériel non décrites

Récapitulation de l'artillerie

Canons	266
Obusiers	3
Mortiers	18
Sans description	3
Total	290

RÉCAPITULATION

Troupes de terre, infanterie	3 685
Troupes de la Marine	
Infanterie	1 000
Artillerie	100
Infanterie de la marine	100
Marins	2 000
Miliciens	12 480
Guerriers autochtones	1 775
Total	21 140, avec au moins 290 pièces d'artillerie

Remarque sur le matériel militaire français à Québec

En 1759, le système français des calibres d'artillerie pour les canons prévoyait des pièces de 4, 8, 12, 16, 24 et 36 livres. Les mortiers et les obusiers étaient classifiés selon leur diamètre. Cependant, comme le pied français représentait 1,1 pied anglais, un canon de 4 livres ou un mortier de 10 pouces français possédait en réalité un diamètre plus important que son équivalent britannique. La liste du matériel ci-dessus provient de documents britanniques décrivant les pièces trouvées à Québec et dans ses environs après la reddition de la ville. Si l'officier qui inspectait les armes saisies n'était pas minutieux, il se contentait d'estimer le calibre des pièces sans le mesurer. C'est pour cette raison qu'une bonne partie des canons de 6, de 9 et de 18 livres indiqués ci-dessus étaient en fait des pièces françaises de 4, 8 et 16 livres. Le mortier de 7 pouces était probablement un mortier de 6 pouces. Un canon britannique de 3 livres a été repris à Québec.

Le chiffre de 290 pièces d'artillerie en position à Québec provient de comptes rendus britanniques, mais comprend uniquement les armes trouvées en position à terre. À ce total doivent être ajoutées les 34 armes, de 8 à 24 livres, montées sur les canonnières et les radeaux.

La colonie étant placée sous la responsabilité du ministère de la Marine, les pièces navales de fer constituaient la plus grande partie du matériel militaire de la Nouvelle-France.

SOURCES

Sources primaires

Archives: Archives de la Guerre, Vincennes, France, série A¹, vol. 3540, 120, 149; Archives nationales du Canada, MG 1, C 11 A, vol. 104-11, « Extrait d'un journal tenu à l'armée que commandait feu Mr. de Montcalm, Lieutenant général »; MG 18, K8, archives Lévis; M, Collection Northcliffe, M3, « Journal du siège de Québec ».

Publications: *Account of the Siege of Quebec by the English in the year 1759* (« Compte rendu du siège de Québec par les Anglais en 1759 »), Collection Northcliffe (Ottawa, 1926), 215-221; Brian L. Dunnigan (dir.), *Memoirs upon the Late War in North America Between the French and the English 1755-1760*, Pierre Pouchot (Youngstown, 1994); Edward P. Hamilton, *Adventure in the Wilderness: the American Journals of Louis Antoine de Bougainville, 1756-1760* (Norman, 1964); John Knox, *An Historical Journal of the Campaigns in North America, 1769*, A. G. Doughty (dir.), (3 vol., Toronto, 1914-1916); Comte de Maurès de Malartic, *Journal des campagnes au Canada de 1755 à 1760* (Paris, 1890).

Sources secondaires

Jean Boudriot, « L'Artillerie de mer française de 1671 à 1856 », *Neptunia*, n^{os} 89 (1968-1) à 103 (1971-3); *Bulletin des recherches historiques*, 51 (1945): n^o 5, 189-194, « Officiers du régiment de Guyenne »; n^o 6, 223-230, « Officiers du régiment de Berry »; n^o 7, 251-260, « Officiers du régiment de la Sarre »; n^o 8, 283-289, « Officiers du régiment de Languedoc »; n^o 9, 352-358, « Officiers du régiment de Béarn »; n^o 10, 385-391, « Officiers du régiment de la Reine »; n^o 11, 425-432, « Officiers du régiment de Royal-Roussillon »; René Chartrand, *Quebec, 1759* (London, 1999); J. J. Colledge, *Ships of the Royal Navy* (London, 1987); Donald E. Graves (dir.), *Fighting for Canada: Seven Battles, 1758-1945* (Toronto, 2000); Lee Kennett, *The French Armies in the Seven Years' War: A Study in Military Organization and Administration* (Durham, 1967); Timothy Legoff, *Artillery at Louisbourg* (Ottawa, 1967); Gilles Proulx, *Entre France et Nouvelle-France* (La Prairie, 1984) et *Combattre à Ristigouche: hommes et navires de 1760 dans la baie des Chaleurs* (Ottawa, 1999).

Héritage militaire de la campagne de Québec de 1759

Nom de l'unité en 1759	Parcours ou nom moderne
Unités britanniques	
Royal Artillery (Artillerie royale)	Royal Regiment of Artillery
15th Regiment of Foot (15 ^e régiment d'infanterie)	The Prince of Wales's Own Regiment of Yorkshire
28th Regiment of Foot	The Royal Gloucestershire, Berkshire and Wiltshire Regiment
35th Regiment of Foot	The Princess of Wales's Royal Regiment (Queens and Royal Hampshires)
43rd Regiment of Foot	The Royal Green Jackets
47th Regiment of Foot	The Queen's Lancashire Regiment
48th Regiment of Foot	The Royal Anglian Regiment
58th Regiment of Foot	The Royal Anglian Regiment
60th Regiment of Foot	The Royal Green Jackets
78th Regiment of Foot (Fraser Highlanders)	Dissous en 1763
Louisbourg Grenadiers	Dissous en 1760
22nd Regiment of Foot	The Cheshire Regiment
40th Regiment of Foot	The Queen's Lancashire Regiment
45th Regiment of Foot	The Worcestershire and Sherwood Foresters Regiment (29th/45th Foot)
Royal Marines (Fusiliers marins)	Royal Marines
Unités nord-américaines	
New England Rangers (Rangers de la Nouvelle-Angleterre)	Dissous en 1763
Colonial Pioneers (Pionniers de la colonie)	Dissous en 1760
Unités françaises	
Régiment de Béarn	Dissous en 1762
Régiment de Berry	35 ^e régiment d'infanterie
Régiment de Guyenne	Dissous en tant que 29 ^e régiment d'infanterie
Régiment de Languedoc	Dissous en tant que 67 ^e régiment d'infanterie, 1998
Régiment de la Reine	Dissous en tant que 41 ^e régiment d'infanterie, 1999
Régiment Royal-Roussillon	Dissous en tant que 54 ^e régiment d'infanterie, 1997
Régiment de la Sarre	51 ^e régiment d'infanterie/31 ^e Groupement de camp
Troupes de la Marine	Troupes de Marine (fusiliers marins français modernes)
Milice canadienne	Différentes unités de milice du Québec des Forces canadiennes

CITATION « QUÉBEC, 1759 »

La citation pour cette bataille appartient aujourd'hui aux régiments suivants.

- The Prince of Wales's Own Regiment of Yorkshire
- The Royal Gloucestershire, Berkshire and Wiltshire Regiment
- The Princess of Wales's Royal Regiment (Queens and Royal Hampshires)
- The Queen's Lancashire Regiment
- The Royal Anglian Regiment
- The Cheshire Regiment
- The Royal Green Jackets

SOURCES

Commandant Andolenko, *Recueil d'historiques de l'infanterie française* (Paris, 1949); C. B. Norman, *Battle Honours of the British Army* (London, 1911); Arthur Swinson (dir.), *A Register of the Regiments and Corps of the British Army* (London, 1972) et information fournie pour leurs services respectifs par le colonel J.-F. Bacherot, attaché de défense, Ottawa; lieutenant-colonel F. Guelton, Service historique de l'armée de terre, Paris; colonel Charles Nutting, état-major de liaison de la défense britannique, Ottawa.

Les chansons du siège de Québec

Plusieurs chansons sont traditionnellement associées au siège de Québec de 1759. Du côté britannique, *Why, Soldiers, Why?* («Pourquoi, soldat, pourquoi?») évoque le souvenir de Wolfe – comme peut également le faire l'*Élégie composée dans un cimetière de campagne* de Gray; *Hot Stuff!* («De toutes les couleurs!») a été écrite par un soldat tué pendant la campagne. Wolfe a ordonné que *Grenadiers' March* («La marche des Grenadiers») soit jouée lors de l'attaque de Montmorency, le 31 juillet. *Heart of Oak* («Cœur de chêne») a été composée en l'honneur de la chute de la ville. Du côté français, on distingue deux ballades traditionnelles qui se rapportent aux événements de 1759 et qui ont continué d'être chantées durant le demi-siècle qui a suivi la bataille.

DE TOUTES LES COULEURS!

Allons-y! Les casse-cou, les trompe-la-mort!
 Jusqu'à Québec, suivons le héros!
 Montez à bord, les gars, hissons les voiles!
 Dettes à la taverne? Partons en courant!
 Ceux qui aiment se battre auront leur comptant.
 Avec Wolfe, compagnons, on leur en fera voir de toutes les couleurs!

On va tous remonter le Saint-Laurent
 Les faire danser sur la « Marche des Grenadiers».
 On a pris Cap-Breton. Allons-y, les gars, nous continuons!
 On leur flanque une bonne volée, on leur prend leur capitale!
 Arrête, Vaudreuil! Arrête de jouer les durs!
 On arrive, on est là! On va t'en faire voir de toutes les couleurs!

Poudre à sa perruque, tabac dans les marines,
 Monsieur accourt contrer notre narine.
 Les Indiens déferlent; l'infanterie les pousse.
 En haut des arbres, ils finiront tous.
 Craindrons-nous le combat de ces canailles?
 Allons, Grenadiers, allons! On leur en fait voir de toutes les couleurs!

Quand le quarante-septième frappe la côte,
 Tandis que sifflent les balles et que tonne le canon,
 Montcalm dit: «C'est le Shirley. C'est leur uniforme!»
 «Menteur! C'est le Lascelles! répond Borwood.
 On a changé d'habit, mais on crache sur les houppettes à poudre.
 À tous, bande de bâtards, on vous en fera voir de toutes les couleurs!»

Avec Monckton et Townshend, ces vaillants brigadiers,
 On aura bientôt la ville entre nos mains.
 Et quand on en aura fini des canons et des mortiers:
 «S'il vous plaît, Mère Abbess, présentez-nous vos jolies nonnes.»
 Au couvent, flambant nus, les soldats y entreront,
 À ces dames, jolies nonnes, on en fera voir de toutes les couleurs!

Le sergent Edward Botwood, de la compagnie des grenadiers du 47^e régiment d'infanterie, a composé ces vers avant que l'expédition ne fasse voile vers Québec, en mai 1759. Botwood a été tué dans l'attaque du 31 juillet sur Montmorency, mais *Hot Stuff!* (« De toutes les couleurs! ») a, semble-t-il, connu un franc succès parmi ses camarades du 47^e régiment d'infanterie, et peut-être même auprès des autres soldats de l'armée de Wolfe. Elle se chantait sur l'air de *The Lilies of France* (« Lys de France »), un chant traditionnel bien connu au XVIII^e siècle.

Étrangement, le texte de *Hot Stuff!* n'a été publié que quinze ans après la mort de Botwood, le 5 mai 1774, dans le *Rivington's New York Gazetteer*. Lewis Winstock, historien britannique de la musique militaire, avance que Rivington, un loyaliste, a imprimé ce texte pour rappeler au souvenir de ses compatriotes américains, en cette crise politique aiguë, des temps passés, plus heureux, où Britanniques et Américains se battaient côte à côte contre un ennemi commun. *Hot Stuff!* a été redécouverte par Francis Parkman, l'historien de la guerre de Sept Ans en Amérique du Nord, qui en a reproduit le texte dans son *Montcalm and Wolfe* paru en 1884. Parkman n'a toutefois pas eu le cœur de reproduire le dernier couplet.

Francis Parkman était un intellectuel de la bonne société de Boston du XIX^e siècle; sa sensibilité était celle de son époque et de son milieu. Ned Botwood, lui, était un soldat du XVIII^e siècle qui a écrit une chanson soldatesque exprimant les sentiments et les aspirations de ses camarades (y compris l'inévitable excès du dernier couplet) – dans la langue qui était la leur. L'authenticité de *Hot Stuff!* ne fait aucun doute, et la meilleure preuve en réside peut-être dans le quatrième couplet. Les uniformes réservés au 47^e régiment d'infanterie avaient été confisqués par les Français en 1758; ses hommes ont dû par conséquent porter l'uniforme du 50^e régiment d'infanterie (le Shirley) durant la campagne de Québec, avec ses revers rouges en lieu et place des blancs réglementaires – d'où la mise en scène de Montcalm croyant voir arriver le Shirley, et non le Lascelles, pour attaquer ses positions. Seul un membre du 47^e régiment d'infanterie ayant servi dans l'expédition de 1759 pouvait connaître ce détail.

LA MARCHÉ DES GRENADIERS

The Grenadiers' March (« La marche des Grenadiers ») était bien connue des soldats britanniques du XVIII^e siècle et compte encore au nombre des marches au répertoire des Grenadier Guards. Wolfe a ordonné qu'elle soit jouée lors de l'attaque du 31 juillet 1759 sur Montmorency. Le texte de ce vieux classique du XVIII^e siècle s'avère tout aussi savoureux et pétulant que celui de *Hot Stuff!*...

Venez, venez, mes braves gaillards, à la ville, nous allons
Où l'on bat le tambour et la trompette résonne.
Notre pont sera jeté pour mieux les écraser.
S'ils ne se rendent pas, malheur à eux! La foudre tombera sur eux!

Nous les incendierons de balles et de poudre.
Qui entrera dans la ville sera son maître.
Allons, braves Grenadiers, faites chanter vos grenades
Écrasez dans le sang l'arrogance des Français.

Nous fouillerons les pièces, chercherons les trésors
Et les dépenserons à notre guise, alors.
Joués aux cartes, joués aux dés; la dépense est sans mesure!
Quand tout sera parti, hélas, nous referons pâle figure!

Nous n’aurons plus que notre paye pour nous amuser,
En espérant la bonne fortune à nos côtés.
Nous rugirons en vrais gaillards, forts comme le tonnerre,
Abattons d’un coup les garces usées, en gardant pour nous les jeunes ribaudes
bouche bée.

POURQUOI, SOLDAT, POURQUOI? (OU LA CHANSON DE WOLFE)

Qu’est-ce qui retient ce verre?
Allons, gaillards, pas de honte!
Qu’est-ce qui retient ce verre?
Que la joie et le vin abondent!
Voici le clairon qui sonne.
Au vent, les drapeaux plastronnent,
Il faut se battre, mourir ou tuer.
Que nous y soyons tous,
La vie chèrement vendue,
Sur le sol glacé, sur le sol gelé!

Pourquoi, soldat, pourquoi?
Pourquoi te lamenter?
Pourquoi, soldat, pourquoi?
Mourir est ton métier.
Pas de lâches! Pas de poltrons!
Maudite soit la peur! Buvez, mes bons garçons!
C’est lui, ou toi ou moi.
Soleil ou pluie, chaleur ou froid,
La peste soit des lâches!
Il faut y aller toujours, les gars!

Cela ne sert à rien
(Mais ce n’est pas un blâme)
Cela ne sert à rien
De pleurer toute son âme.
Si le prochain combat
Au Créateur t’envoie,
Tu n’auras plus d’ennuis.
Si tu restes ici-bas,
La bouteille et les filles
Te redonneront la vie.

Why, soldiers, why? a été publiée pour la première fois dans l’œuvre intitulée *The Patron* en 1729. La chanson est restée bien présente dans le répertoire soldatesque britannique durant tout le XVIII^e siècle, et jusque dans les guerres napoléoniennes. Pendant de longues années après la bataille de Québec, une rumeur persistante affirmait que Wolfe l’avait chantée le soir du 12 septembre 1759. Ce mythe à la peau dure remonte à une sonate publiée dans les années 1790

par W. B. de Kriff, *The Siege of Quebec* (« Le siège de Québec »), dans laquelle figurait *Why, soldiers, why?* avec le commentaire suivant: « L'une des chansons favorites du général Wolfe; a été chantée le soir du combat dans lequel il a perdu la vie. » Wolfe connaissait probablement la chanson, mais rien n'indique qu'il l'ait jamais chantée – en tout cas, certainement pas la nuit du débarquement de l'anse au Foulon... Il avait bien d'autres choses à penser!

CŒUR DE CHÊNE

La conquête de Québec constituait la troisième grande victoire britannique contre la France en 1759, surnommée de ce fait l'*annus mirabilis* ou « année merveilleuse ». Le triomphe naval de la bataille de la baie de Quiberon, en juin, et le succès militaire de Minden, en août, l'avaient précédée de peu. À la fin de cette année 1759, David Garrick, l'acteur le plus célèbre d'Angleterre, par ailleurs directeur du théâtre Drury Lane de Londres, décide de produire une « cabriole » de Noël intitulée *Harlequin's Invasion* (« L'invasion d'Arlequin »), une pièce qui exalterait le triomphe de la Grande-Bretagne sur son ennemi de toujours. Il demande à son collaborateur et ami, William Boyce, compositeur de George II, d'écrire la musique d'une chanson dont Garrick fournit le texte. C'est ainsi que naît *Heart of Oak* (« Cœur de chêne »), l'un des chants les plus connus du répertoire patriotique britannique. Il était particulièrement apprécié de la Marine royale et, à l'époque des flottes à voile, était souvent joué avant le déploiement des vaisseaux de guerre. Aujourd'hui, *Heart of Oak* est une marche ancienne de la Marine royale britannique et de la Marine canadienne.

Debout, mes gaillards, marchons à la gloire!
Ajoutons à l'éclat de cet an sans déboires,
À nous les honneurs, et partons sans entraves,
Car nul n'est plus libre que les fils de la vague!

Cœurs de chêne, nos navires!
Joyeux drilles, nos marins!
Toujours prêts, sans blémir!
Toujours prêts, l'arme au poing!
Allons au combat, allons conquérir! Hardis, tous les gars! C'est notre destin!

Nous ne voyons pas l'ennemi, l'obligeons à se cacher.
Il ne nous voit pas, redoute de nous rencontrer.
S'il fuit, nous le pourchassons jusqu'à la terre.
S'il ne veut pas se battre, que pouvons-nous y faire?

Cœurs de chêne, nos navires! (etc.)

Il jure qu'il nous envahira, ce terrible ennemi,
Pour effrayer nos femmes, nos enfants et nos amis.
Mais si ses barges avancent, silencieuses, dans le noir,
Elles trouveront l'Anglais prêt à les recevoir.

Cœurs de chêne, nos navires! (etc.)

Nous les ferons courir, nous les ferons s'enfuir.
Nous les battons à terre aussi sûrement qu'en mer.
Réjouissons-nous, mes gaillards! Chantons d'une seule voix,
Nos soldats, nos marins, nos hommes d'État et notre roi!

Cœurs de chêne, nos navires! (etc.)

CHANSONS CANADIENNES

Les troupes de Montcalm, c'est bien compréhensible, étaient peut-être moins enclines à chanter pendant la campagne de 1759. Néanmoins, connaissant la joie de vivre traditionnelle des Gaulois, il est bien certain que la musique n'était pas absente de leurs camps. Dans les années qui ont suivi, au moins deux chansons racontant le siège sont restées célèbres au Canada français. La première a été consignée par écrit à Montréal en 1850 par un dénommé Joseph Richard, qui était déjà âgé à l'époque et se rappelait que son père la chantait au moins un demi-siècle plus tôt.

Quand George trois, prit l'Canada
La Sainte Vierge est au combat
À la trahison de Vergor
Elle était entre les deux camps,
Pour défendre nos régiments.

Courage mes frères canadiens
Prenons notre sort en chrétiens
Et soutenons notre couronne
Braves soldats et miliciens,
Soutenons-la, jusqu'à la fin.

Invoquons les anges et les saints,
Qu'il nous tend[ent] aujourd'hui la main,
Et implorons la Vierge sainte
Qu'Elle daigne par sa bonté
Nous conserver la liberté.

Qui en a composé la chanson,
C'est un soldat du bataillon
Qu'est prêt à se livrer lui-même
Pour la défense de ses droits
Vive le roi! Vive la paix!

Dans le premier couplet, le nom « Vergor » désigne le capitaine Louis Dupont de Chambon de Vergor, des compagnies franches de la Marine, qui commandait le poste de l'anse au Foulon dans la nuit du 12 septembre 1759. (On trouvera en annexe D son récit du débarquement britannique.) À l'exception de ce couplet, qui prouve que la chanson a été écrite après la bataille, les autres vers pourraient très bien avoir été chantés au cours de l'été 1759. Il n'est donc pas exclu que le premier couplet ait été ajouté ultérieurement.

La deuxième chanson canadienne relatant le siège a été consignée par écrit à Montréal en 1876 par un vieux nautonnier fluvial du nom de Bénoni Boutin [parfois dit « Boudin »], qui se rappelait l'avoir beaucoup entendue dans sa jeunesse.

Sire Louis, quinze du nom,
Prêtez, s'il vous plaît, l'attention
Des Canadiens écoutez les malheurs,
Sont aujourd'hui dans des si grand' alarmes
Par les Anglais dépouillés de leurs armes
Ils sont réduits à de si grands malheurs
Par la faute du marquis de Vaudreuil.

QUÉBEC, 1759: LE SIÈGE ET LA BATAILLE

Cher Canadien parle hardiment
Sans faire aucun déguisement.
Explique-moi la vérité du fait [sic]
Comment les Anglais ont-ils pris Québec?
Comment Français, Canadiens et Sauvages
Ont-ils manqué d'hardiesse et de courage?

Ne pouviez-vous avec tous mes Français
Tailler en pièce l'armée [des] Anglais?
Le quatorze du mois de juin
À l'île, là ils ont débarqué
À la barbe de tous nos officiers.

Trois gros vaisseaux
Nous ont donné l'alerte
Et les bateaux
Qui étaient en découverte
Ils s'en vont chargés d'artillerie
Pour débarquer au saut Montmorency.

Cette chanson semble être un fragment d'une ballade plus longue portant sur la chute de Québec et qui, apparemment, jette le blâme de la défaite directement sur Vaudreuil et, indirectement, sur Louis XV. On notera les références aux Sauvages et à l'arrivée de Gordon à l'île d'Orléans avec le *Centurion*, le *Pembroke* et le *Squirrel* (« trois gros vaisseaux »), ainsi qu'aux préparatifs du débarquement près de la chute Montmorency.

SOURCES

René Chartrand, *Quebec 1759* (London, 1999); Roy Palmer, *The Rambling Soldier* (London, 1977); Francis Parkman, *Montcalm and Wolfe* (Boston, 1884 et nombreuses éditions ultérieures); Lewis Winstock, *Songs and Music of the Redcoats. A History of the War Music of the British Army 1642-1902* (London, 1970); E.-Z. Massicotte, « Nos chansons historiques: La perte du Canada », *Bulletin des recherches historiques*, 27 (1921), n° 1.

Notes

ABRÉVIATIONS UTILISÉES DANS LES NOTES

Les commentaires sur les sources sont ceux de C. P. Stacey.

Amir. [Inventaire] Casgrain, Lévis	Amirauté <i>Collection Northcliffe</i> , inventaire (Archives publiques du Canada, Ottawa, 1927) CASGRAIN, H.-R. (dir.). <i>Collection des manuscrits du Maréchal de Lévis</i> (12 vol., Montréal et Québec, 1889-1895). Les manuscrits sont maintenant archivés aux ANC, MG 18, K8. L'édition proposée par Casgrain est généralement exacte. Les transcriptions ne sont toutefois pas toutes d'une méticulosité irréprochable et l'on déplore ici et là quelques erreurs marquantes d'interprétation. Globalement, néanmoins, une ressource inestimable.
Doughty, <i>Siege</i>	DOUGHTY, A. G., avec la collaboration de G. W. Parmelee. <i>The Siege of Quebec and the Battle of the Plains of Abraham</i> (6 vol., Québec, 1901). Cette étonnante production tient pour moitié de l'ouvrage historique et pour moitié de la collection de documents. Certains passages n'ont aucun rapport ou presque avec le sujet; d'autres sont d'une importance plus que secondaire. Les documents, cependant, s'avèrent indispensables pour quiconque s'intéresse à cette époque; le contexte narratif est moins crucial. On trouvera maintenant ces textes aux ANC, MG 18 N18.
<i>Journal du siège</i>	<i>Journal du siège de Québec</i> , ANC, MG 18, Collection Northcliffe, M3, imprimé dans [Inventaire], 238-275.
<i>Journal tenu</i>	<i>Extrait d'un journal tenu à l'armée que commandait feu Mr. de Montcalm, Lieutenant général</i> , ANC, MG 1, C 11 A, vol. 104-11. Anonyme; très éclairant.
Kimball, Pitt	KIMBALL, Gertrude S. (dir.). <i>Correspondence of William Pitt [...] with Colonial Governors and Military and Naval Commanders in America</i> (2 vol., New York, 1906). Texte exact de documents essentiels; annexes non incluses à l'impression; notes modérément utiles.
Knox, <i>Journal</i>	KNOX, John, capitaine. <i>An Historical Journal of the Campaigns in North America</i> . Première publication en 1769. Toutes les références renvoient à l'intéressante édition éclairante qu'en propose A. G. Doughty (3 vol., Toronto, Champlain Society, 1914-1916).
<i>Logs</i>	WOOD, William (dir.). <i>The Logs of the Conquest of Canada</i> (Toronto, Champlain Society, 1909). Morceaux choisis des journaux maritimes des bâtiments de la Marine royale, 1758-1760.
Montcalm, <i>Journal</i>	Journal de Montcalm, dans les archives de Lévis, ANC, MG 18, K8. Texte publié dans Casgrain, Lévis, VII.
Malartic, <i>Journal</i>	Comte de Maurès de Malartic, lieutenant général. <i>Journal des campagnes au Canada de 1755 à 1760</i> (Paris, 1890).
MG	<i>Manuscript Group</i> (groupe de manuscrits)
ANC	Archives nationales du Canada, Ottawa.
Coll. North.	Collection Northcliffe, ANC, MG 18 M; comprend les archives Monckton et Townshend ainsi que d'autres documents.
PRO	Public Record Office, Kew, Surrey, Royaume-Uni.
RAPQ	<i>Rapport de l'Archiviste de la Province de Québec</i> .
Rapport Vaudreuil	Dépêche de Vaudreuil au ministre de la Marine, 5 octobre 1759, ANC, MG 1, série F3 Saint-Méry, 15. Nombreuses annexes.
Wolfe, <i>Journal</i>	Journal du général Wolfe. La version utilisée ici est celle du Musée de l'Université McGill (photostat aux ANC, MG 18, L5).
Willson, <i>Wolfe</i>	WILLSON, Beckles. <i>The Life and Letters of James Wolfe</i> (London, 1909). Un intéressant recueil de documents, mais nombreuses inexactitudes dans les textes.
Wright, <i>Wolfe</i>	WRIGHT, Robert. <i>The Life of Major-General James Wolfe</i> (London, 1864). La première biographie de Wolfe, mais loin de compter parmi les pires.

Introduction du chargé de publication : Charles P. Stacey et le siège de Québec de 1759

1. E.R. Adair, «The Military Reputation of Major-General James Wolfe», Canadian Historical Association/Société historique du Canada: *Report/Rapport*, 1936, p. 31.
2. Sauf indication contraire, l'information concernant la vie et la carrière de Charles Stacey provient de son autobiographie intitulée *A Date with History: Memoirs of a Canadian Historian* (Ottawa, 1983).
3. Stacey, *Date with History*, p. 66.
4. Stacey fait le point sur ses combats contre les ingérences gouvernementales aux chapitres 14 et 15 de *A Date with History* et dans un article intitulé «The Life and Hard Times of an Official Historian», *Canadian Historical Review*, vol. 51 (1970), p. 21-47. Les textes sur l'histoire de l'armée canadienne en guerre élaborés sous sa supervision constituaient le volume préliminaire, *L'Armée canadienne 1939-1945: résumé historique officiel* (Ottawa, 1949), et les trois volumes de la série principale: *Six années de guerre – L'Armée au Canada, en Grande-Bretagne et dans le Pacifique* (Ottawa, 1955); *Les Canadiens en Italie 1943-1945* (Ottawa, 1960) et *La campagne de la victoire: les opérations dans le nord-ouest de l'Europe, 1944-1945* (Ottawa, 1960). Stacey a écrit lui-même un quatrième volume, *Armes, hommes et gouvernements: les politiques de guerre du Canada, 1939-1945* (Ottawa, 1970), qui porte sur les trois corps de l'armée et sur les politiques nationales de guerre. L'histoire de la Première Guerre mondiale, *Le Corps expéditionnaire canadien, 1914-1919*, a été achevée en 1964, cinq ans après que Stacey eut quitté l'armée.
5. C. P. Stacey, «A Note on the Citadel of Quebec», *Canadian Historical Review*, n° 4 (décembre 1948), p. 387-392.
6. Stacey, *Date with History*, p. 252.
7. Stacey, *Date with History*, p. 252.
8. Arthur Doughty et G.W. Parmelee (dir.). *The Siege of Quebec and the Battle of the Plains of Abraham* (6 vol., Québec, 1901). Les trois premiers volumes de cette compilation forment un récit déconcertant ne présentant plus guère d'utilité aujourd'hui; les trois derniers, par contre, contiennent bon nombre des sources primaires se rapportant à la campagne et déjà connues à ce moment-là. Cet ouvrage représente encore une première étape essentielle pour les chercheurs s'intéressant au sujet, particulièrement s'ils ne lisent pas le français.
9. Stacey, *Date with History*, p. 253.
10. Bien que Stacey ne le mentionne qu'en passant, il est à noter qu'E. R. Adair a été le premier historien à étudier sérieusement James Wolfe. Son article fondamental intitulé «The Military Reputation of Major-General James Wolfe», Canadian Historical Association/Société historique du Canada: *Report/Rapport*, 1936, p. 7-31, constitue une lecture indispensable pour tout chercheur désireux de s'informer sur cet officier ou sur la campagne de Québec.
11. W. J. Eccles, «The Battle of Quebec: A Reappraisal», dans l'ouvrage de ce même auteur intitulé *Essays on New France* (Toronto, 1987), p. 125-133. Grand spécialiste de la Nouvelle-France, Eccles était loin de connaître les opérations militaires aussi bien que Charles Stacey, notamment les opérations combinées. Il en résulte une certaine exagération dans l'analyse qu'il propose de la bataille. On trouvera un contrepoint, à tout le moins partiel, de ces excès dans: Martin Nicolai, «A Different Kind of Courage: The French Military and the Canadian Irregular Soldier during the Seven Years' War», *Canadian Historical Review*, 70, n° 1 (1989), p. 53-75.
12. Richard Preston, *Canadian Historical Review*, 41, n° 3 (1960), p. 235.
13. Voir notamment René Chartrand, *Le patrimoine militaire canadien: d'hier à aujourd'hui*, tome I (Montréal, 1993); Martin Nicolai, «A Different Kind of Courage: The French Military and the Canadian Irregular Soldier during the Seven Years' War», *Canadian Historical Review*, 70, n° 1 (mars 1989), p. 53-75; et Stuart Reid, *Wolfe: the career of General James Wolfe from Culloden to Quebec* (Staplehurst, 2000). On trouvera dans la troisième partie de la bibliographie ci-après une liste d'ouvrages sur la vie militaire, les armes et les tactiques pendant la guerre de Sept Ans.
14. Christopher Hibbert, *Wolfe at Quebec* (London, 1959), p. xii.
15. Brian Connell, *The Plains of Abraham* (London, 1959) et Christopher Lloyd, *The Capture of Quebec* (London, 1959).
16. Stacey, *Date with History*, p. 253.
17. Richard Preston, *Canadian Historical Review*, 41, n° 3 (septembre 1960).
18. La version britannique à couverture souple a été publiée par Pan Books dans sa série «British Battles»; la version canadienne à couverture souple a été publiée dans la «Laurentian Library» de Macmillan Canada.
19. Stacey a été actif professionnellement pendant plus d'un demi-siècle, et il a beaucoup écrit pendant toutes ces années. Ses ouvrages les plus importants sont notamment quatre volumes d'histoire officielle: *L'Armée canadienne 1939-1945: résumé historique officiel* (Ottawa, 1949); *Six années de guerre – L'Armée au Canada, en Grande-Bretagne et dans le Pacifique* (Ottawa, 1955); *La campagne de la victoire: les opérations dans le nord-ouest de l'Europe, 1944-1945* (Ottawa, 1960); et *Armes, hommes et gouvernements: les politiques de guerre du Canada, 1939-1945* (Ottawa, 1970). Il a aussi écrit plusieurs ouvrages sur la défense et la politique étrangère: *The Military Problems of Canada: A Survey of Defence Policies and Strategic Conditions Past and Present* (Toronto, 1940); *Canada and the British Army, 1846-1871: A Study in the Practice of Responsible Government* (Toronto, 1963); *Mackenzie King and the Atlantic Triangle: The 1976 Joanne Goodman Lectures* (Toronto, 1976); et *Canada and the Age*

- of *Conflict: A History of Canadian External Policies* (2 vol., Toronto, 1977 et 1981). Il a dirigé la publication de deux collections de documents historiques : *Records of the Nile Voyageurs, 1884-1885: The Canadian Voyageur Contingent in the Gordon Relief Expedition* (Toronto, 1970); et *The Arts of War and Peace*, volume 5 de la série *Historical Documents of Canada* (Toronto, 1972). On lui doit également, en plus de dizaines d'articles et de monographies, plusieurs ouvrages d'histoire populaire : *La vie doublement secrète de Mackenzie King* (Montréal, 1979; traduit de l'anglais par René Chicoine); *100 Years: The Royal Canadian Regiment, 1883-1983* (Toronto, 1983); *The Half Million: The Canadians in Britain, 1939-1946* (Toronto, 1987); et enfin une autobiographie : *A Date with History: Memoirs of a Canadian Historian* (Ottawa, 1982).
20. Harrison Bird, *Battle for a Continent* (New York, 1965); René Chartrand, *Quebec 1759* (London, 1999); Gordon Donaldson, *Battle for a Continent, Quebec 1759* (Toronto, 1973); et Laurier LaPierre, *1759, la bataille du Canada* (Montréal, 1992, traduit de l'anglais par Normand Paiement et Patricia Juste). L'ouvrage de Gaston Deschênes, *L'Année des Anglais: la Côte-du-Sud à l'heure de la Conquête* (Sillery, 1998), et celui de Gérard Filteau, *Par la bouche de mes canons! La ville de Québec face à l'ennemi* (Sillery, 1983) évoquent le siège de Québec. Enfin, deux articles sont à recommander : William J. Eccles, «The Battle of Quebec: A Reappraisal», dans l'ouvrage de ce même auteur intitulé *Essays on New France* (Toronto, 1987), p. 125-133; et Martin Nicolai, «A Different Kind of Courage: The French Military and the Canadian Irregular Soldier during the Seven Years' War», *Canadian Historical Review*, 70, n° 1 (mars 1989), p. 53-75.
21. LaPierre, *1759, la bataille du Canada*, p. 299. Une exception mérite d'être notée : l'étude réalisée en 1999 par René Chartrand. Peu soucieux de gloire personnelle, ce spécialiste de l'histoire militaire du XVIII^e siècle propose ici un ouvrage modeste, mais éclairant, fondé sur des recherches solides; il procure notamment beaucoup d'information fiable et neuve sur les unités qui ont pris part à la campagne.
22. Voir Colin Clair, *General James Wolfe; Hero of Quebec* (Watford, 1963); Richard Garrett, *General Wolfe* (London, 1975); Duncan Grinnell-Milne, *Mad, is he? The Character and Achievements of James Wolfe* (London, 1963); Stuart Reid, *Wolfe: The Career of General James Wolfe from Culloden to Quebec* (Staplehurst, 2000); Robin Reilly, *The Rest to Fortune: The Life of Major-General James Wolfe* (London, 1960); et Oliver Warner, *With Wolfe to Quebec: The Path to Glory* (Toronto, 1972). Bien qu'il ne s'agisse pas d'une biographie, l'ouvrage suivant propose également un regard intéressant : Alan McNairn, *Behold the Hero: General Wolfe and the Arts in the Eighteenth Century* (Montréal, 1997).
23. Reid, *Wolfe*, p. 199. Reid ne semble pas avoir consulté les sources primaires relatives à la bataille citées dans le *Siege of Quebec* de Doughty et Parmelee; il ne semble pas non plus s'être jamais rendu à Québec.

Dans les notes ci-après, les commentaires en italique sont ceux du chargé de publication, non ceux de C. P. Stacey.

Introduction de l'auteur : Deux cents ans d'histoire

1. *Annual Register*, 1759, p. 43.
2. William Wood, *The Fight for Canada* (« édition définitive », London, 1905; Boston, 1906), et « Unique Quebec », dans *The Centenary Volume of the Literary and Historical Society of Quebec* (Québec, 1924).
3. W. T. Waugh, *James Wolfe, Man and Soldier* (Montréal, 1928). E. R. Adair, «The Military Reputation of Major-General James Wolfe», Canadian Historical Association/Société historique du Canada: *Report/Rapport*, 1936, p. 7-31.
4. Bougainville à son frère, 7 novembre 1756, ANC, MG 18, K10, I, transcriptions Bougainville.
5. « Fresh Light on the Quebec Campaign – From the Missing Journal of General Wolfe », *Nineteenth Century and After*, mars 1910.
6. Julian S. Corbett, *England in the Seven Years' War* (2 vol., London, 1907), I, p. 398. « Proposals for the Expedition to Quebec » également au PRO, Colonial Office 5/213 (transcription aux ANC, MG 11).

Chapitre un : Protagonistes

1. Julian S. Corbett, *England in the Seven Years' War* (2 vol., London, 1907). L. H. Gipson, *The Great War for the Empire: The Victorious Years, 1758-1760* (New York, 1949). Concernant les plans de Pitt pour la campagne de 1759, voir Kimball, *Pitt*, I.
2. Wolfe à Rickson, 5 novembre 1757, Willson, *Wolfe*. Les lettres de Wolfe à Rickson ont été publiées dans le *Tait's Edinburgh Magazine*, décembre 1849. Aux ANC, le dossier MG 18 L5 contient des photocopies de la correspondance Wolfe-Rickson.
3. Wolfe à Amherst, 29 décembre 1758, PRO, War Office 34, vol. 46b (part 2), transcription aux ANC, MG 13.
4. Concernant l'opinion que Wolfe se faisait des Américains, voir Willson, *Wolfe*, p. 423-433. Concernant la force et la composition de l'armée de Wolfe, voir la déclaration d'embarquement accompagnant Wolfe à Pitt, 6 juin 1759, PRO, Colonial Office 5/51 (transcription aux ANC, MG 11). Lieutenant-colonel M. E. S. Laws, *Battery Records of the Royal Artillery* (Woolwich, 1952), p. 24-25. Wolfe au major Walter Wolfe, 19 mai 1759, dans : Willson, *Wolfe*, p. 427.
5. Adair, « Military Reputation. » Wolfe à Sackville, 30 juillet 1758, dans : Willson, *Wolfe*, p. 387-390.

- Maj-Gen J. F. C. Fuller, *The Decisive Battles of the Western World* (3 vol., London, 1957), II, p. 265.
6. Wolfe à Pitt, 24 décembre 1758, dans: Willson, *Wolfe*, p. 407.
 7. *Logs*, p. 95-96. William L. Clowes, *The Royal Navy, A History*, III (London, 1898), p. 205-206, 218.
 8. Pitt à Durell, 29 décembre 1758, dans: Kimball, *Pitt*, I, p. 444-445. Journal de l'amiral Philip Durell, 7 avril-21 mai 1759, PRO, Adm 50/7, copie aux ANC, MG 12. ANC, MG 18 L6, Journal de Thomas Bell, 3 mai-5 mai 1759.
 9. Guy Frégault, *Le grand marquis: Pierre de Rigaud de Vaudreuil et la Louisiane* (Montréal, 1952), p. 90.
 10. Guy Frégault, *François Bigot, administrateur français* (2 vol., Ottawa, 1948), II, p. 359.
 11. Frégault, *Bigot*, II, p. 186-187.
 12. Montcalm au maréchal de Belle-Isle, 12 avril 1759, ANC, MG 1, série C 11 A, 104-1.
 13. Vaudreuil au Ministre, 28 mai 1759, ANC, MG 1, série F 3, vol. 15.
 14. Montcalm, *Journal*, 29 juillet 1758. Comparer avec Frégault, *Le grand marquis*, p. 97-98.
 15. Rapport Vaudreuil, 5 octobre 1759; du même au même, 28 mai 1759; tous deux aux ANC, MG 1, série F 3, vol. 15. «Précis du plan des opérations générales de la Campagne de 1759», 1^{er} avril 1759, ANC, MG 1, série C 11 A, 104-1.
 16. Montcalm à Le Normand, 12 avril 1759, ANC, MG 1, série C 11 A, 104-1.
 17. Guy Frégault, *La guerre de la conquête* (Montréal, 1955), p. 173-174.
 18. Thomas Chapais, *Le Marquis de Montcalm* (Québec, 1911).
 19. On trouvera une bonne description du système militaire canadien dans: Capitaine Maurice Sautai, *Montcalm au combat de Carillon* (Paris, 1909).
 20. Instructions datées du 14 mars 1756, dans: Casgrain, *Lévis*, III, p. 39-43.
 21. Montcalm, *Journal*. Wood, *Fight for Canada*, p. 68. Frégault, *La guerre de la conquête*, p. 186-188. Vaudreuil au Ministre, 16 septembre 1757, ANC, MG 1, série F 3, vol. 15.
 22. Correspondance de Montcalm et Vaudreuil aux ANC, MG 1, série F 3, vol. 15. Supplément. Comparer avec Chapais, *Montcalm*, p. 394 et suiv.
 23. ANC, MG 18 K8, archives Lévis.
 24. Montcalm à son épouse, 16 mai 1759, dans: Chapais, *Montcalm*, p. 541-542.
 25. Vaudreuil au Ministre, 4 août 1758, ANC, MG 1, série F 3, vol. 15.
 26. Parkman, *Montcalm and Wolfe* (édition de 1910), III, p. 12-13. Notes de Bougainville, ANC, MG 1, série C 11 A, 103-2, publiées dans *RAPQ*, 1923-1924, p. 8-70. Liste des renforts: Casgrain, *Lévis*, IV, p. 74-78. Chapais, *Montcalm*, p. 512-513.
 27. Bougainville à Montcalm, 18 mars 1758 [1759], dans: Casgrain, *Lévis*, III, p. 103-111.
 28. Vaudreuil au Ministre, 3 novembre 1758, ANC, MG 1, série C 11 A, 103-2.
 29. Ces documents sont disponibles sous forme de microfilms aux ANC. Chapais, dans *Montcalm*, se trompe quant à la date du document. Celui-ci porte une seule date, le 28 décembre 1758, et il est bien difficile de déterminer si elle fait partie du document lui-même ou s'il s'agit d'une note. La première éventualité paraît la plus plausible, mais il semble probable aussi que la note a été écrite le même jour. On notera que F.-X. Garneau tient pour acquis que la décision émanait du roi lui-même. *Stacey n'indique pas dans quel ouvrage de Garneau il trouve cette affirmation; il s'agit presque à coup sûr de son Histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à nos jours (Montréal, 1845 et nombreuses rééditions ultérieures).*
 30. Ministre à Vaudreuil et Bigot, 3 février [?] 1759, ANC, MG 1, série B, 109.
 31. Ministre à Montcalm, 3 février [10 février?] 1759, ANC, MG 1, série B, 109, et imprimée dans: Casgrain, *Lévis*, III, p. 161-164.
 32. Ministre à Vaudreuil et Bigot, 3 février [?] 1759, ANC, MG 1, série B, 109.
 33. Ministre à Vaudreuil, s.d., ANC, MG 1, série B, 109. Bougainville à Montcalm, 18 mars 1758 [1759], dans: Casgrain, *Lévis*, III, 304-305.
 34. Ministre à Vaudreuil et Bigot, 3 février [?] 1759, ANC, MG 1, série B, 109.

Chapitre deux: Forteresse

1. Concernant Doughty et la citadelle, voir C. P. Stacey, «A Note on the Citadel of Quebec», *Canadian Historical Review*, 29, n° 4 (décembre 1948), p. 387-392.
2. Capitaine John Montresor, «The Present Situation of the Town of Quebec», dans: Doughty, *Siege*, IV, p. 332-333.
3. Frontenac au Ministre, 25 octobre 1693; Frontenac et Champigny au même, 4 novembre 1693, ANC, MG 1, série C 11 A, 12-2.
4. [Levasseur], *Mémoire concernant les ouvrages...*, 1700, ANC, MG 1, Dépôt des fortifications des Colonies, carton 7; Levasseur au Ministre, 6 novembre 1702, ANC, MG 1, série C 11 A, 20. Vaudreuil et Bégon au Ministre, 12 novembre 1712, ANC, MG 1, série C 11 A, 33. Beaucours, *Explication des fortifications de Québec*, 8 novembre 1712, ANC, MG 1, Dépôt des fortifications des Colonies, carton 7. Chaussegros de Léry au Conseil, 20 octobre 1720, ANC, MG 1, série C 11 A, 42, et son *Mémoire*, 10 août 1745, ANC, MG 1, série C 11 A, 84-2. Stacey, «Note on the Citadel of Quebec», *Canadian Historical Review*.
5. Chaussegros de Léry au Ministre, 26 octobre 1744, ANC, MG 1, série C 11 A, 82. Beauharnois et Hocquart au Ministre, 19 octobre 1745 et 10 octobre 1746, ANC, MG 1, série C 11 A, 83 et 85. Chaussegros de Léry au Ministre, 10 octobre 1749, ANC, MG 1, série C 11 A, 94-1.
6. *Situation du Canada en hommes, moyens, positions et Ce que La France ne peut se dispenser de faire pour le*

- Canada*, ANC, MG 1, série C 11 A, 103-2; documents imprimés dans *RAPQ*, 1923-1924, p. 8-10, p. 11-14. Montcalm, *Journal*, 10 octobre 1757. Montcalm à Le Normand, 12 avril 1759, ANC, MG 1, série C 11 A, 104-1.
7. Rapport de Pontleroy, 26 octobre 1758, ANC, MG 1, série C 11 A, 103-2.
 8. «Journal des campagnes du Chevalier de Lévis», dans: Casgrain, *Lévis*, I, p. 273. Chaussegros de Léry au Ministre, 8 octobre 1749, ANC, MG 1, série C 11 A, 94-1; comparer toutefois avec son *Plan de la ville de Québec*, 20 octobre 1752, ANC, MG 1, série C 11 A. *Report of the State of the Fortifications of this Place*, non signé, Québec, 20 octobre 1759, ANC, MG 18M, Coll. North., série 1, archives Monckton, XXXII.
 9. Montresor dans: Doughy, *Siege*, IV, p. 333. *Report of the State...*, 20 octobre 1759, ANC, MG 18 M, Coll. North., série 1, archives Monckton, XXXII. *Précis du plan des opérations générales de la campagne de 1759*, 1^{er} avril 1759, ANC, MG 1, série C 11 A, 104-1.
 10. *Traité de Fortification divisé en huit livres*, dans: ANC, MG 18, K2. «Journal de Foligné», dans: Doughy, *Siege*, IV, p. 333. S. M. Pargellis (dir.), *Military Affairs in North America, 1748-1765* (NY, 1936), p. 439. *Report of the State...*, 20 octobre 1759, ANC, MG 18 M, Coll. North., série 1, archives Monckton, XXXII.
 11. Levasseur au Ministre, 6 novembre 1702, ANC, MG 1, série C 11 A, 20. Comparer à son *Plan de Québec*, octobre 1702, ANC, MG 1, Dépôt des fortifications des colonies, carton 7.
 12. C. P. Stacey (dir.), *Introduction à l'étude de l'histoire militaire à l'intention des étudiants canadiens* (5^e éd., Ottawa, 1964), p. 51-61.
 13. Au sujet de l'assaut avorté de 1711, voir Gerald S. Graham (dir.), *The Walker Expedition to Quebec, 1711* (London, 1953).
 14. Document daté du 20 octobre 1752 aux ANC, MG 1, Dépôt des fortifications des colonies, carton 8.
 15. Mémoire sur les fortifications daté du 26 octobre 1757 avec lettre d'accompagnement du 28 octobre 1758, ANC, MG 1, série C 11 A, 103-2, microfilm aux ANC MG 1.
 16. Ce document figure en annexe du rapport Vaudreuil.
 17. *Que peut faire de son côté la France pour la défense de Québec...*, ANC, MG 1, série C 11 A, 103-2.
 4. Montcalm, *Journal*, 26 mai 1759. Montcalm à Bourlamaque, 25 juin 1759, dans: Casgrain, *Lévis*, V, p. 331. Vaudreuil et Bigot au Ministre, 22 octobre 1759, ANC, MG 1, série C 11 A, 104-1.
 5. Montcalm, *Journal*, 4-7 juin 1759. Casgrain, *Lévis*, V, p. 327-328.
 6. Bourlamaque à Montcalm, 6 août 1759, dans: Casgrain, *Lévis*, V, p. 16-17.
 7. Rapport Vaudreuil; Bigot au Ministre, 15 octobre 1759, ANC, MG 1 série F 3, 15.
 8. *Journal tenu*; Malartic, *Journal*, p. 243. Montcalm à Lévis, 1^{er} juillet 1759, dans: Casgrain, *Lévis*, VI, p. 166-169. Casgrain, *Lévis*, V, p. 16-17.
 9. Original du rapport de Mackellar au Service des approvisionnements militaires (Office of Ordnance) daté de juillet 1757 dans: ANC, MG 18 M, Coll. North, séries 2, archives Townshend, VI, publié dans Knox, *Journal*, III, p. 151-60. Pour connaître l'une des versions de la légende en question, voir *Montreal Star*, 7 novembre 1953.
 10. Wolfe à Walter Wolfe, 17 mai 1759, dans: Willson, *Wolfe*, p. 427-429.
 11. Wolfe à Amherst, 6 mars 1759, PRO, War Office 34, vol. 46 b (transcription aux ANC, MG 13).
 12. ANC, MG 18M, Coll. North., série 1, archives Monckton, XXIV et XXV, et dans *[Inventaire]*, 195-209.
 13. Journal de l'amiral Philip Durell, 28-29 mai 1759, PRO, Adm 50/7; copie aux ANC, MG 12.
 14. Montcalm, *Journal*, 7 juin 1759. «Relation du siège de Québec», *[Inventaire]*, 231. Journal de l'amiral Philip Durell, 31 mai-1^{er} juin 1759, PRO, Adm 50/7; copie aux ANC, MG 12.
 15. Journal de l'amiral Philip Durell, 3-16 juin 1759, PRO, Adm 50/7; copie aux ANC, MG 12. *Logs*, 92, 263 (*HMS Pembroke*). Les *Directions for sailing from the Harbour of Louisbourg to Quebec...*, de Cook (1760?), sont conservées à l'Hydrographic Department of the Admiralty (microfilm aux ANC, MG 18M, série 3, vol. 15).
 16. Montcalm, *Journal*, 16-17 juin 1759. Montcalm à Bourlamaque, 18 juin 1759, dans: Casgrain, *Lévis*, V, p. 329-330. *Journal du siège. Logs*, 209 (*HMS Centurion*), 264 (*HMS Pembroke*). Journal de l'amiral Philip Durell, 21 juin 1759, PRO, Adm 50/7; copie aux ANC, MG 12.
 17. Journal de l'amiral Philip Durell, 21 juin 1759, PRO, Adm 50/7; copie aux ANC, MG 12. *Logs*, 209-210 (*HMS Centurion*), 264 (*HMS Pembroke*).
 18. *Logs*, 227 (*HMS Eurus*), 255-256 (*HMS Neptune*), 303 (*HMS Stirling Castle*). Journal de l'amiral Philip Durell, 25 juin 1759, PRO Adm 50/7; copie aux ANC, MG 12.
 19. Knox, *Journal*, I, 372-377. *Logs*, 281-282 (*HMS Richmond*).
 20. Knox, *Journal*, I, 378-379. ANC, MG 18 L6, Journal de Thomas Bell, 27 juin 1759. Montcalm, *Journal*, 24-28 juin 1759.
 21. Montcalm, *Journal*, 8 juin et 29 juin 1759. *Journal tenu. Logs*, 210 (*HMS Centurion*), 266 (*HMS*

Chapitre trois: Mai, juin: premiers contacts

1. Ministre à Vaudreuil, 16 février 1759, ANC, MG 1, série C 11 A, 104-1.
2. Montcalm, *Journal*, 21-28 mai 1759. Gridley à Monckton, 23 septembre 1759, ANC, MG 18M, Coll. North., série 1, archives Monckton, XXXII.
3. Montcalm, *Journal*, 1^{er} juin 1759. Rapport Vaudreuil. J. T. Bernier à _____, 15 octobre 1759, ANC, MG 4, série A1, vol 3540; comparer toutefois à Montcalm, *Journal*, 8 juin 1759.

- Pembroke*, 282 (*HMS Richmond*). Knox, *Journal*, I, 381-383. Voir également: Chapais, *Montcalm*, p. 577-579.
22. Wolfe, *Journal*, 29 juin 1759. Knox, *Journal*, I, 386. Montcalm, *Journal*, 30 juin 1759.
 23. Montcalm, *Journal*, 30 juin-1^{er} juillet 1759.
 24. *Journal du siège*, 1^{er} juillet 1759. ANC, MG 18 L6, Journal de Thomas Bell, 29 juin 1759.
 25. ANC, MG 18 L6, Journal de Thomas Bell, 2 juillet 1759. Wolfe, *Journal*, 2-4 juillet 1759.
 26. Murray à Townshend, 5 novembre 1774, ANC, MG 18M, L4, archives Amherst, dossier 15.
 27. Rapport Vaudreuil.
 28. Journal de Durell, 27 juin-4 août 1759.
- Chapitre quatre: Juillet: Montmorency**
1. ANC, MG 18 L6, Journal de Thomas Bell, 9 juillet 1759.
 2. Sauf indication contraire, les lettres de Wolfe à Monckton dont il est fait mention dans ce chapitre figurent dans ANC, MG 18M, série 1, archives Monckton, vol. XXII.
 3. Montcalm à Lévis, 9 juillet 1759, dans: Casgrain, *Lévis*, VI, p. 179-181.
 4. *Journal tenu*, 9 juillet 1759.
 5. Annexe du rapport Vaudreuil.
 6. Rapport Vaudreuil.
 7. *Journal tenu*. Montcalm, *Journal*, 21 juin 1759.
 8. *Journal tenu*. Abbé Jean-Félix Récher, *Journal du siège de Québec en 1759* (avant-propos de l'abbé H. Provost), La Société historique de Québec, 1959.
 9. *Journal du siège*.
 10. *Journal tenu*.
 11. *Journal tenu*, mais comparé à Montcalm, *Journal*, 13 juillet 1759.
 12. Mémoire de Pontleroy daté du 16 janvier 1759, dans: Casgrain, *Lévis*, IV, p. 95
 13. William Wood, *In the Heart of Old Canada* (Toronto, 1913), p. 171.
 14. Wolfe à Monckton, 12 juillet 1759.
 15. *Plan of Quebec with the Positions of the British and French Armies...* (King's Library, CXIX-27, British Museum et copie aux ANC, collection des cartes, 0002724).
 16. *Journal du siège. Journal tenu*. Knox, *Journal*, II, p. 22.
 17. *Journal tenu*, cf. 8 juillet 1759, et texte en marge.
 18. Wolfe à Monckton, 12 juillet 1759, 16 juillet 1759 et s.d. (probablement le 16 juillet 1759). ANC, MG 18 L6, Journal de Thomas Bell. Wolfe, *Journal*.
 19. Capitaine Schomberg à Amiral Forbes, Doughty, *Siege*, V, p. 59. *Logs*, 212-213 (*HMS Diana*), 317 (*HMS Sutherland*). *HMS Sutherland*, journal du capitaine, 17 juillet 1759, transcription aux ANC, MG 13, A4, 11.
 20. Saunders à Townshend, 20 juillet 1759, Doughty, *Siege*, V, p. 194. «Proceedings up the River St Laurence», 20-21 juillet 1759, dans: Doughty, *Siege*, V, p. 250.
 21. *Journal tenu*. «Journal of the Particular Transactions», dans: Doughty, *Siege*, V, p. 173. ANC, MG 18 L6, Journal de Thomas Bell, 21 juillet 1759.
 22. Montcalm, *Journal*, 28 juillet 1759. *Journal du siège. Logs*, 309 (*HMS Stirling Castle*).
 23. Wolfe, *Journal*, 31 juillet 1759.
 24. Wolfe à Saunders, 30 août 1759, *Gentleman's Magazine*, juin 1801.
 25. «Extract of a Letter from an Officer in Major Genl Wolfe's Army», 10 août 1759, dans: Pargellis, *Military Affairs in North America*, p. 433-435.
 26. *Journal du siège*. Jean-Claude Panet, *Journal du siège de Québec en 1759*, Montréal: Eusèbe Sénécal, imprimeur-éditeur, 1866.
 27. Capitaine A. Schomberg à Amiral Forbes, 5 septembre 1759, Doughty, *Siege*, V, p. 59-60. «Journal of Major Moncrief», dans: Doughty, *Siege*, V, p. 43. «Moncrief» est en fait Patrick Mackellar, l'ingénieur en chef de Wolfe, voir: Major général Whitworth Porter, *History of the Corps of Royal Engineers*, I (London, 1889), p. 190.
 28. Notes de Townshend aux ANC, MG 18M, Coll. North., série 2, Archives Townshend, V, et dans *[Inventaire]*, p. 422.
 29. Voir Lewis S. Winstock, "Hot Stuff", *Journal of the Society for Army Historical Research*, printemps 1955 et *Annexe J*. Pour un compte rendu de la bataille de Montmorency du point de vue britannique, Knox, *Journal*, I, p. 449-456; *Logs*, 211 (*HMS Centurion*), 309-310 (*HMS Stirling Castle*); Wolfe, *Journal*, 31 juillet 1759; Wolfe à Saunders, 30 août 1759, *Gentleman's Magazine*, juin 1801, et à Pitt, 2 septembre 1759, dans: Kimball, *Pitt*, II, p. 149-159 (original, PRO, Colonial Office 5/51; transcription aux ANC, MG 11).
 30. Montcalm à Lévis, 25 juillet 1759, dans: Casgrain, *Lévis*, VI, p. 198-199. Pour un compte rendu de la bataille de Montmorency du point de vue français, voir: Malartic, *Journal*, p. 260-262; «Journal [...] du Chevalier de Lévis», dans: Casgrain, *Lévis*, I, p. 184-188; Lévis à Belle-Isle, 2 août 1759, dans: Casgrain, *Lévis*, II, p. 227-233; Montcalm, *Journal*, 31 juillet 1759; Montcalm à Bourlamaque, 1^{er} août 1759, dans: Casgrain, *Lévis*, V, p. 338-341; *Journal tenu*.
 31. Vaudreuil à Bourlamaque, 6 août 1759, archives Bourlamaque, ANC, MG 18 K9.
 Dans le *Montcalm and Wolfe* de Parkman [édition 1910, III, p. 75], la version de cette lettre imprimée entre guillemets inversés n'est pas du tout une citation, mais une paraphrase extrêmement libre. Montcalm à Bourlamaque, 1^{er} août 1759, dans: Casgrain, *Lévis*, V, p. 338-341.
- Chapitre cinq: Août: escarmouches, cruautés, dévastations**
1. Wolfe à Monckton, 1^{er} août 1759, ANC, MG 18M, Coll. North., série 1, Monckton, XXII.

2. Wolfe, *Journal*, 3 août 1759. Wolfe à [Monckton], 4 août 1759, ANC, MG 18M, Coll. North., série 1, archives Monckton, XXII. Knox, *Journal*, II, p. 14. Wolfe à Pitt, 2 septembre 1759 – voir la transcription de ce document à l'annexe B.
3. *Journal tenu*. Montcalm, *Journal*, 6 août 1759.
4. « Journal of Moncrief », dans: Doughty, *Siege*, V, p. 45-46, mais voir le journal de Townshend dans: Doughty, *Siege*, p. 267. Registre maritime, *HMS Sutherland*, 9-10 août 1759 (transcriptions aux ANC, MG 13, A4, 11). Montcalm, *Journal*, 8 août 1759. Murray à Wolfe, 9 août 1759, Chatham MSS, PRO, dossier 50, copie aux ANC, MG 23 A2.
5. Fragment du rapport de Murray, Knox, *Journal*, III, p. 163-164. « Journal of Moncrief », dans: Doughty, *Siege*, V, p. 45-46. Mémoire de Bougainville, dans: RAPQ, 1923-1924, p. 388.
6. Montcalm, *Journal*, 18-20 août 1759.
7. Wolfe, *Journal*. Wolfe à Monckton, 22 août 1759, dans: Doughty, *Siege*, VI, p. 68-69. « Journal of Moncrief », dans: Doughty, *Siege*, V, p. 44. Knox, *Journal*, II, p. 34.
8. Montcalm, *Journal*, 9-10 août 1759. Montcalm à Bourlamaque, 9 août 1759, dans: Casgrain, *Lévis*, V, p. 343. *Journal du siège*, 10-15 août 1759.
9. Wolfe à Monckton, 15 août 1759, ANC, MG 18M, Coll. North., série 1, archives Monckton, XXII.
10. Wolfe à Amherst, 29 décembre 1758, PRO, War Office 34/46b, citée dans: Rex Whitworth, *Field Marshal Lord Ligonier* (London, 1958), p. 278-279. Lieutenant-colonel C. V. F. Townshend, *The Military Life of Field Marshal George First Marquess Townshend* (London, 1901), p. 143-144.
11. *Proposals*, etc., dans: PRO, Chatham MSS, dossier 98, vol. 7, copie aux ANC, MG 23 A2.
12. Peter Cunningham (dir.). *The Letters of Horace Walpole* (9 vol., Edinburgh, 1906), III, p. 257-258.
13. Notes de Townshend dans: Doughty, *Siege*, V, p. 241-245.
14. Gibson à Lawrence, 10 août 1759, dans: Doughty, *Siege*, V, p. 61-69.
15. ANC, MG 18 L6, Journal de Thomas Bell. ANC, MG 18M, Coll. North., série 1, archives Monckton, XXII. On trouvera également dans le *James Wolfe* de Waugh plusieurs des caricatures de Townshend, sans les légendes du dessinateur.
16. Wolfe à Sackville, 1758, dans: Willson, *Wolfe*, p. 389.
17. Proclamation du 27 juin 1759 annexée au rapport Vaudreuil. *Journal du siège*. Dans le *Siège de Québec en 1759* de Panet, la deuxième proclamation fixe l'échéance au 1^{er} août 1759.
18. Wolfe à Monckton, 6 août 1759, ANC, MG 18M, Coll. North., série 1, archives Monckton, XXII.
19. Montcalm à Lévis, 25 juillet 1759, dans: Casgrain, *Lévis*, VI, p. 197.
20. Knox, *Journal*, II, p. 23, p. 38. Le « placard » est aux ANC, MG 18 L6, Journal de Thomas Bell. Rapport de Gorham, 19 août 1759, Wolfe à Monckton, 14 août 1759, ANC, MG 18M, Coll. North., série 1, archives Monckton, XXI.
21. Wolfe à Monckton, 15 août 1759, ANC, MG 18M, Coll. North., série 1, archives Monckton, XXII. Knox, *Journal*, II, p. 41. Journal de Townshend, Doughty, *Siege*, V, p. 260. « Relation du siège de Québec » [*Inventaire*], p. 231.
22. Journal de l'amiral Philip Durell, 3 septembre 1759, PRO, Adm 50/7, copie aux ANC, MG 12. Knox, *Journal*, II, p. 55. Wolfe à Monckton, 22 août 1759, dans: Doughty, *Siege*, VI, p. 68-69. Compte rendu de Scott, 19 septembre 1759, ANC, MG 18M, Coll. North., série 1, archives Monckton, XXI. *Les extraits du journal de Jeremiah Pearson qui sont présentés à l'annexe D offrent un témoignage oculaire plus précis sur les combats sournois faisant rage dans ces expéditions.*
23. *Boston News-Letter*, 6 décembre 1759, cité dans: Frégault, *La Guerre de la conquête*, p. 341-342. Comparer à « A journal of the Expedition up the River St Lawrence », *New York Mercury*, 31 décembre 1759, republié par la Literary and Historical Society of Quebec/Société littéraire et historique de Québec, 4^e série, 1875.
24. Vaudreuil à Portneuf, 20 août 1759, ANC, MG 18 M, Coll. North., série 1, archives Monckton, XXVII.
25. *General Orders in Wolfe's Army...* (Literary and Historical Society of Quebec/Société littéraire et historique de Québec, 4^e série, Québec, 1875), p. 29.
26. *Extracts from a Manuscript Journal... kept by Colonel Malcolm Fraser ...* (Literary and Historical Society of Quebec/Société littéraire et historique de Québec, 2^e série, 1868).
27. Townshend à son épouse, 6 septembre 1759, dans: Doughty, *Siege*, V, p. 194-195.
28. Wolfe à Monckton, 19 août 1759, dans: Doughty, *Siege*, VI, p. 68.
29. Wolfe à Monckton, 22 août 1759, dans: Doughty, *Siege*, VI, p. 68-69.
30. « Journal de Foligné », dans: Doughty, *Siege*, IV, p. 199. *Journal tenu*. *Journal du siège*. *Logs*, 311-313 (*HMS Stirling Castle*).

Chapitre six: Changement de cap pour les Britanniques

1. Townshend à son épouse, 6 septembre 1759, dans: Doughty, *Siege*, V, p. 194-195.
2. Monckton, Murray et Townshend à Wolfe, 29 août 1759, manuscrits Chatham, PRO, dossier 50, transcription aux ANC, MG 23 A2. *Ce document est reproduit à l'annexe A.*
3. Notes de Townshend, ANC, MG 18M, Coll. North., archives Townshend, vol. V, et reproduction intégrale dans [*Inventaire*], p. 420. On trouvera le journal de Townshend, de toute évidence écrit d'après ces notes, dans: Doughty, *Siege*, V, p. 261-263.
4. Wolfe à sa mère, 31 août 1759, *Rapport sur les Archives publiques [du Canada] pour l'année 1939*, p. 37.

5. Wolfe à Saunders, 30 août 1759, *Gentleman's Magazine*, juin 1801, également dans : Wright, *Wolfe*, p. 548-552, mais version incomplète dans : Doughty, *Siege*, comme dans : Willson, *Wolfe*.
6. Adair, « Military Reputation ».
7. Journal de Townshend, dans : Doughty, *Siege*, V, p. 263.
8. Knox, *Journal*, II, p. 70-71. « Journal of Moncrief », dans : Doughty, *Siege*, V, p. 47. *Journal tenu*. Comparer avec Montcalm, *Journal*, 3 septembre 1759, et Montcalm à Lévis, 3 septembre 1759, dans : Casgrain, *Lévis*, VI, p. 222-223.
9. Knox, *Journal*, II, p. 73. « Journal of Moncrief », dans : Doughty, *Siege*, V, p. 47-48, et journal de Townshend, dans : Doughty, *Siege*, V, p. 264-265. *Logs*, 221 (*HMS Dublin*), 320 (*HMS Sutherland*).
10. Knox, *Journal*, II, p. 76-80. Journal de Townshend, dans : Doughty, *Siege*, V, p. 265-266. *Logs*, 268 (*HMS Pembroke*).
11. Concernant l'identité de « Moncrief », voir Major général Whitworth Porter, *History of the Corps of Royal Engineers*, I (London, 1889), p. 190. Des éléments de preuve internes appuient cette interprétation.
12. Holmes, dans : Doughty, *Siege*, IV, p. 295.
13. « Journal of Moncrief », dans : Doughty, *Siege*, V, p. 48 ; Murray à Townshend, 5 octobre 1759, ANC, MG 18M, Coll. North., série 2, archives Townshend, vol XII ; Knox, *Journal*, II, p. 80-81 ; journal de Townshend, dans : Doughty, *Siege*, V, p. 266.
14. *Logs*, 241 (*HMS Lowestoft*).
15. Knox, *Journal*, II, p. 82.
16. Major général R. H. Mahon, *Life of General the Hon James Murray* (London, 1921), p. 140.
17. Wolfe à Holderness, dans : Wright, *Wolfe*, p. 563-565.
18. Journal de Townshend, dans Doughty, *Siege*, V, p. 267. Concernant Stobo, voir Doughty, *Siege*, VI, p. 44.
19. Montcalm à Bourlamaque, 11 juin 1759, dans : Casgrain, *Lévis*, V, p. 327-328.
20. Mahon, *Life of Murray*, chap. 8.
21. Knox, *Journal*, II, p. 84-85 ; « Journal de Moncrief », dans : Doughty, *Siege*, V, p. 48-49 ; Journal de Townshend, dans : Doughty, *Siege*, V, p. 266-267 ; Remigny à Bougainville, 11 août 1759, dans : Doughty, *Siege*, IV, p. 121 ; journal du capitaine du *Sutherland*, *Journal of the Society for Army Historical Research*, vol. 21 (1942), p. 184-185.
22. Wolfe à Burton, 10 septembre 1759, dans : Wright, *Wolfe*, p. 568-570.
23. Knox, *Journal*, II, p. 86-89.
24. Monckton, Murray et Townshend à Wolfe, 12 septembre 1759, aux ANC, MG 18 M, Coll. North., série 2, archives Townshend, XII ; texte dans [*Inventaire*], p. 424.
25. Wolfe à Monckton et à Townshend, 12 septembre 1759, aux ANC, MG 18 M, Coll. North., série 2, archives Townshend, vol. I (originaux signés par Wolfe). Textes dans [*Inventaire*], p. 410 et 413.
26. Knox, *Journal*, II, p. 92-93 ; comparer à [*Inventaire*], p. 178.
27. Montcalm à Bourlamaque, 2 septembre 1759, ANC, MG 18, K9, archives Bourlamaque.
28. Montcalm à Bourlamaque, 8 septembre 1759, ANC, MG 18, K9, archives Bourlamaque, ANC ; Montcalm à Lévis, 3 septembre 1759, dans : Casgrain, *Lévis*, VI, p. 222-223. Montcalm, *Journal*, 4 septembre 1759.
29. Rapport Vaudreuil.
30. M^{re} H. Têtu, « M. Jean-Félix Récher, curé de Québec, et son journal, 1757-1760 », *Bulletin des recherches historiques*, vol. 9 (avril-juin 1903). *On trouvera une analyse de l'utilité de ce document à l'annexe C.*
31. Chapais, *Montcalm*, p. 572-575. Montcalm, *Journal*, 13 septembre 1759. Johnstone, *A Dialogue in Hades* (« Dialogue des morts »), Literary and Historical Society of Quebec/Société littéraire et historique de Québec, 3^e série, 1868.
32. Cette question fait l'objet d'une analyse complète, documents à l'appui, dans mon article intitulé : « The Anse au Foulon, 1759 : Montcalm and Vaudreuil », *Canadian Historical Review*, mars 1959. Voir l'annexe C.
33. Montcalm à Bougainville, 1^{er} et 10 septembre 1759 et Montreuil à Bougainville, 5 septembre 1759, dans : Doughty, *Siege*, IV, p. 84, p. 116-117, p. 93.
34. Annexes du Rapport Vaudreuil. Les deux références de Wood figurent dans son *Unique Quebec* et son *The Passing of New France* (Toronto, 1920), p. 128.
35. Montcalm à Bougainville, 5 septembre 1759, dans : Doughty, *Siege*, IV, p. 94.
36. « Journal of Moncrief », dans : Doughty, *Siege*, V, p. 51.
37. Vaudreuil à Bougainville, 8 septembre 1759, dans : Doughty, *Siege*, IV, p. 112-113. Vaudreuil à Lévis, 9 et 12 septembre 1759, dans : Casgrain, *Lévis*, VIII, p. 102-106.
38. Rapport Vaudreuil. Vaudreuil à Bougainville, 6 septembre 1759, dans : Doughty, *Siege*, IV, p. 99-101.
39. *Logs*, 241-242 (*HMS Lowestoft*), 321 (*HMS Sutherland*).
40. *Journal tenu*. Rapport Vaudreuil. Wolfe à Burton, 10 septembre 1759, dans : Wright, *Wolfe*, p. 568-570.
41. Wolfe à Burton, 10 septembre 1759, dans : Wright, *Wolfe*, p. 568-570.
42. Montcalm à Lévis, 8 septembre 1759, dans : Casgrain, *Lévis*, VI, p. 223-224. Montcalm à Bourlamaque, 2 septembre 1759, dans : Casgrain, *Lévis*, V, p. 347-349. Le dernier paragraphe de la lettre du 2 septembre 1759, tel qu'il est reproduit ici, appartient de toute évidence à une autre lettre, probablement écrite en août 1759.
43. Montcalm à Bourlamaque, 11 septembre 1759, dans : Casgrain, *Lévis*, V, p. 349.

Chapitre sept: Le 13 septembre: les approches

1. Cadet à Bougainville, 12 septembre 1759, dans: Doughty, *Siege*, IV, p. 126.
2. *Journal tenu*.
3. Notes de Townshend, ANC, MG 18 M, Coll. North., série 2, archives Townshend, III. *Logs*, 287 (*HMS Richmond*), 314 (*HMS Stirling Castle*)
4. *Logs*, 242 (*HMS Lowestoff*), 300 (*HMS Squirrel*), 321 (*HMS Sutherland*). Table des marées dans Mahon: *Life of Murray*, p. 136. «Journal of the Particular Transactions», dans: Doughty, *Siege*, V, p. 187. Information astronomique: Observatoire fédéral, Ottawa.
5. Lettres de Holmes et Saunders, dans: Doughty, *Siege*, IV, p. 296 et VI, p. 121.
6. Doughty, *Siege*, V, p. 187.
7. John Playfair, «Biographical Account of the late John Robison ...» *Transactions of the Royal Society of Edinburgh*, VII, 1815. William Wallace Currie à James Currie, 10 février 1804, dans: W. W. Currie (dir.), *Memoirs of the Life, Writings, and Correspondence of James Currie...* (2 vol., London, 1831), II, p. 248.
8. Beckles Willson, «General Wolfe and Gray's "Elegy"», *Nineteenth Century and After*, avril 1913.
9. Rapport Vaudreuil. *Logs*, 232 (*HMS Hunter*). «Journal of Moncrief», dans: Doughty, *Siege*, V, p. 187.
10. Notes de Townshend, ANC, MG 18M, Coll. North., série 2, archives Townshend, V; Bigot au Ministre, 15 octobre 1759, ANC, MG 1, série F 3, 15. *Journal tenu*. On trouvera à l'annexe D un article de Stacey publié dans la Canadian Historical Review de décembre 1966, et qui cite le témoignage personnel du capitaine Louis Dupont de Chambon de Vergor, l'officier qui commandait le détachement de l'anse au Foulon.
11. Information de F. FitzOsborne. La Pause, «Itinéraire de ma route», *RAPQ*, 1933-1934, p. 95-97.
12. Wolfe à Monckton, 12 septembre 1759, ANC, MG 18M, Coll. North., série 2, archives Townshend, I; [*Inventaire*], p. 410.
13. Compte rendu de Johnson dans: Doughty, *Siege*, V, p. 102.
14. «Journal of Moncrief», dans: Doughty, *Siege*, V, p. 50.
15. Frégault, *La Guerre de la conquête*, p. 250.
16. *Mémoires sur le Canada* (Literary and Historical Society of Quebec/Société littéraire et historique de Québec, 4^e série, 1875).
17. La Pause, «Itinéraire de ma route», *RAPQ*, 1933-1934, p. 170.
18. Henry Caldwell à Murray, 1^{er} novembre 1772, archives Amherst, dossier 28 (transcription aux ANC).
19. Lettre de Holmes, dans: Doughty, *Siege*, IV, p. 296.
20. Annexe du rapport Vaudreuil.
21. Vaudreuil à Bougainville, 13 septembre 1759, dans: Doughty, *Siege*, IV, p. 126-127.
22. Montcalm, *Journal*, 13 septembre 1759.
23. Malartic à Bourlamaque, 28 septembre 1759, ANC, MG 18 K9, archives Bourlamaque, «lettres variées», p. 213-215.

Chapitre huit: Le 13 septembre: la bataille

1. *March to the Field of Battle* («Marche vers le champ de bataille»), dans *Plan of Quebec with the Positions of the British and French Army's ...* («Plan de Québec avec les positions des armées britannique et française»), King's Library, CXIX-27, British Museum, copie aux ANC, collection des cartes, 0002724. Knox, *Journal*, II, p. 97. «Journal of Moncrief», dans: Doughty, *Siege*, V, p. 51.
2. Knox, *Journal*, II, p. 97, note.
3. Doughty, *Siege*, II, p. 289-309.
4. *Plan of the Town of Quebec...* («Plan de la ville de Québec») de Mackellar (l'excellent plan de toute la campagne, original aux ANC, collection des cartes, 0004910). *Plan of Quebec with the Positions of the British and French Army's...* Knox, *Journal*, II, p. 98. «Journal of Moncrief», dans: Doughty, *Siege*, V, p. 52.
5. Montcalm à Lévis, 1^{er} juillet 1759, dans: Casgrain, *Lévis*, VI, p. 166-169.
6. Malartic, *Journal*, p. 284. «Journal abrégé d'un aide de camp», dans: Doughty, *Siege*, V, p. 296. *Plan of the Town of Quebec...*, ANC, collection des cartes, 0004910. *Plan of Quebec with the Positions of the British and French Army's...*, copie aux ANC, collection des cartes, 0002724. Au sujet des uniformes: *État militaire de France, pour l'année 1759*, p. 228. Comparer à Constant Lienhart et René Humbert, *Les uniformes de l'Armée française depuis 1690 jusqu'à nos jours* (5 vol., Leipzig, 1897-1906), III.
7. Malartic à Bourlamaque, 28 septembre 1759, ANC, MG 18 K9, archives Bourlamaque, «lettres variées».
8. Dépêche de Townshend datée du 20 septembre 1759, PRO, Colonial Office 5/51 (transcription aux ANC, MG 11).
9. Malartic à Bourlamaque, 28 septembre 1759, ANC, MG 18 K9, archives Bourlamaque, «lettres variées».
10. Wolfe à Monckton, 6 août 1759, ANC, MG 18M, Coll. North., série 1, archives Monckton, XXII.
11. Montcalm à Lévis, 1^{er} juillet 1759, dans: Casgrain, *Lévis*, VI, p. 166-169.
12. René de Kerallain, *La jeunesse de Bougainville* (Paris, auteur, 1896).
13. «Journal de Foligné», dans: Doughty, *Siege*, III, p. 96-97.
14. *RAPQ*, 1923-1924, archives Bougainville, p. 387-389
15. Bougainville à Bourlamaque, 18 septembre 1759, dans: Casgrain, *Lévis*, V, p. 357.
16. Doughty, *Siege*, III, p. 107.
17. Johnstone, *Dialogue in Hades* («Dialogue des morts»), Literary and Historical Society of Quebec/Société littéraire et historique de Québec, 3^e série,

- 1868 (traduction). À propos de l'absence de Ramezay, voir [Joannès?], «Mémoire sur la reddition de la place de Québec», Archives de la Guerre, vol. 3540, transcription aux ANC, MG 4.
18. Johnstone, *Dialogue in Hades*.
 19. Transcription partielle en français dans le «Mémoire» de Johnstone, ANC, MG 4, série A.
 20. Liste du matériel remis à la reddition, 18 septembre 1759, ANC, MG 1, série C 11 A, 104-2.
 21. «Journal de Foligné», dans: Doughty, *Siege*, IV, p. 204.
 22. Montreuil à Lévis, 15 septembre 1759, dans: Casgrain, *Lévis*, X, p. 115-117.
 23. Malartic, *Journal*, p. 284. Montcalm, *Journal*, 13 septembre 1759. Notes de Townshend, [*Inventaire*], p. 424-425. «Journal abrégé d'un aide de camp», dans: Doughty, *Siege*, V, p. 297.
 24. Montcalm, *Journal*, 13 septembre 1759 (ANC, MG 18 K8, archives Lévis). La transcription de Casgrain contient une erreur sérieuse ici, lisant dans le manuscrit «le peu de troupes que nous avons» au lieu de «l'espèce de troupes que nous avons».
 25. Knox, *Journal*, II, p. 99.
 26. Malartic à Bourlamaque, 28 septembre 1759, ANC, MG 18 K9, archives Bourlamaque, «lettres variées».
 27. Brouillon de dépêche aux ANC, MG 18M, Coll. North., série 2, archives Townshend, III.
 28. *Plan of the Town of Quebec...*, ANC, collection des cartes, 0004910.
 29. Du côté français, les meilleurs comptes rendus de première main sont ceux de Montbeillard (Montcalm, *Journal*, 13 septembre 1759), Malartic (*Journal des campagnes*, p. 284-286, et lettre à Bourlamaque, 28 septembre 1759, ANC, MG 18, K9, archives Bourlamaque, «lettres variées»), et Montreuil (lettre à Lévis, 15 septembre 1759, dans: Casgrain, *Lévis*, X, p. 115-117). Du côté britannique, la dépêche de Townshend (Colonial Office 5/51 et Kimball, *Pitt*, II, p. 164-169), ses notes (*Inventaire*), p. 422-425), le journal de Knox, Mackellar («Moncrief») dans: Doughty, *Siege*, V, et *Manuscript Journal... kept by Colonel Malcolm Fraser* («Journal manuscrit [...] tenu par le colonel Malcolm Fraser») constituent de bonnes sources.
 30. Wolfe à sa mère, 8 novembre 1755, dans: Willson, *Wolfe*, p. 280.
 31. *The London Chronicle for 1788*, 16-19 août 1759, dans: Doughty, *Siege*, VI, p. 147. Comparer à Wright, *Wolfe*, p. 583-584.
 32. R. H. Hubbard (dir.), *The National Gallery of Canada Catalogue of Paintings and Sculpture*, I (Ottawa et Toronto, 1957), p. 133.
 33. Aux principaux officiers d'ordonnance, 20 septembre 1759, Knox, *Journal*, III, p. 339-340.
 34. *Extracts from a Manuscript Journal... kept by Colonel Malcolm Fraser*, Literary and Historical Society of Quebec/Société littéraire et historique de Québec, 3^e série, 1868, p. 21-23.
 35. Compte rendu annexé à la dépêche de Townshend, PRO, Colonial Office 5/51, copie aux ANC, MG 11. Rapport Vaudreuil.
 36. Rapport Vaudreuil.
 37. «Journal of the Expedition up the River St Lawrence», *New York Mercury*, 31 décembre 1759 (Literary and Historical Society of Quebec/Société littéraire et historique de Québec, 4^e série, 1875).

Chapitre neuf: La chute du Canada

1. Rapport Vaudreuil.
2. Fac-similé, [*Inventaire*], non daté.
3. Procès-verbal annexé au rapport Vaudreuil. Bigot au Ministre, 15 octobre 1759, ANC, MG 1, série F 3, 15.
4. Malartic à Bourlamaque, 28 septembre 1759 (la deuxième lettre portant cette date), ANC, MG 18 K9, archives Bourlamaque, «lettres variées», p. 211. Montcalm, *Journal*, dans: Casgrain, *Lévis*, VII, p. 614. «Journal des campagnes du Chevalier de Lévis», dans: Casgrain, *Lévis*, I, p. 211.
5. Mahon, *Life of Murray*, p. 136.
6. Vaudreuil à Ramezay, 6 heures du soir, 13 septembre 1759, annexe du rapport Vaudreuil.
7. Bigot au Ministre, 15 octobre 1759, ANC, MG 1, série F 3, 15.
8. «Journal de Foligné», dans: Doughty, *Siege*, IV, p. 207. Comparer à Parkman, *Montcalm and Wolfe*, III, Annexe J.
9. «Journal des campagnes du Chevalier de Lévis», dans: Casgrain, *Lévis*, I, p. 211-213.
10. ANC, MG 1, Dépôt des fortifications des colonies, carton 7, pièce n° 430. Impression dans Knox, *Journal*, III, p. 174-178.
11. Saunders à _____, 21 septembre 1759, dans: Doughty, *Siege*, VI, p. 121; *Logs*, 316 (*HMS Stirling Castle*); Ramezay à Vaudreuil, 18 septembre 1759, annexe du rapport Vaudreuil.
12. Rapport Vaudreuil et Rochebeaucourt à Vaudreuil, 18 septembre 1759, en annexe. «Mémoire de Joannès [?]', dans: Doughty, *Siege*, IV, p. 227-229.
13. Ramezay à Vaudreuil, 18 septembre 1759, annexe du rapport Vaudreuil.
14. Ramezay à [Vaudreuil?], 17 septembre 1759, [*Inventaire*], p. 438. Knox, *Journal*, III, p. 172-174.
15. Knox, *Journal*, II, p. 326-332.
16. Ramezay à Vaudreuil, 18 septembre 1759, annexe du rapport Vaudreuil.
17. Vaudreuil à Ramezay, 19 septembre 1759, annexe du rapport Vaudreuil.
18. Knox, *Journal*, II, p. 124-5. Williamson aux officiers d'artillerie, 20 septembre 1759, dans: Knox, *Journal*, III, p. 339-340. Saunders, dans: Doughty, *Siege*, VI, p. 120.
19. Lévis au Ministre, 10 novembre 1759, ANC, MG 1, série F 3, 15. Rapport Vaudreuil.
20. Monckton à Pitt, 8 octobre 1759, dans: Kimball, *Pitt*, II, p. 177-182. Saunders à Pitt, 20 ou 21 septembre 1759, dans: Kimball, *Pitt*, II, p. 170-172.

- Knox, *Journal*, II, p. 238, journal de Murray, 26 octobre 1759, copie aux ANC, MG 23 G II 1.
21. Lévis au Ministre, 10 novembre 1759, ANC, MG 1, série F 3, 15.
 22. Belle-Isle à Lévis, 9 février 1760, dans: Casgrain, *Lévis*, III, p. 207-209. Documents divers dans B 112-1. *Logs*, 333-334 (*HMS Vanguard*). Voir Frégault, *La Guerre de la conquête*, p. 367-372.
 23. «Journal des campagnes du Chevalier de Lévis», avril 1760, dans: Casgrain, *Lévis*, I; décompte des troupes, Casgrain, *Lévis*, p. 257.
 24. Murray à Pitt, 25 mai 1760, PRO, Colonial Office 5/64, copie aux ANC, MG 11. Comparer à Knox, *Journal*, II, p. 397.
 25. Journal de Murray, 28 avril 1760, ANC. «Journal des campagnes du Chevalier de Lévis», dans: Casgrain, *Lévis*, I, p. 263-269. Lévis à Vaudreuil, 28 avril 1760, dans: Casgrain, *Lévis*, II, p. 292-294. Bourlamaque à Bougainville, 3 mai 1760, dans: Kerallain, *La jeunesse de Bougainville*, p. 166-167. Knox, *Journal*, II, p. 390-398. «Plan of the Battle fought the 28th of April 1760...» («Plan de la bataille du 28 avril 1760 [...]»), par les ingénieurs britanniques, copie aux ANC, collection des cartes, 000917.
 26. «Journal des campagnes du Chevalier de Lévis», dans: Casgrain, *Lévis*, I, p. 278-279.
 27. «Journal des campagnes du Chevalier de Lévis», dans: Casgrain, *Lévis*, I, p. 281-282; voir également les lettres de Lévis à Vaudreuil, 13, 15 et 18 mai 1760, dans: Casgrain, *Lévis*, II, p. 304-312. Journal de Murray, 15-17 mai 1760. *Logs*, 330-332 (*HMS Vanguard*). Knox, *Journal*, II, p. 415, 419, 425-435.
 28. «Journal des campagnes du Chevalier de Lévis», dans: Casgrain, *Lévis*, I, p. 305-315. Knox, *Journal*, II, p. 559-589.

Chapitre dix: Postface: Les généraux de la bataille de Québec de 1759

1. Archives de Bougainville, dans: *RAPQ*, 1923-1924, p. 389.
2. Murray à Townshend, 5 octobre 1759, ANC, MG 18M, Coll. North., série 1, archives Monckton, XII (*Inventaire*), p. 404).
3. Carte «Murray» de 1763 (collection nationale des cartes 00010842).
4. Bigot au Ministre, 15 octobre 1759, ANC, MG 1, série F 3, 15. On trouve dans ses grandes lignes la même anecdote dans le *Journal tenu à l'armée*.
5. Townshend à Murray, 29 octobre 1774, ANC MG 18, L4, archives Amherst, dossier 15.
6. Murray à Townshend, 5 novembre 1774, ANC, MG 18, L4, archives Amherst, dossier 15.

Annexe B: Dépêche de Wolfe à Pitt, 2 septembre 1759

1. Gertrude S. Kimball, *Correspondence of William Pitt [...] with Colonial Governors and Military and*

Naval Commanders in North America (2 vol., New York, 1906).

Annexe C: Charles P. Stacey: L'anse au Foulon, 1759: Montcalm et Vaudreuil

1. Les recherches sur lesquelles se fonde cet article ont été menées pour la rédaction d'un court ouvrage sur la campagne de Québec de 1759 publié en 1959 par the Macmillan Company of Canada. *Cet ouvrage n'est autre que Québec 1759: le siège et la bataille*.
2. G. M. Wrong, *The Rise and Fall of New France* (2 vol., New York, 1928), II, p. 844-845.
3. E. R. Adair, «The Military Reputation of Major-General James Wolfe», Canadian Historical Association/Société historique du Canada: *Report/Rapport*, 1936, p. 7-31.
4. Gerald S. Graham, *Empire of the North Atlantic* (Toronto, 1950).
5. G. M. Wrong, *The Canadians* (Toronto, 1938), p. 185.
6. Donald G. Creighton, *Dominion of the North* (Boston, 1944), p. 141.
7. L. H. Gipson, *The Great War for the Empire: The Victorious Years, 1758-1760 (The British Empire before the American Revolution)*, vol. VII; New York, 1949), p. 413n.
8. Vaudreuil au Ministre, 5 octobre 1759, ANC, MG 1, Archives des Colonies, série F3, vol. 15.
9. M^{re} H. Têtu, «M. Jean-Félix Récher, curé de Québec, et son journal, 1757-1760», *Bulletin des recherches historiques*, 9 (avril, mai et juin 1903).
10. William H. Wood, *The Fight for Canada* (Boston, 1906), p. 338.
11. Annexe de Vaudreuil au Ministre, 5 octobre 1759, ANC, MG 1, série F 3, vol. 15.
12. Journal de Wolfe, 28 juillet 1759 (version du Musée de l'Université McGill, photostat aux ANC, MG 18 L5): «Difficulties arising about our attack & assault on the Town» [«Difficultés quant à notre attaque et notre assaut contre la ville»]. Wolfe à [Monckton], s.d. mais de toute évidence du 28 ou 29 juillet 1759 (ANC, MG 18 M, Coll. North., série 1, archives Monckton, XXII): «Nos alliés de la marine ont examiné l'endroit (la ville) et le pensent formidablement retranché à l'intérieur.»
13. Un souvenir inexact de cette lettre, semble-t-il, amène le colonel Wood à commettre une déplorable erreur dans «Unique Quebec» (dans: *The Centenary Volume of the Literary and Historical Society of Quebec, 1824-1924*, Québec, 1924): «Vaudreuil a donné des contrordres, de fort méchante humeur cette fois, en lançant cette imbécillité historique: "Les Anglais n'ont quand même pas des ailes! Je verrai cela moi-même demain".» Ces propos semblent à leur tour avoir induit en erreur le professeur Graham, qui cite «Unique Quebec» à plusieurs reprises, et qui, en toute innocence, reprend cette affirmation dans le paragraphe de *Empire of the North Atlantic* que nous mentionnions plus haut. Il se protège simplement en évoquant l'«allégation»

- terme fort utile dans ce genre de circonstances, mais qui n'a pas suffi pour le mettre à l'abri d'une vigoureuse réprobation du professeur Guy Frégault (*Le grand marquis: Pierre de Rigaud de Vaudreuil et la Louisiane*, Montréal, 1952, p. 43n).
14. Annexe de Vaudreuil au Ministre, 5 octobre 1759, ANC, MG 1, série F 3, vol. 15.
 15. A. G. Doughty et G. W. Parmelee (dir.). *The Siege of Quebec and the Battle of the Plains of Abraham* (6 vol., Québec, 1901), IV, p. 1-136.
 16. Doughty et Parmelee, *Siege of Quebec*, IV, p. 93; Montcalm et Montreuil à Bougainville, 5 septembre 1759.
 17. Doughty et Parmelee, *Siege of Quebec*, V, p. 99-101; en cas de disparité entre les deux sources, on a suivi ici la transcription des ANC, MG 18 K 10, archives Bougainville, vol. 2.
 18. Vaudreuil à Bougainville, 6 septembre 1759; Doughty et Parmelee, *Siege of Quebec*, IV, p. 101-103.
 19. Montreuil à Bougainville, 6 septembre 1759; Doughty et Parmelee, *Siege of Quebec*, IV, p. 103-104.
 20. Montcalm à Bougainville, 10 septembre 1759; Doughty et Parmelee, *Siege of Quebec*, IV, p. 116-117.
 21. Montcalm à Bourlamaque, 2 septembre 1759, ANC, MG 18 K9, archives Bourlamaque. H.-R. Casgrain (dir.), *Collection des manuscrits du Maréchal de Lévis*, vol. V: *Lettres de M. Bourlamaque au Chevalier de Lévis* (Québec, 1891), p. 347-348, améliore un peu le passage^{NHIT}.
 22. Journal de Montcalm, 12-13 septembre 1759, ANC MG 18, K8, archives Lévis; publié dans: Casgrain, *Collection des manuscrits du Maréchal de Lévis*, vol. 8 (Québec, 1895).
 23. Ministre à Vaudreuil et Bigot, 3 [?] février 1759, ANC, MG 1, Archives des Colonies, série B, vol. 109.
 24. Chevalier de Johnstone, *Dialogue in Hades*, dans: *Manuscripts relating to the Early History of Canada: Recently published under the Auspices of the Literary and Historical Society of Quebec* (Québec, 1868).
 25. Thomas Chapais, *Le Marquis de Montcalm* (Québec, 1911), p. 572-575. Le journal se trouve dans les archives Lévis, ANC MG 18 K8.
 26. Autrement dit, sur la droite des positions de Beauport, dans la vallée de la Saint-Charles.
 27. Journal de Montcalm, 13 septembre 1759, ANC, MG 18, K8, archives Lévis.
 28. Doughty et Parmelee, *Siege of Quebec*, V, p. 51. Pour en savoir plus sur « Moncrief » et Mackellar, voir: Major général Whitworth Porter, *History of the Corps of Royal Engineers* (London, 1889), I, p. 190.
 29. Même les Britanniques ont vu le mouvement vers l'extérieur du Guyenne le 5 septembre; ils l'ont toutefois exagéré en décrivant un mouvement de deux bataillons; journal de Townshend, Doughty et Parmelee, *Siege of Quebec*, V, p. 265.
 30. Capitaine John Knox, *An Historical Journal of the Campaigns in North America*, Arthur G. Doughty (dir.) (3 vol., Toronto, 1914), II, p. 113.
 31. ANC, MG 1, Archives des Colonies, C 11 A, vol. 104-1.
 32. Comte de Maurès de Malartic, *Journal des campagnes au Canada de 1755 à 1760* (Paris, 1890), p. 280-281.

Annexe D: Charles P. Stacey: Québec 1759: quelques documents nouveaux

1. *Quebec, 1759: The Siege and the Battle*. Toronto: Macmillan of Canada, 1959. Une version quelque peu révisée a été publiée en novembre 1966.
2. *Quebec, 1759*, p. XXVII. Par souci de commodité, je renvoie dans tout cet article à mon propre ouvrage en tant que source générale pour les événements de la campagne.
3. ANC, bobine de microfilm A-652. L'auteur était en fait le major Paulus Irving.
4. Public Record Office of Northern Ireland [Archives publiques de l'Irlande du Nord], DOD, 162/77.
5. *Quebec, 1759*, Annexe 1; voir aussi annexe A ci-dessus.
6. ANC, MG 18 M, Coll. North., série 3.
7. *Quebec, 1759*, p. 84-87.
8. Cette date est manifestement trop tardive: voir *Quebec 1759*, p. 116.
9. Il peut tout à fait s'agir de la proposition non explicitée dont Townshend dit que Wolfe la lui a soumise le 15 août; *Quebec, 1759*, p. 113. Il est possible que la reconnaissance corresponde à celle qui est mentionnée dans le journal de Wolfe au 29 juillet: « Un détachement a été envoyé pour un service important et risqué » (*Quebec, 1759*, p. 92).
10. Il ne les informe pas dans la correspondance qui est parvenue jusqu'à nous (*Quebec, 1759*, Annexe, voir annexe A ci-dessus); il peut toutefois l'avoir fait verbalement.
11. Comme souvent, Wolfe oublie les compagnies de Rangers.
12. Ils avaient de bien meilleurs motifs: voir leur réponse à Wolfe à l'annexe A ci-dessus.
13. *Quebec, 1759*, p. 119.
14. *Quebec, 1759*, p. 127.
15. Je n'arrive pas à déterminer l'identité de cet officier dans les documents habituels de la Marine royale. Il devait être, je pense, un capitaine de la marine marchande.
16. Écrite en fait le 12 septembre 1759.
17. Ces mentions des heures semblent assez tardives et la vitesse du déplacement vers l'aval du fleuve paraît exagérée, *Quebec, 1759*, p. 133-150, p. 166.
18. Une mention ultérieure montre qu'il s'agit ici de la batterie de Samos, juste en haut du Foulon.
19. *Quebec, 1759*, p. 166.
20. *Quebec, 1759*, p. 157-160.

NHIT: C'est cette version de Casgrain que nous retenons ici.

21. *Quebec, 1759*, p. 163-166.
22. ANC, MG 23, G II, vol. 1, dossier 3.
23. PRO, Northern Ireland [Archives publiques de l'Irlande du Nord], microfilm aux ANC, bobine A-652.
24. *Quebec, 1759*, p. 84-87.
25. *Quebec, 1759*, p. 103.
26. ANC, MG 23 G II, archives Murray, vol. 3, Townsend à [Murray], 5 octobre 1759, et ANC, MG 18 M, Coll. North., série 2, vol. XII, Murray à Townsend, même date.
27. ANC, MG 18, N43, «Jeremiah Pearson His Book 1759».
28. *Quebec, 1759*, p. 9-10.
29. *Quebec, 1759*, p. 111. J'ai négligé d'indiquer dans mon livre cette information intéressante que souligne Marcel Trudel (*L'Église canadienne sous le régime militaire*, 2 vol., Ottawa, 1956-1957, I, 5, 33): la seule église que l'armée de Wolfe ait brûlée est celle de Portneuf, à Saint-Joachim.
30. Le journal fait abondamment référence au scalp, pratiqué dans les deux camps.
31. M. J. R. McCartney a aimablement porté cette information à mon attention. On la trouvera dans MG 1, Archives de la Colonie, série E 143 (ANC, bobine de microfilm F-614).
32. Comme précédemment, nous avons modernisé l'orthographe [Ndlr].

Annexe G : «Rendre justice aux amiraux» :

La Marine royale et le siège de Québec de 1759

1. On relève cette exception, notable : dans *Mad Is He? The Character and Achievement of James Wolfe*, publié en 1963, Duncan Grinnell-Milne analyse les caractéristiques maritimes du bassin de Québec et leur incidence sur les opérations de 1759.
2. Martin Garrod, «Amphibious Warfare: Why», *Journal of the Royal United Services Institute*, 113 (hiver 1988), 26.
3. On peut par exemple comparer les techniques de guerre amphibie utilisées pendant le siège de Québec et les opérations similaires de la guerre de Sept Ans aux manuels de guerre amphibie de base utilisés par les Alliés pour les grands débarquements effectués vers la fin de la Deuxième Guerre mondiale (le manuel britannique de 1938 intitulé *Manual of Combined Operations* et le manuel américain de la même année intitulé *Fleet Training Publication Number 167, Landing Operations Doctrine, U.S. Navy*). Cette comparaison est tout à l'honneur de la Marine royale. Pour en savoir plus sur la Marine royale et la guerre amphibie au XVIII^e siècle, voir David Syrett, «The Methodology of British Amphibious Operations during the Seven Years and American Wars», *Mariner's Mirror*, 68 (1972), 269-280; en ce qui concerne la doctrine amphibie des Alliés pendant la Deuxième Guerre mondiale, voir : Kenneth J. Clifford, *Amphibious Warfare Development in Britain and America from 1920 to 1940*. (New York, 1983).

4. Le premier ouvrage publié qui évoque la guerre amphibie est le *Conjunct Expeditions; or, expeditions that have been carried on jointly by the fleet and army*, de Thomas Molyneux. L'auteur y traite notamment de la « guerre littorale ». L'ouvrage n'a été publié qu'en 1759, et rien n'indique qu'il ait été largement lu par les officiers de la Marine. Une deuxième édition en a été publiée en 1780 et, fait intéressant à noter, une édition américaine a paru en 1778. Quatre ans après la publication de l'ouvrage de Molyneux, John MacIntire faisait paraître *Military Treatise on the Discipline of the Marine Forces [...] with short instructions for detachments sent to attack on shore*. Ce guide pratique établi par un officier en service des fusiliers de la Marine royale propose des instructions très judicieuses aux jeunes officiers de ce corps d'armée. Également écrit par un officier des fusiliers marins, un ouvrage similaire, quoique moins complet, a été publié en 1766 : il s'agit de *The Marine Volunteer*, de Terence O'Loghlen – mais il porte essentiellement sur le service en mer. Enfin, *Instruction to Young Officers [...] with the orders and signals used in embarking and debarking an army*, de Wolfe, a été publié en 1768. Ce manuel d'instructions fort utile comporte un supplément sur les interventions amphibies établi à partir des ordres donnés par Wolfe dans les opérations de Louisbourg (1758) et de Québec (1759). Cet ouvrage semble être le seul qui ait paru à cette époque et qui s'appuie sur des opérations réelles.
5. H. W. Richmond, *The Navy as an Instrument of Policy, 1558-1727* (Cambridge, 1953), 265.
6. Philip Woodfine, «Ideas of naval power and the conflict with Spain, 1737-1741», dans : Jeremy Black et Philip Woodfine (dir.), *The British Navy and the Use of Naval Power in the Eighteenth Century* (Leicester, 1988), 82.
7. Philip Woodfine, «Naval power and the conflict with Spain», dans : Black et Woodfine (dir.), *The British Navy and the Use of Naval Power*, 82-83.
8. William L. Clowes, *The Royal Navy, A History*. vol. 3 (London, 1898); Philip Woodfine, «Naval Power and the War with Spain», dans : Black et Woodfine (dir.), *The British Navy and the Use of Naval Power*, 82-83.
9. Earl of Stanhope, *Notes of Conversations with Lord Wellington* (London, 1889), 182.
10. Alfred Marini, «Parliament and the Marine Regiments, 1739», *Mariner's Mirror*, 62 (1976) 55-65.
11. La plupart des contempteurs de Hawke semblent s'appuyer sur l'information de Wolfe, qui participait à l'opération; voir Beckles Wilson (dir.), *The Life and Letters of James Wolfe* (New York, 1909), 335, Wolfe à Walter Wolfe, 18 octobre 1757 et 339, Wolfe à Rickson, 5 novembre 1757. Le biographe de Hawke défend son sujet; voir : Ruddock Mackay, *Admiral Hawke* (Oxford, 1965), 168-170.
12. Wolfe à Rickson, 5 novembre 1757, Wilson (dir.), *Letters of Wolfe*, 339.

13. Robert Beatson, *Naval and Military Memoirs of Great Britain from 1727 to 1783* (6 vol., London, 1804; Boston, 1972), II, 167.
14. Cunningham à Sackville, 30 mai 1758, dans : J. S. MacLennan (dir.), *Louisbourg. From its Foundation to its Fall, 1736-1758* (London, 1918; réimpression Sydney, 1969), 239. On souvent dit que seul Wolfe préconisait une préparation minutieuse des troupes en vue de l'assaut; cette source montre qu'en réalité tous les brigadiers généraux de l'armée d'Amherst y prenaient part.
15. Archives nationales du Canada, groupe de manuscrits MG 18, L 21, vol. 1, p. 12, ordre de Boscawen, 9 juin 1758.
16. Saunders à l'Amirauté, 2 mai et 6 juin 1759, dans : C.H. Little (dir.), *Despatches of Vice-Admiral Charles Saunders 1759-1760. The Naval Side of the Capture of Quebec* (Halifax, 1958).
17. E. A. Smillie, «The Achievement of Durell in 1759», *Transactions of the Royal Society of Canada/Comptes rendus de la Société royale du Canada*, troisième série, 1925. On trouvera un portrait plus récent de l'homme dans : W. A. B. Douglas, *Nova Scotia and the Royal Navy, 1713-1766* (thèse de doctorat non publiée, Queen's University, Kingston, 1973), chapitre 9.
18. Durell à l'Amirauté, 19 mars 1759, dans : C. H. Little, *Despatches of Rear-Admiral Philip Durell 1758-1759 and Rear-Admiral Lord Colville 1759-1761* (Halifax, 1958).
19. Saunders à l'Amirauté, 2 mai 1759, dans : Little, *Despatches of [...] Saunders*.
20. Saunders à l'Amirauté, 6 juin 1759, dans : Little, *Despatches of [...] Saunders*.
21. Saunders à l'Amirauté, 6 juin 1759, dans : Little, *Despatches of [...] Saunders*.
22. Colville à Cleveland, 10 avril 1761, dans : Little, *Despatches of [...] Durell [...] and [...] Colville*.
23. Archives nationales du Canada : MG 11, C0 5, déclaration d'embarquement, 6 juin 1759; 1759; MG 18 L 6, journal de Thomas Bell; M, Collection Northcliffe, séries 1 et 2 et série 3, vol. 2, journal du capitaine Alexander Schomberg, MR; N18, siège de Québec; N21, archives George Williamson; MG 40 L1, *Directions for sailing from the Harbour of Louisbourg to Quebec [...]* («Instructions pour voguer à la voile du port de Louisbourg jusqu'à Québec [...]»), par le capitaine James Cook; A. G. Doughty (dir.), John Knox, *An Historical Journal of the Campaigns in North America. 1769* (3 vol., Toronto, 1914-1916), vol. I, p. 350-370; W. H. Wood (dir.), *The Logs of the Conquest of Canada* (Toronto, 1909), p. 87-97.
24. Ordres, Louisbourg, 17 mai 1759, dans : *General Wolfe's Instructions to Young Officers* (1780, réimpression 1967), 66.
25. Syrett, «British Amphibious Operations», Wood, *Logs*; Archives nationales du Canada, M, Coll. North., séries 1 et 2 et série 3; A. G. Doughty (dir.), Knox, *Journal*, vol. I, 355-365.
26. «Journal de Bougainville», *Rapport de l'Archiviste de la Province de Québec* (1923-1924), 310.
27. Gilles Proulx, *Entre France et Nouvelle-France* (La Prairie, 1984).
28. Saunders à Delancey et Pownall, 10 mars 1759, dans : Little, *Despatches of [...] Saunders*.
29. Colville à l'Amirauté, 22 décembre 1759, *Despatches of [...] Durell [...] and [...] Colville*, 13.
30. Wood, *Logs*, pour les vaisseaux indiqués.
31. *Instructions nautiques: fleuve Saint-Laurent: île Verte à Québec* (Service hydrographique du Canada, Ottawa, 1999); *St. Lawrence Pilot. With the Coast of Quebec [...] to Quebec* (Service hydrographique du Canada, Ottawa, 1957); *The St. Lawrence River Pilot above Quebec* (Ministère du service de la Marine du Canada, Ottawa, 1912); Proulx, *Entre France et Nouvelle-France*.
32. Wood, *Logs*, pour les vaisseaux indiqués.
33. Doughty, Knox, *Journal*, I, 371-372.
34. Montcalm à Bourlamaque, 18 juin 1759, citée au chapitre 3.
35. L'information sur les caractéristiques nautiques du bassin de Québec provient des sources suivantes : cartes marines du Service hydrographique du Canada : 1315, «Québec à Donnacona»; 1316, «Port de Québec»; 1317, «Sault-au-Cochon à Québec»; *Tables des marées et courants du Canada, 2001. vol. 3: Fleuve Saint-Laurent et rivière Saguenay* (Service hydrographique du Canada, Ottawa, 2000); *Instructions nautiques: fleuve Saint-Laurent: Cap-Rouge à Montréal* (Service hydrographique du Canada, Ottawa, 1992); *Instructions nautiques: fleuve Saint-Laurent: île Verte à Québec* (Service hydrographique du Canada, Ottawa, 1999); *St. Lawrence Pilot. With the Coast of Quebec [...] to Quebec* (Service hydrographique du Canada, Ottawa, 1957); *The St. Lawrence River Pilot above Quebec* (Ministère du service de la Marine du Canada, Ottawa, 1912).
36. Archives nationales du Canada, Micro A-652, Journal du major Paulus Irving.
37. ANC, MG 18, L6, Journal de Thomas Bell, 11 juillet 1759.
38. Wood, *Logs*, pour les vaisseaux et les dates indiqués; Holmes à _____, 18 septembre 1759, Arthur Doughty (dir.), *Siege of Quebec* (6 vol., Québec, 1901), IV, 296.
39. Journal de Wolfe, 3 juillet 1759, cité au chapitre 3.
40. Wood, *Logs*, pour les vaisseaux indiqués.
41. Wood, *Logs*, pour les vaisseaux indiqués.
42. Wood, *Logs*, pour les vaisseaux indiqués.
43. Holmes à _____, 18 septembre 1759, Doughty, *Siege*, IV, 296.
44. Archives nationales du Canada, A-652, Journal du major Paulus Irving.
45. Ordres, 11 septembre 1759, dans : *Wolfe's Instructions to Young Officers*.
46. Ordres, 11 septembre 1759, dans : *Wolfe's Instructions to Young Officers*.
47. On n'a pu jusqu'ici déterminer le nom de ces trois vaisseaux, qualifiés selon le cas de «sloops armés» ou

NOTES

- de « vaisseaux armés ». C'étaient, quoi qu'il en soit, des navires marchands. Selon les registres maritimes du *HMS Seahorse* et du *HMS Sutherland*, il pourrait s'agir du *Good Intent*, du *Prosperity* ou du *Resolution*, dont l'arrivée a coïncidé avec celle de la flotte principale à la fin de juin, ou du *Terror of France*, arrivé plus tard.
48. Holmes à _____, 18 septembre 1759, Doughty, *Siege*, IV, 296.
 49. Holmes à _____, 18 septembre 1759, Doughty, *Siege*, IV, 296.
 50. Holmes à _____, 18 septembre 1759, Doughty, *Siege*, IV, 296.
 51. On trouvera dans Wood, *Logs*, un aperçu de la diversité des tâches accomplies par la marine et les fusiliers marins pendant le siège.
 52. ANC, CO 5, vol. 51, Townshend à Pitt, 18 septembre 1759.

Bibliographie

Note du chargé de publication

Cette bibliographie compte trois parties.

La partie I regroupe les documents d'archives et les sources primaires et secondaires publiées utilisées par Charles Stacey pour Québec, 1759: le siège et la bataille et l'annexe C, « L'anse au Foulon, 1759: Montcalm et Vaudreuil ».

La partie II se compose des sources de Charles Stacey pour l'annexe D, « Québec 1759: quelques documents nouveaux », des sources primaires relatives à la campagne de Québec acquises par les Archives nationales du Canada depuis 1959 et des publications qui concernent la campagne et qui ont été portées à l'attention des historiens et du public depuis cette date.

La partie III signale des publications dignes d'intérêt relatives à la guerre de Sept Ans en Amérique du Nord, y compris des titres se rapportant aux fortifications de la Nouvelle-France, à la vie, aux tactiques, à l'organisation aux armes et à la formation militaires et navales, et aux autochtones.

PARTIE I

SOURCES UTILISÉES POUR QUÉBEC, 1759: LE SIÈGE ET LA BATAILLE ET POUR L'ANNEXE C

SOURCES PRIMAIRES

Documents d'archives

Archives nationales du Canada, Ottawa

Groupe de manuscrits (*Manuscript Group* – MG) 1, Archives des Colonies, France

Série B: Canada, Lettres envoyées

Série C 11 A: Canada, Correspondance générale

Série F3: Collection Moreau de Saint-Méry

Dépôt des fortifications des colonies

Groupe de manuscrits 2, Archives du ministère de la Marine, France

Série B2: Lettres envoyées, ordres et dépêches

Série B3: Lettres reçues

Groupe de manuscrits 4, Archives du ministère de la Guerre, France

Série A1: Correspondance générale, opérations militaires; contient le *Memoir of a French Officer* de Johnstone.

Colonial Office 5, America and West Indies, Original Correspondence (« Ministère des Colonies; Amérique et Antilles, correspondance originale »)

Groupe de manuscrits 11, Colonial Office, Grande-Bretagne

Groupe de manuscrits 12, Admiralty (« Amirauté »), Grande-Bretagne

Admiralty 50, Admirals' Journals (« Journaux des amiraux »)

Groupe de manuscrits 13, War Office (« Ministère de la Guerre »), Grande-Bretagne

War Office 34, Amherst Papers (« Archives Amherst »)

Groupe de manuscrits 18, Pre-Conquest Papers (« Archives d'avant la Conquête »)

Section K, Officiers français

K2, Archives Chaussegros de Léry: contiennent le « Traité de fortification »

K7, Archives Montcalm: originaux, photocopies et transcriptions

K8, Archives Lévis: originaux et photocopies

K9, Archives Bourlamaque: originaux

K10, Archives Bougainville: originaux, photocopies et transcriptions

Section L, Officiers britanniques

K4, Archives de la famille Amherst

K5, Archives Wolfe

BIBLIOGRAPHIE

- K6, Archives Thomas Bell
K7, Archives Townshend
Section M, Collection Northcliffe
Série 1 : Archives Monckton
Série 2 : Archives Townshend
Série 3 : Separate Items (« Documents divers »)
vol. 2 : Journal of Captain Alexander Schomberg
vol. 3 : *Memoir*, de John Johnson
vol. 28 : *Dialogue in Hades*, de Johnstone
Section N, Documents militaires et navals
N18, Siege of Quebec (« Siège de Québec ») – compilation réalisée essentiellement par Arthur Doughty)
N19, Siège de Québec, « Histoire de la conquête du Canada »
N21, Archives du colonel George Williamson
N43, Diary of Jeremiah Pearson, 1759 (« Journal de Jeremiah Pearson, 1759 »)
N45, Journal of Major Paulus Irving, 1759, Micro A-652
Groupe de manuscrits 23
A2, Manuscrits Chatham
G 111, Murray Journal
Groupe de manuscrits 40
L, *Directions for sailing from the Harbour of Louisbourg to Quebec*, par le capitaine James Cook
Q 17, Archives Monckton

Cartes de la Collection nationale de cartes

- NMC 0002724, *Plan of the Battle fought between the British and French Army's*
NMC 000917, *Plan of the Battle of the 28th April 1760 fought on the Heights of Abraham, near Quebec*
NMC 0020595, *General Murray's map of the St. Lawrence*
NMC 0004910, *Plan of the town and basin of Quebec*

Publications

- Annual Register*. London, 1759.
Anonyme. *Mémoires sur le Canada* (voir ci-dessous : Literary and Historical Society of Quebec/Société littéraire et historique de Québec).
« Captain's log of Sutherland », *Journal of the Society for Army Historical Research*, 21 (1942), 184-185.
Casgrain, H.-R. (dir.). *Collection des manuscrits du Maréchal de Lévis* (12 vol., Montréal et Québec, 1889-1895 ; Québec : L.-J. Demers et Frère (les manuscrits de cette collection sont maintenant aux ANC, MG 18 K8).
vol. 1. *Journal des campagnes du Chevalier de Lévis en Canada, de 1756 à 1760*, 1889
vol. 2. *Lettres du Chevalier de Lévis concernant la guerre du Canada, 1756-1760*, 1889
vol. 3. *Lettres de la cour de Versailles au Baron de Dieskau, au marquis de Montcalm et au Chevalier de Lévis*, 1890
vol. 4. *Lettres et pièces militaires. Instructions, ordres, mémoires, plans de campagne et de défense 1756-1760*, 1891
vol. 5. *Lettres de M. de Boullamaque au maréchal de Lévis*, 1891
vol. 6. *Lettres du Marquis de Montcalm au chevalier de Lévis*, 1894
vol. 7. *Journal du Marquis de Montcalm durant ses campagnes en Canada de 1756 à 1759*, 1895.
vol. 8. *Lettres du marquis de Vaudreuil au Chevalier de Lévis*, 1895
vol. 9. *Lettres de l'intendant Bigot au Chevalier de Lévis*, 1895
vol. 10. *Lettres de divers particuliers au Chevalier de Lévis*, 1895
vol. 11. *Guerre du Canada. Relations et journaux de différentes expéditions faites durant les années 1755-56-57-58-59-60*, 1895
vol. 12. *Table analytique de la collection des manuscrits du maréchal de Lévis*, 1895
Cunningham, Peter R. (dir.). *The Letters of Horace Walpole*. Edinburgh : 9 vol., Grant, 1906
Doughty, A.G. et G. W. Parmelee (dir.). *The Siege of Quebec and the Battle of the Plains of Abraham*. 6 vol. Québec, The Champlain Society, 1901. Les volumes 1 à 3 portent sur l'histoire ; les volumes 4 à 6 sont constitués de documents, notamment les suivants :

QUÉBEC, 1759: LE SIÈGE, LA BATAILLE

- vol. 4. «Correspondance de Bougainville... Letters Nos. 1 to 156, written during the months of July, August and September, 1759»
 «Note dictated by Bougainville from the Camp at Lorette, Sept. 21, 1759»
 «Despatches of Russian Ambassadors at London and Paris to the Empress Catherine 11 of Russia»
 «Journal mémoratif de [...] le Siège de la Ville de Québec, par M. de Foligné»
 «Mémoire sur la campagne de 1759, par M. de Joannès, Major de Québec»
 «A Journal of the Siege of Quebec [...]»
 «Memoirs of the Siege of Quebec, from the Journal of a French Officer»
 «An Accurate and Authentic Journal of the Siege of Quebec [...]»
 «Letter from Admiral Holmes dated 18th of September, 1759»
 «Journal of Captain John Montresor»
- vol. 5. «A Journal of the Expedition up the River St. Lawrence, by the Sergeant Major of Gen. Hopson's Grenadiers»
 «Fragment of a Journal of the Siege of Quebec [...]»
 «Journal of Major Moncrief»
 «Letter of James Gibson»
 «Memoirs of the Siege of Quebec [...] by John Johnson»
 «Journal of the Particular Transactions of the Siege»
 «The Townshend Papers»
 «Journal Abrégé d'un Aide-de-Camp»
 «Relation du Siège de Québec»
 «Documents *re* Cadet et Bigot»
- vol. 6. «Original Correspondence of General Wolfe»
 «The Galway Papers»
 «Mrs Stopford Sackville's papers (extracts)»
 «Secret Instructions, Letters, &c.»
 Bibliographie du siège de Québec
- Tait's Edinburgh Magazine*, décembre 1849. [Lettres de Wolfe à Rickson]
- État Militaire de France, pour l'année 1759*. Paris, 1759.
- Fraser, Malcom. *Extracts from a Manuscript Journal [...] kept by Colonel Malcolm Fraser* (voir ci-dessous: Literary and Historical Society of Quebec/Société littéraire et historique de Québec), 21-23.
- General Orders in Wolfe's Army [...]* (voir ci-dessous: Literary and Historical Society of Quebec/Société littéraire et historique de Québec).
- Gentleman's Magazine*, juin 1801 (correspondance de Wolfe avec Saunders).
- «Fresh Light on the Quebec Campaign – From the Missing Journal of General Wolfe», *Nineteenth Century and After*, mars 1910.
- Johnstone, Chevalier de. *A Dialogue in Hades* (voir ci-dessous: Literary and Historical Society of Quebec/Société littéraire et historique de Québec).
- A Journal of the Expedition up the River St Lawrence*, reproduction d'un texte publié dans le *New York Mercury*, 31 décembre 1759 (voir ci-dessous: Literary and Historical Society of Quebec/Société littéraire et historique de Québec).
- Kimball, Gertrude S. (dir.). *Correspondence of William Pitt [...] with Colonial Governors and Military and Naval Commanders in America*. New York: Macmillan, 2 vol., 1906.
- Knox, John. *An Historical Journal of the Campaigns in North America, 1769*, A. G. Doughty (dir.), 3 vol., Toronto: Champlain Society, 1914-1916
- Publications de la Literary and Historical Society of Quebec/Société littéraire et historique de Québec
- Première série, Québec, 1840 [?]
- «Jugement impartial sur les opérations militaires de la campagne du Canada, en 1759»
 «Mémoire sur le Canada» [c. 1736 mais peut-être pus tard]
 «Relation du siège de Québec en 1759, par une religieuse»
- Deuxième série, Québec, 1868-1871 [documents également publiés séparément sous forme de brochures]
- «A Dialogue in Hades. A Parallel of military errors, of which the French and English armies were guilty during the Campaign of 1759 in Canada. Attributed to the Chevalier Johnston, A.D.C. to General Lévis»
 «Extracts from a Manuscript Journal [...] kept by Colonel Malcolm Fraser»

BIBLIOGRAPHIE

- « Journal du siège de Québec en 1759 », Jean-Claude Panet
 Quatrième série, Québec, v. 1875
- « A journal of the Expedition up the River St Lawrence », reproduction d'un texte publié dans le
New York Mercury, 31 décembre 1759
- « General Orders in Wolfe's Army during the Expedition up the River St. Lawrence, 1759 »
 Cinquième série, Québec, 1877
- « Mémoire du Sieur de Ramezay, commandant à Québec, au sujet de la reddition de cette ville, le
 18 septembre 1759
- « Campagne du Canada depuis le 1^{er} juin jusqu'au 15 septembre 1759 »
- « Extraits d'un journal tenu à l'Armée que commandait feu M. le Marquis de Montcalm... »
- Malartic, Lieutenant-Général le Comte de Maurès de. *Journal des Campagnes au Canada de 1755 à 1760*. Paris :
 Plon, 1890.
- Panet, Jean-Claude. *Journal du siège de Québec en 1759* (voir ci-dessus : Literary and Historical Society of
 Quebec/Société littéraire et historique de Québec).
- Pargellis, S.M. (dir.). *Military Affairs in North America, 1748-1765*. New York : D. Appleton-Century, 1936.
- Archives publiques du Canada. *Rapport sur les archives publiques pour l'année 1939*. Ottawa : Imprimeur du Roi,
 1939. Dernière lettre de Wolfe à sa mère.
- . *Collection Northcliffe*. [Inventaire]. Ottawa : Imprimeur du Roi, 1927.
- Rapport de l'Archiviste de la province de Québec
 1923-1924 : « La mission de M. de Bougainville en France en 1758-1759 », 1-70.
 1933-1934 : « Itinéraire de ma route », La Pause, 95-97.
- Récher, Jean-Félix. *Journal du siège de Québec en 1759*. Québec : Société historique de Québec, 1959.
- Têtu, M^{re} H. « M. Jean-Félix Récher, curé de Québec, et son journal, 1757-1760 », *Bulletin des recherches histori-*
ques, 9, avril-juin 1903.
- Wood, William H. (dir.). *The Logs of the Conquest of Canada*. Toronto : Champlain Society, 1909.
- Willson, Beckles. *The Life and Letters of James Wolfe*. London : Heinemann 1909.
- SOURCES SECONDAIRES**
- Adair, E. R. « The Military Reputation of Major-General James Wolfe », Canadian Historical Association/
 Société historique du Canada : *Report/Rapport*, 1936, 7-31.
- Chapais, Thomas. *Le Marquis de Montcalm (1712-1759)*. Québec : J.-P. Garneau, 1911.
- Clowes, William L. *The Royal Navy, A History*. III, London : Marston, 1898.
- Corbett, Julian S. *England in the Seven Years' War*. 2 vol., London, 1907.
- Creighton, Donald G. *Dominion of the North, A History of Canada*. Boston : Houghton, Mifflin, 1944.
- Currie, W.W. (dir.). *Memoirs of the Life, Writings, and Correspondence of James Currie*... 2 vol., London, 1831.
 II, 248.
- Frégault, Guy. *François Bigot, administrateur français*. 2 vol., Ottawa : Études de l'Institut d'histoire de l'Amé-
 rique française, 1948.
- . *Le grand marquis : Pierre de Rigaud de Vaudreuil et la Louisiane*. Montréal : Fides, 1952.
- . *La Guerre de la conquête*. Montréal : Fides, 1955.
- Fuller, J.F.C. *The Decisive Battles of the Western World and their Influence on History*. 3 vol., London, Eyre, 1957.
- Garneau, F.-X. *Histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à nos jours*. Québec, 1845 et nombreuses éditions
 ultérieures.
- Gipson, Lawrence H. *The British Empire before the American Revolution. Vol. 6. The Great War for the Empire :
 The Years of Defeat, 1754-1757*. New York : Knopf, 1948.
- . *The British Empire before the American Revolution. Vol. 7. The Victorious Years, 1758-1760*. New York :
 Knopf, 1949.
- Graham, Gerald S. *Empire of the North Atlantic: The Maritime Struggle for North America*. Toronto : University
 of Toronto, 1950.
- . (dir.). *The Walker Expedition to Quebec, 1711*. London : Navy Records Society, 1953.
- Hubbard, R. H. (dir.). *The National Gallery of Canada Catalogue of Paintings and Sculpture*. vol. 1. Old School.
 Ottawa : Queen's Printer, 1957.
- Humbert René et C. Lienhart, *Les uniformes de l'Armée française depuis 1690 jusqu'à nos jours*. 5 vol., Leipzig :
 M. Ruhl, 1897-1906.
- Kerallain, René de. *La Jeunesse de Bougainville*. Paris : auteur, 1896.
- Laws, M. E. S. *Battery Records of the Royal Artillery, 1716-1859*. Woolwich : Royal Artillery Institute, 1952.

QUÉBEC, 1759: LE SIÈGE, LA BATAILLE

- Mahon, R. H. *Life of General the Hon. James Murray*. London: John Murray, 1921.
- Montreal Star*, 7 novembre 1953.
- Parkman, Francis. *Montcalm and Wolfe*. Boston: 3 vol., Little, Brown, 1910, vol. III.
- Playfair, John. «Biographical Account of the late John Robison...», *Transactions of the Royal Society of Edinburgh*, VII, 1815.
- Porter, Whitworth. *History of the Corps of Royal Engineers*. London: 2 vol., Longmans, Green, 1889.
- Sautai, Maurice. *Montcalm au combat de Carillon*. Paris: R. Chapelot, 1909.
- Stacey, C. P., «A Note on the Citadel of Quebec», *Canadian Historical Review*, 29, n° 4 (décembre 1948), 387-392.
- (dir.). *Introduction à l'étude de l'histoire militaire à l'intention des étudiants canadiens* (5^e éd., Ottawa, Direction de l'instruction militaire, Quartier général de l'Armée, 1964).
- . «The Anse au Foulon, 1759: Montcalm and Vaudreuil», *Canadian Historical Review*, 40, n° 1 (1959), 23-37. Voir annexe C.
- . «Quebec. 1759: Some New Documents», *Canadian Historical Review*, 48, n° 4 (décembre 1966). Voir annexe D.
- Townshend, C. V. F., *The Military Life of Field Marshal George First Marquess Townshend*. London: John Murray, 1901.
- Wagh, W. T. *James Wolfe, Man and Soldier*. Montréal: L. Carrier, 1928.
- Whitworth, Rex. *Field Marshal Lord Ligonier. A Story of the British Army*. Oxford: Clarendon Press, 1958.
- Willson, Beckles, «General Wolfe and Gray's Elegy», *Nineteenth Century and After*, avril 1913, 45-72.
- Winstock, Lewis S., «Hot Stuff», *Journal of the Society for Army Historical Research*, 43, n° 1 (printemps 1955), 2-4.
- Wood, William H. *The Fight for Canada* («Édition définitive») London: Constable. 1905.
- . *In the Heart of Old Canada*. Toronto: William Briggs, 1913.
- . *The Passing of New France*. Toronto: Glasgrow, Brook, 1920.
- . «Unique Quebec», *The Centenary Volume of the Literary and Historical Society of Quebec*, Québec: The Society, 1924.
- Wright, Robert. *The Life of Major-General James Wolfe*. London: Chapman and Hall, 1864.
- Wrong, G. M. *The Rise and Fall of New France*. New York: 2 vol., Macmillan, 1928
- Wrong, G. M. *The Canadians, the Story of a People*. Toronto: Macmillan, 1938.

PARTIE II

SOURCES DES ARCHIVES NATIONALES DU CANADA SE RAPPORTANT AU SIÈGE DE QUÉBEC ACQUISES DEPUIS 1959, SOURCES DE L'ANNEXE D ET PUBLICATIONS SUR LE SIÈGE DE 1759 ET JAMES WOLFE AYANT ÉTÉ PORTÉES À L'ATTENTION DES HISTORIENS DEPUIS 1959

SOURCES PRIMAIRES

Archives nationales du Canada, Ottawa

MG 1, Archives des Colonies

série E, E 143 (bobine de microfilm F-614), requête du capitaine Captain Louis Dupont de Chambon de Vergor, 1761

MG 18

H 54, Archives Ramezay

K 3, Archives Chartier de Lotbinière

K 4, Archives Benoit

L 5, Correspondance Wolfe-Rickson, 1749-1758

L 9, Archives Henry Parr

N 18, Archives Colonel George Williamson

N 28, Chevalier de Johnstone, *Dialogue of the Dead* («Dialogue des morts»)

N 31, Archives Williamson

N43, Diary of Jeremiah Pearson, 1759 («Journal de Jeremiah Pearson, 1759»)

N 46, Edward Coat's Journal, 1759 («Journal d'Edward Coat, 1759»)

N 52, Lawrence Halloran Journal

BIBLIOGRAPHIE

MG 23

- G11, Archives Murray, Correspondance entre Wolfe et Murray, 1758-1758, transcriptions
K 2, Journal of James Thompson, 78th Foot (« Journal de James Thompson, 78^e d'infanterie »)
K 32, Correspondance de Harvey Fletcher
K 34, Collection Frederick Mackenzie

Rouleau micro A-62 : *Memoir of Siege of Quebec*, parfois attribué au major Paulus Irving, mais plus probablement écrit par le capitaine Matthew Leslie

Publications

- Andrès, Bernard et Patricia Willemin-Andrès. *Journal du siège de Québec du 10 mai au 18 septembre 1759*, Sainte-Foy: Presses de l'Université Laval, collection « L'Archive littéraire au Québec », 2009.
- Bonin, Joseph Charles, dit J. C. B. *Voyage au Canada dans le nord de l'Amérique septentrionale fait depuis 1751 à 1761*, H.-R. Casgrain (dir.), Québec: Brousseau, 1887.
- Bougainville, Louis-Antoine de. *Écrits sur le Canada : mémoires, journal, lettres*. Paris: Pélican, 1993.
- Briquet, M. de. *Code militaire, ou compilation des ordonnances des rois de France concernant les gens de guerre*. Paris: Chez Durand, 12 vol., 1761
- Connell, Brian (dir.). *John Knox. The Siege of Quebec and the Campaigns in North America*. London: Folio, 1976.
- Hébert, Jean-Claude (dir.). *Le siège de Québec en 1759 par trois témoins*. Québec: ministère des Affaires culturelles, 1972.
- Howard, Richard (dir.). *Wolfe at Quebec: A Collection of Documents compiled by Richard Howard*. London: J. Cape, 1965.
- J. C. B. *Voyage au Canada fait depuis l'an 1751 jusqu'à l'an 1761*. Paris: Aubier-Montaigne, 1978.
- Little, C. H. (dir.). *Despatches of Rear-Admiral Philip Durell, 1759-1760 and Rear-Admiral Lord Colville, 1759-1761*, Maritime Museum of Canada, Halifax, 1958.
- (dir.). *Despatches of Vice-Admiral Charles Saunders, 1759-1760*. Maritime Museum of Canada, Halifax, 1958.
- (dir.). *The Naval Side of the Capture of Quebec*. Maritime Museum of Canada, Halifax, 1958.
- Mutte, Gabriel (dir.). « La vie d'un officier montpelliérain en service au Canada (1755-1760), d'après sa correspondance familiale (le chevalier Joseph de Germain) », *Études languedociennes. Mélanges de la Société archéologique de Montpellier*, 2, n° 19 (1991), 191-196.
- Peyser, Joseph L. (dir.). *Letters from New France: The Upper Country, 1686-1783*. Urbana: University of Illinois, 1997.
- Wolfe, James. *General Wolfe's Instructions to Young Officers* – Original: 1780, reproduction Ottawa: Museum Restoration Service, 1967.

SOURCES SECONDAIRES

Ouvrages et bibliographies de référence

- Dictionnaire biographique du Canada*. Toronto et Sainte-Foy, University of Toronto et Université Laval, 1966-. Les volumes 3 à 5 contiennent les données biographiques de la plupart des principaux personnages de l'opération.
- Higham, Robin (dir.). *A Guide to the Sources of British Military History*. Hamden: Jordan, 1975. (Partie sur la guerre de Sept Ans)
- Jordan, Gerald (dir.). *British Military History. A Supplement to Robin Higham's Guide to the Sources*. New York: Garland, 1988.
- Thibault, Claude (compil.). *Bibliographica Canadiana*. Don Mills: Longman, 1973.
- Thorpe, Fred, (compil.). « A Select Bibliography of Canadian Military History to 1763 », *Revista de Historia de América*, n° 118 (juillet-décembre 1994), 147-172.
- Taylor, M. Brook (dir.). *Canadian History: A Reader's Guide*. Vol. 1. Toronto: University of Toronto, 1994.

Ouvrages généraux sur la Nouvelle-France et la guerre de Sept Ans en Amérique du Nord

- Anderson, Fred. *A People's Army: Massachusetts Soldiers and Society in the Seven Years' War*. Chapel Hill: University of North Carolina, 1984.
- . *Crucible of War. The Seven Years' War and the Fate of Empire in British North America, 1754-1766*. New York: Alfred A. Knopf, 2000.
- Ayling, Stanley. *The Elder Pitt, Earl of Chatham*. London: Collins, 1976.

- Brown, Peter Douglas. *William Pitt, Earl of Chatham: The Great Commoner*. London: Allen & Unwin, 1978.
- Browning, Reed, «The Duke of Newcastle and the Financing of the Seven Years' War», *Journal of Economic History*, 31 (1971), 344-377.
- . *The Duke of Newcastle*. New Haven: Princeton University, 1975.
- Clayton, T. R., «The Duke of Newcastle, the Earl of Halifax, and the American Origins of the Seven Years' War», *Historical Journal*, 24 (1981), 573-584.
- Côté, André. *Joseph-Michel Cadet, 1719-1781: négociant et munitionnaire du roi en Nouvelle-France*. Sillery et Paris: Septentrion et Christian, 1998.
- Cousine, André, «La politique indigène de la France au Canada de 1750 à 1760», 177-192. *Colloque international d'histoire militaire*. Ottawa, août 1978, 1-18. Paris: Service historique de l'armée, 1978.
- Cuneo, John. *Robert Rogers of the Rangers*. New York: Oxford University Press, 1959.
- Desbarats, Catherine. «France in North America: The Net Burden of Empire during the First Half of the Eighteenth Century», *French History*, 2 (mars 1997), 1-28.
- Dunnigan, Brian L. *1759: The Campaign against Niagara*. Youngstown: Old Fort Niagara Association, 1986.
- Eccles, William J. *The Canadian Frontier. 1534-1760*. Albuquerque: University of New Mexico, 1974.
- Edmonds, W. D. *The Musket and the Cross: The struggle of France and England for North America*. Boston: Little, Brown, 1968.
- Fournier, Marcel. *De la Nouvelle-Angleterre à la Nouvelle-France: l'histoire des captifs anglo-américains au Canada entre 1765 à 1760*. Montréal: Société généalogique canadienne-française, 1992.
- Godfrey, William J. *Pursuit of Profit and Preferment in Colonial North America: John Bradstreet's Quest*. Waterloo: University of Waterloo, 1982.
- Groulx, Patrice, «La commémoration de la bataille de Sainte-Foy: du discours de la loyauté à la "fusion des races"», *Revue historique de l'Amérique française*, 55, n° 1 (été 2001), 45-83.
- Higginbotham, Don. *George Washington and the American Military Tradition*. Athens: University of Georgia, 1985.
- Kopperman, Paul. *Braddock at the Monongahela*. Pittsburgh: University of Pittsburgh Press, 1977.
- Lanctôt, Gustave. *Histoire du Canada*. 3 vol., Montréal: Librairie Beauchemin limitée, 1960-.
- Leach, Douglas E. *Arms for Empire: A Military History of the British Colonies in North America, 1607-1760*. New York: Macmillan, 1973.
- Leckie, Robert. *"A few acres of snow": The Saga of the French and Indian Wars*. New York: John Wiley & Sons, 1999.
- Lizotte, Jean-Claude. «La bataille de Sainte-Foy: un épisode glorieux de la guerre de conquête de la Nouvelle-France», *Mémoire*, automne 1985, 2-3, 24-25.
- Longmore, Paul. *The Invention of George Washington*. Berkeley: University of California, 1988.
- Mathieu, Jacques. *La Nouvelle-France: les Français en Amérique du Nord, XVI^e-XVIII^e siècles*. Sainte-Foy: Presses de l'Université Laval, 1991.
- McCardell, Lee. *Ill-Starred General: Braddock of the Coldstream Guards*. Pittsburgh: University of Pittsburgh Press, 1958.
- MacLeod, D. Peter. *Les Iroquois et la guerre de Sept Ans*. Montréal: VLB, 2000.
- . «The French Siege of Oswego in 1756: Inland Naval Warfare in North America», *American Neptune*, 49, n° 4 (1989), 262-271.
- Michalon, Roger. «Vaudreuil et Montcalm – Les hommes, leurs relations, influence de ces relations sur la conduite de la guerre, 1756-1759», 43-76, *Colloque international d'histoire militaire*, Ottawa, août 1978, 1-18. Paris: Service historique de l'armée, 1978.
- Middleton, Richard. *The Bells of Victory: The Pitt-Newcastle Ministry and the Conduct of the Seven Years' War, 1757-1762*. Cambridge: University Press, 1985.
- Nester, William R. *The First Global War: Britain, France, and the Fate of North America. 1756-1773*. Westport: Praeger Publishers, 2000.
- Peters, Marie, «The Myth of William Pitt, Earl of Chatham, Great Imperialist. Part I: Pitt and Imperial Expansion», *Journal of Imperial and Commonwealth History*, 23 (1993), 40-42.
- Peyser, Joseph L. *Jacques Legardeur de Saint-Pierre: officer, gentleman, entrepreneur*. East Lansing: University of Michigan, 1996.
- Poussou, Jean-Pierre. «Montcalm et la peste au Canada», *Stratégique*, 50 (1991), 89-108.
- Schwartz, Seymour I. *The French and Indian War, 1754-1763, the Imperial Struggle of North America*. New York: Simon and Schuster, 1994.

- Shy, John. *Toward Lexington: The Role of the British Army in the Coming of the American Revolution*. Princeton: University Press, 1965.
- Stanley, George F. *New France: the last phase, 1744-1760*. Toronto: McClelland and Stewart, 1968
- Steele, Ian K. *Guerillas and Grenadiers: The Struggle for Canada, 1689-1760*. Toronto: Ryerson, 1969.
- . *Warpaths: Invasions of North America*. Oxford: University Press, 1994.
- Stotz, Charles M. *Outposts of the War for Empire: The French and English in Western Pennsylvania: Their Armies, Their Forts, Their People, 1749-1764*. Pittsburgh: Historical Society of Western Pennsylvania, 1985.
- Titus, James. *The Old Dominion at War: Society, Politics, and Warfare in Late Colonial Virginia*. Columbia: University of Ohio, 1991.
- Trudel, Marcel, *L'Église canadienne sous le régime militaire*. Sainte-Foy: Presses de l'Université Laval, 2 vol., 1956-1957.
- . *Initiation à la Nouvelle-France*. Montréal: Holt, Rinehart et Winston, 1968.
- Ouvrages sur le siège de Québec et le général James Wolfe publiés depuis 1959**
- Bird, Harrison. *Battle for a Continent*. New York: Oxford, 1965.
- Bronze, Jean-Yves. *Les morts de la guerre de Sept Ans au cimetière de l'Hôpital général de Québec*. Sainte-Foy: Presses de l'Université Laval, 2001
- Chartrand, René. *Quebec 1759. The Heights of Abraham, the Armies of Wolfe and Montcalm*. London: Osprey, 1999.
- Clair, Colin. *General James Wolfe: Hero of Quebec*. Watford: Barker, 1963.
- Commission des champs de bataille nationaux. *Été 1759, état de siège*. Ottawa, 2001.
- Connell, Brian. *The Plains of Abraham*. London: Hodder & Stoughton, 1959.
- Deschênes, Gaston. *L'Année des Anglais: la Côte-du-Sud à l'heure de la Conquête*, Sillery: Septentrion, 1988.
- Donaldson, Gordon. *Battle for a Continent. Quebec 1759*. Toronto: Doubleday, 1973.
- Eccles, W. J. «The Battle of Quebec: A Reappraisal», dans: Eccles, *Essays on New France*. Toronto: Oxford University Press, 1987, 125-133.
- Filteau, Gérard. *Par la bouche de mes canons! La ville de Québec face à l'ennemi*. Sillery: Septentrion.
- Garrett, Richard. *General Wolfe*. London: Barker, 1975.
- Grinnell-Milne, Duncan. *Mad, is he? The Character and Achievements of James Wolfe*. London: Bodley, 1963.
- Groulx, Patrice. «La commémoration de la bataille de Sainte-Foy: du discours de la loyauté à la "fusion des races"», *Revue historique de l'Amérique française*, 55, n° 1 (été 2001), 45-83.
- Hibbert, Christopher. *Wolfe at Quebec*. London: Longmans, 1959.
- . «Québec, 1759», dans Cyril Falls (dir.). *Les grandes batailles terrestres*. Paris: Éditions du Pont-Royal, 1964, trad. France-Marie Watkins, 66-77.
- Lacoursière, Jacques. «Le champ des batailles», dans Jacques Mathieu et Eugen Kedl, *Les Plaines d'Abraham, le culte de l'idéal*. Sillery, Septentrion, 1993.
- Lande, Lawrence M. *Montcalm, Before and During the Siege of Quebec: a Monograph*. Montréal: L.M. Lande & Co., 1986.
- LaPierre, Laurier. *1759, la bataille du Canada*. Montréal: Le Jour, 1992, traduit de l'anglais par Normand Paiement et Patricia Juste.
- Lloyd, Christopher. *The Capture of Quebec*. London: Batsford, 1959.
- McCulloch, Ian. «"The King Must be Obeyed": Montcalm's Army at Quebec», *Beaver* (octobre-novembre 1992), 11.
- McNairn, Alan. *Behold the Hero: General Wolfe and the Arts in the Eighteenth Century*. Montréal: McGill-Queens, 1997.
- McNeill, John R. *Atlantic Empires of France and Spain. Louisbourg and Havana, 1700-1763*. Chapel Hill: University of North Carolina, 1985.
- Nicolai, Martin L. «A different kind of courage: The French military and the Canadian Irregular soldier during the Seven Years' war», *Canadian Historical Review*, 70, n° 1 (mars 1989), 53-75.
- Reid, Stuart. *Wolfe: The Career of General James Wolfe from Culloden to Quebec*. Staplehurst: Spellmount, 2000.
- Reilly, Robin. *The Rest to Fortune: The Life of Major-General James Wolfe*. London: Cassell, 1960. Réimprimé à plusieurs reprises sous le titre *Wolfe of Quebec*.
- Saunders, Robert. «A Forgotten Hero of British North America; Admiral Sir Charles Saunders», *Newfoundland Quarterly*, 62 (1963), 1, 11-16; 2, 26-29.
- Warner, Oliver. *With Wolfe to Quebec: The Path to Glory*. Toronto: Collins, 1972
- Wolfe. Portraiture and Genealogy*. London: Quebec House Permanent Advisory Committee, 1959.

PARTIE III

OUVRAGES PUBLIÉS SE RAPPORTANT À DIFFÉRENTS ASPECTS
DE LA GUERRE DE SEPT ANS EN AMÉRIQUE DU NORD

Fortifications de la Nouvelle-France et de Québec

- Baudry, René. « Les plans en relief de Québec, Montréal et Louisbourg », *Revue historique de l'Amérique française*, 16 (1962-1963), 213-218.
- Blanchard, Anne. *Dictionnaire des ingénieurs militaires, 1691-1791*. Montpellier : Université Paul-Valéry, 1981.
- . *Les ingénieurs du roy de Louis XIV à Louis XVI*. Montpellier : Université Paul-Valéry, 1979.
- Charbonneau, André. *Le plan-relief de Québec*. Ottawa : Parcs Canada, 1981.
- , Yvon Desloges et Marc Lafrance. *Québec, ville fortifiée du XVII^e au XIX^e siècle*, Québec : Éditions du Pélican et Ottawa : Parcs Canada, 1982.
- . *Les forts de la pointe Lévy*. Ottawa : Lieux historiques nationaux, Service des parcs, 1991.
- . « Du site stratégique à la ville fortifiée 1759-1830 », dans Jacques Mathieu et Eugen Kedl, *Les Plaines d'Abraham, le culte de l'idéal*. Sillery, Septentrion, 1993.
- Lambert, Phyllis et Alan Stewart (dir.). *Montréal, ville fortifiée au XVIII^e siècle*. Montréal : Centre canadien d'architecture, 1992, traduction française : Centre canadien d'architecture.
- Mayrand, Pierre. « Les plans en relief de la Nouvelle-France », *Revue historique de l'Amérique française*, 22 (1968), 17-23.
- Muller, John. *A Treatise Containing the Elementary Part of Fortification, Regular and Irregular*, 1746, réimpression : Bloomfield, Museum Restoration Service, 1968.
- Parent, Michel et Jacques Verroust. *Vauban*. Paris : Jacques Fréal, 1971.
- Roy, Pierre-Georges. *La Ville de Québec sous le Régime français*. Québec : 2 vol., Service des Archives de la province de Québec, 1930.
- Thorpe, Frederick J. *Remparts lointains : la politique française des travaux publics à Terre-Neuve et l'île Royale : 1695-1758*, Ottawa : Éditions de l'Université d'Ottawa, 1980.

Vie militaire et navale pendant la guerre de Sept Ans

- Anderson, Fred. *A People's Army: Massachusetts Soldiers and Society in the Seven Years' War*. Chapel Hill : University of North Carolina Press, 1984.
- Barnett, Correlli. *Britain and Her Army 1509-1970: A Military, Political and Social Survey*. New York : Morrow, 1970.
- Bromley, J. S. *The Manning of the Royal Navy: Selected Public Pamphlets, 1693-1873*. London : Naval Records Society, 1974.
- Bruce, Anthony. *The Purchase System in the British Army 1660-1871*. London : Royal Historical Society, 1980.
- Charbonneau, A., Y. Desloges et M. Lafrance. *Québec, ville fortifiée du XVII^e au XIX^e siècle*, Québec : Éditions du Pélican et Ottawa : Parcs Canada, 1982.
- Charbonneau, Hubert. « Lieux d'origine de quelques soldats des troupes de la Marine », *Mémoires de la Société généalogique canadienne-française*, 49, n° 1 (1998), 53-60.
- Chartrand, René. *Le patrimoine militaire canadien : d'hier à aujourd'hui*, tome 1 : 1000-1754. Montréal : Art global, 1993.
- . *Le patrimoine militaire canadien : d'hier à aujourd'hui*, tome 2 : 1755-1871. Montréal : Art global, 1995.
- Comité d'histoire du Service de santé. *Histoire de la médecine aux armées*, tome 1. Paris : Charles Lavauzelle, 1982.
- Corvisier, André. *L'armée française de la fin du XVII^e siècle au ministère de Choiseul : le soldat*, 2 vol. Paris : Presses universitaires de France, 1964.
- . *Armées et sociétés en Europe de 1494 à 1789*. Paris : Presses universitaires de France, 1976.
- . « La société militaire française au temps de la Nouvelle-France », *Histoire sociale/Social History*, 10 (1977), 219-227.
- Delmas, Jean, « Conflits de sociétés au Canada français pendant la guerre de Sept Ans et leur influence sur les opérations », *Colloque international d'histoire militaire*, Ottawa. août 1978, 1-18. Paris : Service historique de l'armée, 1978.
- Desloges, Yvon. « Le logement militaire à Québec au XVIII^e siècle », *Revue canadienne de défense/Canadian Defence Quarterly*, hiver 1987.
- . « La corvée militaire à Québec au XVIII^e siècle », *Histoire sociale/Social History*, 15 (1982), 333-357.

BIBLIOGRAPHIE

- Eccles, William J. «The Social, Economic and Political Significance of the Military Establishment in New France», *Canadian Historical Review*, 52, 1971.
- Faribault-Beauregard, M. *La population des forts français d'Amérique (XVIII^e siècle)*. Montréal : Éditions Bergeron, 1982.
- Fauteux, Aegidius. *Les chevaliers de Saint-Louis en Canada*. Montréal : Les Éditions des Dix, 1940.
- Ferling, John. «Soldiers for Virginia: Who Served in the French and Indian War?», *Virginia Magazine of History and Biography*, 94 (1986), 307-328.
- Frégault, Guy. *La civilisation de la Nouvelle-France*. Montréal : Fides, 1969.
- Gilbert, A.N. «Crime as Disorder: Criminality and the Symbolic Universe of the 18th Century British Naval Officer», dans : R. W. Love (dir.). *Changing Interpretations and New Sources in Naval History*, New York, 1980.
- . «Buggery and the British Navy, 1700-1861», *Journal of Social History*, 10, 72.
- Girard, Georges. *Racolage et milice (1701-1715)*. Paris : Plon, 1921.
- Godfrey, William G. *Pursuit of Profit and Preferment in Colonial North America: John Bradstreet's Quest*. Waterloo : Wilfrid Laurier University Press, 1982.
- Gradish, Stephen. *The Manning of the British Navy during the Seven Years' War*. London : Prometheus Books, 1980.
- Greer, Alan. «Another Soldier's Revolt in Isle Royale, June 1750», *Acadiensis*, 12 (1983), 106-109.
- . «Mutiny at Louisbourg, December 1744», *Histoire sociale/Social History*, 10 (1977), 305-336.
- . *Les soldats de l'île Royale*, Ottawa : Direction des lieux et des parcs historiques nationaux, Parcs Canada, Environnement Canada, 1979.
- Guy, Alan J. *Oeconomy and Discipline : Officership and Administration in the British Army, 1714-1763*. Manchester : 1985.
- Hargreaves, Reginald. *The Bloodybacks : The British Serviceman in North America and the Caribbean, 1655-1783*. London : R. Hart-Davis, 1968.
- Johnston, A. J. B. *L'été de 1744 : la vie quotidienne à Louisbourg au XVIII^e siècle*. Ottawa : Direction des lieux et des parcs historiques nationaux, Parcs Canada, Environnement Canada, 1983.
- Kemp, Peter. *The British Sailor, A Social History of the Lower Deck*. London : Littlehampton Book Services Ltd., 1970.
- Lachance, André. «La désertion et les soldats déserteurs au Canada dans la première moitié du XVIII^e siècle», *Revue de l'Université d'Ottawa/University of Ottawa Quarterly*, 47 (1977), 151-161.
- Lacroix, Paul. *Le XVIII^e siècle : institutions, usages et costumes en France 1700-1789*. Paris : Firmin-Didot, 1878.
- Lloyd, C. C. *The Health of Seamen*. London : Naval Records Society, 1965.
- . *British Seaman*. London : Collins, 1968.
- . C. C. J. Keevil et J. L. S. Coulter. *Medicine and the Navy, 1200-1900*. Edinburgh : 4 vol., 1957-1963.
- Maurault, Olivier. «Les aumôniers de troupes pendant les campagnes du Canada sous le Régime français», *Les Cahiers des Dix*, 30, 1965.
- Mayrand, Pierre. «Les plans en relief de la Nouvelle-France», *Revue historique de l'Amérique française*, 22 (1968), 17-23.
- Miquelon, Dale. *New France, 1701-1744 : "A Supplement to Europe"*. Toronto : McClelland & Stewart, 1987.
- Neale, Larry D. «The Cost of Impressment during the Seven Years' War», *Mariner's Mirror*, 64 (1978), 45.
- Neuburg, Victor. *Gone for a Soldier : A History of Life in the British Ranks from 1642*. London : Cassell, 1989.
- Nicolai, Martin. «Subjects and Citizens: French Officers and the North American Experience, 1755-1783», thèse de doctorat non publiée, Queen's University, Kingston, 1993.
- Ouellet, Fernand, «Les officiers de la milice et la structure sociale au Québec, 1660-1815», *Actes du 4^e Colloque international d'histoire militaire*, Ottawa, 1979.
- Proulx, Gilles. *La garnison de Québec de 1748 à 1759*. Ottawa : Lieux historiques nationaux, Service des parcs, 1991.
- Reboul, colonel. *L'armée*. Paris : Marcel Seheur, 1931.
- Rioux, Christian. *La garnison britannique à Québec, 1759-1871*. Ottawa : Parcs Canada, Patrimoine canadien, 1996.
- Rodger, N. A. M. *The Wooden World. An Anatomy of the Georgian Navy*. London : Collins, 1986.
- Rogers, H. C. B. *The British Army of the Eighteenth Century*. New York : Hippocrene, 1977.
- Roy, Pierre-Georges. *Les officiers d'état-major des gouvernements de Québec, Montréal et Trois-Rivières sous le régime français*. Lévis, 1919.

- Steppler, Glenn A. « British Military Law, Discipline, and the Conduct of Regimental Courts Martial in the later Eighteenth Century », *English Historical Review*, 102 (1987), 859-886.
- Taylor, Gordon. *The Sea Chaplains*. Oxford, 1978.
- Watt, J., E. J. Freeman et W. F. Bynum (dir.). *Starving Sailors: The Influence of Nutrition upon Naval and Maritime History*. Greenwich: National Maritime Museum, 1981.
- Watteville, H. de. *The British Soldier: His Daily Life from Tudor to Modern Times*. New York: Putnam, 1955.
- Whitfield, Carol M. *Tommy Atkins: le soldat britannique traditionnel en garnison au Canada, de 1759 à 1870*. Ministère des Approvisionnements et Services Canada, 1981.
- Unités militaires, armes, formation, tactiques**
- Beattie, Daniel J. « The Adaption of the British Army to Wilderness Warfare, 1755-1763 », dans Maarten Ultee, *Adapting to Conditions: War and Society in the Eighteenth Century*. Tuscaloosa (Alabama): University of Alabama Press, 1986, p. 56-83.
- Béranger, Jean. « Relations des troupes réglées, troupes de terre et troupes de la marine avec les Canadiens », *Colloque international d'histoire militaire*. Ottawa, août 1978, 19-42. Paris: Service historique de l'armée, 1978
- Bien, David. « The Army in the French Enlightenment: Reform, Reaction, and Revolution », *Past and Present: A Journal of Historical Studies*, n° 85 (1979), 68-98.
- Blackmore, Howard L. *British Military Firearms, 1650-1860*. New York: Arco, 1968.
- Bonnefoy, François. *Les armes de guerre portatives en France, du début du règne de Louis XIV à la veille de la Révolution (1600-1789): de l'indépendance à la primauté*. Paris: 2 vol., Librairie de l'Inde, 1991.
- Bouchard, Russel. *Les armes de traite*, Sillery: Boréal, 1976.
- . *Les fusils de Tulle en Nouvelle-France: 1691-1741*, Chicoutimi: Journal des armes, 1980.
- (dir.). *Armes, chasses et trappage*, Québec: CELAT, 1987.
- Boudriot, Jean. *Armes à feu françaises modèles d'ordonnance*, Paris: [chez l'auteur], 1963.
- . *Armes réglementaires françaises*. Paris: 1961-1963.
- . « L'Artillerie de mer française de 1671 à 1856 », *Neptunia*, n° 89 (1968-1) à 103 (1971-3).
- Bruce, Anthony. *The Purchase System in the British Army 1660-1871*. London: Royal Historical Society, 1980.
- Caruana, Adrian B. *British Artillery Ammunition. 1780*. Bloomfield: Museum Restoration Service, 1979.
- . *Grasshoppers and Butterflies: The Light 3 Pounders of Pattison and Townshend*. Bloomfield: Museum Restoration Service, 1980.
- . *The Light 6-Pdr. Battalion Gun of 1776*. Bloomfield: Museum Restoration Service, 1977.
- . « British Artillery Design in the 18th Century », *Arms Collecting*, 15, n° 2, 35-43.
- . « British Artillery Drill of the 18th Century », *Arms Collecting*, 16, n° 2, 46-59.
- . « On the Aiming of Artillery », *Arms Collecting*, 18, n° 3, 86-94.
- . « John Muller's Treatise on Artillery », *Arms Collecting*, 19, n° 2, 50-56.
- . « The Identification of British Muzzle Loading Artillery, Part 1: The Designers », *Arms Collecting*, 21, n° 3, 131-139.
- . « The Identification of British Muzzle Loading Artillery, Part 2: The Piece », *Arms Collecting*, 21, n° 4, 13-19.
- Cassel, Jay. « The Troupes de la Marine in Canada: men and material, 1683-1760 », thèse de doctorat, University of Toronto, 1987.
- Chartrand, René. *Louis XV's Army (1): Cavalry and Dragoons*. London: Osprey, 1995.
- . *Louis XV's Army (2): French Infantry*. London: Osprey, 1996.
- . *Louis XV's Army (3): Foreign Infantry*. London: Osprey, 1996.
- . *Louis XV's Army (4): Light Troops and Specialists*. London: Osprey, 1997.
- . *The French Soldier in Colonial America*. Bloomfield: Museum Restoration Service, 1984.
- Chartrand, René. *Le patrimoine militaire canadien: d'hier à aujourd'hui*, tome 1: 1000-1754. Montréal: Art global, 1993.
- . *Le patrimoine militaire canadien: d'hier à aujourd'hui*, tome 2: 1755-1871. Montréal: Art global, 1995.
- . « Les drapeaux militaires en Nouvelle-France », *Revue d'histoire de la culture matérielle/Material History Review*, 42 (automne 1995), 39-46.
- et Jack L. Summers. *L'uniforme militaire au Canada 1665-1970*. Ottawa: Musée national de l'homme, Musées nationaux du Canada, 1981.
- Charrié, Pierre. *Drapeaux et étendards du roi*. Paris: Léopard d'or, 1989.

BIBLIOGRAPHIE

- Childs, John. *Armies and Warfare in Europe, 1648-1789*. New York: 1982.
- Codignola, Luca. *Guerra e guerriglia nell'America coloniale: Robert Rogers e la guerra dei sette anni, 1754-1760*. Venezia: Marsilio, 1977.
- Corvisier, André (dir.). *Dictionnaire d'art et d'histoire militaires*. Paris: Presses universitaires de France, 1988.
- Darling, Anthony D. *Red Coat and Brown Bess*. Ottawa: Museum Restoration Service, 1970.
- Duffy, Christopher. *The Military Experience in the Age of Reason*. New York: Macmillan, 1987.
- . *Fire & Stone: The Science of Fortress Warfare, 1660-1860*. Vancouver: David and Charles, 1975.
- Eccles, W. J. «Les forces armées françaises en Amérique du Nord pendant la guerre de Sept Ans», *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. 3. Sainte-Foy: Presses de l'Université Laval, 1974, p. xv-xxiv.
- Gooding, S. James. *An Introduction to British Artillery in North America*. Ottawa: Museum Restoration Service, 1965.
- Graves, Donald E. *French Military Terminology, 1670-1815. A Technical Glossary*. Saint John: New Brunswick Museum, 1979.
- Grenier, John. «The Other American Way of War: Unlimited and Irregular Warfare in the Colonial Military Tradition», thèse de doctorat non publiée, University of Colorado, 1999.
- Guy, Alan J. *Oeconomy and Discipline: Officership and Administration in the British Army, 1714-1763*. Manchester: 1985.
- Hargreaves, Reginald. *The Bloodybacks: The British Serviceman in North America and the Caribbean, 1655-1783*. London: R. Hart-Davis, 1968.
- Houlding, John A. *Fit for Service: The Training of the British Army, 1715-1795*. Oxford: Clarendon, 1981.
- . *French Arms Drill of the 18th Century*. Bloomfield: Museum Restoration Service, 1988.
- Hughes, Basil P. *British Smooth-Bore Artillery: The Muzzle-Loading Artillery of the 18th and 19th Centuries*. Harrisburg: Stackpole, 1969.
- Hughes, Basil P. *La Puissance de feu: l'efficacité des armes sur le champ de bataille de 1630 à 1850*, Lausanne, Edita-Vilo, 1976.
- Katcher, Philip. *Armies of the American Wars 1755-1815*. London: Osprey, 1975.
- Kennett, Lee. *The French Armies in the Seven Years' War: A Study in Military Organization and Administration*. Durham: Duke University, 1967.
- Le Blond, Guillaume. *A Treatise of Artillery, 1746*. Bloomfield: Museum Restoration Service, 1972 [*L'artillerie raisonnée, contenant la description et l'usage des différentes bouches à feu*. Paris: C. A. Jombert, 1751].
- Legoff, Timothy. *Artillery at Louisbourg*. Ottawa: Parks Canada, 1967.
- Lemoine, Louis. *Les institutions militaires de la Nouvelle-France*. Montréal: Loisirs Saint-Édouard, 1982-1983.
- Lépine, Luc. «Organisation militaire de la Nouvelle-France», *Mémoires de la Société généalogique canadienne-française*, 46, n° 1 (printemps 1995), 27-31.
- May, Robin et Gerald Embleton. *Wolf's Army*. London: Osprey, 1997.
- McConnell, David. *L'artillerie lisse britannique: étude technologique sur l'identification, l'acquisition, la restauration, la reproduction, et l'interprétation de l'artillerie aux parcs historiques nationaux du Canada*. Ottawa: Lieux et parcs historiques nationaux. Environnement Canada, 1989.
- McCulloch, Ian. «“Within Ourselves”: The Development of British Light Infantry in North America during the Seven Years' War», *Canadian Military History*, 7 (1998), 41-55.
- . «“The King Must be Obeyed”: Montcalm's Army at Quebec», *Beaver* (Octobre-novembre 1992), 11.
- Muller, John. *A Treatise of Artillery... To which is Prefixed an Introduction with a Theory of Power Applied to Fire-Arms*. 3^e éd., 1780. Réimpression. Bloomfield: Museum Restoration Service.
- Nicolai, Martin L. «A different kind of courage: The French military and the Canadian Irregular soldier during the Seven Years' War», *Canadian Historical Review*, 70, n° 1 (mars 1989), 53-75.
- Nosworthy, Brent. *The Anatomy of Victory: Battle Tactics, 1689-1763*. London: Constable, 1993.
- Paret, Peter. «Colonial Experience and European Military Reform at the End of the Eighteenth Century», *Bulletin of the Institute of Historical Research*, 37 (1964), 47-59.
- Pétard, Michel. *La fabrication des armes blanches militaires au XVIII^e siècle*. vol. 1, s.d., c. 1977.
- . *Équipements militaires de 1600 à 1870*. 2 vol., Saint-Julien-de-Concelles: auteur, 1984, 1985.
- Quimby, Robert S. *The Background of Napoleonic Warfare: The Theory of Military Tactics in Eighteenth Century France*. New York: Columbia University, 1957.
- Reid, Stuart. *Wolf: the Career of General James Wolfe from Culloden to Quebec*. Staplehurst: Spellmount, 2000.
- . *British Redcoat (1): 1740-1793*. London: Osprey, 1996.
- Rogers, H. C. B. *Weapons of the British Soldier*, London: Sphere, 1960.
- . *The British Army of the Eighteenth Century*, New York: Hippocrene, 1977.

- Ross, Steven. *From Flintlock to Rifle, Infantry Tactics 1740-1866*, New York: Frank Cass & Col, 1995.
- Rothrock, George (dir.). *A Manual of Siegecraft and Fortification*, Ann Arbor: University of Michigan, 1968.
[Ouvrage traduisant et présentant celui de Sébastien Le Prestre de Vauban: *Mémoire pour servir d'instruction dans la conduite des sièges et dans la défense des places.*]
- Russell, Peter E. « Redcoats in the Wilderness: British Officers and Irregular Warfare in Europe and America, 1740-1760 », *William and Mary Quarterly* (octobre 1978), 629-652.
- Smith, George. *An Universal Military Dictionary or a Copious Explanation of the Technical Terms etc Used in the Equipment, Machinery, Movements and Military Operations of an Army*, 1779. Réimpression. Ottawa: Museum Restoration Service, 1969.
- Stacey, C. P. « Les forces armées anglaises en Amérique du Nord pendant la guerre de Sept Ans », *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. 3. Sainte-Foy: Presses de l'Université Laval, 1974, p. xxv-xxxii.
- Steppler, Glenn A. « British Military Law, Discipline, and the Conduct of Regimental Courts Martial in the later Eighteenth Century », *English Historical Review*, 102 (1987), 859-886.
- Strachan, Hew. *European Armies and the Conduct of War*. Boston: Allen & Unwin, 1983.
- Susane, Louis. *Histoire de l'artillerie française*, Paris, 1874, réimpression Paris: C. Terana, 1984.
———, *Histoire de l'infanterie française*, Paris, 1876, réimpression Paris: C. Terana, 1985.
- Syrett, David. « The Methodology of British Amphibious operations during the Seven Years' and American wars », *Mariner's Mirror*, vol. 58, n° 3 (août 1972), p. 267-280.
- Wanty, Émile. *L'Art de la guerre*. 4 vol., Verviers: Gérard, 1967.
- Windham, William. *A Plan of Discipline for the Use of the Norfolk Militia*, 1759, réimpression Ottawa: Museum Restoration Service, 1969.
- Wolfe, James. *General Wolfe's Instructions to Young Officers...* Original, 1780; réimpression, Ottawa: Museum Restoration Service, 1967.

Les services de marine dans la guerre de Sept Ans: organisation, administration, construction, armes et tactiques

- Baugh, Daniel. *British Naval Administration in the Age of Walpole*. Princeton: University Press, 1965.
———. *Naval Administration 1715-1750*. London: Naval Records Society, 1977.
- Baxter, Stephen B. « The Conduct of the Seven Years' War », dans *England's Rise to Greatness, 1660-1763*. Berkeley: University of California, 1983.
- Beaglehole, J. C. *The Life of Captain James Cook*. Stamford: University Press, 1974.
- Bellico, Russell P. *Sails and Steam in the Mountains. A Maritime and Military History of Lake George and Lake Champlain*. Fleischmanns: Purple Mountain Press, 1992.
- Bird, Harrison. *Navies in the Mountains. The Battles on Waters of Lake Champlain and Lake George, 1609-1814*. New York: Oxford University Press, 1962.
- Bosher, J. F. *Négociants et navires du commerce avec le Canada de 1660 à 1760: dictionnaire biographique*. Ottawa: Lieux historiques nationaux, Service des parcs, Environnement Canada, 1992.
- Boudriot, Jean. *Le Vaisseau de 74 canons: traité pratique d'art naval*, 4 vol., Grenoble: J. Boudriot aux Éditions des Quatre Seigneurs, 1975-1977.
———. « L'Artillerie de mer française de 1671 à 1856 », *Neptunia*, n° 89 (1968-1) à 103 (1971-3).
- Brisson, Réal. *Les 100 premières années de la charpenterie navale à Québec, 1663-1763*. Québec: Institut québécois de recherche sur la culture, 1983.
- Brown, J. W. « British Privateering during the Seven Years' War, 1756-1763 », mémoire de maîtrise, Exeter University, 1978.
- Beattie, Judith et Bernard Pothier. *La bataille de la Ristigouche*. Ottawa: Parcs Canada, 1996.
- Bryce, Douglas. *L'armement du Machault: une frégate française du XVIII^e siècle*. Ottawa: Direction des parcs et des lieux historiques nationaux, Parcs Canada, Environnement Canada, 1984.
- Clowes, William Laird. *The Royal Navy: A History from the Earliest Times to 1900*, 7 vol., London: Sampson Low, Marston and Company, 1898; réimpression, London: Chatham Publishing, 1996, volume 3.
- Colledge, J. J. *Ships of the Royal Navy: An Historical Index*. Newton Abbot, 2 vol., 1969.
- Cros, Bernard. « Les ingénieurs de la Marine aux XVII^e et XVIII^e siècles », *Neptunia*, n° 170, juin 1988.
- Douglas, W. A. B. « Nova Scotia and the Royal Navy, 1713-1763 », thèse de doctorat, Queen's University, Kingston, 1973.
———. « The sea militia of Nova Scotia, 1749-1755: A comment on naval policy », *Canadian Historical Review*, 47 (1966), 22-37.
- Gardiner, Robert. « Frigate Design in the Eighteenth Century », *Warship*, n° 9-12 (1979).

BIBLIOGRAPHIE

- . *The First Frigates: Nine-pounder and Twelve-pounder Frigates, 1748-1815*. London: Conway Maritime Press, 1992.
- (dir.). *The Line of Battle: The Sailing Warship, 1650-1840*. Annapolis: Naval Institute Press, 1992.
- (dir.). *The Heyday of Sail: The Merchant Sailing Ship, 1650-1830*. Annapolis: Naval Institute Press, 1995.
- Gwyn, Julian. *The Royal Navy and North America: The Warren Papers, 1736-1752*. London: Naval Records Society, 1973.
- Harland, John. *Seamanship in the Age of Sail*, London: Conway Maritime, 1984.
- Histoire de l'École navale et des institutions qui l'ont précédé (par un ancien officier)*, Paris: M. Quantin, 1889.
- Howard, Frank. *Sailing Ships of War 1400-1860*, Greenwich: 1979.
- Howse, Derek. *Greenwich Time and the Discovery of Longitude*, Oxford: 1980.
- Jarrett, Dudley. *British Naval Dress*, London: J.M. Dent and Sons Ltd, 1960.
- Jenkins, Ernest H. *A History of the French Navy: From the Beginnings to the Present Day*. Annapolis: Naval Institute Press, 1973.
- Jouan, René. *Histoire de la marine française*. Paris: Payot, 1950.
- Kemp, Peter (dir.). *The Oxford Companion to Ships and the Sea*. New York: Oxford, 1988.
- Kennedy, Paul M. *The Rise and Fall of British Naval Mastery*. New York: Scribners, 1976.
- Lavery, Brian. *The Ship of the Line*, 2 vol., London: Conway Maritime Press, 1983-1984.
- . *The Arming and Fitting of English Ships of War, 1600-1815*. Annapolis: Naval Institute Press, 1987.
- La Roque de Roquebrune, R. « La direction de la Nouvelle-France par le ministère de la Marine », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 6, n° 4 (mars 1953), 470-488.
- Le Goff, T. J. A. « Offre et productivité de la main-d'œuvre dans les armements français au XVIII^e siècle », *Histoire économie et société*, 2 (1983), 457-473.
- Lewis, Dennis M. « The Naval Campaign of 1759 on Lake Champlain », *Bulletin of the Fort Ticonderoga Museum*. vol. 14, n° 4 (automne 1983), p. 203-216.
- Mackay, Ruddock F. *Admiral Hawke*. Oxford: 1965.
- Marcus, Geoffrey J. *Heart of Oak*. London: Oxford University Press, 1975.
- . *A Naval History of England*, vol. I. *The Formative Centuries*. Boston: Little, Brown, 1962.
- Mathieu, Jacques. *La Construction navale royale à Québec, 1739-1759*. Québec: Société historique de Québec, 1971.
- Middleton, Richard. *The Bells of Victory: The Pitt-Newcastle Ministry and the Conduct of the Seven Years' War, 1757-1762*. Cambridge: University Press, 1985.
- Millar, John F. *American Ships of the Colonial and Revolutionary Periods*. New York: Norton, 1978.
- Pritchard, James. « The French Navy, 1748-1762 », dans R. W. Love (dir.). *Changing Interpretations and New Sources in Naval History*. New York: 1980.
- . *Anatomy of a naval disaster: The 1746 French expedition to North America*. Montréal-Kingston: McGill-Queen's University Press, 1995.
- . *Louis XV's Navy, 1748-1762: A study of organization and Administration*. Montréal-Kingston: McGill-Queen's University Press, 1987.
- Proulx, Gilles. « Le dernier effort de la France au Canada: secours ou fraude? » *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 36, n° 3 (décembre 1982), 413-426.
- . *Combattre à Ristigouche: hommes et navires de 1760 dans la baie des Chaleurs*, Ottawa: Lieux historiques nationaux, Parcs Canada, Patrimoine canadien, 1999.
- Rodger, N. A. M. *The Wooden World. An Anatomy of the Georgian Navy*. London: Collins, 1986.
- . *The Admiralty*. Lavenham: T. Dalton, 1979.
- Spinney, David. *Rodney*. London: Allen & Unwin 1969.
- Sullivan, Catherine. *L'héritage du Machault: une collection d'artefacts du XVIII^e siècle*. Ottawa: Direction des lieux et des parcs historiques nationaux, Parcs Canada, Environnement Canada, 1986.
- Syrett, David. *The Siege and Capture of Havana, 1762*. London: Naval Records Society, 1970.
- . « The Methodology of British Amphibious Operations during the Seven Years' and American Wars », *Mariner's Mirror*, vol. 58, n° 3 (août 1972), p. 267-280.
- Taillemite, Étienne. *Dictionnaire de la marine*. Paris: Seghers, 1962.
- Taylor, E. G. R. *The Mathematical Practitioners of Hanoverian England*. Cambridge: University, 1966.
- Tunstall, Brian [Tracy, Nicholas (dir.)]. *Naval Warfare in the Age of Sail: The Evolution of Fighting Tactics, 1650-1815*. Annapolis: Naval Institute Press, 1990.

- Vichot, Jacques. *Répertoire des navires de guerre français*. Paris: Association des amis des musées de la Marine, 1967.
- Watt, J., E. J. Freeman et W. F. Bynum (dir.). *Starving Sailors: The Influence of Nutrition upon Naval and Maritime History*. Greenwich: National Maritime Museum, 1981.
- Zacharchuk, Walter et Peter J. A. Waddell. *Le recouvrement du Machault, une frégate française du XVIII^e siècle*. Ottawa: Parcs Canada, Direction des lieux et des parcs historiques nationaux, 1984.
- Les autochtones et la guerre de Sept Ans**
- Allen, Robert S. «The British Indian Department and the Frontier in North America, 1755-1830», Ottawa: *Canadian Historic Sites: Occasional Papers in Archaeology and History/Lieux historiques canadiens: Cahiers d'archéologie et d'histoire*, n° 14, Affaires indiennes et du Nord Canada, 1975.
- . *His Majesty's Indian Allies: British Indian Policy in the Defence of Canada, 1774-1815*. Toronto: Dundurn, 1992.
- Aquila, Richard. *The Iroquois Restoration: Iroquois Diplomacy on the Colonial Frontier, 1701-1754*. Detroit: Wayne State University Press, 1983.
- Bumsted, J. M. «Carried to Canada! Perceptions of the French in British colonial captivity narratives, 1690-1760», *The American Journal of Canadian Studies*, 13 (printemps 1983), 79-96.
- Calloway, Colin G. *The Western Abenakis of Vermont, 1600-1800: War, Migration, and the Survival of an Indian People*. Norman: University of Oklahoma Press, 1990.
- Day, Gordon M. «Rogers' Raid in Indian Tradition», *Historical New Hampshire*, vol. XVII (juin 1962), p. 3-17.
- Delâge, Denys, «Les Iroquois chrétiens des "réductions", 1667-1770», *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. XXI, n° 3 (1991), p. 59-70.
- Dickason, Olive P. *Les Premières Nations du Canada*, traduit de l'anglais par Jude Des Chênes, Sillery: Septentrion, 1996.
- Dowd, Gregory. *A Spirited Resistance; The North American Indian Struggle for Unity, 1745-1815*. Baltimore: Johns Hopkins Press, 1992.
- Eccles, W.J. «Sovereignty-Association, 1500-1783», *Canadian Historical Review*, vol. 45, n° 4 (décembre 1984), p. 475-510.
- Edmunds, R. David. «Pickawillany: French Military Power Versus British Economics», *Western Pennsylvania Historical Magazine*, 58 (1975), 169-184.
- Eid, Leroy V. «The Cardinal Principle of Northeast Woodland Indian War», *Papers of the Thirteenth Algonquian Conference*. Ottawa: Carleton University, 1982, 243-250.
- . «"National" War Among Indians of Northeastern North America», *Canadian Review of American Studies*, vol. 16, n° 2 (été 1985), p. 125-154.
- . «"A Kind of Running Fight": Indian Battlefield Tactics in the Late Eighteenth Century», *Western Pennsylvania Historical Magazine*, 71 (1988), 147-171.
- Frazier, Patrick. *The Mohicans of Stockbridge*. Lincoln: University of Nebraska Press, 1992.
- Hinderaker, Eric. *Elusive Empires: Constructing Colonialism in the Ohio Valley, 1673-1800*. New York: Cambridge University Press, 1997.
- Howard, James. *Shawnee! The Ceremonialism of a Native Indian Tribe and Its Cultural Background*. Athens (Ohio): University of Ohio, 1981.
- Jaenen, Cornelius. *Friend and Foe: Aspects of French-Amerindian Cultural Contact*. Toronto: McClelland and Stewart, 1976.
- . *Les relations franco-amérindiennes en Nouvelle-France et en Acadie*. Ottawa: Affaires indiennes et du Nord Canada, 1985.
- Jennings, Francis. *Empire of Fortune: Crowns, Colonies and Tribes in the Seven Years War in America*. New York: W.W. Norton, 1988.
- . *The Ambiguous Iroquois Empire: The Covenant Chain Federation of Indian Tribes with the English Colonies from its Beginnings to the Lancaster Treaty of 1744*. New York: Norton, 1984.
- (dir.). *The History and Culture of Iroquois Diplomacy*. Syracuse: University of Syracuse, 1985.
- Johnson, Michael et Richard Hook. *American Woodland Indians*. London: Osprey, 1990.
- Jones, Dorothy V. *License for Empire: Colonialism by Treaty in Early America*. Chicago: University of Illinois, 1982.
- Kelsay, Isabel T. *Joseph Brant, 1743-1807: Man of Two Worlds*. Syracuse: Syracuse University Press, 1984.
- MacLeod, D. Peter, «The Anishinabeg point of view: The history of the Great Lakes Region to 1800 in nineteenth-century Mississauga, Odawa and Ojibwa Historiography», *Canadian Historical Review*, 83, n° 2 (juin 1992), 194-210.

BIBLIOGRAPHIE

- . *Les Iroquois et la guerre de Sept Ans*, Montréal: VLB, 2000.
- . «Microbes and Muskets: Smallpox and the Participation of the Amerindian Allies of New France in the Seven Years' War», *Ethnohistory*, vol. 39, n° 1 (hiver 1992), p. 42-64.
- . «The Naval History of the Ojibwa of Lake Superior», *The American Neptune*, vol. LV, n° 4 (automne 1995), p. 301-307.
- Malone, Patrick W. *The Skulking Way of War: Technology and Tactics among the New England Indians*. Lanham: Madison Books, 1991.
- McConnell, Michael N. *A Country Between: The Upper Ohio Valley and its Peoples, 1724-1774*. Lincoln: University of Nebraska Press, 1992.
- Richter, Daniel K. *The Ordeal of the Longhouse: The Peoples of the Iroquois League in the Era of European Colonization*. Williamsburg: Institute of Early American History and Culture, 1992.
- . «War and Culture: The Iroquois Experience», *William and Mary Quarterly*, 3^e série, vol. 40, n° 4 (octobre 1983), p. 528-559.
- et James Merrell (dir.). *Beyond the Covenant Chain: The Iroquois and their Neighbours in Indian North America, 1600-1800*. Syracuse: University of Syracuse, 1987.
- Sawaya, Jean-Pierre. *La Fédération des sept feux de la vallée du Saint-Laurent – XVII^e-XIX^e siècle*. Sillery: Septentrion, 1999.
- Shannon, Timothy J. *Indians and Colonists at the Crossroads of Empire: The Albany Congress of 1754*. Ithaca: Cornell University Press, 2000.
- Starkey, Armstrong. *European and Native American Warfare, 1678-1815*. Norman: University of Oklahoma Press, 1998.
- Steele, Ian K. *Betrays: Fort William Henry and the "Massacre"*. New York: Oxford University Press, 1990.
- Trelease, A.W. «The Iroquois and the Western Fur Trade: A Problem in Interpretation», *Mississippi Valley Historical Review*, 49 (1962-1963), 32-51.
- Vaugeois, Denis. *La Fin des alliances franco-indiennes: enquête sur un sauf-conduit de 1760 devenu un traité en 1990*. Montréal: Boréal, 1995.
- (dir.). *Les Hurons de Lorette*. Sillery: Septentrion, 1996.
- Viau, Roland. *Anthropologie de la guerre iroquoienne*, thèse de doctorat, Université de Montréal, 1991.
- Wallace, Anthony F. C. *The Death and Rebirth of the Seneca*. New York: Knopf, 1970.
- White, Richard. *Le Middle Ground: Indiens, empires et républiques dans la région des Grands Lacs: 1650-1815*. Toulouse: Anacharsis (2009).

ADDENDUM : TITRES PUBLIÉS SUR WOLFE ET LE SIÈGE, 2002-2006

- Behrends, Leah M., Russell L. Doescher, William D. Liddle, Donald W. Olson, François-Jacques Saucier et Tammy D. Silakowski. «Perfect Tide, Ideal Moon: An Unappreciated Aspect of Wolfe's Generalship at Québec, 1759», *William and Mary Quarterly*, vol. 59, n° 4 (octobre 2002), 957-974.
- Boire, Michael. «Le marquis de Montcalm et la bataille de Québec, septembre 1759: une réévaluation», *Revue militaire canadienne*, 1986.
- Brumwell, Stephen. *Redcoats: The British Soldier and War in the Americas, 1755-1763*. New York: 2002.
- . «Rank and File: A Profile of One of Wolfe's Regiments», *Journal of the Society for Army Historical Research*, vol. 79 (printemps 2001), 3-24.
- . «The First Trans-Atlantic Hero? General James Wolfe and British North America», *Historian*, vol. 84 (Hiver 2004), 8-15.
- . *Paths of Glory: The Life and Death of General James Wolfe*, Montréal et Kingston: McGill-Queen's UP, 2006.
- Dale, Ronald. *The Fall of New France: How the French Lost a North American Empire 1754-1763*. Toronto: 2004.
- Graves, Donald E. «The Anse au Foulon 1759: Some New Theories and Some New Evidence», *Northern Mariner*, vol. 14, n° 4 (octobre 2004), 61-72.
- McLynn, Frank. *1759: The Year Britain Became Master of the World*. London: Jonathan Cape, 2004.
- Reid, Stuart. *Quebec 1759: the Battle That Won Canada*. London: Osprey, 2003.
- Wayman, Michael. «Fortifications at Quebec, 1759-1760: Their Conditions and Impact on the Sieges», *Journal of American Military Posts*, hiver 2004.

Page laissée blanche intentionnellement

Index

Les numéros de page **en caractères gras** renvoient aux images ou à leurs légendes.

- Amherst, major général Jeffrey –, 4, 8-9, **6**, 101 ; campagne (1759), 106 ; (1760), 209
- Anse des Mères, 43, 67, 70, 86, 90, 144
- Arnoux, André –, **202**
- Baie de Quiberon, bataille de la –, 11, 206
- Barré, Isaac –, 10, **114**, 146, **158**, 163-166 ; anecdote concernant le débarquement du Foulon, 163, 166, 222-223 ; blessure, 191
- Beaucours (Beaucourt), Joseph du Boisberthelot de –, 34-35
- Beauharnois, Charles, marquis de –, 35
- Bell, capitaine Thomas –, 62, 67, 71-72, 90, 119
- Bernetz, chevalier de –, 168
- Berryer, ministre de la Marine –, 17, 26-27
- Bigot, François –, **13**, 16-17, 66, 76, 133-134, 155, 199-200 ; anecdote concernant les plans de Wolfe, 222
- Bombardement, *voir* Québec
- Botwood, Edward –, 96, 98
- Bougainville, colonel Louis-Antoine de –, **13** ; mission en France, 24-26, 28 49 ; biographie, 24-25 ; concernant les fortifications de Québec, 38, 46 ; responsable du commandement en amont de Québec, 102, 132-133, 141, 144-146 ; part de sa responsabilité dans la débâcle, 149-150, 215, 222 ; lettre de Vaudreuil à –, 168 ; nuit du 12 au 13 septembre, 176, 180-181 ; bataille des Plaines, 194-196, 215
- Bourlamaque, brigadier –, 51, 99, 106, 140-141, 146, 180, 208
- Braddock, major général James –, 18, 47, 77, 194
- Bradstreet, lieutenant-colonel John –, 4
- Browne, lieutenant Henry –, **193**
- Brûlots, 41, 46, 50, **55**, 56, 60, 62, 90
- Burton, lieutenant-colonel Ralph –, 92, 106, 128, 138, 146, 150, 190
- Cadet, Joseph –, 16-17, 29, 43, 133-134, 149
canonniers-bombardiers, **82**
- Cap-Rouge, 85, **118**, **124**, 128-129, 145, 149-151, 180-181
- Cap-Tourmente, 41, 43, **54**, 60, **105**
- Carillon, *voir* Ticonderoga
- Carleton, Guy –, 10, 14, 66, 128, 146, 150 ; expédition sur Pointe-aux-Trembles, 87 ; comportement « abominable » envers Wolfe, 107-108 ; blessure, 191
- Chads, capitaine James –, 151, 157
- Chambly, fort –, 58
- Château-Richer, **105**, 112
- Citadelle de Québec, 34-35, **37**
- Commémoration de Wolfe et de Montcalm, **212**
- Cook, James –, 11, 41, 51, **54**, 60, 91-93
- Coudres, île aux –, projet d'érection d'une batterie française, 43 ; capture d'aspirants de marine, 59-60 ; proposition de Wolfe visant à fortifier les lieux, 61-62
- Culloden, bataille de –, 4
- Delaune, capitaine William –, 10, 151, 146-157, 160
- Deschambault, raid britannique sur –, 102, 143-144
- Dieskau, baron –, 19
- Doreil, commissaire des guerres –, 24
- Doughty, Sir Arthur –, 32, 34, 53, 173, 174 n., 175 n., 180
- Dumas, Jean-Daniel –, 76-78, 86, 167, 191
- Duprat, capitaine –, 145
- Duquesne, fort –, 4
- Durell, contre-amiral Philip –, 7, 11, 14, 29, 58 ; à l'île aux Coudres, 59-61 ; remontée du fleuve, 72
- effectif, britannique, 259 ; dans la bataille de Sainte-Foy, 209 ; français, 51-52 ; dans la bataille des Plaines, 175-176 ; dans l'expédition de Lévis (1760), 207, 209 ; ordre de bataille britannique, 257-259 ; commandants et vaisseaux de la Marine royale, 260-268 ; ordre de bataille français, 284-287

- Fiedmont, capitaine de –, 201
 Fontbonne, lieutenant-colonel de –, 191
 Forbes, brigadier général John –, 4
 Foulon, anse au –, 133-135, 139, **136-137**; description, 154-156; débarquement à l', 157, 160-163, 220-223
 Fraser, enseigne Malcolm –, 112, 190-191
 Fraser, Simon –, **158**
 Frontenac, comte de –, 34, 109
 Frontenac, fort –, 4
- George II, roi –, **6**
 Gibson, James –, 108, 218
 Gordon, capitaine William –, 60-61, 71, 206
 Gorham, Joseph –, 109-111
 Gray, *Élégie* –, 151, 153
 Guerre de la Succession d'Autriche, 19, 35
- Halifax, 10-11, 14, 49
 Haviland, brigadier général William –, 209
 Holderness, lord –, lettre à –, 132, 135
 Holmes, contre-amiral Charles –, 7, 72; remontée par-delà Québec, 87, 128-129, 134, 150-151, 156; débarquement du Foulon, 166
 Howe, lieutenant-colonel William –, 10, **137**, 151, 157, **158**, 160-161, 174
 Hughes, Edward –, 11
- Indiens, 9, 17, 18, 21-23, 27, 41, 52, 59, 61, 63, 66, **69**, 76-77, 87, 102, **104**, 109-112, 145; dans la bataille, 173, 175
 Irving, major Paulus –, 126 n., 160 n.
- Jésuites, collège des –, 76, **198**
 Jésuites, église des –, **88**, **203**
 Jervis, John –, 11
 Johnson, sergent quartier-maître John –, 157, 184
 Johnson, Sir William –, 103, 106
 Johnstone, chevalier –, 143, 144-145, 169, 181-182
- Killick, Thomas –, 61-62, 62 n.
 Knox, John –, 61-62, 62 n., 96-97, 112, 116, 184, 185, 189
- Le Mercier, François –, 16, 60-61, 86-87
 Léry, capitaine de –, 58, 63
 Léry, Gaspard Chaussegros de –, 35, 38-39, 41
 Levasseur de Neré, Denis –, 35, 40
 Lévis, chevalier de –, **13**, 18, 22, 24, 26, 76, **203**; fortifications de Montmorency, 42-43; dans les combats de Montmorency, 98-99; remontée du Saint-Laurent, 103; chargé du commandement après la mort de Montcalm, 201; propositions pour la campagne de 1760, 206; campagne contre Québec, 204-205, 207-209; capitulation de Montréal, 210
 Ligonier, maréchal Lord –, 8-9, 106
 Louis XV, roi –, **12**, 25, 26
 Louisbourg, 3, 4, 6, 8-11, 20, 24, 35, **36**
 Louisiane, 14-15, 17, 25
 Lowther, Katherine –, 153
- McDonald, Donald –, 157
 Mackellar, major Patrick –, compte rendu sur Québec, 53, 56, 57, 62, 81, 129, 132-134, 144, 156-157, 161, 183
 Malartic, major Maurès de –, 52, 99, **165**, 170, 175-176, 184, 190, 200
 Mantell, capitaine –, 71
 Marcel, lieutenant –, 66
 Marine royale, 11, 35, 41, **54-55**, **118**, **124**, **148**, **203**; commentaires de Wolfe sur la –, 71-72, 78; *Rendre justice aux amiraux*, rôle de la Marine royale, 269-283
 Martin, Abraham –, 173
 Milice canadienne, 63, **69**; proposition de réorganisation, 25; effectif en 1759, 52; dans les combats de Montmorency, 99; dans la bataille des Plaines, 184, 190-191
 Monckton, brigadier général Robert –, 7, 9, 10; débarquement à Pointe-Lévy, 63, 66; à Montmorency, 75; lettres de Wolfe à –, 76, 78, 80, 81, 85, 86, 90-91; excuses de Wolfe à –, 108; bataille des Plaines, 173-174, 190, 191; à New York, 205
 Montbeillard, officier d'artillerie –, 143, 167-168, 181-183, 184
 Montcalm, marquis de –, **12**, **165**; appréciation de la guerre pratiquée au Canada, 17-18; biographie et commentaires, 19; querelle avec Vaudreuil, 21-23; plans de défense pour Québec, 41-43; mesures pour la défense, 49-50; position défensive, 76; offensive de Dumas contre Pointe-Lévy, 77-78; dans les combats de Montmorency, 98-99; incapacité à percer les intentions de Wolfe, 140-142; débarquement du Foulon, 167-169; décision d'attaquer, 182-183; mort, 190, **193**, 201, **202**; erreur tactique, 194-195; derniers conseils à Vaudreuil, 199; commémoration, **212**, **217**; critique, 213-215
 Montgomery, capitaine Alexander –, 112
 Montmorency, chute et rivière –, **74**, **94-95**; établissement d'un camp britannique, 67, 70, 75; artillerie, 80; reconnaissance des secteurs guéables par Wolfe, 90; attaque de Wolfe, 31 juillet, 91-98; évacuation, 127, 140-141
 Montréal, capitulation de –, 209-210
 Montresor, John –, 38-39

- Montreuil, major général –, 98, 142, 146, 169, 174, 182, 190
- mousquet, britannique, **65**; chargement, **131**; français, **179**
- Murray, brigadier général James –, 7, 9-10, **203**; reconnaissance de Saint-Michel, 70; à Montmorency, 70, 75; expédition vers l'amont du Saint-Laurent, 101-103; bataille des Plaines, 163, 173, 190, 196; chargé du commandement à Québec, 205; bataille de Sainte-Foy, 207-209; avancée sur Montréal, 209-210; critique de Wolfe, 218; analyse de la campagne avec Townshend, 222-223
- Niagara, fort –, 4, 52, 103
- Notre-Dame-des-Victoires, église –, 40, 79; destruction, **88**
- Orléans, île d' –, **36**, 41, 43, **54**, 60-61, 127, 128; débarquement de Wolfe, 62-63, 66, 67, 109
- Palliser, capitaine Hugh –, 90, 205, 223
- Pearson, Jeremiah –, 111 n., **202**
- Phips, Sir William –, 34, 40, 41
- Pitt, William –, **6**; plan de guerre, 4-5; nomination de Wolfe, 9
- Place Royale, **88**, **202**
- Plaines d'Abraham, 32, **37**, **136**, 141, **159**, 169, **217**; bataille, 173-177, **186-187**, **192-193**; artillerie mise en œuvre, 174, 180, 181, 182-183
- Pointe-aux-Trembles, Carleton à –, 87; Murray à –, 102; plan de débarquement près de –, 129
- Pointe-Lévy, propositions françaises de fortifications, 43, 57, 63; débarquement britannique, 67; batteries de Wolfe, 67, 76, 78, **83**; offensive française contre –, 76-77
- Pompadour, madame de –, 28
- Pontleroy, ingénieur du roi –, 38, 42, 78
- Portneuf, père René –, **105**, 112
- Prideaux, brigadier général John –, 4, 103, 106
- Québec, description et vues, **20**, **30**, 31-32, **33**, **36**, **37**, **44-45**, **83**, **148**, **198**; fortifications, 32-46, 53, 56-57, **115**; bombardement et destruction, 76, 78-79, **88-89**; passage des vaisseaux britanniques, 84, 116; projet d'attaque sur la basse-ville, 90; représentations visuelles de la bataille et photographies d'une reconstitution, **186-187**, **192-193**; reddition, 204; siège de – (1760), 206, 207
- Ramezay, chevalier de –, 181, 200-201, 204-205
- Récher, père –, 142-143
- Récollets, église des –, **198**
- Régiments, etc. britanniques: ordre de bataille, 257-259
- Artillerie royale, 9, **130**, 174, **186**, 205
- Grenadiers de Louisbourg, 9, 128, 173, 174 n., 189, **193**, 205
- Infanterie légère, 9-10, 62, 85, 90, 128, 129, 151, 153-154, 156-157, 161-162, 163, **172**, 174
- Ingénieurs royaux, 53, 155
- Rangers, 9, 106, **104**, 111-112, 135
- 15° (Amherst), **105**, 173, 174 n.
- 20°, 5
- 28° (Bragg), 128, 173, 189
- 35° (Orway), **130**, 173, 174 n., 195
- 43° (Kennedy), 61, 112, 173, 155
- 47° (Lascelles), **94**, 96, 98, 173
- 48° (Webb), 106, 128, 135, 173, 174 n., 190, 195
- 58° (Anstruther), **64**, 157, 173, 191
- 60° (Royal Americans), **64**, 96, 119, 128, 129, **130**, 173-174, 174 n., 191
- 67°, 4, 10
- 78° (Fraser Highlanders), **64**, 97-98, 154-155, 157, 173, **186**, 190-191, 196, **198**, **202**
- Régiments, etc. français: ordre de bataille, 260-268
- Béarn, 52, 99, 175, 176
- Berry, 20
- Carignan-Salières, 19
- Corps de cavalerie, **125**
- Guyenne, 141-145, 143 n., 167-169, 175, 176
- Languedoc, **164**, 175
- La Reine, 154-155, **164**
- La Sarre, 175, **187**
- Royal-Roussillon, **68**, 153, 175
- Troupes de la Marine, 14, 16, 17-18, 20, 25, **68**, 175, **178-179**
- Troupes de terre, 19, 20, 21, 51, **68**, **164-165**, 176, **178**
- Rickson, William –, 5, 8
- Rigaud, voir Vaudreuil
- Robison, John –, 151, 153
- Rochebeaucourt, commandant de cavalerie, 204, 205
- Rochefort, expédition de –, 5
- Saint-Charles, rivière –, **30**, 128; ponts, 49-51
- Saint-Michel, proposition de débarquement à –, 70, 85-87
- Sainte-Foy, bataille de –, 207, 208-209
- Saunders, vice-amiral Charles –, 7, 11, 11 n., **48**; consultations par Wolfe, 67, 87; sa politique devant Québec, 72-73; consultation avec les brigadiers, 123; escalade des falaises du Foulon,

- 160-161 ; feinte à Beauport, 150, 167 ; vaisseaux menaçant Québec, 204 ; départ, 206
- Scott, George –, 111-112, 135
- Sénézergues, brigadier, 146, 191
- Stobo, Robert –, 133
- Ticonderoga (Carillon), fort et bataille, 4, 22-24, 26, 51, 106
- Townshend, brigadier général George –, 7, 9-10 ; débarquements à Montmorency, 75 ; nomination pour l'expédition et difficultés avec Wolfe, 106-109 ; ses portraits de Wolfe, **114** ; commentaires sur Wolfe, 113 ; chargé du commandement après la mort de Wolfe, 191, 195-196, 200, 204, 205 ; retour en Angleterre, 205 ; discussion avec Murray (1774), 222-223
- Traverse, chenal de la –, 41, 50-51, **54**, 60-61
- Ursulines, couvent des –, **37**, 78, 201, **217**
- Vaisseaux
- Alcide*, 61, **159**
 - Centurion*, 11, 60, 61, 63, 71, **74**, 92, **94**
 - Devonshire*, 60
 - Diana*, 84, **115**, 209
 - Goodwill*, 62
 - Hind*, 61
 - Hunter*, 116, 153-154
 - Lowestoft*, 116, 145, 150-151, 163, 190, 209
 - Neptune*, 3, 11, 61, 72
 - Pembroke*, 11, 60, 61, 71, 84, 91
 - Porcupine*, 11, 61, 71
 - Princess Amelia*, 11, 59, 61
 - Richmond*, 61, 84
 - Royal William*, 11
 - Russell*, 92-93
 - Seahorse*, 116, 150
 - Shrewsbury*, 90
 - Somerset*, 11
 - Squirrel*, 60, 61, 84, 86, 102, 116, 150, 163
 - Stirling Castle*, 61, 72, 91, 123, 150
 - Sutherland*, 11, 61, 84-87, 116, **118**, **124**, 128, 135, 145, 150-151, 180
 - Three Sisters*, 92
 - Vanguard*, 209
- Vaudreuil, marquis de –, **12**, 14-15 ; commentaires à son sujet, 16-19 ; ordre lui étant fait de s'en remettre à Montcalm, 26-28 ; opération de Montmorency, 99 ; débarquement du Foulon, 142-144, 167-169 ; bataille des Plaines, 174, 191 ; comportement après la bataille des Plaines, 199-201 ; reddition de Québec, 204 ; campagne de 1760, 206-207 ; capitulation de Montréal, 209-210
- Vaudreuil, Rigaud de – (frère du Marquis), 21-22
- Vauquelin, Jean –, 72
- Vergor, Louis Dupont de Chambon de –, 145, 155, 155 n., 160, 162-163, 163 n., 168, 221-222
- Vienne, madame de –, 133
- Walker, contre-amiral Sir Hovenden –, 40, 41
- Walpole, Horace –, 11, 106, 160
- West, Benjamin –, **xxii**, **104**, 189
- Wheelock, capitaine –, 63
- William Henry, fort –, 21-22
- Williamson, colonel George –, **83**, 190, 205-206
- Wolfe, major général James –, 3-5, **6** ; nomination au commandement de Québec, 4 ; appréhension des événements et premiers plans, 56-57 ; arrivée devant Québec, 62 ; santé, 8, 67, 116, 188 ; plans ultérieurs, 75-76, **152** ; difficultés avec les brigadiers, 117 ; politique de la terre, 109-113, 103, 106 ; portraits établis par Townshend, 109, **114** ; consultations des brigadiers, 119-120, **152**, 219-220 ; lettre à Pitt, 126 ; lettres à sa mère et à Saunders, 126-127 ; décision de débarquer à l'anse au Foulon, 133-135, **152** ; échanges avec les brigadiers, 119 n., 134-135, 138-139 ; *Élégie* de Gray, 151, 153 ; bataille des Plaines, 173, 183-185 ; mort, **xxii**, 188-190, **197** ; commémoration, **212**, **216** ; sépulture, **216** ; critiques, 219-222
- Wolfe's Cove, voir Foulon (anse au)
- Wolfe, major Walter – (lettre au –), 56-57